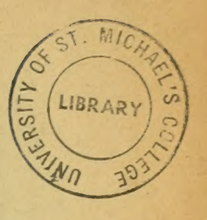

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876457 1


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI

(SUITE ET FIN).

BESANÇON.— IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

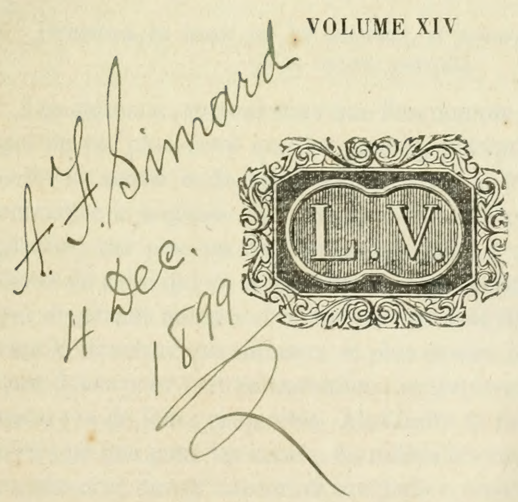
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE.

VOLUME XIV



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1864

INTRODUCTION

AU

SYMBOLE DE LA FOI.

PREMIÈRE PARTIE

DE L'INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI,

DANS LAQUELLE ON TRAITE DE LA CRÉATION DU MONDE, POUR ARRIVER, PAR LES CRÉATURES, A LA CONNAISSANCE DU CRÉATEUR ET DE SES DIVINES PERFECTIONS.

CHAPITRE XI.

Préambule au traité sur les animaux, et principalement sur ceux qu'on nomme parfaits.

Les animaux, surtout ceux que l'on nomme parfaits, ont un degré de vie plus élevé que les plantes, puisqu'ils possèdent la faculté de sentir et de se mouvoir : ils nous font d'autant mieux connaître la sagesse du Créateur qu'ils sont plus parfaits que les plantes ; car plus un être est parfait, plus il manifeste la Providence de celui qui l'a créé. Il existe à ce sujet des livres composés par de grands auteurs et même par des rois illustres, qui, admirant la structure des animaux et plus encore les instincts dont ils sont doués pour leur conservation, se livrèrent à l'étude de leur nature et de leurs propriétés. Alexandre le Grand, qui semblait n'être né que pour les armes, au milieu des immenses affaires qui paraissaient devoir l'absorber tout entier, ressentait un tel désir de connaître les merveilles des animaux qu'il prescrivit à tous les chasseurs, à tous les pêcheurs, à tous les veneurs, à tous les pasteurs de troupeaux, à tous les éleveurs d'oiseaux ou d'autres bêtes, qui se trouvaient en Grèce ou en Asie, d'obéir aux ordres d'Aristote, afin qu'ils lui communiquassent toutes les observations

que chacun d'eux avait pu faire; ce qui fut d'un grand secours à ce savant pour composer les livres tant vantés qu'il a écrits sur les animaux. Et tout cela se fit pour se donner ce faible plaisir que de telles découvertes procurent à la curiosité de l'esprit humain. Il était certes bien léger le prix d'un pareil travail. Il était bien autrement grand celui que se promettait le saint Prophète dans de semblables méditations, puisque par là il s'élevait au-dessus des étoiles, au-dessus de tous les êtres créés et arrivait à la connaissance du Créateur souverain, à cette connaissance qui constitue la plus grande partie de notre bonheur. Le Seigneur le dit lui-même par la bouche de Jérémie, dont nous avons déjà cité les paroles: « Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, ni le fort, de sa vaillance, ni le riche, de ses richesses; mais que celui qui voudra se glorifier se glorifie de ce qu'il me connaît. »

C'est à cette sublime connaissance que nous voulons parvenir dans ce traité. Si je m'étends plus qu'il ne convient à un théologien, car cette matière appartient à la philosophie, — qu'on ne m'en fasse pas un grief. Je ne la traite pas, du reste, en philosophe, mais comme un homme qui veut étudier l'œuvre de la création et principalement pour arriver par cette étude à la connaissance de Dieu, ce qui est le propre de la théologie. Je l'ai traitée avec une certaine étendue, parce qu'elle m'a paru devoir être agréable au lecteur et propre à récréer son esprit. Il y trouvera, en effet, quelquefois l'occasion d'admirer la sagesse et la providence de Dieu, qui se manifestent spécialement en de telles œuvres. Il y verra des choses qui lui paraîtront si incroyables qu'il aura besoin de rappeler à son souvenir cette mémorable parole de Pline, que la majesté des œuvres de la nature est si grande qu'elle dépasse toute créance. Toutefois on croira facilement tout ce qui se dira à ce sujet, si l'on considère que c'est la Providence divine qui, pour suppléer la raison dont les animaux sont privés, leur a donné des penchants et des instincts naturels par lesquels ils font tout ce dont ils seraient capables par eux-mêmes, s'ils étaient doués d'une raison parfaite. En effet, celui qui les a créés par sa seule volonté, a voulu qu'ils conservassent l'existence qu'il leur avait donnée; il est donc évident, puisque ses œuvres sont

parfaites, qu'il devait leur accorder aussi tout ce qui était nécessaire à leur conservation, en opérant en eux tout ce qui était convenable pour atteindre ce but.

Saint Thomas dit là-dessus que tous les animaux sont des instruments de Dieu, qui, comme cause première et principale, leur fait accomplir tous les mouvements convenables, au moyen de ces penchants et de ces instincts dont il les a doués, au jour de leur création. Dieu, comme nous l'avons déjà fait remarquer, n'a pas seulement pour but de pourvoir aux besoins des animaux ; il veut aussi, par ce moyen, manifester sa gloire, qui se montre d'autant mieux qu'il accomplit en cela de plus grandes merveilles. Nul homme ne doit donc tenir pour incroyables les choses que nous raconterons à ce sujet ; car la cause efficiente, qui est Dieu, et la cause finale, qui est la manifestation de sa gloire, rendent également toutes ces œuvres d'autant plus croyables qu'elles sont plus admirables, et rendent un plus grand témoignage à la gloire du Créateur.

Ce qui nous porte aussi à croire à ces merveilles, c'est cette réflexion mémorable d'Aristote, que les opérations des animaux ont une grande ressemblance avec celles des hommes ; ils veillent comme eux et avec les mêmes moyens à leur conservation. Il le prouve (pour laisser de côté une infinité d'autres exemples) par l'art avec lequel l'hirondelle construit son nid. Elle fait comme le maçon, qui ayant à construire un mur, mêle la paille à l'argile détrempée, pour que ces deux matières soient liées l'une par l'autre. Elle l'imite dans la construction même du nid, le disposant de la manière la plus convenable pour y déposer ses petits, ainsi qu'aurait pu le faire un homme doué de raison. Suivant l'opinion de ce grand philosophe, plus les œuvres des animaux sont semblables à celles de l'homme, plus elles sont dignes de foi, quoiqu'elles paraissent incroyables à ceux qui ne réfléchissent pas. Dieu a donné aux hommes l'intelligence, qui pourvoit à toutes les choses nécessaires à leur conservation, quelque nombreuses qu'elles soient, parce qu'elle est capable de découvrir et d'inventer tout ce qui peut satisfaire à leurs besoins. C'est par un autre moyen que Dieu conserve la vie des animaux : il leur a imprimé

de tels penchants et de tels instincts naturels, qu'ils font tout ce qu'ils feraient s'ils jouissaient de l'intelligence, et même aussi parfaitement, si non plus parfaitement que l'homme ; car ils surpassent l'homme en certitude, en infaillibilité et régularité et en constance, dans toutes les opérations qui ont pour objet leur conservation. Ils le surpassent même dans la connaissance des remèdes qui leur sont propres et dans la prévision des changements qui doivent avoir lieu dans la direction du vent et dans le temps, ce que l'homme est obligé d'apprendre des animaux eux-mêmes, ainsi que nous le verrons dans la suite de ce traité.

Le Créateur fait donc connaître en cela la grandeur de son pouvoir, de sa sagesse, de sa providence; car, quelque innombrables que soient les espèces des animaux qui vivent dans la mer, sur la terre, dans les airs, et qui surpassent en nombre les étoiles du ciel, il n'y en a aucun, si petit qu'il soit, qui puisse accuser Dieu d'oubli sur un seul point. Il a donné à tous, pour leur conservation, des propriétés et des aptitudes aussi variées que sont nombreuses leurs espèces ; et nous savons qu'il y en a une quantité infinie. Qui donc ne se sentirait saisi d'étonnement en considérant la grandeur de ce pouvoir, de cette sagesse et de cette providence, qui a fait tant et de si grandes merveilles dans tant de créatures diverses, et, ce qu'il y a de plus admirable, qui a fait tout cela par une seule parole ?

Pour procéder avec ordre en cette matière, nous traiterons d'abord des propriétés communes des animaux, nous parlerons ensuite des espèces particulières.

CHAPITRE XII.

Des propriétés communes des animaux.

La première chose que nous avons à remarquer dans le début de cette étude sur les propriétés communes des animaux, c'est la perfection et la beauté de la divine Providence. Sa bonté l'ayant déterminée à créer les animaux pour le service de l'homme, l'a déterminée aussi à les pourvoir de tout ce qui leur était nécessaire pour conserver leur existence. Ainsi Dieu leur a donné tout ce

qu'il leur fallait pour se nourrir, pour se défendre, pour guérir leurs maladies et pour engendrer des petits semblables à eux, sans que rien leur manquât pour aucune de ses opérations.

D'abord, Dieu a créé différentes espèces de nourritures pour toutes les espèces d'animaux, dont les uns vivent de chair, d'autres de sang, d'autres d'herbes, de feuillages, de graines, ou des petits vermisseaux qui rampent sur la terre, ou des insectes qui volent dans l'air. Nous pouvons voir en cela la prévoyance et la sagesse de cette souveraine Providence ; car, quoique les espèces des animaux, grands et petits, soient innombrables, et que la nourriture qui leur convient soit différente, elle ne manque à aucun, quelque petit qu'il soit. C'est cette merveille que chante le Prophète quand il dit que le Seigneur donne à manger à toute chair, *Psalm.* CXXXV, 25, et ailleurs : « Il donne leur pâture à tous les animaux et aux petits des corbeaux qui l'appellent. » *Psalm.* CXLVI, 10. Ce soin de la Providence est surtout admirable en ce qui regarde les petits oiseaux qui ne se nourrissent pas d'herbes : nous voyons en Espagne, au commencement du mois de mai, lorsqu'il n'y a pas encore un grain de blé, ni d'avoine, ni de lin, ni de millet dans les champs, une si grande quantité d'hirondelles avec leurs petits, qu'on ne trouve pas une église, une maison, une chaumière isolée, où elles n'aient établi leurs nids. On peut dire la même chose des moineaux, car on rencontrerait à peine un trou dans un mur où ils ne soient établis. Je passe sous silence une foule d'autres espèces d'oiseaux de même dimension. Je demande donc de quoi se nourrissent tant d'oiseaux avec leurs petits dans un temps où, comme je l'ai dit, il n'y a pas une graine dans les champs? Je puis admirer ce phénomène ; mais je ne puis m'en rendre compte. Le Seigneur qui les nourrit pendant ce temps, sait seul par quel moyen. En cela, il persuade bien à ses fidèles serviteurs, d'avoir pleine confiance en lui et d'être assurés que le nécessaire ne leur manquera pas, puisqu'il ne manque jamais aux petits oiseaux des champs. Il se sert même de cet exemple dans son Evangile pour raffermir notre confiance, en disant : « Voyez les oiseaux ; ils ne sèment, ni ne récoltent, ni n'enferment du blé dans les greniers, et votre Père qui est dans le Ciel, leur donne à manger. Ne valez-

vous pas plus que ces oiseaux, et ne prendra-t-il pas de vous un plus grand soin? » *Matth.* VI, 26. Non content de pourvoir à la nourriture de tous les animaux, le Créateur leur a donné l'adresse, la force et les sens nécessaires pour se la procurer.

Pour commencer par ce qu'il y a de plus général, il leur a donné des yeux pour voir la nourriture qui leur convient, la faculté de se mouvoir pour la prendre, avec les organes qui conviennent à cette faculté, comme des pieds, des ailes et autres choses semblables, tels que sont les nageoires des poissons. Tous ont le corps penché vers la terre, pour qu'ils soient plus près des choses dont ils doivent se nourrir. Et comme il y a plusieurs animaux qui se nourrissent de la chair des plus faibles, le Créateur a donné à ceux-ci des moyens de défense contre la violence de leurs adversaires plus forts qu'eux, afin qu'ils ne puissent être entièrement détruits. Ainsi, il a donné aux uns des pieds agiles, à d'autres des ailes, à d'autres des armes défensives comme les coquilles qui couvrent certains animaux terrestres et quelques poissons, tels que la langouste; à ceux-ci, des armes offensives, pour lutter contre leurs ennemis; à ceux-là, l'instinct de se réfugier dans leurs terriers et de s'y tenir cachés; à d'autres, enfin, celui de se réunir en troupe pour s'entr'aider et résister à la force par le nombre. Et comme les animaux sont atteints de maladies, de même que l'homme, il leur a donné la faculté de chercher des remèdes propres à les guérir.

Ce même instinct leur fait distinguer aussi les animaux qui sont leurs ennemis, pour qu'ils les fuient, de ceux qui au contraire sont les adversaires naturels de leurs ennemis et peuvent dès lors les défendre. Ainsi, la brebis fuit le loup et ne fuit pas le chien qui a tant de ressemblance avec lui. Il leur apprend encore à connaître les changements de temps, à prévoir celui qui pourrait leur nuire et à s'en garantir; ainsi que la différence des lieux qui leur sont favorables ou contraires, afin qu'ils cherchent les uns et qu'ils quittent les autres. C'est ainsi que les hirondelles et autres oiseaux de ce genre vont passer l'hiver en Afrique, qui est un pays plus chaud, et reviennent en Espagne pendant l'été, parce que le climat de cette terre est plus tempéré. Plusieurs même font, pendant

une saison, provision de nourriture pour une autre, comme les abeilles qui s'empressent de former leurs rayons de miel pendant l'été, afin d'avoir de quoi manger durant l'hiver.

I.

De l'instinct de conservation chez les animaux.

Outre cela, cette divine Providence qui a pris tant de soin de la conservation des espèces dans les plantes, en multipliant les semences, afin qu'elles ne fissent jamais défaut, cette Providence a fait aussi tout ce qui était nécessaire pour la conservation des espèces dans les animaux ; si bien que la perpétuité des races est assurée par l'admirable organisation des instincts. Platon, dans le *Timée,* et Cicéron, dans le livre *de la Nature des dieux,* expriment l'admiration que la vue de cette merveille leur inspirait, en considérant combien la Providence est attentive à la conservation des choses qu'elle a créées, infaillible dans l'emploi de ses moyens. Car, tous les ans, au temps qu'elle a fixé, les animaux éprouvent un penchant irrésistible à la propagation de l'espèce ; et, ce temps étant passé, ils rentrent dans leur repos, et les mâles vivent paisiblement avec les femelles. Ce qui nous prouve que la nature humaine a été corrompue par le péché, puisqu'elle n'observe pas cette loi.

Mais c'est surtout dans les soins qu'ils prennent des petits qu'ils ont engendrés, que les animaux montrent leur sollicitude, soit en les nourrissant, soit en les défendant et en les plaçant en des lieux où ils sont à l'abri de tout danger. Je pourrais en citer plusieurs exemples ; je me bornerai à un seul : Une chienne avait mis bas dans un de nos monastères trois ou quatre petits chiens. Comme on n'en avait aucun besoin, les religieux les tuèrent et les jetèrent en divers points d'un grand jardin. La chienne ne voyant plus ses petits, allait tous les jours flairant dans le jardin jusqu'à ce qu'elle les eût trouvés, et tout morts qu'ils étaient, elle les porta dans le lieu où elle les élevait. Ce que voyant les religieux le jetèrent sur un toit très-haut qu'ils croyaient inaccessible. Mais l'amour donna de l'adresse à cette mère : sautant par une fenêtre sur un petit toit, elle monta de celui-là sur un autre, et arriva

enfin auprès de ses petits qu'elle porta par le même chemin dans le lieu où elle les avait d'abord posés. On voit clairement par ce fait combien est parfaite la divine Providence en toutes choses, puisqu'elle a inspiré aux animaux un amour si ardent pour ceux qu'ils ont engendrés tant qu'ils sont petits.

Sa sagesse n'éclate pas moins dans les oiseaux, à qui elle a donné un plus grand amour pour leurs petits, parce qu'elle leur imposait un travail plus pénible pour les élever. En effet, à cause de la légèreté dont ils avaient besoin pour voler, ils ne pouvaient être chargés de mamelles et de lait comme les autres animaux; ils devaient donc entretenir leurs petits en partageant avec eux la nourriture qu'ils vont chercher avec tant de peine. De là vient que si vous prenez un moineau dans son nid et que vous le mettiez en cage, le père et la mère le reconnaissent et viennent lui porter à travers les barreaux une part de la nourriture qu'ils ont recueillie pour eux-mêmes. Comme ce travail était plus difficile, le Créateur a donné aux oiseaux un amour plus grand, afin qu'ils pussent vaincre cette difficulté. Car l'amour peut tout, triomphe de tout; et, avare pour lui-même, il donne tout à l'objet aimé, parce qu'il est compatissant. C'est pourquoi saint Bernard disait : « Aimons Jésus-Christ dont nous sommes les frères; et dès lors, tout ce qui était difficile nous deviendra facile. » *Sup. Cant.* serm. LXXXV. Cet amour se voit surtout dans une poule quand elle est avec ses poussins. Quoiqu'elle soit timide et craintive, si vous cherchez à lui prendre ses petits, elle se met à crier, à se hérisser, à se dresser contre vous.

La sagesse divine se montre aussi bien dans ce qu'elle retire que dans ce qu'elle accorde. Après avoir fait naître cet amour dans les bêtes pendant qu'elles élèvent leurs petits, afin de leur faire supporter cette charge, elle les en dépouille quand ce temps est passé ; en effet, dès qu'ils ont grandi et qu'ils peuvent vivre par eux-mêmes, le père et la mère n'ont pas plus d'attachement pour eux que pour tout autre animal de la même espèce. C'est ainsi que l'ardeur qui les poussait à la propagation de l'espèce en un certain temps de l'année, s'apaise complètement quand ce temps est passé, parce qu'elle n'est plus nécessaire. Nous remarquons

aussi que Dieu qui a donné des yeux à tous les animaux pour qu'ils voient la nourriture et puissent se la procurer, n'en a pas donné à la taupe qui, vivant de terre, a, pour ainsi dire, toujours le manger devant son museau. Cette prévision a lieu dans les plantes comme chez les animaux. En effet, les tiges du blé et de l'orge, ainsi que nous l'avons dit, ont des nœuds de distance en distance, afin qu'elles puissent supporter la charge de l'épi ; mais l'avoine n'a pas de tels nœuds, parce que sa charge est bien moins lourde. Ces choses et autres semblables nous font voir qu'il n'y a rien de superflu et d'inutile dans les œuvres de Dieu ; et lui-même a voulu nous faire comprendre que sa providence se manifeste autant dans ce qui manque aux divers êtres de la création que dans ce qu'il leur a donné.

Il est bon de considérer encore l'aptitude que Dieu a donnée aux oiseaux pour construire leurs nids, qu'ils tissent en forme de corbeille et qu'ils proportionnent si bien à la taille de leurs petits, ayant soin de le garnir de petites pailles douces ou de duvet, afin que leur chair encore tendre ne se blesse pas. Que feraient de plus ces pères s'ils étaient doués de raison ? Remarquons aussi que les petits, pour ne pas souiller leur lit par leurs excréments, se poussent vers le bord pour les y déposer, et que le père les rejette ensuite au dehors avec son bec. Quel plus grand maître que celui qui a pourvu ainsi, non-seulement à la construction du nid, mais encore à sa propreté ?

Comme il y a des oiseaux et d'autres animaux qui sont plus particulièrement poursuivis par les chasseurs et qui sont trop faibles pour résister, la divine Providence y a pourvu par une étonnante fécondité, afin de préserver l'espèce d'une totale destruction. Ainsi nous voyons que les colombes et les lapins font des petits tous les mois et que les perdrix pondent parfois jusqu'à vingt œufs. Aussi quelque nombreux que soient les chasseurs qui leur font la guerre, ils trouvent toujours de ce gibier, à cause de sa fécondité.

D'autre part, tous les animaux ont des armes offensives et défensives : les uns, des cornes ; d'autres, des griffes ; d'autres, des dents. Ceux qui sont désarmés et faibles ont l'adresse et la vitesse

pour échapper à la poursuite de ceux qui ont la force en partage; c'est pourquoi le lièvre et le daim, qui sont les plus timides des animaux, sont aussi les plus légers à la course. Toutes les bêtes savent l'usage de leurs membres. Le veau et le petit du sanglier, avant que soient formées les armes dont leur espèce est pourvue, s'exercent à frapper avec la partie de leur tête où elles doivent naître. Elles connaissent aussi la force de leurs adversaires : les petits oiseaux tremblent au premier cri de l'épervier. Elles savent distinguer la nouriture qui leur est salutaire de celle qui leur est nuisible; elles mangent de l'une et ne touchent pas à l'autre, quelque faim qui les presse. C'est surtout par l'odorat que les animaux discernent ainsi, jusqu'aux herbes dont ils se nourrissent. Car ce sens est plus vif dans les bêtes que dans les hommes. Galien a décrit à ce sujet une expérience qu'il avait faite sur un chevreau né depuis peu : il lui avait présenté plusieurs vases contenant l'un du vin, l'autre du vinaigre, le troisième de la mie de pain, le quatrième du lait. Le chevreau laissa les trois premiers après les avoir flairés les uns après les autres ; mais quand il vint à celui qui contenait le lait, il se mit aussitôt à le boire. Ainsi la Providence enseigne aux animaux ce que l'homme ne peut découvrir qu'après une certaine étude. En outre les animaux ont un instinct tout particulier pour se procurer leur nourriture : un chien qui vient de naître, dont les yeux sont encore fermés, trouve les mamelles de sa mère, et quand le lait ne coule pas assez abondamment, il presse la source pour le faire venir. Que dirai-je de plus ?

Le Créateur voyant que les animaux privés de raison ne pouvaient se procurer ni vêtements ni chaussure, les en a pourvus dès le commencement de leur vie, quelques-uns même avant leur naissance. Il a couvert les uns de plumes, d'autres d'un cuir épais, d'autres de poils, d'autres de laine, d'autres d'écailles, d'autres de coquilles. Les uns changent chaque année de vêtements, les autres gardent toute leur vie celui qu'ils ont reçu en venant au monde. Nous voyons en outre que les animaux, quoique privés du don de la parole, font connaître par leurs cris les sentiments qui les animent, la colère, l'amour, la faim, la soif

ou la souffrance. Il n'y a pas jusqu'aux petits oiseaux qui, dans leurs nids, n'avertissent leurs pères, par un cri particulier, de la faim qu'ils éprouvent et ne leur demandent leur pâture.

II.

Proportions harmonieuses des membres des animaux.

C'est encore en vue de cette conservation que les membres des animaux ont été construits avec de si justes proportions, comme nous le voyons dans la grue et dans la cigogne, qui, ayant les jambes très-hautes, ont reçu aussi un long cou afin qu'elles puissent prendre facilement à terre leur nourriture. La chouette et le chat qui chassent pendant la nuit, possèdent dans l'intérieur même de leurs yeux une lumière particulière, qui permet à la première de distinguer sa proie dans les ténèbres, et au second de délivrer nos maisons de ces petits animaux qui nous incommodent tant.

III.

Autres propriétés des animaux par lesquelles est manifestée la divine Providence.

Tous les animaux ont des aptitudes diverses accommodées à leur nature, et qui les distinguent les uns des autres, comme le dit saint Basile dans les paroles suivantes : « Le bœuf est fort, l'âne patient, le cheval belliqueux, le loup sauvage, le renard rusé, le cerf timide, la fourmi laborieuse, le chien caressant et plein de reconnaissance pour son bienfaiteur. » Le lion est naturellement sauvage ; il fuit la société des animaux de son espèce, parce que, dans le sentiment qu'il a de sa royauté, il se croirait déshonoré s'il voyait des égaux à ses côtés. Il ne mange jamais les restes de la veille ; et, comme un grand seigneur, il laisse toujours quelque chose à la fin de ses repas. La nature lui a donné encore une voix si terrible que plusieurs animaux qui le surpassent en rapidité, tombent morts au bruit de ses rugissements ; et c'est ainsi qu'ils deviennent sa proie. Pourtant avec cette force il a peur d'une souris, et plus encore d'un scorpion, selon la remarque de saint Ambroise. Dieu a voulu nous montrer par là qu'il n'y a pas dans le monde un être, si fort qu'il soit, qui n'ait à craindre quelque

chose d'un autre, et qu'il n'y en a pas de si faible qui ne puisse nous causer quelque dommage; d'où la fable du scarabée et de l'aigle. Le tigre est véhément et impétueux dans sa course. Aussi a-t-il un corps délié qui favorise la vitesse de ses mouvements. L'ours est paresseux, lent et rusé, aussi a-t-il un corps pesant et trapu.

Il y a une autre chose qui proclame hautement, non-seulement la providence, mais encore la bonté, la mansuétude et la magnificence du Créateur. Non content d'avoir donné aux animaux l'existence et tous les moyens nécessaires pour la conserver, il leur a donné toute la félicité et la satisfaction dont leur nature était capable. C'est ce que fait entendre le Prophète dans ces paroles : « Les yeux de toutes les créatures se tournent vers vous, Seigneur, et vous leur donnez la nourriture au temps convenable. » *Psalm.* CXLIV, 15. Voilà ce qu'il dit relativement à la nourriture; et il ajoute : « Vous ouvrez votre main, et vous comblez tout être vivant de bénédiction. » Par ces mots de plénitude et de bénédiction, il faut entendre cette sorte de bonheur et de contentement dont le Seigneur remplit tous les animaux afin qu'ils se réjouissent autant que le leur permet leur nature. Citons quelques exemples. Quand nous entendons chanter avec une si vive ardeur l'hirondelle, le rossignol, le chardonneret et le canari, nous devons comprendre que, si ce chant charme nos oreilles, il ne doit pas être moins agréable à l'oiseau qui le produit; car nous voyons qu'il cesse de chanter quand il souffre, dès que le temps est lourd et sombre. Pourquoi le rossignol chanterait-il des nuits entières, s'il ne trouvait pas son bonheur dans cette musique, puisque, selon l'axiome des philosophes, toutes choses en ce monde sont l'œuvre du plaisir? Quand nous voyons d'autre part les jeunes taureaux bondir de côté et d'autre avec orgueil, les agneaux et les chevreaux se séparer du troupeau, et, se partageant en quelque sorte en deux camps, se poursuivre et se fuir les uns les uns les autres, qui ne reconnaîtra dans ces jeux le signe de l'allégresse et du contentement? Et quand nos petits chats et nos jeunes chiens s'amusent ensemble, qu'ils semblent se battre, qu'ils se renversent tour à tour et qu'ils se mordent doucement sans se faire aucun mal, qui ne verra dans ces mouvements la joie qui les provoque?

Les poissons n'éprouvent pas moins de plaisir quand ils nagent et les oiseaux quand ils volent, et la crécerelle quand elle se balance ou qu'elle bat des ailes dans l'air.

Ces observations nous font comprendre cette pensée du grand saint Denys, que Dieu créa tous les êtres à son image, chacun selon la mesure proportionnée à sa capacité et à sa nature. De même donc que Dieu possède l'être et le bonheur, de même il a voulu rendre toutes ses créatures, à des degrés divers, il est vrai, participantes de ce double bienfait. Non content de leur avoir donné des aptitudes qui leur permettent de se conserver dans leur espèce, il a voulu qu'elles lui ressemblassent par la jouissance d'une sorte de bonheur et de contentement proportionnée à leur nature. Quel témoignage signalé de votre bonté et de vos largesses, ô mon Dieu, dans cette communication de vous-même à toutes vos créatures, dans ces soins paternels dont vous les entourez! O bonté infinie! ô ineffable tendresse! Encore, Seigneur, si vous aviez fait toutes ces choses pour des êtres intelligents capables d'apprécier vos bienfaits et de vous en remercier, je ne saurais m'en étonner autant; mais montrer de si vives sollicitudes envers des créatures inintelligentes qui ne peuvent ni vous connaître, ni vous louer, ni chanter vos bienfaits, voilà, Seigneur, le sujet de mon admiration et la preuve la plus éclatante de votre bonté, de votre grandeur, de votre noblesse et de votre magnificence dans toutes vos œuvres. Vous leur donnez, par un pur effet de votre générosité, tout ce que leur nature est capable de recevoir, sans espérer aucune reconnaissance en retour de vos dons. C'est ainsi que vous laissez deviner, par votre conduite envers des créatures insensibles qui ne vous connaissent pas, les biens réservés en ce monde et en l'autre à ceux qui vous aiment et vous servent. L'univers entier, ô mon Dieu, le ciel, la terre et la mer sont pleins de vos merveilles, et le Prophète-Roi a raison de s'écrier : « Seigneur, votre nom est admirable dans toute la terre. » *Psalm.* VIII, 1. « Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant le nom du Seigneur doit être loué. » *Psalm.* CXII, 3. Et en effet, tout ce que nous voyons sur la terre nous porte à donner à Dieu d'abondantes louanges.

CHAPITRE XIII.

Des aptitudes et des facultés que les animaux possèdent pour veiller à leur conservation.

Dans le chapitre précédent nous avons traité en général des aptitudes à l'aide desquelles tous les animaux qui vivent sur la terre, dans l'eau et dans les airs, pourvoient à leur conservation. Il faudrait maintenant entrer dans de plus longs détails et étudier ces aptitudes dans chaque espèce en particulier. Nous ne le ferons pas toutefois, vu la longueur de cette énumération et l'excellence des travaux faits sur ces matières par les meilleurs auteurs, et nous nous bornerons aux choses indispensables pour faire connaître la perfection et la sagesse de la Providence divine. Quand un maître habile veut fonder dans une ville une école d'écriture, il peint des modèles dans tous les genres, afin de montrer son habileté et de mériter la confiance publique. Nous dirions aussi, s'il était permis d'employer cette comparaison dans un pareil sujet, que l'artiste suprême ne s'est pas contenté de faire briller les merveilles de sa providence d'une seule manière, ni dans une espèce de créatures ; il les a écrites au front de toutes ses œuvres en caractères si magnifiques et si variés, qu'ils échappent à l'intelligence des plus grands génies, aujourd'hui surtout que la puissance de nos découvertes nous révèle dans de nouvelles terres de nouveaux animaux, doués, eux aussi, d'aptitudes et de propriétés ignorées jusqu'ici parmi nous.

Il est bon de remarquer que nous donnons au mot conservation un sens plus étendu qu'il ne paraît au premier coup d'œil. Pour nous ce terme comprend les aptitudes qu'ont les animaux pour chercher leur nourriture, pour se défendre, pour se guérir dans les maladies et conserver leur santé, enfin pour perpétuer leur espèce par la génération. C'est pourquoi nous traiterons en particulier de ces quatre facultés, sans omettre de parler, mais en passant seulement, des choses qui peuvent s'y rattacher. Nous parlerons ensuite dans des articles séparés des plus petits animaux, de la fourmi, de l'abeille, de l'araignée, du moucheron, du ver à

soie ; car, loin de mépriser ces productions en apparence si infimes de la puissance de Dieu, nous nous souviendrons, après Aristote, Pline et saint Augustin, qu'elles sont une des manifestations les plus éclatantes des vues élevées et de la tendresse de la Providence. A ces cinq études nous en joindrons une sixième sur les propriétés de quelques animaux plus dignes d'admiration et d'étude.

Ce que nous nous proposons dans toute cette étude, c'est de faire admirer la providence de Dieu, toujours inépuisable dans ses ressources, dans ses dons, toujours attentive aux besoins de ses créatures et pourvoyant toujours largement à tout ce dont celles-ci ont besoin pour se conserver. Elle donne aux unes l'intelligence ; elle supplée chez les autres à l'entendement et à la raison par des inclinations naturelles et par l'instinct. Cet instinct capable de suppléer à la raison est souvent plus parfait que celle-ci, quand il s'agit de la conservation. C'est ainsi que les animaux connaissent les plantes salutaires et les remèdes utiles ; c'est ainsi qu'ils pressentent les changements atmosphériques, la pluie, le beau temps, les tempêtes de l'océan. Il a plu à Dieu de nous découvrir par là sa providence infinie et de nous porter, en retrouvant sa présence souveraine dans la plus petite créature, à le connaître, à l'aimer, à l'adorer. Guidé par cette pensée, il a fait des choses qui paraissent inconcevables à plusieurs. Mais afin que toutes celles que je dirai dans cet ouvrage ne puissent choquer personne, je crois devoir avertir le lecteur chrétien que je n'ai rien écrit sur ces matières de mon propre fonds. Tout est puisé dans les auteurs les plus accrédités et les plus dignes de l'être : principalement dans saint Ambroise, dont l'*Hexaméron* m'a fourni la plus grande partie des développements. Qu'on ne s'étonne pas : saint Ambroise emprunte souvent de longs passages à l'*Hexaméron* de saint Basile, traduisant en un latin très-élégant le texte grec de ce grand docteur. Pour l'*Hexaméron* de saint Basile, il a toujours été fort estimé, et Grégoire le Théologien, contemporain et ami de ce saint, disait de lui, à propos de cet ouvrage, que, bien qu'il fût toujours admirable dans ses écrits, il l'était tellement en celui-ci, qu'on serait tenté de se le représenter assistant à la droite de Dieu au spectacle de la création, en comprenant toutes les vues, en péné-

trant le dessein : tant est saisissant et vif le tableau qu'il fait de cette œuvre divine.

CHAPITRE XIV.

Des aptitudes qui permettent aux animaux de pourvoir à leurs besoins.

I.

Exemples de quelques-unes de ces aptitudes.

La première observation que nous avons faite à propos des animaux a rapport aux aptitudes que Dieu leur a données pour se conserver. En effet, aucun être n'existe qui n'ait la propriété de se soutenir tant qu'il plaît à Dieu de lui prolonger ce don de l'existence. Prenons d'abord pour exemple la brebis et l'agneau, puisque Jésus-Christ a consenti à être comparé à ce dernier animal ; les réflexions que ces animaux nous suggèrent s'étendent à tous les herbivores. Placés dans une prairie où poussent innombrables et confondues mille plantes diverses, les unes salutaires, les autres vénéneuses, sans aucune distinction de forme et de couleur, ils discernent par l'effet seul de l'instinct les bonnes herbes des mauvaises, mangent les premières et rejettent les autres, quelque faim qui les presse. Ceci dépasse évidemment l'entendement humain, mais n'est pas au-dessus de la puissance de la raison divine qui gouverne toutes choses. Sulpice-Sévère rapporte, à ce propos, dans un de ses dialogues, qu'un saint ermite qui ne mangeait que l'herbe des champs, privé d'une semblable connaissance, souffrait de grandes douleurs à cause des mauvaises herbes dont il faisait sa nourriture. Or, comme ce saint homme implorait un jour de ce Seigneur pour lequel il souffrait cette épreuve cruelle un remède propre à calmer ses douleurs, un cerf se présente portant à sa bouche une poignée d'herbes qu'il dépose aux pieds du solitaire et parmi lesquelles il sépare les bonnes des mauvaises. Ainsi cet animal sans raison apprit au saint, de cette manière, ce qu'il aurait autrement toujours ignoré. Autre merveille de l'instinct de la brebis : dès que l'hiver approche, sentant sa faim redoubler, elle dévore alors avec une voracité incroyable, profitant

du temps qui lui est offert et se prépare à supporter sans trop de souffrances les rigueurs des frimas et la rareté de la nourriture. Oh! si les hommes avec leur jugement savaient marcher sur les traces de cet innocent animal! s'ils profitaient de la vie pour faire provision de bonnes œuvres et ne pas arriver les mains vides dans l'éternité, ils se metteraient à l'abri des malheurs dont les menace Salomon dans ces paroles : « Le paresseux n'a pas voulu labourer à cause du froid, il mendiera donc pendant l'été et on ne lui donnera rien. » *Prov.* xx, 4.

Quant à l'agneau, quoiqu'aussi simple que sa mère, s'il vient à la perdre de vue dans le troupeau, il va de tous côtés à sa recherche en poussant des bêlements plaintifs; la brebis lui répond avec un empressement maternel, pour lui indiquer où elle est. Entre tous ces bêlements uniformes, l'agneau reconnaît alors celui de sa mère et passe à côté des autres brebis sans s'arrêter, ne cherchant que sa mère, ne voulant que son lait. La mère, à son tour, parmi tant de cris uniformes et tant d'agneaux de même couleur, distingue le cri de celui auquel elle a donné le jour. Si le berger ne sait pas toujours reconnaître ses brebis, la brebis et l'agneau ne se trompent jamais.

Dieu manifeste encore d'une manière admirable sa providence dans l'organisation de cet animal et de tous ceux que nous appelons ruminants, comme les bœufs, les chameaux et les autres animaux de cette espèce. Outre l'organe correspondant à notre estomac dans lequel la digestion s'opère, il leur a donné une autre cavité où la nourriture s'arrête dès qu'elle est avalée. C'est de cet espèce de réservoir qu'ils ramènent à leur bouche, le jour et la nuit, pendant leur repos, les herbes qu'ils ont prises, les y ruminent pendant quelque temps, les préparant ainsi à descendre dans l'estomac pour y être digérées. Ceci fut une attention particulière de la Providence, qui, comprenant que si en hiver les animaux paissaient et ruminaient en même temps ils pourraient prendre très-peu de nourriture, à cause de la longueur des nuits et de la brièveté du jour, voulut qu'ils mangeassent le jour et ruminassent la nuit. De cette sorte le jour et la nuit concourent également à leur subsistance.

Mais arrivons aux oiseaux domestiques qui nous sont plus connus que les autres. Le coq est toujours en quête de quelques grains bons à manger ; quand il en a trouvé il rassemble toutes ses poules par un certain cri, et, en bon compagnon, il renonce à garder tout ce qu'il a trouvé et il le partage avec elle. Le chapon qui garde la continence n'a pas ce désintéressement, aussi n'est-il pas rare de trouver des coqs très-maigres tandis que le chapon est toujours gras et repu, parce qu'il n'a souci que de lui. Cet exemple nous rappelle la différence qu'établit l'Apôtre entre les gens mariés et ceux qui ne le sont pas. Les premiers partagent leur temps entre Dieu et le soin de leurs épouses, tandis que les seconds affranchis de toute entrave se donnent sans réserve au Seigneur et font de grands progrès dans la vie spirituelle.

La poule, à son tour, quand sa couvée est éclose, ne cesse de fouiller la terre de ses pieds ; dès quelle a trouvé quelque aliment elle rassemble avec empressement ses petits et comme une bonne mère se prive elle-même pour leur donner de quoi manger. Chose plus admirable encore, autre est le cri par lequel elle invite sa couvée à prendre sa nourriture, autre celui par lequel elle la presse de se réfugier sous ses ailes, autre enfin son cri quand elle aperçoit le milan et qu'elle avertit ses petits de se dérober à ses serres cruelles. A peine les poussins sont-ils nés qu'ils entendent, sans leçon et sans maître, toutes les significations de ce langage maternel auquel nous ne comprenons rien nous-mêmes et ils se montrent empressés à leur obéir. J'ai remarqué autre chose en voyant jeter de la nourriture à une poule qui avait des poussins ; si des poulets d'une autre mère s'approchaient, elle les piquait pour les chasser et les empêcher de prendre la portion des siens. Que ferait de mieux cet oiseau s'il était intelligent ? Ne semble-t-il pas tenir ce langage : Cette nourriture est destinée à mes petits ; plus vous en prendrez, moins il leur en reviendra ; or, je ne saurais consentir à voir leur part dévorée par des étrangers.

II.

Autres aptitudes plus étonnantes de divers animaux.

Passons à des choses plus ignorées et non moins admirables que nous racontent saint Basile et saint Ambroise. Le crabe est friand de la chair des huîtres : pour s'en procurer, il se porte en espion à l'endroit où elles ont coutume de se retirer, et, au moment où elles ouvrent leurs écailles aux rayons du soleil, il s'élance de sa cachette et se livre à une manœuvre tout à fait incroyable : De crainte qu'avant son arrivée l'huître ne ferme ses portes et qu'ainsi toute sa peine ne soit perdue, il lance une pierre pour empêcher les écailles de se rejoindre ; bientôt il arrive, saisit sa proie et la dévore. Qui pourrait soupçonner tant d'industrie dans un si petit animal? Et quel peut-être l'auteur de cette merveille, sinon le Seigneur, qui donne à tout être sa nourriture et les moyens de se la procurer ? Que dire encore des aptitudes données dans ce but au renard ? Il convient de citer ici cette parole d'Isaïe : « Malheur à vous qui pillez les autres; ne serez-vous pas aussi pillés vous-mêmes? » *Isa.* XXXII, 1.

Le crabe dévore les huîtres, le renard à son tour dévore les crabes et sa ruse n'est pas moins ingénieuse. Témoin une montagne de Biscaye, baignée d'un côté par la mer et qui sert de retraite à un grand nombre de renards, à cause de la facilité qu'ils y rencontrent pour la pêche des crabes. Voici comment ils s'y prennent : ils imitent les pêcheurs à la ligne et jamais leur industrie n'est en défaut. Mettant presque tout leur corps à fleur d'eau, ils étendent la queue dont ils se servent en ce moment en guise de ligne et d'hameçon. Les crabes qui nagent autour ne soupçonnent pas le piége et piquent la queue du renard. Celui-ci la secoue alors vivement, jette le crabe contre le rivage, saute sur lui, le dépèce et le mange. Ruse admirable que nul n'aurait pu découvrir ! Mais là ne se bornent pas les aptitudes du renard : il sait encore songer à sa nourriture du lendemain. A-t-il exercé ses ravages dans une basse-cour, mis à mort toutes les poules qu'il a pu trouver, sucé tout leur sang, il creuse une fosse où il enterre son butin : véritable cellier où il conserve les vivres destinés au jour suivant.

Ceci est fort connu de tous ; ce que je vais dire l'est moins, et, quoique cela ne se rapporte qu'indirectement à mon sujet, je ne puis l'omettre en parlant de cet animal. Le renard est cruel et malfaisant, et toutefois ses ruses nous manifestent encore la divine Providence, qui a voulu vérifier en lui cette parole de l'Evangile, que « les enfants de ce siècle sont plus sages en leurs travaux et leurs affaires que les enfants de la lumière. » *Luc*. XVI, 8. Et en effet, le renard invente une ruse admirable pour se débarrasser des insectes qui le tourmentent : il prend à la gueule une branche d'arbre et se transportant auprès d'un ruisseau ou auprès de la mer, il s'y enfonce peu à peu ; les puces fuyant alors des parties mouillées aux parties sèches, se réfugient toutes sur la tête ; mais il plonge alors celle-ci dans l'eau, de telle sorte qu'on n'aperçoive plus que ses yeux et sa gueule. Les puces sautent enfin sur le rameau dont nous avons parlé, le renard le laisse tomber, s'élance hors de l'eau et se débarrasse par ce moyen de ces fâcheux ennemis. Qui a pu donner tant d'adresse à cet animal sans raison si ce n'est le Créateur ? Mais vous importe-t-il donc tant, ô mon Dieu, que des insectes tourmentent le renard, qui est si souvent notre ennemi déclaré ? Non, répond le Seigneur, il m'importe très-peu par rapport à ce petit animal ; mais j'ai voulu par ce moyen laisser entendre aux hommes l'étendue et la perfection de ma providence, qui s'occupe de toutes les créatures et porte remède à tous leurs maux, si faibles et si petits qu'ils puissent être. Tandis que le renard fait de sa queue un instrument de pêche, la souris l'emploie à un autre usage : elle la plonge dans des fioles étroites et suce l'huile qui s'y est attachée, grâce à cette adroite finesse.

Mais pour revenir à notre sujet, parlons d'un petit oiseau non moins admirable qui remplit auprès du crocodile l'office de cure-dent. En effet, il reste toujours entre les dents de ce monstre des débris de chair ; ce qui l'incommoderait beaucoup, si Dieu toujours attentif aux besoins de ses créatures, n'avait créé un tout petit oiseau qui pénètre dans sa gueule et remplit ainsi deux offices d'un seul coup, nettoyant les dents du crocodile et soutenant sa propre vie. Conçoit-on une Providence plus aimante, plus sage, plus généreuse ? Que Dieu est admirable dans toutes ses œuvres,

puisque par un moyen aussi merveilleux, il remédie d'un seul coup aux nécessités de deux créatures.

Que dire de la manière dont s'alimentent certains oiseaux aperçus par des voyageurs aux Indes Orientales? Ces animaux vont toujours les uns derrière les autres et chacun se nourrit de ce que rejette celui qui le précède? Comment ajouter foi à un tel prodige si l'on n'en avait été témoin? Je passe sous silence le nom de ces animaux, il est tiré de leur manière de vivre.

Que dire encore des ruses qu'emploie le polype pour se procurer de la nourriture? Sans doute que Dieu a voulu nous représenter en lui les artifices de ces hommes vulgairement appelés hommes à double face, menteurs, fourbes, dissimulés. En effet, cet animal va se cacher dans les rochers recouverts par les eaux et dissimule sa présence en confondant sa couleur avec celle du roc. Séduits par ces apparences mensongères, les sardines et les autres petits poissons s'approchent avec une aveugle confiance; mais le traître les saisit incontinent et les serre dans ses mille pieds, qui lui servent ainsi d'instruments de pêche; de là le proverbe latin : les hommes faux et menteurs sont de la nature du polype.

Cicéron mentionne un oiseau singulier qui joint à la ruse la force et la violence. Il existe, dit-il, un animal nommé platalée qui pourvoit à sa nourriture en poursuivant les oiseaux pêcheurs. Quand ceux-ci, plongeant dans la mer, sortent de l'eau un poisson à la bouche, il les pique violemment à la tête et les oblige à lâcher leur proie. C'est encore cet oiseau, suivant le même auteur, qui remplit son gosier de coquillages, les rejette après les avoir pris, et choisit dans ce nombre ceux qui sont bons à manger.

Le philosophe romain nous dit des choses bien plus merveilleuses au sujet des grenouilles de mer. On les voit se couvrir de sable et suivre le mouvement des flots, les petits poissons venant les attaquer pour s'en nourrir, elles se découvrent, les saisissent et pourvoient à leur besoin par ce genre de pêche. Tout cela nous dévoile la grandeur de cette Sagesse souveraine qui a su et pu trouver le moyen de conserver toutes ses créatures.

Qui ne connait et qui n'a vu la manœuvre du chardonneret

retenu sur une table, à laquelle se trouvent suspendus deux petits seaux, contenant l'un de l'eau, l'autre des graines? Quand il a faim, il élève jusqu'à lui avec son bec le seau rempli de graines, et quand il veut boire, il fait monter de la même manière celui qui contient l'eau. Chose plus étonnante encore! Si le bassin est vide et si l'oiseau se sent altéré, il le fait descendre dans un réservoir inférieur que l'on a soin d'alimenter, le remplit en remuant la corde à coups de bec et le ramène enfin jusqu'à lui. Comment ne pas admirer un tel prodige? Comment refuser ses hommages au Tout-Puissant, à la vue de l'industrie de ce tout petit oiseau inspiré seulement par le Créateur et la nécessité, maitresse de toutes choses.

Le hérisson malgré sa pesanteur, sait aussi pourvoir à sa nourriture avec un art admirable. Quand il rencontre à terre des fruits au pied des pommiers, il se roule sur eux, les enfonce dans ses piquants, se relève et porte son butin dans un trou qui lui sert de grenier. Veut-on l'arrêter dans son travail, il se renferme et oppose ses piquants aux attaques de l'ennemi.

Plus admirables sont encore l'aptitude et la propriété d'un poisson appelé torpille qui a été doué de deux facultés remarquables, pour sa défense et sa conservation. La première consiste à se cacher sous la vase, où il endort une foule de petits poissons qui s'attachent à lui. Tout-à-coup, il s'élance hors de la vase, s'empare de ces petits poissons et les dévore. Par la seconde, qui n'est pas moins étrange, il parvient à endormir la main du pêcheur; celui-ci, laissant aller sa ligne, il s'échappe en toute liberté. Telles sont la variété et la fécondité de la puissance du Créateur.

Et non-seulement on peut admirer ces industries et ces finesses chez les animaux les plus faibles, mais on les rencontre encore chez les animaux les plus vigoureux. Elien raconte que le tigre, animal redoutable par sa force et son agilité, cherche de préférence les endroits où se rendent en grand nombre les guenons, de la chair desquelles il est très-friand. Là, il se couche au pied des arbres qui leur servent de retraite, et simulant le mort, il y demeure sans mouvement, retenant jusqu'à sa respiration. Les

guenons peu rassurées envoient en qualité d'éclaireur une d'entr'elles pour constater si le tigre est bien réellement mort. Celle-ci procède avec précaution : elle fait un premier pas, puis un second, puis un troisième, s'avançant toujours de plus en plus jusqu'à ce qu'elle soit enfin pleinement convaincue de la mort du tigre. Le signal est alors donné à la troupe. Elles descendent en foule avec une entière assurance et sautent sur le corps de l'ennemi, toutes fières de leur triomphe. Mais bientôt le mort, content du succès de son stratagème, déchire les danseuses à belles dents, et convertissant leur fête en deuil universel, tire ainsi vengeance de leur folle hardiesse.

III.

Des chats, des loups et de quelques autres animaux malfaisans.

Quelques chats, grands chasseurs, usent du même artifice ; et je me souviens d'avoir vu dans un jardin l'un d'entr'eux étendu de son long entre les arbres et les herbes, simuler le mort et demeurer immobile, en attendant quelque bonne fortune. Cette apparence hypocrite séduisait quelques petits oiseaux qui venaient en toute confiance courir autour de lui, mais bientôt le larron s'éveillait, les saisissait et les dévorait.

Et puisque j'ai commencé à parler du chat, qu'on me permette de dire ce qu'il fait tous les jours sous nos yeux, quoique tous, nous ne remarquions pas les soins de la Providence, qui se découvre à nous en ceci comme en mille autres choses. Elle a destiné cet animal à défendre nos maisons et nos celliers contre les attaques des rats et lui a donné des ressources propres à obtenir ce but. Nous connaissons tous et ses griffes et son agilité ; et surtout cette faculté merveilleuse qu'il possède de distinguer les objets pendant la nuit, temps ordinaire de sa chasse. Or cet animal étant nécessaire pour remplir un tel office, il était à craindre qu'il n'incommodât nos maisons par la mauvaise odeur de son ordure. Dieu lui a donné l'instinct de chercher les recoins les plus écartés, où creusant la terre, il y enfouit avec soin ce dont il s'est débarrassé ; pour constater s'il s'est parfaitement acquitté de son devoir, il va s'assurer, en flairant, que toute odeur est im-

possible, et il recommence une seconde fois s'il le croit nécessaire. Ainsi cet animal fait de lui-même, sans y être contraint par une loi, ou excité par un exemple, ce que Dieu avait ordonné dansle désert aux enfants d'Israël. Nous voyons chaque jour ces choses et nous n'apercevons pas la bonté de la Providence, qui daigne s'étendre jusqu'à la propreté et la bonne odeur de nos maisons. C'était certes déjà un grand bienfait de pourvoir par un tel chasseur à la propreté de nos demeures, mais c'en est un plus grand de ne pas nous forcer à supporter ses ordures et sa mauvaise odeur. Que d'astuce, que de piéges n'emploie pas le chat tous les jours devant nous! Nous l'avons tous aperçu, soulever le couvercle du pot qui est au feu pour y introduire sa patte, saisir la viande et l'emporter en fuyant. Mais j'ai été moi-même témoin d'un fait que je veux rapporter. Un chat était monté sur une muraille en poursuivant un petit lézard; celui-ci, comprenant le danger, alla se réfugier sous une tuile qui se trouvait là, par hasard. Le chat se dit alors au dedans de lui : si je mets la patte de ce côté, mon prisonnier s'échappera par l'autre; il est bon d'y prendre garde. Aussitôt il met une de ses pattes à la plus étroite ouverture, il place l'autre à l'ouverture la plus large et de cette manière, maître des deux portes de la citadelle, il se mit en possession de la proie qu'il guettait.

Les ruses qu'emploient les loups pour subsister ne sont pas moins étranges. Je n'en citerai qu'un exemple pris dans Elien; il répondra à cette question qu'on se pose souvent : Pourquoi si peu de loups, puisque la louve met au monde plusieurs petits à la fois? Pourquoi tant de moutons et d'agneaux lorsque la brebis n'en produit qu'un seul et que nous en tuons tant nous-mêmes pour notre entretien? Elien raconte donc que les loups quand ils sont pressés par la faim, se réunissent en grand nombre et se mettent à courir en rond les uns derrière les autres. Le premier que cette manœuvre étourdit sert de pâture au reste de la troupe : ainsi s'explique la rareté des loups. Admirable conduite de la Providence, qui empêche par ce moyen la multiplication des animaux malfaisants et nuisibles! Cette même Providence se découvre à nous dans la production du scorpion, dont la femelle pond toujours

onze œufs et en dévore dix, mais celui qui reste étant éclos, et tenant bien moins compte du bienfait de sa naissance que de la mort de ses frères, venge promptement ces derniers en mettant sa mère à mort et en la dévorant.

Les soins de la divine bonté se manifestent encore clairement à nous au sujet d'un serpent très-venimeux qu'on rencontre au Brésil et qui donne infailliblement la mort si on n'a soin de couper vite le membre attaqué. Dieu l'a permis pour nous faire connaître la perfection de la Providence qui a placé à côté de chacun de nos maux, des remèdes propres à les guérir. Pour remédier à celui-ci, il a donné à la tête de ce serpent une espèce de clochette, dont le son prévient ceux qui par inadvertance seraient exposés à ce danger. Qui ne reconnaitrait le soin de la divine Providence, qui sait porter remède à chacun de nos dangers et varier les moyens destinés à nous en préserver? Saint Basile dit que la vipère déchire son ventre quand elle veut faire des petits, et que la lionne à son tour fend le sien avec ses ongles quand le temps de mettre les siens au monde est arrivé. C'est ainsi que le Créateur conserve d'un côté les espèces des choses, et de l'autre cherche à diminuer le nombre de nos ennemis.

Mais on dira peut-être : Pourquoi créer tant d'ennemis de l'espèce humaine? C'était l'objection épicurienne, qui niait la Providence et à laquelle Cicéron prête ce langage : Si Dieu a tout fait par amour pour l'homme, pourquoi a-t-il créé les vipères? A cela on répond, que, si dans une république parfaite il y a des potences, des prisons, des fouets et des bourreaux pour réprimer les méchants, on ne comprendrait pas pourquoi dans ce vaste gouvernement du monde, Dieu, n'aurait pas aussi des bourreaux pour exécuter les décrets de sa justice. C'est ainsi qu'il châtia les enfants d'Israël dans le désert en leur envoyant des serpents pour les mordre, parce qu'ils avaient eux-mêmes mordu, par leurs mensonges sacriléges, les ministres qu'ils avaient reçus du ciel : c'est ainsi qu'il envoya aux Egyptiens pour les punir, des sauterelles, des mouches et des moucherons qui les traitèrent cruellement; c'est ainsi qu'il a créé la baleine dans la mer, et sur

la terre ces grands et épouvantables dragons dont il est si souvent fait mention chez les historiens. Dieu s'est proposé sans doute de nous montrer par ce moyen, la grandeur de sa puissance et d'inspirer à nos cœurs une terreur salutaire, en nous laissant entendre combien nous serions malheureux de tomber au pouvoir de ce dragon infernal, qui entraîne après lui avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel.

Pour revenir à ce qui fait le sujet de ce chapitre, nous voyons combien sont nombreux les animaux et combien sont variées les aptitudes que Dieu leur a données pour trouver leur nourriture. En ceci éclate admirablement la sagesse de la divine Providence : nous la trouverions moins étonnante, s'il n'y avait qu'une même nourriture pour tous les animaux, et si tous suivaient une même manière de se la procurer ; mais il y a diversité de nourriture et la richesse des aptitudes données aux animaux dans ce but, sont si merveilleuses qu'elles exaltent et célèbrent la sagesse et la bonté de cette Providence souveraine, et qu'elles nous excitent à l'admirer et à l'adorer. Nous voyons les animaux chercher leur nourriture, les uns sur la terre, les autres dans l'eau, quelques-un dans l'air, ; il y en a qui se nourrissent de sang, d'autres d'herbes, ceux-ci mangent des graines, ceux-là mille autres choses. De plus, le Créateur a donné à tous les animaux un corps et des membres conformes à leur manière de subsister. Le lion, le tigre et les autres animaux de cette espèce ont des ongles et des dents redoutables ; ils sont doués d'une grande agilité pour atteindre leur proie, et d'un courage qui ne leur laisse craindre, ni les dangers, ni les résistances ennemies. Tel est le lion, dont Salomon dit : « Le lion, qui est le plus fort de tous les animaux, ne craint aucune rencontre. » *Prov.* XXX, 30. Il sort la nuit avec ses lionceaux, comme le dit le Psalmiste, criant et demandant à Dieu de lui procurer de quoi assouvir sa faim. Le roi des animaux est généreux, et, comme un grand seigneur, il ne mange jamais le lendemain ce qu'il a laissé la veille. Elien raconte que le lion, appesanti par les ans et ne pouvant plus se livrer lui-même à l'exercice de la chasse, sort avec ses petits et attend à quelques pas que ceux ci viennent déposer aux pieds de leur père

affaibli le butin qu'ils ont fait ; le lion les caresse à leur arrivée et leur lèche la tête en témoignage de reconnaissance et d'amour. Après cet accueil bienveillant, ils s'asseyent et partagent leur proie. Pourraient-ils mieux agir, si, comme l'homme, ils pouvaient faire usage de la raison ? Ils nous surpassent même dans ces marques d'attachement filial. Combien d'hommes qui sont durs et inhumains envers leurs parents vieux et aveugles ! ingratitude dont les bêtes les plus farouches ne nous donnent jamais aucun exemple.

La richesse de la Providence éclate encore dans les aptitudes et les instruments qu'elle a donnés aux oiseaux de rapine pour chercher et saisir leur proie. Ils ont un bec particulier qui diffère de celui des oiseaux domestiques ; la partie supérieure de ce bec est aiguë et recourbée pour pénétrer dans la chair et la déchirer ; la partie inférieure est tranchante comme un rasoir, et quand elle rencontre la partie supérieure, elle coupe et tranche ce que celle-ci avait déjà déchiré. Qui pourrait regarder une chose faite avec tant de proportion et si bien accommodée à l'usage qu'elle doit avoir, qui pourrait la regarder, dis-je, comme l'effet du hasard et non comme le produit d'une cause intelligente ? Mais ceci devient encore plus manifeste par le rapport qui unit les instruments et les facultés propres à cet office. Les ongles sont très-aigus et très-forts, non-seulement pour prendre la proie, mais aussi pour la retenir, celles de devant se ferment sur celles de derrière, elles la tiennent si fortement qu'il ne lui est pas possible d'échapper. Ces oiseaux ont en outre un estomac toujours brûlant, pour que la faim les rende plus actifs à la chasse. Ils sont courageux et dociles, autrement nous n'apprivoiserions pas en si peu de jours un faucon sauvage, nous ne le rendrions pas obéissant et fidèle, au point de l'envoyer à la poursuite d'un héron, avec la certitude de le faire venir au premier appel sur notre main. Comme il entrait dans les desseins du Créateur de destiner ces animaux non-seulement à se perpétuer eux-mêmes, mais encore à servir aux besoins et au plaisir de l'homme, il a dû leur donner les armes, le courage et la docilité que nous avons remarqués en eux. Il n'a pas fait aux milans la même faveur, quoi-

qu'il leur ait donné des armes et des ailes pareilles : c'est pourquoi le milan ne fait la guerre qu'aux petits poulets et n'a pas le courage de s'attaquer à de plus forts animaux, comme s'il devait représenter en lui la bassesse de ces hommes lâches et pusillanimes qui, n'osant s'attaquer à ceux qui sont plus forts qu'eux, se montrent exigeants et cruels envers les faibles, oppriment les pauvres et s'engraissent de leurs sueurs.

Le Créateur a donné aux corbeaux, qui se nourrissent de chair, un merveilleux instinct pour découvrir les lieux de carnage et les cadavres humains : aussi les voit-on souvent voler à la suite des armées, dans l'espérance du profit qu'ils en peuvent tirer. Et, chose plus admirable, ils sentent les corps morts à une distance de cinquante milles ; c'est du moins ce que rapporte le commentateur du second livre de l'âme.

IV.

Suite du même sujet.

Les cigognes nous offrent une image parfaite de la piété des parents envers leurs enfants et de celle des enfants envers leurs parents. En effet, quoique les cigognes aient ceci de commun avec les autres oiseaux qu'elles construisent un nid à leurs petits ; cependant elles poussent la tendresse à leur égard beaucoup plus loin. Lorsque le soleil pourrait nuire par ses ardeurs à leur jeune couvée, elles étendent leurs ailes au-dessus, de manière à intercepter les rayons de cet astre et à produire une ombre bienfaisante ; insensibles ainsi à leurs propres souffrances, elles sont pleines d'attention pour leurs petits. Cet exemple est bien propre à nous rappeler l'affection si tendre du Père éternel pour ses enfants spirituels. Le psalmiste nous le représente sous les mêmes images. Dieu, dit-il, couvrira ses serviteurs de son ombre ; il les rassemblera et les gardera sous ces ailes. *Psalm.* XXXV et LX. Le même exemple nous rappelle également la grande charité du Fils de Dieu ; cette charité qui le détermina à recevoir sur ses épaules sacrées les coups de fouet que nos fautes avaient mérités, et à payer, selon le mot de l'Ecriture, une dette qu'il n'avait pas contractée. *Psalm.* LXVIII.

Or, cette affection que les cigognes témoignent à leurs petits quand ils sont encore sans force, ces derniers la témoignent aux auteurs de leurs jours, lorsque la vieillesse les a rendus incapables de se procurer la nourriture nécessaire. Reconnaissant par un bienfait semblable celui qu'ils en ont reçu, ils fournissent avec abondance à tous leurs besoins. Faut-il changer de séjour, les jeunes cigognes, chargeant les plus anciennes sur leurs ailes, les transportent au lieu qu'elles vont habiter. Telle est encore la charité et la miséricorde du Père céleste envers ses enfants. Semblable à un aigle, disait Moïse, il a déployé ses ailes et il les a emportés sur ses propres épaules. *Deuter.* XXXII.

Aux oiseaux qui font du grain ou des herbes leur nourriture, aux gallinacées, par exemple, l'auteur de toutes choses a donné un bec aigu, lequel leur sert à la fois et pour manger, et pour se défendre contre les attaques des autres animaux. Il a garni aussi leurs pieds de doigts et d'ongles, afin de fouiller la terre et d'en retirer le grain qui y serait enfoui. A ceux au contraire qui cherchent leur nourriture dans l'eau, par exemple aux oies, aux canards et aux cygnes, il a donné des pattes élargies en forme de rames, à l'aide desquelles ils nagent et se dirigent parfaitement, les pieds dans l'eau, et le reste du corps à la surface. Ici, comme en beaucoup de choses, l'art a imité la nature ; et l'homme a puisé dans la vue de ces animaux la première idée de la rame. Leur bec offre également une structure différente. Au lieu d'être aigu, il est aplati et muni de petites dents formant une sorte de scie, lesquelles leur servent à saisir et à retenir les poissons à qui leur enveloppe lisse rendrait autrement la fuite facile.

Les oiseaux munis de longs pieds ont le bec emmanché d'un long cou, afin de prendre aisément à terre leur nourriture. On observe la même chose chez les animaux remarquables par la longueur de leurs jambes : ainsi les chameaux ont un cou très-long, ce qui leur permet de se baisser jusqu'à terre pour y prendre leur repas. *De Ambros. Hex.* VI, 5. Je signalerai dans ces derniers une particularité qui a frappé mon attention. Tandis que l'homme et les autres animaux ne possèdent que deux jointures dans cette partie de leur corps, l'une au genou, l'autre à la naissance de la

cuisse ; les chameaux, à cause de leur haute taille, en possèdent trois, disposées de telle manière que ces parties paraissent rattachées par des gonds les unes aux autres. Ils les plient et les rapprochent, soit pour se baisser et recevoir leur charge, soit pour s'étendre à terre et y dormir. Quant à l'éléphant, dont la taille est encore beaucoup plus élevée, comme un long cou n'était point assorti au reste de ses formes, il a été muni d'une trompe excessivement délicate, dont il se sert à la fois et pour manger et pour boire : cette trompe renferme intérieurement une sorte de tube d'aspiration, capable d'épuiser un bassin plein d'eau. Quelquefois il arrive à cet animal, dans ses accès de bonne humeur, d'arroser avec sa trompe tous les assistants.

La structure des jambes de l'éléphant remplissait d'admiration saint Basile. Elles sont, en effet, très-propres à soutenir le poids d'un corps aussi écrasant. Ce sont de fortes colonnes proportionnées convenablement au fardeau qu'elles doivent porter : pour plus de solidité, les pieds n'offrent ni articulations, ni jointures. Aussi voit-on ces animaux chargés, au milieu des batailles, de tours de bois, que l'on dirait animées. On les voit, montagnes vivantes, se précipiter avec leur fardeau sur les bataillons ennemis, et combattre vaillamment pour leurs maîtres. Ce qui n'est pas moins admirable, c'est qu'un animal si fort et si grand se soumette et obéisse à l'homme. On l'instruit, et il prête une attention docile ; on le châtie, et il endure les mauvais traitements. Ce qui montre bien que Dieu l'a créé pour le service de l'homme, parce que l'homme a été lui-même fait à l'image de son Créateur et à sa ressemblance. Ces divers services que l'on impose à l'éléphant ne l'empêchent pas de vivre plus de trois cents années.

On trouve dans ce même animal une sorte de pudeur naturelle. Ainsi, il n'a d'accointance avec sa femelle que dans les lieux solitaires. Si la présence de quelqu'un venait par hasard l'y troubler, il éprouve une telle contrariété qu'il mettrait l'importun en pièces. Il offre encore bien d'autres qualités remarquables. Des voyageurs aux Indes orientales en racontent un trait des plus frappants. Lorsque l'eléphant est en rut, il devient extrêmement dangereux. Un jour, l'un de ces animaux parcourait, sous cette influence, une

voie publique. Or, un enfant encore à la mamelle se rencontre sur son passage. Il le saisit avec sa trompe, et le dépose sur un toit, pour le mettre à l'abri de tout danger. Mais, l'enfant effrayé. s'étant mis à crier et à pleurer, l'éléphant touché de ses cris revient sur ses pas, le prend de nouveau avec sa trompe et le dépose au lieu où il était auparavant. Telle est l'intelligence dont cet animal a été doué par le Créateur, en vue des services nombreux qu'il était appelé à rendre à l'homme. On cite encore bien d'autres faits tout aussi extraordinaires. Nous renverrons le lecteur curieux de les connaître aux ouvrages où ils sont rapportés ; ce qui vient d'être dit suffisant à notre dessein.

L'aigle, qui est le roi des oiseaux, se tenant en vertu de sa constitution dans les régions les plus élevées, le Créateur l'a muni d'une vue merveilleuse qui lui permet de découvrir du sein des airs la proie qui doit lui servir de nourriture. « Il habite le creux de la pierre, disait Dieu même à Job ; et il établit sa demeure sur les rocs escarpés et sur les rochers inaccessibles. » *Job*, XXXIX, 28. L'habileté ne lui manque pas plus que la force, lorsqu'il s'agit de fournir à ses besoins. A-t-il enlevé dans ses serres une tortue ou un animal protégé par quelque armure d'écailles, il monte d'abord très-haut, puis laisse tomber sa proie sur quelque rocher, afin qu'elle soit mise en pièces et qu'elle lui présente une nourriture facile. Ce fut même, dit-on, la cause de la mort du poëte Eschyle. Comme il était chauve et qu'il marchait un jour la tête découverte, un aigle prenant son crâne pour un rocher, lâcha une tortue qu'il avait enlevée, et lui brisa la tête.

Si la chasse est une des principales ressources des oiseaux de proie, elle est aussi pour l'homme une ressource considérable. C'est pourquoi le patriarche Isaac préférait à Jacob son frère Esaü, qui le régalait souvent du produit de sa chasse. *Genes.* XXV. Aussi, quand il voulut le bénir, il lui ordonna de prendre son arc et ses flèches, d'aller à la chasse, et de lui en préparer le fruit de la manière qui lui devait être la plus agréable ; se proposant, après en avoir mangé, de lui donner sa bénédiction. Or, les diverses races de chiens que Dieu a créées sont d'une grande utilité à ce propos, bien que les chasseurs ne se mettent pas en peine d'en té-

moigner au Seigneur leur reconnaissance. Comme les chasses elles-mêmes, les races de chiens destinées à cet exercice sont variées et différentes. Il y a une espèce de lévriers bien faits et intrépides, qui attaquent courageusement les bêtes féroces ; il y a une autre espèce de ces mêmes animaux non moins beaux et non moins agiles qui poursuivent les lièvres à outrance ; il y a d'autres espèces plus communes qui sont le fléau des lapins. Les mâtins veillent à la garde des troupeaux ; les clabauds, par la finesse de leur flair, mettent sur la trace des bêtes fauves, et les découvrent lorsqu'elles sont blessées ; d'autres ont un instinct merveilleux pour trouver les perdrix, et ils se dirigent vers elles aussi infailliblement que si on les leur avait montrées de la main ; d'autres vont chercher à travers les eaux la proie que vous aurez atteinte et vous la portent dans vos mains. Tous ces animaux avec leurs aptitudes prodigieuses ont éte créés par le Seigneur en vue de fournir aux besoins de l'homme ; et on peut en dire autant d'une certaine manière des oiseaux de proie. Il ne suffisait pas, en effet, de produire les êtres capables de nourrir l'homme de leur chair ; il fallait encore à ce dernier les moyens nécessaires pour en devenir le maître.

V.

Fidélité admirable des chiens, sujet de confusion pour l'ingratitude des hommes.

Puisque la question présente nous a conduit à parler de l'espèce canine, j'ajouterai une observation concernant d'une façon particulière les fidèles qui tendent à la perfection de la vie chrétienne. Ils trouveront dans la conduite du lévrier, dont je vais raconter l'histoire, une image si complète de la perfection à laquelle ils aspirent, qu'elle ne laisse plus rien à apprendre et à désirer. J'ai eu occasion de remarquer en cet animal trois choses principales. En premier lieu, il ne quittait jamais le voisinage de son maître. En second lieu, lorsque son maître ordonnait à quelqu'un de ses serviteurs de l'éloigner, il se mettait à pousser des gémissements et des hurlements plaintifs ; si un serviteur le prenait dans ses bras pour l'emporter de force, il s'en défendait en opposant une vive résistance. La troisième chose dont j'ai moi-même été témoin est

celle-ci : son maître, voyageant durant une journée du mois d'août et ayant déjà fait trois lieues avant de prendre aucune nourriture, le lévrier était haletant et en proie à une soif dévorante. A cette vue, le maître ordonne à son écuyer de se porter à une hôtellerie peu éloignée de cet endroit, et de lui faire donner à boire. Or, en ma présence, presque à chaque gorgée d'eau qu'il avalait, ce pauvre chien se tournait du côté de la route pour regarder s'il n'apercevrait pas son maître. En sorte qu'il n'était pas tout entier là où il étanchait sa soif; car ses yeux, ses désirs et son cœur étaient auprès de l'objet de son affection. Mais, aussitôt qu'il le vit poindre, sans achever de boire, sans qu'on pût le retenir un seul instant, il bondit et s'élança vers son maître.

Il y aurait de bien utiles réflexions à faire sur cette histoire. Ce n'est pas seulement pour notre utilité corporelle que Dieu a créé les animaux; c'est encore pour qu'ils fournissent un modèle et un exemple à notre vie. Telle est la signification de la charité de la tourterelle, de la simplicité de la colombe, de la tendresse des jeunes cigognes, quand les auteurs de leurs jours sont parvenus à un âge avancé, et des autres exemples de ce genre. Mais reprenons la suite du discours : si le chrétien avide de perfection, offre, dans sa conduite à l'égard du Créateur, les trois caractères qu'offrait la conduite de cet animal à l'égard de son maître, il sera arrivé au faîte où il aspire. Et d'abord, il ne doit jamais se séparer de son Dieu. Autant qu'il lui sera humainement possible, il doit marcher sans cesse en sa présence, de manière à ne le perdre jamais de vue, et à ne pas interrompre l'union actuelle de son âme avec lui. Ainsi, son cœur fera sur la terre, en un certain sens, ce que les anges font dans le ciel, où ils sont continuellement occupés à aimer, à adorer et à louer dans les sentiments du plus profond respect cette majesté souveraine. Que le chrétien remplisse cette condition, et il arrivera, je le répète, au sommet de la perfection et du bonheur de la vie chrétienne. Saint Augustin implorait de notre Seigneur cette faveur, dans une de ses méditations, par les paroles suivantes : « Faites, ô mon Dieu, que je ne cesse jamais de penser à vous durant le jour; que votre pensée ne me quitte pas durant le sommeil; que mon esprit durant la nuit s'élève vers

vous, et que mon âme s'entretienne avec vous. Bienheureux ceux dont vous êtes l'espoir, et dont la vie n'est qu'une prière non interrompue. » *D. August. Medit.* XXXV, XXXVII. Telle est la première chose que nous enseigne l'exemple cité tout à l'heure.

En deuxième lieu, le chrétien qui soupire après la perfection, doit être extrêmement sensible à tout ce qui empêche cette heureuse union de son âme avec Dieu. Le pape saint Grégoire est en ce point notre modèle : Les occupations inséparables de la charge pastorale venant troubler en quelque manière son union avec Dieu, il exhalait ces plaintes à ce sujet au commencement de ses dialogues : « Blessée et affligée sans cesse par les devoirs du ministère pastoral, mon âme malheureuse songe à la vie paisible qu'elle goûtait au monastère ; alors qu'elle foulait aux pieds tout les biens de la vie ; alors qu'elle était au-dessus des choses qui dépendent du mouvement de la fortune ; alors que l'objet unique de sa pensée étaient les choses du ciel ; alors qu'elle appelait de ses vœux cette mort si terrible au reste des hommes, pour aller jouir de la vie éternelle. » *D. Gregor. Dial. prœmium.* Tel est le deuxième enseignement duquel l'âme chrétienne peut tirer son avantage.

Le troisième est le plus difficile à mettre en pratique, mais aussi le plus important dans l'œuvre de la perfection. De même que ce chien fidèle sacrifia le soulagement qu'il éprouvait en buvant, au plaisir de ne pas perdre un seul instant de vue la présence de son maître ; de même le fidèle serviteur de Dieu doit sacrifier sans pitié toutes les affections, toutes les préférences, tous les désirs, tous les soins, toutes les affaires et toutes les occupations capables de nuire à cette bienheureuse union, toutes les fois que l'obéissance et la charité ne nous feront pas de ces choses un devoir ; et encore dans ce cas-ci faudrait-il s'appliquer à ne pas détacher les regards de l'âme, du Seigneur et de sa présence. Nous voyons David accomplir généreusement ce sacrifice lorsque son âme repousse formellement toutes les consolations terrestres pour s'occuper exclusivement de Dieu ; lorsque la pensée de son Créateur le remplit de tant de délices que son cœur en est, pour ainsi parler, comme privé de sentiment. C'est là ce qui s'appelle avec vérité mourir au monde pour vivre à Dieu ; c'est là renoncer à tout

pour retrouver en Dieu seul toutes choses. Si un pauvre chien se conduisait de la sorte pour un peu de pain qu'il recevait de la main de son maître, que ne devrons-nous pas faire, ingrats que nous sommes, pour un Dieu qui nous a créés à son image et à sa ressemblance, qui nous conserve par sa providence, qui nous a rachetés par son sang et qui nous a préparé une gloire éternelle. dont nous ne pouvons être dépouillés que par nos crimes?

Ayant parlé dans ce chapitre des diverses espèces canines, je ne puis passer sous silence la bonté et la tendresse que nous a témoignées la Providence divine en créant cette espèce particulière qu'on appelle chiens de manchon. Qu'ils soient l'œuvre spéciale de la main du créateur, nul ne pourrait le nier. Quoique un individu puisse naître d'un autre individu, quand il s'agit d'une espèce entière, soit de chiens, soit d'autres animaux, la toute puissance de Dieu est la seule raison de leur existence. Quel témoignage touchant de la bonté et de la tendresse du Seigneur que d'avoir créé ce petit animal qui récrée si bien les reines, les princesses et toutes les nobles dames. Il est si petit que, à part cette fin, il est impossible de lui en assigner un autre parmi celles qui ont été rapportées. De même donc que Dieu a crée une infinité de fleurs, de perles et de pierres précieuses, dont l'utilité se borne à charmer par leur beauté nos regards, et à nous donner une idée de la beauté même du Créateur ; ainsi, il a créé cette espèce particulière afin qu'elle fournît à la femme un sujet d'honnête récréation. La femme étant appelée par la nature à prodiguer à ses enfants ses soins et ses caresses, elle peut ainsi, quand elle en est privée, reporter ces attentions sur ces petits êtres. Ils sont du reste si attachés à leurs maitresses, qu'ils ne veulent jamais s'en séparer. Désolés lorsqu'elles sortent de la maison, ils donnent toute sorte de témoignages de bonheur et d'allégresse quand elles rentrent ; ils les cherchent partout quand elles ont disparu, et ne se reposent qu'après les avoir retrouvées. Une noble et vertueuse dame m'avouait à ce propos que son petit chien la couvrait de confusion, parce qu'il la cherchait avec beaucoup plus d'empressement qu'elle n'en mettait elle-même à chercher Dieu. Le cœur humain, et Dieu ne l'ignorait pas, est incapable

de se priver de tout délassement et de tout plaisir. Afin que cette inclination, d'ailleurs très-prononcée, ne l'entraînât pas vers des plaisirs empoisonnés, le Seigneur à créé une foule de choses propres à donner à l'homme des récréations innocentes : le plaisir et le charme qu'elles lui procurent le portent ainsi à mépriser et à prendre en horreur les récréations impures et criminelles. Nous terminerons ici le chapitre consacré aux aptitudes à l'aide desquelles les animaux pourvoient à leur subsistance.

CHAPITRE XV.

Des aptitudes des animaux pour porter remède à leurs maux.

I.

De la connaissance que possèdent les animaux des remèdes propres à les guérir.

Quatre éléments concourent à la composition du corps des animaux et impliquent en leur corps la présence de quatre qualités contraires les unes aux autres, à savoir, le froid, le chaud, le sec et l'humide; il s'ensuit nécessairement que les animaux sont mortels et sujets aussi bien que nous à un certain nombre de maladies. Il suffit que l'harmonie de ces quatre qualités, laquelle constitue la santé, soit dérangée pour que la maladie en soit la conséquence. Pour trouver les remèdes utiles à leurs maux, les hommes ont la raison : et mue par cette faculté, la médecine a fait un grand nombre d'expériences et de découvertes avantageuses. La raison faisant défaut aux animaux, la Providence divine, dont les œuvres sont irréprochables, a dû y suppléer. Et en effet, plus que dans les matières déjà parcourues, elle se montre à nous ici entourée d'un vif éclat. Grâce à l'instinct que Dieu leur a donné, les animaux en savent plus en ce point que les hommes n'en ont appris par de longues années de travaux et d'études. Il existe une foule de maladies dont les médecins n'ont pas encore trouvé le remède : les animaux n'en éprouvent aucune qu'ils ne trouvent le moyen de se soulager, conduits et guidés qu'ils sont par un plus habile maître. Aussi n'est-il pas étonnant

que nous avons reçu d'eux la connaissance de certaines médecines. La vertu de la chélidoine dans les maladies des yeux, nous l'avons apprise de l'hirondelle qui recherche cette herbe pour guérir ses petits menacés ou affligés de cécité. La vertu du fenouil qui sert à la même fin, nous l'avons apprise du serpent qui en fait un semblable usage. Le moyen employé par l'ibis, oiseau qui resemble à la cigogne, offre une analogie frappante avec une des médecines les plus communément employées : lorsqu'il sent son estomac embarrassé, il prend une gorgée d'eau salée, qui, exerçant sur ses intestins une influence détersive, le débarrasse immédiatement. La saignée est mise en usage par l'hippopotamme : dès que cet animal se sent malade, il va dans un champ de roseaux fraîchement coupés, et choisissant l'un des plus aigus, il s'ouvre, au rapport de Pline, une veine de ses jambes. Mais est-ce que, en agissant de la sorte, il ne s'expose pas à perdre tout son sang ? — Oui, et toute notre intelligence ne saurait peut-être prévenir cet accident. Il le sait, lui, dirigé par cette Providence qui n'a rien négligé : il court se rouler dans un bourbier ; la vase qui se colle à la blessure lui sert de bandage et lui arrête le sang.

Quel maître a instruit le porc, lorsqu'il est malade, à chercher un crabe sur les bords de la mer, pour se délivrer de son mal ? Quel autre a instruit la tortue, quand elle a dévoré quelque vipère, à chercher l'origan pour se débarrasser du poison ? Chose encore plus surprenante, qui a instruit les chèvres sauvages de Candie à manger le dictame pour tirer de la plaie la flèche dont le chasseur les a percées ? Si c'était pour guérir la blessure, je n'en serais pas autant étonné ; mais qu'une plante ait la vertu de faire sortir du corps une flèche qui y est entrée profondément, c'est l'œuvre du Créateur, qui a voulu protéger de cette manière un animal auquel les habitants des montagnes font une guerre acharnée.

Dans le chien, lorsque l'humeur colérique surabonde elle dégénère en rage, à moins de se dissiper. Mais Dieu, plein de sollicitude pour cet animal et pour nous, lui a découvert une herbe qui croît dans les vallées, espèce de rhubarbe très-active qui le

débarrasse par vomissement de son excès de bile. Est-il blessé, il n'a pas besoin d'autre appareil que de sa langue : pourvu qu'il puisse lécher la plaie, tout autre remède devient inutile. La rue est le simple employé par la belette pour guérir les blessures qu'elle reçoit dans ses luttes avec les rats. Les sangliers recourent au lierre. Incommodé pour avoir mangé une herbe vénéneuse qu'on appelle mandragore, l'ours se guérit en dévorant des fourmis. Qui aurait cru qu'une bête énorme telle que l'ours pouvait être guéri en dévorant d'aussi petits insectes? Mais à tous les êtres, si petits qu'ils soient, Dieu a donné leur vertu; car il n'a rien créé en vain. Le dragon lui-même, animal si terrible et si dangereux, il ne l'a pas privé de toute ressource : dès que cet animal se sent malade, il prend en guise de purgatif le suc des laitues sauvages. Au léopard, bête ni moins terrible, ni moins dangereuse, les excréments humains servent de médecine. Celle dont usent les perdrix, les pies et les pigeons ramiers est plus pure; ce sont les feuilles du laurier.

Nous avons emprunté à Pline le naturaliste les détails qui précèdent. *Plin.* VIII. Albert le Grand prétendait que le chien, lorsqu'il est tracassé par les vers, se guérit en mangeant du blé encore en herbe. Il dit encore que la cigogne blessée applique de l'origan sur la plaie, et la guérit de cette manière. Par ces divers exemples, il nous sera facile de comprendre que le Créateur n'a laissé sans remède aucune des maladies dont les animaux sont susceptibles; et que toutes ses œuvres sont parfaites et sans défaut. Les plantes que les hommes emploient le plus ordinairement contre la maladie, sont l'agaric et la rhubarbe : chez les animaux au contraire, chaque maladie a sa plante et sa médecine correspondantes, cette variété étant plus propre à montrer la sagesse du médecin suprême de l'univers. Du reste, il n'est pas nouveau, il est même très-ordinaire, de voir les chats en quête de plantes différentes pour se soulager et se purger lorsqu'ils sont repus ou dans la souffrance.

Sa force remarquable a valu au lion le titre de roi des animaux terrestres; sa légèreté a valu au dauphin le titre de roi des animaux marins. Or, la divine Providence a permis que le même

remède fût également utile à tous les deux dans leurs maladies. Le lion mange, pour se guérir, de la chair d'un singe de terre; le dauphin use aussi, dans le même but, de la chair d'un singe d'une espèce différente et particulière à la mer. D'après saint Ambroise, l'ourse blessée irait à la recherche d'une herbe que les Grecs appelaient *plomos;* herbe qui, par le simple contact, guérissait sa blessure. *D. Ambr. Hexam.* VI, 4. Le secret de se guérir dans ses maux ne devait pas non plus être inconnu du renard, si habile en plusieurs autres choses : son remède à lui, serait selon le même docteur, la gomme du pin.

II.

De l'instinct en vertu duquel certains oiseaux et poissons préviennent les dangers.

A ce sujet se rattachent les migrations habituelles chez les poissons et chez les oiseaux pour la conservation de leur vie. Dans un lieu du Portugal voisin de la mer, et que l'on appelle Notre-Dame du Cap, vers le mois de septembre, une multitude de petits oiseaux viennent se réunir pour passer en Afrique où l'hiver est plus doux. C'est une circonstance qui attire en cet endroit beaucoup de chasseurs, et qui leur permet de faire une chasse excellente avec peu de peine. Il est à remarquer que ces oiseaux s'attendent les uns les autres comme de bons et de fidèles compagnons, pour faire tous ensemble cette traversée. L'hiver passé, ils fuient les chaleurs de l'Afrique et reviennent sous le ciel plus tempéré de l'Espagne.

Le même phénomène s'observe chez des poissons de différentes espèces, surtout quand le temps de leur multiplication approche, parce qu'il leur faut alors des mers, des cieux et une température peu rigoureuse. On voit des poissons de tous genres accourir de divers côtés et se diriger comme une seule armée vers l'Euxin ou nord, pour y jouir avec leur progéniture d'un été moins ardent. « Qui donc, s'écriait à ce propos saint Ambroise, a fait connaître aux poissons ces temps et ces lieux; qui leur a imposé ces commandements et ces lois? Qui leur a enseigné ce genre de voyage, et qui leur a marqué le temps et les époques où ils doi-

vent retourner en arrière ? Les hommes ont des rois qui leur dictent leur volonté ; et cependant malgré les édits, les ordonnances royales qui assigneront tel jour à la réunion générale des troupes, bien des soldats manquent à l'appel. Or, quel monarque a intimé ses ordres à ces animaux ? Quel maître les a formés à cette discipline ? Par quels chefs sont-ils guidés, pour ne pas s'égarer dans leur route ? Ah ! je reconnais quel est en ce royaume le véritable empereur. Il lui suffit d'une de ses dispositions divines pour soumettre l'instinct de ces animaux à ses ordres, et pour enseigner à ce peuple muet ce genre de discipline ; car sa providence embrasse non-seulement les grandes choses, mais encore les choses les plus petites. » *D. Ambr. Hexam.* v, 10.

Ce docteur cite un trait qui met parfaitement en lumière la vérité que nous nous proposons de démontrer, à savoir, que nul être, quelle que soit sa petitesse, n'est privé du bienfait de cette divine Providence. *D. Ambr. Hexam.* v, 9. Le hérisson de mer, qui est un tout petit poisson, est instruit dans les temps de calme, par l'instinct dont l'a doué le Créateur, de l'arrivée de la tempête : et il prend à ce sujet ses précautions en conséquence. Et quelles sont-elles ? O puissance de Dieu, que vous êtes admirable ! Il place dans sa bouche une pierre en guise de lest, afin que les flots ne puissent pas aisément le balloter de côté et d'autre. A cette vue, les matelots instruits de ce qu'ils n'auraient pu savoir par eux-mêmes, prennent leurs précautions de leur côté, et préparent leurs ancres et leurs agrès pour résister à la tourmente. Or, y a-t-il jamais eu un mathématicien, un astronome, un chaldéen aussi bien informé du cours des astres, et des mouvements et des signes célestes que ce petit animal ? Est-ce à la pénétration de son génie qu'il est redevable de cette connaissance ? De quel maître l'a-t-il reçue ? D'où a-t-il tiré ce présage ? Quelquefois les hommes devinent le temps par l'observation des changements atmosphériques ; souvent aussi ils se trompent. Mais ce hérisson ne se trompe jamais ; jamais il ne se fixe sur des signes mensongers. D'où lui est donc venue cette sagesse singulière en vertu de laquelle il prévoit l'avenir ? Plus cet animal nous semble méprisable, plus il est évident qu'il obéit aux influences de



la providence du Seigneur. Si c'est la Providence qui revêt les fleurs des champs de leur belle parure; si c'est elle qui a instruit l'industrieuse araignée à tisser sa toile; serait-il étonnant qu'elle eût conféré à un petit poisson le privilége de connaître l'avenir? Est-ce qu'elle oublie quelque chose; est-ce qu'elle ne pourvoit pas à tout? Il voit tout celui qui a tout ordonné; il fait reluire partout sa sagesse celui qui a créé toutes choses avec une souveraine sagesse. *D. Ambr. ut suprà.*

Les oiseaux, je ne l'ignore pas, prévoient aussi les orages. Les mouettes et les plongeons, qui aiment naturellement la haute mer, dès qu'ils pressentent la tempête, viennent se mettre en sûreté sur la plage. Les hérons, qui fréquentent les flaques d'eau, et qui se nourrissent des poissons dont elles sont remplies, prévoient aussi les ouragans et les pluies torrentielles. On les voit alors s'élever au-dessus des nuées, jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé un air et un ciel sereins. Toutefois, l'exemple du hérisson de mer fait sur moi une plus vive impression. Plus il est méprisable, plus est prodigieux le moyen par lequel il pourvoit à sa sûreté, plus j'y découvre la sagesse et la providence du Créateur. D'ailleurs notre Dieu veut que nous l'apercevions et que nous le glorifiions en toutes choses, à l'imitation de ces esprits bienheureux qui font retentir l'éternité de ce cantique de louanges : « Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire. » En effet, tout ce que les cieux renferment est l'œuvre de ses mains. Toutes les créatures rendent témoignage de sa grandeur; toutes le louent en leur langage; toutes nous attestent sans exception sa bonté, sa providence et sa sagesse; toutes nous invitent à aimer, à servir, à glorifier celui qui s'est révélé à nous de tant de manières.

CHAPITRE XVI.

Des aptitudes et des moyens par lesquels les animaux pourvoient à leur défense.

Après avoir traité des remèdes auxquels recourent les animaux dans leurs maladies, il est naturel que nous parlions des aptitudes

et des moyens qui leur permettent de se défendre. En général, tout animal est pourvu d'armes offensives et défensives; tous ont certaines aptitudes, certains artifices, tous variés et divers, qui leur servent soit pour l'attaque soit pour la défense. Aux uns le Créateur a donné des serres, des dents et un bec recourbé. Aux autres, il a donné des éperons semblables à ceux des cavaliers. Ceux-ci sont couverts d'une peau si épaisse qu'un javelot aurait grand'peine à la traverser. Ceux-là sont protégés ou par une carapace, comme les tortues, ou par une peau écaillée, comme les dragons, quelques serpents, les baleines et plusieurs cétacés. Tel était cet animal gigantesque que l'Ecriture appelle léviathan, et dont le Seigneur fait, au livre de Job, une description détaillée: « Son corps est semblable à un bouclier d'acier : il est couvert d'écailles si bien jointes les unes aux autres que l'air ne saurait passer entre elles. Le fer est pour lui de la paille légère; l'airain n'est qu'un bois vermoulu. Les flèches ne le mettront pas en fuite; les pierres de la fronde sont pour lui comme l'herbe des champs. Les coups de massue lui paraissent une paille légère, et il se rit de la lance qui fend rapidement les airs. » *Job,* XLI, 6-20. Telles sont les armes que l'auteur de l'univers a données à cet animal; manifestant ainsi dans ses œuvres les plus grandes, aussi bien que dans les moins considérables, l'immensité de sa sagesse et de sa puissance.

Si nous jetons les yeux sur les animaux de petite taille, nous serons étonnés des armes défensives dont le Créateur a pourvu, par exemple, les langoustes de mer. Ces poissons effectivement sont couverts d'une sorte d'armure formée d'une matière calcaire très-dure, et si bien faite que vous n'en trouveriez pas chez les armuriers de plus irréprochable. Comme les yeux avaient besoin, pour exercer leur office, de n'être pas couverts, ils sont protégés par une pointe qu'on dirait de diamant taillé, menaçant quiconque essaierait de pénétrer jusqu'à eux. Cette armure à sur nos armures un avantage particulier : elle est, à sa partie supérieure, garnies d'aspérités et de dents; si bien qu'il est impossible aux autres poissons de le mordre sans se déchirer la bouche. Quant à l'issue par laquelle cet animal se débarrasse du

superflu des aliments, elle est par sa disposition impénétrable à l'eau. Mais une pareille armure devait, à cause de sa pesanteur, rendre les mouvements de ce poisson difficiles : pour obvier à cet inconvénient, la Providence lui a donné douze rames, six de chaque côté, à l'aide desquelles il fend les eaux et nage à merveille. Tout en lui accordant ces armes défensives, elle ne lui a pas refusé les armes d'une autre nature. Ce poisson possède deux bras dont chaque extrémité recourbée en forme de tenailles peut s'ouvrir ou se fermer à volonté, et avec lesquels il saisit ce qu'il veut. Et pour qu'il ne fût privé en rien de ce qui lui était nécessaire, les deux parties de ces tenailles, au lieu d'être unies, ont été garnies de petites dents qui en font une espèce de scie ; de cette manière le poisson dont il s'est emparé une fois ne saurait plus lui échapper ; ces serres font encore pour lui l'usage des mains, et il en use pour porter comme nous la nourriture à la bouche ; ce qui ne se remarque dans aucune autre classe d'animaux, la classe des singes exceptés ; pour tous la bouche est l'instrument unique avec lequel ils prenent ce dont ils ont besoin. La langouste, au contraire, a des mains au service de sa bouche. Le même spectacle nous est offert tous les jours, non sans exciter notre étonnement, par les crabes, poissons qui, ressemblant assez à ceux dont nous venons de parler, mangent aussi de la même manière.

Tels sont les divers moyens que le Créateur a fournis à un grand nombre d'animaux, soit pour leur faciliter la chasse, soit pour leur faciliter la défense. A ceux auxquels il n'a pas donné des armes, il a donné l'agilité qui leur permet de se dérober à leurs ennemis. Il en est ainsi, par exemple, du cerf, du daim et du lièvre. A d'autres il a inspiré maints artifices pour éviter les dangers qui les menacent, et pour laisser leurs persécuteurs joués et confondus. Qui ne connaît les mille tours du renard? Le lièvre déroute souvent le chien qui le poursuit ; d'autres fois, voyant son ennemi gagner du terrain, il soulève de la poussière avec ses pieds pour l'aveugler et lui faire perdre la trace. Savez-vous ce qu'il fait, quand il voit l'aigle fondre sur lui ? Il n'est pas embarrassé pour se soustraire à ses atteintes : se haussant alors sur les pieds, il dresse ses oreilles autant que possible. L'aigle,

qui saisit sa proie au vol, se précipite sur la partie qui se montre au-dessus des autres. Incontinent le lièvre baisse ses oreilles, et sauve sa vie, narguant par cette ruse son redoutable adversaire, et nous prouvant par l'expérience, la vérité de cette sentence du Sage : « La sagesse vaut mieux que la force, et l'homme prudent vaut mieux que le fort. » *Sap.* VI, 1. « L'homme prudent s'emparera de la ville du fort, et détruira ce en quoi celui-ci mettait sa confiance. » *Proverb.* XXI, 22.

Un autre artifice du lièvre consiste à sauter d'un bond dans son terrier, afin de ne pas laisser de vestige qui trahisse sa demeure. On remarque un artifice d'un autre genre chez les animaux redoutables par leur force et par les armes dont ils sont pourvus. Afin de cacher sa tanière, l'ours emploie cette ruse : il se renverse, tenant sa gueule haute et avançant à l'aide de ses épaules pour ne pas laisser de trace de ses pas. Cependant le lion lui est encore supérieur par l'habileté : il marche à reculons, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, semant de la poussière sur les traces qu'il a faites ; déroutant par ce manége le chasseur, et lui dérobant le lieu où il a déposé ses petits. Si les animaux remarquables par leur force usent d'artifice et d'industrie, quel sera le partage des animaux les plus faibles et qui n'ont pas d'autres ressources ? C'est pour cela que la perdrix ne va pas droit en volant vers son nid ; elle prend pied auparavant, et y arrive à la course.

Au reste le Seigneur a rendu extrêmement timides tous les animaux qui n'ont pas de quoi se défendre. La défiance devient pour eux la mère de la sûreté. Vous les voyez s'avancer avec précaution, fuir les lieux dangereux, rechercher ceux où ils n'auront rien à craindre. Les cerfs et les daims s'avanceront, par exemple, à travers des escarpements de rochers et sur les bords des précipices, la tête haute, épiant des yeux et du flair tout ce qui pourrait les menacer. Cela nous rappelle que la crainte du Seigneur est pour nos âmes une garantie de sécurité, comme la crainte du péril est pour ces animaux une garantie de sécurité corporelle. Aussi Salomon déclare-t-il bienheureux l'homme qui vit dans une crainte habituelle, parce que, sous l'empire de ce senti-

ment, il évite avec soin tout ce qui serait capable de compromettre ses jours. *Proverb*, XXVIII. « Conservez la crainte de Dieu, dit également l'Ecclésiastique, et vieillissez avec elle. » *Ecclé*. II, 6. Comme s'il disait : quel que soit le temps depuis lequel vous êtes au service du Seigneur ; quelque antique et éprouvée que soit votre vertu, ne vous défaites jamais de cette crainte salutaire.

I.

De l'éléphant. — Des ressources que déploient dans leurs combats plusieurs animaux.

On raconte de l'éléphant une chose fort extraordinaire. *Solin*. XXXVIII. Lorsqu'il se voit serré de près par les chasseurs, il brise ses défenses, et les jette à terre, afin que, possesseurs de l'ivoire qu'ils désirent, ils lui laissent la vie. Il évite de la sorte d'être pris, et il sauve le tout en sacrifiant la partie. On cite quelque chose de semblable d'un autre animal appelé castor. Il paraîtrait que ce nom dériverait du mot castration, cet animal faisant sur lui-même de ses propres dents cette opération pour satisfaire la cupidité des chasseurs qui seraient sur le point de l'atteindre. Sans doutes ces faits sembleront incroyables aux personnes qui regarderont exclusivement ce que l'on peut attendre des aptitudes de l'animal. Quiconque se souvient que la divine Providence conduit ces animaux, qu'elle leur donne des inclinations et les instincts naturels nécessaires à leur conservation et à leur défense, ne regardera aucune de ces choses comme impossible. Nous avons déjà dit que Dieu supplée dans les animaux à l'absence de la raison par des inclinations et des instincts avec lesquels ils font ce qu'ils feraient s'ils possédaient cette faculté. D'autre part, nous voyons les hommes consentir à perdre un bras ou une jambe pour conserver la vie. Il n'est donc pas absurde de croire que des animaux se résignent pour le même but au même sacrifice.

Ce que je vais dire du combat que se livrent entre eux le rhinocéros et l'éléphant dans leurs pâturages, n'est pas moins digne de foi. Le rhinocéros a son nez surmonté d'une corne aussi dure que le fer. Quand il est sur le point de livrer bataille à l'éléphant,

dont la taille l'emporte de beaucoup sur la sienne, il se prépare au combat en aiguisant sur une piere la corne en laquelle il a mis sa confiance, afin de frapper des coups plus terribles. Le combat commencé, il profite de l'infériorité de sa taille pour se glisser sous le ventre de son ennemi, et d'un coup de sa corne il le perce à mort. Mais si le coup porte à faux, l'éléphant dont la force est beaucoup plus considérable le met en pièces. Néanmoins l'éléphant, qui ne s'abuse pas sur les ressources de son adversaire, le redoute singulièrement. Tout le monde à oui parler en Portugal du combat qui fut livré entre des animaux de ces différentes espèces sous le règne de Don Manuel. L'éléphant fut tellement effrayé à la vue de son adversaire qu'il prit aussitôt la fuite. N'apercevant d'autre issue pour s'échapper qu'une grande fenètre fixée par une barre de fer, il s'y précipita d'un choc si impétueux qu'il la renversa; et il s'échappa de cette manière. Voilà le fait tel qu'il s'est passé. C'est une erreur de le raconter différemment.

Rien de plus familier aux chasseurs de profession que le combat du faucon et du héron. Mais ils ne savent pas tous s'élever jusqu'à la considération de la sagesse du Créateur, qui reluit en ceci comme en tout le reste. Ce genre de chasse offre tant d'attraits que beaucoup de seigneurs y consacrent plus de temps qu'ils ne devraient; et pourtant ils ne songent pas qu'en recherchant un plaisir si coûteux et si fatigant, ils désirent uniquement jouir d'un spectacle dont les aptitudes réparties par la divine Providence entre ces oiseaux font tous les frais. Parmi ces aptitudes, les unes fournissent le moyen d'une attaque impétueuse, les autres celui d'une défense habile. On lâche donc contre le héron des faucons. Les faucons se divisent en deux classes: il y en a qui se bornent à harceler l'ennemi; il y en a d'autres qui ont pour fonction de lui donner la mort. A ce propos il arrive un fait des plus extraordinaires: à peine un faucon de cette dernière classe a-t-il été lâché, que le héron pressent, malgré la distance, celui de qui il doit recevoir le coup mortel. Aussitôt il se met à croasser et à exprimer à sa façon le sentiment qu'il éprouve de sa mort prochaine. Pour cela il ne perd pas courage, et il ne tient

pas à lui qu'il ne s'échappe, la vie sauve. Dans ce but, il se livre à un acte tout aussi singulier : sentant que la nourriture dont son estomac est chargé alourdirait son vol, il la rejette et s'allége d'autant; en sorte que les chasseurs voient tomber à terre les petits poissons qu'il avait dévorés. L'heure du combat suprême arrivée, le faucon se précipite sur lui comme la foudre. Mais le héron ne reste pas sans armes et sans ressources : pour se défendre il élève son bec entre ses ailes de telle façon que son ennemi, à moins d'une adresse extrême, en est percé avec d'autant plus de force qu'il met dans l'attaque une plus grande fureur. Ainsi, il arrive quelquefois que la mort est le partage de celui qui venait la lui donner, et que sa vie est le prix de sa propre hardiesse. En d'autres occasions, le héron emploie ces moyens-ci : venant à rencontrer quelque flaque d'eau, il s'y réfugie, et se dérobe par là à son ennemi pour qui l'eau est un sujet de frayeur. Mais qui a instruit cet oiseau de ces moyens et de ces artifices? Qui lui a appris que le faucon redoutait l'eau, et qu'il y serait en sûreté lui-même, et à l'abri de ces coups? Qui lui désigne au milieu des faucons dont il est poursuivi celui qui est destiné à lui donner le coup mortel; et cela, dès qu'il est lâché? Qui lui a appris à rejeter la nourriture, afin de s'alléger et de rendre son vol plus rapide? D'où a-t-il appris à présenter à son ennemi la pointe de l'arme qu'il a reçue du Créateur; comme s'il disait : si vous voulez arriver jusqu'à moi, ce sera à travers la pointe de cette épée? Ce sont là des dispositions providentielles ayant pour but de ne pas laisser cet oiseau sans armes et sans défense devant son adversaire, et de procurer aux princes et aux grands, une honnête et noble récréation. De leur côté, ces derniers devraient, quand ils goûtent ce plaisir, lever leurs yeux vers le Créateur, qui leur a fourni ce passe-temps et cet exercice. Ils devraient encore ne pas se livrer à ce genre d'occupation au point de négliger les obligations de leur charge et de leur état. Les sujets du roi Antiochus se plaignaient de ce monarque, parce qu'il s'occupait trop de la chasse, et trop peu des affaires de son royaume.

Une des choses par lesquelles le Seigneur nous découvre la grandeur de sa sagesse est la différence infinie des moyens qui

conduisent à la même fin. Croirait-on qu'il y a une variété de plantes qui joue un rôle dans des combats? Dans le verger d'un monastère, un scorpion faisait de temps à autre des apparitions. Un chat courageux et robuste se résolut à lui livrer bataille. Mais auparavant il se roula à plusieurs reprises sur plusieurs pieds de rue. Cette précaution prise, il courut chercher l'ennemi. Après plusieurs attaques de part et d'autre, attaques qu'un religieux observait de la fenêtre de sa cellule, le chat saisit le scorpion dans l'air avec ses griffes, le mit en pièces et le tua.

Voici à ce même propos une histoire frappante. Il y a dans l'île de Ceylan de grandes couleuvres qu'on appelle couleuvres à chapeau, parce que la forme de leur cou et de leur tête ressemble à un chapeau véritable. Ces couleuvres ont un venin si redoutable qu'il donne la mort dans vingt-quatre heures. Mais la divine Providence qui a mis partout à côté du mal le remède, a voulu que le sol de cette même île portât un arbre qui neutralise parfaitement l'effet de ce poison. L'odeur seule des feuilles de cet arbre et l'haleine de celui qui en a mangé suffisent pour endormir cette couleuvre et lui ôter ses forces. Or, un petit animal assez semblable à la belette entre quelquefois en lice avec cette bête redoutable. Dans ce cas, il mange jusqu'à satiété des feuilles de cet arbre; puis, l'haleine qu'il exhale endormant le serpent, il en vient facilement à bout. Ce même animal use d'une autre industrie fort curieuse : il établit deux portes dans son terrier, la première large, la seconde étroite. Attaqué par son ennemie il se précipite dans son terrier par la porte la plus large : la couleuvre y entre à sa poursuite. Mais entraînée par son impétuosité, elle s'engage trop avant et s'embarrasse dans l'espace resserré du terrier, laissant la moitié de son corps au dehors et sans défense. Son adversaire s'empresse alors de sortir par l'issue étroite, et fondant sur la couleuvre, il la coupe par le milieu. Ceci prouve une fois de plus que l'adresse est préférable à la force; c'est aussi un nouveau témoignage en faveur de cette vérité, que la Providence n'a l'aissé aucun être, si petit qu'il soit, sans armes et sans ressources. Quoi de moins noble et de moins remarquable que le limaçon? S'il n'a pas d'yeux, il n'est pas dépourvu de tout instru-

ment protecteur : Il a deux petites cornes extrêmement sensibles et délicates, à l'aide desquelles il tâte et reconnaît tout ce qui pourrait lui causer quelque dommage. Dès qu'il rencontre un objet de ce genre, il se retire et s'enferme sur le champ dans sa coquille; refuge et abri que lui a donnés le Créateur, en rapport parfait avec sa petitesse.

II.

De la ligue que font certains oiseaux pour leur défense mutuelle. — L'esprit s'élève à la connaissance et à l'amour du Créateur.

A chaque instant nous découvrons chez les animaux de nouvelles armes, de nouveaux moyens de défense. Parmi ces moyens il en est beaucoup qui se rapprochent des nôtres : seulement ce que l'art établit imparfaitement chez les hommes, la nature l'a établi parfaitement chez les animaux. Les trafiquants, pour éviter de tomber entre les mains des corsaires, lorsqu'ils transportent par mer leurs marchandises d'une contrée dans une autre, prennent avec eux une troupe de gens armés capable de les défendre. Or, on observe chez les cigognes, au rapport de saint Ambroise, quelque chose de semblable. *De Amb. Hexam.* v, 15. On les voit, à une certaine époque de l'année, s'avancer en grand nombre de l'Orient, avec autant d'ordre et de concert qu'en présenterait une armée de troupes disciplinées. Et, parce que, durant un si long voyage, elles ne seraient pas à l'abri des attaques d'oiseaux ennemis, la Providence a permis qu'il s'adjoignît à elles une bande d'oiseaux, amis, pour les accompagner pendant tout le chemin, et leur prêter main forte en cas de danger. Ces auxiliaires sont les pies. Qu'il en soit ainsi, on en juge par les faits suivants : A cette même époque, on voit ces oiseaux disparaître complètement; quand ils reviennent, ils portent la trace des blessures qu'ils ont reçues pour la défense de leurs alliés. Qui donc leur a donné assez de bravoure et de fidélité pour prêter ce concours, au prix de leur sang et de leur vie? Par quelles lois et par quels châtiments sont-ils menacés, s'ils venaient à quitter leur rang? néanmoins, aucun d'eux ne tourne le dos et ne fausse compagnie. Que les hommes apprennent de cet exemple

les lois de l'hospitalité. Qu'ils apprennent de ces oiseaux qui n'hésitent pas à partager les périls de leurs alliés, la fidélité et l'humanité dues à leurs hôtes. Mais nous fermons notre porte dans la même conjoncture où un animal sacrifie sa vie elle-même.

Des cigognes passons aux grues. Ces oiseaux possèdent un moyen admirable de se soustraire aux dangers ; moyen qui, s'il n'était pas aussi généralement connu, nous ravirait d'admiration et paraîtrait incroyable au plus grand nombre. Comment croire que, dans leurs voyages, la nuit leur apportant le sommeil et le repos, une grue est chargée de faire sentinelle pour garantir la sécurité des autres et, dès qu'un danger se présente, pour les éveiller par ses cris, et les avertir de se mettre à l'abri ? Comment croire que la grue chargée de cet office prend une pierre en sa patte, afin de n'être pas surprise par le sommeil, et d'être réveillée par la chute de la pierre, si elle venait à s'endormir? La peine d'un tel office devant raisonnablement être répartie entre toutes les grues qui en recueillent le bénéfice ; lorsque la grue en sentinelle veut prendre son repos, elle en réveille une autre par un cri poussé d'une certaine manière sur un ton un peu bas ; aussitôt, sans se plaindre de son sommeil interrompu, sans demander pourquoi on n'en a pas réveillé une autre, la grue avertie prend la place qui lui est offerte, met la pierre dans sa patte et remplit à son tour, pendant le temps voulu, l'office de sentinelle.

Voilà par quel ordre de choses Dieu a pourvu à la sécurité de de ces oiseaux. Et quel est le but de sa conduite ? Rappelons-nous la conséquence que tirait saint Paul de cette loi du Seigneur : « Ne liez pas la bouche du bœuf qui prend sa pâture. » — Est-ce que Dieu, observe l'apôtre, a les bœufs en vue, dans ce passage ? Evidemment cette loi a été établie, non en vue de ces animaux, mais en vue des hommes. I *Corinth.* IX, 7-8. Je dirai de même en ce cas-là : Est-ce que Dieu ne pense qu'aux grues, en les assujettissant à cette règle? Evidemment, la sollicitude qu'il manifeste à leur endroit, s'adresse principalement à l'homme. Il a voulu sans doute, par ces œuvres qui trahissent clairement

sa main, nous faire comprendre l'étendue de sa Providence et la grandeur de ces trois perfections qui en sont inséparables, de la bonté, de la toute-puissance et de la sagesse. Plus que tout autre motif, la connaissance de ces perfections nous excite à aimer, à craindre, à respecter cette majesté adorable, à lui obéir et à mettre en elle notre espérance. Que l'aveuglement de notre cœur est déplorable ! Nous sommes plongés dans l'abîme des bienfaits du Seigneur, nous sommes environnés de ses merveilles : il s'y découvre à nous clairement ; et nous n'y reconnaissons pas sa vertu ; et nous ne l'honorons pas comme il le mérite. Nous avons des yeux, et nous ne voyons pas ; nous avons des oreilles, et nous n'entendons pas ; *Psalm.* CXIII ; nous nous arrêtons à l'apparence et à l'écorce des choses et nous ne nous mettons pas en peine d'en rechercher l'auteur. Parce que nous ne voulons pas faire un seul pas, nous ignorons la présence du Créateur derrière les choses auxquelles il a donné l'existence. Que dire d'un pareil aveuglement? Que nous ressemblons aux Hébreux après leur récente sortie d'Egypte. Moïse leur reprochait que, ayant vu les prodiges nouveaux et sans nombre accomplis en leur faveur par le Très-Haut, ils n'avaient cependant ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, ni un cœur pour apprécier tant de bienfaits et en témoigner la reconnaissance convenable. Ils justifièrent parfaitement ce reproche. Peu de temps après leur délivrance, ils fabriquèrent un veau d'or et lui rendirent les honneurs divins. Voilà ce que nous sommes, nous aussi, d'une certaine manière. Malgré les bienfaits dont le Seigneur nous entoure de toutes parts, malgré les témoignages multipliés qu'il nous donne de sa sollicitude et de sa bonté, nous demeurons sourds à la voix que tous les êtres de l'univers élèvent en son honneur ; aveugles devant la splendeur de sa gloire, et muets quand autant de motifs qu'il y a de créatures nous obligent à publier ses louanges.

Ce que nous savons des oiseaux dont nous venons de parler, et les exemples que nous avons cités jusqu'ici, donnent de la vraisemblance à une chose des plus extraordinaires que raconte François de Sienne dans son livre de la République. Le mont Taurus est pour les aigles un séjour de prédilection. Or, des

bandes d'oies sauvages traversant ces régions à une époque déterminée de l'année, voici l'expédient auquel ces oiseaux, naturellement fort criards, ont recours, afin de se dérober à l'attention des oiseaux de proie. Ils prennent chacun une pierre en leur bec; ce qui les oblige à garder le silence durant cette partie de leur voyage. Un fait pareil, je le conçois, passera pour fabuleux; mais, si l'on se souvient que le hérisson de mer en fait autant aux approches de la tempête, on n'hésitera pas à croire possible une telle preuve de sagacité.

A ces admirables exemples j'en ajouterai un autre non moins admirable, sur l'autorité de Pline et de Cicéron. Dans son traité de la nature des dieux, ce dernier raconte un certain nombre de ces merveilles, pour nous montrer la sagesse du Créateur de l'univers. *Plin.* IX, 42 : *Cicer. de Natur. Deor.* I. Il existe donc, au rapport de ces écrivains remarquables, une huître d'une espèce particulière, qui chemine toujours en compagnie d'un poisson nommé squille; et l'un et l'autre pourvoient à leurs besoins et à leur nourriture, comme il suit: l'huître ouvrant ses valves, une foule de petits poissons qui se trouvent à côté d'elle, y pénètrent, et comme leur hardiesse est encouragée par l'immobilité complète de l'objet qu'ils assaillent, ils s'y précipitent à l'envi. Lorsque le succès de la pêche est assuré, la squille en donne avis, par une morsure légère, à l'huître aveugle, laquelle fermant aussitôt ses valves, met à mort les poissons qui y ont imprudemment pénétré, et partage le butin avec sa compagne. C'est ainsi que la divine Providence a suppléé les yeux qui faisaient défaut au premier de ces animaux, tout en assurant la subsistance du dernier, dont les services sont plus fidèlement récompensés que les services de nos serviteurs ne le sont aujourd'hui par leurs maîtres. Qui n'admirerait en cette occasion la sagesse infinie de notre Dieu? N'est-t-il pas l'auteur de cette diversité d'aptitudes destinées à pourvoir à la conservation des créatures; et ne nous manifeste-t-il pas ainsi la grandeur de sa gloire, afin que nous l'adorions et le vénérions comme il le mérite?

En finissant ce chapitre, je conjurerai notre Seigneur de nous accorder cette prudence des serpents qu'il nous recommande en

son Evangile, *Matt.* x. Ce reptile, quand il se voit menacé et frappé, cache sa tête aussi habilement qu'il le peut, et offre aux coups le reste de son corps; il en expose la partie la moins importante, pour sauver celle qui l'est le plus et conserver ses jours. Oh! si les hommes agissaient de la sorte, quand des avantages temporels s'offrent à leurs yeux, au détriment des intérêts de leur âme! S'ils consentaient à faire un léger sacrifice pour sauvegarder leurs intérêts les plus sacrés; à souffrir quelque dommage relatif à ce corps périssable qu'ils ont de commun avec les animaux, et à préserver de tout péril cette âme immortelle qui les rapproche des anges! Oh! si, placés dans l'alternative ou de perdre Dieu, ou de perdre leur fortune, ils aimaient mieux perdre tous les trésors du monde que Celui dont la possession est au-dessus de tous les trésors et sans lequel la plus grande abondance n'est que pauvreté, la prospérité n'est que le comble de la misère!

On attribue une autre ruse au serpent. La Providence ayant établi une loi en vertu de laquelle la peau de cet animal se renouvelle chaque année, comme il doit préalablement se dépouiller de l'ancienne, il le fait en se glissant dans un lieu extrêmement étroit. En quoi nous pouvons apprendre que quiconque désire se dépouiller du vieil homme et de ses inclinations charnelles, doit commencer par franchir la porte étroite de la mortification des passions et embrasser la croix d'une vie austère et laborieuse. La dépravation de la nature, surtout quand elle a puisé dans une longue habitude une force particulière, ne se surmonte qu'au prix de grandes difficultés : il faut des jeûnes, des prières, des veilles, de saintes lectures, le silence, la garde des sens, l'usage des sacrements et plusieurs autres moyens du même genre. Telle est la vie qu'a menée saint Jean-Baptiste, et après lui, un grand nombre de pieux personnages. Lorsqu'il parut sortant du désert, le précurseur terrifia le monde par la rigueur de sa vie, l'exemple de ses vertus et le tonnerre de sa prédication; aussi le Sauveur disait-il : « Depuis les jours de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence, et les violents seuls le ravissent. » *Matt.* XI, 12.

CHAPITRE XVII.

Des facultés et des aptitudes dont la providence divine a doué les animaux pour la propagation de leurs espèces.

La quatrième chose qui se présente à nos considérations, conformément à la division établie au commencement, embrasse les aptitudes dont le Céateur a doué tous les animaux pour la génération et la défense de leur progéniture. C'est un sujet où sa providence brille d'un éclat encore plus vif que dans tous les faits auxquels sont consacrées les considérations précédentes. Les aptitudes dont il vient d'être question regardent principalement la conservation des individus ; ce qui, au contraire, se rapporte à la multiplication des êtres vivants, regarde la conservation de leurs diverses espèces : ordre d'idées beaucoup plus élevé ; car le bien commun l'emporte sur le bien particulier, et la providence du Seigneur éclate plus dans le gouvernement des grandes choses que dans celui des petites.

I.

De l'amour des animaux pour leurs petits.

Le premier et le principal des sentiments que Dieu a inspiré dans cette vue aux animaux est un amour extrême envers leurs petits. Sous l'empire de ce sentiment on les voit supporter les privations, les fatigues, braver tous les périls et se jeter pour les défendre sur les armes ennemies. Telle est la cause pour laquelle bien des volatiles, la poule en particulier, laissent approcher l'homme, devant lequel ordinairement ils s'enfuient, lorsqu'ils sont sur les œufs, afin de ne pas les laisser refroidir. A la vérité, on ne trouve pas d'exemple d'un semblable amour chez les poissons. Cela tient à la manière singulière dont leur espèce se propage. Comme ils sont ovipares, ils recherchent les lieux où ils pourront frayer le plus commodément. Néanmoins saint Ambroise mentionne quelques poissons vivipares, *Hexamer,* v, 3. Il cite même à ce propos un fait digne de remarque. Parmi ces poissons, il y en aurait un qui apercevant ses petits en danger, ouvre sa

bouche et les engloutit. Le danger passé, il les rend sains et entiers, comme le monstre marin rendit le prophète Jonas, *Jon.* III. Au demeurant, le sentiment en question occupe une plus large place chez le reste des animaux, et surtout chez les oiseaux, pour la raison indiquée tout à l'heure.

Mais, l'exception subsistant toujours à côté de la règle, Dieu lui-même nous apprend au livre de Job que l'autruche ne connaît point l'amour maternel : « Ses plumes, disait-il à ce saint homme, ressemblent aux plumes de l'épervier. Quand elle abandonne sur la terre ses œufs, pourra-t-elle les réchauffer dans le sable et les faire éclore ? Elle s'inquiète peu de les exposer à être foulés aux pieds, ou a être brisés par les bêtes des champs. Insensible pour ses petits, elle les traite comme s'ils n'étaient pas les siens ; Dieu l'a privée de la sagesse et il lui a refusé l'intelligence. Mais, le temps venu, elle élève ses ailes et se rit du cheval et du cavalier. » *Job,* XXXIX, 13-18. Dans cet exemple le Créateur de l'univers nous découvre un nouveau trait de sa sollicitude. Là où font défaut l'amour et les soins maternels, il prend les petits à sa charge, et il sait bien les faire éclore à la lumière sans le secours et l'intervention de la mère qui les abandonne.

C'est avec une sollicitude semblable qu'il veille sur les petits corbeaux qui viennent de naître. Les plumes noires ne paraissant qu'au bout d'un certain laps de temps, le père ne les reconnaissant pas comme ses petits véritables, refuse de pourvoir à leur subsistance. Quand leur plumage est entièrement noir, alors seulement il reconnaît qu'il est vraiment l'auteur de leurs jours. Mais qui remplit dans cet intervalle l'office du père, et qui veille sur leurs besoins ? la Providence divine. Le Prophète royal voyait en ceci une manifestation évidente de la gloire de Dieu ; et il n'hésitait pas à mettre au nombre de ses louanges, qu'il donne aux animaux leur pâture, et qu'il répond à l'appel des petits des corbeaux. *Psalm.* CXLVI, 9.

La manière dont l'aigle traite ses petits nous montre un nouveau trait de la Providence du Seigneur. Certains auteurs prétendent que cet oiseau, après avoir mis au monde ses aiglons, en chasse un du nid. Mais le Seigneur, dont le regard a tout vu,

le met à la charge d'un autre oiseau qui prend soin de lui jusqu'à ce que ce fils de race royale puisse voler et se suffire à lui-même. Saint Ambroise ne veut pas croire que ce fait dénote dans l'aigle de l'insensibilité. Dieu comparant dans l'Ecriture l'amour qu'il a pour ses enfants spirituels à l'amour que l'aigle a pour ses petits, le saint docteur soutient que la cause de cet abandon est différente et tout aussi extraordinaire. L'aigle, à son sentiment, placerait ses petits devant le soleil, de manière à le regarder en face. Celui d'entre eux qui serait trop faible pour supporter la splendeur de l'astre du jour, il le chasserait du nid comme rejeton dégénéré et indigne de la noblesse de sa race : leçon frappante par laquelle le Créateur enseigne aux parents qui se piquent de noblesse, comment ils doivent se conduire envers les enfants qui déshonorent par des mœurs indignes la race illustre à laquelle ils appartiennent.

L'épervier instruit d'une façon très-curieuse ses petits à poursuivre une proie. Lorsqu'ils sont un peu grands, et qu'ils peuvent se servir de leurs ailes, il met devant eux un oiseau dont les ailes sont à moitié arrachées. Les petits, excités par la faim, se précipitent sur cette proie ; et il leur suffit de répéter quelques fois cet exercice pour être formés à la chasse des oiseaux même revêtus entièrement de leur plumage.

II.

Suite du même sujet. Exemple remarquable de reconnaissance.

Puisque j'ai parlé de l'épervier, je rappellerai à son sujet une chose peu nouvelle, très-connue, si l'on veut, mais que l'on ne considère pas et que l'on n'apprécie pas comme elle le mérite. A l'occasion des longues et froides nuits de l'hiver, cet oiseau tâche de s'emparer d'un petit oiseau, afin de le garder durant la nuit dans ses serres, et par ce moyen de se réchauffer. Voilà une première circonstance tout à fait remarquable. Il y a plus : le matin, la faim que ravive en lui soit la longueur de la nuit, soit la chaleur d'estomac particulière aux oiseaux de rapine, car c'est le besoin qui les oblige à chasser ; la faim, dis-je, tourmente l'épervier. Eh bien, quoiqu'il tienne sa proie dans ses serres, il lui

rend la liberté, en reconnaissance du bienfait qu'il en a reçu. Voilà une deuxième circonstance fort remarquable assurément. La troisième est celle-ci : quand il se met en quête de la nourriture dont il a besoin, au lieu de diriger son vol du côté vers lequel le captif a dirigé le sien, il le dirige du côté opposé. De là ce dicton répandu : Noble comme l'épervier. De là ces ordonnances royales qui exemptent cet oiseau et tous les oiseaux de la même famille, même quand ils sont morts, de tout péage et de tout droit. Maintenant je vous le demande : que ferait de plus en pareil cas, un homme en qui la noblesse marcherait de pair avec la grandeur d'âme et la reconnaissance? Voilà pourtant ce que fait un épervier; ou plutôt, voilà ce que lui inspire ce Dieu qui, non content de nous avoir appris dans les Livres saints en quoi consiste la véritable noblesse, veut bien nous en donner un exemple dans la sobriété inspirée à un oiseau de proie par la reconnaissance. L'empereur Octave Auguste ne déploie pas tant de noblesse, quoiqu'il soit renommé parmi tous les empereurs romains. Pour se venger de ses ennemis, il accorda la tête de Cicéron, à qui il était redevable de sa dignité et de sa puissance. Que l'on se fasse ensuite un titre de gloire de descendre d'une famille d'empereurs ou de rois. Quelle beauté auront les branches d'un arbre dont la racine est empoisonnée? Quelle sera la limpidité de l'eau des courants, si elle est trouble à la source? La noblesse véritable n'existe que là où règne la crainte du Seigneur. Où règne en effet ce sentiment, il ne saurait y avoir ni fourberie ni bassesse.

La femelle du lapin, quand le moment de mettre bas approche, prépare à ses petits une couche molle, afin qu'ils ne souffrent en aucune manière. A cet effet elle étend un peu de paille et elle la couvre de poils qu'elle s'arrache à elle-même. Voilà jusqu'où elle pousse l'amour maternel. Lorsqu'elle sort pour aller chercher pâture, elle couvre l'entrée du clapier de manière à ce qu'on ne la reconnaisse pas aisément. Tout insatiable qu'il est, le loup, si la louve vient à mourir, mâche d'abord la nourriture, et la distribue ensuite à ses louveteaux.

Mais revenons à notre sujet. La propagation des espèces animales nécessite en plusieurs cas la construction des nids. Il y a

dans la construction de ces nids tant de mesure et de proportion que Quintilien y voyait l'indice et le reflet de la raison. Remarquez surtout cette couche de duvet qui couvre la partie supérieure du nid afin que les membres si tendres des petits n'en soient pas blessés. La structure du nid de l'hirondelle jetait Aristote dans une véritable stupeur. Or, là où ce grand philosophe trouvait un sujet d'admiration, nous ne trouvons, nous, rien que de très-ordinaire, soit que l'habitude nous ait rendus insensibles à cet égard, soit que nous n'ayons pas d'yeux pour voir et apprécier les œuvres du Créateur. Croirait-on qu'un oiseau aussi petit est capable de faire un nid en forme de voûte, suspendu à un mur, et sans colonne pour le soutenir; qu'il mêle aux pailles de l'argile pour que son œuvre ait plus de consistance; semblable en ceci à des maçons préparant une muraille qui doit être blanchie à la chaux? Croirait-on qu'il recueille partout de petites plumes et d'autres objets légers propres à ménager la délicatesse de sa progéniture? Je demanderai aux hommes raisonnables le moyen que peut employer cet oiseau pour construire son nid, dans un endroit où il n'y a ni argile ni terre détrempée. J'avoue, en ce qui me regarde, que je n'en verrais point du tout. Mais l'hirondelle n'en est pas réduite à cet embarras. L'intelligence suprême qui la dirige, l'intelligence du Très-Haut, lui a révélé le secret de faire de l'argile là où il n'y en a pas. Pour cela, elle mouille ses ailes, et se roule ensuite dans la poussière. C'est en employant à plusieurs reprises cet expédient qu'elle mène insensiblement à bonne fin l'œuvre qu'elle a commencée. Cet oiseau, comme nous le savons tous, bâtit son nid dans nos maisons, parce que, selon l'explication de saint Ambroise, ses petits y sont à l'abri des serres ennemies. Il nous paie de cette hospitalité par ses chants, et en nous réveillant le matin avec la régularité d'une horloge. *D. Ambr. Hexam.* v, 17.

Ici comme par le passé, il convient de répéter le mot de l'apôtre. Est-ce que Dieu se soucie des bœufs; est-ce qu'il se soucie des hirondelles? Certainement, il veut avant tout se faire connaître des hommes, et recueillir leurs adorations et leurs hommages. Il suffit d'avoir des yeux pour se convaincre que tous les

animaux, et par la structure de leurs corps, et par les aptitudes dont ils ont été doués en vue de leur conservation, prêchent bien haut sa sagesse ; que toutes les créatures, en un mot, sont autant de témoignages de sa gloire.

III.

Exemples divers des dispositions de la Providence à l'égard des animaux.

Saint Basile et saint Ambroise racontent à propos d'un oiseau nommé alcyon des choses étonnantes. On dirait que le Créateur a voulu nous montrer avec une clarté spéciale dans cet oiseau la main de sa providence et son absolue perfection. En vertu des lois particulières à son espèce, l'alcyon bâtit son nid sur le sable, au bord de la mer, vers le milieu de l'hiver. Mais il va être englouti par les flots, dès qu'ils seront soulevés ! Et dans ce cas, cet oiseau aura sans doute été délaissé par la providence du Seigneur, puisqu'il est dans sa nature de déposer ses œufs là où il ne saurait les conserver. Comment prévenir sur nos lèvres une semblable assertion ? Il l'a fait cependant Celui à qui tout est possible. En sa qualité d'arbitre souverain des mers, il leur défend de se troubler et de se soulever durant quatorze jours. En effet, sept jours sont nécessaires à l'incubation et à l'éclosion des petits, et sept autres pour leur donner la vigueur qui leur permettra de voler : de cette manière, tout prétexte nous est ôté d'accuser la Providence divine de négliger une partie de ses œuvres. O mon Dieu, que vous êtes admirable en tout ce que vous faites ! Oui, vous méritez d'être connu, adoré et loué en toutes choses. Vous désirez vivement être connu de nous, puisque vous nous enseignez par tant de voies les merveilles de votre grandeur. Qui n'espérerait de vous le soulagement à tous ses maux, quand vous ordonnez à une mer furieuse de respecter d'aussi petits oiseaux, et de se maintenir calme, pendant ces quatorze jours ? C'est une époque parfaitement remarquée des nautoniers : ils appellent ces jours alcyoniens ; et ils sont assurés que, tout le temps employé par l'alcyon au soin de ses petits, eux seront à l'abri de la tempête.

Nous ferons encore observer que l'on retrouve chez les ani-

maux l'image du mariage, dans le partage qu'ils se font des peines et des soins qu'exige l'éducation de leurs petits. Tandis que la mère est sur les œufs, le père va chercher de la nourriture. Celui-ci, de retour, prend la place de la mère, et celle-ci va de son côté chercher de quoi se nourrir. C'est un fait que nous pouvons constater chaque jour chez les pigeons sauvages auxquels nos maisons fournissent un abri. La fécondité de ces oiseaux est telle, au rapport de Pline, qu'ils pondent jusqu'à dix fois dans une année, et que les petits participent au bout de cinq mois au même privilége. Souvent même il arrive que les petits sont encore au nid en même temps que les œufs destinés à une éclosion nouvelle. Ces œufs sont toujours au nombre de deux, l'un renfermant un mâle, l'autre une femelle ; le mâle est le premier à briser la coque et à éclore. Ce que nous révèle une si prodigieuse fécondité, c'est le désir qu'avait le Seigneur d'assurer la subsistance de l'homme. Voilà pourquoi il a rendu ces oiseaux extrêmement féconds, aussi bien que les perdrix et les lapins. Grâce à sa prévoyance, il est permis à plusieurs d'entre nous de gagner leur vie en chassant, et aux autres de se nourrir du butin de la chasse.

Lorsque les vaches redoutent l'attaque de quelque bête féroce, elles forment un cercle et mettent leurs veaux au milieu. Le dos tourné vers le centre, et la tête à l'opposé, elles présentent leurs cornes, prêtes à défendre leur progéniture. Les juments en font de même pour défendre leurs poulains ; seulement leur tête regarde le centre, parce que les pieds sont leur ressource principale. Nous l'avons déjà observé, chaque animal connaît ses armes et il sait en user en toute rencontre.

Parlons maintenant de la naissance des animaux. Comme l'homme, ils sont retenus dans le ventre de leur mère par le cordon ombilical. Or, celles-ci ne sont pas le moins du monde embarrassées pour couper le cordon lorsqu'elles se délivrent de leur fruit : elles le tranchent de leurs propres dents ; ensuite elles enlèvent avec leur langue les souillures dont leurs petits sont couverts en naissant. L'ourse apporte en ce dernier point une application remarquable : ses petits naissent d'ordinaire tout à fait

difformes ; c'est leur mère qui, à force de les lécher, parvient à les faire ce qu'ils sont.

Les adultères, les tromperies et les larcins ne sont pas moins en vigueur dans l'espèce volatile que dans l'espèce humaine. On prétend que le coucou dévore un à un les œufs d'autrui, sauf à les remplacer par ses propres œufs. De ce larcin il retire deux avantages : en premier lieu, il se nourrit aux dépens des voisins; il évite, en second lieu, la peine de couver et de nourrir ses petits. Par contre, l'oiseau dépouillé en souffre de deux manières : ses petits sont dévorés, et la charge de nourrir des enfants étrangers pèse sur lui. C'est la condition des tyrans et des ravisseurs, de chercher toujours au détriment des autres leur propre avantage.

La perdrix est quelquefois victime d'une conduite assez semblable à la précédente, et qui rappelle parfaitement la fameuse querelle portée par deux femmes de mauvaise vie au tribunal de Salomon. III *Reg.* III. Souvent une perdrix ravit les œufs d'une autre perdrix, les couve, les fait éclore et les traite comme ses propres petits; mais ici se présente un fait tellement prodigieux que, malgré l'autorité des écrivains qui le rapportent, nous n'y ajouterions aucune foi, si nous ne le trouvions mentionné par le prophète Jérémie lui-même. *Jerem.* XVII. Dans son commentaire sur ce passage, saint Jérôme affirme que, positivement, la perdrix ravit les œufs d'autrui et qu'elle les fait éclore. Mais dès que ces oiseaux sont devenus un peu grands, il leur suffit d'entendre le cri de leur mère véritable pour aller la rejoindre et abandonner celle qui les a nourris. Croirions-nous bien à la vérité de ce fait, si l'auteur même de tant de merveilles ne l'avait consigné expressément dans un livre inspiré ? C'est une image du mystère de la rédemption du Christ et de ses conséquences. En vertu des mérites du Sauveur, les hommes qui, jusqu'au temps de son avènement, avaient servi des dieux étrangers, n'eurent pas plutôt entendu par la prédication de l'Evangile la voix de leur véritable père, que, renonçant aux indignes objets de leurs adorations, ils accoururent adorer et servir leur Dieu véritable et leur véritable Créateur.

Le pélican nous offre encore une figure du même mystère et

du même bienfait. On dit de cet oiseau que ses petits sortent morts de la coquille, et que, alors, se déchirant de son bec la poitrine, il les ressuscite en les arrosant de son propre sang. Le roi de Portugal, Don Juan deuxième fit insérer cet animal dans ses armes. Ce valeureux monarque traçait ainsi la différence qui sépare un roi d'un tyran. Tandis que le tyran s'engraisse du sang de ses sujets, le roi digne de ce nom, leur consacre son sang et sa vie. Au rapport d'Elien, le pélican établit son nid par terre; ce qui a inspiré aux chasseurs la pensée de l'entourer de paille et d'y mettre le feu. A cette vue, le père s'empresse de venir au secours de ses petits, et il s'efforce d'éteindre les flammes par le mouvement de ses ailes. Au lieu de les éteindre, il en augmente la vivacité : de sorte qu'il ne tarde pas à avoir lui-même ses ailes brûlées et à tomber entre les mains de ses ennemis, sacrifiant sa vie pour ceux à qui il a donné naissance. Aussi bien que l'exemple de la perdrix, ce dernier nous rappelle l'immense charité du Fils de Dieu qui a daigné se livrer à la mort pour racheter et rendre à la vie ses propres enfants.

Nous terminerons ce chapitre sous l'impression de cette douce pensée. Celui qui voudrait en savoir davantage sur ce sujet, n'aurait qu'à lire les ouvrages composés par Aristote sur l'histoire naturelle des animaux; les huitième, neuvième, dixième et onzième livres de Pline, et les seize qu'Elien a écrits à ce même propos. Ce que nous en avons dit ici a pour but d'apprendre au chrétien à retirer de ces spectacles les leçons qu'ils renferment, et à s'élever ainsi à la connaissance et à l'amour du Créateur. S'il nous paraît admirable à ce point dans les créatures, que sera-t-il, considéré en lui-même? Si notre intelligence éprouve tant de satisfaction à contempler ses œuvres, qu'éprouvera-t-elle à contempler la sagesse infinie de leur auteur, de celui dont la science et la puissance atteignent si loin, de celui qui a doué une infinité de créatures dépourvues de raison, d'inclinations en vertu desquelles elles agissent absolument comme si elles suivaient en tout les lumières de cette faculté?

CHAPITRE XVIII.

Que la providence et la sagesse du Createur brillent d'un plus vif éclat dans les petites choses que dans les grandes.

I.

Observations générales à ce sujet.

Les choses par lesquelles la souveraine majesté se découvre aux hommes sont très-nombreuses : sa sagesse et sa providence resplendissent de bien des manières. Cependant elles ne se manifestent pas seulement dans les animaux les plus grands : elles se font voir avec tout autant de clarté dans les plus vils et les plus petits. « Si nous admirons, disait saint Jérôme, le Créateur dans la création du soleil, de l'océan, du ciel, de la terre, des éléphants, des chameaux, des chevaux, des ours et des lions; il n'est pas moins admirable dans la création des êtres plus petits, de la fourmi, de la mouche, des vers et du moucheron, de tous les animaux enfin dont nous connaissons mieux le corps que le nom. En ces choses donc, comme dans toutes les autres, la sagesse et la providence de celui qui les a faites apparaissent dignes de nos adorations. » *Hieron. Epist. ad Nepotian.* Quant à saint Augustin, la sagesse créatrice lui semble plus étonnante dans les petites choses que dans les grandes. « La légèreté de la mouche qui vole, dit-il, m'étonne plus que la haute taille de la bête qui marche, et j'admire plus les œuvres de la fourmi que celles du chameau. » *D. August. de Genes. ad litt.*, III, 14.

Aristote dit en un endroit qu'il n'existe pas d'animal grossier et méprisable qui ne nous offre quelque chose de vraiment admirable et divin. *De part. animal.* III. Pline nous donne à l'appui de cette vérité un exemple frappant. Il est, de son côté, plus émerveillé de la structure du moucheron que de celle de l'éléphant. *Plin.* XI, 2. Les corps gigantesques, observe-t-il, fournissent assez de matière pour que l'artiste exécute ce qu'il voudra. Mais on n'expliquera pas de la même manière la perfection, l'harmonie que l'on remarque en des êtres extrêmement petits, en des êtres

qui touchent presque au néant. « Où le Créateur a-t-il placé chez le moucheron tant de sens divers? Où a-t-il mis les yeux; où a-t-il mis le goût; où a-t-il mis l'odorat? D'où provient ce bourdonnement si peu en proportion par sa force avec le reste du corps? Quelle délicatesse il a fallu pour lui attacher des ailes, pour lui donner des pieds, pour établir la cavité destinée à recevoir l'air qu'il aspire? Où s'est allumée cette soif ardente de sang, et en particulier de sang humain? Comment a-t-on affilé ce dard dont il frappe l'ennemi? Tout menu qu'il est, on l'a rendu cependant concave afin qu'il servît de conduit au sang dont cet insecte s'abreuve : pourtant les hommes sont émerveillés à la vue des éléphants chargés de tours et de bastions, de même qu'à la vue des plus grands et des plus féroces animaux, quoique en réalité la nature ne se montre nulle part avec plus d'harmonie et de perfection que dans les petits. » C'est en ces termes que Pline exprimait l'étonnement que lui causaient les sens dont est doué le moucheron.

Nous trouverons dans l'œil de cet insecte une source encore plus féconde d'admiration. Les anatomistes sont vraiment stupéfaits devant l'art qu'a déployé en général le Créateur dans la formation de ce sens remarquable à l'aide duquel nous connaissons tant de choses. Mais comment n'être pas hors de soi en considérant que ce sens si délicat et si compliqué, Dieu l'a formé dans une tête aussi petite que celle du moucheron et de la fourmi? Le sens de l'odorat est pareillement très-développé chez l'insecte dont nous parlons, et nous en faisons tous les jours l'expérience à nos dépens. Nous reposerons dans une grande chambre, une partie du visage recouverte pour échapper à sa piqûre. N'importe, il accourt de l'extrémité de la chambre avec son bourdonnement accoutumé, et il vient se poser sur la partie du visage qui n'est pas protégée. Or il n'est pas guidé en ceci par la vue, la salle étant plongée dans l'obscurité, mais par l'odorat.

Voici un autre artifice de ce petit animal que j'ai eu occasion de constater par moi-même. Un jour il vient se placer près de l'ongle du pouce, et se dispose à percer la chair de son dard. Mais cette partie du doigt ayant une dureté particulière, il ne put y

réussir. J'examinai attentivement comment il se tirerait de cette difficulté. Que fait cet insecte? il prend son dard entre ses deux bras de devant, et se met à l'aiguiser en le frottant tour à tour contre chacun d'eux, comme on aiguise un couteau avec un autre couteau. Cette précaution prise, il essaya s'il ne serait pas plus heureux cette seconde fois. Nous avons dit que le rhinocéros, à ce qu'on rapporte, avant de combattre l'éléphant, aiguise sa corne contre une pierre. Or, tel est le moyen employé aussi par cet insecte afin de nous piquer plus sûrement. Ces diverses observations prouvent que l'auteur de la nature n'est pas moins admirable dans les petites choses que dans les grandes.

Les paroles suivantes de Hugues de Saint-Victor trouvent parfaitement ici leur place : « Les choses, dit-il, peuvent être étonnantes de deux manières, et à cause de leur grandeur, et à cause de leur petitesse. Elles nous étonnent de la première de ces manières lorsqu'elles surpassent la grandeur de la plupart des êtres appartenant à la même famille. Ainsi, les géants parmi les hommes, les baleines parmi les poissons, le griffon parmi les oiseaux, l'éléphant parmi les quadrupèdes, le dragon parmi les serpents, excitent de préférence notre surprise. Dans la classe des êtres plus petits, ceux qui excitent notre étonnement plus que les autres, sont les êtres dont les corps offrent les dimensions les plus exiguës ; par exemple, la teigne qui ronge nos vêtements, le moucheron, les vermisseaux, et les animaux qui leur ressemblent. Que devez-vous le plus admirer des défenses du sanglier ou des dents de la teigne, des ailes du griffon ou de celles du moucheron, de la tête du cheval ou de celle de la langouste, des jambes de l'éléphant ou de celles d'un insecte, du lion ou de la puce, du tigre ou de la tortue? Ici c'est la grandeur qui vous frappe, là c'est la petitesse. Aux plus petits animaux le Seigneur a donné des yeux que les nôtres peuvent distinguer à peine : il leur a donné tous les autres membres et tous les autres sens nécessaires à leur conservation ; en un mot, la perfection de leur structure est telle qu'on ne trouve rien dans les animaux les plus grands qu'on ne trouve dans les animaux les plus petits. »

Ces observations générales ainsi posées, parlons de la fourmi :

toute petite qu'elle est, nous y découvrirons des merveilles d'une grandeur admirable.

II.

De la fourmi.

Après la ruine et la perte totale qui furent la conséquence du péché d'origine, le principal remède qui nous resta fut l'espérance en la divine miséricorde. C'est le Prophète qui nous l'apprend dans ces paroles : « Je dormirai et je reposerai paisiblement, parce que vous avez daigné, Seigneur, m'inspirer une espérance inébranlable. ». *Psalm.* IV, 9, 10. Bien des motifs et de très-puissants nous encouragent à consolider cette vertu. Quoique ce ne soit pas encore le moment de les exposer, je me permettrai d'avancer, sans crainte d'erreur, que l'une des choses les plus capables de fortifier notre confiance est la considération des aptitudes admirables dont le Créateur a doué un animal aussi inutile, aussi insignifiant que la fourmi.

Et d'abord, les autres animaux ne s'occupent guère que du présent ; car, selon la remarque de Cicéron, ils savent fort peu de choses du passé et de l'avenir. Pour la fourmi, à en juger du moins par ses actes, elle se rend si bien compte de l'avenir qu'elle fait ouvertement en été ses provisions d'hiver. Plût à Dieu que les hommes imitassent sa prévoyance, et qu'ils fissent provision de bonnes œuvres en cette vie, afin d'en jouir dans l'autre. Salomon nous en donne le conseil. « Tout ce que vous pourrez faire, nous dit-il, faites-le promptement, parce qu'il n'y a plus d'œuvres... chez les morts. » *Eccl.* IX, 10. Mais, parce qu'ils n'écoutent pas le Sage en ce point, les hommes expérimentent plus tard la vérité de ce qu'il ajoute ailleurs : « Celui qui amasse pendant la moisson est un enfant de sagesse : celui qui dort pendant l'été est un enfant de confusion ; » il sera convaincu de folie au jour du jugement. *Proverb.* X, 5. *D. August. In Psalm.* XXXVI. Ainsi furent confondues les vierges folles de l'Evangile, parce qu'elles n'avaient pas pris de l'huile pour leurs lampes.

Telle est donc la première qualité que nous voyons dans la fourmi. En voici une seconde : Sans outil aucun, sans le secours

d'aucun ouvrier, uniquement aidé de sa bouche, cet animal construit une cave souterraine pour y habiter lui-même et y conserver ses provisions. Ce souterrain n'est pas en ligne droite : il fait une infinité de détours en des sens divers ; de sorte que si un ennemi venait à franchir l'entrée de ce séjour, il n'en trouverait pas l'habitant avec facilité, et ne lui ravirait pas aisément ses trésors. De même qu'elle se sert de sa bouche pour construire sa demeure, la fourmi s'en sert également pour charrier la terre dont elle fait une sorte de retranchement destiné à protéger sa porte.

Quand les fourmis vont en quête de blé, les plus grandes marchent à la tête, montent sur la tige, en détachent l'épi et le font tomber auprès des plus petites. Avec leur simple bouche pour fléau, celles-ci émondent les grains et les dégagent de leurs barbes aussi bien que des gaînes où ils sont renfermés. Le grain ainsi émondé et préparé, elles le portent dans le grenier, le traînant avec la bouche, marchant à reculons et s'aidant des épaules et des pieds pour emporter leur fardeau. Selon Pline, leur corps, toute proportion gardée, serait plus vigoureux que celui de tous les autres animaux. Où trouver un homme capable de marcher un jour entier avec un autre homme sur ses épaules ? Or, une fourmi porte un grain de blé dont le poids est quatre fois plus considérable que son propre poids ; et elle porte ce fardeau non-seulement durant le jour, mais encore durant la nuit ; car elles poussent l'amour du travail au point de joindre la nuit au jour, lorsqu'il y a pleine lune.

Mais comment se fait-il que le blé enfoui dans la terre ne germe pas, surtout dans la saison des pluies ? Quel expédient indiquerait ici à l'homme sa raison, supposé que le grain doive rester constamment au même endroit ? Quant à moi je confesse mon incapacité à cet égard ; mais la fourmi n'éprouve pas le même embarras, sous la direction du maître qui la conduit. Elle ronge le grain par le bout qui germe ordinairement, et elle le condamne par ce moyen à une stérilité irrémédiable. Cela fait, il reste encore l'humidité, mère de la corruption. Le blé enfoui dans un sol humide ne viendra-t-il pas à pourrir ? Nouveau danger, nouveau remède. On a soin de l'exposer au soleil, les jours sereins ; et

on ne le rapporte au grenier qu'à un parfait état de siccité. Grâce à cette précaution fréquemment répétée, il se conserve toute l'année. On cite encore des fourmis une autre preuve frappante de sagacité. Comme le blé n'est pas la seule chose dont elles se nourrissent, si l'objet qu'elles veulent emporter est trop gros, elles le mettent en pièces, et l'enferment ensuite morceau par morceau.

Autre fait remarquable : elles vont l'une d'un côté, l'autre d'un autre, sans entente préalable, chercher de la nourriture. Mais il y a certains jours parfaitement connus d'elles, où elles se réunissent comme dans une assemblée générale, et où elles se reconnaissent les unes les autres, à l'exclusion de toute étrangère, comme les membres d'une même famille et d'une même république. On les voit accourir des lieux les plus opposés à cette assemblée publique pour fraterniser avec leurs sœurs et leurs compagnes.

Les fourmis aiment beaucoup les choses douces : leur odorat étant très-subtil, elles sentent la présence d'un de ces objets, et dès qu'elles s'en aperçoivent, fût-il au bout d'une lance en l'air, elles cherchent à l'atteindre. A ce propos elles révèlent une autre de leurs propriétés. Quelque unie et lisse que soit la muraille, elles y grimpent et elles y marchent comme sur la terre ferme.

Qu'on me permette de raconter un trait qui m'est arrivé à moi-même, et qui excita au plus haut degré mon étonnement. J'avais dans ma cellule un petit pot vert contenant du sucre rosé. Pour le soustraire aux incursions des fourmis qui m'incommodaient du reste extrêmement, je couvris ce pot d'un papier fort et que je doublai par surcroit de précaution : je mis un cordon tout autour, de manière à leur enlever tout moyen de s'y introduire ; car lorsqu'il y a une issue, si petite qu'elle soit, elles savent la trouver et en profiter au bout de quelques jours. Leur odorat qui découvre la présence des choses les mieux cachées, les fit accourir. Elles examinèrent le pot dans tous les sens, et n'ayant pas vu d'ouverture, savez-vous le parti qu'elles prirent ? Elles essayèrent d'emporter la place de vive force et de briser la muraille qui leur barrait passage. Les unes d'un côté, les autres de l'autre, elles

percèrent en deux endroits le papier que j'estimais à l'abri de leurs atteintes. Quand je voulus revoir ma conserve, que je pensais avoir mise en sûreté, j'aperçus les deux trous qu'on y avait pratiqués. Je dénouai le cordon et une infinité de fourmis s'offrirent à mes regards : elles avaient déjà pris possession de la place et force fut de la leur abandonner. En fin de compte elles furent plus habiles et plus rusées que moi ; elles se jouèrent de mes mesures et déconcertèrent toute ma prévoyance.

Comme les abeilles, les fourmis tiennent leur habitation dans un état de propreté parfaite. Seules parmi les animaux, elles enterrent leurs morts elles-mêmes ; fait plus extraordinaire encore que le précédent. Elien raconte qu'elles divisent leur souterrain en trois compartiments. Elles occupent le premier qui leur sert d'habitation ; le second leur sert de cellier, et elles y déposent toutes leurs provisions ; le troisième leur sert de cimetière, et elles y enterrent leurs morts. Croirait-on cela si on ne l'avait vu ? Ainsi, comme l'observe Pline, entre tous les animaux que Dieu a créés, l'homme et la fourmi sont les seuls qui donnent à leurs morts la sépulture.

Je rapporterai, sur l'autorité d'Elien, un fait qui constate et qui confirme celui dont je viens de parler. Permis à qui que ce soit de ne pas le croire. Pour moi, je le crois sans hésiter, parce qu'il justifie ce que nous venons de dire, et parce que c'est Dieu après tout qui conduit ces insectes et qui en use ainsi pour nous dévoiler les merveilles de sa providence. Un philosophe célèbre nommé Cléanthe, suivant le récit d'Elien, se promenant dans la campagne, vit un grand nombre de fourmis s'agiter en des sens divers. En sa qualité de philosophe, et dans son désir d'étudier et de comprendre les secrets de la nature, il se mit à observer ce qu'elles faisaient. Or, quelques fourmis traînaient après elles une fourmi morte. Arrivées à la bouche d'une fourmilière voisine, elles attendirent quelques instants avec le cadavre qu'une fourmi sortît du trou et y rentrât aussitôt. Celle-ci répéta plusieurs fois cette allée et cette venue ; au bout de quelque temps, il en parut un certain nombre avec elle. L'une de ces dernières traînait à sa bouche un petit morceau de ver qu'elle donna à celles qui avaient

porté la fourmi morte, et qui, ayant reçu le prix de leurs peines, s'en retournèrent incontinent. Les autres, après avoir reconnu dans la fourmi décédée une de leurs sœurs et de leurs compagnes, l'emportèrent pour lui accorder dans leur petite cité la sépulture accoutumée : gardant ainsi la foi domestique et dans la vie et jusqu'après la mort. Ce spectacle excita chez Cléanthe une telle admiration, qu'il se demanda si des animaux capables de pareilles actions n'étaient pas doués de raison et d'intelligence. L'intelligence, ils n'en sont pas à la vérité dépourvus ; mais cette intelligence ne leur appartient pas en propre : elle appartient à cette Providence souveraine qui ne connaît ni erreur, ni défaut, et qui n'est pas moins admirable considérée en ses œuvres que considérée en elle-même.

Dans ce petit animal il n'y a rien, en définitive, qui ne publie la sagesse de son auteur. Quoique les aptitudes dont son petit corps a été doué soient toutes étonnantes, je ne sais vraiment pas si la constitution de l'œil ne l'emporte pas sur les autres merveilles. De l'aveu de tous les anatomistes, ce qu'il y a dans le corps humain de plus important, de plus délicat, de plus admirable, c'est la constitution de l'œil, l'un de nos organes les plus nobles et les plus précieux. De l'admiration qu'excite à juste titre la constitution de l'œil de l'homme, concluons ce que nous devons penser de la puissance et de la sagesse qui a placé un organe si délicat dans la propre tête de la fourmi. C'est par ce motif que le grand saint Antoine, après avoir entendu Didyme l'aveugle lui parler en un langage sublime des choses divines, consolait ce vieillard de sa cécité. Lui ayant demandé s'il était affligé de la perte de sa vue, et en ayant reçu une réponse affirmative, le saint repartit : « Et comment vous plaignez-vous d'être privé d'un sens que possèdent les fourmis, quand vous en avez un autre de commun avec les anges ? »

Remarquons ici le motif puissant que cet ordre de choses fournit au chrétien pour qu'il implore avec une pleine confiance le secours divin en tous ses besoins. Ne lui est-il pas permis de dire au Seigneur : Vous qui avez doué une fourmi de si nombreuses et de si admirables facultés en vue de la conservation da sa vie ;

oublierez-vous, ô mon Dieu, l'homme que vous avez créé à votre image et à votre ressemblance, que vous avez appelé à jouir de votre gloire, que vous avez racheté par le sang de votre Fils; comment l'oublieriez-vous, dis-je, s'il n'attirait sur sa tête ce châtiment, en demeurant plongé dans le bourbier de ses péchés? Si vous avez tant de souci des choses les plus petites, quel souci aurez-vous donc des choses qui sont plus importantes? Qu'une fourmi vive ou cesse de vivre, peu importe. Combien elle a plus d'importance la vie d'une créature qui en est redevable au sang que vous avez versé !

Que l'homme renonce au péché, lequel, selon l'expression du Prophète, est un mur de division qui le sépare de Dieu, *Isai.* LIX; et il verra que la différence entre la sollicitude dont il est l'objet de la part de Dieu, et celle dont la fourmi est l'objet, est égale à la différence qui existe quant à la dignité entre cet animal et lui. Dieu ne ressemble pas à ces gens qui, selon le proverbe, recueillent la cendre et répandent la farine. D'autant plus que dans sa providence envers la fourmi, Dieu n'a pas principalement cet insecte en vue : ce qu'il se propose avant tout, c'est de nous faire connaître par cet exemple la grandeur de sa sagesse et de fortifier notre confiance en lui; de même que, dans l'Evangile, il ranime en nous ce même sentiment par l'exemple des petits oiseaux qui ne sèment, ni ne moissonnent. *Matth.* VI.

Si la divine Providence est admirable en ceci, elle l'est encore plus en ce qu'il n'y a aucune créature sur laquelle, si vile, si abjecte, si méprisable qu'elle soit, elle n'étende sa sollicitude. Quoi de plus abject qu'un pou? Et cependant le Seigneur l'a pourvu de pattes de devant et de pattes de derrière; il lui a donné la bouche avec laquelle il suce le sang dont il fait sa nourriture. Cet insecte se réfugie dans les coutures de nos habits parce qu'il s'y trouve en sûreté. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il pond des œufs comme les oiseaux. Ces œufs nommés lentes sont fécondés par la chaleur naturelle du corps sur lequel ils ont été déposés, comme les œufs des oiseaux sont fécondés par la chaleur naturelle des mères ou par une chaleur artificielle. Qui ne serait surpris de voir la Majesté suprême gouverner cette machine immense de l'uni-

vers, de manière à pourvoir de tout ce qui leur est nécessaire des êtres aussi vils et aussi rebutants?

III.

D'autres animaux encore plus petits que la fourmi.

Puisque notre intention est ici de parler des plus petits animaux, n'oublions pas qu'il y en a d'inférieurs aux fourmis en petitesse. Ces animaux nous offrent à contempler un profond mystère. Certaines plantes portent sur leurs feuilles de petits vers, les uns d'une couleur, les autres d'une autre, dont le corps est à peine perceptible, et se distingue plutôt par son mouvement que par ses dimensions. Comme il y a des insectes de cette même famille qui sont un peu plus grands, les membres que nous remarquons chez ces derniers servent à nous faire connaître les membres des plus petits. Or, ils ont chacun six pieds, trois d'un côté et trois de l'autre : ils ont une bouche avec laquelle ils prennent leur nourriture ; car tout animal qui vit, mange, s'assimile une partie de ses aliments et de cette manière se développe : sans quoi ce dernier point lui deviendrait impossible. Vraisemblablement, ces insectes ont des yeux pour voir et chercher leur nourriture. Cet organe n'est pas nécessaire à la taupe qui, se nourissant de terre, a toujours cet aliment sous sa bouche. Existe-t-il chez cet animalcule d'autres membres et d'autres parties que celles-là, je l'ignore. Quoi qu'il en soit, en voilà bien assez pour ravir l'homme de surprise en présence de cette toute-puissance qui a placé dans un si petit corps ces organes que nous connaissons et d'autres peut-être que nous ne connaissons pas. Il est presque impossible de diviser un de ces petits animaux : quelle sagesse il a donc fallu pour former des membres si variés et si délicats ; pour former surtout des yeux proportionnés à l'exiguité d'un tel corps ! Assurément bien des hommes verront en ceci un témoignage de la grandeur de Dieu, non moins irrécusable que le témoignage du firmament. De même que les cieux publient avec d'autant plus d'éclat la gloire de leur auteur qu'ils sont plus étendus ; de même, plus ces insectes ont de petitesse, plus leur petitesse révèle la main ingénieuse de celui à qui tout est facile. Là c'est la grandeur qui nous

étonne; ici, c'est la petitesse : là, c'est la beauté ; ici, l'exiguité des proportions : là c'est la splendeur qui en rejaillit ; ici, l'art suprême du divin ouvrier. D'où il résulte que le Seigneur est admirable en toutes choses, quoique par des voies différentes.

Abordons maintenant le mystère annoncé tout à l'heure. A quelle fin, je le demande, Dieu a-t-il créé des êtres aussi petits, aussi délicats ? Assurément il ne les a pas créés sans but. Aristote reconnaissait que toutes ces choses inférieures ont été créées pour le service de l'homme. Toutes le servent, chacune d'une certaine manière. L'une contribue à sa nourriture ; l'autre à sa chaussure ou à ses vêtements ; l'autre à le guérir, à le récréer, à l'instruire, et même, quand besoin est, à le châtier. Mais aucune de ces fins n'est applicable quand il s'agit de ces petits animaux. Si la délicatesse de leur structure décèle la main divine, l'exiguité de leurs dimensions prouve qu'ils n'ont été créés pour aucune de ces choses. Quel est donc le but du Créateur en produisant une œuvre aussi remarquable ? Le seul but possible a été, on ne saurait le nier, de nous rappeler l'infinie sagesse et l'infinie puissance de celui qui, dans des limites pareilles, a fait des êtres dont la formation nous ravit d'étonnement.

Autre chose qui mérite considération : outre que les cieux et les autres créatures inférieures racontent la gloire de Dieu et nous instruisent de sa grandeur, ils servent encore aux besoins et aux nécessités de la vie humaine. Ces petits animaux au contraire ne servent qu'à une seule chose, à nous faire connaître notre Créateur. Par où l'on peut établir entre ces deux ordres de créatures si disproportionnées, la différence qui existe entre une lettre envoyée par un exprès et une lettre qu'apporte un muletier tout en conduisant du pain ou d'autres provisions au marché. On fait moins de cas de cette dernière lettre qui nous est remise chemin faisant que de la première. De même, les créatures qui sont à l'homme de quelque utilité, nous entretiennent bien de la sagesse et de la providence du Créateur ; mais en même temps elles pourvoient à nos besoins et à notre subsistance. Il n'en est pas ainsi des créatures les plus petites : elles servent exclusivement à nous entretenir de la puissance qui leur a donné l'être et la vie.

Nous en dirons autant d'une infinité de petits vers dont les corpuscules dénotent la même délicatesse et le même artifice : leur petitesse extrême ne permet pas qu'ils nous soient d'une autre utilité. Telle est encore la fin des fourmis dont nous avons signalé naguère les qualités et les instincts merveilleux ; on ne citerait aucun avantage que l'homme en puisse retirer. Plus leurs aptitudes sont étonnantes et plus elles nous sont inutiles, plus il devient évident qu'elles ont été créées uniquement dans ce but. Que dirai-je du ciron qui se voit à peine à travers les rayons du soleil ? Qui a déposé dans ce petit corps l'invisible vertu par laquelle il se meut, et s'ouvre un chemin entre la peau et la chair ? Qui lui a donné cette bouche avec laquelle il ronge cette dernière et s'en nourrit ? O mon Dieu, vous êtes admirable en toutes vos œuvres ; mais vous l'êtes encore plus dans les petites que dans les grandes.

Où voulons-nous en venir avec ces considérations ? Quelle conclusion devons-nous en tirer ? Une dont les avantages sont assurément inestimables, à savoir, que si le souverain ouvrier a fait cette multidude d'animalcules dans le but unique de nous manifester l'infinité de son pouvoir, de sa sagesse et de sa providence, il s'ensuit qu'il a voulu être connu des hommes tel qu'il se montre à eux dans ce spectacle. Voulant être connu de cette manière, il veut par cela même être adoré, et respecté en conséquence ; en résumé il veut une religion. Cette raison a l'avantage de confondre ces philosophes insensés qui nient la providence du Seigneur, et par suite la religion et le culte qui lui est dû. A quoi bon me conserverai-je, et me sacrifierai-je au service de Dieu, s'il ne doit pas plus s'occuper de moi que ne s'en occuperait un dieu de bois ou de pierre ? Lorsque nous objectons aux incrédules ces perfections divines qui éclatent dans toutes les créatures destinées à pourvoir aux besoins des hommes, ils nous répondent que telle est la fin pour laquelle elles ont été créées, et que cette fin, elles l'ont déjà atteinte. Les choses une fois réglées de la sorte, la vie des animaux une fois assurée, Dieu n'aurait plus eu souci ni de l'homme, ni de ce qui le regarde. Or, que répondront ces prétendus sages aux merveilles que nous apercevons dans cette infinité de créatures imperceptibles ? Plus elles sont petites,

plus elles méritent d'admiration, et plus haut elles proclament la gloire du Créateur. Qu'ils nous apprennent pour quelle fin ces créatures ont été faites, puisqu'elles ne servent en rien à l'homme dans ses besoins. Ils seront obligés, ou de garder le silence, ou de prétendre que ces choses si prodigieuses, Dieu les a formées au hasard, sans dessein et sans fin; ce qui constitue un acte d'une insigne folie, et un énorme blasphème.

Il résulte de tout ceci que nous ne devons pas moins de reconnaissance à Dieu, à cause de ses créatures les plus petites qu'à cause de ses créatures les plus grandes; car, si les grandes concourent à la satisfaction de nos besoins corporels, les petites servent à éclairer nos âmes. Bien que les unes et les autres publient la gloire et la providence du Créateur, les petites les publient avec plus d'éclat, parce que c'est la fin principale de leur création. A l'argument tiré de l'existence des créatures de la première classe, les philosophes ennemis de la Providence divine ont trouvé une réponse, quoique mauvaise. Devant l'argument tiré de l'existence des créatures de cette dernière classe, ils n'ont à opposer qu'un blasphème, s'ils ne se résignent pas au silence.

IV.

Des araignées.

Ce que nous venons de dire des fourmis s'applique également aux araignées. Comme les fourmis, les araignées ne sont d'aucune utilité pour la vie humaine; comme les fourmis, elles ont reçu de Dieu d'admirables instincts pour fournir à leur subsistance. Leur nourriture étant le sang des mouches, elles ourdissent, pour s'en emparer, une toile plus fine que les tissus les plus précieux, et la matière qu'elles emploient à ce travail, elles la tirent de leur propre sein. Tout petit qu'il est, il donne cependant assez de fil pour former ces grandes toiles que nous voyons quelquefois. Après avoir ourdi sa toile, l'araignée en environne le trou qui l'abrite, et d'où en épiant le moment favorable elle s'élance sur sa proie, comme le voleur de grand chemin sur le voyageur qu'il se propose de dépouiller. Quand la mouche, étrangère à cet artifice, vient se poser sur la toile, et qu'elle y embar-

rasse ses petites pattes, l'araignée accourt en toute hate, et l'entoure de nouveaux replis afin de lui enlever toute chance de fuite : puis elle se précipite sur elle, et en suce le sang.

D'autres araignées placent leurs toiles dans les airs : elles attachent à des branches d'arbre les fils qui en doivent faire la solidité, et elles suspendent à ces fils des rets qui, par la perfection de leurs mailles, ressemblent à ceux des chasseurs ou des pêcheurs. Du centre où elles se tiennent, attendant l'occasion voulue, elles courent sur ces fils si tenus, comme elles le feraient sur une corde, et elles viennent surprendre leur proie. Ce qui mérite ici notre attention, c'est l'endroit où elles s'établissent en observation. Cet endroit est le centre même d'où partent et où aboutissent tous les fils qui sont jetés autour. De là il suit qu'une mouche ne peut toucher une de ces lignes, sans que l'araignée en soit avertie; une fois avertie, elle s'avance sur le fil ébranlé, et saisit sa victime. Que de merveilles en tout ceci ; et comme ces merveilles font éclater les ressources infinies de la Providence! Ce filet si parfait, ces fils si délicats, ce cercle si bien dessiné, ce poste si bien choisi pour la chasse, tout cela est un langage qui s'adresse à moi, un enseignement qui me concerne; car, à tout autre point de vue, Dieu aurait formé avec beaucoup moins de soins ces petits animaux.

Il y a des araignées qui placent leur demeure sous la terre : elles étendent autour une foule de toiles, les unes sur les autres, afin que, si un peu de terre vient à s'ébouler, il ne les plonge pas dans les ténèbres et ne les ensevelisse pas vivantes. Chose plus singulière encore, elles fabriquent une sorte de couvercle pour fermer l'entrée de leur trou dont le diamètre est à peu près la moitié d'un jalet d'arbalète. Le couvercle, elles le fabriquent avec un peu de terre qu'elles revêtent extérieurement d'une foule de toiles, jusqu'à ce qu'il vienne s'appliquer sur la bouche de leur demeure avec tant de justesse qu'on le distinguerait difficilement du terrain d'alentour. Pour mettre le comble à ces prodiges, ces revêtements se lient et se joignent d'un côté aux toiles qui protégent le nid tout entier : en sorte qu'il y a là comme un gond qui fait de la toile extérieure la continuation des toiles du dedans.

Or, qui a instruit cet animal à garnir et à tapisser de la sorte sa demeure, à la munir de portes disposées avec tant d'habileté, sinon celui qui lui a donné l'existence?

On me dira peut-être : Vous nous entretenez de choses bien insignifiantes, après vous être engagé à nous exposer la création du monde. A cette objection Aristote répond, dans son traité des animaux, que les êtres les plus petits offrent un reflet plus brillant de l'intelligence divine. Par conséquent, plus ils sont petits et abjects, plus clairement ils manifestent la toute-puissance et la sagesse du Dieu qui a su douer ces corpuscules d'aptitudes si étranges. Ils ne manifestent pas à un moindre degré les trésors de sa providence, puisqu'elle n'a négligé aucun des moyens nécessaires pour assurer leur conservation. Or, la sollicitude avec laquelle le Seigneur veille sur cette classe d'êtres, nous fera mieux apprécier celle avec laquelle il doit veiller sur les êtres les plus nobles.

Parmi les insectes dont nous parlons, il y en a qui font la chasse à des mouches aussi grosses qu'eux mêmes. Lorsque l'une de ces dernières est à la proximité voulue, l'araignée cherche à la prendre en trahison; elle s'approche d'elle insensiblement par derrière, de telle façon qu'au moindre mouvement de la mouche, elle se cache et se dérobe à sa vue avec une grande promptitude. Toutes les fois que la mouche se remue, l'araignée répète la même manœuvre, obtenant à la fois deux résultats : à savoir, d'échapper aux regards de la proie qu'elle convoite, et, en même temps, de s'en rapprocher davantage. Enfin, lorsqu'elle se croit suffisamment rapprochée, elle se précipite sur la mouche, la saisit et la dévore. C'est un trait que l'on a souvent observé, non sans être surpris de l'habileté et de l'artifice deployé par l'insecte chasseur. Saint Augustin lui-même le rapporte dans ses Confessions. *D. August. Confess.* x, 35.

CHAPITRE XIX.

Des abeilles et des vers à soie.

Dieu est si admirable dans ses œuvres que nous ne cesserions pas de louer sa sagesse incompréhensible, si nous nous appliquions à considérer le corps de chacune des créatures et les facultés qui leur ont été accordées pour assurer la conservation et l'entretien de leur vie. Cette vérité se trouve amplement démontrée par les études que nous avons faites sur divers animaux, et par celles qu'on pourrait faire sur tous les autres, en les observant avec l'attention convenable. Mais la constitution de deux êtres qui rentrent dans la classe des plus petits, nous causera encore plus d'étonnement que les sujets précédents. Je veux parler du ver à soie et des abeilles.

Et d'abord n'est-il pas vraiment surprenant qu'un tout petit ver donne un fil si léger et si riche, que les hommes avec tout leur génie et toutes leurs ressources n'ont pu encore reproduire artificiellement? N'est-il pas merveilleux de voir ce petit animal doué par le Créateur d'une activité suffisante pour fournir du travail à une infinité d'ouvriers? C'est avec la soie que se confectionnent le velours, le taffetas, le damas, et ces étoffes cramoisies dont les nobles, les grands seigneurs, les princes et les monarques sont ordinairement habillés, marquant ainsi par la richesse de leurs vêtements la distance qui les sépare du peuple. N'est-il pas singulier qu'il n'y ait point de terre barbare et reculée dont le roi ne prétende faire du fil élaboré par ces vers la matière de sa robe royale? Non seulement la soie est recherchée des gens du monde; elle l'est aussi par l'Eglise, qui en use pour décorer ses autels, pour les ornements de ses prêtres, pour la célébration de ses fêtes et de ses cérémonies.

Que dire des abeilles, de ces insectes qui, malgré l'exiguité de leur corps, distillent une liqueur aussi suave, aussi utile à tous que le miel? On emploie le miel pour donner de la saveur aux aliments, et pour la préparation des médicaments, et pour soutenir les estomacs faibles, et pour préparer une infinité de douceurs.

La cire que les abeilles élaborent en même temps que le miel, n'est pas non plus dépourvue d'avantages. Elle trouve sa place, et sur les autels qu'elle éclaire, et dans les processions, et dans les confréries, et dans les cérémonies funèbres, sur la table des grands et des rois. Et pourtant, c'est à un animal un peu plus gros qu'une mouche, que nous en sommes redevables. Croirions-nous ces deux choses, si nous ne les avions pas sous nos yeux? Croirions-nous surtout, sur la simple parole d'un homme, à l'ordre qui préside à la vie et au gouvernement de ces petits animaux?

O mon Dieu, que vous êtes grand, que vous êtes admirable dans toutes vos œuvres ! Les œuvres de la nature et les œuvres de la grâce publient également vos louanges ; et je ne dois pas m'en étonner, parce qu'elles ont les unes et les autres un même principe ; elles sont les unes et les autres les filles d'un même père : de là leur analogie frappante. Dans l'ordre de la grâce, vous choisissez de faibles instruments pour accomplir des choses prodigieuses. Avec douze pêcheurs vous convertissez le monde, *Marc.* III, *Luc.* VI; avec le bras d'une femme vous brisez la force des Assyriens, *Judith,* XIII et XIV ; avec les serviteurs des principaux d'Israël vous mettez en fuite l'armée du roi de Syrie, III *Reg.* XX; avec une fronde et un caillou un jeune berger triomphe d'un géant armé de toutes pièces, I, *Reg.* XVII; avec la mâchoire d'un âne, Samson immole mille Philistins, *Judic.* XV. Telles sont vos œuvres, telles sont vos merveilles, faire de grandes choses avec de faibles instruments. Ce même ordre que vous suivez dans les œuvres de la grâce, vous le suivez aussi dans les œuvres de la nature. N'avez-vous pas voulu que deux petits animaux fournissent, l'un aux rois et aux grands de ce monde leurs riches vêtements, l'autre la plus suave des nourritures? Plus ces animaux nous étonnent par ce rapprochement de leur petitesse et de l'importance de leurs œuvres, plus vous nous découvrez la grandeur de votre gloire.

CHAPITRE XX.

De la république et du gouvernement des abeilles.

Si le miel que les abeilles élaborent nous étonne, nous le serons bien davantage en considérant l'ordre et l'harmonie qui président à leur vie. Quiconque aura pris connaissance de ce qu'en rapportent de très-graves auteurs, remarquera chez les abeilles un Etat parfaitement caractérisé, avec son roi, sa noblesse, ses officiers publics, le peuple, des serviteurs, des armées en cas de guerre, et des châtiments réservés au sujet qui ne s'acquitte pas de son devoir. On y verra l'image d'une société admirablement bien gouvernée, où personne n'est sans une tâche déterminée et où chacun est traité conformément à ses mérites. On y verra encore l'image d'une congrégation de religieux de la plus haute observance. D'abord, les abeilles ont un supérieur général dont elles suivent et observent les ordres. Elles n'ont pas de propriété, toutes choses étant communes parmi elles. Chacune est chargée d'une fonction spéciale qu'elle s'occupe à remplir. Il y a des châtiments et des peines pour celles qui se seraient rendues coupables de quelque faute. Elles mangent toutes ensemble à une même heure. A l'entrée de la nuit, un signal particulier indique le moment du silence; et elles l'observent si étroitement qu'on n'entend aucun bourdonnement. Un autre signal donne, le matin, l'heure du réveil et du travail; et l'on punit celles qui se mettraient à la besogne avec paresse. Elles ont des sentinelles qui veillent durant le sommeil pour garder la ruche, et qui empêchent les bourdons de manger le miel. Il y a des portiers chargés d'interdire l'entrée de la maison à ceux qui viendraient la dépouiller. Elles ont aussi leurs frères convers : ce sont des abeilles qui ne font ni cire ni miel, et dont la tâche consiste à porter de la nourriture, de l'eau, et à remplir d'autres offices tout aussi nécessaires et tout aussi méprisés.

Un pareil état de choses qui est dû à la providence du suprême artiste, ravit d'admiration quiconque le contemple avec intelligence. On raconte de la reine de Saba qu'elle était hors d'elle-même, à la vue de l'ordre et de la magnificence que Salomon

avait introduits dans son palais. III *Reg*. x. Qu'un homme dont la sagesse était supérieure à celle de tous les autres hommes ait produit d'admirables œuvres, il n'y a rien en cela qui doive nous surprendre. Mais qu'un tout petit animal vive et agisse selon un ordre aussi parfait, c'est une chose qui doit porter notre étonnement à son comble. Seulement l'habitude de voir ces merveilles tous les jours leur ôte une grande partie de leur prix. Selon Pline, Aristomaque prenait tant de plaisir et de goût à observer les propriétés des abeilles, que pendant cinquante-huit ans ce fut là son occupation principale. *Plin*. VIII. Le même auteur ajoute qu'un autre personnage remarquable s'était fixé auprès des ruches pour mieux étudier et surprendre les secrets de ces animaux merveilleux. L'un et l'autre laissèrent des écrits où ils avaient consigné le résultat de cette longue et fructueuse expérience.

Je résumerai moi-même ici les lumières que deux grands auteurs, Elien et Pline, ont jeté sur cette matière. Il n'y a aucune de leurs observations qui ne soit un éclatant témoignage en faveur de la providence de celui qui a fait toutes ces choses. Je prierai auparavant le lecteur chrétien de ne pas regarder comme indigne de foi ce que je vais raconter : premièrement, à cause de l'autorité et des vastes connaissances que possédaient les écrivains dont les ouvrages me servent de sources ; en second lieu, parce que ce n'est point aux abeilles qu'il faut attribuer ces merveilles, mais à Dieu qui a voulu nous faire connaître de cette manière sa grandeur infinie. Quant aux sentiments en rapport avec un semblable sujet, je les laisse à la dévotion et à la prudence du lecteur. S'il fallait accompagner chacune des choses que nous allons citer d'une acclamation, on allongerait beaucoup trop ce traité. Il me suffira d'observer que, l'homme ayant été créé à l'image de Dieu, et ayant reçu en son âme cette divine lumière de la raison, grâce à laquelle il saisit les choses divines et comprend les conditions d'une république bien ordonnée, nous nous convaincrons que ces conditions ont été déterminées et appliquées par les abeilles avec une perfection inimitable. Qu'on se souvienne de cette observation, à chacune des choses qui vont suivre. Je le répète, et ne le perdons pas de vue, Dieu a créé toutes ces merveilles afin que nous puissions

connaître sa providence et sa grandeur, et que nous l'honorions en conséquence.

Commençons par ce que tout le monde sait. Les abeilles ont un roi; elles lui obéissent et le suivent partout où il veut aller. De même que les rois sont distingués des autres hommes par les insignes royaux, le sceptre, la couronne, et autres ornements de ce genre; de même le roi des abeilles a été distingué de la foule des sujets par un corps plus grand, plus beau, plus brillant, qu'il a reçu du Créateur. Ce que l'art a imaginé dans le premier de ces cas, la nature l'a fait elle-même dans le second. Il naît ordinairement dans chaque essaim trois ou quatre rois : c'est afin qu'il en reste quelqu'un, si les autres étaient victimes de quelque danger. Mais les abeilles qui ne sont pas d'avis de posséder plusieurs rois, en choisissent un, et immolent les autres. Elles le font avec beaucoup de peine; cependant la nécessité et l'amour de la paix l'emportant sur la douleur, elles songent à prévenir toute guerre et toute division. Aristote, à la fin de sa Métaphysique, partant de ce principe que le gouvernement de plusieurs est un mauvais gouvernement, en conclut qu'il n'y a dans cette grande république de l'univers qu'un seul maître, c'est-à-dire un seul Dieu : or, voilà les abeilles qui, sans le secours d'Aristote, comprennent les inconvénients de l'oligarchie; en conséquence, après avoir choisi un maître, elles mettent les autres à mort, sauf à les accompagner de leurs regrets. N'est-ce pas, de la part de ces petits êtres un trait frappant de discernement et de sagesse?

Leur roi choisi, elles s'occupent de bâtir leur demeure. Elles en revêtent d'abord les murs d'un enduit composé de plantes très-amères. Comme elles n'ignorent pas que leur miel est recherché par une foule d'animaux, par les guêpes, les araignées, les grenouilles, les hirondelles, les serpents et les fourmis, elles élèvent ce genre de barrière afin que l'amertume de l'enduit arrête les envahisseurs dans leur tentative de larcin. Pour la même raison les trois alvéoles qui sont les plus rapprochées de l'ouverture de la ruche ne contiennent pas de miel, de façon à ce que le larron n'ait pas de quoi satisfaire aisément sa cupidité. Tels sont leur discernement et leur prévoyance.

Après avoir pris cette précaution, elles construisent leurs habitations respectives. Elles commencent par en construire une grande et magnifique pour leur souverain, telle en un mot que l'exige la dignité royale, et elles l'environnent d'une sorte de retranchement, pour lui donner à la fois un aspect plus imposant et plus de sécurité. Ensuite elles élèvent leurs propres demeures : ce sont ces petites cellules que nous apercevons dans les rayons. C'est là qu'elles habitent, c'est là qu'elles se reproduisent, et qu'elles conservent comme en des vases le miel qu'elles élaborent. Ces cellules sont hexagones, semblables toutes les unes aux autres et dans des proportions parfaites. En les construisant, les abeilles n'emploient ni la règle, ni le plomb, ni tout autre instrument de ce genre : elles ont assez de leur petite bouche et de leurs petits pieds. Si bien qu'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la perfection de l'œuvre ou des moyens avec lesquels elle a été exécutée. Elles n'oublient pas non plus de construire des habitations pour leurs serviteurs, c'est-à-dire pour les bourdons : seulement, quoique ces derniers soient plus gros que les abeilles, leur habitation est plus petite.

Quand la ruche est achevée, quand les divers compartiments qui la composent ont reçu leur destination, on s'occupe du travail, et on répartit les charges qui s'y rapportent de la manière suivante. Les plus anciennes des abeilles, celles qui sont en quelque façon dispensées du travail ont pour fonction spéciale d'escorter le roi et de composer, pour ainsi parler, sa cour et sa garde d'honneur. Celles qui, par leur âge, viennent immédiatement après celles-ci, sont chargées, en raison de leur expérience et de leur dextérité, de faire le miel. Restent les plus jeunes qui vont dans la campagne recueillir les sucs nécessaires à l'élaboration du miel et de la cire. Chacune d'elles porte une charge quadruple. Avec leurs pattes de devant elles garnissent de provisions leurs pattes de derrière, lesquelles au lieu d'être lisses offrent quelques aspérités, afin de retenir le fardeau qui leur est imposé. Avec leur bouche elles en font de même aux pattes de devant ; d'où il résulte qu'elles reviennent à la ruche, chargées d'un quadruple fardeau. Elles sont reçues à leur arrivée par d'autres

abeilles, qui viennent de deux en deux, ou de trois en trois, les débarrasser de leur butin. D'autres le transportent auprès des ouvrières qui élaborent le miel, et commencent par lui donner un premier apprêt. D'autres assistent ces dernières dans leur élaboration. D'autres s'occupent à polir les rayons, comme on blanchit les murs d'une maison, après les avoir élevés. D'autres apportent certaines choses dont elles font leur nourriture. D'autres vont chercher de l'eau à l'usage de celles qui travaillent dans l'intérieur de la ruche : elles se servent à cet effet de leur bouche ou de petits poils dont leur corps est couvert ; elles les mouillent et permettent ainsi aux recluses d'étancher leur soif. D'autres remplissent l'office de gardes et de sentinelles, elles barrent l'entrée de la ruche aux malfaiteurs. Le roi préside à ces œuvres diverses : il parcourt ses états, examinant les travaux, et encourageant l'activité de ses sujets par sa royale présence. Jamais cependant il ne met la main à l'œuvre. Il est né pour commander et non pour servir. Dans ses tournées il est toujours accompagné des abeilles qui forment sa cour.

Il suffirait de ces détails pour montrer combien nous devons admirer la sagesse et le pouvoir de ce Dieu qui a établi un pareil ordre et distribué si bien les offices nécessaires à l'élaboration d'un aliment si doux, si suave, à l'usage de ces hommes qui l'affligent tant de fois par leur malice et leur conduite. Mais à ces détails j'en ajouterai d'autres non moins prodigieux. Comme un monastère véritable, chaque ruche a ses lieux secrets et séparés. Le miel étant destiné aux hommes, dont plusieurs poussent la délicatesse fort loin, le Créateur a voulu qu'il fût dans les conditions de la plus parfaite propreté. Un autre trait de sagacité remarquable, c'est qu'elles profitent des jours où le mauvais temps les empêche d'aller dans la campagne, pour enlever de la ruche toutes les ordures. Elles ne veulent pas plus perdre un seul jour de travail que rester oisives, le jour où le travail accoutumé n'est pas possible. En conséquence, elles réservent pour le beau temps la tâche la plus importante, et elles s'acquittent dans le mauvais temps de celle qui l'est beaucoup moins.

Les jours où le vent souffle, elles se munissent d'un lest pour

lui résister; ce lest consiste dans un caillou dont elles ajoutent le poids à celui de leur petit corps, et moyennant cette précaution, elles affrontent le vent. Mais n'y a-t-il pas en tout cela une preuve manifeste de cette Providence souveraine qui a voulu égaler la prudence de ces animaux à celle de l'homme? Autre chose encore : Si la nuit les surprend dans les hcamps, elles se couchent sur les épaules, afin que leurs ailes ne soient pas mouillées par la rosée du matin, et qu'elles ne deviennent pas impuissantes à voler. Qu'ajouterai-je? Elles mangent toutes à la même heure, et le temps de la réfection est aussi déterminé que celui du travail. Pareillement, elles vont se reposer à la même heure, c'est-à-dire vers l'entrée de la nuit. Un murmure et un bourdonnement très-fort s'élèvent alors parmi elles. Puis, celle qui remplit les fonctions de héraut public fait entendre trois ou quatre bourdonnements significatifs, et à ce signal du repos, toutes se taisent sur-le-champ et observent un profond et parfait silence. Dès que l'aube paraît et qu'il est temps de se remettre au travail, la même abeille repète le même signal; aussitôt ce petit peuple se réveille, et chacun de ses membres s'en va remplir l'office dont il a été chargé. Quelqu'un fait-il le paresseux, et refuse-t-il de mettre la main à l'œuvre, on lui inflige un châtiment, et ce châtiment n'est autre que la mort. La rigueur déployée en cette occasion prouve que la république des abeilles est bien mieux ordonnée que la nôtre. Chez nous on voit une infinité de vagabonds et de gens oisifs, véritable fléau de toute société. Leur occupation est de vivre aux dépens d'autrui, de nouer des liaisons criminelles, de s'abandonner aux passions et aux orgies qui en sont la conséquence; en un mot, de se précipiter dans la multitude des vices qu'entraîne après elle l'oisiveté. On ne remarquera pas ce genre de vie chez les personnes qui s'appliquent tout le jour à remplir leur tâche.

Durant la nuit les abeilles ont leurs sentinelles qui ont pour devoir de défendre leurs trésors contre toute attaque. Elles ont surtout à se défier des bourdons, véritables voleurs domestiques. Aussitôt qu'ils voient les abeilles dormir, ils se lèvent silencieusement et viennent dévorer le fruit du travail de leurs com-

pagnes. Si les sentinelles les prennent en flagrant délit de larcin, elles les châtient avec indulgence, elles leur pardonnent cette première faute, et elles ne les mettent pas à mort. Mais les bourdons naturellement sujets à la fainéantise et à la gloutonnerie, deux vices extrêmement graves, ne se corrigent pas pour cela. Lorsque les abeilles vont en campagne, ils restent cachés dans la ruche : plus ils sont lâches et couards, plus ils sont vils et fourbes dans leurs procédés. Une fois seuls ils s'abattent sur les rayons et se gorgent de miel. A leur retour les abeilles s'aperçoivent des dégâts commis. Alors, mettant de côté la clémence, elles fondent avec fureur sur les bourdons et les massacrent sans pitié.

De même qu'elles traitent les bourdons fainéants et larrons avec une rigueur inflexible, elles traitent avec la plus grande affection celles de leurs compagnes qui seraient malades. Elles les exposent au soleil à l'entrée de la ruche ; elles leur portent à manger, elles restent à côté d'elles, et la nuit venue, elles les ramènent dans l'intérieur, de crainte que la fraîcheur ne leur devienne funeste. Tant qu'elles sont malades on ne souffre pas qu'elles travaillent ; il faut qu'elles aient recouvré leurs premières forces. Si elles meurent, on les accompagne hors de la ruche et on leur rend les honneurs de la sépulture. On croira peut-être que je cite ces faits en l'air. Or, ces faits sont bien garantis par l'autorité de très-graves auteurs, en sorte que, à dire le vrai, je raconte ici simplement les prodiges de ce Dieu qui, ayant nourri les enfants d'Israël dans une solitude où l'on ne trouvait aucun aliment, a bien pu douer ces petites créatures d'instincts à l'aide desquels elles agissent, quoique dépourvues de raison, comme les hommes qui en sont pourvus, et même d'une manière plus parfaite, ainsi qu'on le montrera tout à l'heure.

Lorsqu'elles doivent changer de séjour, elles ne partent qu'avec leur souverain. Elles le placent au milieu d'elles, afin qu'il ne soit pas aisément aperçu ; et elles s'en approchent toutes à l'envi, afin de lui témoigner leur dévouement. Est-il âgé et dans l'incapacité de voler, elles le prennent sur leurs épaules, et l'emportent. Où il s'arrête, l'essaim entier s'arrête aussi. S'il vient par hasard à s'éloigner et à disparaître, on s'empresse de se

mettre à sa recherche : la forte odeur que son corps exhale permet facilement de le retrouver et de le rendre à ses sujets. Dès qu'il leur fait défaut, l'essaim se dissout et périt. On ignore encore s'il possède un aiguillon ou s'il n'en possède pas. Mais ce qui est certain c'est que, s'il en a, il n'en use pas, regardant comme une chose indigne de sa majesté de remplir l'office de bourreau. Il pratique de la sorte cette remarquable sentence des philosophes, que les rois doivent se réserver à eux-mêmes le droit de distribuer les bienfaits, et laisser aux autres le soin d'exécuter les châtiments ; que le plus bel ornement de la royauté, c'est la clémence, et qu'en leur assurant l'amour de leurs sujets, elle leur garantit en même temps la sécurité de leur trône et de leurs jours. Voilà pourquoi sans doute les abeilles aiment tant leur souverain. Quand la mort le frappe, elles l'entourent et restent auprès sans vouloir ni boire, ni manger. Si on ne leur dérobait pas la vue de son corps, elles mourraient bientôt de douleur, tant elles lui témoignent d'affection et de fidélité.

Dieu n'a pas laissé l'abeille sans défense. A ne considérer que sa petitesse, nul animal ne possède d'arme plus redoutable que cet aiguillon dont elle frappe et transperce quiconque entreprend de lui enlever ses rayons. Du reste, il était convenable que, maîtresse d'un trésor si convoité, elle reçût du Créateur les armes nécessaires pour en défendre la propriété. C'est dans le même but qu'elles ont des sentinelles à leur porte : aussi aucun voleur ne se présente-t-il sans être signalé, et sans rencontrer la plus vive résistance.

Ces petits animaux ne se mettent point en campagne à toutes les époques de l'année : ils choisissent pour cela l'époque des fleurs, parce qu'ils puisent dans les fleurs de tout genre la matière nécessaire à la composition de leur miel. Pendant la saison du froid et de la neige, ils restent enfermés dans leurs ruches, se reposant l'hiver, comme les fourmis, des fatigues de l'été. Lorsqu'ils sortent de la ruche, ils ne vont pas au delà d'une soixantaine de pas. Arrivés à cette distance, ils lancent des éclaireurs en avant pour observer la campagne et examiner s'il leur est possible de butiner. Et comme si les abeilles devaient ressembler à

l'homme en tous points, dans le bien comme dans le mal, on voit des essaims en quête de provisions, se combattre l'un l'autre, combat qui n'est jamais plus sanglant que lorsque tout butin leur fait entièrement défaut, parce qu'ils s'efforcent de se ravir mutuellement ce qu'ils ont amassé. Les deux armées s'avancent, leur chef à la tête, l'une pour piller, l'autre pour se défendre; et il s'engage une bataille terrible où bien des combattants succombent, victimes de cette fatale nécessité qui foule aux pieds toutes les lois de l'humanité et de la justice.

On a découvert apparemment dans tout ce qui précède des traits frappants de ressemblance avec le spectacle que nous offre la société humaine. Mais s'il y a lieu de s'étonner en voyant ces petits animaux agir comme nous agissons, c'est le sujet d'une plus grande surprise de remarquer en eux une science qui rappelle à quelque égards celle de Dieu. Connaître l'avenir est un des priviléges du Seigneur. Or, les abeilles connaissent aussi l'avenir, du moins en tant qu'il intéresse leur conservation. Elles connaissent les pluies et les tempêtes avant qu'elles s'élèvent. En ces moments, elles ne vont pas butiner bien loin; elles volent en bourdonnant aux environs de la ruche. Lorsqu'elles remarquent cette circonstance, les personnes qui s'occupent de ces animaux avertissent les villageois du changement qui se prépare, afin qu'ils prennent leurs précautions en conséquence. Voilà un point à propos duquel l'homme est inférieur à l'abeille; il ne prévoit pas ce qu'elle pressent. Après cela comment trouver extraordinaire que les abeilles imitent l'homme en certaines choses, puisqu'elles le dépassent en ce qui regarde le pressentiment infaillible de l'avenir?

Mais ce qui porte en cette matière mon étonnement à son comble, c'est le miel dont l'élaboration est le but des aptitudes que nous venons de parcourir. Que de soins, que de moyens nécessaires pour préparer une conserve de citrons, de limons, ou de tout autre fruit! Il faut du feu, des cuissons réitérées, des vases et des instruments spéciaux, et de plus des personnes connaissant parfaitement le secret de ces opérations. Quels sont les instruments à l'usage de l'abeille? de petites pattes aussi minces qu'un fil et un aiguillon aussi mince que ses pattes. Pourtant,

c'est avec ces faibles instruments, sans employer la cuisson et le feu, qu'elle prépare cet aliment délicieux, qu'elle transforme le suc des fleurs en ce miel suave, tantôt jaune comme la cire, tantôt blanc comme la neige. Et elle n'en produit pas une quantité peu considérable, ainsi qu'on le penserait en raison de sa petitesse, mais autant qu'on en retire au temps voulu d'une ruche. Or, de qui a-t-elle appris cette merveilleuse alchimie; de qui a-t-elle appris à changer une substance en une autre toute différente? Que tous les confiseurs du monde viennent avec les secrets de leur art, leurs instruments, leurs procédés, et qu'ils essaient de convertir des fleurs en miel. Non-seulement l'homme avec son esprit n'en est point arrivé à ce résultat, mais il n'a même pas saisi le mystère de cette transformation étrange. Et il y a des hommes assez insensés pour oser scruter les mystères du Créateur, quand leur pénétration ne parvient pas à comprendre ce qui s'accomplit tous les jours à la porte de leur habitation !

Ce qui est aussi remarquable, c'est de voir ces animaux transformer le butin qu'ils portent à la ruche, une partie en miel, une autre en cire. Par quel moyen arrivent-ils à élaborer avec les mêmes éléments des substances si différentes? Supposé que leur butin contienne des éléments divers, qui leur a appris une diversité dont nous ne nous apercevons pas nous-mêmes? Qui leur a désigné la plus délicate partie, pour qu'ils en fassent du miel, et la plus grossière pour qu'ils en fassent de la cire? Quelle chose serait impossible à l'auteur de tant de merveilles? Oui, Dieu est vraiment admirable en toutes ses œuvres; et il ne l'est pas moins dans les petites que dans les grandes.

Et maintenant qu'avons-nous à faire sinon à remercier Celui qui a doué ces animaux de pareilles aptitudes, plutôt en faveur des hommes qui en recueillent le fruit qu'en faveur de ces animaux eux-mêmes? Mais, tout en jouissant de tels avantages, nous n'en sommes pas plus reconnaissants envers Dieu; et nous ne nous appliquons pas à contempler la sagesse et la puissance dont il nous a donné un témoignage dans la création d'un animal aussi petit et aussi industrieux. C'est à quoi faisait allusion l'Ecclésiastique en disant que, si l'abeille était une des plus petites créatures

ailées, cependant le fruit de ses fatigues était le principe de toute suavité. *Eccl.* XL. Voilà aussi pourquoi je disais au commencement que l'homme est plongé dans un océan de merveilles, sans qu'il ait des yeux pour les voir, des oreilles pour entendre les enseignements de leur muette éloquence, et un cœur capable de s'élever, par la considération de ces œuvres merveilleuses, à la connaissance de leur auteur.

CHAPITRE XXI.

Des vers à soie et de quelques autres petits animaux nuisibles à l'homme.

I.

Des vers à soie.

Telle est la beauté des œuvres de l'artiste suprême qu'elles paraissent vouloir chacune revendiquer le prix sur toutes les autres. Toutes sont belles d'une certaine façon; et l'on ne saurait refuser au ver à soie cette qualité. Nous avons déjà observé que la plupart des ornements en usage dans le monde et dans les églises sont dus à ce petit animal. Quant à l'art merveilleux avec lequel il prépare cette substance, il a été chanté en vers très-élégants par Jérôme Vida. Je me bornerai à résumer ici ce qu'en rapporte ce poëte.

Le ver à soie naît d'un œuf excessivement petit que dépose la femelle. Il suffit de les exposer au soleil ou de les porter sur soi pour qu'en moins de trois jours ils s'animent à cette chaleur fécondante, et qu'ils naissent à la vie avec tous leurs sens. C'est un fait que saint Basile invoque pour établir la crédibilité de la résurrection générale. *D. Basil. Hexam.* Celui qui peut en un temps si restreint donner la vie à des êtres aussi petits, pourra bien, conclut-il, ranimer nos ossements et notre poussière, en quelque endroit qu'ils soient dispersés. Dès qu'ils sont nés, ces vers se mettent à manger avec beaucoup de voracité. A mesure qu'ils mangent, ils grandissent et se développent. Après avoir passé quelques jours à manger, ils s'endorment. Pendant ce sommeil, ils digèrent et s'assimilent la nourriture qu'ils ont prise; puis ils

s'éveillent et recommencent à manger avec autant d'avidité. Au bruit que font leurs petites dents en déchirant les feuilles dont ils se nourrissent, on dirait du bruit que fait la pluie qui tombe sur les toits. Ils répètent trois fois cette double opération ; il y a trois époques où ils mangent, et trois où ils dorment, jusqu'à ce qu'ils se soient suffisamment développés. Arrivés à ce point, ils cessent de manger, et se mettant à l'œuvre ils travaillent à dédommager leur hôte des dépenses qu'il a faites pour les nourrir. Ils lèvent un peu la tête et cherchent quelque branche où ils puissent attacher les deux bouts du fil qu'ils tirent de leur propre substance. La branche garnie de fils, ils bâtissent leur demeure au milieu : c'est ce qu'on appelle le cocon. Il est formé de fils entrelacés d'une manière si habile et si étroite qu'on en prendrait les parois pour du parchemin. De même que les hommes, après avoir construit les murs d'une maison, les recrépissent afin de les rendre unis et brillants ; de même le ver à soie, quand il a construit sa demeure, la polit intérieurement à l'aide d'un petit instrument parfaitement accommodé à cet objet, et situé au-dessus de la bouche. Cette opération n'empêche pas le cocon de surnager, si on le plonge dans l'eau, et de n'en être pas pénétré. Ainsi l'a disposé la Providence divine ; autrement, les travaux de ce petit animal nous deviendraient inutiles. Grâce à l'intégrité et à la solidité du cocon, il est aisé, en le plongeant dans une eau chaude, de recueillir les fils qui se détachent alors les uns des autres ; ce qui serait impraticable si le cocon était pénétré par l'eau et en devenait imbibé. La conséquence de ce dépouillement par l'eau bouillante est la mort du ver qui a construit cette demeure : tel est le prix qu'on lui donne pour son travail. Mais on ne traite pas de la sorte les vers qu'on se propose de conserver. Ceux-ci, à l'étroit dans leur clôture, y pratiquent avec leur bouche une petite ouverture et sortent grandis et développés ; ils ont de petites cornes et de petites ailes, et ils sont pour ainsi parler transformés en oiseaux. Il y a parmi eux des mâles et des femelles. Si ressemblants qu'ils paraissent, ils savent bien se reconnaître et s'accoupler. Ils restent ainsi quatre jours : ce qui prouverait que leurs petits corps offriraient les véritables conditions des différences

sexuelles. Au bout de ces quatre jours, le mâle meurt, et la femelle pose ses petits œufs dont nous avons parlé : après quoi elle meurt elle-même, laissant la semence qui doit perpétuer sa race. Il est évident par là que la production de la soie est la fin pour laquelle ces petits vers ont été créés par le Seigneur. Dès qu'ils ont en effet rempli cet office, sans souffrir aucune violence, ils s'éteignent, attestant par la promptitude de leur mort que tel est le but de leur existence et qu'elle doit finir dès que ce but est obtenu.

Cet exemple établit une fois de plus que toutes choses ont été faites en vue de l'homme. N'est-ce pas pour l'homme que vivent ces animaux si industrieux, puisque, leur tâche accomplie, ils meurent aussitôt. Je ne suis pas né pour moi, mais pour vous, semblent-ils nous dire; c'est pourquoi, dès que je ne vous suis plus utile, je me hâte de disparaître. Ce qui confirme cette conclusion, c'est que les vers à soie n'usent pas de l'habitation qu'ils construisent : à peine est-elle finie, qu'ils la percent et qu'ils l'abandonnent, comme l'ayant faite, non à leur usage, mais à l'usage de l'homme. Voilà avec quelle délicatesse et quelles attentions nous avons été traités par la Providence. Non contente d'avoir mis à notre disposition la toison des brebis et la peau des animaux, elle nous a donné de plus cette riche et précieuse matière.

Chose étonnante, quoique beaucoup plus fins qu'un cheveu, quoique formés d'une humeur et d'une matière sans consistance, les fils du cocon deviennent si forts qu'on peut facilement les recueillir, les dévider, les tisser, et les tourmenter de mille façons, avant de les transformer en étoffes de soie. Le maître de l'univers est donc bien admirable en toutes ses œuvres. Il est bien puissant aussi pour avoir rendu un animal qui naît en deux jours, qui vit deux mois, capable de préparer une chose si précieuse et si délicate, que tout le génie de l'homme ne saurait reproduire.

Je finirai cet article par une observation de Pline. Cet écrivain dit que les vêtements de soie n'étaient autrefois employés que par les femmes. Les hommes ne s'en servirent que plus tard : accoutumés qu'ils étaient à ne plus porter la cuirasse, ils ne pou-

vaient souffrir les étoffes communes, et c'est pour cela qu'ils empruntèrent aux femmes leurs propres étoffes.

II.

De quelques autres petits animaux qui sont nuisibles à l'homme.

Puisque nous traitons, en ces chapitres, la question de l'existence des animaux les plus petits, on sera peut-être tenté de demander pourquoi Dieu, à côté des animaux qui sont utiles et agréables à l'homme, a créé une foule d'autres êtres qui lui sont à charge et nuisibles. Tels sont les mouches, les moucherons, et autres animaux semblables qui nous disputent et troublent par leurs persécutions les quelques instants où nous pouvons nous délasser des sollicitudes et des fatigues de la journée. Voici la réponse : De même que nous sommes redevables à la faute de notre premier père des peines, des incommodités de cette vie et de la mort elle-même ; ainsi nous sommes, par la même raison, en butte aux persécutions de ces petits animaux, et cela avec justice. L'homme qui, comparé au Seigneur, est moins qu'un moucheron, a osé se révolter contre son Dieu et lui désobéir. Dieu a permis, en punition, que de petits animaux se révoltassent contre l'homme, le molestassent et l'humiliassent, sans que, malgré notre noblesse, nous puissions nous dérober aux atteintes de ces abjectes créatures, et nous défendre contre leurs attaques. Mais Dieu agissant toujours par bonté et par miséricorde, il a fait de ce châtiment un remède. Comme toutes les autres misères de la vie présente, celle-ci est destinée par le Père céleste à nous inspirer l'horreur et le dégoût du monde, et l'amour de ce sein paternel que l'Epouse des Cantiques trouvait plus suave que le vin, c'est-à-dire, que tous les plaisirs de la terre. *Cantic.* I. C'est une vérité si évidente qu'Eucher avouait ignorer lequel de ces deux motifs était le plus propre à porter les hommes vers Dieu, ou de l'amertume des maux dont il nous afflige en ce monde, ou des délices et des biens par lesquels il nous attire.

Après avoir montré combien Dieu a été admirable dans la création des animaux les plus petits, il serait juste de montrer qu'il ne l'a pas été moins dans la création des animaux les plus grands.

On verrait ainsi qu'il est le même dans toutes ses œuvres, et l'on comprendrait la réponse que fit un ange à celui qui lui demandait son nom. « Pourquoi me demandes-tu mon nom? lui dit-il; il est admirable. » *Judic.* XIII, 18. Ce serait le lieu de citer les deux monstres que le Seigneur désigne dans le livre de Job sous les noms de Béhémoth et de Léviathan, et dont il fait une description détaillée. *Job,* XL-XLI. Je pourrais parler encore des baleines, que tout le monde connaît. Mais je n'en dirai rien et je mentionnerai seulement la grandeur phénoménale d'un poisson que la mer rejetta sur la plage, le vingt-deuxième jour d'avril, l'an quinze cent soixante-cinq. C'est un des animaux les plus grands qu'on ait jamais vus. Sa longueur était de quarante coudées. Sa peau était noirâtre sur le dos et blanche sous le ventre. Sa queue avait cinq coudées de long et quinze palmes de large. Sa grosseur était telle que deux hommes d'une haute stature placés à ses différents côtés, s'apercevaient à peine. Ses yeux avaient chacun une coudée de long. Il est à remarquer que sa tête dépassait en hauteur de quatre coudées le reste du corps. La bouche au lieu d'occuper la place qu'elle occupe chez les autres poissons était dans la région du ventre. Ses dents les plus grosses avaient huit coudées. Elles étaient en tout au nombre de trente-quatre, dix-sept de chaque côté. Chacune avait une demi-coudée de diamètre; et une palme environ les séparait les unes des autres. Il faut observer dans la structure de ce poisson le dessein de la divine Providence. Elle a donné à cet animal une tête haute et saillante afin qu'il découvrît au loin les poissons dont il fait sa nourriture. La tête, par suite de cette disposition, se trouvant à une certaine distance des flots, la bouche a été placée dans la partie inférieure du corps, afin de s'emparer aisément de la proie qui lui aurait été signalée. J'ai ouï dire que le sein de ce même poisson contenait une huile des plus précieuses et des plus salutaires.

CHAPITRE XXII.

Autres propriétés remarquables de divers animaux.

Aux cinq chapitres précédents, où le présent sujet est examiné avec un certain ordre, j'ajouterai le chapitre actuel consacré à raconter quelques traits extraordinaires qui se rapportent aux animaux. Ici, comme dans le spectacle qui vient de se dérouler sous nos regards, nous verrons briller la sagesse de cette main puissante qui a rempli le monde de merveilles et qui a fait de toutes les créatures autant de témoins et de prédicateurs de sa gloire, destinés à triompher de l'insensibilité de notre cœur.

I.

Du phénix et de quelques autres animaux.

En première ligne mettons le phénix, un des oiseaux les plus rares et les plus étonnants. Saint Ambroise le dépeint en ces termes : « Cet oiseau habite, dit-on, l'Arabie, et sa vie est quelquefois de cinq cents ans. Lorsqu'il comprend qu'il approche de sa fin, il construit une espèce de couche funèbre composée d'encens, de myrrhe et d'autres herbes odoriférantes : il se place au milieu, et y rend le dernier soupir. De son cadavre naît un ver : ce ver se développe peu à peu, jusqu'à ce que, enfin, il se revête d'ailes semblables aux ailes de l'oiseau dont la mort lui a donné la vie. C'est ainsi que le phénix se renouvelle, et qu'il reprend ses premiers traits et sa première forme. Par cet exemple, la divine Providence nous confirme en la foi de cette résurrection en laquelle nous devons croire et que nous devons espérer. Voilà pourquoi Dieu a permis que cet oiseau se perpétuât de cette manière. Ce prodige s'adresse donc à nous, il s'opère pour nous ; car l'homme n'a pas été créé pour les oiseaux, mais les oiseaux ont été créés pour l'homme. Il nous fait comprendre encore comment Dieu ne saurait souffrir que ses saints périssent sans retour, lui qui ne permet pas que cet oiseau, en mourant, s'éteigne à jamais. Et qui a fait connaître au phénix l'heure précise de sa mort ? Qui lui a dit de bâtir son bûcher, de le couvrir de plantes

aromatiques, d'y monter, et d'y terminer ses jours, de manière à ce que les parfums de sa couche funèbre neutralisassent par leur suavité la mauvaise odeur de la corruption? » *D. Ambros. Hexam.* v, 23. Apprenons par cet exemple combien de moyens merveilleux la Providence divine met en œuvre pour la conservation des espèces créées. Voilà certes un moyen bien nouveau, et bien extraordinaire, soit en lui-même, soit dans les circonstances qui l'accompagnent. Et notez qu'il naît un seul ver de la corruption du phénix pour en perpétuer la race, quoiqu'il soit habituel de voir un grand nombre de vers surgir de la pourriture. Jamais le trait d'un archer ou d'un chasseur n'atteindra cet oiseau ; car le Seigneur ne permettra pas que cette espèce phénoménale dont il est l'auteur, disparaisse du monde, bien qu'elle soit représentée par un seul individu.

Mais passons aux animaux qui nous sont mieux connus. La bonté de ce Dieu à qui la vertu est si chère, nous offre en ses créatures des traits propres à nous en inspirer l'amour. Au témoignage d'un pieux docteur, les cerfs par leur conduite nous enseignent à aimer et à secourir le prochain, c'est-à-dire, à pratiquer la charité. *Euseb. Emiss.* Lorsqu'ils ont une large rivière à passer, ils se rangent sur une seule file, de manière à ce que chacun puisse appuyer sa tête sur le dos de celui qui le précède. Un seul est privé de ce soulagement, celui qui nage en tête ; il sacrifie son propre avantage à celui de ses compagnons. S'il est trop fatigué, il se met le dernier, laissant à celui qui vient après lui le soin de guider la troupe et d'exercer la même générosité. Que la vie aurait de charme, si les hommes s'aidaient ainsi les uns les autres !

Aristote a rapporté un exemple semblable de charité réciproque de la part des grues ; exemple que Cicéron cite avec éloge. Lorsque ces oiseaux se mettent en marche, et vont chercher des climats plus chauds, ils forment dans leur vol un triangle : de la sorte, ils fendent mieux l'air, ils triomphent avec moins de peine de sa résistance, et, se servant de leurs ailes en guise de rames, ils poursuivent rapidement leur voyage. Pour ne pas trop se fatiguer, ils prennent aussi la précaution de poser leur tête sur les

épaules les uns des autres. Lorsque la grue qui est au sommet du triangle, étant dépourvue de ce soulagement, se sent accablée de lassitude, elle cède sa place, et de première devient la dernière afin d'appuyer sa tête comme les autres. C'est à la grue qui se trouvait à ses côtés de lui succéder en ces fonctions.

Malgré leur férocité, on trouve chez les loups quelques traits de ce genre; car l'auteur de l'univers n'a négligé aucune de ses œuvres. Quand ces animaux sont obligés de traverser un torrent impétueux, chacun saisit de sa gueule la queue de celui qui est devant; et par cette combinaison de toutes leurs forces, ils parviennent à surmonter la rapidité et la violence du courant. On voit aussi plusieurs autres animaux, même des plus féroces, se témoigner une affection mutuelle et lécher entre eux leurs blessure: tels sont les bœufs, les chiens, les chats, les lions et les ours. Ils se grattent aussi les uns les autres, dès qu'il leur est impossible de le faire tout seuls. J'ai vu moi-même deux animaux que je n'oserais nommer, dont l'un avec ses dents grattait le corps de l'autre en toute son étendue. Il parait que ce dernier éprouvait une vive démangeaison à l'une de ses jambes; il l'étendait d'un air significatif. Son camarade comprenant la demande qui lui était adressée, s'empressa sur-le-champ de donner satisfaction à cette requête. A son tour, celui-ci voulut être l'objet de la même faveur : il s'étendit à terre de tout son long, et il ne tarda pas à voir son désir accompli comme il avait accompli lui-même le désir de son semblable. Or, par des exemples de cette nature, est-ce que le Créateur ne condamne pas l'ingratitude et l'insensibilité humaines? Ne devrions-nous pas, en présence de cette sollicitude sans bornes, ouvrir la bouche pour chanter avec les Séraphins, que le ciel et la terre sont remplis de la gloire du Seigneur?

S'il y a des animaux qui nous offrent de remarquables modèles de charité, il y en a qui nous offrent des modèles tout aussi remarquables de chasteté. Elien raconte qu'un roi scythe possédait une jument de toute beauté, laquelle avait mis bas un magnifique cheval. Comme on ne trouvait pas une bête d'assez bonne race pour l'accoupler avec la jument, on imagina de dé-

guiser celle-ci de manière à ce qu'elle ne fût pas reconnue par le cheval qu'elle avait produit, et à obtenir ainsi le résultat voulu. Mais lorsqu'on ôta les couvertures dont on s'était servi, ces deux animaux saisis d'horreur pour l'inceste qu'ils venaient de commettre se précipitèrent l'un sur l'autre et se mirent en pièces. Dieu veut que la loi de l'honnêteté soit bien avant gravée dans nos cœurs, puisqu'il l'a rendue impérieuse à ce point chez les animaux. La fameuse Sémiramis, mère de Ninus, foula aux pieds cette loi; mais son fils, en la faisant mourir, lui paya le prix qu'un tel forfait méritait. *D. August. de Civit. Dei*, XVIII, 2.

Le même Elien cite un trait à peu près pareil au précédent, à propos d'un chameau et de sa mère. V, 22. Le gardien du troupeau ayant déguisé la mère afin que le chameau ne la reconnût pas, dès que le déguisement eût été enlevé, celui-ci entra dans une telle fureur qu'il déchira d'abord des pieds et des dents le gardien, et qu'il se déchira ensuite lui-même. C'est un fait constant que de semblables unions n'ont jamais lieu chez ces animaux. Il paraît encore que le mâle ne s'approche point de la femelle, lorsqu'il n'est point entouré d'une solitude complète. La même loi est en vigueur parmi les éléphants. Les Massagètes sont bien éloignés de cette pudeur et de cette honnêteté, eux qui usent publiquement de leurs femmes. Par où l'on voit que les hommes privés de la connaissance du vrai Dieu et plongés dans la barbarie, en viennent insensiblement à détruire les sentiments les plus naturels et à dépasser en brutalité la brutalité même des animaux.

Citons aussi la chasteté de la tourterelle. Si elle vient à perdre son compagnon, elle se condamne à un veuvage irrévocable. « Apprenez ici, ô femmes, s'écriait à ce sujet saint Ambroise, quelle est la dignité et la noblesse de la viduité : vous la voyez même en honneur chez les oiseaux. — Qui a imposé cette loi aux tourterelles? ajoute-t-il ailleurs. Ce ne sont pas les hommes certainement; car les hommes ne l'ont même pas imposée aux femmes. Saint Paul lui-même n'est pas allé jusque-là. *Il est louable pour la femme, dit-il, de persévérer dans la chasteté; mais si la chasteté est au-dessus de ses forces, qu'elle recoure au mariage. Il vaut mieux se marier que de vivre au milieu d'in-*

supportables ardeurs. I. *Corinth.* VII, 8, 9. L'apôtre se borne à désirer chez les femmes ce qui a lieu habituellement chez les tourterelles. Dans un autre endroit il réitère aux personnes du sexe le conseil de se marier, si elles ne peuvent conserver la chasteté, comme la conservent ces oiseaux. I *Tim.* V. Par conséquent, c'est le Créateur qui a seul inspiré à la tourterelle ce penchant et cet amour pour la continence ; seul, il a le pouvoir d'établir des lois qui ne souffrent pas d'exception. Quoique dans la fleur de la jeunesse, la tourterelle n'en suit pas les ardeurs. Elle résiste aux séductions d'une union nouvelle, et parce qu'elle sait conserver la chasteté, elle respecte la foi qu'elle a promise à son premier époux. » *D. Ambr. Epist.* XXV ; *Hexam.* V, 19.

Il résulte de ces faits que toutes les vertus plaisent au Seigneur ; autrement il ne nous en aurait pas donné dans les animaux de si nombreux exemples. L'épervier est un modèle de noblesse ; le lion, un modèle de générosité ; l'éléphant, un modèle de docilité et d'obéissance ; le cheval, un modèle de courage et de vaillance ; le chien, un modèle de loyauté et de fidélité ; le cerf, un modèle de charité ; la république des abeilles, un modèle d'ordre et d'harmonie ; la fourmi, un modèle de prévoyance ; les jeunes cigognes, un modèle d'amour et de dévoûment filial ; enfin, la tourterelle, un modèle de chasteté.

Entre tant d'animaux si différents par leurs propriétés et par leurs espèces, je ne puis m'empêcher de faire mention de la sollicitude particulière de la Providence en créant l'animal à qui nous devons le musc. Cette liqueur est employée dans la composition de tous les onguents à parfum. En outre, à cause du calorique qu'elle contient, elle est d'un grand secours dans une foule de maladies : L'animal qui produit le musc, à une bourse divisée en deux parties, vers la région inférieure de son corps. C'est dans cette bourse qu'il distille cette liqueur si recherchée. Tous les quatre jours on est obligé de la recueillir dans un petit récipient en ivoire : autrement il s'en déchargerait lui-même, parce que la chaleur extrême de cette liqueur lui devient trop incommode. On en recueille ainsi une once environ par mois, laquelle se vend à Lisbonne jusqu'à dix et douze ducats. Je rapporterai à

ce propos un fait dont je ne parlerais pas s'il n'était de notoriété publique. Un père de famille de cette même cité laissa en mourant pour majorat à son enfant vingt-un de ces animaux. Or, ces animaux lui rapportent chaque année, tous frais d'entretien payés, six cent mille maravédis. En instituant ce majorat le père l'a subordonné à la condition suivante : que le nombre de ces animaux serait toujours le même, sous peine de compter une somme de trois mille ducats à l'hospice de la Miséricorde. On découvre clairement en toutes ces choses l'attention et les soins de cette Providence non moins empressée de procurer notre avantage que notre satisfaction. Qui ne serait frappé de la diversité des moyens qu'elle emploie dans ce but? Aurait-on cru que la sueur ou le superflu des aliments dans un animal pût distiller une liqueur précieuse? aurait-on cru à l'existence d'une bourse destinée à la recevoir, de crainte qu'elle ne se perdît? Evidemment ce bienfait, comme tous les autres, s'adresse directement à l'homme, puisque l'animal qui en est l'instrument n'en profite en aucune manière. Mais c'est une habitude invétérée dans l'homme d'user des dons de Dieu, sans élever ses yeux vers son bienfaiteur, comme s'ils ne lui étaient accordés qu'en toute rigueur de justice.

Le chien ayant été destiné au service familier de la créature raisonnable, le Créateur l'a doué d'instincts approchant si fort de la raison que, à part l'éléphant dont la supériorité en ce point est incontestable, il n'y a point d'animal qui pousse la sagacité aussi loin. On lira dans Elien et dans Pline des exemples frappants de la fidélité et de l'attachement de ces animaux. Elien rapporte entre autres celui-ci : Le serviteur d'un négociant s'en allait à une foire pour les affaires de son maître. Chemin faisant, il fut obligé de s'arrêter, et dans ce temps d'arrêt, il laissa tomber sa bourse, sans s'en apercevoir, avec tout l'argent qu'elle contenait. Il se remit en route ; mais son chien resta à côté de l'argent pour le garder. Arrivé au but de son voyage, et se voyant sans argent, il revint sur ses pas, et trouva son chien expirant de besoin auprès de la bourse qu'il avait gardée avec tant de fidélité. Voilà quelle est la constance et la force des inclinations que le Créateur a données à ces animaux, en vue de la fin à laquelle il les desti-

nait. N'est-ce pas une honte pour nous de voir le chien nous laisser bien loin derrière lui par sa fidélité à l'égard de son maître?

II.

Prodigieux rapports de l'instinct de quelques animaux avec la raison humaine.

Nous sommes partis, dans les présentes études, de ce principe, que le Créateur a suppléé chez les animaux à l'absence de la raison, ornement et privilége de l'humanité, par des instincts sous l'impulsion desquels ils agissent comme s'ils possédaient cette faculté. De là ce mot connu d'Aristote que les œuvres de l'animal ressemblent en beaucoup de points aux œuvres de l'homme. Nous dirons plus : nous affirmerons qu'il s'en rapproche même par les sentiments et les affections. Il est aisé de le prouver, non-seulement en rappelant les marques de colère, d'amour, de haine, sentiments d'un ordre inférieur et, pour ainsi parler, corporel, dont ils nous offrent tous les jours des exemples; mais encore par des actes d'un ordre plus noble et plus élevé : je vais en mettre quelques-uns sous les yeux du lecteur. Le lévrier pur sang a la conscience de sa noblesse et de sa dignité. Les roquets ont beau se déchaîner, aboyer contre lui, et lui chercher noise : il continue son chemin sans s'arrêter un moment pour se défendre, et sans pousser un seul aboiement. Il comprend qu'il serait indigne de sa race de faire attention à des ennemis si méprisables et de leur tenir tête. C'est une leçon à l'adresse des âmes grandes et généreuses : elles ne doivent faire aucun cas des clameurs d'un vulgaire abruti, ni se désister pour cela de leurs bons desseins. Voici un trait fort à propos que l'histoire nous apprend sur le célèbre capitaine Fabius Maximus. La soldatesque le qualifiait de lâche parce qu'il se tenait sur la défensive et qu'il refusait la bataille à Annibal. Mais le général qui savait bien ce qu'il faisait, méprisait toutes ces injures; et il disait à ce sujet que celui à qui le courage faisait défaut pour mépriser les clameurs du vulgaire n'en aurait pas davantage pour regarder en face l'ennemi.

Une personne digne de foi me racontait une chose qu'elle avait vue avec un sensible étonnement. Un magnifique lévrier était

étendu sur le bord de la mer. Un roquet survient, et se met à aboyer, à l'obséder et à le provoquer de toutes les manières. Le lévrier cependant ne bougeait non plus qu'un terme. Enfin l'importunité du roquet atteignit de telles proportions que la patience du noble animal fut poussée à bout. Savez-vous comment il en tira vengeance? Ne voulant pas s'abaisser à répandre un sang aussi méprisable, il saisit son adversaire par la peau et le plongea sous l'eau où il le contint jusqu'à ce qu'il fut étouffé. Telles sont les œuvres de la Providence et de la sagesse du Créateur.

Le cheval a aussi le sentiment de sa noblesse. Lorsqu'il est de bonne race et bien entretenu, qu'il sort frais et dispos de l'écurie, la rue est pour lui trop étroite. Il va tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, s'essayant à courir, bondissant, et courbant sa tête avec une sorte de coquetterie et de grâce. Il comprend très-bien le prix de ses harnais; et quand ils sont remarquables par leur richesse, on le voit déployer plus d'entrain et de folâtre gaieté. Bucéphale, cheval d'Alexandre, ne souffrait pas, d'après ce que raconte Elien, lorsqu'il était caparaçonné d'autre cavalier que son maître. Il fléchissait alors le genou, pour que celui-ci le montât plus facilement. Désarmé, au contraire, il se laissait monter par le premier écuyer venu. Quoique le cheval soit utile dans la paix comme dans la guerre, Dieu l'a créé plutôt en vue de celle-ci que de celle-là, et l'a doué conséquemment des qualités que la guerre réclame. Le coursier est superbe, plein de feu, de fidélité, de hardiesse et de vaillance. La main de la sagesse divine se montre ici avec tant de clarté que le Seigneur a voulu peindre lui-même à Job son serviteur les qualités de ce généreux animal. « Est-ce toi, lui dit-il, qui as donné au cheval sa vigueur? De son sabot il creuse la terre; il est fier de sa hardiesse; il court au-devant des ennemis armés. Il méprise le danger et affronte ouvertement le glaive. Sur lui le bruit du carquois retentit ; la flamme de la lance et du bouclier étincelle. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu le son de la trompette? il dit : Allons. Et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes. » *Job,* XXXIX; 19-25. Indépendamment de ces qualités, le cheval est encore remarquable par sa fidélité. Il retient ce qu'on

lui apprend, si l'on se donne la peine de le dresser. Il sait garder le silence lorsque l'on fait quelque expédition nocturne; c'est du moins ce qu'assurent les gouverneurs des places voisines de l'Afrique.

Le cheval est encore, parmi les animaux de haute taille, l'un des plus beaux, des plus élégants, et l'un de ceux qui offrent les proportions et la robe les plus admirables. Il y en a qui, des pieds à la tête, sont d'une blancheur comparable à celle de la neige. D'autres ont une robe de diverses couleurs; d'autres rappellent par leur couleur celle de l'or. Ils ont une crinière gracieuse qui est pour eux une sorte de panache naturel. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, malgré sa haute taille, malgré sa superbe et sa fierté, cet animal est aussi doux et aussi facile à dompter qu'une brebis. Il se soumet à l'homme, il lui obéit aveuglément; il va, il vient, il marche, il court, il s'arrête suivant le caprice de son maître. L'homme ne devrait-il pas apprendre à obéir à son Créateur comme son coursier lui obéit à lui-même? Si, grâce aux dispositions de la providence du Seigneur, le cheval est pour l'homme un auxiliaire infiniment utile, dans ses voyages, dans ses travaux et dans les dangers; s'il contribue à faire ressortir la dignité et l'autorité de son cavalier, ne serait-il pas juste d'en remercier l'auteur de tous ces bienfaits? Notre cœur s'arrête à considérer le don, et il oublie celui à qui il en est redevable : et pourtant le don n'existe que pour nous rattacher à notre bienfaiteur. Nous faisons halte au milieu du chemin, et nous n'arrivons jamais au terme. Enfin, chose plus déplorable encore, la beauté d'un cheval est pour nous l'occasion d'aller promener notre vanité et notre folie.

C'est aussi un noble animal que le lion, un animal à qui n'échappe pas non plus le sentiment de sa force. Lorsqu'on le poursuit, au lieu de tourner le dos et de s'enfuir, il regarde face à face, dit Élien, ceux qui le poursuivent, et il les menace par ses fiers rugissements. Mais lorsqu'il rencontre un tertre qui le dérobe à la vue de ses ennemis, il s'enfuit avec rapidité; comme si son honneur n'avait rien à souffrir de cette fuite sans témoins. Une autre marque de magnanimité, c'est qu'il ne touche jamais à la

proie de la veille. Une autre encore plus frappante, c'est qu'il épargne les suppliants. La clémence est, en effet, le propre des cœurs généreux, ils ne sont pas vindicatifs comme les femmes. C'est pourquoi le lion traite les hommes avec moins de miséricorde ; il ne touche jamais aux enfants, à moins qu'il ne soit tourmenté cruellement par la faim. La nécessité alors l'emporte sur toutes les lois.

III.

Du paon.

Parmi ces animaux de noble race, celui qui semble le mieux pénétré de sa propre beauté c'est le paon. Il se complaît à étaler son splendide plumage et à faire cette roue merveilleuse que l'on ne se lasserait pas d'admirer, tant il met alors de joie à déployer les richesses de sa parure, et à faire parade de sa gentillesse et de ses grâces. Il se livre de préférence à ce manége en présence de sa femelle, afin de capter plus aisément sa faveur. Lorsqu'il est sur le point de replier sa queue, il agite ses ailes à grand bruit, affichant ainsi ses prétentions à la vaillance, comme ses prétentions à la beauté. Il est facile de reconnaître en ceci bien des choses qui se passent dans la vie humaine.

La beauté du paon nous ravirait d'admiration si l'habitude ne nous familiarisait avec les plus grands spectacles. Ce ne sont pas les grands spectacles qu'admirent les hommes médiocres, mais les spectacles rares et nouveaux. L'oiseau dont nous parlons en est une preuve. Il fut transporté des Indes en Grèce, où on l'accueillit avec tant d'admiration que l'individu auquel il appartenait gagna gros à le montrer. Elien qui cite ce fait ajoute qu'un riche personnage donna mille dragmes, somme fort considérable, pour un couple de ces oiseaux capable d'en perpétuer la race. Alexandre le Grand défendit de mettre à mort un oiseau de cette espèce, tant il était surpris de son extraordinaire beauté. La sagesse de l'artiste suprême brillant d'un plus vif éclat dans ses œuvres les plus nobles, il ne sera pas sans fruit de donner quelques détails sur la beauté du paon et sur sa condition.

Et d'abord, pour quelle fin le paon a-t-il été créé ? De même

que par la création des animaux les plus petits, le Créateur s'est proposé de nous montrer la grandeur et les ressources infinies de son pouvoir et de sa sagesse, puisque avec une matière si bornée il a su former tant de merveilles ; de même il a voulu nous donner, par la beauté de cet oiseau, une idée de sa beauté infinie. La raison qui me détermine à le penser est de voir que ce plumage du paon long d'une verge et demie ne sert uniquement ni à couvrir son corps dont il excède de beaucoup la longueur, ni à faciliter son vol qu'il gène au contraire à cause de sa pesanteur. Puisqu'il faut cependant lui assigner une fin, celle que j'indiquais tout à l'heure est la seule que j'aperçoive. D'ailleurs, ce que Dieu demande avant tout à l'homme, c'est son amour. Or, la beauté exerçant un puissant attrait sur les cœurs, il a rempli cet univers d'une foule de créatures remarquables par leur beauté, afin qu'elles reproduisent quelques traits de la beauté de leur Créateur. *Eccli.* XLIII. Comme il voulait que chaque espèce d'êtres concourût à cette manifestation, il a créé plusieurs oiseaux distingués par la richesse de leur plumage. Le paon étant en première ligne parmi ces oiseaux, nous pouvons dire que telle est aussi la fin pour laquelle il a été créé.

Avant d'aller plus loin, définissons, comme point de départ, deux vérités à l'usage des personnes qui ne connaissent pas la philosophie. Premièrement, toutes les choses corporelles sont composées de matière et de forme, ces deux éléments leur étant à toutes essentiels. La matière est le sujet qui reçoit la forme ; mais la forme est le principe et la cause de tous les accidents, de toutes les propriétés, de toutes les œuvres particulières à chaque être. Chez les créatures qui possèdent une âme, c'est l'âme qui est la forme, et le corps qui est la matière. Aussi l'âme est-elle dans l'homme le principe et la cause de toutes les propriétés et de tous les actes de l'homme. Dès que l'âme lui manque, tout lui manque. Deuxièmement, il est bon de savoir que l'âme préside, dans l'animal, à la digestion des aliments et qu'elle les transforme en leur substance. Quant au superflu des aliments, elle en use pour produire les plumes chez les oiseaux, la laine chez les brebis, chez l'homme les cheveux, les ongles et les poils de la barbe.

Plus ce superflu est abondant, plus les poils auxquels il donne naissance sont abondants. L'on écrit de saint Jean d'Égypte que les poils de sa barbe étaient fort rares, parce qu'il était d'une abstinence extrême, la matière destinée à les produire faisant presque entièrement défaut.

Abordons maintenant la question que nous nous proposons d'examiner. L'âme étant la forme du paon, c'est elle qui secondée par les organes spéciaux, change les aliments en la chair et en la substance de cet animal. Le superflu, elle l'emploie à composer et à entretenir ce plumage éblouissant qui orne sa tête, son cou et sa queue. Mais voici le prodige : ce superflu de matière est distribué de telle sorte que, malgré son unité substantielle, il produit des plumes où se remarquent mille figures et mille couleurs. Ces couleurs ne se confondent pas, comme celles du jaspe : elles sont disposées avec un ordre et une proportion parfaite ; et il en résulte des dessins dont les nuances éclatantes et délicates à la fois ravissent quiconque les considère. Il faut noter à ce propos la ressemblance qui existe entre toutes les plumes de la queue : d'où il suivrait qu'au lieu d'être distribuées au hasard, les couleurs le seraient selon une règle fixe et permanente, propre à maintenir cette uniformité et ces remarquables figures.

Sans parler de cette chevelure aux magnifiques couleurs qui garnit jusqu'au bout les plumes de la queue, arrêtons-nous devant cette espèce d'œil qui est dessiné à l'extrémité de chacune d'elles. Les couleurs en offrent tant de variété, les nuances en ont tant de délicatesse et de beauté que les couleurs préparées par les hommes n'en égaleront jamais la finesse et l'éclat. Au milieu de cet œil on remarque une ovale du vert le plus brillant : cette ovale en contient une autre d'une nuance qui rappelle celle du fruit du mûrier. Ces deux ovales sont encadrées dans plusieurs lignes circulaires qui, par leurs couleurs et leurs dispositions, ressemblent beaucoup à celles de l'arc-en-ciel. Tout autour se déroule cette chevelure éclatante par laquelle se termine la plume. L'œil dont nous parlons présente une autre particularité des plus frappantes : les cheveux qui forment cette figure sont si bien fondus les uns avec les autres, ils se ressemblent si bien par leur

composition qu'on la prendroit non pour la réunion d'éléments distincts et divers, mais pour un morceau de soie d'une seule pièce.

Que dirai-je de l'élégance du cou, depuis le point où il se détache de la poitrine jusqu'à celui où il rejoint la tête? Il est d'un vert qui surpasse en finesse toute la verdure du monde. Les petites plumes dont il est revêtu sont parfaitement pareilles entre elles; et il n'y en a point une qui brise l'harmonie de l'ensemble, parce qu'elle seroit plus grande ou plus petite que les autres. On prendrait encore cette parure plutôt pour une étoffe de soie verte, que pour un assemblage de plumes différentes. Il ne manquait à cet oiseau qu'une couronne royale pour orner sa tête. A la place de la couronne, il y a trois petites plumes, sorte de diadème qui met le comble à sa beauté. Ces trois plumes sont d'une grâce parfaite; comme elles ne sont qu'un ornement, on ne saurait se méprendre sur l'intention du Créateur, en formant cette magnifique créature. Ces observations seront mieux comprises par tout individu qui portera ses regards sur la robe du paon; la vue de cet oiseau étant bien plus efficace que toutes les paroles imaginables. Faites attention en outre que son brillant coloris ne ressemble pas au coloris des fleurs, lequel ne tarde pas à se flétrir; celui-là est à l'épreuve du changement et du temps; aussi emploie-t-on ses plumes à une infinité d'usages.

Voilà pour ce qui est de la beauté de cet oiseau. De ses mœurs je ne mentionnerai qu'une circonstance: c'est qu'il tient extrêmement à la compagnie de sa femelle. S'il trouve les œufs sur lesquelles celle-ci voudrait se placer, il les brise pour qu'elle n'ait pas l'occasion de le quitter. Mais la Providence divine a su, dans sa sagesse, porter remède à ce mal. Remarquons à ce propos qu'elle a permis une foule de cas semblables, dans le but de faire mieux ressortir sa sollicitude, qui n'est jamais en défaut. La femelle du paon cherche un endroit très-retiré pour y cacher ses œufs, et les soustraire à la jalousie du père. Elle l'induit lui-même en erreur par un curieux stratagème. Lorsqu'elle va à la recherche de sa nourriture, elle s'envole silencieusement à une grande distance du nid. Mais quand elle revient, elle le fait en

criant afin que son compagnon croie que le nid se trouve là d'où elle est partie. Voilà comment elle déjoue et trompe sa fureur inquiète. Qui ne verrait en ceci une de ces merveilles par lesquelles ce souverain Seigneur nous invite à reconnaître sa sagesse, à adorer sa providence, à recourir à lui en toutes nos nécessités, certains qu'il justifiera toujours notre confiance, puisqu'il veille avec tant de soin sur les êtres destinés à nous servir?

Nous avons dit tout à l'heure que Dieu avait donné au paon cette admirable beauté afin que ce spectacle élevàt notre esprit à la contemplation de la beauté infinie de notre Créateur. Nous avons dit encore que Dieu réclame avant tout de l'homme son amour, et que l'une des choses les plus propres à exciter ce sentiment, c'est la beauté non-seulement corporelle, mais spirituelle, comme la beauté des anges et des âmes en état de grâce. De même que la volonté se réveille en présence du bien; de même l'amour se réveille en présence du beau. C'est pourquoi Dieu qui désire vivement être aimé de ses créatures, a voulu déposer en chacune d'elles, depuis les astres qui peuplent les cieux, jusqu'aux êtres cachés dans les entrailles de la terre, quelques rayons et quelques reflets de sa beauté infinie. Nous la voyons d'abord resplendir dans le spectacle que nous offre par une nuit sereine le ciel étoilé: cette immense voûte, ce pavillon sublime brille alors de l'éclat de flambeaux plus éclatants que les diamants et les pierreries, et si nombreux que celui-là seul peut les compter à qui ils doivent l'existence. Elle resplendit d'une façon particulière dans les deux principaux de ces astres, le soleil et la lune, dont nous examinerons ailleurs la beauté et la vertu. La beauté suprême resplendit encore dans la verdure des champs, dans la fraîcheur des fontaines, dans les milles fleurs qui émaillent les prairies, et où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la variété de leurs couleurs, ou de l'art exquis avec lequel elles sont formées. Que dirai-je de la beauté des perles, des pierres précieuses, de leurs couleurs éclatantes, de leurs propriétés et de leur valeur? Que dirai-je des métaux, et en particulier de l'or et de l'argent, auxquels chez tous les peuples on attache tant de prix? Mention-

nerai-je la beauté du corps humain, surtout chez certains personnages dont parle la sainte Ecriture, Joseph, Absalon, Thamar, Judith et Esther, pour ne rien dire de la célèbre Hélène qui perdit Troie? *Genes.* XXXIX; II *Reg.* XIII, XIV; *Judith,* VIII; *Esther,* II. D'où il résulte clairement que toutes les créatures, même celles que l'on trouve dans le sein de la terre, comme les pierres et les métaux précieux, offrent quelques étincelles, réfléchissent quelques rayons de la beauté du Créateur. Il y aurait bien plus de choses à dire de la beauté des âmes en état de grâce, de la beauté de ces esprits célestes revêtus par Dieu de tant de gloire et de tant de splendeur que, à la vue d'un seul d'entre eux, le prophète Daniel se précipita de frayeur la face contre terre. *Dan.* VIII, 4. Et cependant ils sont plus nombreux que les étoiles du firmament.

Or, ces traits divers de beauté que nous apercevons, et une infinité d'autres qui nous échappent, se trouvent réunis, et dans une condition beaucoup plus parfaite, en l'auteur de toutes choses. Comme le maître possède beaucoup mieux que le disciple la science qu'il lui enseigne, ainsi l'Etre qui a donné à toutes les créatures, soit visibles, soit invisibles, la beauté dont elles sont ornées, possède nécessairement d'une manière beaucoup plus parfaite cette même beauté. Nul ne donne ce qu'il n'a pas. Jugeons par là du bonheur attaché à la contemplation de cette face divine qui, outre la beauté dispersée dans l'univers, resplendit de mille autres beautés qui n'ont jamais été communiquées à aucune créature. Si l'apôtre saint Pierre fut en quelque sorte ravi hors de lui-même par la transfiguration du Sauveur; si l'éclat de cette seule étincelle le transportait et l'enivrait de joie au point de parler sans savoir ce qu'il disait ; quel sera le partage des âmes bienheureuses qui entrent dans la félicité de leur Seigneur, et qui se plongent dans le torrent de ses délices? *Luc,* IX. La beauté d'une simple créature, c'est-à-dire, un teint plus ou moins blanc, plus ou moins coloré, fait perdre quelquefois à l'homme sa raison, et quelquefois même la santé et la vie : que sera-ce donc lorsque les âmes des élus contempleront cette beauté suprême dont la possession éternelle leur est assurée? Mille fois heureuses celles qui jouiront de cette félicité ; car c'est une félicité que l'œil

n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendue, que l'intelligence humaine ne saurait comprendre.

CHAPITRE XXIII.

Considérations préliminaires sur la constitution et les parties principales du microcosme, c'est-à-dire de l'homme.

I.

Pourquoi l'homme est appelé microcosme ou petit monde. — De la perfection de l'organisme humain.

Les études auxquelles nous venons de nous livrer sur cet univers et ses parties principales nous conduisent à nous occuper maintenant de l'abrégé de ce même univers, à savoir, de l'homme, de sa constitution et de ses diverses parties. Ce travail ne servira pas moins que le précédent à nous faire connaître notre Seigneur et notre Dieu. D'ailleurs cette connaissance, nous ne devons pas l'oublier, est le principe et le fondement de notre bonheur. Mais, comme les attributs divins dont nous pouvons acquérir la connaissance, sont très-nombreux, il faut savoir que la providence du Seigneur est ce qu'il nous importe le plus de connaître, et pour la consolation de nos âmes et pour notre salut. Or, la providence du Seigneur implique, nous l'avons déjà dit, trois de ses plus remarquables perfections, à savoir sa bonté, sa sagesse et sa toute-puissance. Si tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la constitution de cet univers, est un témoignage formel en faveur de la Providence divine et des perfections qu'elle suppose, l'étude de l'homme, véritable microcosme, et de sa constitution, nous fournira un témoignage qui ne sera ni moins formel, ni moins favorable. Aussi Théodoret, dans les douze discours qu'il a composés sur la providence du Créateur, s'autorise de l'art étonnant que révèle la constitution de l'homme pour en inférer la vérité de cette providence.

On donne à l'homme le nom de microcosme ou de petit monde, parce qu'il contient en abrégé tout ce que contient l'univers. Il possède l'existence comme les éléments, la vie comme les plantes,

le sentiment comme les animaux, l'entendement et le libre arbitre comme les anges. Saint Grégoire l'appelle la créature universelle, parce qu'il résume en lui la nature et les propriétés de toutes les créatures. *D. Gregor. Homil.* XXIX *in Evangel.* C'est pour cela que Dieu le créa le sixième jour, après avoir déjà créé tous les autres êtres, voulant faire de lui l'abrégé de toutes ses œuvres. Dans les comptes détaillés que l'on donne ou que l'on reçoit, on fait suivre le détail d'une ligne qui exprime la somme totale; de sorte que cette seule ligne comprend tout ce qui a été expliqué dans les feuilles précédentes. Telle a été la conduite du Créateur dans la formation de l'homme. Il en a fait la somme et la récapitulation de l'univers. Par suite de ce plan divin, il nous est plus facile de connaître les perfections de Dieu, en étudiant la nature humaine, que si nous portions nos regards sur le monde entier ; ce qui du reste ne serait pas une petite affaire. Les géographes se servent d'une mappemonde où ils assignent aux diverses parties et aux divers peuples de la terre leur place respective : ce qui permet d'avoir en un coup d'œil une idée de ce qui exigerait plusieurs années pour être vu en sa propre nature. En ce sens nous avons le droit de dire que l'homme est un tableau tracé par l'artiste suprême, où il nous montre, non plus par de simples figures, mais par la réalité même, ce que contient le reste du monde. Plus ce tableau est petit, plus il nous est connu et familier, et notez qu'il ne nous quitte jamais ; plus est parfaite la connaissance qu'il nous donne du Créateur.

Au nombre des œuvres merveilleuses de la Providence, la semence des plantes tient un rang distingué par la vertu dont elle est douée. Un seul pépin d'orange suffit pour donner naissance à d'autres oranges : c'est assez d'un petit pignon pour donner naissance à un pin gigantesque. Mais qu'est-ce que tout cela, en comparaison de la vertu dont est douée la matière première du corps humain? Avec une graine végétale on n'obtiendra jamais qu'une plante ou qu'un arbre muni de ses racines, de son tronc, de ses rameaux, de ses feuilles et de son fruit. De la matière première du corps humain, on voit se former, malgré la simplicité de cette substance, cette variété sans fin de membres, d'os, de veines,

d'artères, de nerfs et d'organes en rapports si parfaits avec les fonctions de la vie, que l'intelligence à laquelle seraient connus tous les détails et tous les secrets de cet organisme, serait saisie du plus profond étonnement, en présence de la Providence infiniment sage qui, avec de tels éléments, a pu et su former tant de choses différentes. Non, parmi ces choses, il n'y en a aucune qui ne dise à haute voix : Dieu seul a pu opérer ces prodiges. Qui a disposé dans le sein de la femme, sans qu'elle y soit elle-même pour rien, afin d'y recevoir le principe vital, une sorte de cellule avec ses détours et ses replis, avec cette variété d'offices et de serviteurs? qui, sinon Dieu? Assurément c'est là une œuvre accomplie par cette sagesse inaccessible à la faute et à l'erreur. Les médecins et les philosophes y montrent la main de Dieu par la démonstration suivante : Le corps de l'homme, disent-ils, contient plus de trois cents os, grands et petits. De sorte que chaque moitié du squelette humain est composée de cent cinquante os, dont chacun possède dix propriétés, à savoir, telle figure, telle place, telle connexion, telle dureté et autres choses semblables. En multipliant ces cent cinquante os par les dix propriétés qui leur conviennent, on arrive à ce résultat que chaque partie du corps humain est composée d'os dont les propriétés s'élèvent au chiffre de quinze cents.

Trois choses méritent dans ce sujet notre attention. La première est la perfection avec laquelle les os sont rattachés et unis les uns aux autres. La seconde est la ressemblance frappante qui existe entre les os d'une moitié du squelette et les os de l'autre moitié ; ressemblance qui ne se borne pas au volume, et qui embrasse les propriétés mentionnées il n'y a qu'un instant. Ainsi, à mesure que les os de la main droite grandissent et se développent, les os de la main gauche grandissent exactement dans la même proportion ; en sorte que leurs propriétés sont les mêmes, et qu'il n'existe aucune différence sensible entre l'une et l'autre. Cette observation s'applique aux côtes et aux os des bras et des jambes des deux parties du corps humain. La troisième chose excite en moi encore plus d'étonnement que les autres : je veux parler de la relation parfaite établie entre la structure et les pro-

priétés de chaque os, d'une part, et, de l'autre, l'office qu'il est destiné à remplir. Expliquons cette pensée à l'aide d'un exemple emprunté à l'ordre des choses artificielles : les œuvres de l'art que nous connaissons mieux et qui sont une imitation des œuvres de la nature, nous feront comprendre plus aisément celles-ci.

Entrons dans l'atelier d'un charpentier : nous y verrons une scie pour scier le bois, une hache pour le dégrossir, un rabot pour l'aplanir et en ôter les inégalités, un compas pour prendre et vérifier les mesures, et d'autres outils de ce genre. Ces outils, il est facile de le constater, sont très-bien faits et très-bien accommodés au but qu'on se propose. Or, vous trouverez la même chose à un degré supérieur de perfection dans les os de notre corps. Chacun d'eux est si bien accommodé par ses qualités à la fonction qui lui a été dévolue, que l'intelligence des anges et des hommes serait impuissante à concevoir un agencement plus parfait. Supposons, par impossible, que Dieu ait cherché pendant mille années le plan de chacun de ces os; il ne les aurait pas créés différents de ce qu'ils sont.

Ne croyez pas que votre admiration puisse s'arrêter ici. Ce que nous disons de la proportion et de la ressemblance des os des deux parties de notre corps, est également vrai des cartilages, des ligaments et des nœuds qui relient les os ensemble, des muscles, des nerfs, des veines et des artères de ces parties respectives. Toutes ces choses sont nécessaires à la conservation de la vie : toutes aussi remplissent à merveille leur office, et il n'y a pas d'anneau qui convienne aussi bien à un doigt, un fourreau qui convienne aussi bien à une épée. N'en est-ce pas assez pour nous faire connaître la sagesse de l'artiste suprême, de l'auteur de ces instruments si parfaitement adaptés à leurs fonctions, que pas même un cheveu ne s'est écarté de la fin pour laquelle il a été créé?

Qu'il était stupide cet Epicure qui faisait du hasard le créateur du corps de l'homme! Il est rare que ce qui se fait par hasard soit irréprochable. Tout au plus cela arrivera-t-il au sujet de trois ou quatre choses. Mais une œuvre qui embrasse mille parties dont la structure parfaite confond l'entendement humain, ne saurait être

l'effet du hasard : elle suppose de toute rigueur une intelligence infinie. Car enfin, je le demande, ne serait-ce pas une insigne folie de prétendre qu'en jetant une certaine quantité de fer au milieu du brasier d'un forgeron il en sortira une horloge parfaitement réglée ou une armure sans défaut? Eh bien, c'est une folie encore plus grande de prétendre que le corps humain reçoit par hasard sa forme dans le sein maternel : le grand nombre des parties qui le composent le prouve, aussi bien que leur supériorité sur quelque horloge ou quelque armure que ce soit. Si cette perfection était particulière au tiers ou au deux tiers de notre corps, ce ne serait pas aussi étonnant, mais qu'elle se présente uniformément dans toutes les parties du corps ; que celles-ci soient toutes admirablement accommodées à leur but respectif, c'est une chose qui est au-dessus de toute admiration et qui nous donne une idée sublime de la puissance et de la sagesse auxquelles le principe du corps humain est redevable de la vertu dont il est doué.

II.

Que nulle créature, quelles que soient sa grandeur et sa noblesse, ne met en lumière, comme l'homme, les attributs divins. — Pensées remarquables des philosophes à ce sujet.

Les savans qui ont fait de l'anatomie une étude spéciale, regardent cette science comme un guide propre à nous mener sûrement à la connaissance du Créateur et des perfections dont nous cherchons le reflet dans les créatures. Quelques-uns ont appelé cette science et le corps humain lui-même le livre divin, parce que toutes leurs parties, si petites qu'elles soient, nous découvrent quelque chose de la sagesse admirable de Dieu. Sans doute, la constitution de l'univers, les créatures dont il se compose nous conduisent à un résultat pareil. Mais ce résultat, nous ne le recueillons que par intervalles, en considérant certains spectacles rares et extraordinaires qui rendent au Seigneur un témoignage plus éclatant. Dans ce petit monde au contraire qui est l'homme, et surtout dans la substance corporelle qui lui sert de demeure, il n'y a pas de détail, il n'y a pas de veine, d'artère, ou d'os qui ne proclame hautement l'habileté et l'art infini de notre Créateur.

Que serait-ce d'ailleurs si nous portions les regards sur nos principaux organes? Que de merveilles les anatomistes signalent dans la constitution de l'œil? Que ne disent-ils pas du cerveau, de ses diverses parties, et de la boîte osseuse qui l'enveloppe? Que de choses admirables ils observent dans la formation de ces mains qui ont donné naissance à un monde artificiel où l'on rencontre presque autant de variété et de diversité que dans le monde de la nature? Pour moi j'estime bienheureux les esprits qui se livrent à l'étude du corps humain : qu'ils consentent à élever tant soit peu leurs pensées vers Dieu, à rechercher dans son ouvrage les vestiges de sa sagesse et de sa toute-puissance, et ils seront hors d'eux-mêmes à la vue des prodiges de délicatesse et de prévoyance qu'ils y découvriront. Les hommes qui sillonnent la mer sur leurs vaisseaux contemplent, disait le Roi-Prophète, la grandeur des œuvres divines, et les merveilles qui s'accomplissent dans ce royaume des abîmes. *Psal.* CVI. Eh bien, je prétends que quiconque descendra en lui-même pour y contempler ce que Dieu y a fait, y découvrira tout autant de merveilles : ces merveilles sont les organes dont nous avons été doués en vue de la conservation de la vie, organes si parfaits qu'ils n'offrent ni la plus légère lacune, ni la plus légère superfluité.

Un autre sujet d'admiration, c'est la disposition et la place respective des diverses parties du corps. Impossible de rien imaginer de plus beau, de plus convenable, de mieux proportionné à la fin proposée. Les anciens disaient à propos de l'éloquence de Platon, que si l'on changeait une seule de ses paroles, sauf à la remplacer par une autre choisie avec soin, on déparerait l'élégance de son langage? Ils ajoutaient que si l'on appliquait le même procédé à l'éloquence du célèbre orateur Lysias, on dénaturerait sa pensée. Voilà comment ils faisaient l'éloge du style harmonieux de l'un, et de la précision de l'autre. Quoiqu'il y ait de la disproportion à comparer les œuvres de l'intelligence humaine avec les œuvres de l'intelligence divine, nous pouvons dire dans le même sens que si les plus fameux génies de ce monde voulaient former par eux-mêmes le plan de la plus petite partie du membre ou de l'organe le moins important du corps humain, en modifier la disposition,

ils rendraient l'organe en question incapable de remplir son office, et ils le dépouilleraient en outre de toute grace et de toute beauté. C'est pour cela que Galien réfutant le système insensé d'Épicure, suivant lequel le corps de l'homme aurait été formé par pur hasard, sans intervention aucune de l'intelligence ou de la Providence divine, en vient à dire qu'il donnerait volontiers cent ans pour changer la forme ou la place d'un de nos membres, ou de nos organes et pour leur substituer une forme et une place différente, persuadé qu'il est de l'impossibilité de trouver un plan mieux conçu et mieux exécuté. Salomon était dans les mêmes sentiments d'admiration, et le peu d'ouverture de l'intelligence humaine, pour comprendre ce qu'il y a en tout ceci d'ineffable et de divin, lui inspirait ces paroles : « De même que vous ignorez la route du vent et comment l'enfant est formé dans le sein de sa mère, ainsi vous ne connaissez pas les œuvres de Dieu, qui est le créateur de toutes choses. » *Eccl.* XI, 5.

Le saint roi David connaissait cette perfection du corps de l'homme : il ne l'avait pas apprise de la sagesse mondaine, mais par une révélation expresse du Seigneur. C'est ainsi que, dans le psaume cent trente huitième, après avoir dit que le passé et l'avenir sont présents à l'œil de Dieu, et que les ténèbres sont aussi brillantes pour lui que la lumière, il considère d'une façon particulière la formation de notre corps. « Seigneur, s'écrie-t-il, je chanterai vos louanges ; car vous êtes grand à faire peur. Vos œuvres sont admirables, et mon âme est profondément pénétrée de cette vérité. Aucun de mes os n'était caché à vos yeux, pendant que mon corps se formait dans le sein de ma mère, et que vous composiez le tissu de mes membres. Il n'était qu'imparfaitement formé, et néanmoins vos yeux le voyaient, et toutes ses parties étaient écrites dans le livre de votre sagesse. C'est peu à peu que mes membres prirent leur forme définitive, quoique aucun parmi eux ne se soit dérobé à votre science. Que vos pensées sont admirables, ô mon Dieu ; que le nombre en est grand ! Si je veux les compter, elles surpassent les grains de sable du rivage de la mer. » *Psalm.* CXXXVIII, 13, 17. Voilà en quels termes le psalmiste célèbre la sagesse divine qui éclate dans la formation et la

composition merveilleuse de notre corps. Remarquez entre autres expressions celle-ci : « Vous êtes grand à faire peur. » Cette expression semble plus propre à exalter les œuvres de la justice du Seigneur que les œuvres de sa sagesse, sujet dont pourtant s'entretient le prophète. Mais la considération de la science profonde que suppose une œuvre aussi compliquée, et de la puissance infinie qui, avec de si simples éléments, est arrivée à façonner des membres et des organes si différents, jetait David dans une telle frayeur, elle le pénétrait d'une telle crainte respectueuse pour la majesté de ce grand Dieu, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « Vous êtes grand, ô mon Dieu, à faire peur. » Il éprouvait ce qu'éprouverait un homme placé sur le faîte d'un rocher à pic, ou d'une tour très-élevée : celui-ci ne saurait regarder à ses pieds et envisager l'abîme qui se déroule devant lui, sans que ses yeux s'égarent et que la terreur le saisisse ; quoique du reste, à l'abri de tout danger. Telle était l'impression du Roi-Prophète en présence de l'œuvre de l'artiste suprême.

Mais serait-il surprenant de voir un homme rempli de l'esprit de Dieu, émerveillé à un pareil spectacle, et en glorifier le Seigneur par ses chants de louange, quand nous trouvons à peu près les mêmes sentiments chez un philosophe païen ? Le prince de la médecine, Galien, qui a écrit dix-huit livres sur l'organisme humain, frappé de la splendeur avec laquelle cet organisme reflète la sagesse de Dieu, disait qu'en composant son ouvrage, il composait un hymne et un cantique en l'honneur du Créateur. « Ce qui l'honore, disait-il, ce n'est pas l'encens et les autres parfums que nous lui offrons : ce ne sont pas les hécatombes que l'on immole dans ses temples. Nous l'honorons bien davantage en cherchant à connaître par l'étude de cette œuvre surprenante la sagesse immense qui a conçu de tels desseins, la puissance qui les a exécutés, et la bonté qui a pourvu généreusement et sans partialité aux besoins des créatures et qui ne leur a rien refusé de ce qui était nécessaire à leur conservation. » Il suffit à ce grand homme de l'étude approfondie du corps de l'homme pour s'élever à une aussi remarquable théologie. N'exprimait-il pas la même pensée que le Seigneur dans le prophète Osée : « Je préfère la connais-

sance de Dieu au sacrifice. » *Ose,* VI, 6. Cette connaissance est, en effet, le principe et le fondement de toutes les vertus.

Puisque ce sujet nous semble si capable d'élever notre entendement à la connaissance du Créateur, il ne sera pas hors de propos de nous y arrêter quelques instants, et d'essayer d'en retirer quelques-uns des fruits qu'en retira Galien. Sans aller jusqu'à traiter cette matière avec l'étendue convenable, entreprise qui dépasserait les bornes de cet ouvrage et de nos ressources, nous nous contenterons de signaler les points de vue les plus généraux, les plus aisés à saisir et les plus propres à faire ressortir la grandeur de la divine sagesse.

CHAPITRE XXIV.

De la charpente osseuse du corps humain.

L'ordre naturel exigerait que nous examinions d'abord la charpente du corps de l'homme, c'est-à-dire l'ensemble et la disposition des os dont il est formé. Mais c'est un sujet où il y a tant de détails, tant de mystères, tant de merveilles que nous serions dans l'impuissance, moi de les expliquer, et le lecteur de les comprendre. Les individus qui font profession d'étudier cette partie ne se contentent pas de l'enseignement qu'on leur fait : ils se servent encore de figures et d'images qui leur en facilitent l'intelligence. Ce n'est même pas assez : ils vont jusqu'à examiner des cadavres humains, s'aidant ainsi des yeux en même temps que de l'intelligence, et contrôlant par eux-mêmes les doctrines qu'on leur a exposées. Observons à ce propos que, dans l'antiquité, les médecins avaient en horreur les expériences de ce genre faites sur le corps humain ; pour eux, ils les faisaient sur le corps des animaux qui ressemblent le plus à l'homme. Chose bien propre à rabaisser l'orgueil et la vanité des hommes et des femmes prétentieuses, et à leur montrer la valeur des avantages en lesquels ils se glorifient, les animaux que les anciens avaient trouvés le plus semblables à nous étaient, je le dis en rougissant, le porc et la guenon. Dans tout ce qu'il a dit, et il en a dit beaucoup, sur cette matière, Galien prend pour base de ses conclusions la consti-

tution du corps de la guenon. Les anatomistes modernes, se sont écartés de cette mauvaise voie; et ils ont trouvé qu'un certain nombre de différences séparent à ce point de vue l'homme de ces animaux.

Il ne convient donc pas que j'entre en un sujet si vaste et si délicat, bien que chacun des os dont est formé notre corps, soit grand soit petit, déclare hautement la sagesse prévoyante de son auteur. Disons seulement que la charpente du corps de l'homme consiste en une multitudes de pièces liées les unes avec les autres par des espèces de gonds; de manière à ce que nous puissions nous servir de tous nos membres, et les remuer sans difficulté. Ne croyez pas que ces pièces soient en petit nombre. Nous l'avons déjà remarqué; il entre dans notre organisme une foule d'os unis ensemble par des emboîtements si justes, si bien proportionnés et dans une si parfaite mesure que le plus habile sculpteur du monde ne pourrait produire d'œuvre comparable à celle-là.

Pour maintenir les os dans leurs emboîtements, Dieu en a garni les jointures de cordes et de ligaments d'une solidité à toute épreuve : de sorte qu'il faut une violence excessive pour séparer ces os l'un de l'autre. Mais toutes ces enchassures avec les cordes et les ligaments qui les environnent, ces os si propres par leur irréprochable structure à faciliter la conservation et les fonctions diverses du corps, ne forment-ils pas autant de voix en l'honneur de cette sagesse souveraine qui sans règle, ni compas, ni autre instrument quelconque, à tracé ce plan magnifique dans les entrailles même d'une femme, en dehors de toute intervention de sa part?

Si quelque comparaison doit nous permettre de concevoir une idée de la perfection de cet œuvre, c'est la comparaison d'une armure, qui s'adapterait parfaitement aux membres du corps et le couvrirait des pieds à la tête. Cette armure est, elle aussi, composée d'un certain nombre de pièces avec des jointures qui les unissent les unes aux autres. Elle doit prêter à l'homme assez de jeu pour qu'il puisse se baisser ou se lever, agiter et ramener ses bras, mettre l'épée et la lance à la main. L'art s'efforce bien d'imiter en tout point la nature; mais réussir est chose impossible.

Sans en donner d'autres preuves, qu'on regarde avec quelle peine et quelle difficulté un homme couvert de son armure remue ses membres ; avec quelle aisance au contraire ces membres se remuent d'eux-mêmes ; par exemple, lorsque l'on court, que l'on voltige ou que l'on danse. Et pourtant les os dont est composé notre corps surpassent de beaucoup en nombre les pièces dont on compose une armure.

On pourrait encore comparer la structure du corps humain à un édifice élevé reposant sur deux colonnes. Les jambes sont en effet les colonnes qui soutiennent cet édifice. Elles ont pour basse les pieds qui leur servent de point d'appui. Le reste du corps, c'est l'édifice proprement dit. Il se compose principalement des os que les artères de l'épine dorsale unissent à la partie postérieure de la tête. Cette épine dorsale est formée à son tour de diverses pièces merveilleusement emboîtées les unes dans les autres, comme les anneaux d'une chaîne. A l'épine dorsale se rattachent les côtes ; comme on voit, dans la partie supérieure d'une maison, les solives ou les chevrons se rattacher à la poutre qui va d'un mur à l'autre, et soutenir à leur tour les planches dont on recouvre les édifices.

Sur cette charpente osseuse, le Créateur a étendu la chair et la peau qui donnent au corps tant de beauté : c'est ainsi que, les murs de notre demeure une fois bâtis, nous les blanchissons et les revêtons de tapisseries pour les embellir. Celui qui a conçu ce plan a su réunir les deux qualités les plus précieuses et les plus difficiles à réunir, la beauté et l'utilité ; et cela avec tant d'habileté que là où il y a le plus d'utilité il y a aussi le plus de beauté. Examinez, pour vous en convaincre, la formation et la distribution des principales parties du visage. On ne saurait en imaginer une autre qui les rendît et plus belles et plus propres à remplir leurs divers offices. La charpente osseuse, outre qu'elle est nécessaire pour la solidité et la rectitude du corps, offre encore l'avantage d'assurer à la faiblesse la protection de la force : autre intention providentielle du divin ouvrier. Il nous enseigne par là que les grands, dans un Etat, au lieu de persécuter le faible, doivent prendre sa défense. En voilà bien assez sur la structure et la char-

pente du corps humain. Parlons maintenant de la nutrition, fonction par laquelle il soutient ses forces et sa vie.

CHAPITRE XXV.

De l'âme végétative. — Observations générales relatives à la faculté que nous possédons de soutenir par la nutrition la vie de notre corps.

Avant de parler de l'âme végétative, il convient de faire quelques observations générales propres à nous en faire comprendre la nature. Rappelons d'abord que notre âme possède trois puissances ou facultés : la première de ces puissances, qui est dite végétative, a pour objet de nourrir et de sustenter le corps ; la seconde, qui est dite sensitive, a pour objet le sentiment et le mouvement ; la troisième, qui est dite intellective, établit une différence radicale entre nous et les brutes et rapproche notre nature de celle des anges. Ces trois facultés ont été données par le Créateur à une substance simple ; chose non moins étonnante que le serait la création d'un être à la fois ange et cheval. Notre âme remplit effectivement en nous les fonctions de ces deux créatures ; car elle comprend comme l'ange, elle mange et elle engendre comme le cheval. Ce qu'une chose semblable offre d'extraordinaire a déterminé certains philosophes à ne pas admettre cette doctrine. Dans leur système, ces trois facultés constitueraient réellement trois âmes qu'ils plaçaient en trois *différents endroits* de notre corps. L'âme végétative résiderait dans le foie, l'âme sensitive dans le cœur, et l'âme intellective dans la tête. Cette dernière, au sentiment de Platon, constituait l'homme ; car il ne pouvait se résoudre à voir dans une substance aussi abjecte que le corps une partie essentielle de la nature humaine ; c'était à ses yeux une maison destinée à servir à l'âme de séjour, la lampe destinée à recevoir le flambeau lumineux de notre intelligence.

Conformément à la division précédente, nous commencerons par nous occuper de l'âme végétative, c'est-à-dire de la faculté qui nous est commune avec les plantes, lesquelles vivent et s'alimentent comme nous. Après quoi nous étudierons les deux autres

facultés, sensitive et intellective. Telle est la première observation que nous avons jugée utile de présenter.

Observons en second lieu une chose que personne n'ignore, à savoir que nous avons besoin d'une nourriture réglée pour conserver notre vie. La raison de cette nécessité est que la chaleur corporelle, grâce à laquelle nous vivons, si elle est un principe de vie n'est pas moins un principe de mort ; car elle consume par son activité les forces et la substance de l'homme ; on le remarquera chez les malades que le dégoût ou une diète obligatoire privent de nourriture ; au bout de quelques jours, ils sont d'une faiblesse excessive et tout décharnés. Le flambeau que nous voulons conserver allumé fournit encore une preuve à l'appui de notre explication. La flamme par son ardeur consume peu à peu l'huile dont elle s'alimente. Aussi est-il indispensable d'en renouveler la provision et de remplacer celle qui se brûle. Ce que le flambeau fait à l'huile, la chaleur naturelle le fait à notre corps : elle en épuise continuellement les forces ; d'où la nécessité d'en réparer par une nourriture habituelle l'habituel épuisement. Notez que dans la nourriture le corps prend simplement pour se soutenir l'élément gras et huileux qu'elle contient. Vous mangerez par exemple une pomme : et bien, la nature s'assimilera la partie huileuse pour réparer les pertes qu'elle a éprouvées. Comme l'élément qu'elle s'assimile est toujours inférieur, à celui dont il supplée la perte, il s'ensuit que la somme de notre vigueur diminue insensiblement jusqu'à ce qu'elle s'éteigne avec la vie, quand une maladie ou un accident ne rendent pas notre fin prématurée.

Observons en troisième lieu que, le corps ayant besoin de réparer ses forces dans toutes ses parties, il faut des canaux qui distribuent la nourriture entre elles. C'est à cette fin que le Seigneur a rempli le corps de veines et de nerfs de grandeur différente. On dirait d'une ville sillonnée de voies publiques et de ruelles destinées à faciliter les communications des personnes qui l'habitent. Peut-être que la comparaison du corps humain avec un réseau très-serré aurait encore plus de justesse ; car le corps de l'homme est formé d'un véritable tissu et renferme, non pas un seul, mais quatre sortes de réseaux. On peut s'en faire une idée,

en considérant les feuilles des arbres, surtout quand elles ont atteint un certain développement : on y apercevra une infinité de petits fils dont quelques-uns sont plus minces qu'un cheveu, et qui cependant composent le tissu auquel la feuille doit sa consistance et sa solidité. Ce n'est pas assez encore, et Dieu a voulu que notre corps fût tout entier capable de transpiration. En conséquence il l'a couvert de pores qui mettent les membres en rapport les uns avec les autres.

Observons en quatrième lieu que ce très-sage architecte a muni tous nos membres de trois facultés nécessaires au maintien de leurs forces : on appelle ces facultés *attractive*, *conversive* et *expulsive*. Par la faculté attractive chaque partie du corps attire à elle la substance nutritive que transportent les veines. Par la faculté conversive elle change cette substance en sa propre substance. Par la faculté expulsive, enfin, elle rejette les éléments qui lui seraient nuisibles. Mais de toutes ces facultés la plus admirable est la faculté attractive. Ainsi, parmi ces quatre fluides dont est formé notre corps et qui composent la masse du sang, je veux dire parmi le sang proprement dit, l'humeur flegmatique, l'humeur colérique et l'humeur mélancolique, chaque membre, comme s'il était capable de sentir et de juger, prend ce qui convient à sa constitution et laisse le reste. De même, les os, qui sont durs et solides, et qui se soutiennent et se développent aussi bien que les autres membres, ce que prouve l'accroissement successif des os chez les enfants ; les os, dis-je, prennent dans cette quantité de substance l'élément sec et froid ; cet élément étant le plus en rapport avec leur nature. Tous les autres membres en font autant, chacun à sa manière. Cette propriété du corps humain rappelle celle de l'aimant. On sait que cette pierre attire à elle le fer, et qu'elle n'attire aucun des autres métaux. Or, celui qui a doué cette pierre d'une propriété semblable, a doué aussi chacun de nos membres de la propriété d'attirer à lui parmi les divers éléments de la substance nutritive l'élément le plus conforme à sa propre substance. Pareille chose a lieu chez les animaux dans le choix qu'ils font de leur nourriture. Mettez à côté d'un morceau de chair, du grain et de l'herbe ; le chien se précipitera sur la

chair, la brebis sur l'herbe et la poule sur le grain. C'est le même Dieu qui a instruit ces animaux à discerner le genre de nourriture qui leur convient, et qui a donné une propriété analogue aux divers membres du corps humain.

Observons en cinquième lieu qu'entre les différentes parties de notre corps règne cette fraternité que l'apôtre nous recommande avec tant d'instance. *Rom.* XII; I *Thess.* IV; *Hebr.* XIII. Tous nos sens et tous nos organes sont les uns avec les autres en communication de services réciproques, et tous en même temps concourent au bien commun, c'est-à-dire, à la conservation de la vie. Seulement ils sont assujétis à cette subordination, que les organes les moins nobles doivent être les serviteurs des plus nobles. Les dents, par exemple, qui font subir à la nourriture la première préparation, travaillent pour l'estomac, qui lui fait subir la seconde; l'estomac travaille à son tour pour les intestins, les intestins pour le foie, le foie pour le cœur et le reste du corps, le cœur pour le cerveau. Celui-ci, qui est le plus noble de nos organes, et où siégent le sénat et les consuls, à savoir les sens intérieurs et extérieurs, distribue de son côté le sentiment à tous les membres, montrant par là que la véritable supériorité et la veritable prééminence consistent à gouverner avec sagesse les inférieurs, et à procurer leur avantage.

Ajoutons à ces observations une chose qui fait ressortir tout aussi bien les desseins de la divine providence. Les œuvres de la nature, dit Aristote, ou plutôt de l'auteur de la nature ne sont pas semblables à ce glaive que l'on voyait à Delphes et qui servait à une foule d'offices. A chaque emploi correspond chez elles un instrument particulier. L'office des yeux est de voir, comme celui des oreilles d'entendre, et celui de l'odorat de sentir. On voit par là quelle est la dignité de la royale demeure que le Seigneur a destinée à cette âme qu'il a créée à son image et à sa ressemblance. Dans la maison d'un écuyer ou d'un pauvre gentilhomme, il n'y a guère qu'un ou deux serviteurs remplissant à eux seuls toutes les charges du service. Mais dans la maison d'un roi, chaque office est rempli par un dignitaire spécial; car le prince est assez riche et assez puissant pour entretenir et récompenser ce

grand nombre d'officiers. Eh bien, pourtant, jamais maison de roi, fût-ce la maison même de Salomon, n'a compté des serviteurs aussi nombreux que la maison construite par le Créateur pour servir à l'âme de résidence royale. Quoique les charges y soient extrêmement multipliées et variées, il n'y a pas un seul officier qui soit chargé de deux emplois à la fois. A chacun son emploi unique; et si quelqu'un paraît chargé de fonctions diverses, c'est à cause des actes divers qu'exige sa fonction. Les sens extérieurs, et surtout les organes intérieurs, en fournissent la preuve. L'estomac, par exemple, a reçu de Dieu pour fonction de digérer les aliments, les intestins de les recevoir et de les purifier, le foie de former la substance du sang, le cœur d'engendrer les esprits vitaux, le cerveau d'engendrer les esprits animaux, les veines de distribuer le sang, les artères de distribuer les esprits de vie, les nerfs de distribuer les esprits animaux, et ainsi du reste. En même temps que ces remarques nous instruisent de la conduite suivie par la divine Providence, elles dirigent les recherches et les conclusions de la médecine. C'est par la connaissance des divers organes du corps humain, de leurs conditions, et de leurs mutuels rapports que les médecins jugent de l'opportunité des remèdes, de la convenance de faire telle ou telle saignée, de cautériser telle ou telle partie. J'ai vu un malade guéri d'une douleur de sciatique qui affectait principalement la partie supérieure de la cuisse, par la cautérisation d'une oreille; à cause, évidemment, de la dépendance de ces deux parties entre elles.

Ces observations générales posées, nous allons étudier en détail l'office et l'emploi des parties principales de notre corps, en tant qu'elles concourent à remplir le but de la faculté végétative, à savoir, à entretenir les forces et la vie de notre corps. La proportion parfaite qui existe entre ses parties et la fin assignée montrera une fois de plus la sagesse de Celui qui en a formé le plan et qui l'a mis à exécution.

CHAPITRE XXVI.

Des organes nécessaires à la digestion et à la purification des aliments.

La nutrition étant une condition essentielle à la conservation de notre vie, la divine Providence a disposé un certain nombre d'organes divers en vue de travailler à l'œuvre de cette merveilleuse alchimie. Pour un changement aussi étonnant que celui du pain ou de tout autre aliment en la chair de l'homme, il fallait plusieurs instruments, plusieurs cuissons, plusieurs préparations propres à dépouiller la nourriture de sa forme et à la revêtir de celle de notre substance.

I.

De la bouche, de l'estomac et de quelques autres organes.

L'organe chargé de la première préparation est la bouche. Cette préparation est indispensable, de l'avis de tous les médecins; et le défaut de cette préparation préliminaire n'est pas corrigé par le travail de la digestion. Les limites des fonctions organiques sont déterminées avec tant de netteté que l'une ne saurait jamais suppléer à l'autre. Les instruments dont la bouche se sert pour cette première préparation sont les dents. Dans la manière dont celles-ci sont disposées se montre déjà la sagesse de la Providence du Seigneur. Tandis que les dents du milieu sont aiguës et tranchantes, celles des deux côtés sont plates comme la meule d'un moulin; l'office de celles-là est de déchirer les aliments; l'office de celles-ci est de les moudre et de les broyer. Ces dernières offrent une particularité qu'il est bon de signaler. De même que les gens du métier piquent les meules afin qu'elles broient plus facilement le grain; de même le Créateur, au lieu de former les dents molaires tout unies, en a rendu la surface inégale; et cette inégalité est assez ferme pour persister la vie entière, tout en remplissant son office, et pour n'avoir pas besoin d'être renouvelée comme l'inégalité des meules ordinaires. Comme il y a des aliments plus durs que les autres et plus malaisés à déchirer, les dents canines qui sont douées d'une solidité remar-

quable ont pour office de surmonter cette difficulté. Afin de leur donner plus de force, elles ont été munies chacune de trois racines qui s'enfoncent profondément dans les gencives. Les dents de devant, au contraire, étant réservées pour un travail moins pénible, n'en ont que deux : preuve nouvelle que la Providence du Seigneur n'a négligé aucun détail, quelque minutieux qu'il paraisse. La langue n'est pas inutile dans cette préparation : pareille à la pelle d'un four, elle retourne les aliments dans la bouche et les transporte de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'ils soient broyés et hâchés suffisamment.

La bouche est mise en communication avec l'estomac par un conduit qu'on appelle œsophage et qui, partant du gosier, transporte les aliments broyés dans cet organe, où tous les autres membres ont leur laboratoire général. Avant d'aller plus loin, il sera nécessaire de noter qu'à la partie de la bouche où commence le gosier s'ouvrent deux conduits. Le premier, celui-là même dont nous parlons, transmet à l'estomac le boire et le manger. Fermé toujours à l'air afin que le froid ne vienne pas troubler le travail de la digestion, il s'ouvre et se dilate au contact des aliments que l'estomac appelle à lui. Le deuxième conduit, qu'on appelle trachée-artère, aboutit au poumon ; c'est le conduit qui nous permet de respirer et de parler : il est toujours ouvert afin d'entretenir régulièrement le jeu respiratoire. Voilà pourquoi sans doute, il a été formé, du moins pour les deux tiers, de petits cercles semblables à des anneaux : de la sorte, il est toujours dans les conditions voulues pour remplir son office. A l'ouverture de ce conduit se trouve placée une petite languette délicatement et habilement construite, que le jeu de la respiration ouvre et ferme tour à tour, comme la marée ouvre et ferme les écluses d'un moulin selon qu'elle monte ou qu'elle se retire. Cette languette a pour but de barrer le passage à tout grain de poussière et à tout objet capable de nous causer quelque dommage.

Pourquoi donc, s'écriera quelqu'un, former d'anneaux les deux tiers de ce conduit et faire l'autre tiers d'une matière molle ? Ecoutez la réponse, et vous admirerez une autre merveille de la providence du Seigneur. Si la trachée-artère était en entier

composée d'anneaux, de manière à ne pouvoir jamais céder, il arriverait qu'on s'étoufferait avec une bouchée un peu trop forte. Mais comme elle offre moins de résistance à l'endroit où elle se réunit à l'œsophage, elle permet d'éviter le danger dont nous parlions tout à l'heure.

Voici encore une autre disposition non moins admirable. Si le conduit qui aboutit au poumon doit être toujours ouvert, n'arrivera-t-il pas que le boire et le manger, s'y introduisant, ne provoquent ainsi une asphyxie inévitable? Qu'une seule goutte d'eau y pénètre, et nous nous mettons à tousser, et nous sommes en souffrance jusqu'à ce que nous l'en ayons rejetée. Comment prévenir ce danger? La sagesse infinie en a trouvé le moyen. Sachons d'abord que la trachée-artère, dans sa partie supérieure, offre le même prolongement que l'œsophage. Par suite, quand l'estomac attire à lui les aliments déjà broyés, l'œsophage descend avec eux, et le conduit du poumon remonte d'autant; de même absolument que, des deux seaux suspendus au-dessus d'un puits, l'un remonte à mesure que l'autre descend. Or, ce mouvement d'ascension empêche qu'une partie, soit du boire, soit du manger, y puisse pénétrer. Le lecteur, en fera, s'il veut, facilement l'expérience. Il n'a qu'à mettre sa main sur le nœud de la gorge et à avaler de la salive; il sentira aussitôt cet os s'élever avec le conduit auquel il est attaché. Certainement c'est là un des expédients les plus frappants de la sagesse du Seigneur: elle a trouvé ce que n'aurait jamais trouvé notre intelligence. En disposant ces deux conduits de manière à ce que l'un produisît le double effet de transporter la nourriture dans l'estomac et de faire remonter l'extrémité du conduit voisin, elle a mis l'homme à l'abri du péril qu'entraînerait l'introduction dans la trachée-artère d'un corps étranger. C'est aussi à repousser tout corps nuisible que sert la languette dont nous avons parlé.

Mais revenons à l'estomac. Cet organe ne tarde pas à décomposer les aliments qu'il reçoit, et à leur donner une autre forme: en quoi consiste le travail de la digestion proprement dite. Comme ce travail a nécessairement besoin de chaleur, le cœur qui en est une source considérable et qui est voisin de l'estomac, lui en com-

munique abondamment. Pareil secours lui vient du foie, autre organe voisin et très-chaud également. Ce que l'on ne croirait peut-être pas, l'humeur colérique sert aussi au même but. Cette humeur possède, en effet, une température élevée, et une veine met la petite poche où elle est enfermée en rapport avec l'estomac. L'estomac étant environné de deux enveloppes, c'est entre les deux que vient déboucher la veine en question ; de sorte que l'humeur colérique exerce sur l'estomac l'action que du bois enflammé exerce sur un vase placé au dessus. Qui n'adorerait à ce spectacle l'auteur d'un tel ordre de choses? Les autres membres eux-mêmes, comme s'ils n'ignoraient pas que l'estomac travaille pour chacun d'eux, lui facilitent son travail en lui prêtant leur propre chaleur. Remarquez-le bien : dès que nous avons pris notre repas, nos pieds et nos mains se refroidissent ; parce que la chaleur se retire de ces membres pour aller concourir à l'élaboration de la nourriture qui doit réparer leurs forces. Ceci a lieu en vertu d'une faculté qui, suivant les médecins, préside aux fonctions des diverses parties du corps. Ils l'appellent, à cause de cela, *régitive ;* et elle est effectivement en quelque façon le majordome du palais où notre âme réside. C'est elle qui accomplit ces opérations, et toutes celles qui sont nécessaires pour la conservation de la vie.

De l'estomac les aliments passent dans les intestins. Aux intestins se rattachent une multitude de vaisseaux qui tout en s'élargissant et se ramifiant, finissent par former une sorte de tronc ou ou de réseau, lequel aboutit à la partie inférieure du foie. Ces vaisseaux rappellent donc par leurs dispositions un arbre, avec cette différence néanmoins que dans un arbre la sève part des racines, traverse le tronc avant d'arriver aux branches, tandis qu'ici le résultat de la digestion est transmis par les branches au tronc. Plus ces vaisseaux sont rapprochés des intestins, moins ils ont de volume. C'est pour qu'aucune partie solide ne pénètre dans le foie où doit avoir lieu une troisième opération, et qu'il n'y arrive rien que de liquide. Le boire facilite beaucoup la réduction des aliments à ce dernier état : par ce moyen, ils peuvent se glisser dans ces vaisseaux si minces et si délicats.

II.

Des intestins et de leur office.

C'est donc à l'aide de ces petits vaisseaux auxquels les intestins donnent naissance, que le foie attire à lui la nourriture élaborée dans l'estomac. Ce qu'il y a de moins pur et de trop grossier reste dans les intestins qui en profitent. Rien ne se perd dans cette maison bâtie de la main de Dieu. Ce qui est superflu pour un membre est nécessaire pour un autre. Le divin ouvrier a donné aux intestins une longueur excessive, une longueur qui dépasse soixante palmes; il les a repliés à l'infini sur eux-mêmes, afin que ce long intervalle permît au foie d'attirer à lui tout ce qui lui est profitable. Avec des intestins plus courts, l'homme n'aurait pu profiter autant de la nourriture; il aurait toujours été tourmenté par la faim et dans la nécessité de se débarrasser à chaque instant du superflu des aliments; ce qui eût rendu la vie sociale presque impossible. On a vu comment le Créateur a obvié à ces inconvénients.

Lorsque les intestins ont rempli leur office, la partie des aliments qui ne saurait plus être de quelque utilité, est conduite hors du corps par un canal tout à fait secret. Cicéron note avec soin cette particularité. De même, dit-il, qu'en bâtissant une maison, les lieux d'aisance sont rejetés dans l'endroit le plus éloigné et le plus obscur, afin qu'ils ne blessent ni nos yeux, ni notre odorat; de même, en bâtissant l'édifice de nos corps, le suprême architecte a éloigné de nos sens ce qui pourrait les affecter d'une façon désagréable. Théodoret se récrie à ce même propos, et glorifie Dieu pour s'être occupé à ce point des besoins de l'homme. Lui, qui est la source de toute pureté, n'a pas dédaigné, dit-il, d'abaisser ses yeux sur nos misères et de former de ses divines mains ce que nous ne consentons même pas à regarder, tant il vrai que le Seigneur est en toutes choses admirable!

Nous ne devons pas non plus garder le silence sur le soin avec lequel le Seigneur a formé les intestins. La substance molle et glissante dont ils sont composés, substance d'ailleurs accommodée parfaitement aux fonctions qu'elle doit remplir, n'est pas un

motif pour croire qu'il les ait négligés. Il les a revêtus d'un tissu délicat rempli de graisse, lequel les environne, les défend et les protège.

Le foie, disons-nous, est l'organe où les aliments digérés subissent leur troisième préparation. Il les attire à lui au moyen des petits vaisseaux que nous avons mentionnés, et il les reçoit dans les cavités et les pores dont il est garni. Comme sa couleur est celle du sang, il substitue en eux à la couleur blanche sa propre couleur. Les premières opérations par lesquelles les éléments impurs ont été séparés des autres ne lui suffisant pas, il leur en fait subir une encore plus complète. Il soumet cette substance à l'action de sa chaleur naturelle, et il la dégage de toute impureté; comme une eau bouillante en dégage la viande que l'on apprête. La substance qu'il reçoit en lui contenant quatre humeurs, l'humeur flegmatique, colérique, mélancolique, et le sang; il envoie le superflu de l'humeur mélancolique du côté de la rate qui l'attire à elle par des conduits particuliers et s'en nourrit. Le superflu de l'humeur colérique, il l'envoie dans la vésicule du fiel, laquelle est attachée au foie lui-même. Cette vésicule attire aussi l'humeur colérique, et s'en nourrit. Elle a, pour cela, ses conduits et ses vaisseaux. Si, à cause de quelque disposition fâcheuse, ces vaisseaux viennent à s'engorger, l'humeur colérique se répand dans tout le corps, et l'on devient alors ictérique. Mais, comme dans la maison du sage il n'y a rien d'inutile, quand même il y aurait un excédent réel de ces humeurs colérique et mélancolique, il servirait à certaines autres fins. L'humeur colérique se dirige par des voies déterminées vers les intestins, et les excitant par son âcreté et sa chaleur, elle leur communique la force de rejeter les excréments, force qu'ils n'auraient pas par eux-mêmes. De son côté, l'humeur mélancolique de la rate réveille l'appétit et fait sentir le besoin de manger; aiguillon sans lequel l'animal périrait d'inanition. Elle le fait en s'élevant jusqu'aux parois de l'estomac et en les contractant, d'où résulte le sentiment désagréable que l'on appelle la faim. Nous avons en ceci deux faits également extraordinaires: le mouvement descendant de l'humeur colérique, laquelle devrait naturellement mon-

ter comme la flamme, aux qualités de laquelle elle participe, et le mouvement ascendant de l'humeur mélancolique, laquelle devrait descendre comme la terre dont elle partage les propriétés. Avicenne, philosophe illustre, était, quoique mahométan, émerveillé de ces deux faits, et il ne pouvait s'empêcher de louer la providence qui, pour assurer la conservation de notre vie, avait dirigé le feu vers la terre, et la terre vers le ciel. Si un mahométan pensait de la sorte, que doivent inspirer à un chrétien ces mêmes merveilles et une foule d'autres également admirables?

Indépendamment de ces deux superfluités, nous avons à dire ce que devient le superflu de ce que nous buvons. Le boire, observions-nous, facilite l'écoulement du résultat de la digestion et du sang dans les vaisseaux du corps humain; vaisseaux dont quelques-uns sont d'une délicatesse extrême. Mais dès que ce but est obtenu, les organes repoussent le reste de ce que l'on a bu comme un fardeau inutile; et une partie se dissipe en sueur, sous l'action d'un violent exercice; une autre partie va rejoindre le tronc de la grande veine qui part du foie de laquelle elle était déjà sortie. De ce tronc elle passe dans les cavités des reins où se forme l'urine. Or, comme les reins seraient dans l'impossibilité de contenir cette urine qu'ils attirent à eux, au moyen d'un vaisseau nommé suçoir, elle va se déverser dans un réceptacle que le Créateur lui a ménagé. Quant à la manière dont l'urine y pénètre elle est si admirable que Galien nous invite à considérer en ceci un des prodiges de la Providence divine. Des reins partent deux vaisseaux nommés urétères, qui aboutissent à ce réservoir. La délicatesse et les dimensions restreintes de ces vaisseaux sont la cause de ces douleurs aiguës que procure la maladie de la pierre. C'est par eux que la pierre descend dans la vessie; de sorte que les souffrances attachées à ce mal ont beaucoup d'analogie avec les souffrances de l'enfantement. Mais par quelle issue la pierre ou l'urine tombent-elles dans ce récipient? Il y a dans la vessie deux tuniques ou enveloppes, unies l'une à l'autre. Les urétères viennent, chacun de son côté, se terminer à la première de ces tuniques, par un orifice extrêmement petit. La tunique intérieure possède un orifice semblable; mais celui-ci, au lieu

d'être vis-à-vis le premier, est un peu au dessous. L'urine est donc portée par les urétères, après les détours qu'ils décrivent, dans l'intervalle des deux tuniques jusqu'à ce qu'elle soit introduite au moyen de l'orifice de la tunique intérieure dans la vessie elle-même. Une fois qu'elle y est entrée, elle ne peut plus en sortir, à cause de l'application des deux tuniques l'une sur l'autre. Pareille chose arrive dans un ballon gonflé de vent : le vent en ferme lui-même l'orifice, par lequel il y est entré, et tient cet orifice recouvert du morceau de cuir que l'on a placé à côté. C'est ainsi que l'urine pénètre d'abord par le premier orifice dans l'intérieur de la première tunique ; puis, cheminant entre les deux jusqu'à l'orifice de la seconde, lequel n'est pas sur la même ligne que celui de la première, introduite enfin dans la vessie, elle ne peut plus après en sortir. L'orifice où elle vient de passer est maintenant fermé par l'enveloppe extérieure qui le recouvre de telle façon qu'il est également impossible à l'urine d'en sortir et à l'air d'y pénétrer. L'expérience de tous les jours nous met sous les yeux un fait analogue. Qui n'a vu des enfants gonfler une vessie, et après en avoir attaché la bouche, la conserver remplie d'air, sans qu'il s'en échappât un souffle? Que les personnes instruites de ces faits demandent à celles qui les ignorent comment l'urine ou la pierre ont pu pénétrer dans la vessie, puisqu'un souffle ne saurait y entrer ou en sortir? Nous en avons donné l'explication, et elle fait bien ressortir la sagesse et l'habileté infinies de l'auteur de ces dispositions admirables. De même qu'il a muni le corps d'intestins assez spacieux pour que l'on ne fût pas obligé à chaque instant de se débarrasser du superflu des aliments ; de même il y a établi ce réservoir pour n'avoir pas à se débarrasser de l'urine à chaque instant. A la porte de ce réservoir le Créateur a placé une serrure : c'est un petit nerf qui la couvre, comme vous couvririez de deux doigts l'ouverture d'une bouteille pour n'en pas verser le contenu. En ce détail-ci comme en tout le reste éclate la puissance du Seigneur. Il a si bien assujetti ce nerf à l'empire de notre volonté, qu'il se tend et se détend, qu'il ouvre et qu'il ferme, alors que nous le lui ordonnons. Béni soit à jamais l'auteur de tant de merveilles!

III.

Du foie et de son office.

Reprenons le foie au moment où il s'est débarrassé de toute superfluité, et où il distribue le sang qui s'est formé en lui. Il ressemble alors au maître d'hôtel d'un grand seigneur réglant la nourriture qui doit être servie aux gens de la maison. De même donc que l'estomac prépare les aliments, le foie les distribue et les répartit. Il divise le sang en deux parts principales. La première, qui est destinée aux membres et aux os, est transportée dans tout le corps par les veines dont le foie est le point de départ et la source. Du foie, en effet, se détache une sorte de tronc nommé la veine cave, qui se divise ensuite en une ramification de veines de différente grandeur, ramification pareille à celles qu'offrent les branches et les feuilles d'un arbre. Ces veines, qui se dispersent dans le corps entier, y portent le sang avec les autres humeurs auxquelles il est mêlé, et le distribuent à tous les membres quelle que soit leur position, sans exception aucune. Du reste, les membres l'attirent à eux en vertu de la faculté attractive dont nous avons parlé ; et ils s'assimilent chacun l'élément conforme à leur nature. Les os, par exemple, qui ont pour caractère distinctif la dureté, s'assimilent parmi les quatre éléments du sang l'élément froid et l'élément sec ; à cause de la convenance de ces éléments avec leur propre constitution.

Ici se présente une nouvelle merveille. Le sang est un corps pesant de sa nature, et par conséquent il est attiré naturellement vers la terre. Eh bien, il n'en monte pas moins du foie à la tête pour l'entretenir, comme les os et le crâne qui la composent. Quant aux parties superflues qui s'en détachent, le Créateur n'a pas voulu qu'elles demeurassent inutiles ; elles servent à former les cheveux, et dans l'homme les poils de la barbe.

Voilà ce que devient une des parts principales du sang. Le reste va droit au cœur. Cet organe où l'on remarque deux ventricules, reçoit le sang dans le premier, et là, par sa grande chaleur, il le purifie une autre fois encore et le dégage, en le chassant par le poumon, des éléments impurs qu'il peut conte-

nir. Du premier ventricule le sang passe ensuite dans le second où il se raffine davantage, et où de sang veineux, il devient sang artériel, c'est-à-dire, très-pur, très ardent, et capable d'engendrer les esprits qui communiquent la vie et la chaleur à nos membres. C'est ainsi que la sagesse, la providence divine dispose suavement toutes choses ; c'est ainsi qu'elle perfectionne, qu'elle subtilise, qu'elle spiritualise, si j'ose parler de la sorte, par une marche progressive, les choses imparfaites et grossières, et qu'elle leur donne la vertu nécessaire pour remplir des offices plus nobles et plus importants. A cette fin, elle a préparé des vases et des récipients doués de propriétés spéciales ; nous en avons eu un exemple dans les deux ventricules du cœur, nous en trouverons d'autres dans ce qui nous reste encore à examiner. Tout cela, bien considéré, nous oblige à nous écrier avec le Prophète royal : « Que vos œuvres sont belles, ô mon Dieu ! vous les avez faites toutes avec une sagesse suprême ; la terre est remplie de vos merveilles. » *Psalm.* CIII, 24.

De même que du foie partent les veines qui portent le sang nécessaire à la nutrition ; de même, du cœur partent les artères qui portent le sang dit artériel et les esprits vitaux dans le corps entier. Comme les veines, les artères se distribuent et se ramifient dans tout le corps. Seulement, les artères sont toujours placées au-dessous des veines ; disposition que le divin ouvrier a établie pour deux raisons : en premier lieu, afin de sauvegarder par cette superposition la sécurité des artères, dont le rôle est plus considérable ; en second lieu, afin qu'elles puissent communiquer au sang veineux la chaleur sans laquelle il se glacerait et se figerait. Le cœur d'où naît le sang artériel étant une source puissante de chaleur, le sang qui en découle possède une température très-élevée. Le sang artériel est encore plein d'activité et de vie. C'est pourquoi le Créateur a revêtu les artères d'un double tissu aussi fort que du parchemin ; de telle sorte qu'il est impossible au sang de briser cette barrière et de se répandre hors du canal où il doit couler. Le sang artériel sort du cœur par le tronc d'une grosse artère fixée à cet organe. Ce tronc se subdivise en deux branches qui, à leur tour, se ramifient, comme les

veines, se répartissent dans le corps humain, et atteignent une délicatesse extrême. L'une de ces deux branches se dirige vers les membres situés au-dessous du cœur, jusqu'aux pieds ; l'autre se dirige vers les membres situés au-dessus, jusqu'à la tête, soit pour leur communiquer la chaleur vitale, soit pour faciliter la génération des esprits animaux dont nous aurons à parler dans quelques instants.

IV.

Du cœur.

Le sang artériel se formant dans le cœur, il est indispensable de dire un mot de cet organe. Le cœur est placé au milieu de la poitrine, environné comme un roi des organes principaux qui président à la vie de notre corps. Il est doué d'une très-grande chaleur ; et il le fallait, puisqu'il est chargé de répandre la chaleur vitale dans les autres membres. Sa chaleur est telle que si vous mettiez la main sur le cœur d'un bœuf, au moment où on vient de le tuer, vous ne pourriez l'y tenir. Le cœur a deux cavités ou ventricules, un à gauche et un autre à droite, séparés par une membrane de la même substance que le cœur, c'est-à-dire, d'une substance assez solide pour que le sang vif et ardent qui s'y prépare ne la rompît pas et ne se déversât pas au dehors. Du premier de ces ventricules, le sang, avons-nous dit, se rend dans le second, pour y acquérir un degré de plus de raffinement : ce qui nous découvre une autre merveille de la divine Providence. Je veux parler des trous par lesquels le sang sort d'un ventricule et pénètre dans l'autre. Ces trous ont été munis de vannes mobiles ; elles sont formées d'un léger tissu, et rappellent ces vannes que l'eau de la mer ouvre et ferme, lorsqu'elle monte ou qu'elle descend. De même, le sang les ouvre quand il y pénètre, sauf à les fermer ensuite afin de ne pouvoir plus sortir.

V.

Des poumons.

En raison même de la chaleur extrême du cœur, le sage auteur de toutes choses lui a ménagé une source intarissable de fraî-

cheur. Ce sont les poumons qui sont chargés de lui dispenser continuellement un air frais, afin qu'il ne soit pas consumé par ses propres ardeurs. Que nous veillions ou que nous dormions, les poumons ne cessent de remplir cet office : car nous respirons également et pendant le sommeil et pendant les veilles. Aussi le Créateur a-t-il formé les poumons d'une substance molle et spongieuse, afin qu'ils puissent facilement se mouvoir, se tendre et se contracter. Cet organe est donc comme un soufflet sans cesse en mouvement. Toujours il se dilate ou se resserre. En se dilatant, il se remplit d'un air qui vient rafraîchir le cœur ; en se resserrant, il rejette la chaleur qui l'incommode. Pour le récompenser de ce service, le cœur le nourrit à son tour et l'admet à sa table royale. Tandis que les autres membres se nourrissent de sang veineux, le poumon seul se nourrit de sang artériel, de ce sang pur qui s'élabore dans le cœur.

Le poumon sert encore à l'émission de la voix. C'est en rejetant l'air avec une certaine impétuosité contre la luette qu'il agite, que se forme la voix. Quand une humeur épaisse enfle la luette, à peine entendons-nous la voix de celui qui parle. Nous l'entendons encore moins, quand elle est consumée ou atteinte par quelque mal. Observez que l'ouverture du tube pulmonaire n'est ni ronde, ni large, mais forme une sorte de fente ; laquelle fente donne à la voix son éclat. On remarque la même structure dans quelques instruments de bois : l'air que l'on y fait pénétrer par une fente semblable y produit le son. En quoi l'art se rapproche de la nature ; bien que celle-ci conserve toujours le pas sur celui-là.

Une chose capable d'exciter notre étonnement, c'est de voir la sagesse et la toute-puissance du Seigneur aller jusqu'à former avec de la chair un véritable instrument de musique. Construire une flûte ou une trompette avec une matière telle que le bois ou l'airain, n'est rien d'extraordinaire ; la dureté de la matière donnant au son un timbre éclatant. Mais faire qu'un canal de chair, comme la trachée-artère, émette des accents si purs qu'on les attribuerait, non à des femmes ou à des hommes, mais à des anges ; donner à ces accents autant d'étendue que de variété,

sans recourir aux embouchures qui font la variété des instruments de bois; enfin, rendre ces accents d'une telle douceur et d'une telle pureté que les instruments inventés par les hommes ne les égaleront jamais; c'est une chose qui décèle clairement la puissance et la sagesse infinie de l'artiste suprême. Quoi de plus admirable que la variété mise par la voix humaine au service de l'harmonie musicale? Il y a des voix qui atteignent les registres les plus élevés; il y en a d'autres pleines et sonores qui font retentir une église entière. Or, sans ces divers timbres de voix, il ne saurait y avoir de musique parfaite. Le monarque de l'univers a établi cet ordre de choses, afin que l'harmonieuse mélodie de la voix humaine concourût à la célébration de ses divins offices, au chant de ses louanges, et à ranimer la piété des fidèles.

L'intervention de la langue dans l'émission de la voix a pour effet de la rendre articulée et distincte. En heurtant de la langue ou les dents, ou les autres parties de la bouche, selon le besoin, on produit la parole. En ceci encore l'art a imité la nature, comme le prouve l'invention de plusieurs instruments, entre autres celle des flûtes et des orgues. Il y a dans ces derniers des soufflets qui envoient l'air aux tuyaux; et l'organiste touchant ensuite certaines notes du clavier, produit certains effets harmoniques. Par son mouvement d'aspiration et de respiration, le poumon est un véritable soufflet. En respirant il remplit d'air le tube vocal; et la langue parcourant les dents comme un clavier articule le son. C'est ainsi que se produit le langage par lequel l'homme, animal social, exprime et communique ses pensées à ses semblables. Prenons encore la flûte : L'air est introduit dans le tuyau dont elle est formée, comme il l'est dans le tube vocal. Puis, suivant que l'on ouvre ou que l'on ferme les trous dont elle est percée, la flûte émet des sons particuliers; comme en heurtant de la langue certaines parties de la bouche, nous formons diverses paroles. Voilà comment le Seigneur nous a donné la faculté de nous entretenir avec nos semblables et de leur faire part de nos idées. C'est un privilége octroyé à l'homme de préférence à tous les animaux, et par suite un bienfait insigne de son créateur :

les muets seuls en sont privés. Un autre détail dans lequel se révèle la Providence divine, c'est qu'elle s'est servie de l'air chaud dont le poumon débarrasse le cœur, pour la formation d'une chose aussi avantageuse à l'humanité que la parole. Elle ne veut pas qu'il y ait dans ses œuvres d'élément assez inutile pour que, cessant de servir à une fin, il devienne incapable en même temps de servir à une fin différente.

Une autre vertu du poumon est de faire concourir l'air qu'il introduit dans le corps à l'élaboration des esprits vitaux dont nous avons parlé. Ces esprits se forment des émanations du sang artériel combinées avec une quantité d'air à laquelle le poumon a fait subir dans ses cavités une certaine préparation. Outre qu'ils sont en nous un principe de vie, ces esprits sont précieux à un autre titre. Ils fournissent la matière avec laquelle s'engendrent des esprits encore plus nobles, qu'on appelle esprits animaux, et qui nous rendent capables de sentir et d'agir.

VI.

Considérations sur ce qui précède.

Faisons maintenant quelques réflexions sur les investigations précédentes. Nous nous convaincrons de la justesse de ce mot de l'Ecriture, que la divine Sagesse a disposé toutes choses avec suavité. *Sap.* VIII. Elle a établi entre les causes et leurs effets une proportion parfaite, de telle sorte que plus la forme projetée a de noblesse, mieux la matière destinée à la recevoir est préparée. Ainsi, à commencer par la première des opérations qu'embrasse le travail de la nutrition, nous voyons les aliments hachés et broyés dans la bouche avant de descendre dans l'estomac. Là ils revêtent une forme nouvelle que les médecins appellent chyle. Dégagés ensuite des parties superflues dont s'emparent les intestins, ils passent dans le foie, où ils reçoivent une forme plus parfaite appelée sang. Le sang, après avoir été purifié à son tour et isolé de l'humeur colérique, de l'humeur mélancolique et du superflu de la boisson, s'en va au ventricule droit du cœur. Là, il subit une préparation plus raffinée encore, avant d'être introduit dans le ventricule gauche où s'engendrent les esprits

vitaux, lesquels deviennent aussi la matière d'autres esprits plus nobles, que nous avons nommés esprits animaux.

Le lecteur attentif remarquera aisément ici l'ordre suivi par la providence du Créateur dans la production de ses œuvres. Toujours elle met la matière en rapport de conformité avec la dignité de la forme qui doit lui être imprimée. Plus la forme aura de perfection, plus la disposition de la matière à la recevoir est parfaite. Si nous appliquons cette règle aux choses spirituelles, nous en conclurons que nous devons mettre notre disposition et notre préparation en rapport avec l'état ou la grâce à laquelle nous voulons nous élever. Par conséquent, le pénitent qui désire recueillir les avantages de la confession, doit y recourir après s'y être préparé par la douleur et le repentir de ses péchés et par l'examen de sa conscience. Pour recueillir les avantages du sacrement de l'autel, il doit apporter encore de meilleures dispositions. Ce sacrement étant quelque chose de céleste et de divin, il doit s'en approcher avec une dévotion actuelle, et s'affranchir non-seulement de tous péchés, mais de toutes pensées capables de le distraire et d'affaiblir sa ferveur. Ce que je dis des sacrements, je le dirai de toutes les grâces et de tous les dons spirituels : nous devons nous y disposer toujours par une préparation convenable. D'où il résulte que, pour goûter la suavité et les consolations de l'Esprit-Saint, il faut renoncer aux joies et aux consolations du monde, à l'exemple et suivant le conseil de David : « Mon âme, disait-il, n'a pas voulu des consolations de la terre. Je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été comblé de délices. » *Psalm.* LXXVI, 3,4.

Pareillement, le chrétien qui aspire à la perfection de l'amour de Dieu doit étouffer tout amour désordonné en son cœur. Du moment où il veut en venir à faire un seul et même esprit avec Dieu, être à la fois spirituel et divin, il faut qu'il mortifie, autant qu'il est en lui, tout sentiment charnel et terrestre capable de faire obstacle à cette union. S'il se propose encore de ressembler de plus en plus à ce Dieu qui est le bien unique et suprême, trois obligations lui incombent : Parce que Dieu est le bien, le fidèle doit briser avec tout ce qui est mal ; parce que Dieu est le bien

suprême, il ne doit pas s'occuper de choses sans importance, fussent-elles exemptes de péché; parce que Dieu est le bien unique, il ne doit pas embrasser trop d'occupations, seraient-elles bonnes en elles-mêmes, dès lors qu'elles sont excessives, et qu'elles menacent de nuire à la ferveur de la dévotion. Si, pour en arriver là, il veut s'adonner à la vie contemplative et conserver, en pensant à Dieu, son imagination calme et libre de toute pensée étrangère, il doit être, selon le conseil des saints, sourd, aveugle et muet pour les choses de ce monde. En employant cette précaution, il tiendra l'intérieur de son âme pur et à l'abri des rumeurs mondaines. Sans cela, il ne peut éviter d'en être assailli. Enfin, sachons bien que, à vouloir sincèrement trouver Dieu, il nous faut le chercher sincèrement. Lorsqu'on se propose d'obtenir une magnifique récompense, on s'efforce de la mériter par une activité, un zèle et une vigilance irréprochables. Lorsqu'on aspire à une science peu commune, il faut aussi une application peu commune à l'étude et au travail.

C'est là ce que nous enseigne Salomon en nous disant que, si nous souhaitons d'acquérir la vraie sagesse, nous devons la chercher avec l'ardeur que les hommes mettent à la recherche de la fortune, et avec l'avidité qu'ils mettent à chercher des trésors dans les entrailles de la terre. *Proverb.* II. Moïse dit, dans le même sens, que nous trouverons le Seigneur, si nous le cherchons de tout notre cœur et dans l'affliction de nos âmes. *Deuter.* IV.

Telle est donc la conduite ordinaire de notre Dieu dans la distribution de ses dons et de ses grâces à ses créatures ; il veut de notre part une préparation convenable. Il est vrai que son indépendance absolue l'affranchit de toute sujétion réelle aux lois qu'il veut bien observer. Souvent, en dehors de toute préparation préalable, il comble ses créatures de grandes et soudaines faveurs pour manifester sa libéralité et sa munificence. C'est ainsi qu'il en a agi dans la conversion de saint Paul, et dans la vocation de saint Matthieu, de saint Jean, de saint Jacques et des autres apôtres, qui de leur humble emploi de pêcheurs furent élevés à la plus haute des dignités. Nous terminerons ici nos considérations sur l'âme végétative.

CHAPITRE XXVII.

De l'âme sensitive et des esprits animaux. Introduction à l'étude de cette matière.

Au commencement de nos études sur la constitution du corps humain, nous avons signalé la différence que les philosophes établissent entre l'âme végétative que possèdent les plantes, l'âme sensitive que possèdent les brutes, et l'âme intellective que l'homme possède. Quant à notre âme, quoiqu'elle soit une substance simple et spirituelle, elle jouit de cette triple faculté. En même temps que, secondée par les organes dont nous avons parlé, elle pourvoit à la réparation des forces du corps, elle est aussi le principe de nos sentiments et de nos mouvements, d'une part, et, de l'autre, des raisonnements de notre intelligence. Ayant déjà traité de la moins noble de ces facultés, de la faculté végétative qui est commune aux plantes, nous traiterons maintenant de la faculté sensitive qui est commune aux animaux. Nous trouverons dans cette faculté des traces d'autant plus frappantes de la sagesse divine, qu'elle l'emporte en excellence sur la précédente.

I.

De l'existence et de la nature des esprits animaux.

Tous les organes que nous venons de considérer, ne servent, remarquons-le bien, qu'à soutenir notre vie et à réparer nos forces corporelles. Comme ils ne suffiraient pas pour rendre l'homme capable de se mouvoir et de contempler le spectacle varié de la création, sans la contemplation duquel il ne pourrait s'élever naturellement à la connaissance du Créateur, l'œuvre divine fût demeurée incomplète si Dieu n'avait traité l'homme avec autant de libéralité en ceci qu'en tout le reste. C'est pourquoi, outre le foie et le cœur, il a créé en nous un troisième organe, dans lequel comme dans un brasier se forment les esprits qui nous permettent de voir, d'entendre, de goûter la saveur des choses, de toucher et d'agir. De là, pour ces esprits, le nom qu'ils ont reçu d'esprits animaux. Ils sont engendrés, nous l'a-

vons déjà observé, au moyen des esprits vitaux que le cœur élabore, par ce troisième organe qui est appelé cerveau. Il réside dans la partie du corps la plus élevée ; non que ce lieu offre un caractère particulier d'excellence ou de sécurité, mais afin que le cerveau soit en communication directe avec les yeux qui, en leur qualité de sentinelles chargées de signaler à notre corps tout danger, ne pouvaient occuper une autre place. Toutefois le Créateur a écarté les inconvénients de la place qu'il lui a donnée, en le couvrant d'une peau garnie de cheveux, d'une boîte extrêmement dure qui, pareille à une salade ou à un casque, le met à l'abri des coups ordinaires, et de deux membranes, l'une plus forte qu'on nomme dure-mère, l'autre moins forte qu'on nomme pie-mère, lesquelles enveloppent complètement le cerveau, son appendice et les nerfs. Puisque j'ai parlé d'appendice du cerveau, il faut savoir qu'on remarque dans le cerveau une sorte d'appendice ou de prolongement, communément désigné sous le nom de moelle épinière, lequel prend naissance à la partie la plus basse du cerveau, sort de la tête par le trou formé dans l'os de l'occiput, descend le long de la colonne vertébrale jusqu'au bout de l'os principal, en diminuant successivement de volume.

Mais avant de poursuivre ces considérations sur les esprits animaux qui sont engendrés au cerveau, ayant déjà parlé des esprits vitaux qui sont engendrés dans le cœur, il sera bon d'indiquer les raisons sur lesquelles les médecins et les philosophes se basent pour admettre l'existence de ces agents naturels. Rappelons-nous à cette occasion le principe énoncé plus haut : à savoir, que le Créateur ordonne et dispose suavement toutes choses, établissant une proportion parfaite entre la dignité des causes et celle de leurs effets, entre les conditions de la matière et celles de la forme qu'elle doit revêtir, enfin entre l'instrument et l'être qui doit s'en servir. Nous avons déjà vu, et nous verrons encore quelques applications de ce principe. C'est en conséquence de cette même vérité que, autre sera le glaive dont s'armera un adolescent, autre celui dont s'armera un homme mûr et robuste, autre celui que prendra en main un géant. Le Philistin que David combattit en champ clos n'était pas armé d'une épée ordi-

naire. I *Reg.* XVII. De même, les œuvres délicates et finies exigent des instruments d'une grande délicatesse, tandis qu'il suffit d'instruments grossiers à des œuvres grossières. De l'application de ce principe aux causes naturelles, il s'ensuit que les intelligences, c'est-à-dire, les substances incorruptibles chargées de régir ce monde inférieur, en le subordonnant au mouvement des cieux, se servent, en vertu de la noblesse de leur nature, d'instruments parfaits et incorruptibles, lesquels ne sont autres que les corps célestes eux-mêmes, les étoiles et les planètes, dont l'influence règle le cours de notre univers.

Revenons maintenant à notre sujet. Evidemment notre âme est le premier principe, la cause première de notre vie, de nos sentiments et de nos mouvements. La raison en est simple ; car, dès que l'âme fait défaut, tous les mouvements et toutes les fonctions organiques cessent immédiatement. Pourtant les membres et les sens dont elle se servait existent encore ; et nous avons devant nous les mêmes yeux, les mêmes oreilles, en un mot le corps entier, moins la vie dont il était animé. Mais notre âme étant une substance spirituelle, aussi bien que les anges, il fallait que les instruments sur lesquels elle agit de la manière la plus intime et la plus immédiate fussent en proportion avec sa propre dignité ; conséquemment, ou qu'ils fussent vraiment spirituels, ou qu'ils se rapprochassent beaucoup de la noblesse et de la condition de l'âme. Tels devaient être par suite les esprits au moyen desquels l'âme entretient en nous la vie, et surtout les esprits animaux, sorte de rayons lumineux, par lesquels elle nous communique le sentiment et l'action. S'il n'en était pas ainsi, toutes les proportions seraient foulées aux pieds ; parce qu'il n'est pas convenable qu'une substance purement spirituelle, comme l'âme, ait pour instrument immédiat et prochain, une partie charnue ou des os considérables du corps humain. Voilà pour quelle raison l'on admet l'existence d'esprits qui se rapprochent, par leur condition et leur dignité, de la condition et de la dignité de notre âme.

II.

De la dignité et de la vertu des esprits, ainsi que de toutes les choses spirituelles.

Faisons ici une observation : Parce que nos connaissances procèdent toutes de l'exercice de nos sens, de la vue, de l'ouïe, du tact, etc., et que les choses spirituelles sont invisibles et impalbables, il en résulte que bien des hommes, surtout ceux dont l'entendement est grossier, ou bien ne croient pas à l'existence de ces dernières, ou bien ignorent leur vertu. Tels étaient les Sadducéens, dont il est fait mention aux Actes des Apôtres. Ils etaient si charnels qu'ils n'admettaient ni l'existence des esprits, ni celle des anges. Aujourd'hui même il ne manque pas de personnes qui, tout en partageant l'opinion conforme à la foi, ne comprennent pas comment un être privé de corps peut exister. D'où il suit qu'elles ne comprennent pas davantage la dignité et l'excellence de leurs âmes, et qu'elles se la représentent comme un air subtil ou toute autre chose semblable. Or, c'est à ces personnes que je me propose de montrer, comme en les conduisant par la main, la noblesse et la vertu des substances spirituelles, de manière à ce qu'elles se forment une idée juste de leur propre noblesse.

Et d'abord, ne perdons pas de vue que toutes les choses corporelles existant dans le monde inférieur, sont composées de quatre éléments, encore que ces éléments soient si bien combinés que leur distinction n'est pas apparente. Le plus grossier et le moins noble de ces éléments est la terre, à ne considérer que ce qu'elle est en elle-même. Après la terre vient l'eau : cet élément féconde et fertilise la terre qui, se rapprochant par sa nature de la chaux, serait autrement sèche et stérile comme elle. Après l'eau vient l'air qui sert à la respiration et à la vie : il transporte les eaux de la mer sur la terre et nous dispense une foule d'autres bienfaits. Inutile de nous étendre sur la subtilité et l'activité du feu, que tout le monde connaît par expérience.

Tous les corps étant composés de ces quatre éléments, moins ils participeront à la pesanteur et aux propriétés de la terre, plus ils auront de noblesse et d'activité. Ces éléments eux-mêmes nous

en offriront la preuve. La terre est incapable de faire par elle-même quoi que ce soit : elle est essentiellement passive ; elle reçoit comme une aumône ce que les autres éléments ou les autres causes naturelles lui donnent : de telle sorte qu'elle ne servirait même pas à soutenir les corps si les autres éléments ne lui communiquaient la dureté qu'elle possède. Les trois autres éléments sont beaucoup plus actifs et plus spirituels. Mais le feu est encore moins matériel que l'air et l'eau, et d'une activité infiniment supérieure.

Voyez l'eau elle-même. On en évalue la pesanteur; et l'on a soin de laisser de côté l'eau la plus pesante comme plus terreuse, et de choisir pour la boisson la plus légère. Parmi les vins également, ceux qui sont troubles et épais sont les moins estimés ; on recherche, au contraire, à de hauts prix les vins dépouillés et délicats. La viande et le pain donneront lieu à la même observation. Le pain qui se fait avec la fleur de la farine est le meilleur, et on le sert à la table des seigneurs ; le pain qui se fait avec la farine commune devient la part des serviteurs. Si nous prenons les métaux, nous verrons les forgerons mettre le fer dans la fournaise, le débarrasser de ce qu'il renferme de terrestre, et n'employer ce métal que lorsqu'il est purifié de ses scories. De même, les pierreries les plus pures, les plus diaphanes, et dans la composition desquelles par suite, la terre n'entre que dans une faible proportion, sont les plus estimées, et choisies de préférence pour être enchâssées dans un anneau ou tout autre objet de ce genre. Mais les pierres grossières et semblables à de la terre, ne servent qu'à la construction des édifices. L'exemple le plus merveilleux qu'on puisse alléguer en ceci est celui de la lumière, qui nous vient du ciel. Incontestablement c'est la plus délicate, la plus spirituelle de toutes les choses corporelles : elle pénètre à travers des vitres impénétrables à l'air et au feu. C'est par l'intermédiaire de sa vertu que les cieux agissent sur les êtres qui peuplent la mer, la terre et les entrailles de la terre ; car l'or, l'argent et tous les autres métaux sont les produits de cette activité.

Ajoutons en outre que plus les choses sont spirituelles, c'est-à-dire, moins elles sont matérielles et visibles, plus elles ont d'effi-

cacité soit en bien, soit en mal. Qu'il nous suffise de rappeler l'épidémie qui ravagea l'Europe en l'année quinze cent quatre-vingt. Quoique le ciel et l'air eussent en apparence la même sérénité et la même pureté que par le passé, il se déclara néanmoins par suite d'une influence maligne impossible à voir et à saisir, un mal épidémique dont une foule de personnes tombèrent victimes. La peste nous fournit un exemple du même genre : elle est impalpable et invisible, et cependant elle exerce parmi les hommes d'horribles ravages. Si nous nous bornions à considérer les substances purement spirituelles, comme les anges et les démons, nous ne pourrions pas ne pas être convaincus facilement de leur puissance soit pour le bien, soit pour le mal, puisque l'un de ces esprits, bon ou mauvais, peu importe, a mis à mort dans une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armee assyrienne qui assiégeait Jérusalem. IV *Reg.* XIX; *Isai.* XXXVII.

Ces réflexions diverses auront pour résultat de nous donner une idée de la progression qui règne entre les créatures, sous le rapport de la dignité. Nous saurons que plus elles sont pesantes et matérielles, plus elles se rapprochent par leurs propriétés de celles de la terre, moins elles ont de dignité et de vertu. Au contraire, plus elles se rapprochent d'une certaine manière de la condition des choses spirituelles, plus elles ont de noblesse et d'efficacité dans leurs opérations. Par cela même nous concevrons quelle est la dignité de nos âmes : comme elles sont des substances purement spirituelles aussi bien que les anges, nous ne serons pas extrêmement surpris de l'action étendue et variée qu'elles exercent sur le corps. L'empire que Dieu exerce dans l'univers entier, l'âme l'exerce dans le microscome. C'est pourquoi elle se sert à cet effet, comme d'instruments, des esprits soit animaux, soit vitaux, parce qu'ils sont d'une nature presque spirituelle, et qu'ils lui ressemblent davantage.

CHAPITRE XXVIII.

Des esprits animaux, et du lieu où ils s'engendrent.

De même que les esprits vitaux s'engendrent dans le cœur; ainsi les esprits animaux s'engendrent dans le cerveau. Cet organe-ci étant le plus noble de tous les organes du corps humain, il a été en conséquence destiné à former ces esprits remarquables qui élèvent notre vie au-dessus de celle de la plante. Il y a dans le cœur deux cavités ou ventricules où s'élaborent les esprits vitaux ; il y a aussi dans le cerveau deux cavités où s'élaborent les esprits animaux. Mais de quelle manière a lieu cette élaboration, c'est un secret qui se dérobe aux investigations de l'intelligence humaine. On observera à ce propos que les hommes passionnés pour l'étude des sciences ou la contemplation des choses divines sont physiquement plus faibles que les autres. En voici la raison : les esprits vitaux, à cause de leur infériorité et de leur sujétion, étant la matière avec laquelle se forment les esprits animaux, et ces derniers étant dépensés et consumés par le travail intérieur de l'intelligence; il s'ensuit que le corps est appauvri et privé des esprits vitaux auxquels il emprunte la chaleur et la vie. De là un état inévitable de débilité et de faiblesse; de là une foule d'humeurs nuisibles à la santé et fécondes en indispositions.

Les esprits animaux se divisent en deux classes : les uns sont destinés à donner le mouvement aux membres; les autres à leur donner le sentiment. En conséquence, le Créateur a préparé les voies par où les esprits de chacune de ces classes doivent se répandre dans tout le corps. Autres sont les nerfs qui transmettent le mouvement, autres les nerfs qui transmettent le sentiment. La différence de ces deux ordres de nerfs est sensible chez certains paralytiques. L'engourdissement qui glace en eux les nerfs moteurs les met dans l'impuissance absolue de remuer le membre atteint de paralysie. Et cependant si vous touchez et si vous piquez ce même membre, ils sentiront ce contact et cette piqûre, parce que les nerfs sensitifs ont encore toute leur liberté. C'est

une considération qui jetait Cicéron dans l'étonnement et qui le pénétrait d'admiration pour la sagesse et l'habileté de l'auteur de la nature. Que de voies, de conduits, de ramifications il a organisés dans le corps de l'homme! Les veines y répandent le sang, les artères les esprits vitaux, les nerfs d'une espèce déterminée le mouvement, des nerfs d'une autre espèce le sentiment. Que l'on fabrique si l'on peut un filet dont les mailles soient aussi serrées, aussi multipliées et aussi divisées que les mailles de ce filet qui est notre corps!

Les esprits animaux s'élaborent donc dans la substance que renferme le cerveau. Or, cette substance se répand tout le long de l'épine dorsale, où elle est protégée par des os très-solides, comme elle l'est dans la tête par les os du crâne. Elle est également enveloppée des deux membranes que nous avons déjà désignées sous le nom de dure-mère et de pie-mère. C'est à cause de la délicatesse même de cette substance précieuse que, indépendamment des os par lesquels elle est défendue, le Seigneur a voulu lui assurer la protection d'une double membrane. Je me suis servi à dessein de cette expression, substance précieuse, parce que de la substance blanchâtre qui forme la moelle épinière naissent vingt-quatre paires de nerfs; douze d'entre elles distribuent les esprits animaux dans la partie du corps comprise entre la ceinture et la tête; les douze autres les distribuent dans la partie comprise entre la ceinture et les pieds, de telle façon que douze nerfs desservent un côté du corps, et douze autres le côté opposé. Pour rendre parfaite cette disposition, le Souverain ouvrier a pratiqué dans chacun des os qui composent l'épine dorsale de tout petits orifices d'où partent les nerfs pour aller s'acquitter de leur emploi. Il a usé d'une précaution non moins ingénieuse : une toile excessivement délicate divise en deux parts la moelle épinière, et à chacune de ces deux parts correspondent les nerfs de chaque côté du corps; en sorte que les nerfs de l'une des deux parts ne nuisent aucunement aux nerfs du côté opposé. Comment ne pas glorifier ensuite l'artiste divin qui avec la substance simple dont est composé notre corps, a su former des organes si divers, les uns solides, les autres offrant peu de résis-

tance, mais tous en proportion parfaite avec les offices qui leur ont été assignés?

Que si l'on désirait savoir quelle est la nature de ces esprits qui ont tant de vertu, je répondrai qu'ils ressemblent à des rayons de lumière infiniment subtils, et que, à travers les pores des nerfs, ils se distribuent dans tout le corps. On apporte la preuve suivante à l'appui de cette assertion : Lorsqu'on nous frappe à la tête avec un bâton, les nerfs se contractent et ils sont affectés de telle façon que la lumière semble jaillir de nos yeux; c'est du moins ce que nous disons communément. Or, cette lumière n'est autre que ces esprits qui, par suite de leur subtilité, jaillissent réellement de nos yeux par la partie vitrée et transparente de cet organe : nouvel exemple de l'harmonie qui règne dans toutes les œuvres du Créateur. De même que les cieux produisent, au moyen de la lumière du soleil et des planètes tous les mouvements et toutes les altérations de ce monde inférieur ; de même le cerveau, qui est la partie la plus élevée du corps humain et en quelque manière le ciel de ce petit monde, produit par l'intermédiaire de ces rayons lumineux les mouvements et les sentiments dont nous sommes capables. C'est ainsi que le souverain ouvrier a disposé toutes choses avec suavité, et qu'il a fait de ce petit monde l'image en ce point de l'ordre qui préside à la marche de l'univers.

CHAPITRE XXIX.

Des sens intérieurs, et du lieu où ils résident.

Puisque nous avons mentionné parmi les effets de l'activité des esprits animaux les mouvements et les sentiments dont nous sommes capables, il est indispensable que nous disions quelque chose des sens. Il y a des sens particuliers et des sens généraux; il y a des sens extérieurs et visibles, et des sens intérieurs et invisibles. La vertu des sens extérieurs étant subordonnée à celle des sens intérieurs, nous nous occuperons d'abord de ces derniers. Les sens extérieurs et particuliers sont les cinq sens que tout le monde connaît, lesquels vont se réunir et former un sens

commun qui a son siége dans la première partie du cerveau. De là partent, en effet, les nerfs qui servent de conducteurs aux esprits destinés à communiquer la sensibilité à chacun des cinq sens. Ce sont encore ces mêmes nerfs qui transmettent au sens commun les espèces et les images des choses senties, et qui lui font connaître les perceptions des autres sens : ils reconnaissent ainsi le bienfait qu'ils ont reçu de ce sens commun, leur souverain, en remplissant pour lui l'office de messager et de serviteur, et en l'instruisant de ce qui se passe au dehors. Ce sens commun est, selon le langage des philosophes, le principe de toutes nos connaissances, parce qu'elles tirent toutes leur origine de nos sens extérieurs.

Après le sens commun, se présente, un peu plus avant, un autre sens nommé imagination, qui reçoit les images transmises, les conserve et les garde fidèlement. Le sens commun réside en une partie extrêmement tendre du cerveau, et, par conséquent, disposée admirablement à recevoir l'impression des images; mais pour cette même raison, elle ne saurait les retenir et les conserver longtemps. A cause de cela, le Créateur a formé, à la suite de cette partie du cerveau, une cavité d'une matière plus ferme qui reçoit les images et les conserve; fonction d'où lui vient le nom d'imagination. Cette puissance étant organique et corporelle, notre ennemi en use souvent pour nous faire une guerre cruelle, nous dépeignant les choses tantôt sous les couleurs les plus belles, tantôt sous les couleurs les plus hideuses, selon le dessein que sa malice se propose. Rappelons-nous l'histoire d'Amnon, fils de David et de sa sœur Thamar. I *Reg.* XIII.

Un peu plus avant encore dans l'intérieur du cerveau, se trouve une autre cavité que l'on appelle pour les animaux puissance estimative, et pour les hommes, à cause de leur supériorité, puissance cogitative. Cette puissance est plus spirituelle que les précédentes, et elle est capable de concevoir des objets dénués de corps et de figure. Ainsi la brebis à la vue du loup, ressent de la haine; elle ressent au contraire de l'amitié, à la vue du chien qui la défend. Les oiseaux faibles et sans armes ressentent également de la haine, à la vue des oiseaux de rapine. Or, la haine et

l'amitié, sont des choses qui n'ont ni corps ni figure. En donnant aux oiseaux et aux animaux la faculté d'éprouver ces sentiments, le Créateur a voulu pourvoir à leur conservation et à leur défense.

Enfin, dans l'arrière-partie du cerveau, vers la région de l'occiput, se trouve la mémoire. Cette faculté est plus propre à la nature de l'homme qu'à celle des animaux. Cependant on en découvre des traces chez quelques-uns de ces derniers. Ainsi le chien, après avoir caché du pain, se souvient fort bien de l'endroit où il l'a laissé, et il sait parfaitement y retourner. Le renard, quand il s'est abreuvé à satiété du sang des poules qu'il a massacrées, fait un trou en terre, et les enfouit pour s'en nourrir le lendemain. On raconte du lion qu'il conserve le souvenir des bienfaits et qu'il en témoigne de la reconnaissance, de même qu'il n'oublie pas les injures et qu'il en tire vengeance. Mais la mémoire dans l'homme atteint beaucoup plus de perfection et d'universalité, comme nous le montrerons après avoir fait saisir par une comparaison sensible le principe de ces quatre sens intérieurs. De même que Dieu a placé dans la langue le siége de la faculté à l'aide de laquelle nous sentons la saveur des aliments, nous discernons le doux de l'amer, les choses qui ont de la saveur des choses insipides, privilége accordé à la langue, à l'exclusion de toutes les autres parties du corps; de même Dieu, dans sa toute-puissance, a voulu donner pour siége aux sens intérieurs les quatre parties désignées du cerveau, à l'exclusion des autres.

Mais revenons à la mémoire. Cette faculté est en même temps un bienfait particulier du Seigneur et un prodige de la nature. Je dis, un bienfait du Seigneur. En effet, c'est à la mémoire qu'est confié le dépôt de notre science : nous savons ce dont nous nous souvenons, et pas davantage. Elle seconde à merveille la sagesse ; car c'est par la connaissance des événements passés que nous comprenons l'issue et la nature des événements à venir. Elle conserve fidèlement l'expérience qui est également utile à la sagesse et à la science. Elle est la mère de l'éloquence ; car c'est elle qui nous apprend à manier la parole, en conservant dans ses trésors les mots qui servent à désigner les choses, et au moyen desquels

nous expliquons nos idées et nous nous faisons comprendre. Aussi les maîtres dans l'art de parler, regardent-ils la mémoire comme la cinquième partie de la rhétorique. C'est la mémoire qui rend possibles nos progrès dans les arts ou dans les sciences, parce qu'elle garde en elle-même les règles et les préceptes dont se composent ces sciences et ces arts, sans lesquels la vie humaine serait une vie de barbares ou de bêtes féroces : si elle ne remplissait cet office, nous aurions beau lire des livres, fréquenter des écoles ; ce serait, selon l'expression proverbiale, puiser de l'eau dans un crible. Mais cette faculté a surtout l'avantage de rendre les hommes reconnaissants envers Dieu, en ramenant à leur esprit la pensée fréquente des bienfaits qu'ils en ont reçus et de la gratitude à laquelle ils sont obligés. On peut juger par là de ce que nous devons au Créateur en retour de cette faculté dont il nous a favorisés.

La mémoire n'est pas moins frappante par ce qu'elle offre de vraiment prodigieux. Se souvenir d'une histoire où les faits sont étroitement enchaînés les uns aux autres, et dans une dépendance réciproque, ce n'est rien de bien surprenant ; mais qu'un petit garçon apprenne de mémoire une centaine de mots grecs ou latins dont il ne comprend pas la signification, et qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres ; qu'il lui suffise de les repasser sept ou huit fois dans son esprit pour qu'ils y soient gravés au point de braver même quelquefois les ravages de la vieillesse, en sorte que, toutes les fois que l'on voudra les prononcer, ils sortent à point nommé de l'obscurité où ils étaient cachés, la mémoire restituant avec une fidélité scrupuleuse le dépôt qui lui a été confié ; n'est-ce pas une chose digne de la plus vive admiration ? Que dire des personnes qui connaissent jusqu'aux quatre langues, latine, grecque, hébraïque et chaldéenne ? Pour les comprendre et les parler, il faut que la mémoire renferme tous les mots dont ces langues sont formées, et qu'elle les présente dès que l'on veut s'en servir. Et des mémoires fabuleuses que l'on a vues, qu'en penserons-nous ? A quinze ans le bienheureux Antonin avait appris en une année tout un livre de canons. Mithridate, roi du Pont, parlait, dit-on, vingt-deux langues. Or, quel

est celui dont la puissance a rendu ce petit coin du cerveau capable de conserver un si grand nombre de mots, sans qu'ils se confondissent les uns avec les autres ? Quel est l'auteur de ce prodige ; quel est-il, sinon ce Seigneur qui a voulu nous montrer en ceci comme en une infinité d'autres choses, sa grandeur et sa magnificence? Et malgré cela, nous n'apprécions pas ce prodige à sa juste valeur, et nous ne songeons pas à rendre grâces à notre Créateur pour le bienfait que nous en avons reçu.

CHAPITRE XXX.

Des cinq sens extérieurs.

David a bien eu raison de déclarer à plusieurs reprises le Seigneur admirable en toutes ses œuvres, quelque petites qu'elles paraissent. *Psalm.* IX, LXX, LXXI, CXXXVIII, etc. Si je fais cette réflexion, c'est que nous sortons d'une merveille pour entrer dans une autre merveille : je veux parler de la constitution de nos yeux. Les savants qui s'occupent de cette partie avouent que nulle part, dans les divers organes du corps humain, Dieu n'a déployé plus d'art, plus d'habileté et plus de délicatesse. Ici, comme dans le sujet précédent, le bienfait est à la hauteur du prodige. Quoi de plus navrant qu'un homme privé de la vue! Comme l'ange saluait Tobie et lui souhaitait toute sorte de joies de la part du Seigneur, ce saint homme, qui avait supporté son malheur avec une admirable patience, lui répondit : « Quelle joie puis-je ressentir, moi qui vis dans les ténèbres et qui ne vois pas la lumière du ciel? » *Tob.* V, 12.

Ayant déjà traité des organes cachés sous le voile de la chair dans l'intérieur du corps, il est convenable que nous traitions des sens et des organes extérieurs qui, pareils aux décorations d'une façade, attirent notre attention à tous. Nous commencerons par celui qui l'emporte sur les autres, soit en excellence, soit par la délicatesse extrême de sa constitution.

I.

De la vue.

La première chose qui réclame en ce sujet notre admiration, ce sont les espèces ou images nécessaires pour que les êtres corporels soient visibles. Tous les corps susceptibles de couleur et de lumière remplissent l'air d'une infinité d'images, appelées espèces par les philosophes, lesquelles reproduisent à merveille les corps dont elles émanent. La raison philosophique de ceci est que les causes pour produire leurs effets doivent être avec l'être sur lequel elles agissent, en contact immédiat soit par elles-mêmes, soit par leur vertu ou leur influence. Or, dans la vue des objets que nous considérons, ces objets étant séparés de notre organe, il faut nécessairement un tiers qui leur serve d'intermédiaire et les réunisse. De là cette loi si prévoyante du Créateur; que toutes les choses visibles remplissent l'air de ces images ou espèces : ces espèces venant frapper l'œil y représentent l'objet lui-même. Pareille chose arrive dans le miroir : comme il reçoit ces espèces, et que son défaut de transparence les empêche d'aller au delà, elles sont forcément arrêtées, et elles nous reproduisent l'image parfaite des objets placés en face. C'est ainsi que nous apercevons dans la glace des miroirs, les montagnes et les vallées, les champs et les arbres, des armées entières, lorsque ces objets divers sont à la portée convenable. Y eût-il dans l'air mille miroirs dispersés, tous représenteraient de la même manière le même spectacle. L'air n'est pas le seul milieu où soit en vigueur cette loi : elle embrasse encore les cieux. Il nous serait impossible de voir les étoiles qui sont à une si grande distance de la terre, sans le secours des images dont elles frappent nos yeux. N'est-ce pas une chose des plus étonnantes que chaque objet visible produise sans pinceau ni couleur, en un seul instant, une infinité d'images dans les milieux diaphanes, tels que l'air et le ciel, quand un peintre mettra plusieurs jours à achever un tableau ! Qui ne découvrirait en ceci la main toute puissante qui a doué les êtres visibles d'une pareille vertu ?

A propos de l'organe de la vue, il est bon de savoir que de la par-

tie antérieure du cerveau, là où réside le sens commun, partent deux nerfs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, lesquels conduisent jusqu'à l'œil les esprits animaux. Ceux-ci donnent à l'œil la vertu nécessaire pour voir, à la condition toutefois qu'il soit mis en contact avec les images ou espèces que nous venons de décrire. Quant à la constitution de l'œil, on en a raconté des merveilles qui dépassent les forces de mon esprit et que je ne saurais par suite rapporter. Ce qui en un semblable sujet me jette hors de moi-même, c'est de penser que, malgré la délicatesse inouïe des parties constitutives de cet organe, le suprême ouvrier a pu cependant le placer dans la tête d'une fourmi. L'existence de l'œil n'est-elle pas plus surprenante dans cet insecte que dans l'homme ou dans un éléphant?

Tout en passant sous silence un certain nombre de détails remarquables, je ne puis m'empêcher de signaler trois humeurs différentes qui entrent dans la composition de l'œil, et qui sont séparées les unes des autres par trois pellicules d'une infinie délicatesse. La première de ces humeurs a reçu le nom de cristallin, parce qu'elle est ferme et transparente comme le cristal. Après celle-ci vient une autre humeur de couleur rouge, qui protége et termine à la fois le cristallin ; enfin, vient la troisième, qui est de couleur bleue. Cette dernière nuance permet aux images ou espèces dont nous avons parlé d'être recueillies par la pupille de l'œil sans qu'elle soit offensée : une trop grande clarté l'incommoderait, comme l'incommode la contemplation en face de l'éclat du soleil.

Or, c'est à travers ces humeurs, comme à travers des vitres, que les espèces des choses pénètrent dans l'œil, pour monter le long des nerfs optiques jusqu'au sens commun où ces nerfs prennent naissance. Ainsi, ces nerfs servent à la fois de conducteurs aux esprits animaux qui nous rendent capables de voir, et aux images qui se rendent dans la cavité du sens commun pour aller ensuite successivement dans les autres cavités. Cela étant, nous pouvons dire que ce monde visible, quelque grand qu'il soit, entre dans notre âme par la porte de nos yeux. Telle est, suivant l'observation d'Aristote, la raison qui fait de ce sens, un sens aussi

précieux. En tant que créature raisonnable, l'homme désire savoir; et ce sens, en nous découvrant une variété innombrable d'êtres, donne satisfaction à ce désir. Ce qui est encore plus digne de considération, c'est que l'œil nous présente le merveilleux spectacle des œuvres de Dieu, spectacle à l'aide duquel notre esprit s'élève jusqu'à la connaissance du Créateur. De là ces paroles de David : « Je contemplerai, Seigneur, vos cieux, œuvre de vos mains; le soleil et les étoiles dont vous avez jeté les fondements. » *Psalm.* VIII, 4. Ce saint roi faisait de la vue un bien meilleur usage que les malheureux qui l'emploient à offenser celui de qui ils en ont reçu ce bienfait; transformant en un sujet de péché, ce qui devrait être un sujet de louanges, et retournant contre leur bienfaiteur, par une guerre indigne, les dons, et des dons infiniment précieux, qu'ils en ont reçus. Car, quel est le sort de l'homme qui vient à perdre la vue? Où n'irait-il pas chercher sa guérison? Quelle reconnaissance ne témoignerait-il pas à celui qui lui rendrait la lumière? Nonobstant cela, nous savons que Dieu nous a donné la vue, qu'il nous la conserve, et nous ne songeons même pas à l'en remerceir.

II.

De l'ouïe.

Passons au sens de l'ouïe : c'est un sens très-remarquable aussi, et il nous facilite beaucoup l'acquisition de la sagesse. Nous en avons un exemple dans Didyme, qui, quoique aveugle de naissance, n'en fut pas moins un grand théologien. *Hieronym. Catol. Script. Eccles.* Le principe de l'ouïe se trouve en deux nerfs qui partent du sens commun, et se dirigeant des deux côtés de la tête, portent avec eux les esprits animaux qui nous donnent la faculté d'entendre. Dans l'intérieur de l'oreille on voit un petit réservoir rempli d'air, et semblable à un tambour : c'est en allant frapper contre cet organe que la voix ou tout autre bruit excitent en nous le sentiment du son; mais si ce petit réservoir se rompt et laisse échapper l'air qu'il contient, la surdité s'ensuit immédiatement. C'est pour prévenir ce danger que le Créateur a formé les oreilles, comme il a chargé les paupières de protéger les yeux.

III.

De l'odorat.

Le principe de l'odorat est pareil à celui de l'ouïe : deux nerfs partent du sens commun et viennent aboutir au nez. Cet organe renferme deux petites croissances d'une substance molle et spongieuse, enveloppées d'un tissu extrêmement mince. C'est là qu'aboutissent les nerfs de l'odorat; c'est là aussi que l'air porte les espèces des objets odorants, à l'occasion desquelles nous éprouvons le sentiment de l'odeur.

Le nez est le gardien que Dieu a donné au sens de l'odorat : il contribue en même temps à l'ornement et à la beauté du visage; car, rien d'affreux comme une personne privé de cette partie. Remarquez en ceci la sagesse sans bornes du Créateur : dans la formation de tous nos membres et de tous nos sens, il a résolu ce difficile problème d'unir l'utilité et la beauté : de telle sorte que ses dispositions les plus avantageuses pour la conservation de la vie, offrent aussi le plus beau des spectacles.

Une autre utilité du nez et des deux conduits qu'il contient, est de dégager par ces conduits aussi bien que par la bouche, le cerveau de la pituite qui s'y forme. Les vapeurs qu'engendre le corps humain gagnant la région élevée de la tête, comme les vapeurs de la terre gagnent les régions élevées de l'air, le Créateur a destiné ce double conduit à débarrasser cet organe du superflu des humeurs. Ce qui est encore plus admirable c'est que, à la partie inférieure de la tête se trouve une espèce d'entonnoir à la coupe évasée et arrondie, se terminant par un canal étroit : dans cet entonnoir se réunit l'humeur que distille le cerveau, et cette humeur va rejoindre au moyen du canal les conduits chargés de l'évacuer. Ainsi, de même que dans les cours des grandes maisons il y a des canaux où vont se réunir les eaux pluviales; de même le Créateur a établi dans l'édifice du corps humain, un canal par où la tête se décharge des humeurs qui lui seraient nuisibles. Nous le voyons; c'est en toutes choses que Dieu a cherché ce qui convenait le mieux à notre santé et à notre vie.

IV.

Du goût.

Du sens de l'odorat descendons au sens qui nous permet de goûter les aliments, de discerner le doux de l'amer, les choses savoureuses des choses insipides. Ce sens s'explique par deux nerfs qui, du milieu de la langue, se ramifient et se disposent dans toutes ses parties. Par une disposition du Créateur, la langue est toujours humide, couverte de pores, et sans saveur aucune. Elles est couverte de pores, afin que les espèces savoureuses puissent pénétrer jusqu'aux nerfs qui causent la sensation. Elle est toujours humide, afin de communiquer cette humidité aux aliments dont on ne pourrait autrement goûter la saveur. Elle est elle-même sans saveur aucune, comme l'oreille sans bruit aucun, afin de percevoir la diversité des saveurs. Si elle avait une saveur particulière, elle sentirait celle-ci à l'exclusion des autres. C'est ce qui arrive aux personnes atteintes de fièvres bilieuses : toutes les substances leur paraissent amères, parce que leur langue est chargée de bile, substance par nature extrêmement amère.

Prenons ici note d'une différence qui existe entre le goût et les autres sens. Les espèces des choses susceptibles d'affecter la vue, l'ouïe et l'odorat, doivent traverser un milieu diaphane, comme l'air. Mais il n'en est pas de même, ni pour le sens du goût, ni pour le sens du toucher : il faut que l'objet de ces deux sens soit immédiatement uni à nos organes. Par où l'on voit combien est vain le plaisir attaché à ces deux genres de sensation. Le plaisir du goût, dit un docteur, dure tout au plus quatre secondes, et ne veut en étendue qu'un espace de quatre doigts. Cependant que de fortunes, que de patrimoines perdus dans la recherche des plaisir de cette nature. Sénèque avait bien raison de s'écrier : « Grand Dieu ! que de serviteurs et que de soins pour satisfaire un seul ventre ! »

V.

Du toucher.

Le dernier sens extérieur est le toucher. Ce sens nous fait percevoir les quatre premières qualités des éléments, le froid et le chaud, le sec et l'humide; il nous fait discerner encore ce qui est rude d'avec ce qui est poli, ce qui est raboteux d'avec ce qui ne l'est pas. Au lieu de résider dans une partie déterminée du corps, ce sens réside en toute sa surface : condition indispensable pour que l'animal soit averti de la présence de ce qui lui est funeste ou de ce qui lui est utile, et qu'il puisse éviter l'un et rechercher l'autre. Le principe de la sensation correspondante se trouve dans une multitude de nerfs qui parcourent tout le corps, comme les nerfs destinés à lui communiquer le mouvement. J'ajouterai à ce que je viens de dire quelques-unes des réflexions que Cicéron a faites sur cette matière. *De natur. deor.* II.

CHAPITRE XXXI.

Réflexions de Cicéron sur les sens extérieurs du corps de l'homme.

La convenance et la beauté des sens de l'homme fournissent au philosophe romain une des raisons qui le portent à conclure que toutes ces choses ont été disposées par une sagesse et une providence souveraines, en vue des besoins et de la conservation de notre vie. Si l'auteur de la nature a donné à l'homme cette attitude droite et élevée, s'il l'a détaché de la terre; c'est, observe-t-il, afin que l'homme, en considérant le ciel, parvînt à la connaissance de son Dieu. Les hommes habitent sur la terre, non comme en un séjour où ils doivent concentrer leur attention, mais pour y contempler les choses célestes et divines : contemplation dont l'homme seul est capable parmi tous les animaux. C'est par un dessein merveilleux que la Providence a placé dans la tête les sens qui sont en quelque façon les truchements et les messagers des objets extérieurs. Ainsi le demandaient les intérêts de notre vie. Du haut de la tête comme du haut d'une tour,

les yeux, sentinelles vigilantes, découvrent une infinité de choses, et les signalent aisément.

L'ouïe, qui a pour fonction de percevoir le son, est tout aussi convenablement placée dans cette partie du corps, le son gagnant toujours les régions élevées. La même raison explique le lieu où réside l'odorat; car c'est vers les régions élevées que se portent pareillement les vapeurs auxquelles sont attachées les espèces des choses odorantes. Une habileté profonde a rapproché ce dernier sens de la bouche, l'odeur des aliments et des boissons diverses étant extrêmement utile pour en apprécier les qualités nuisibles ou salutaires. Quant au goût, dont l'office est de saisir la différence des objets qui servent à notre nourriture, il a été sagement placé dans la partie de la bouche où doit nécessairement passer tout ce que nous buvons et tout ce que nous mangeons. Le sens du toucher occupe le corps tout entier, afin que nous sentions, avec les coups qui nous blesseraient, le froid et la chaleur qui nous seraient funestes.

Observez, je vous prie, cette particularité : De même que les personnes avisées cachent avec plus de précautions les objets précieux que les objets sans valeur ; de même le divin ouvrier a entouré les yeux d'une protection plus efficace que les autres sens, apparemment à cause de l'utilité de cet organe. D'abord, il les a revêtus et environnés de tissus délicats, diaphanes, pour ne pas gêner la vue, et néanmoins assez fort pour durer très-longtemps. Il en a rendu encore la prunelle extrêmement mobile : elle peut ainsi, par cette facilité de se porter à droite ou à gauche, éviter ce qui nous serait désagréable et se fixer sur les objets que nous désirons regarder. La partie de la pupille de laquelle dépend la subtilité de la vue est très-petite, afin d'être à l'abri de tout danger qui le compromettrait. Les paupières dont la pupille est recouverte ne la blessent en aucune manière ; elles s'ouvrent et se ferment avec une étonnante mobilité, ce qui ferme tout accès dans les yeux aux objets incommodes ; elles sont bordées et armées de cils, sorte de palissade destinée à barrer le passage à ces mêmes objets, lorsque les yeux sont ouverts. De plus, l'œil est défendu dans son orbite, par la proéminence des sourcils : ils em-

pêchent la sueur qui découle de la tête et du front de pénétrer jusqu'à lui. Au-dessous s'étendent les os maxillaires qui s'élèvent pareils à un retranchement. Enfin, telle est la disposition du nez qu'il forme un mur véritable jeté devant les yeux.

Les oreilles sont toujours ouvertes, parce qu'elles nous sont nécessaires, même durant le sommeil : le bruit qu'elles nous transmettent devient le signal du réveil. Le chemin qui mène dans l'intérieur de ce sens forme plusieurs sinuosités ; car, s'il était droit, bien des choses capables de l'endommager pourraient s'y introduire. Mais si un petit insecte venait à y pénétrer, il serait arrêté par la sérosité visqueuse que contient l'oreille, comme par de la glue. La charge des oreilles qui sont à la porte de ce sens est de le protéger, de le garder, et d'empêcher les sons de se disperser avant d'arriver jusqu'à lui. Le conduit qui pénètre dans l'intérieur est formé d'une substance dure, pareille à la corne, avec de nombreux détours ; ce qui accroît l'intensité du son. Tout en n'étant jamais fermé, ce qui serait opposé à la fin qu'il doit remplir, le nez a ses ouvertures très-étroites ; de façon à repousser les choses nuisibles. Il en découle continuellement une certaine humeur, afin de le débarrasser aisément de la poussière et d'autres choses semblables. Le sens du goût est, au contraire, protégé de toutes parts ; il réside dans l'intérieur de la bouche, et pour mieux s'acquitter de son office, et pour être mieux défendu.

Il est à remarquer encore que les sens chez l'homme l'emportent en perfection sur les sens des animaux. Un mouvement du corps, un geste particulier apprennent à nos yeux une foule de choses ; nous apprécions aussi d'un simple regard la beauté des formes et des couleurs, leur harmonie et leur convenance. Cet organe nous découvre même les vices et les vertus de nos semblables ; car il distingue fort bien un homme en courroux d'un homme calme, un homme triste d'un homme joyeux, un homme ferme d'un homme pusillanime, un homme lâche d'un homme courageux.

L'ouïe est douée de son côté d'une perspicacité vraiment ingénieuse et surprenante. Elle distingue la variété des voix et des

instruments de musique, la nature et l'intervalle des sons qu'ils émettent. Elle perçoit la différence qui sépare une voix douce d'une voix rude, une voix grave d'une voix aiguë, une voix flexible et domptée d'une voix inculte. Comme l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher apprécient les objets qui sont de leur ressort. C'est pour flatter ces divers sens qu'on a inventé une multitude d'arts, qui sont loin de mériter une approbation sans réserve. Il suffit de voir pour cela le raffinement que l'on porte dans la composition des parfums, dans la préparation des aliments et dans l'usage des vêtements précieux.

Ces réflexions de Cicéron font ressortir vivement la sagesse et la prévoyance de Celui qui a formé nos sens : il les a mis parfaitement en rapport avec les besoins de notre vie ; il n'a négligé aucun détail, quelle qu'en fût la petitesse ; nous l'avons vu par l'étude de l'ouïe et des précautions prises pour mettre ce sens à l'abri de toute offense. Avec quelle vigilance s'occupera donc des choses les plus importantes ce Dieu qui s'est occupé avec tant de soin des choses les plus petites !

CHAPITRE XXXII.

De la convenance des autres parties extérieures de notre corps.

La sagesse de la Providence divine ne resplendit pas moins dans la convenance et la constitution des autres parties du corps, que dans celles des sens. D'abord, l'homme a été revêtu entièrement des pieds à la tête d'une double enveloppe. La première de ces enveloppes se compose d'une peau très-fine, que nous arrachons souvent sans éprouver aucune douleur; par exemple lorsque nous sommes atteints de la petite vérole ou de tout autre mal qui lui ressemble. Sous cette pellicule s'étend une peau plus forte. En certaines parties du corps cette peau atteint une notable épaisseur : ainsi dans la tête, pour la protéger ; à la plante des pieds, pour rendre la marche sans chaussure plus facile. En d'autres parties, au contraire, elle est plus délicate ; ainsi, au visage. Outre ce vêtement de peau, notre corps est couvert encore d'une couche de graisse, qui protége, comme de la ouate, la

chair sur laquelle elle se trouve. Cette couche existe, non seulement chez quelques animaux où elle abonde, mais dans tout corps humain, à moins qu'il ne soit d'une excessive faiblesse.

A examiner en détail chacun de ses membres, nous rencontrons d'abord sur la tête les cheveux qui la défendent et la protégent chez les hommes, et qui sont un ornement à la fois gracieux et convenable chez les femmes ; la chevelure leur ayant été donnée, selon l'expression de l'Apôtre, comme un voile destiné à les couvrir. Et la barbe, comme elle sied bien à l'homme! Elle rehausse en lui, mais en lui seul, la beauté et l'autorité. C'est de plus une sauvegarde de la chasteté, et une distinction formelle établie entre l'homme et la femme; distinction dont l'absence eût ouvert la porte à une corruption et à des maux incalculables.

Au-dessous de la barbe se présente le cou, pareil à une colonne élégante, composé de pièces diverses et munies en quelque sorte de gonds qui leur permettent de se replier les unes sur les autres. En même temps qu'il contribue à la beauté du corps, le cou remplit deux offices importants, étant le siége des deux canaux où passent les aliments nécessaires à la nutrition, et l'air nécessaire à la respiration. Le cou se rattache par sa partie inférieure à la poitrine qui est formée de quelques os très-durs sous lesquels le cœur est abrité. De même qu'il a donné le crâne pour abri protecteur au cerveau, le Seigneur a donné au cœur les os de la poitrine pour le défendre comme une cuirasse. C'est ainsi que la divine Providence, en munissant d'armes défensives ces deux organes principaux, a manifesté le soin spécial qu'elle prenait des choses les plus importantes. Dans la poitrine de la femme, outre cette muraille protectrice, le Créateur a établi deux sources de lait pour nourrir les fruits de son sein. Il les a établies au nombre de deux, afin qu'il y eût une part pour chacun des enfants, lorsque deux jumeaux viendraient à naître. Il n'y a pas long temps que, à Lisbonne, une femme mit au monde trois enfants, deux garçons et une fille, lesquels ont tous parfaitement vécu!

Chose étonnante, le sang qui servait à la formation de l'enfant dans les entrailles maternelles, se change en lait, après l'enfantement, et accourt remplir les deux mamelles, comme s'il avait

la raison. C'est un aliment bien doux et bien suave que le lait ; il est préparé dans le sein de la mère, et merveilleusement proportionné à l'estomac délicat du nouveau-né. Désormais celui-ci, au lieu de recevoir par le nombril les sucs nourriciers, les reçoit par la bouche. La même providence qui a donné à la femme une double mamelle, en a donné un plus grand nombre aux animaux qui mettent bas plusieurs petits. Tels sont les chiens, les chats, les lapins et autres semblables. Dès qu'ils sont nés, les petits de ces espèces d'animaux, quoique leurs yeux ne soient pas encore ouverts, sans autre maître que le Créateur, savent bientôt trouver la source qui entretiendra leur vie. Quant à la partie du corps qui s'étend au-dessous de la poitrine, comme elle renferme les intestins, dont la substance est très-délicate, elle n'a pas été garnie d'une muraille osseuse, afin que le voisinage des os ne blessât pas les intestins et ne leur devînt pas préjudiciable.

Que dire des mains, ces instruments de la raison et de la sagesse? Le divin ouvrier les a faites un peu concaves afin qu'elles puissent saisir et retenir ce que l'on voudrait. Il y a ajouté les doigts, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de leur utilité ou de leur structure parfaite. Le nombre des doigts est bien celui qui convenait : l'ordre et la dignité en quelque façon suivant lesquels ils sont disposés, la flexibilité de leurs articulations, la forme arrondie et en même temps la solidité des ongles qui embellissent l'extrémité des doigts et empêchent qu'ils ne soient endommagés par l'usage que nous en faisons, tout est également admirable. Signalons les avantages exceptionnels qu'offre le pouce : son isolement lui permet de s'unir aux autres doigts, de les guider et de les diriger, et de maintenir fortement les objets qu'ils saisissent.

Théodoret ne veut pas que l'on taise l'attention qui a porté le Créateur à nous donner des coussins naturels afin de nous asseoir sans fatigue. Si la Providence n'avait poussé jusque-là sa sollicitude, l'homme eût eu beaucoup à souffrir de la dureté des os sur lesquels le poids de son corps eût immédiatement reposé. L'utilité de la partie charnue des jambes n'est pas moindre pour les personnes qui vont à cheval, surtout quand elles y sont as-

sises ; sans parler de la grâce et de l'élégance qu'elle donne au corps humain, car c'est en tous nos membres que Dieu à réuni l'utilité et la beauté. On fera les mêmes observations au sujet des pieds à l'extrémité desquels se trouvent des doigts garnis de leurs ongles. Ce sont les pieds qui nous soutiennent; c'est à l'aide des pieds que l'on grimpe, quand besoin est, le long d'un poteau, et que l'on danse sur une corde.

CHAPITRE XXXIII.

De la partie affective de l'âme sensitive, à savoir, des passions et des inclinations de notre cœur.

Nous venons de nous entretenir des sens intérieurs et extérieurs de l'âme sensitive, lesquels instruisent l'animal de la présence des objets propices ou nuisibles à son existence. Il nous faut parler en ce moment de la partie affective de l'âme sensitive : à savoir, des inclinations et des passions naturelles de notre cœur, qui, nous portant à rechercher les choses qui nous sont avantageuses et à fuir celles qui nous sont préjudiciables, ne sont pas moins nécessaires à la conservation de notre vie et de celle de tout animal quelconque.

I.

Des deux passions principales de notre cœur, et de celles qui s'y rattachent.

Au milieu de ces inclinations et de ces passions diverses, deux principales apparaissent comme le fondement et la source de toutes les autres : ce sont l'amour et la haine ; l'amour du bien particulier qui nous est avantageux; la haine et l'horreur de ce qui nous est funeste. Le but de ces deux sentiments est de déterminer l'animal à rechercher ce qui est utile et profitable à sa conservation, et à éviter ce qui pourrait entraîner sa ruine totale. Privé de ces deux sentiments, l'être vivant serait comme un oiseau sans ailes, comme une galère sans rames, impuissant à sauvegarder ses intérêts et à se dérober aux influences ennemies. C'est pour cela que les stoïciens voyaient, au rapport de Sénèque, en ces deux sentiments, un gouverneur donné à l'homme par la

divine Providence. Quel est le devoir du gouverneur à l'égard de l'enfant dont il est chargé? de veiller à ses véritables intérêts, et à le détourner de tout ce qui y serait contraire. Or, voilà ce que produisent en nous, quand ils sont bien dirigés, l'amour du bien et la haine du mal.

Mais ces deux sentiments ne sont pas sans rejetons; ils donnent naissance à une foule de sentiments divers. Le bien que nous aimons réveille en nous, par son absence, le désir; par sa présence, la joie. Le mal que nous haïssons réveille en nous, même quand il est absent, l'horreur, à savoir le désir de l'éviter ; quand il est présent, la tristesse. Au reste, l'amour et la haine, le désir et la répugnance, la joie et la tristesse forment ce que les philosophes appellent la partie concupiscible de notre âme, parce que les biens sensibles sont, en ceci, de sa part, l'objet d'une sorte de concupiscence.

S'il arrive que le bien vers lequel se portent nos désirs soit difficile à atteindre, le désir que nous en éprouvons nous fait concevoir l'espérance que nous en viendrons à bout; car il est dans la nature de l'homme d'espérer ce qu'il désire. Mais si les difficultés rendent inutile toute espérance, alors succède un sentiment opposé, qui s'appelle découragement ou désespoir.

En certains cas, lorsque le désir est extrêmement vif, il engendre en nos cœurs une nouvelle passion : c'est une audace qui nous fait braver et affronter les obstacles qui nous barrent le chemin. Telle fut l'audace de ces vaillants qui traversèrent les lignes ennemies pour aller chercher l'eau avec laquelle David souhaitait d'étancher sa soif. II *Reg.* XXIII. Si, au contraire, les difficultés à vaincre sont tellement considérables qu'on ne puisse les aborder de front, il s'ensuit une passion nouvelle, la crainte, qui concourt au salut de l'animal en le détournant de braver un péril au-dessus de ses forces, et en le déterminant à se cacher où à fuir pour assurer sa conservation. En outre, s'il survient quelqu'un qui nous empêche absolument d'obtenir le but de nos désirs, ou qui nous en ravit la possession, la colère gronde et fermente dans notre cœur. Aussi l'a-t-on appelée la vengeresse des injures et des blessures que reçoit notre concupiscence. Elle est, en effet, comme

une épée au service de cette passion, dont elle est du reste la sœur.

Toutes ces passions sont nécessaires à la conservation de la vie. Supposez que notre âme fût simplement capable de désirer les choses indispensables au maintien de ses jours, sans concevoir le courage et l'entrain voulus pour surmonter les difficultés par lesquelles elle en est maintes fois séparée; elle ne parviendrait jamais à s'en mettre en possession, et elle manquerait de cette manière d'un ressort nécessaire à sa conservation. C'est pourquoi le Seigneur, dans sa sagesse à laquelle rien n'échappe, lui a inspiré ces cinq passions, l'espérance, l'abattement, le courage, la crainte et la colère : ce qui nous permet ou de venir à bout des obstacles, quand cela est possible, ou de nous mettre à l'abri du danger et de ne pas nous livrer à des efforts infructueux, quand le succès est impossible.

Nous ne sortirons pas de ces considérations sans en tirer une conséquence très-importante pour la vie spirituelle. Les personnes qui ont de bons désirs comprendront après cela que ces désirs ne suffisent pas pour obtenir les vertus auxquelles on aspire, à moins d'être secondé d'un courage résolu à vaincre les difficultés qui en empêchent la réalisation. C'est une vérité généralement connue, que toutes les vertus sont environnées d'obstacles : où il n'y a pas d'obstacle, il n'y a pas de vertu. Par suite, quand au désir de la vertu ne se joint pas l'ardeur et la résolution nécessaires pour en obtenir de vive force la possession, l'homme, malgré ses bonnes intentions, persévère dans une infructueuse stérilité. De là ce mot célèbre, que l'enfer est plein de bonnes intentions, tandis que le paradis est plein de bonnes œuvres. Reconnaissons pourtant que le désir, lorsqu'il est ardent, entraîne après lui la résolution et le courage.

II.

Comment ces inclinations bien dirigées servent à la fuite des vices et à l'acquisition des vertus.

Il est important de remarquer ici que si les inclinations précédentes concourent à assurer la conservation de l'individu et de

l'espèce, elles nous facilitent aussi la pratique de certaines vertus. C'est la colère, dit-on, qui réveille la justice vindicative, cette justice dont l'objet propre est de châtier les crimes. En soulevant le courroux et l'indignation des juges, le criminel attire sur sa tête la sévérité de leur sentence. Néanmoins ne perdons pas de vue ce mot si sage d'Aristote, que la colère est bonne comme soldat, mais qu'elle ne vaut rien comme capitaine. Le désir qui nous porte vers ce que nous estimons bien engendre deux sentiments qui, prudemment conduits, nous affectionnent à la vertu et nous éloignent du vice : c'est l'amour de l'honneur, et l'horreur de l'infamie. Comme le Seigneur lisait dans le cœur des hommes à l'âme tant soit peu élevée, l'amour qu'ils avaient pour l'honneur, afin de leur inspirer aussi l'amour de la vertu, il a identifié ces deux choses, de façon à ce qu'ils aimassent la vertu en aimant l'honneur véritable. Tel est l'appât séduisant dont il s'est servi pour gagner notre cœur à la vertu, encore que la vertu pratiquée uniquement pour ce motif ne soit pas une vertu de bon aloi. De cette source ont jailli les vertus et les faits héroïques des Romains. Que de grandes choses n'ont-ils pas accomplies pour cet honneur ! C'est pour un motif semblable que Scipion et d'autres généraux respectant leurs belles et jeunes captives, les rendaient comblées de prévenances à leurs parents ou à leurs époux.

De même que l'amour de l'honneur attache le cœur à la vertu, de même la honte, sentiment corrélatif à ce dernier, l'éloigne du vice, en considération de l'infamie et de la flétrissure qu'il traîne après lui. Ce sentiment a été déposé par la Sagesse qui gouverne si bien toutes choses, et qui envisage d'un regard de prédilection la pureté, bien avant dans l'âme des femmes et surtout des jeunes filles, comme le boulevard naturel de leur chasteté. Plus ce trésor avait de prix et plus il était convoité, plus les barrières destinées à le protéger devaient avoir de puissance. Voilà pourquoi le divin ouvrier a confié à un sentiment de pudeur naturelle la garde du sceau de la virginité. Il n'est pas jusqu'à des femmes de mœurs déréglées en qui ce sentiment n'exerce quelque empire. Ovide nous parle d'une femme qui, écrivant à un jeune homme pour lequel elle éprouvait une ardeur criminelle, lui avouait qu'elle

avait voulu par trois fois lui parler, et que par trois fois elle était restée muette, et que sa langue s'était attachée au palais. Le grand poëte Virgile prête à Didon les plus nobles sentiments en ce genre. Quoique cette héroïne désirât s'unir en secondes noces à Enée, elle tint à sa sœur ce sublime langage : « Que la terre s'entr'ouvre sous mes pas et m'engloutisse dans son sein, que de sa foudre le père puissant des dieux me plonge dans l'éternelle nuit, avant que je sois infidèle à ton culte, ô pudeur, ou que je foule aux pieds tes droits. » *Eneid.* IV, 25-28. J'ajouterai, comme confirmation de cette doctrine, un trait que je lis dans Plutarque. Dans une des cités de la Grèce, il régnait à une certaine époque une si noire mélancolie que, tous les jours, un nombre considérable de jeunes filles se donnaient la mort. On ne savait que penser de cela, ni quel remède apporter à ce mal sans cesse croissant. Le sentiment de pudeur naturelle que le Créateur a déposé au cœur de la femme inspira à un sage la mesure suivante : Un édit fut publié où il était déclaré que toute jeune fille qui se donnerait la mort serait exposée dans un état de nudité complète à tous les regards, et enterrée de la même manière. A cet édit, la pudeur des jeunes filles se souleva si vivement, elles furent tellement impressionnées par ce gence de peine, qu'il n'en fallut pas davantage pour obtenir ce que n'avait obtenu aucun expédient et aucun remède, et pour mettre un terme à ce funeste désordre.

Nous devons ici observer une chose : Encore que les inclinations et les passions naturelles dont nous avons parlé servent à désigner des vices ou des vertus, elles ne sont ni l'un ni l'autre : elles constituent simplement des inclinations indifférentes au bien et au mal, et que l'on peut diriger dans un bon sens ou dans un sens mauvais. Quand ces passions, siégeant en la partie inférieure de l'âme, obéissent à l'impulsion de la partie supérieure où résident l'entendement et la volonté ; quand elles embrassent l'objet que leur soumet la raison, alors nous en faisons un bon usage, et nous les consacrons au but pour lequel elles nous ont été données. Aristote rapproche cette conduite de la conformité qui existe entre le mouvement des cieux inférieurs et celui du ciel supérieur, nommé premier mobile, lequel exécute tous les jours une

révolution complète de l'orient à l'occident. En effet, s'il est convenable que les cieux inférieurs suivent le mouvement du ciel supérieur, il ne l'est pas moins que les passions de la partie inférieure de notre âme suivent l'empire et l'impulsion de la partie supérieure.

Mais lorsqu'elles suivent une direction opposée; lorsque, méprisant la raison, elles cèdent aux suggestions de l'imagination, et à l'attrait aveugle des choses sensibles, alors elles errent à l'aventure. Le même philosophe compare le mouvement des passions dans ce dernier cas aux mouvements rétrogrades des planètes, lesquelles vont de l'occident à l'orient : chose peu régulière; car il ne convient pas que les êtres inférieurs n'obéissent pas à la direction et à l'exemple des êtres supérieurs.

III.

De l'ordre qui préside à cette monarchie spirituelle. De la révolte que soulève l'ennemi de notre salut dans la partie concupiscible.

Pour bien comprendre cette monarchie spirituelle, considérons dans la volonté le roi de ce royaume de notre âme. A ce roi obéissent tous les membres et toutes les facultés de l'homme. Il a pour conseiller fidèle l'entendement, qui, lorsqu'il n'est pas dépravé, lui représente la noblesse et l'excellence des choses spirituelles, et la difformité hideuse des vices, afin qu'il aime les unes et qu'il abhorre les autres. Les serviteurs de ce monarque sont les membres du corps, lesquels exécutent ses ordres sans résistance aucune et accomplissent toutes ses prescriptions. Mais en ce royaume-ci, comme en tous les autres, il y a des flatteurs qui tiennent au roi un langage peu convenable. Ces flatteurs sont les passions dont nous entretenions tout à l'heure le lecteur. Séduites par les biens et les délices de la terre, elles conseillent au roi de céder aux mêmes séductions. L'entendement proteste, il est vrai, et soutient que ces biens sont mensongers, que ces délices sont infectées d'un venin mortel, quand elles sont condamnées par la raison. Mais il arrive un degré de violence où les passions aveuglent la raison, s'emparent de la volonté et l'emportent sur leurs traces. Voyez l'hydropique : il sait bien que la boisson lui sera

funeste; et cependant, le besoin de boire est si pressant qu'il dompte la volonté. Celle-ci ordonne à son tour à l'entendement d'approuver sa sentence, d'en publier et d'en assurer aussitôt de la part des membres l'exécution.

Quoique je doive m'écarter un peu du sujet qui nous occupe, je ne puis pas ne pas observer que la partie de notre âme où se découvrent le plus sensiblement les ravages du péché originel, est la partie où siégent nos passions et nos appétits. Avant la faute d'Adam, pendant qu'il jouissait du don de la justice originelle, les passions étaient dociles au frein et au commandement de la raison. Mais depuis que l'homme a été dépouillé de la justice originelle, elles ont brisé toute entrave, et, se déclarant en révolte ouverte avec la raison, elles lui ont suscité mille obstacles. De là cette guerre cruelle que le monde et le démon nous font à cet endroit. Notre chair, avec ses appétits, étant naturellement inclinée vers ce qui lui ressemble, c'est-à-dire vers la chair, ce sont précisément ces passions que notre ennemi ne cesse d'irriter; c'est en elles qu'il sème le désordre, afin qu'elles franchissent les limites de la raison. Nous lisons au livre de Job, que son souffle ranime l'ardeur du brasier : ce brasier, ce sont nos passions et nos appétits qu'il cherche à entraîner de son souffle au delà des bornes de la tempérance. *Job*, XLI. De même donc que, au commencement du monde, il se servit de la femme pour séduire l'homme, de la faiblesse pour venir à bout de la force, tactique semblable à celle que suit dans un siége le général ennemi; de même il nous attaque ordinairement par la partie qui est en nous la plus faible, par celle qui nous incline en vertu de son propre poids du côté des choses de la terre. Cette partie est donc par elle-même complice du démon; elle nous porte absolument vers les mêmes objets, à savoir, vers les biens sensibles et terrestres. Seulement le démon ravive et embrase nos désirs de telle façon que, au lieu de modérer ces désirs et de les suivre avec prudence, et d'assurer ainsi la conservation de notre vie, selon les desseins de la Providence elle-même, nous portons, en nous y livrant avec désordre, dans notre propre vie la corruption et le trouble. Quelles sont, en effet, les conséquences

d'une pareille conduite? l'amour déréglé de l'honneur, principe de l'ambition; l'amour déréglé de l'argent, principe de l'avarice; l'amour déréglé des plaisirs sensuels, principe de l'intempérance et de l'impureté. De là naissent encore la haine et une sombre fureur contre les personnes en possession de ces biens; de là cette envie que l'on porte aux hommes qui jouissent des faveurs dont on est soi-même privé; de là enfin tout un essaim de vices que le démon fait sortir de ces profondeurs impures.

Par conséquent, de même que les défenseurs d'une ville assiégée par les ennemis portent leurs principaux efforts sur le côté le plus faible et le plus exposé aux coups des assiégeants, ainsi le véritable serviteur de Dieu, persuadé que la vie chrétienne est un combat perpétuel, un état de guerre et d'épreuve incessant sur la terre, selon le langage de Job, *Job*, VII; persuadé qu'il est obligé à combattre pour son propre compte, s'appliquera avec un soin particulier à défendre la partie de son âme où règnent ces appétits et ces passions, pour prévenir leur défection et conjurer le danger.

Remarquons en finissant que, si les sens intérieurs et extérieurs à l'aide desquels nous connaissons les choses résident dans la tête, les uns à l'intérieur, les autres à la surface; les passions qui nous inclinent à les rechercher ou à les fuir ont leur siége naturel dans le cœur. Ces principaux agents de l'âme sensitive, dont les uns nous font connaître, les autres nous font désirer les objets qui nous entourent, ont été ainsi divisés par le souverain ouvrier entre la tête et le cœur, c'est-à-dire entre les deux principaux organes du corps humain. Que le cœur soit la résidence des passions, il est aisé de s'en convaincre par l'expérience de tous les jours. Le cœur ne se gonfle-t-il pas en nous sous l'influence de la colère; ne se resserre-t-il pas sous l'influence de la tristesse; ne se dilate-t-il pas sous l'influence du bonheur? Ces deux derniers sentiments atteignent quelquefois un tel degré que le cœur se brise, et avec lui la vie. Nous ne prolongerons pas davantage ces études sur les facultés de l'âme sensitive qui est commune à l'homme et à tous les animaux.

CHAPITRE XXXIV.

De l'âme intellective et de ses prérogatives.

Jusqu'ici, nous nous sommes occupés des deux facultés les moins élevées de notre âme, de l'âme végétative, qui a pour objet de réparer et d'entretenir nos forces corporelles, et de l'âme sensitive, principe des cinq sens extérieurs du corps et des quatre sens intérieurs de notre âme. Parlons à présent de l'âme en ce qu'elle a de plus noble, c'est-à-dire de l'âme intellective. A ce point de vue, l'âme est une substance spirituelle semblable aux anges, et elle est indépendante de tout organe corporel; ce qui n'est pas la condition des sens, dont nous venons de parler.

Avant de traiter de l'âme intellective, de la variété et de la multitude de ses prérogatives et de ses facultés, il est nécessaire de rappeler en quelques mots ce que nous avons dit plus haut de la vertu et de la subtilité des esprits animaux. Après une investigation dont les éléments et les êtres auxquels par leurs combinaisons ils donnent naissance, ont été l'objet, nous sommes arrivé à cette conclusion que, plus un être se dégage de la pesanteur et des propriétés de la terre, plus il se rapproche de la condition des substances spirituelles, plus il acquiert de perfection, plus il montre dans ses actes de vertu et d'efficacité. Notre âme étant encore supérieure à tous ces êtres et constituant une substance spirituelle, il s'ensuit qu'elle doit être beaucoup plus parfaite, et qu'elle doit être douée d'une plus grande puissance et d'une plus grande efficacité.

Et d'abord, pour ce qui regarde la dignité et les prérogatives de l'âme intellective, disons qu'elle nous distingue de l'animal, et qu'elle nous rend semblables à Dieu et à ses anges. Notre Créateur lui-même nous l'apprend dans ces paroles sorties de sa bouche, au moment de la création du premier homme : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.* I, 26. Or, si nous sommes faits à la ressemblance divine, c'est parce que nous sommes doués d'une âme intellective.

Remarquez, à ce sujet, la solennité avec laquelle le Seigneur

procède à la création de l'homme. Tant qu'il s'était agi simplement des autres créatures il s'était borné à dire : « Que telle chose soit faite ; » et elle était faite aussitôt. Il avait dit : « Que la lumière se fasse ; et la lumière fut faite. » Il avait dit : « Qu'il y ait deux flambeaux dans le firmament ; » et le soleil avait paru soudain, avec la lune et toutes les étoiles. Mais quand il faut créer l'homme, il emploie un autre langage, et il dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Ce n'est pas une seule personne qui parle de cette manière ; ce sont plusieurs personnes, c'est la sainte Trinité elle-même qui délibère sur la formation de cette noble créature. *D. August. de Trinit.* XII, 6.

Mais ces paroles, « à notre image et à notre ressemblance, » ne méritent pas moins notre admiration. Etre l'image de Dieu constitue une prérogative que l'ange et l'homme seuls possèdent. Le soleil et les étoiles aussi bien que les autres créatures ne méritent pas ce titre, parce qu'elles n'offrent que des traces, des vestiges de la grandeur divine ; mais il appartient à bon droit à l'homme et à l'ange, qui reproduisent d'une manière beaucoup plus élevée quelques-uns des traits de la souveraine majesté. Une particularité qui se présente dans la formation de l'homme confirme cette vérité. Après avoir façonné le corps d'Adam d'un peu de terre, l'Ecriture raconte que Dieu, pour créer son âme, lui inspira un souffle de vie. *Genes.* I. Or, le souffle jaillissant du sein de celui qui l'inspire, elle nous enseigne par là que l'âme est quelque chose de divin, et qu'elle est sortie du sein même de Dieu ; non certes qu'elle soit une parcelle de la divine substance, comme l'ont prétendu quelques hérétiques, mais parce qu'elle participe en beaucoup de choses aux perfections et aux qualités divines. *August. de morib. Manich.* II, 19 ; *Epist.* XXVIII.

L'un des sujets qui excitent dans le cœur des philosophes la plus vive admiration pour la puissance infinie du Seigneur, c'est la vertu dont il a doué notre âme. Sa puissance éclate sans doute dans la création des anges ; mais, tandis que les anges sont uniquement des substances spirituelles et simples, notre âme, outre qu'elle est une substance spirituelle comme les anges, est simultanément la forme de ce corps matériel auquel elle donne la force

et la vie, comme l'âme qui est la forme du corps de l'animal. La distance considérable qui sépare les choses purement spirituelles des choses purement matérielles, la disproportion qui élève entre elles comme une barrière, font de notre âme une des merveilles les plus étonnantes de la création : elle comprend tout ce qu'il y a de plus élevé, comme le comprennent les anges, et elle perpétue l'espèce humaine par la génération dont elle est le principe, comme les animaux perpétuent leurs propres espèces. On dirait que Dieu a réuni dans l'homme l'ange et la bête, en y réunissant les propriétés de ces deux créatures si différentes. C'est là ce qui faisait dire avec une profonde raison à saint Augustin que, des œuvres merveilleuses du Créateur, la plus étonnante est l'homme. *D. August. de divers. Tractat.* XXI.

CHAPITRE XXXV.

Des raisons à l'appui de cette vérité, que l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Il sera utile maintenant d'examiner les raisons à l'appui de cette vérité, que l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. La connaissance de ces raisons lui donne la connaissance de sa haute dignité, et il sera saisi de confusion et de honte à la pensée de souiller et d'obscurcir cette image divine en s'abandonnant aux turpitudes de la chair.

I.

En quoi l'homme est-il fait à l'image et à la ressemblance de son Créateur.

La première raison pour laquelle il est dit de l'homme qu'il a été créé à l'image de Dieu et à sa ressemblance résulte de ce qu'il possède l'intelligence et le libre arbitre, comme les possèdent Dieu et les anges. Vainement vous chercheriez la liberté dans le reste des créatures : ce sont des agents naturels qui font nécessairement tout ce qu'ils sont capables de faire. C'est ainsi que le feu brûle, que le soleil éclaire, parce qu'il ne dépend pas d'eux de faire autrement. L'homme, au contraire, est libre et maître de ses actes ; il est en son pouvoir de faire ou de ne pas faire ce qu'il

se propose. Par où il semble que l'homme seul soit souverain, tandis que les autres créatures sont assujetties à une sorte de captivité et de servage; il est, en effet, le seul qui jouisse de la liberté et du domaine de ses actions, priviléges dont les autres êtres visibles ne jouissent pas.

Outre le libre arbitre, l'entendement contribue encore à nous discerner des bêtes et à nous rendre semblables à Dieu. Dieu est aussi une substance intelligente, quoique d'une manière beaucoup plus parfaite que l'homme. Au surplus, la ressemblance de l'intelligence divine et de l'intelligence humaine se constate par la ressemblance des actes qui procèdent de ces deux facultés. De là ce mot, que l'art imite autant qu'il est en lui la nature; c'est, en des termes plus clairs, dire que l'homme imite Dieu dans la façon dont il opère. Par conséquent, de même que l'auteur de la nature coordonne toujours et proportionne en toutes ses œuvres les moyens à la fin qu'il veut atteindre; les dents, par exemple, sont admirablement disposées pour trancher et pour broyer les aliments; les mains pour travailler, les pieds pour marcher, les os pour soutenir le poids du corps : de même l'art s'efforce d'observer dans ses œuvres la même proportion. Il est facile de le voir dans les habits destinés à nous vêtir, dans les sandales et les souliers destinés à nous chausser, dans les édifices qui nous servent de demeure, dans les vaisseaux qui nous permettent de naviguer : en chacune de ces choses, les moyens sont en proportion parfaite avec la fin que l'on a d'avance déterminée.

Un autre caractère des œuvres de la nature est qu'elles réunissent le plus souvent à l'utilité la beauté. Considérez le visage de l'homme : la situation respective et la forme de la bouche, du nez, des oreilles, des yeux, des cils et des sourcils qui entourent cet organe; tout concourt également à la beauté de la physionomie, et à la parfaite exécution de l'office confié à chacune de ces parties, de telle sorte qu'un changement opéré dans l'une, porterait inévitablement le désordre dans les autres. Or, ce caractère, l'art tend aussi à le reproduire dans ses propres œuvres, qu'il s'efforce de rendre en même temps belles et avantageuses :

témoins les meubles qui ornent les maisons des riches et des grands seigneurs ; tous ont soin d'exiger que les choses destinées à leur service frappent non-seulement par leur caractère d'utilité, mais encore par leur élégance.

Si les œuvres de la nature sont sans nombre, les œuvres de l'art le sont d'une certaine manière. Quiconque visitera avec attention une grande ville, Venise ou Lisbonne, par exemple, s'en convaincra aisément. S'il parcourt les rues de ces cités, il y verra exercer une infinité d'offices et de métiers ; s'il va sur le port, il verra le trafic auquel la mer donne lieu, des vaisseaux de toute sorte, grands et petits, pourvus de tous leurs agrès, et parfaitement propres à la navigation. S'il entre ensuite dans un arsenal, il y sera étonné de la multitude d'armes qui frappera ses yeux, les unes offensives, les autres défensives ; les unes bonnes pour combattre de loin, les autres pour combattre de près. De telle sorte qu'il sera profondément surpris en voyant une créature raisonnable appelée, par le dénùment complet et la privation de toutes armes où elle était dès le principe de son existence, à vivre en paix et en société avec ses semblables, trouver néanmoins dans son génie et dans son cœur des ressources qui lui permettent d'inventer une telle variété d'engins pour la destruction du genre humain. Passez de là dans les bibliothèques et dans les écoles publiques : les livres, les arts, les sciences naturelles et surnaturelles découvertes par l'intelligence de l'homme y solliciteront votre attention. Pénétrez un jour de grande fête dans quelque cathédrale remarquable par le grandiose de son architecture et les richesses dont elle est ornée : vos yeux y seront charmés par les proportions de l'édifice et la beauté des autels ; vos oreilles le seront également par la douceur des chants et des instruments dont l'église retentit. Mais si vous assistez à une foire générale, telle que celle de Medina del Campo, vous y verrez une telle quantité et une telle variété de choses artificielles que l'art vous paraîtra le disputer à la nature, non-seulement par son énergie productive et par la beauté de ses œuvres, mais encore par la multitude et la diversité de ses productions. Ainsi, comme Dieu a créé cet univers et l'a rempli de choses naturelles, de son

côté l'homme a créé en quelque façon un monde nouveau qu'il a rempli d'œuvres artificielles.

Or, pour toutes ces merveilles, les instruments qu'il emploie sont ses mains. Dieu les a formées suivant un plan admirable, et il les a douées d'aptitudes prodigieuses pour prêter un concours universel et intelligent aux deux principales facultés de notre âme, à l'entendement et à la raison. C'est à l'aide des mains que la raison exécute toutes les choses dont nous venons de parler, et bien d'autres encore. C'est à l'aide des mains que, selon l'observation de Cicéron, nous travaillons nos campagnes, nous bâtissons nos maisons, nous tissons les étoffes et les transformons en vêtements, et que nous façonnons le fer et les autres métaux. Ce sont les mains qui nous permettent d'élever nos cités, nos murailles et nos temples. Avec les mains nous nous procurons en abondance les fruits de la terre propres à nous servir de nourriture; car c'est grâce à nos mains que nous semons nos champs, lesquels nous rapportent des fruits de diverses sortes, les uns bons à être mangés sur l'heure, les autres qu'on peut recueillir et mettre en réserve pour l'avenir. Grâce à nos mains, nous faisons servir à notre nourriture les animaux, et ceux qui marchent sur la terre, et ceux qui habitent dans les eaux, et ceux qui volent dans les airs, soit en les surprenant par la chasse, soit en les multipliant par la domesticité. C'est par les mains que nous domptons ces mêmes animaux, et que nous les formons soit à porter et à traîner des fardeaux, soit à nous prêter dans nos voyages leur vigueur et leur rapidité. Nous courbons de nos mains leurs têtes sous le joug, nous parvenons, aidés du même organe, à tourner à notre avantage l'instinct merveilleux de l'éléphant et la sagacité du chien. Avec les mains nous avons arraché des entrailles de la terre le fer, métal indispensable pour les travaux des champs; avec les mains nous avons découvert les mines cachées d'or, d'argent et d'acier, choses qui contribuent aux divers usages de la vie, comme à l'orner et à l'embellir. Les mains nous ont permis d'utiliser les arbres de toutes les espèces, les arbres à fruits aussi bien que les arbres stériles; leur bois nous réchauffe, il sert à préparer nos aliments, à con-

stuire nos maisons, à nous protéger contre les incommodités du froid et du chaud. Cette même matière est celle dont sont formés les navires, par le moyen desquels nous nous procurons de tous les côtes en abondance les choses nécessaires au soutien de la vie. A lui seul, l'art de la navigation nous a rendus maîtres des deux éléments les plus terribles qu'il y ait dans la nature, de la mer et des vents. C'est pourquoi il nous est donné de jouir d'une foule de choses qui nous viennent d'outre-mer. En même temps, nous sommes seigneurs et maîtres de la terre, de ses fruits et de ses productions utiles ; nous jouissons des plaines et des montagnes; les rivières et les lacs nous appartiennent ; nous couvrons le sol, par nos semences, de moissons et d'arbres; nous le fertilisons à l'aide de canaux artificiels; nous emprisonnons et dirigeons le cours des fleuves, nous les conduisons de la manière qui nous est le plus profitable : de sorte qu'en exerçant sur la nature le génie de nos mains, nous en sommes venus à créer une seconde nature.

Cette similitude qui règne entre les œuvres de l'homme et celles du Créateur fait ressortir clairement la dignité de notre âme et sa ressemblance avec Dieu. Saint Denys distingue soit en Dieu, soit dans les créatures, trois choses : l'être, la puissance et l'opération. Entre ces trois choses règne cette proportion-ci : que tel est l'être, telle sera la puissance ; telle est la puissance, telle sera l'opération. Ainsi, au moyen des œuvres nous connaissons la puissance ; et au moyen de la puissance nous connaissons l'être. Mais puisqu'il nous apparaît une conformité frappante entre les œuvres de l'homme et celles de Dieu, nous pouvons en conclure qu'il existe une sorte de ressemblance de famille entre le Créateur et la créature. Après cela nous comprendrons avec quelle vérité a été attribuée à l'homme cette dignité incomparable d'être fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance.

II.

De quelques perfections divines propres à montrer la ressemblance qui existe entre Dieu et notre âme.

Une des perfections les plus étonnantes du Seigneur, c'est d'être présent en tout lieu, soit dans le monde, soit hors du monde.

L'âme intellective jouit aussi en nous de la faculté de parcourir tous les pays de l'univers sitôt qu'elle le désire. Nous serons en Italie, remarque saint Ambroise; et au même moment nous sommes tout occupés de ce qui se passe en Orient et en Occident, nous conversons avec les habitants de la Perse et ceux de l'Afrique; nous sommes en rapport avec nos amis, nous cheminons avec ceux qui cheminent, nous grossissons la caravane des voyageurs, nous nous réunissons aux absents, nous causons avec ceux desquels nous sommes éloignés; les morts eux-mêmes, nous les rappelons à la vie, nous les serrons dans nos bras, et nous nous entretenons avec eux comme s'ils étaient encore sur cette terre. *D. Ambros. Hexam.* VI, 8. Il suit de là que la partie de notre être créée à l'image de Dieu n'est pas le corps, mais cette substance dont le regard perçant découvre jusqu'aux personnes absentes, cette substance qui traverse les mers, parcourt toutes choses de son regard, s'enquiert des plus cachées, se transporte en un moment par ses facultés aux extrémités du monde, s'élève jusqu'à Dieu, survit au Christ, descend dans les enfers, monte au ciel et y séjourne librement à l'exemple de celui qui disait : « Notre vie se passe tout entière dans les cieux. » *Philipp.* III, 20.

Mais il existe une autre faculté encore plus admirable par laquelle l'âme humaine reproduit la vertu et la puissance divines, et l'emporte sur les anges eux-mêmes. Quoique l'image divine brille d'une manière plus parfaite dans les esprits bienheureux, parce qu'ils sont des substances spirituelles entièrement isolées de toute matière ; cependant notre âme, indépendamment de sa qualité de substance spirituelle, rappelle l'image du Créateur par les fonctions diverses qu'elle exerce sur le corps auquel elle est unie. Ce que Dieu fait dans ce grand monde, l'âme le fait dans ce petit monde qui est l'homme. Or, dans ce grand monde, le Seigneur agit sur toutes les créatures et sur toutes les œuvres naturelles qui le composent ; il leur conserve l'existence ; il leur donne la vertu et la puissance nécessaires pour les opérations dont elles sont capables, le concours de la cause première n'étant jamais séparé de l'action des causes secondes, et celles-ci ne pouvant ab-

solument rien sans le secours et l'influence de celle-là. Tel est à peu près le mode suivant lequel notre âme exerce sur le corps une autorité et une juridiction plénière : de telle sorte qu'il ne s'y accomplit aucun acte dont elle ne soit le principe et la cause. On en voit la preuve dans ce qui se passe lorsque la mort a séparé l'âme du corps : toutes les fonctions corporelles cessent immédiatement. Ainsi, toute substance simple et spirituelle qu'elle est, l'âme est le principe de toutes les opérations vitales. C'est elle qui voit par les yeux, qui entend par les oreilles, qui sent par le nez, qui goûte par la langue, qui touche par le reste du corps, qui digère les aliments par l'estomac, qui les transforme en sang et en fiel, qui distribue le sang par les veines dans tous les membres, qui produit dans le cœur les esprits vitaux et les esprits animaux dans le cerveau, qui répand les uns au moyen des artères, les autres au moyen des nerfs, dans le corps entier. C'est elle qui reproduit, par l'imagination, les objets dont nous avons été frappés, qui conserve par la mémoire le souvenir d'une infinité de choses et de mots, qui raisonne et qui discute par l'entendement, qui aime et qui hait par la volonté. Enfin, il ne se passe rien, si peu important que ce soit, dans notre corps, dont elle ne soit la principale cause. Le rôle que remplissent les poids dans une horloge, l'âme le remplit à l'égard de notre corps. De même que les poids d'une horloge enlevés, toutes les roues s'arrêtent, de même, dès que l'âme est séparée du corps, toutes les fonctions de la vie et le jeu des organes s'arrêtent complètement.

C'est un spectacle qui jetait David dans un profond étonnement. « Votre sagesse, que me découvre la connaissance de moi-même, s'écriait-il, est bien admirable, Seigneur. Elle est bien grande, et jamais je ne saurais la comprendre. » *Psalm.* CXXXVIII, 5. Paroles que Théodoret citait dans un sujet semblable et qui lui suggèrent les réflexions suivantes : « Lorsque rentré en moi-même, ô mon Dieu, et affranchi de tous soins et de toutes affaires extérieures, je me mets à contempler ma propre nature et cette âme raisonnable dont vous m'avez doué ; lorsque je considère les connaissances dont elle est capable, les arts qu'elle a inventés, dont elle a rempli le monde, et qui ont pour avantage de rendre la vie

plus douce et plus commode ; que je m'arrête devant cette quantité innombrable de mots qu'elle retient, qu'elle garde, qu'elle conserve distinctement, et qu'elle retrouve sans peine quand elle en éprouve le besoin ; lorsque je vois l'empire qu'elle exerce sur le corps, et comment elle charge les yeux du soin de discerner les couleurs, la langue de discerner la saveur des différents objets, et d'exprimer ses pensées au moyen de la parole, le nez de juger des odeurs, les oreilles de percevoir les sons extérieurs, le corps entier de l'avertir par la sensation du toucher, de la présence de la douleur et du plaisir ; lorsque ensuite examinant dans mon esprit ces choses et d'autres semblables, je reconnais que beaucoup parmi elles, en apparence incompatibles, concourent néanmoins à former un seul et même être résultant de l'union admirable de deux substances, l'une mortelle et l'autre immortelle, je reste stupéfait devant un tel prodige, et, dans l'incapacité où je suis de trouver la raison de tant de merveilles, je proclame mon impuissance, j'exalte la sagesse et la grandeur du Créateur de l'univers, ma bouche publie ses louanges, et je m'écrie avec le Prophète : Votre sagesse, que me découvre la connaissance de moi-même, est bien admirable, Seigneur ; elle est bien grande, et jamais je ne saurais la comprendre. » *Theodor. Opp.*

Telle est la dignité surprenante de notre âme : elle exerce sur le corps l'influence que le Créateur exerce sur le monde ; et c'est encore une raison pour laquelle elle a été appelée l'image de Dieu.

III.

Du sens précis de ces mots *image* et *ressemblance*.

Mais pourquoi dit-on de l'homme qu'il a été fait non-seulement à l'image de Dieu, mais encore à sa ressemblance ? A cette question saint Ambroise et saint Bernard répondent que le mot image désigne ce que l'homme a reçu de naturel, au lieu que le mot ressemblance désigne ce qu'il a reçu de gratuit. *D. Ambros. de dignitate condit. human.* II et III ; *D. Bernard. Serm.* I, *in Resurrect. B. V. M.* Conséquemment, d'après ces saints docteurs, l'homme serait fait à l'image de Dieu, à cause des facultés et des

aptitudes dont il a été doué pour vivre de la vie commune et ordinaire ; il serait au contraire fait à sa ressemblance, à cause de la grâce et des vertus surnaturelles dont il a été favorisé à sa création, pour vivre d'une vie surnaturelle et capable de lui mériter la vie éternelle. D'où il suit que l'image divine ne serait jamais détruite dans l'âme, dût-elle habiter l'enfer ; mais elle perdrait la ressemblance divine en perdant la grâce, c'est-à-dire, en commettant un péché mortel. Ce qui doit faire en ceci impression sur l'homme, c'est non-seulement la ressemblance divine dont il est dépouillé, mais surtout la ressemblance qui est substituée en lui à ce glorieux privilége. Quelle est cette ressemblance, le Roi-Prophète le déclare par ces paroles : « L'homme, quoique comblé d'honneurs, ne l'a pas compris. Il s'est assimilé à de stupides bêtes de charge, et il est devenu leur pareil. » *Psalm.* XLVIII, 12. Quelle chute effrayante que cette chute par laquelle, après avoir exprimé, dans une vie pleine de pureté, la ressemblance divine, il en vient à ressembler, non plus à Dieu, mais à de stupides animaux? La misère humaine pourrait-elle tomber et descendre plus bas ? Que l'homme apprenne à connaître de cette manière la malice du péché, principe unique de ces conséquences funestes.

Ces considérations suffisent pour la connaissance de l'âme intellective et de tout ce qui se rapporte aux deux mondes, au grand et au petit, à l'univers et à l'homme. Essayons maintenant de mettre à profit ce qui précède, en nous élevant au moyen des créatures à la connaissance du Créateur.

CHAPITRE XXXVI.

De la providence particulière avec laquelle Dieu veille sur les choses humaines.

I.

De l'existence d'une providence en faveur de l'homme.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici a mis en lumière les motifs qu'ont eus les philosophes pour reconnaître et proclamer l'existence d'un premier principe, d'une première cause, d'un premier

moteur et gouverneur de l'univers, en un mot l'existence de Dieu. Nous avons appris en même temps à connaître la providence avec laquelle le Maître suprême veille sur toutes choses, par la considération des aptitudes dont il a muni tous les animaux pour leur conservation, à savoir, pour se procurer de la nourriture, pour se défendre contre les dangers, pour se soulager dans leurs maladies, et pour propager leur espèce. Aucun doute n'a été élevé sur ces points divers par les philosophes les plus sérieux et les plus profonds. Cependant, de même qu'on voit des corps monstrueux venir au monde, privés des membres nécessaires, ou surchargés de membres superflus ; de même, on rencontre en plus grand nombre encore des esprits dévoyés, des intelligences monstrueuses qui soutiennent des doctrines, non-seulement formellement condamnées par la raison, mais de plus par le consentement unanime du genre humain. Tels sont ces hommes qui, en reconnaissant une providence divine pour les animaux privés de raison, à cause des motifs rapportés tout à l'heure, n'ont pas craint de soutenir, à cause du désordre et de la confusion qui règnent dans les choses humaines, que Dieu ne s'occupait point des hommes. *D. Aug. Quæst.* LXXXIII, 82. Ils ne réfléchissaient pas que les bêtes étant incapables de vices et de vertus, Dieu n'a point sujet de modifier la ligne que suit à leur égard sa providence ; tandis que, l'homme étant susceptible des uns et des autres, Dieu le traite en conséquence de ses œuvres, récompensant les bons et châtiant les méchants. C'est une vérité qui n'a pas échappé à la pénétration d'un grand moraliste, de Sénèque. Renfermant dans un seul mot une partie considérable des enseignements de notre religion, ce philosophe disait de Dieu qu'il nous traite comme nous le traitons lui-même. En sorte que, à son sens, ceux qui honoreraient et respecteraient dans le Seigneur leur Dieu et leur père, Dieu les traiterait de son côté comme ses serviteurs et ses enfants. Eût-il mieux dit, ce philosophe, s'il eût été chrétien? Quelle profonde et quelle universelle doctrine contenue dans ces courtes paroles!

Observons pourtant ici que les biens accordés par le Seigneur aux justes, et les châtiments décernés aux pécheurs ne doivent s'entendre ni des biens temporels, auxquels les philo-

sophes eux-mêmes refusaient ce nom, ni de la pauvreté et des autres afflictions de même genre, lesquelles ne méritent pas en rigueur de terme le nom de mal, attendu que tous les saints les ont aimées et recherchées volontairement. Ainsi la providence avec laquelle le Créateur veille sur les animaux est uniforme ; celle, au contraire, avec laquelle il veille sur les hommes, est variée et proportionnée à la qualité de leurs œuvres.

Les philosophes égarés qui niaient la Providence divine dans l'ordre humain, virent s'élever d'autres philosophes sérieux qui défendirent contre eux la vraie philosophie, et prouvèrent par de fortes raisons que la providence du Seigneur s'exerce sans exception sur les choses humaines. Au premier rang se montrent les philosophes stoïques, célèbres par leur amour pour la vertu. Nous rapporterons quelques-uns des motifs sur lesquels la doctrine véritable à été établie.

En premier lieu, quelles oreilles ne seraient pas blessées d'entendre dire que Dieu s'occupe des animaux et qu'il ne s'occupe pas de l'homme ; quand tous les animaux et toutes les choses de ce monde, nous l'avons montré, ont été créés pour le service de cette créature? Quoi! un père s'intéresserait aux esclaves et aux valets de son enfant, et il ne s'intéresserait pas à son enfant lui-même! Si c'est le caractère d'une administration sage de consacrer plus de soins aux choses importantes qu'aux choses sans importance ; l'homme étant sans comparaison supérieur en noblesse aux animaux privés de raison, attendu qu'il a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu ; comment est-il possible de dire que la Providence divine embrasse des êtres aussi insignifiants, sauf à exclure un des êtres les plus nobles, l'homme, auquel est attribué le nom de fils à cause de la ressemblance de cette créature avec son Créateur? Si Dieu veille sur les animaux, qui sont incapables de reconnaître ce bienfait et de lui en témoigner leur gratitude ; à plus forte raison veillera-t-il sur l'homme qui peut le connaître, l'adorer et chanter ses louanges.

L'expérience nous montre que l'amour est la raison du soin avec lequel les créatures s'occupent des choses qui leur appartiennent. Plus elles aiment ces choses, plus minutieusement elles

s'en occupent. Considérez le soin et la tendresse des bêtes brutes à l'égard de leurs petits. Or, Dieu aimant l'homme plus que les animaux, ce qui résulte des avantages que l'homme a sur les brutes, et de l'excellence de la nature qu'il a reçue de son Créateur; serait-il possible que Dieu veillât sur les êtres qu'il aime peu, et ne s'occupât en rien de ceux qu'il aime bien autrement? Lorsque nous avons planté ou enté un petit arbre, nous éprouvons une véritable jouissance en le voyant ensuite grandi, développé et chargé de fruits; nous serions peinés s'il lui arrivait malheur; et nous nous plaisons à le cultiver et à l'arroser de nos mains. Si l'homme aime et soigne à ce point un petit arbre planté de ses mains, combien plus le Seigneur environnera-t-il de soins l'homme qu'il a formé lui-même?

Comme l'amour, la bonté nous suggère la vérité d'une Providence. Les hommes remarquables par leur grande bonté s'intéressent vivement au bien commun, ils le désirent, et ils s'efforcent de le réaliser, même à leurs dépens. Si c'est là une des choses par lesquelles une bonté peu ordinaire se manifeste; ne verrons-nous pas la bonté infinie et souveraine s'occuper au même degré des hommes? D'autant plus que l'homme étant maintenu dans l'ordre, le monde qui lui est subordonné y sera maintenu également : au lieu que, l'homme se livrant au désordre et refusant au maître de l'univers ce qu'il lui doit, le désordre régnera aussi dans le monde dont il est le monarque. Du reste, si tout ce qui dans les créatures mérite absolument le nom de perfection se trouve en Dieu d'une excellente manière; si s'intéresser vivement au bien commun est une perfection; qui oserait refuser cette perfection à Dieu, l'abîme et la source de tout ce qu'il y a de parfait?

Il est aisé de voir que toutes les causes veillent avec un soin particulier sur leurs effets; les parents veillent sur leurs enfants, les rois sur leurs sujets, les chefs de maison sur leurs maisons. Avec combien plus de soin ce Roi des rois, ce père par excellence, cette cause des causes, veillera sur la plus noble des œuvres qu'il a produites en ce monde, à savoir sur l'homme!

J'irai plus loin, et je dirai que si Dieu n'étend pas les bienfaits

de sa providence aux choses humaines, c'est ou bien parce qu'il ne le peut pas, ou bien parce qu'il ne le veut pas, ou bien parce qu'il ignore ce qui se fait sur la terre. Prétendre qu'il ne sait pas ce qui se fait ici-bas, c'est lui dénier la science. Prétendre qu'il a la science suffisante et qu'il ne veut pas, c'est le dépouiller de sa bonté et de sa justice, de sa charité et de sa miséricorde, en un mot de tous ses attributs et de toutes ses perfections; ce qui revient à proférer un horrible blasphème. Prétendre qu'il ne peut pas, c'est attaquer la grandeur et l'infinité de sa puissance. Comment, quand il a pu créer un monde si vaste, si beau, si bien réglé, où les saisons se succèdent, où les révolutions des cieux s'accomplissent avec tant de constance et néanmoins de variété; un monde où se trouvent tant de choses utiles à la vie humaine; ne pourrait-il pas gouverner ce qu'il a pu faire? C'est dans la plénitude de sa volonté qu'il a créé ce monde; il n'en avait nullement besoin; personne ne l'y contraignait; c'est uniquement par bonté qu'il a donné aux choses de cet univers l'être qu'elles possèdent : pourquoi donc ne voudrait-il pas conserver et gouverner des créatures qu'il a bien voulu appeler à l'existence?

A toutes ces raisons se joint une considération des plus fortes et des plus frappantes. C'est un fait incontestable que tous les hommes en général, à quelque nation qu'ils appartiennent, dès qu'ils se trouvent dans quelque conjoncture difficile et périlleuse, lèvent soudain instinctivement, sans raisonnement préalable, les yeux et les mains vers le ciel, séjour de prédilection de la divinité, et implorent son assistance. Puisque ce penchant a été gravé par le Créateur dans la nature même de l'homme, et qu'il n'y a rien dans notre nature d'oisif et d'inutile, conformément à cette sentence communément admise par les philosophes, que Dieu et la nature ne font pas de superfluité; de la présence de ce penchant en nos cœurs, il s'ensuit, dis-je, que la providence du Seigneur s'étend aux choses humaines.

Ce qui n'est point une preuve moins forte, c'est le consentement unanime de tous les peuples. Quelque barbares et quelque grossiers qu'ils soient, ils ont toujours honoré d'un culte la divinité. Or, quoique certaines erreurs aient été mêlées à ce culte, il

indique cependant que, si ces peuples honorent Dieu, ce n'est pas sans but, mais plutôt pour se concilier sa bienveillance. Certainement, s'ils n'en attendaient aucune faveur, ils ne l'honoreraient pas et ils n'attacheraient aucun prix à leurs temples et à leurs sacrifices. Une semblable conduite n'implique-t-elle pas la croyance à une Providence suprême, la croyance que Dieu n'est point indifférent à quiconque le vénère et l'honore? Comme ce fait existe sans exception chez toutes les nations, il en résulte que ce sentiment et cette croyance naissent avec l'homme lui-même, et ont été imprimes en son âme par l'auteur même de la nature. De même qu'il a doué les enfants d'une inclination qui les porte à honorer et à respecter leurs parents ; de même, il a doué tous les hommes d'une inclination qui les porte à honorer et à respecter celui qui est leur Dieu, et qui, dans un sens beaucoup plus relevé, est encore leur père. Cette inclination de la nature est si évidente que, au témoignage d'Aristote, il serait également superflu d'examiner, et si la neige est blanche, et si nous devons honorer les parents et les dieux ; de sorte qu'il faudrait donner des yeux à celui qui nierait la blancheur de la neige, et châtier et flageller celui qui refuserait aux dieux et aux parents les honneurs auxquels ils ont droit.

Ces considérations et d'autres du même genre ont conquis les suffrages des plus sérieux et des plus profonds philosophes. Tels furent Platon, Socrate son maître, et surtout les philosophes stoïciens, parmi lesquels se trouve Sénèque, l'auteur d'un traité spécial sur la divine Providence. Ce grand homme en parle aussi en plusieurs de ses Épitres ; une en particulier contient ce remarquable passage : « Dieu est près de vous ; il est avec vous ; il est en vous. Un esprit divin habite au dedans de nous, gardien vigilant de nos bonnes actions. Comme nous nous conduisons envers lui, il se conduit envers nous. Soyez assurés que nul ne peut être bon sans lui. Comment mépriser les choses de la fortune, privés de son assistance? C'est lui qui nous inspire les plus sublimes desseins. A coup sûr dans l'âme de l'homme de bien, il habite je ne sais quel Dieu, mais il habite un Dieu. Une âme parfaite et mesurée, une âme qui s'élève au-dessus de toutes

choses comme étant méprisables et sans valeur, une âme qui dédaigne les objets de nos craintes et de nos désirs, Dieu seul peut la former à ce haut degré de vertu. Un si grand prodige ne saurait, sans l'intervention divine, être accompli. Aussi une telle âme habite-t-elle en grande partie la sphère d'où elle est descendue. De même que les rayons du soleil, en même temps qu'ils réchauffent la terre, ne sont pas détachés de l'astre qui en est le foyer; de même l'âme grande et sublime, quoiqu'elle converse avec les hommes au milieu desquels elle a été envoyée pour les initier à la connaissance des choses divines, n'est pas néanmoins séparée de son divin principe. Vous vous étonnez, dit ailleurs le même écrivain, en voyant les hommes aller vers les dieux; il est bien plus étonnant de voir Dieu venir vers les hommes, et, ce qui est encore plus frappant, de voir Dieu venir habiter en eux. » Voilà donc un philosophe qui, sans avoir lu l'Evangile, sans connaître ce qu'est la grâce, reconnaît la nécessité de la grâce, et le dogme de la Providence divine. Ne devrions-nous pas, après cela, être pénétrés d'effroi en considérant l'aveuglement et la folie des pélagiens, qui, versés dans les saintes Ecritures, enseignaient pourtant que l'homme avec les seules forces de son libre arbitre et sans le secours de la grâce, pouvait observer parfaitement tous les commandements de Dieu et mériter le royaume du ciel? *D. Aug. ad quod vult hæres.* LXXXVIII.

Outre ce témoignage de Sénèque, je mentionnerai celui de Cicéron, qui reconnaît une providence divine embrassant non-seulement l'espèce humaine, mais encore chaque homme en particulier. *Tull. de Natur. Deor.* II. Si les dieux s'occupent de la terre, ils s'occupent par cela même de ses principales parties, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. S'occupant de ses parties, ils s'occupent également sans doute des villes dont elles sont couvertes, de Rome, d'Athènes, de Sparte, de Rhodes et des autres. Par la même raison, ils doivent veiller sur chacun des habitants de ces cités. Ainsi les Curius, les Fabricius, les Métellus, les Marcellus, les Caton, les Scipion, les Lélius, tous les grands hommes que la Grèce et Rome produisirent furent assis-

tés de la protection divine. C'est là une raison qui suggéra aux poëtes, et particulièrement à Homère, la pensée de représenter les héros, tels qu'Ulysse, Diomède, Achille et Agamemnon, avec des dieux pour compagnons, pour protecteurs et pour défenseurs dans les dangers. D'où l'on conclut qu'il n'y a jamais eu dans le monde d'homme remarquable qui n'ait été favorisé des inspirations et de l'assistance divines. Ces considérations de Cicéron n'établissent pas moins que celles de Sénèque le dogme de la divine Providence.

II.

Comment toutes les choses de ce monde ont été faites pour l'homme.

Cette vérité d'une providence, le même écrivain la prouve encore en montrant d'une manière détaillée que toutes les choses offertes à nos regards ont été manifestement disposées à l'usage de l'homme. Si l'on demandait, observe Cicéron, pourquoi des choses si considérables ont été faites ; et si l'on répondait qu'elles ont été faites en vue des arbres et des plantes, lesquelles, bien que dépourvues de sensibilité, sont néanmoins des œuvres de la nature ; est-ce que cette réponse ne serait pas désavouée par la raison ? Mais alors elles ont été faites en vue des animaux. On n'a pas plus de sujet de dire que les dieux ont formé toutes ces choses en vue des animaux, puisqu'ils n'ont ni parole, ni intelligence. Quel motif assigner donc à la formation de ce monde ? Nous répondons à cela que la divinité a eu en vue les animaux raisonnables, à savoir les hommes, parce que seuls, ils ont l'usage de la raison et reconnaissent l'autorité de la loi. Ainsi, de même qu'on a accoutumé de dire que les villes d'Athènes, de Lacédémone et tout ce qu'elles contiennent sont à l'usage des citoyens qui les habitent ; de même tout ce que renferme cette vaste cité du monde est à l'usage de l'homme. Si le cours du soleil, de la lune, des étoiles, contribue à l'ordre et à l'harmonie de l'univers, il fournit aussi aux hommes un magnifique spectacle. Il n'y a point, en effet, de spectacle dont la contemplation lasse moins nos regards, et découvre à notre entendement une beauté et un art plus merveilleux. Par la marche et par la position respective des planètes nous

connaissons la nature des saisons, leur différence et leurs changements. Mais si les hommes sont les seuls à connaître ces choses, il faudra juger qu'ils sont les seuls pour lesquels elles ont été faites.

Et la terre, avec ses moissons et toutes les productions dont elle se couvre en si grande abondance, sert-elle les intérêts de l'homme ou ceux des animaux? Que dire des vignes et des oliviers, dont les fruits si savoureux et si multipliés ne sont aux animaux d'aucune utilité? Ne cherchez pas dans ces derniers l'art d'ensemencer les campagnes, de les cultiver, de moissonner et de recueillir les fruits au temps voulu, de les mettre en réserve pour l'avenir; car ce sont des soins dont seuls les hommes sont capables. Si les cordes d'une lyre ou de tout autre instrument de musique ne regardent que les personnes versées dans cet art; de même, toutes les choses dont nous venons de parler regardent uniquement les êtres susceptibles d'en utiliser les avantages. Et n'allez pas prétendre qu'elles ont été faites en vue des animaux parce que quelques-uns d'entre eux arrachent et enlèvent certains fruits. Autant vaudrait dire que les hommes recueillent et conservent le froment pour les rats et les fourmis qui le dérobent dans les greniers, et non pour les besoins de leur maison, de leur femme et de leurs enfants. Oui, les bêtes useront furtivement de ces fruits; mais l'homme seul en usera librement et au grand jour. Comment douter que des fruits si nombreux, si variés, d'un goût si savoureux, d'un parfum si suave, d'un aspect si beau, aient été destinés à l'homme par la nature? Comment dire qu'ils ont été destinés aux animaux, quand les animaux ont été destinés évidemment au service de l'homme? A quoi servent les brebis, sinon à fournir la toison avec laquelle se fabriquent les étoffes dont sont composés nos vêtements? Et pourtant, il serait impossible à ces animaux de se conserver, de se nourrir, d'être d'aucune utilité, si les hommes n'en prenaient eux-mêmes soin. Et les chiens, si remarquables par la fidélité avec laquelle ils nous gardent, par l'affection et les caresses qu'ils prodiguent à leurs maîtres, par la colère et la fureur qu'excite en eux la présence des étrangers, par le flair et la sagacité qu'ils montrent à la chasse, par la rapi-

dité et l'entrain avec lesquels ils poursuivent la proie, ne se présentent-ils pas à nous comme ayant été spécialement formés pour notre service et notre avantage? Que dirai-je des bœufs? On voit que leur dos n'est pas destiné à porter des fardeaux; mais leur tête si propre à recevoir le joug, leurs flancs larges et robustes appellent la charrue, et les rendent capables des services les plus précieux. C'est pourquoi, en ces temps décorés par la poésie du nom d'âge d'or, c'était un grand crime de tuer ces animaux et d'en manger la chair. Ce serait une tâche impossible que de vouloir énumérer les avantages que nous retirons des mulets et des autres bêtes de somme employées à notre service. Et le porc ne nous fournit-il pas dans sa chair une excellente nourriture? Il est d'ailleurs facile, au moyen du sel, de la préserver de toute corruption. En raison même de la nourriture si avantageuse que donne cet animal, il est d'une prodigieuse fécondité. Que dire ensuite de la multitude des poissons et des jouissances qu'ils nous procurent? Que dire des oiseaux? Ils contribuent tant à notre plaisir que l'on serait tenté d'attribuer la disposition de cet univers à un Epicure. Or ces bêtes, les hommes seuls par leur industrie et leur habileté peuvent s'en rendre maîtres. Nous poursuivons aussi les animaux féroces jusque dans leurs repaires, soit pour nous procurer avec leur chair une nourriture variée, soit pour nous exercer aux dangers de la guerre. Il y en a parmi eux que nous parvenons à dompter et à apprivoiser: tels sont les éléphants. En outre, ils nous fournissent des médicaments propres à soulager nos infirmités et nos maux. Il en est de même des plantes, dont une longue expérience nous a découvert la vertu et l'efficacité. S'il nous était permis de parcourir soit en esprit, soit par nos regards toute l'étendue de la terre et des mers, nous verrions partout la fertilité et la fécondité: Nous verrions les montagnes revêtues de verdure et de pâturages où paissent de nombreux troupeaux; nous verrions des vaisseaux franchir les mers avec une inconcevable légèreté. Non-seulement les choses qui couvrent la surface de la terre, mais aussi les choses qu'elle renferme dans ses entrailles sont pour nous de quelque utilité: et c'est précisément parce qu'elles sont destinées avant tout au ser-

vice de l'homme, que l'homme est le seul à les découvrir et à les faire paraître à la lumière.

Ces divers exemples cités par Cicéron, prouvent avec évidence que les choses de ce monde inférieur, aussi bien que les cieux, ont été formées pour fournir aux besoins de notre vie : argument manifeste en faveur de la Providence, puisqu'il nous montre Dieu créant à l'usage de l'homme, pour ses besoins et pour ses plaisirs, une foule de choses dont les animaux ne sauraient profiter en aucune manière.

De même qu'il prouve, comme on vient de le voir, la vérité d'une Providence divine, le philosophe romain en proclame ouvertement, dans son ouvrage sur les lois, l'existence. « Que les hommes, dit-il, le sachent bien avant tout; les dieux sont les souverains et les arbitres de toutes choses. C'est par leur ordre et leur volonté qu'arrive tout ce qui arrive dans la vie humaine. Ils s'appliquent à nous combler de bienfaits; ils suivent avec attention chacun de nos actes; ils examinent quelles sont nos faiblesses; avec quel zèle et quelle ardeur nous traitons tout ce qui se rapporte à la religion; en un mot, ils observent avec le plus vif intérêt la conduite diverse des bons et des méchants. » S'il eût été éclairé des lumières de la foi, ce philosophe n'eût pas mieux parlé.

Cependant le témoignage de Plutarque me paraît encore plus frappant. Voici comment il confesse, avec l'immortalité de l'âme, le dogme de la Providence divine : « La même raison, dit-il, prouve et établit l'immortalité de l'âme et la divine Providence. Impossible d'admettre l'une de ces vérités et de repousser l'autre. Si l'âme survit au corps, il convient, il est même nécessaire qu'elle reçoive la récompense ou le châtiment de ses œuvres. Durant sa vie en ce monde, elle a combattu comme un athlète; le combat achevé, il faut qu'elle reçoive le prix dû à ses travaux. Mais quelle est la nature de la récompense ou du châtiment qui nous attend en la vie future, nous n'en savons en cette vie rien de certain : c'est un secret qui ne nous a pas encore été dévoilé. » *Plutarch. de sera numinis vindicta.* Ces paroles d'un si grand philosophe, nous montrent l'éclat et la force de la vérité,

puisqu'elle a brillé avec tant de splendeurs au milieu des ténèbres de la gentilité.

Passons à Aristote. Celui-ci, nous l'avons vu, ne permet pas que l'on discute si l'on doit honorer Dieu et les parents, tant l'affirmative en ce point lui semble claire et péremptoire. *Arist. Topic.* Dans sa *Politique,* après avoir observé que toute république bien ordonnée exigeait quatre choses, des édifices, des armes, des arts et de l'argent, il ajoute qu'il y a encore une chose beaucoup plus importante, le culte des dieux, c'est-à-dire la religion. Au dixième livre de sa Morale, il s'exprime en ces termes : « Celui qui se conduit par la raison et par l'intelligence, qui s'applique à perfectionner cette partie principale de son âme, et qui est attaché sincèrement au bien ; celui-là est assurément agréable aux yeux de Dieu. Car si les dieux s'intéressent aux choses humaines, ce qui est vraisemblable, il est raisonnable de penser qu'ils se complaisent en une faculté qui donne à l'homme une excellence particulière et une ressemblance frappante avec eux-mêmes. Conséquemment, les hommes qui s'occupent avec prédilection de leur intelligence, qui aspirent à l'orner, seront avec justice chéris des dieux, parce qu'ils mènent une vie consacrée à la vertu, et qu'ils s'attachent à rendre plus parfaits les dons qu'ils en ont reçus. » *Aristot. Ethic.* x.

Ces paroles d'Aristote sont favorables à la vérité de la Providence, puisqu'elles nous montrent l'amour de Dieu pour les bons, à cause de la ressemblance que la noblesse de leur intelligence et la pureté de leur vie établissent entre eux et lui. Ce qui n'est pas moins utile à notre thèse, c'est la première place que le même philosophe attribue à la religion dans une république bien ordonnée. Et pourquoi les hommes honoreraient-ils Dieu, si Dieu ne s'occupait des hommes en aucune façon ? Malgré les enseignements irrécusables de la foi sur la gloire et les peines éternelles réservées aux bons et aux méchants, il y a néanmoins aujourd'hui une infinité d'hommes qui pensent à peine à Dieu ; qu'arriverait-il, s'ils n'en attendaient rien ni en cette vie, ni en l'autre ? et le monde que serait-il, avec des gens imbus de cette croyance pour habitants, sinon une caverne de brigands et

de voleurs, une étable de pourceaux, ou pour mieux dire, un enfer véritable? Représentez-vous la terre en cet état, et jugez s'il ne serait pas indigne de Dieu d'avoir créé des cieux si vastes, des astres si resplendissants, de gouverner cette grande machine du monde, d'envoyer en son temps la pluie à la terre pour la fertiliser, de conserver les poissons qui peuplent les mers, les oiseaux qui peuplent les airs, les animaux qui peuplent la terre à l'usage de l'homme, c'est-à-dire, d'un être au-dessous de la brute. Quoi de plus indigne de la sagesse et de la puissance souveraines? Si donc Aristote nous fait un devoir d'honorer la Divinité, il nous fait par cela même un devoir d'en attendre des bienfaits; car, selon le mot du poëte comique, personne ne prétend faire gratuitement le bien.

Dans l'abrégé de philosophie adressé à Alexandre, ouvrage dont quelques critiques mettent en doute l'authenticité, ce philosophe parle de la Providence d'une manière plus expresse; et il y rapporte même un fait mémorable : Il y eut un jour une éruption si terrible de l'Etna que le feu couvrit les campagnes et les terres voisines. A cette vue tous les habitants de s'enfuir de toutes parts. Les vieillards seuls furent dans l'impuissance de le faire. On vit alors des enfants charger leur vieux père sur les épaules et s'enfuir avec ce précieux fardeau. Mais ils ne purent marcher avec tant de rapidité que le fleuve de feu ne finit par les atteindre. Touché de leur amour et de leur dévoûment, Dieu ordonne à la flamme de se diviser, et de laisser un libre et sûr passage à ces vertueux jeunes gens. En racontant cette histoire, Aristote confesserait l'existence non seulement de la Providence divine, mais aussi de miracles supérieurs à la puissance de la nature.

III.

Preuve de la vérité d'une providence par l'exemple des châtiments terribles exercés sur quelques pécheurs.

A ce trait nous en ajouterons quelques autres rapportés, non par des écrivains chrétiens, les infidèles ne prêtant à leurs récits aucune foi, mais par des écrivains d'une religion différente. Et parce qu'il appartient à la Providence divine de châtier les mé-

chants comme de récompenser les bons, nous rappellerons le souvenir de quelques châtiments terribles et extraordinaires infligés à de grands criminels, châtiments dont la nature effrayante trahit l'intervention manifeste de la divine justice. Citons en premier lieu la fin tragique de cet Hérode qui mit au service de son ambition la cruauté la plus horrible qu'on vît jamais, de cet Hérode qui versa le sang de tant d'innocents, qui joignit à ce sang celui de son propre fils, et qui ne cessa de se livrer durant toute sa vie à des actes d'une tyrannie tout aussi cruelle. La voix du sang versé de ces pauves enfants, les cris de vengeance de leurs pères et de leurs mères, devaient selon toute justice arriver aux oreilles du souverain Juge; et il convenait que, indépendamment des peines de la vie future, une perversité aussi révoltante fut punie dès cette vie par un nouveau et extaordinaire châtiment. Or, ce châtiment est rapporté par Josèphe, célèbre historien juif, comme il suit : « L'horrible maladie d'Hérode augmentait tous les jours en gravité; et il tendait à subir complètement la vengeance des crimes qu'il avait commis. La surface de la peau indiquait un feu modéré; mais l'intérieur du corps était comme une fournaise ardente. Sans cesse dévoré par une faim cruelle, il ne pouvait assouvir, quelques aliments qu'il prît, son ardeur insatiable. Les entrailles ne formaient que des plaies. Son corps distillait une humeur jaunâtre qui lui mouillait les pieds et la barbe elle-même. Tous ses membres étaient enflés, quelques uns tombaient en pourriture, fourmillaient de vers, et offraient le plus rebutant spectacle en même temps qu'ils causaient au patient d'intolérables douleurs. Ce qui mettait le comble à ces horreurs c'était l'infection provenant, soit de la corruption qui ravageait son corps, soit de l'haleine qu'exhalait sa bouche empoisonnée. Dans un tel abîme de souffrances, les forces naturelles ne lui suffisaient plus pour les supporter. Les devins prétendaient que ces maux lui étaient envoyés par le Seigneur en punition de ses grandes et nombreuses iniquités. Et pourtant, malgré ces plaies incurables dont il était couvert, il ne perdait pas l'espérance de vivre. Dans cette idée, il recherchait tous les expédients et tous les remèdes imaginables. Ayant traversé le

Jourdain il se baigna à plusieurs reprises dans un endroit nommé Calirée, où les eaux sont mêmes bonnes à boire. Il parut à ses médecins qu'il trouverait du soulagement dans un bain chaud de vinaigre; mais à peine y fut-il que ses membres se disloquèrent et que ses yeux sortirent de leur orbite. On le transporta ensuite à Jéricho. Là, troublé par les pleurs de ses serviteurs, et désespérant de ses jours, il fit distribuer à chacun de ses cavaliers cinquante pièces d'argent, et il distribua lui-même à ses amis durant quelques jours des sommes considérables. Mais peu après, saisi de fureur et de rage, comme s'il voulait intimider la mort elle-même, il fit un acte d'une méchanceté et d'une cruauté inouïes. Par son ordre on convoqua les plus nobles et les principaux citoyens des villes de Judée et on les enferma dans un lieu déterminé. Appelant alors sa sœur Salomée et son épouse Alexandra, il leur dit : Je n'ignore pas que les Juifs se disposent à se réjouir de ma mort. Cependant, si vous êtes fidèles à remplir mes ordres, ma sépulture et mes obsèques seront honorés comme je le désire, par les lamentations d'une multitude d'hommes et de femmes. Tenez prêts des gens armés afin que, au moment où je rendrai le dernier soupir, ils massacrent tous ces nobles personnages qui sont en mon pouvoir : ainsi le pays entier, quoiqu'il en ait, sera contraint d'accueillir ma mort par des larmes.

Comme il sentait, par la violence de la douleur, la mort approcher, il demanda un couteau pour préparer une pomme, selon son habitude; on le lui donna. Dès qu'il comprit qu'il n'y avait personne capable de s'opposer à son dessein, il leva le bras et s'enfonça le couteau dans le corps. Les quelques instants qu'il vécut encore, il les signala par une nouvelle cruauté : il fit mettre à mort son troisième fils, comme il l'avait déjà fait pour les deux autres. C'est ainsi qu'il quitta ce monde, après avoir souffert des douleurs dont ses cruautés seules approchaient. » *Joseph. De bello Judaic.* I, 21.

Cet exemple est bien l'accomplissement de ce mot du psalmiste : « Dieu est juste; il aime la justice, et ses yeux considèrent l'équité. » *Psalm.* x, 8. En effet, nous y voyons éclater la beauté et la grandeur de la justice divine. De même qu'elle s'était exercée

sur autrui, la tyrannie de ce monstre, par une permission du souverain juge, se retourna contre lui-même et contre ses propres enfants. Il paya cette dette terrible, non seulement par la mort rapide qu'il se donna à lui-même dans un accès de rage, mais encore par cette longue et affreuse maladie dont il chercha le terme dans la mort. Telle était la nature de ce mal, que les médecins eux-mêmes, ne pouvaient s'empêcher d'y voir une punition du ciel, qui se vengeait de tant d'iniquités. Voici, du reste, une règle que nous pouvons accepter en général comme infaillible. Toutes les fois que des calamités extraordinaires accablent un prince qui s'est abandonné à des cruautés et à des forfaits inouïs, ces calamités partent de la justice et de la providence de Dieu. Intervenant alors, Dieu ramène les personnes qui auraient été scandalisées à une appréciation exacte de sa conduite. De là ce mot du prophète : « Le juste se réjouira quand il verra la vengeance; il lavera ses mains dans le sang des pécheurs. » *Psalm.* LVII, 10. C'est-à-dire, que la vue de ces châtiments, et la crainte que lui inspirera la justice du ciel le porteront à purifier de plus en plus son âme. *De August. in hunc locum.*

Josèphe, raconte encore le châtiment non moins extraordinaire infligé à un autre Hérode, à celui qui fit mettre à mort saint Jacques, et qui s'empara de saint Pierre pour lui faire subir le même traitement. Des députés de Tyr et de Sidon, villes contre lesquelles il était irrité, étant venus trouver ce prince pour implorer humblement sa miséricorde et sa protection, il parut sur une estrade, paré des ornements royaux se proposant d'adresser la parole à la foule qui était présente. Aussitôt on élève la voix de toutes parts, et l'on fait entendre cette flatterie : Ce n'est pas un homme qui parle, mais un Dieu. Ces acclamations remplirent ce misérable et insensé monarque de tant d'orgueil, qu'au lieu de rendre gloire à Dieu, il se berça avec complaisance de cet éloge exorbitant. En ce moment, dit Josèphe, l'ange du Seigneur le frappa; et il périt dévoré et rongé par les vers. Remarquons ici que ce scélérat n'avait été frappé d'aucun châtiment lorsqu'il mit à mort un apôtre et qu'il en chargea un autre de fers. Mais dès qu'il veut ravir à Dieu sa gloire, et la prendre pour lui, aussitôt il est foudroyé.

Comprenons par cet exemple le danger de la vaine gloire, de la présomption et de l'estime de soi-même.

Rapprochons de ces faits mémorables ce que l'histoire nous apprend des empereurs romains qui, à partir de Néron, persécutèrent l'Eglise. Tous, ou à peu près, eurent une fin désastreuse; nous le montrerons ailleurs avec détail. Citons seulement le sort épouvantable de Maximien : la maladie dont il fut consumé, était aux yeux de ses médecins eux-mêmes, un châtiment céleste de ses crimes et de ses forfaits.

Ces exemples divers sont tous puisés dans les écrits des infidèles, afin qu'ils trouvent créance auprès de ceux qui répudient l'autorité des écrivains chrétiens. Néanmoins je rapporterai encore ce que la sainte Ecriture nous apprend du roi Antiochus. On ne saurait faire comprendre les persécutions dont il accabla le peuple peuple de Dieu que par ce seul mot : Tout ce que fera l'antechrist pour détruire le règne du Christ, Antiochus le fit pour renverser les autels du vrai Dieu. II. *Machab.* IX. C'est ce prince qui fit martyriser les sept Machabées et leur très sainte-mère. C'est lui qui remplit le temple de gens perdus et de courtisanes, qui le transforma en temple de Jupiter, et qui éleva la statue de cètte idole là où s'élevait l'arche d'alliance. Voici quelques traits de sa cruauté : En trois jours quatre-vingt mille hommes furent égorgés, quarante mille faits esclaves, et une infinité d'autres vendus. Mais la divine providence qui veille toujours, après s'être servi de ce tyran pour punir le peuple de ses péchés, en tira la vengeance que ses vues tyranniques et ses intentions cruelles avaient méritée. Le mal dont il fut frappé lui fit comprendre à lui-même que ce n'était pas un mal ordinaire, mais un coup de la vengeance céleste. Il était en voyage quand Dieu l'affligea d'insupportables douleurs d'entrailles. Le mal ne s'arrêta pas là : le corps de ce malheureux se couvrit de plaies affreuses où pullulaient des vers occupés nuit et jour à le dévorer. Ces plaies répandaient une odeur tellement infecte que l'armée entière en était incommodée, et que cette infection lui était intolérable à lui-même. Reconnaissant alors la colère de Dieu qui s'appesantissait sur lui, il s'humilia, mais trop tard, et il confessa la puissance de Dieu et la grandeur

de ses péchés. Il est juste, s'écria-t-il, de se soumettre à Dieu ; et un mortel ne doit jamais s'égaler à lui. Dans son repentir, il s'engageait à donner à cette Jérusalem qu'il venait détruire, l'éclat d'Athènes ; il promettait de combler les Juifs de privilèges, d'enrichir le temple de dons précieux, d'y augmenter le nombre des vases sacrés, de payer l'entretien des sacrifices avec ses propres revenus, et surtout d'embrasser lui-même la religion des Juifs, et de publier en tous lieux la puissance et la gloire incomparable de Dieu.

Ces détails que nous lisons dans les saintes Ecritures, prouvent, comme les exemples précédents et les raisons exposées, que le souverain Juge veille avec un soin particulier, non-seulement sur les animaux privés de raison, mais encore et beaucoup plus sur l'homme, à cause de l'excellence de sa nature. Il en résulte également que Dieu nous traite selon nos œuvres ; et que, indépendamment de la sentence qui nous attend tous dans la vie future, bien des hommes sont châtiés dès cette vie. C'est là une des consolations les plus grandes que les bons puissent avoir dans leurs épreuves ; car ils ont dans l'espoir de la récompense un motif propre à les remplir de joie. Mais c'est en même temps le frein le plus fort qui puisse être imposé aux tièdes et aux négligents ; car ils n'ont en perspective que des supplices et des châtiments éternels. Ces derniers voudraient bien dans leur malice que Dieu ignorât le mal qu'ils commettent, ou du moins qu'il ne pût ou ne voulût pas les en punir, afin de se rouler à leur aise et sans remords de conscience dans la fange de tous les vices. Ainsi ils se forgent un Dieu aveugle, afin qu'il ne les voie pas ; un Dieu impuissant, afin qu'il ne les châtie pas ; un Dieu injuste, afin qu'il n'exerce pas sur eux de justice. Or, ceci n'est autre chose que désirer, autant qu'il est en eux l'anéantissement de Dieu. Jamais un Dieu à leur fantaisie, un Dieu dépouillé de science, de pouvoir et de justice, ne saurait être véritablement Dieu. Mais Salomon tire ces insensés et nous préserve tous d'une semblable illusion par la manière dont il termine son livre de l'Ecclésiaste : « Ecoutons tous, dit-il, la fin de ce discours : Craignez Dieu et observez tous ses commandements ; c'est là tout l'homme. Tout ce qui se fait en cette vie, soit bien,

soit mal, Dieu l'appellera en jugement ; » traitant chacun selon ses mérites ; ce qui est l'office spécial de la divine Providence. *Eccl.* XII, 13-14.

CHAPITRE XXXVII.

De ce que la sainte Ecriture nous apprend sur l'immensité et la grandeur des perfections divines.

Les considérations qui précèdent sont très-propres à nous faire connaître ces quatres perfections remarquables de notre Créateur, sa bonté, sa sagesse, sa puissance et sa providence ; connaissance qui constitue la plus haute, la plus indispensable, la plus avantageuse philosophie dont l'esprit humain puisse acquérir la possession. Il faut maintenant nous occuper des fruits à retirer de cette connaissance. Cependant il nous reste encore à parler de la grandeur de ces mêmes perfections, de ce que certains théologiens appellent leur manière d'être intrinsèque, soit pour en retirer quelques-uns des fruits dont nous parlions tout à l'heure, soit pour remplir nos cœurs d'admiration à la vue de tant de grandeur, soit pour que nous comprenions mieux le respect dû à une telle majesté, et quel crime ce seroit d'oser l'offenser. A cet avantage, il s'en joindra d'autres que l'on verra plus tard.

Mon dessein dans cette première partie est bien d'élever le lecteur par la connaissance des créatures à la connaissance du Créateur. Mais les livres Saints répandant sur ce sujet une vive lumière, il me semble utile d'en rapporter quelques remarquables passages. Je citerai eu premier lien quelques extraits du livre de Job. Dans ce livre, Job et ses amis parlent en termes magnifiques des grandeurs de Dieu, qu'ils avaient appris à connaitre par la considération des merveilles de la nature. Job, il est vrai, avait été instruit par une révélation particulière des mystères de la rédemption des hommes et de la résurrection générale. Mais ses amis, ignorant les mystères, avaient suivi la marche que nous avons indiquée.

Quel sujet pourrait d'ailleurs être plus agréable et plus doux aux personnes qui aiment Dieu ? Quand nous tenons à quelqu'un,

nous sommes heureux d'entendre publier ses qualités et ses louanges. De même, si nous aimons véritablement Dieu, nous éprouverons de grandes consolations en écoutant raconter ses grandeurs et ses merveilles. En même temps nous nous sentons pénétrés d'un respect plus profond pour cette haute majesté, et nous craindrons davantage de l'offenser. Nous rapporterons d'abord les paroles du saint homme Job, et puis celles de ses amis, avec une courte paraphrase pour en faciliter l'intelligence ; tantôt prenant une chose, tantôt en omettant une autre, selon qu'il nous paraîtra plus convenable.

I.

Sentiments de Job sur les grandeurs divines.

Voici en quels termes Job parle de la grandeur, de la puissance et de la justice du Seigneur : « Je sais que, en toute vérité, l'homme ne sera jamais juste devant Dieu. Voulût-il entrer avec lui en discussion, entre mille accusations, il ne répondrait pas à une seule. Dieu est sage en son cœur, fort et puissant : qui lui a résisté et a joui de la paix ? C'est lui qui de sa toute puissance transporte les montagnes, sans que les habitants de ces mêmes montagnes en aient le moindre soupçon ; c'est lui qui a détruit ces habitants dans son courroux et sa fureur. C'est lui qui ébranle la terre et qui en fait trembler les colonnes. Il commande quand il veut au soleil, et le soleil ne se lève pas ; il commande aux étoiles, et elles refusent leur lumière. C'est lui seul qui a étendu les cieux et qui marche sur les flots de la mer. C'est lui qui a créé les astres et les constellations diverses qui règlent la marche du monde. Ses œuvres sont grandes, merveilleuses, incompréhensibles et sans nombre. S'il vient en mon âme, je ne le vois pas : s'il s'éloigne, je ne le saurai pas. S'il interroge soudain l'homme et s'il entre en jugement avec lui, qui lui répondra ? Qui oserait lui dire : pourquoi faites-vous ainsi ? Nul ne peut résister à sa colère, et en sa présence se prosternent les anges qui dirigent les mouvements des cieux. Qui suis-je donc moi pour lui répondre et pour lui adresser la parole ? Encore que j'eusse à faire valoir quelque chose en ma faveur, je ne lui parlerais qu'humblement,

et j'implorerais sa miséricorde. Et quand il écouterait ma prière, je ne croirais pas qu'il eût prêté l'oreille à ma voix. Voulez-vous de la force, sa force ne connaît point de mesure : en appellerez-vous à la justice, personne n'osera rendre témoignage pour moi. Si je voulais me justifier, ma propre bouche me condamnerait ; si je cherchais à démontrer mon innocence, il montrerait que je suis coupable. » *Job,* IX, 2-20.

Quelle haute idée avait de Dieu celui qui tenait ce langage, et quels sentiments humbles et bas il avait de lui-même ! « En Dieu, ajoute-t-il ailleurs, résident la sagesse et la force ; à lui appartiennent la prudence et le conseil. S'il détruit, personne ne saurait édifier ; s'il jette dans les fers et la captivité, personne n'en délivre. S'il retient les eaux, tout se dessèche ; s'il les lâche en abondance, elles ravagent la terre. En lui sont le pouvoir et la force : il connaît celui qui trompe et celui qui est trompé. Par un effet de ses jugements secrets, il permet que les conseillers se trompent en leurs conseils, et que les juges et les princes de la terre soient stupéfaits à la grandeur de leur misère. Il ôte aux rois leur baudrier, et il leur ceint les reins d'une corde. Il dépouille les pontifes de leur gloire ; il abat l'orgueil des puissants et des grands. Il ravit aux sages leur sagesse, et leur prudence aux vieillards. Il répand le mépris sur les princes, et il relève ceux qui avaient été opprimés. Il met à nu les profondeurs des ténèbres, et il amène à la lumière ce qui était enseveli dans les ombres de la mort. Il multiplie les nations et il les renverse : et après les avoir renversées il les relève. — *Job*, XII, 13, 22. — L'enfer est devant ses yeux, l'abîme pour lui n'a point de voile. C'est lui qui fait souffler l'aquilon dans les airs, et qui assied la terre sur le néant. C'est lui qui recueille et enchaîne les eaux dans les nuées, et qui les empêche de tomber sur la terre. Il revêt de magnifiques ornements le ciel qui est son trône, et il l'environne de nuages. Il a fixé aux eaux leur barrière, et cette barrière subsistera tant que subsisteront le jour et la nuit. Les colonnes célestes tremblent en sa présence, et frémissent à un témoignage de son indignation. C'est par sa puissance que les mers ont quitté leur place naturelle et qu'elles se sont retirées

dans leur lit actuel, laissant à nu la terre qu'elles avaient couverte. L'esprit du Seigneur a orné les cieux ; et sa main redoutable a repoussé le dragon, et l'a séparé de la sainte société des anges. Il n'y a là cependant qu'une petite partie des grandeurs divines : toutes ces choses ne sont presque rien en comparaison de ce qui resterait à dire ; et qui pourrait soutenir le tonnerre de la puissance de Dieu? Ses éclats ne rempliraient-ils pas de frayeur les oreilles de notre âme? » *Job,* XXVI, 6, 14. Telles sont les paroles dont Job se servait pour exprimer ses sentiments sur la puissance, la sagesse et la justice divine.

II.

Sentiments des amis de Job; témoignages insignes des prophètes sur le même sujet.

Ecoutons maintenant le langage de ses amis. L'un d'entre eux s'exprime comme il suit en cette matière : « Est-ce que l'homme pourra se justifier devant Dieu? Sera-t-il plus pur que son Créateur? Ses anges eux-mêmes ont reçu de lui tout ce qu'ils possèdent dans l'ordre de la nature et de la grâce; et il a trouvé dans quelques-uns l'iniquité. Combien plus ceux qui habitent des maisons d'argile, un corps corruptible formé d'un peu de boue, seront-ils consumés et dévorés comme les vêtements le sont par la teigne ! » *Job,* IV, 17, 19. Un autre ami du même patriarche ajoute : « Sa puissance et sa justice répandent chez les hommes la terreur et la consternation. Pourrait-on par hasard compter le nombre de ses serviteurs? et pourtant il leur communique à tous la splendeur de sa lumière. Comment l'homme serait-il juste devant Dieu? Comment serait-il pur à ses yeux, celui qui est né d'une femme? En sa présence la lune est sans clarté, les étoiles sans éclat : combien plus en sera-t-il ainsi d'un mortel, d'un vermisseau, du fils de l'homme qui n'est que poussière! » *Job,* XXV, 2-6. A son tour, un autre ami de Job prouvant l'incompréhensibilité de Dieu : « Trouveriez-vous, dit-il, les vestiges des pas de Dieu, et connaîtriez-vous parfaitement celui qui est tout-puissant? Il est plus élevé que les cieux; comment l'atteindre? Il est plus profond que l'enfer; comment pénétrer sa nature? Il est plus

étendu que la terre, et plus vaste que la mer. S'il bouleverse toutes choses, s'il les amoncelle en un même lieu, qui osera s'opposer à lui et lui dire : Pourquoi agissez-vous de la sorte? Il connaît la vanité des mortels, il voit leurs crimes ; ne s'en souviendra-t-il pas pour les punir ? » *Job,* XI, 7, 11.

Après les autres amis de Job, le plus jeune d'entre eux célèbre lui aussi les grandeurs de Dieu, et s'écrie : « Les yeux du Seigneur sont sur les voies de l'homme, et il compte tous ses pas. Il n'y a pas de ténèbres, il n'y a pas de nuit assez profonde où se puissent cacher les artisans de l'iniquité. Dieu brise et détruit la foule innombrable des méchants, et il élève d'autres hommes à leur place, parce qu'il connaît la malice de leurs œuvres. Il change pour eux la clarté du jour en une nuit obscure, la prospérité en adversité. Voilà comment il châtie ceux qui se sont éloignés de lui à dessein et qui ont refusé d'entrer dans ses voies à cause de leurs iniquités ; le cri du pauvre est monté jusqu'à lui, et il a entendu les gémissements et la voix de l'opprimé. S'il donne la paix, qui pourra la troubler? S'il voile son visage, qui pourra le contempler? Il exerce un universel empire sur les peuples et les hommes, et il permet le règne d'un méchant prince pour punir les crimes du peuple. Lève tes yeux vers le ciel ; vois combien il est vaste et combien il s'élève au-dessus de ta tête : tu comprendras mieux combien Dieu est au-dessus de toi. Si tu commets le mal, en quoi lui nuiras-tu? Si tu multiplies tes prévarications, que feras-tu contre lui? Si tu es juste, que lui donneras-tu, et que peut-il recevoir de ta main? C'est à un homme semblable à toi que ta perversité pourra être nuisible ; c'est au fils de l'homme que ta justice pourra être profitable. — Dieu est grand et souverain dans sa puissance et dans sa force ; il ne l'est pas moins dans sa sagesse. Qui peut sonder ses voies? qui peut lui reprocher d'avoir violé les règles de la justice? Tous les hommes le connaissent, mais ils ne le connaissent que de loin. Sache bien qu'il l'emporte sur nous en science, et que ses années sont innombrables. Il suspend les gouttes de pluie dans les airs, et il les verse ensuite en abondance sur la terre ; elles s'échappent des nuées qui couvrent les cieux. En présence de tant de

grandeurs mon cœur s'émeut et frémit. Le regard du Seigneur découvre tout ce qui se fait sous le ciel, et l'éclat de sa lumière s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. C'est lui qui roule dans les airs les terribles accents du tonnerre, montrant en cela sa puissance infinie. C'est lui qui ordonne à la neige de descendre sur la terre, et aux pluies de l'hiver de venir l'arroser. A sa voix, la tempête avec ses torrents s'élance du midi ; tandis que les frimas s'élancent du côté de l'aquilon. Ce vent souffle, et les eaux se durcissent : bientôt une chaleur bienfaisante leur rend leur fluidité première. Il faut aux champs ensemencés des nuages ; ces nuages tempèrent les ardeurs du soleil et les répandent sur les campagnes. Les nuages parcourent le monde, et suivent la direction que leur imprime l'arbitre de toutes choses. Ils obéissent à ses commandements, se déploient au-dessus de la terre tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, là où les appelle la divine miséricorde. » *Job*, XXXIV, 21, 30 ; XXXV, 5, 8 ; XXXVI, 22, 28 ; XXXVII, 1, 13. Continuant ce même sujet, l'ami de Job dit que nous devons louer le Seigneur avec crainte et tremblement, à cause de la grandeur de sa majesté ; que nul entendement ne saurait le comprendre, tant il est grand en toutes choses, grand en force, grand en justice, grand en son équité, et grand d'une façon inexplicable. C'est pourquoi les hommes doivent le craindre, et ceux qui se qualifient de sages ne doivent pas le contempler sans être pénétrés du respect le plus profond.

Pour connaître ces grandeurs de Dieu il a suffi aux hommes de considérer le spectacle de la nature, le cours et l'harmonie des cieux ; car les cieux racontent la gloire de Dieu, et déclarent la sagesse et la disposition merveilleuse de ses œuvres. Passons en ce moment de Job et ses amis aux prophètes. Isaïe nous offre ce tableau de la grandeur divine : « Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main ; qui, de sa main, a pesé les cieux ? Qui tient suspendue à ses trois doigts la masse de la terre ? Qui a mis les montagnes et les collines en équilibre ? Qui a secondé l'esprit du Seigneur ; qui lui a donné des conseils ? Toutes les nations devant lui sont comme une goutte d'eau, et comme un grain de sable dans une balance ; les îles sont comme une poussière lé-

gère ; le Liban et ses forêts ne suffiraient pas pour lui offrir un sacrifice digne de lui. En sa présence tous les peuples sont comme s'ils n'étaient pas ; ils n'ont pas plus de prix devant lui que le néant. C'est lui qui est assis sur la terre comme sur un trône ; et les mortels sont à ses yeux comme des insectes. C'est lui qui a étendu les cieux comme un voile, et qui en a fait un pavillon à notre usage. C'est lui qui permet les erreurs des savants de ce monde, et qui confond les juges et les puissants de la terre. On dirait qu'ils n'ont été jamais ni plantés, ni enracinés en ce sol. Le souffle de Dieu s'est levé, et ils se sont séchés ; et un tourbillon les a chassés au loin tels qu'une paille légère. A qui m'avez-vous comparé et assimilé ? dit le Dieu de sainteté. Levez les yeux en haut : considérez qui a créé les cieux. C'est Dieu qui a établi un si bel ordre dans l'armée des étoiles, et qui les appelle toutes par leur nom. O Jacob, pourquoi oser dire ; pourquoi parler ainsi, ô Israël : Le Seigneur ne connaît pas mes voies, et il s'inquiète peu de me rendre justice. Vous ne savez donc pas, vous n'avez donc pas appris que Dieu est l'Eternel, qu'il a fixé les bornes de la terre, qu'il ne se lasse pas, qu'il ne se fatigue pas, et que sa sagesse est impénétrable. C'est lui qui donne de la vigueur aux bras affaiblis, et qui remplit de force ceux qui semblent défaillir. » *Isai.* XL, 12-29. Tel est le langage sublime par lequel Isaïe rend témoignage de la grandeur, de la puissance, de la sagesse et de la providence divines.

Jérémie n'est pas moins remarquable lorsqu'il s'écrie : « C'est vous, Seigneur, dont le bras puissant et redoutable a créé le ciel et la terre : aussi rien ne resistera-t-il à votre pouvoir. Vous usez de miséricorde durant mille ans envers vos serviteurs, et vous punissez dans les enfants les crimes de leurs pères. Vous êtes grand, fort et redoutable, vous qui avez pour nom le Seigneur des armées ; vous êtes grand dans vous desseins, et incompréhensible à toutes les intelligences. Vos yeux sont fixés sur les voies des enfants d'Adam pour donner à chacun selon ses œuvres. » *Jerem.* XXXII, 17-19.

Venons au saint roi David. « Qui sera l'égal du Seigneur, demande-t-il, dans les hauteurs des cieux ? Qui, parmi les fils de

Dieu, sera semblable à lui? C'est ce Dieu dont les louanges retentissent dans l'assemblée des saints ; il est grand et terrible au-dessus de tout ce qui l'environne. Seigneur, Dieu des vertus, qui est semblable à vous ? Vous êtes puissant, Seigneur, et la vérité règne autour de vous. Votre empire s'impose aux eaux de la mer, et vous calmez l'impétuosité de ses flots. Vous avez humilié le superbe ; et le bras de votre puissance a dispersé tous vos ennemis. A vous appartiennent les cieux, à vous la terre; vous l'avez créée ainsi que tout ce qu'elle renferme. Vous avez formé la mer, et les vents violents qui la soulèvent. Le Thabor et l'Hermon tressaillent à votre nom; la force réside en votre bras. » *Psalm.* LXXXVIII, 7-13. « Dieu, notre roi avant tous les siècles, a opéré le salut au milieu de la terre. Par votre puissance, Seigneur, vous avez divisé les eaux de la mer ; vous avez brisé dans les flots la tête du dragon. Vous avez fait jaillir des sources vives dans le désert, et vous avez desséché les fleuves. Le jour vous appartient, la nuit est à vous ; c'est vous qui avez créé le soleil et l'aurore. Vous avez fixé les bornes de la terre ; l'hiver et l'été sont l'œuvre de vos mains. » *Psalm.* LXXIII, 13-18.

III.

De la science divine, d'après les témoignages de la sainte Ecriture.

Les passages que nous venons d'entendre nous retracent la grandeur et la puissance infinies du Créateur ; et, en les retraçant, ils pénètrent les âmes religieuses d'une admiration profonde pour une si haute majesté, ainsi que d'une sainte crainte de l'offenser. Mais la science du Seigneur n'étant pas moins étonnante que sa toute-puissance et ses autres perfections, il ne sera pas hors de propos de rapporter quelques-uns des textes de l'Ecriture qui en exaltent la grandeur. Rien, à ce sujet, de plus remarquable que le Psaume cent-trente huitième. « Seigneur, dit le Psalmiste, vous m'avez éprouvé, et vous m'avez connu ; vous savez l'heure de mon sommeil et l'heure de mon réveil. Les voies où je marche n'ont pas échappé à vos regards ; et la parole que prononce ma langue ne vous est pas inconnue. Seigneur, vous connaissez toutes choses, le passé comme l'avenir : vous

m'avez formé, et vous avez posé sur moi votre main. Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi ; jamais je ne saurais l'atteindre. Où irai-je devant votre esprit ; où fuirai-je devant votre face ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans l'enfer, vous voilà. Si, prenant des ailes, dès l'aurore, je me transporte au delà des mers, c'est votre main qui m'y conduira, et votre droite qui me servira de soutien. Je me suis dit : Peut-être que les ténèbres me cacheront ; et la nuit même a éclairé mes voluptés. Car les ténèbres n'ont pas d'obscurité pour vous, et la nuit est à vos yeux aussi claire que le jour. » *Psalm.* CXXXVIII, 1-11.

L'Ecclésiastique renferme un autre passage également propre à faire impression. « L'homme qui fait peu de cas de l'adultère qu'il commet se dit en lui-même : Qui me voit ? Les ténèbres m'environnent, les murailles me cachent : que pourrais-je craindre ? Le Très-Haut ne se souviendra pas de mes péchés. Un pareil homme ne craint que les regards de ses semblables, et il ne comprend pas que les yeux du Seigneur sont plus lumineux que le soleil, qu'ils pénètrent toutes les voies de l'homme, et la profondeur des abîmes, et les cœurs des mortels, et ce qu'ils ont de plus caché. Toutes les choses étaient connues du Seigneur, avant qu'il les eût créées, et il les voit avec une égale clarté, maintenant qu'elles sont faites. » *Eccli.* XXIII, 25-29.

S'adressant, dans un autre endroit, à un homme qui ne craint pas d'offenser le Seigneur, l'auteur du même ouvrage lui donne ces sages avis : « Ne dites point : Dieu ne me verra pas ; qui se souviendra de moi du haut du ciel ? Je ne serai point reconnu au milieu d'un peuple considérable ; car, mon âme qu'est-elle dans l'immensité des créatures ? Considérez que le ciel et les cieux des cieux, l'abîme et toute la terre et tout ce qui est s'ébranlent en présence de Dieu. Et cependant le cœur de l'homme est insensible à toutes ces merveilles. Dieu connaît tout ce qui se passe dans nos cœurs ; mais qui sondera et qui comprendra jamais les voies de Dieu ? *Eccli.* XV, 16-21.

Ce qu'il faut conclure de ces enseignements, c'est que toutes les choses sont à nu, selon l'expression de l'Apôtre, et décou-

vertes aux regards de Dieu. *Hebr.* IV ; *Psalm.* XLIII. Nous ne pouvons douter qu'il n'ait actuellement et toujours présentes devant lui les pensées de tous les hommes qui ont existé, qui existent et qui existeront jusqu'à la fin du monde, et de ceux qui doivent se sauver, et de ceux qui doivent se perdre. C'est encore peu pour le Seigneur ; puisque la connaissance de ces mêmes pensées est un des priviléges dont le Christ notre Sauveur jouit, non-seulement en tant que Dieu, mais encore en tant qu'homme, parce que, devant juger tous les hommes, il convient qu'il connaisse tous leurs actes et toute leur vie. Un des avantages de ces considérations est d'inspirer aux hommes la crainte d'offenser Dieu, en leur rappelant qu'ils pécheraient sous les regards et en la présence du Père éternel et du Sauveur son Fils unique, selon ce mot du Prophète : « Je suis juge et témoin, dit le Seigneur. » *Jerem.* XXIX.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'immensité et de la grandeur des perfections de Dieu, à en juger par la grandeur de ses œuvres.

C'est la sainte Ecriture qui vient de nous entretenir de la grandeur infinie de notre Créateur. Nous l'étudierons maintenant dans les œuvres dont il a rempli l'univers, soit dans les œuvres que les livres inspirés nous révèlent, soit dans les œuvres que nous connaissons par les lumières de la raison ; car toutes rendent également témoignage de l'infinie perfection de leur auteur.

I.

Observations préalables.

Avant d'aborder cet ordre d'idées, je signalerai une notable différence qui sépare les œuvres du Créateur de celles des créatures. Les créatures ont toutes des bornes et des limites que leur puissance naturelle ne saurait franchir. Aussi bien que leur être, leur pouvoir, leur science, toutes leurs facultés en un mot sont limitées, et limitées selon une règle déterminée par le Créateur et conforme au bon plaisir de sa divine volonté. Pour

lui, comme il ne doit l'existence à aucun être, et que nul ne lui est supérieur, il n'a été limité en rien dans son être, dans son pouvoir, dans sa science, dans sa bonté, dans sa félicité, ni dans quelque perfection que ce soit. Exempt ainsi de toute borne et de toute limite, il est par là-même infini dans le sens propre du mot. De la sorte, l'infinité est le caractère de son être, de sa puissance, de sa science, de sa bonté, de sa beauté, de sa gloire, de ses richesses, de sa miséricorde, de sa justice et de toutes ses perfections. Par la même raison, il est en lui-même incompréhensible et ineffable : aucune créature soit actuelle, soit possible, ne saurait le comprendre; il est le seul qui possède de sa nature une connaissance parfaite.

Un exemple pris des rois de la terre nous expliquera clairement cette doctrine. D'ordinaire les monarques répartissent entre diverses personnes les charges et les dignités de leur empire, selon leur bon plaisir, déterminent de telle façon leurs juridictions respectives qu'elles ne puissent pas se nuire les unes aux autres. Mais tout en déterminant les bornes de ces juridictions diverses, le monarque conserve dans son royaume une juridiction universelle et suprême, et ne reconnaît point d'autorité au-dessus de lui. C'est pourquoi il n'est point de juridiction, ni de pouvoir si étendus que ne dépassent sa propre juridiction et son propre pouvoir. Or, une juridiction de ce genre, sans limites ni mesure, est appelée infinie en ce sens qu'il n'est aucun acte licite auquel elle ne puisse s'étendre. Considérez maintenant le Créateur et les créatures comme un roi et ses ministres, et vous saisirez aisément ce qui a été dit. Seulement la comparaison pèche en ce point-ci : tandis que la juridiction d'un monarque de la terre n'est infinie que d'une certaine manière, celle du Créateur est infinie absolument et à tous les points de vue. On le prouve, du reste, par une autre raison. D'après le sentiment général des philosophes et des théologiens, Dieu est un être si grand qu'il ne saurait y en avoir, et que nous ne pourrions en concevoir de plus grand. Or, comme il est plus grand d'être doué de perfections infinies, que de perfections finies et limitées ; si les perfections de Dieu étaient limitées en quelque endroit, on concevrait une perfection supérieure à la

sienne; ce qui détruirait le principe, que Dieu épuise l'idée que l'on peut avoir de la perfection.

Mais avant de pénétrer dans le sanctuaire où des choses si merveilleuses doivent apparaître à nos regards, je prendrai pour point de départ ces paroles d'un ange, qui représentait le Seigneur aux yeux du père de Samson. Celui-ci lui ayant demandé quel était son nom, l'ange lui répondit : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, qui est admirable? » *Judic.* XIII, 18. Cette parole convient si bien à la grandeur de Dieu et de ses œuvres que, parmi ces dernières, il n'y en a aucune, à bien les considérer, qui ne ravisse d'admiration nos esprits au sujet de leur auteur, et qui ne nous rappelle cette réponse : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, qui est admirable? » Cicéron, le grand orateur, dit qu'il faut attacher peu de prix à l'éloquence qui n'excite pas un sentiment d'admiration parmi les auditeurs. Si le génie de l'homme secondé par l'étude et le travail, est capable de former des discours assez parfaits pour remplir d'admiration ceux qui les écoutent; que faudra-t-il attendre des œuvres, et surtout des œuvres principales conçues et exécutées par cette sagesse infinie en comparaison de laquelle toute la sagesse des chérubins n'est qu'ignorance? Les considérer, et n'être pas saisi d'une sorte d'effroi et de stupeur, c'est ne pas les comprendre du tout, c'est être aveuglé par la majesté et la splendeur qui en rejaillissent.

Quoi qu'il en soit de cette opinion de saint Augustin, opinion qui semble appuyée par l'auteur de l'Ecclésiastique, à savoir que Dieu aurait créé l'univers entier avec ce qu'il renferme, en même temps, *Eccli.* XVIII, *D. August. De Genes. ad litt.* V, 23; *Imperf.* III; *de mirab. script. Sacr.* I, 1; *de Civitate Dei*, XI, 7; néanmoins ce n'est pas sans un dessein profond inspiré que Moïse a divisé en six jours l'œuvre de la création. Dieu créant toutes choses pour l'amour de lui-même, c'est-à-dire, pour manifester la grandeur de ses perfections, notre entendement eût été impuissant à embrasser une œuvre aussi parfaite que ce monde, et il se fût perdu dans la contemplation d'un si beau et si écrasant sujet. Voilà pourquoi l'écrivain sacré a distribué cette œuvre en six tableaux; tableaux

d'ailleurs si grands et si riches en détails à étudier, que pour en acquérir une connaissance parfaite, il faudrait les diviser eux-mêmes en plusieurs autres tableaux.

Observons encore que le mot créer ne signifie pas, en rigueur de terme, la production d'une chose par une autre, ce qui s'appelle encore génération, mais bien, tirer du néant. La puissance créatrice est tellement particulière à Dieu qu'elle ne saurait en aucun cas être communiquée à une créature, si parfaite qu'elle soit. Dans les modifications subies par les choses naturelles, nous voyons que la vertu nécessaire pour opérer une modification, est proportionnée à la distance qui sépare la forme actuelle de celle que l'on veut y substituer. Il y a par exemple beaucoup plus de difficulté à changer la terre et l'eau en feu que l'air. Or, la distance qui sépare l'être du néant étant infinie, et ne pouvant être plus grande, il faut nécessairement pour la franchir une puissance infinie, à savoir, la puissance même de ce Dieu qui appelle les choses qui n'existent pas comme celles qui existent. *Roman.* IV.

II.

De l'œuvre du premier jour.

L'œuvre du premier de ces six jours, pendant lesquels Dieu créa toutes choses, est la création du ciel et de la terre. Dans ces mots nous comprenons les cieux avec les quatre éléments qui se déroulent au-dessous d'eux, le feu, l'air, la terre et l'eau. Je ne ferai pas ressortir la grandeur de cette puissance, qui a fait jaillir du néant ce globe de la terre avec ses collines et ses montagnes : ce globe lui-même n'étant qu'un point à côté de l'immensité des cieux. Celle-ci est telle que l'on n'y croirait pas, si les savants qui nous l'apprennent ne puisaient dans leur connaissance approfondie de l'astronomie une autorité irrécusable. Il est vrai que quiconque fera attention à l'infinité de ce Dieu qui a manifesté, par cette création, la grandeur de son pouvoir, ne regardera pas comme incroyable ce qu'on en rapporte, même en supposant que le ciel supérieur est toujours plus vaste que le ciel inférieur, et en appliquant cette règle aux autres cieux, jusqu'à l'empyrée, le

plus grand et le plus étonnant de tous, celui qui forme le palais, la royale demeure de Dieu et de ses élus. Or, de quelle carrière le Seigneur a-t-il fait sortir d'aussi vastes cieux ? De quel abîme, pour descendre à un plus humble sujet, a-t-il tiré ces mers si étendues? D'où est sortie cette terre si grande, pour être placée au centre du monde ? « Qui a posé les fondements de la terre ? comme s'exprime le livre de Job. Qui l'a établie en sa place avec la mesure voulue ? Sur quoi les bases en sont-elles affermies ? » *Job,* XXXVIII, 4-6.

Nous ne dirons rien du neuvième ciel que l'on appelle le premier mobile, parce que c'est lui dont le mouvement entraîne les autres cieux, et fait accomplir au monde une révolution entière dans l'espace d'un jour naturel. Nous ne parlerons pas non plus du ciel empyrée qui est au-dessus de tous les autres et sur lesquels il l'emporte d'autant plus en grandeur qu'il occupe un espace beaucoup plus considérable. La science n'a pas des données suffisantes pour approfondir ces questions. Bornons-nous à considérer la grandeur du ciel étoilé où brillent une infinité d'astres de différentes grandeurs. Jugeons après cela de la puissance de celui à qui il a suffi d'un seul acte de sa volonté pour faire sortir des ténèbres de l'abîme cette grande machine du monde, et non pas un seul ciel, mais tous les cieux réunis. Pour construire une maison, il faut que les hommes rassemblent d'abord les matériaux ; puis il leur faut des ouvriers, des manœuvres pour servir ces derniers, des outils de diverse sorte, et avant tout un plan et un modèle auquel on se conformera. Malgré toutes ces conditions, il est encore besoin de beaucoup de temps pour mener cette entreprise à bonne fin. Salomon employa sept années entières à la construction du temple, pendant lesquelles cent cinquante mille travailleurs ne cessèrent d'y être occupés sous la direction de trois mille trois cents ouvriers. III *Reg.* V-VI. Et cependant ce grand roi n'aboutit, avec tous ces frais, qu'à l'achèvement d'un édifice qui, comparé au reste de l'univers, paraissait moindre que le nid d'un insecte. Le Tout-Puissant, au contraire, en un instant, par une seule parole, sans aucun secours, a créé des corps d'une inconcevable grandeur. Nous parvenons pourtant à nous en faire

une idée en considérant la grandeur des étoiles. Il n'y en a point parmi elles de si petite qui ne soit beaucoup plus grande que toute la terre ; et si elles nous paraissent petites, c'est à cause de la distance immense qui sépare la terre du huitième ciel dans lequel elles se trouvent. Cette distance s'explique par la masse des cieux eux-mêmes. Les personnes versées dans ces matières disent que si Dieu, changeant la terre en étoile, la fixait, non au huitième ciel, mais au sixième seulement, nos yeux ne l'apercevraient pas, tant elle est petite.

Songez maintenant, vous qui vous piquez de discernement, au nombre effrayant des étoiles du ciel. Il en est quelques-unes de si grandes que leur volume est cent fois plus considérable que celui de la terre. Que doit être, en partant de ce principe, la grandeur du ciel, puisqu'il contient tant d'étoiles et qu'il pourrait en contenir encore davantage ? Et pourtant cette machine admirable, le Créateur l'a formée par cette seule parole : *Fiat.* Voilà une chose que les philosophes profanes n'ont jamais pu croire. Ils ne comprenaient pas la possibilité de la création telle que nous l'avons expliquée. Parce qu'ils voyaient dans l'ordre de la nature tous les changements impliquer la préexistence d'une chose, ils en conclurent que le monde existait de toute éternité, ou du moins que la matière première qu'ils appelaient chaos et qui avait dû servir à la formation des êtres, était éternelle. *D. August. de Gen. contra Manich.* I, 1-2*; de Civit. Dei,* XI, 4 *: D. Thom. Contra Gent.* XXXVII. Mais la foi catholique, dont Dieu même est l'auteur, nous enseigne que le pouvoir du Seigneur est infini, qu'il peut tirer du néant, et qu'il pourrait s'il le voulait créer mille mondes en un moment, car sa puissance s'étend jusque-là, et encore beaucoup plus loin. C'est là une merveille qui épuise et tient en suspens toute intelligence ; nous sommes incapables d'apprécier un semblable sujet, et nous tombons comme privés de sens, dans notre impuissance de sonder un si profond abîme. Convaincus alors de la folie qui nous portait à vouloir mesurer et peser de si grandes choses, nous nous appliquons les paroles de l'ange : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, qui est admirable ? » *Ubi supra.* Telle a été l'œuvre du premier jour.

III.

De l'œuvre du second jour.

Or, la terre était entièrement submergée; et l'eau, élément plus léger, en couvrait la surface, occupant ainsi une place et un centre que semblait lui assigner sa nature. Mais la terre, dans cet état, était inhabitable pour l'homme, dont tous les éléments et toutes les créatures devaient être cependant les serviteurs. Le Créateur ordonna donc aux eaux d'abandonner leur place naturelle, de se réunir en un lieu marqué, et de laisser la terre à découvert. Aussitôt les eaux, comme si elles eussent eu l'intelligence pour comprendre, des oreilles pour entendre, des pieds pour s'enfuir, se retirent soudain du lieu qu'elles occupent naturellement, et elles se rassemblent au lieu qu'elles occupent aujourd'hui. On ne saurait dire de ce lieu, ni qu'elles l'occupent naturellement, ni qu'elles l'occupent violemment, car il n'y a point de violence exercée sur la créature qui obéit au commandement du Créateur. Chose plus étonnante encore! Dieu n'élève ni muraille, ni obstacles pour empêcher les eaux de reprendre leur place naturelle; pourtant elles conservent uniformément celle qui leur a été assignée, sans autre rempart qu'un grain de sable. Elles ont beau s'amonceler et s'élever jusques aux nues : on dirait qu'elles vont inonder la terre; mais arrivées au rivage, elles reconnaissent la limite et la loi qui leur ont été imposées, elles brisent là toute leur force.

Ce prodige, Dieu le rappelle à plusieurs reprises dans la sainte Ecriture, notamment au livre de Job, chapitre trente-huitième, et d'une manière plus expresse encore dans Jérémie, où nous lisons ces paroles : « Ne me craindrez-vous donc pas, et ne redouterez-vous pas ma face? C'est moi qui ai fixé le grain de sable qui servira de borne et de barrière à la mer : ses flots pourront se courroucer et monter; ils n'iront jamais plus loin. » *Jerem.* v, 22. Si le Créateur lui-même célèbre en ces termes la grandeur de sa puissance, n'aurons-nous pas raison de répéter les paroles de l'ange : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, qui est admirable? » *Judic.* XIII, 18.

IV.

De l'œuvre du troisième jour : production des arbres et des plantes.

L'œuvre du troisième jour nous offre plus de choses et de plus diverses à considérer que l'œuvre du second. Le Créateur ordonne à la terre de produire toute espèce d'arbres et de plantes. A ce commandement du Créateur, sans qu'il fût besoin ni de semences, ni de travail, ni de l'action du soleil et des astres, lesquels n'existaient pas encore, la terre produisit cette variété que nous connaissons de plantes et d'arbres si utiles à la vie humaine. Les yeux de ce souverain Maître, auquel l'avenir est présent, voyaient les choses nécessaires à notre existence : et il y pourvut en conséquence. Parmi ces espèces d'arbres si nombreuses et si variées, une des plus propres à nous faire connaître sa providence, est celle des pins, que produit principalement le sol de l'Allemagne. Ces arbres sont très-hauts, très-larges, très-solides, et surtout si droits qu'on ne les en rendrait pas davantage à l'aide de la règle et du plomb. On en fait des mâts pour les gros navires qui vont d'Occident en Orient, traversée de cinq mille lieues, à travers des mers soulevées par de fréquentes tempêtes. Je vis un jour un de ces arbres couché sur le rivage à Lisbonne, et d'une telle longueur que je ne revenais pas de mon étonnement. Le Créateur avait donc prévu que l'homme naviguerait un jour sur ces mers si vastes; et c'est dans cette vue que, dès l'origine du monde, entre une foule d'autres objets, il forma ces arbres si grands, si beaux, et si propres à la fin signalée. De cette manière, la foi aussi bien que les diverses marchandises, peut être transportée jusqu'aux extrémités du monde.

V.

De l'œuvre du quatrième jour : grandeur, légèreté et beauté du soleil.

Nous n'éprouverons pas moins d'admiration en présence de l'œuvre du quatrième jour. Dieu dit : « Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui éclairent la terre. » *Genes.* I, 14. Et la vertu de cette parole donna l'existence au soleil, à la lune, à l'aurore, aux planètes et à ces étoiles innombrables et resplendis-

santes qui sont pour la voûte des cieux un plus bel ornement que les roses et les fleurs du printemps. Qui nous expliquera le nombre, la grandeur, l'influence et l'efficacité de ces astres? et si on nous explique tout cela, qui ajoutera foi à ces explications? Qui croirait que le soleil a une circonférence cent soixante-six fois plus grande que celle de la terre, quoiqu'il nous paraisse à peine aussi grand que la tête d'un homme? Qui croirait à la rapidité effrayante dont le Créateur a doué ses mouvements? Lorsqu'il commence le matin à se montrer à nous, il lui suffit d'un quart-d'heure pour se découvrir à nos yeux tout entier; ce qui est franchir une distance égale à la circonférence de la terre multipliée par cent soixante-six, mesure de la différence de notre globe et du soleil. Est-ce que la foudre en tombant du ciel se meut avec plus de rapidité? La terre ayant, d'après les enseignements de la science, une circonférence de six mille trois cents lieues, multipliez ce nombre par cent soixante-six; et vous aurez pour résultat le nombre de lieues que parcourt le soleil pour se découvrir le matin à nos regards. Et comment n'être pas frappé d'étonnement à la pensée de la toute-puissance que dénote en l'auteur de toutes choses une semblable rapidité accordée à un astre, ou pour parler plus exactement, au ciel dont il fait partie et dont il suit le mouvement?

Mais là ne se bornent pas les prodiges. Un spectacle encore plus merveilleux est celui de la rapidité du neuvième ciel. Ce ciel qui est au-dessus du ciel des étoiles et que l'on appelle le premier mobile, fait exécuter à l'univers un tour entier sur lui-même en vingt-quatre heures, et il entraîne dans ce même mouvement et avec cette même rapidité tous les autres cieux. Il est naturel, en effet, de penser que plus un ciel est élevé, plus il est vaste et spacieux; plus est grande la rapidité avec laquelle il se meut. Or, ce ciel étant le cinquième au-dessus du ciel auquel est attaché le soleil, il s'ensuit qu'il se meut avec une rapidité qui est le double et plus de la rapidité de ce dernier. Et si la rapidité du soleil nous plonge dans la stupeur, qu'éprouverons-nous en songeant à la rapidité de ce neuvième ciel? Est-ce que la rapidité des éclairs ne nous paraîtra pas de la lenteur en comparaison d'une telle

rapidité? Quelle intelligence ne serait pas hors d'elle-même, en considérant la puissance étonnante qui est la cause de ce fait prodigieux?

Voici encore un phénomène tout aussi frappant. C'est un seul ange qui par sa vertu a mis en mouvement ce neuvième ciel si vaste, depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, sans qu'il ait jamais éprouvé de fatigue, sans qu'il se soit jamais arrêté, sans qu'un autre esprit bienheureux ait dû prendre sa place. Il s'acquitte de ce devoir avec autant de précision que, depuis l'instant où il en a été chargé, les mouvements célestes offrent toujours la même invariable uniformité : en même temps, une charge semblable ne l'a pas privé un moment de la gloire dont il jouit par la contemplation de son Créateur. Grâce à cette uniformité, et à la régularité infaillible de ces révolutions, les astronomes déterminent plusieurs années à l'avance les éclipses du soleil et de la lune. Qu'il est puissant celui qui a conféré à une créature une pareille puissance! Qui ne se prosternerait, qui ne s'abaisserait, qui ne se regarderait pas comme un ver de terre en présence de cette incompréhensible majesté? Oserions-nous bien offenser ce maître si puissant, ce souverain absolu de la terre et des cieux? Et l'ange ne disait-il pas avec raison, en la personne de Dieu : « Pourquoi me demande-tu mon nom qui est admirable? » *Judic.* III, 18.

La grandeur du soleil, dans la mesure exacte que nous en avons rapportée, se fixe au moyen de règles et de procédés connus des seuls astronomes. Mais qu'il soit plus grand que la terre entière, il est facile de s'en convaincre par l'expérience suivante : Mettez un chapeau en face d'un flambeau allumé. Ce corps étant plus grand que la lumière de ce flambeau, plus vous l'en rapprocherez, plus l'ombre qu'il projettera derrière lui prendra de développement et d'étendue. Si, au lieu d'un chapeau, vous preniez une pomme d'un volume plus petit que la lumière du flambleau, l'ombre se rétrécirait et diminuerait de plus en plus à mesure que vous éloigneriez cet objet, jusqu'à ce qu'elle s'évanouît tout à fait. Voici maintenant les faits qui se rapprochent de cette expérience : quand le soleil, éclairant l'autre hémisphère, nous

laisse dans la nuit, l'ombre que projette la terre se rétrécit de plus en plus et elle n'arrive qu'au ciel de la lune; c'est pourquoi elle éclipse cet astre lorsqu'il vient se plonger dans l'ombre qui la suit. Mais là se termine l'ombre de notre globe, en sorte qu'elle n'arrive jamais au troisième ciel où se trouve la lumière de l'aube; d'où il résulte que cette lumière n'est jamais éclipsée. Or, cela nous prouve que le soleil, si petit qu'il nous paraisse, est plus grand que la terre et les mers réunies : telle est la conséquence nécessaire du rétrécissement de l'ombre de la terre, laquelle ombre ne s'étend qu'au ciel de la lune, c'est-à-dire, au plus rapproché de nous.

Et la vertu du soleil, sa chaleur, sa clarté extraordinaire, qui nous les expliquera? Anaxagore, célèbre philosophe, était si frappé de la vertu et de l'éclat de cet astre, qu'interrogé pourquoi il était venu au monde, il répondit : « Pour contempler le soleil; » tant il était émerveillé de sa beauté et de ses propriétés! Quelle est donc la puissance de se Seigneur qui, par un seul de ses commandements, a créé un flambeau qui éclaire l'univers entier, à l'exception de l'enfer, où sa lumière n'arrive pas à cause de l'interposition de la terre, et du ciel empyrée qu'éclaire une lumière plus pure, celle de l'agneau de Dieu? *Apocal.* XXI.

Croyez-vous que la création de ce grand nombre d'étoiles mérite moins d'admiration? Celui-là seul qui les a créées pourrait les compter. Or, chaque étoile étant plus vaste que la terre et la mer, la création de toutes les étoiles équivaut à la création de mondes innombrables, d'un prix et d'une beauté supérieurs à ce monde inférieur; la matière dont les étoiles sont composées étant bien supérieure à celle de nos éléments. Et néanmoins tous ces mondes, ainsi que le soleil, ont été créés par une seule parole.

VI.

De l'œuvre du cinquième jour : production des oiseaux et des poissons.

Le cinquième jour, Dieu dit : « Que les eaux produisent les poissons, et que les oiseaux volent sur la terre, selon leurs espèces respectives. » *Genes.* I, 20-21. Laissant de côté en ce sujet une infinité de choses qui mériteraient attention, je n'en examinerai

qu'une seule. Que l'homme jette un coup d'œil sur les oiseaux de toute nature et de toute espèce qui fendent les airs de leur vol. Descendant ensuite dans les flots de la mer, qu'il examine cette variété innombrable de poissons et de coquillages, si différents de figures et de formes. Les uns vous épouvantent par leurs proportions colossales; les autres ne vous étonnent pas moins par la délicatesse et les admirables détails de leur structure. Les uns sont armés et protégés, comme l'homme revêtu d'une cotte de mailles. Les autres, sans défenses, servent de pâture aux premiers. Considérez encore la fécondité des poissons de chaque espèce; elle surpasse de beaucoup la fécondité des animaux terrestres et volatiles. Ceux-ci ne se rencontrent qu'en certains endroits; ceux-là tapissent pour ainsi parler le lit de la mer. Mais, comme nous avons dit ailleurs quelques mots sur ce sujet, je me bornerai à l'observation qui m'a paru la plus frappante. Quoique les espèces d'animaux, d'oiseaux et de poissons se présentent en nombre presque infini, cependant il n'en est pas une seule dont la structure ne défie par sa perfection la critique des philosophes, et pèche en quelque endroit soit par défaut, soit par excès. De là ces quatre sentences fameuses prononcées par la philosophie : Premièrement, les œuvres de la nature ont pour cause une intelligence dont la parfaite et suprême sagesse ne se trompe jamais dans ses opérations; secondement, l'auteur de la nature fait les choses le plus parfaitement et le mieux possible ; troisièmement, la nature ne fait jamais défaut dans les choses nécessaires; quatrièmement, Dieu et la nature ne font jamais rien de superflu. La conséquence de ces deux dernières sentences est que l'on ne trouvera aucune imperfection dans ces espèces innombrables d'animaux de toute sorte, et qu'elles sont toutes parfaitement achevées dans ce qui les concerne.

Et maintenant au lecteur intelligent d'apprécier la puissance, la sagesse de ce Dieu qui, sans efforts, sans instruments, sans matière préalable, sans espace de temps, a produit d'une seule parole cette multitude de poissons et d'oiseaux, et les a doués d'aptitudes et de membres si bien en rapport avec leur conservation que, eût-il consacré, par impossible, six mille ans à cher-

cher les moyens de former chacune de ces créatures, il n'en eût pas trouvé de plus parfait; sa sagesse n'ayant rien à attendre des années et du temps. Encore, si une telle perfection n'existait que dans une seule espèce d'animaux, ce serait moins prodigieux; mais qu'elle se rencontre dans un nombre d'êtres qui surpasse celui des étoiles du ciel; que ces êtres paraissent à la lumière sur un *fiat* unique, c'est un prodige qui ravit d'admiration. Sans doute l'œuvre du quatrième jour, la création des étoiles et des planètes dont le mouvement préside à la marche du monde, est un œuvre bien admirable; mais l'œuvre du cinquième jour me semble l'être davantage. Malgré les propriétés et les vertus qui leur permettent d'agir sur les corps terrestres, les astres cependant diffèrent peu les uns des autres quant à la forme; et ils ne diffèrent guère que par la grandeur. Chez les poissons, au contraire, et surtout chez les oiseaux, il existe une telle variété de membres, d'organes, de sens, destinés à assurer leur conservation, que l'on retrouve en chacun d'eux l'harmonie et la diversité signalée dans le corps de l'homme.

Mais si la structure du corps humain formé par Dieu le sixième jour est si remarquable, que penser de la structure de ces milliers d'êtres qu'une simple parole créa le cinquième jour? Il n'en faudrait pas davantage, au jugement de Salomon, pour inspirer aux mortels la crainte et le respect de la majesté divine. « On ne peut rien ajouter, dit-il, ni retrancher dans tout ce que Dieu a fait pour être craint. » *Eccl.* III, 14. Ainsi, telle est la perfection des œuvres de Dieu, qu'on ne saurait y ajouter une chose qui manque, ni en retrancher une qui soit inutile. Et cela est vrai d'une infinité de créatures; et il est impossible de signaler une seule espèce où se présente une erreur ou une lacune. Comment, à l'aspect de ces merveilles, n'être pas pénétré d'admiration envers tant de sagesse et de puissance, et de respect envers une majesté à laquelle il en coûte si peu pour peupler le ciel et la terre, la mer et tous les abîmes? *Psalm.* CXXXIV.

VII.

Nouvelle manifestation également admirable de la puissance et de la sagesse divine, dans la résurrection générale que nous enseigne la foi.

Telle est la connaissance que la création, et principalement celle des cieux, nous donne du pouvoir et de la sagesse infinis du Créateur. De là ce mot du Prophète royal : « Les cieux racontent la gloire de Dieu..... » *Psalm.* XVIII, 3. Il n'y a point de nation, point de langue dans lequel on ne comprenne cette prédication. « Qu'est ceci? remarque saint Chrysostome. Comment les cieux annoncent-ils la gloire divine? N'ayant ni parole, ni langue, ni bouche, comment feraient-ils entendre leur voix? Ils le font, répond ce grand homme, par le spectacle de leur grandeur, de leur hauteur, de leur beauté, de leur forme, et de la constante uniformité de leurs mouvements. Depuis des milliers d'années ces mêmes mouvements s'accomplissent, et ils n'ont point subi d'altération. C'est un pareil spectacle qui nous porte à adorer le Créateur de ces corps merveilleux et qui nous découvre la grandeur de sa majesté. »

Demandons les mêmes enseignements à la résurrection générale dont la foi nous garantit la certitude. Longtemps avant la loi et avant l'Evangile, Job éclairé sur ce point par une révélation divine, avait connu ce dogme, et il le proclamait dans ces mémorables paroles : « Plût au ciel que vos paroles fussent écrites! Plût au ciel qu'elles fussent tracées dans un livre ou gravées par le ciseau sur la pierre ou sur l'airain! Car je sais que mon rédempteur est vivant, et que je ressusciterai au dernier jour, et que je me revêtirai de la peau qui me couvre, et que je verrai mon Dieu dans ma chair. Oui je le verrai, je le verrai de mes yeux, moi-même et non un autre. Cette espérance, je la conserve précieusement dans mon sein. » *Job*, XIX, 23-27. Impossible d'énoncer ce grand mystère dans un langage plus clair et plus expressif que le langage de ce saint patriarche. Si la foi nous enseigne ce mystère, la raison le confirme. Rien de plus conforme à la droiture et au parfait accomplissement de la divine justice. Le corps et l'âme ayant concouru ensemble, durant leur vie en ce monde,

ou bien à servir Dieu, ou bien à l'offenser, il est juste qu'ils partagent ensemble le châtiment ou la récompense.

Or, en un moment, dans le temps nécessaire pour ouvrir et fermer un œil, selon le témoignage de l'Apôtre, tous les corps ressusciteront et se réuniront à l'âme dont ils ont été les serviteurs. I *Corinth.* v. Ainsi, en ce jour terrible du jugement, l'homme tout entier, dans son corps et dans son âme, ou bien jouira de la gloire, ou bien subira son châtiment. Ministre de la puissance de Dieu, l'archange fera retentir toutes les contrées de la terre du son de sa trompette effrayante; et aussitôt tous les corps, les uns réduits en cendre, les autres en poussière, les uns dévorés par les oiseaux, les autres par des monstres marins, les autres par des hommes mêmes, reviendront à la vie. Oui, les hommes qui auront servi à assouvir la faim de leurs semblables ressusciteront aussi bien que ces cannibales. Les ossements, les dents, les parties intactes, en ce jour viendront, quoique dispersées, se retrouver les unes les autres, se reconnaître et se remettre à la place qu'elles occupaient durant la vie. Or, combien de dents, par exemple, seront dispersées dans toutes les contrées de la terre au jour de la résurrection générale, et séparées de leur alvéole! Elles seront plus nombreuses sans doute que les étoiles du ciel; et cependant Dieu saura en quel endroit elles sont, à quel sujet elles appartiennent et à quel sujet elles devront se réunir. Toutes semblables qu'elles paraîtront les unes aux autres, elles ne prendront pas mutuellement leurs places; elles distingueront, toutes, celles qui leur sont assignées et elles iront s'y fixer. Quelle sagesse et quelle puissance il faut pour accomplir de tels prodiges!

Eusèbe, au cinquième livre de son Histoire ecclésiastique, raconte que sous la persécution à laquelle, du temps d'Antonin, furent livrées les chrétientés de Vienne et de Lyon, persécution qui fournit d'innombrables martyrs, non contents de mettre les chrétiens à mort, leurs tyrans réduisirent en cendre les corps sacrés des victimes et en jetèrent la poussière dans les flots du Rhône. Il leur semblait, en agissant ainsi, qu'ils allaient triompher de Dieu et ravir aux fidèles l'espérance de la résurrection. Ces

fanatiques s'imaginent, se disaient-ils à eux-mêmes, soulever la pierre de leur sépulcre. C'est, dominés par cette vaine superstition, qu'ils bravent les tourments et la mort. Eh bien, voyons s'ils ressusciteront, et si Dieu pourra les délivrer de nos mains. Néanmoins Dieu aura assez de sagesse et de puissance pour discerner ces cendres confuses, rendre à chaque martyr ce qui lui appartient et changer cette cendre en son corps. Comment un tel degré de puissance et de sagesse ne nous mettrait-il pas hors de nous-mêmes, ne nous pénétrerait-il pas de stupeur, et ne nous inspirerait-il pas les sentiments de la plus profonde adoration?

Mais si ce mystère est au-dessus de toute admiration, il n'est pas au-dessus de la foi à laquelle sont obligés les chrétiens. L'Apôtre confirme cet article de notre croyance par l'exemple de la vertu particulière dont le Créateur a doué les semences des plantes et des arbres. I, *Corinth.* XV. Chacune de ces semences a la vertu de donner naissance à une plante de la famille à laquelle elle appartient, et pour cela il faut, ce qui est encore plus surprenant, que la semence commence par mourir : à cette condition seulement elle produit la vie et du fruit. Nous reprendrons tout à l'heure cet exemple avec plus de développement, et nous achèverons de montrer la convenance de ce mystère en apparence si incroyable.

La droiture et la justice divine exigent, disions-nous, que le corps participe au sort heureux ou malheureux de l'âme, comme il a participé à ses vertus et à ses crimes. Autrement, remarque un pieux docteur, les méchants seraient encouragés à plonger leurs corps dans toutes sortes de vices, s'ils supposaient que d'autres corps nouvellement créés, et non leurs propres corps, doivent en porter la peine. C'est pourquoi, conclut saint Paul, il faut que le corps, de corruptible qu'il était, ressuscite incorruptible; et que, dépouillant la mortalité, il revête l'immortalité : de la sorte, il recevra la punition ou la récompense qui lui est due. Or, dans cette œuvre, encore plus que dans toutes les autres, éclate l'infinité de la sagesse et de la puissance du Créateur. Savoir où se trouve la cendre et les restes de tous les corps qui ont existé depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, où sont les

débris de ceux qui moururent engloutis par la mer, au temps du déluge et dans tous les naufrages passés et à venir, qui ne voit le pouvoir effrayant que cela demande? Encore, si ces corps étaient demeurés entiers, sans altération aucune, comme celui de Lazare mort depuis quatre jours, ou comme celui du fils de la veuve ressuscité par le Sauveur, nous n'en serions pas tellement effrayés; mais en considérant le nombre de ceux qui furent dévorés par les poissons, par les oiseaux, par les hommes eux-mêmes, et convertis dès lors en leur substance, il n'est pas d'entendement humain qui ne soit accablé de cette pensée. Aussi, lorsque l'Apôtre prêcha ce mystère dans la ville d'Athènes, les Athéniens se moquèrent-ils du prédicateur, et disaient-ils qu'il parlait au nom de nouveaux génies. *Act.* XVII.

A cela saint Augustin répond : « Sachons reconnaître du moins que Dieu peut faire des choses que nous ne pouvons pas comprendre. » *De Civit. Dei,* XXI, 25. Salomon avait déjà répondu lui-même : « De même que vous ignorez comment se forme dans le sein de sa mère le corps d'un enfant, ce corps qui se compose de tant de membres, d'organes et de sens, tous si bien proportionnés et coordonnés pour le service de l'homme et l'accomplissement de sa destinée; de même vous ignorez les merveilles et les secrets renfermés dans les œuvres de Dieu, l'auteur de toutes choses. » *Eccl.,* XI, 5. Job avait également répondu, lui qui disait que Dieu fait ces choses grandes, ces choses admirables, telles enfin que l'intelligence de l'homme ne peut ni les scruter ni comprendre comment elles sont possibles. *Job,* V. Mais ce prodige même, en surpassant tout entendement, nous fait connaître à quel point sont incompréhensibles la grandeur et la majesté de ce souverain Seigneur qui sait et peut accomplir de telles choses. Nous voyons aussi par là combien cet ange qui le représentait avait raison de dire : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, qui est admirable! » *Judic.* XIII, 18.

VIII.

La présente doctrine est confirmée par la merveilleuse vertu que le Créateur a mise dans les semences.

Venons-en maintenant à une autre œuvre qui présente quelques rapports avec celle-là, et qui par là même sert à la confirmer : c'est l'admirable vertu que le Créateur a mise dans toutes les semences qui servent, tant à la multiplication des plantes qu'à celle des êtres animés ; car c'est encore là, comme le dit un grand philosophe, une chose qui dépasse la portée de tout entendement créé ; et voilà pourquoi j'ai dit que cette seconde merveille confirme la première. N'est-ce pas, en effet, une chose merveilleuse qu'un tout petit pépin d'orange possède en lui-même assez de vertu pour produire un arbre aussi beau que l'est un oranger, un arbre qui répand un si doux arome quand il se couvre de fleurs, qui captive si puissamment nos regards quand il se charge de fruits ? La merveille n'est pas moins grande, lorsque une graine de pin donne naissance à cet arbre si grand et si gracieux. La merveille semble augmenter encore, selon la remarque du Sauveur dans l'Evangile, lorsqu'il s'agit du grain de sénevé : ce grain est si petit, et cependant il a la vertu de produire un arbre si grand que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter dans ses rameaux. *Matth.* XIII. Quelle n'est donc pas la puissance de Celui qui a doué d'une si grande vertu une chose si petite ? De là vient que l'Apôtre s'empare de ce phénomène comme d'un moyen pour persuader aux hommes le mystère de la résurrection. I *Corinth.* XV.

Passons aux animaux. Quelle force mystérieuse le Créateur a-t-il déposée dans l'œuf d'une paonne, pour qu'en si peu de temps en provienne un oiseau aussi magnifique que le paon, avec cette richesse de plumage et cette variété de couleurs que nous décrivions dans un autre chapitre ? Mais arrivons à l'homme ; et, laissant de côté ce superbe Absalom avec sa chevelure d'or, et son frère Adonias, non moins beau que lui, et la princesse Hélène, qui perdit Troie, portons nos yeux sur la vertueuse Judith, sur Esther devenue reine, sur Thamar, la fille de David, sur les

trois dernières filles du saint homme Job, dont les saintes Ecritures relèvent tant la beauté ; et, pleins d'admiration en considérant le contraste entre ces harmonieuses proportions et leur origine abjecte, songeons un instant au pouvoir sans bornes du suprême Artisan, qui d'une chose si vile a formé des charmes si puissants, une beauté si ravissante, qu'il a suffi plus d'une fois d'un regard pour renverser l'esprit des hommes les plus sages. Et c'est ainsi que la déraison des mortels rend elle-même témoignage à l'art du Créateur. La perversité des hommes est si profonde, en effet, que le tableau dont il devait se servir pour glorifier le Peintre divin, ils en abusent pour l'offenser, pour perdre le jugement, la santé, souvent même la vie, et par-dessus tout une âme immortelle. A cet exemple je veux en ajouter un qui n'est pas moins admirable. Dans ces œufs que nous mangeons chaque jour, nous pouvons remarquer le germe vivificateur qui doit donner naissance à un corps aussi complet dans son genre que l'est le corps humain. Et si nous considérons l'œuf d'une palombe, ce germe est moins considérable, mais tout aussi puissant. Il est moins sensible encore dans l'œuf du rossignol ou de tout autre petit oiseau. Là gît néanmoins la secrète vertu qui doit former un corps si parfait, et qui dans sa petitesse réunit tous les membres, tous les organes, tous les sens que nous avons remarqués dans le corps de l'homme : l'estomac, les intestins, les entrailles, les veines, les nerfs et les artères, sans en excepter un cœur où s'agitent aussi les diverses passions, la tristesse, la crainte et la colère. Ces petits êtres ne sont pas même dénués d'imagination et d'intelligence. Quand ils aperçoivent le milan planant au haut des airs, ils savent bien que c'est là leur ennemi, et les voilà saisis de crainte. Il est même des hommes qui regardent cet organisme comme plus merveilleux que celui du corps humain lui-même, par la raison qu'il existe dans un corps incomparablement plus petit ; car ne semble-t-il pas exiger par là même un art plus subtil et plus délicat, comme nous le disions ailleurs en parlant du moucheron? Or, le principe de cette organisation si savante, c'est le germe que nous venons de signaler. En effet, de même que, pour fabriquer un siége, un meuble quelconque, il faut avant

tout la matière première, c'est-à-dire le bois, et puis l'artisan qui doit le travailler ; nous distinguerons également ces deux choses dans l'objet que nous considérons : la matière, c'est l'œuf ; et la cause efficiente, c'est le germe qui doit l'animer. C'est là que réside la forme active et féconde d'où proviendra le corps entier.

Qu'elle est donc étonnante, encore une fois, la puissance de Celui qui, dans une substance aussi petite, a caché le secret d'une si vaste activité ? Quel est l'entendement qui ne demeurerait comme anéanti dans la considération d'une telle puissance ? Qui ne sera saisi de respect et d'admiration en présence de cette infinie majesté ? Qui n'adorera le suprême pouvoir dont nous voyons ici la manifestation éclatante ? Quoi ! un atome à peine visible produira, dans l'espace de quinze ou vingt jours, un chef-d'œuvre auquel on ne saurait comparer ni le labyrinthe de Dédale, ni le palais de Salomon ! Non, ce dernier édifice, qui coûta quinze ans de travail, ni l'autre que je viens de nommer, ne comprenaient pas des divisions aussi multiples, des compartiments aussi nombreux, n'offraient pas une combinaison aussi parfaite que le corps d'un petit oiseau. « Vos œuvres sont vraiment admirables, Seigneur, s'écrie le Prophète, et mon âme succombe sous la connaissance qu'elle en a. » *Psalm.* CXXXVIII, 14. N'en avons-nous pas dit assez pour montrer combien la résurrection des corps, sortant de leurs propres cendres, sera chose facile à Celui qui déjà manifeste son pouvoir par de telles merveilles ? Et que serait-ce si nous parlions des œufs des saumons et des turbots ? Qui n'admirerait la petitesse de la cause qui produit des poissons aussi grands et nous donne des mets aussi savoureux ? Et si cela nous frappe d'admiration, n'admirerons-nous pas bien plus encore l'œuf d'une sardine, qui n'est guère plus gros que la pointe d'une épingle ? et cependant il produit un poisson dont le corps, si petit qu'il soit, est pourvu de tous les organes et de tous les instruments qui lui sont nécessaires, tant pour nager que pour chercher sa nourriture, aussi bien que puissent le faire les géants de la mer. Or, plus le corps et l'œuf sont petits, plus grande est la merveille. Et ce qui n'est pas moins admirable c'est la fécondité, la multiplication prodigieuse de ce petit poisson, l'un des aliments

les plus répandus sur la mer et sur la terre, comme nous l'avons dejà remarqué.

IX.

Qu'il faut adorer la même toute-puissance dans la création de l'âme et dans la consécration du corps de Jésus-Christ.

Elevons-nous à la contemplation d'une plus haute merveille. Les philosophes disent que notre âme vient du dehors, qu'elle ne jaillit pas de la matière corporelle comme les âmes des autres animaux. Elle est une substance spirituelle à la manière des anges; elle ne saurait donc procéder d'une cause matérielle et corporelle : il n'existe aucune proportion entre ces deux sortes d'êtres. Mais en proclamant cette vérité, que notre raison peut atteindre, ils ne disent pas d'où vient notre âme puisqu'elle vient du dehors. Eh bien, ce qu'ils ne pouvaient pas nous dire, la religion chrétienne nous l'apprend : C'est Dieu qui crée les âmes par lui-même et qui les unit aux corps organisés, avant même qu'ils aient vu la lumière. Et l'on sait que le corps de l'homme est organisé au bout de quarante jours, et celui de la femme au bout de soixante. C'est au moment où l'édifice s'achève, avec tous ses appartements et toutes ses dépendances, prêt à recevoir l'hôte immatériel qui doit venir l'habiter, que l'âme est créée par Dieu et qu'elle est unie au corps.

Raisonnons maintenant là-dessus. Et d'abord portons nos regards dans toutes les parties du monde, dont les principales sont l'Asie, l'Afrique et l'Europe; allons même jusqu'à la quatrième que l'on vient à peine de découvrir et que nous nommons Indes Occidentales ou Nouveau-Monde; parcourons les îles de tous les archipels et celles qui sont répandues dans l'immensité de l'Océan; pénétrons dans tous les pays habités par les sauvages et les nègres, jusqu'à la zone torride, tout ce que le soleil enfin éclaire dans sa course : combien de femmes enceintes dans les deux hémisphères! Combien d'enfants de l'un et de l'autre sexe qui parviennent incessamment à ce point où l'âme doit s'unir au corps; et nous verrons que de nuit et de jour, à toute heure, à tout instant, Dieu crée des âmes et leur assigne leur demeure corporelle. Et ce n'est pas seulement aujourd'hui que s'accomplit une telle

création ; elle n'a pas cessé depuis le commencement du monde. Que de fois n'arrive-t-il pas qu'un grand nombre de ces petits corps achèvent de s'organiser à la même seconde, les uns dans l'Orient, les autres dans l'Occident, dans des lieux séparés par un espace immense ? Et Dieu est là présent, partout et toujours, pour continuer son œuvre. Il n'emploie pas pour cela les influences du ciel ou le ministère des anges, il agit par lui-même. Et cette occupation incessante, d'une si merveilleuse ponctualité, n'altère en rien la profonde paix et l'éternelle béatitude dont il jouit : aucune peine, aucun empressement n'accompagne son action créatrice. Et maintenant je vous le demande, comment nous former une idée de cette science qui voit à découvert le développement précis de chaque créature dans l'univers entier, et pour qui les entrailles maternelles n'ont pas de secret ? L'Ouvrier divin arrive à point ; il sait ce que les mères elles-mêmes ignorent, et le mystère est accompli. Quelle est cette bonté qui ne fait jamais défaut à aucune de ses créatures ? Quelle est cette puissance qui de rien fait une substance spirituelle si noble et si parfaite, dans laquelle resplendit l'image de Dieu ? Voilà bien une chose qui triomphe de toute notre admiration comme de tout notre entendement ; elle nous montre à quel point cette substance privilégiée s'élève au-dessus du pouvoir et du savoir de l'homme.

De cette merveille je veux en rapprocher une autre qui lui ressemble beaucoup, quoique la matière en soit bien plus excellente : c'est la consécration du corps et du sang de notre divin Rédempteur. Nous tenons pour un article de foi que lorsque le prêtre achève de prononcer les paroles sacrées et qui sont la forme de ce divin sacrement, à peine la dernière est-elle sortie de sa bouche, que la toute-puissance divine est là réellement présente, pour opérer, comme le dit saint Thomas, le plus grand de tous ses miracles, en changeant la substance du pain en celle du corps de Jésus-Christ ; et là se trouve aussi son âme très-sainte avec la plénitude de la divinité. Le mystère n'exige pas même l'intégrité de l'hostie consacrée ; il existe dans chaque portion de cette hostie : d'où vient qu'on la divise pour la communion quand les formules consacrées ne sont pas assez nombreuses.

Que le lecteur réfléchisse donc et considère combien de messes on dit chaque jour dans toutes les églises de l'univers, dans toutes les contrées de l'Orient et celles de l'Occident, en un mot, sur tous les points du globe terrestre; il lui sera plus facile alors de se former une idée de cette science infinie qui voit partout et toujours, sans jamais éprouver la moindre défaillance, l'instant où se prononce la dernière parole de la consécration; il comprendra mieux la grandeur et l'étendue du pouvoir qui ne cesse de changer subitement une substance en une autre. C'est là surtout ce qui surprend et confond toute intelligence humaine, si l'on songe en particulier que la foi trouve un argument en faveur de ce mystère dans ce que nous avons dit de la création des âmes, de concert avec la vraie philosophie. Celui qui peut de la sorte créer tant d'âmes à point nommé, et les unir à cette immense multitude de petits corps, au moment même où leur organisation est achevée, ne peut-il pas de la même manière transformer incessamment le pain matériel pour en faire le corps du Christ? Mais, indépendamment de tels exemples, la foi suffit toute seule, ainsi que nous le chantons avec l'Eglise, pour confirmer nos cœurs en présence de ce mystère, et cela, en nous rappelant le pouvoir sans bornes de ce grand Dieu, qui peut accomplir une infinité de choses que nous ne saurions comprendre, selon l'expression du saint homme Job, IX, 10. Que nous reste-t-il donc à faire, si ce n'est à nous abîmer dans le respect et l'adoration devant cette infinie majesté, en nous efforçant de reconnaître la grandeur de l'Etre divin par celle de son pouvoir? Confessons enfin que si notre entendement est en quelque sorte accablé sous la connaissance de ce pouvoir, beaucoup plus le sera-t-il sous la connaissance de l'Etre.

X.

Ces considérations s'étendent et s'élèvent par la conservation des créatures.

Je terminerai ce sujet en proposant au lecteur une autre merveille incessamment accomplie par le Créateur; je veux parler de l'assistance générale qu'il donne à toutes les choses créées. Il est bon de commencer par rappeler ce principe, qu'il y a deux sortes

de causes efficientes : les unes ne servent qu'à l'accomplissement de l'œuvre, elles cessent d'agir quand elle est faite, comme l'architecte qui bâtit une maison, le peintre qui fait un tableau; les autres ne se contentent pas d'accomplir une chose, elles continuent leur action sur elle en lui conservant l'être qu'elles lui ont donné, comme fait le soleil, qui non-seulement produit la lumière, mais encore la conserve et la maintient, de telle sorte que s'il lui faisait défaut en lui retirant son influence, la lumière cesserait d'exister. C'est de cette seconde manière que le souverain Maître de l'univers, selon l'enseignement de la foi catholique, est la cause efficiente de toutes les choses créées ; c'est lui qui par sa bonté seule et sa seule volonté leur a donné l'être qu'elles possèdent ; c'est encore lui qui conserve perpétuellement cet être. Elles sont à cet égard dans une telle dépendance que s'il les abandonnait un seul instant, toutes rentreraient aussitôt dans le néant qui fut leur origine. De même que, les poids d'une horloge venant à s'arrêter, toutes les roues demeurent également immobiles, la machine entière cesse de fonctionner et de marquer les heures ; de même s'arrêterait et s'annihilerait cette vaste machine du monde, si le Maître suprême qui la soutient dans toutes ses parties, lui retirait la vertu de la parole créatrice.

Il suit nécessairement de là qu'il est lui-même et qu'il agit dans chaque être en particulier, non-seulement par sa puissance toujours présente, mais encore par son essence même. Pour mieux saisir cette vérité, remarquons ici que toutes les autres causes produisent leurs effets au moyen de la vertu qu'elles possèdent : ainsi le feu produit la chaleur par le calorique dont il est la source, les étoiles et les planètes agissent sur le monde inférieur au moyen de leurs influences. En Dieu, nulle distinction n'existe entre l'essence et la vertu, par la raison que dans cette nature si haute et si parfaitement simple ne peut trouver place aucun accident ; tout ce qui est en Dieu est Dieu sans mélange ni composition d'aucune sorte. Partout donc où vous trouverez quelque chose de Dieu, vous rencontrez Dieu même. Cette simplicité suprême n'est pas davantage sujette à la division; de telle sorte qu'une partie de son être soit ici, tandis que l'autre serait ailleurs.

Et comme la cause et l'effet sont étroitement unis, se tiennent par les rapports les plus intimes; et comme, d'un autre côté, l'être est le plus univesel, le plus essentiel effet de toutes les choses qui existent, puisqu'il n'en est aucune qui ne le possède; il s'ensuit que Dieu est dans chacune d'elle, dans le fond même de leur nature, dans l'être même qu'il leur conserve après le leur avoir donné. Aussi lui-même dit par la bouche de son Prophète qu'il unit le ciel et la terre. *Jerem.* XXIII. C'est là l'un des plus sublimes mystères de cette substance infinie, qu'elle soit, malgré sa parfaite simplicité, tout entière dans tout l'univers et dans chacun des êtres qui le composent, puisqu'il n'est pas de chose créée qui possède l'être par elle-même, celui-là seul le possèdant ainsi qui ne dépend d'aucun autre.

Mais nous pouvons aller encore plus loin dans cette voie. Dieu n'est pas seulement la cause qui conserve l'être de toutes les créatures; il l'est aussi de tous les progrès et de tous les mouvements auxquels leur nature est sujette; si bien qu'il n'est pas d'être humain, par exemple, qui puisse remuer la main ou le pied, ouvrir la bouche, fermer les yeux, sans l'intervention de la puissance divine. Il faut même ajouter que la cause de tous ces mouvements est Dieu plutôt que l'homme qui les accomplit. Avicenne disait que Dieu présidait uniquement à l'ordre et à la révolution des cieux, et qu'il ne gouvernait que par leur intermédiaire les choses de ce monde inférieur. La philosophie chrétienne va au delà, et déclare que la première cause, qui est Dieu, agit concurremment avec toutes les causes secondes, tant générales que particulières; qu'elles sont toutes ses instruments, et qu'ainsi tous les effets qu'elles produisent doivent être attribués à la cause première beaucoup plus qu'aux instruments dont elle se sert : ainsi l'on dit d'une manière plus exacte que c'est le peintre qui fait le tableau, et non le pinceau dont il fait usage.

Quelle pensée devons-nous donc avoir de cet Etre qui, non content d'unir le ciel et la terre, selon l'expression déjà citée, concourt comme cause principale à toutes les modifications naturelles, à tous les mouvements sans exception de toutes les créatures du ciel et de la terre; et cela, sans que son éternelle félicité

éprouve la moindre atteinte de ce soin incessant, de cette paternelle providence qui s'applique à ce nombre infini d'êtres? Quel est celui qui pourrait arrêter ses regards sur ces étonnantes merveilles, et ne pas comprendre combien l'ange avait raison de s'écrier : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, qui est admirable ? »

De toutes les considérations auxquelles nous venons de nous livrer, résulte dans notre âme un profond sentiment d'enthousiasme et d'admiration pour cet Etre divin qui réunit tant de grandeurs ; nous comprenons mieux par là qu'il est immense, infini, incompréhensible, ineffable; et tout ce qu'on peut dire ou même concevoir de ses perfections, n'est rien en comparaison de ce qu'on ignore. Car enfin ce qu'une créature, serait-ce même un ange, peut connaître, est fini comme la créature elle-même, tandis que la grandeur de cet Etre est infinie ; il ne saurait donc y avoir aucune proportion entre ce que l'on connaît et ce qui reste à connaître. C'est pour cela que David disait que Dieu a fait des ténèbres comme une barrière sacrée autour du tabernacle qu'il habite. *Psalm.* XVII, 12. Il veut nous signifier par là qu'il n'est pas d'entendement créé qui soit capable de s'élever à la hauteur de cette divine essence. Le même prophète exprime encore cette pensée quand il parle de Celui qui monte sur les chérubins et qui vole sur les ailes des vents. *Ibid.* 11. N'a-il pas voulu nous faire entendre par ces mots que ces esprits souverains à qui sont confiés les trésors de la science divine, sont néanmoins placés bien au-dessous d'une telle connaissance, et que leurs regards ne sauraient atteindre celui qui s'élance par-dessus les plus sublimes créatures? C'est encore là ce qui nous est représenté par ces deux séraphins que le prophète Isaïe vit, l'un à la droite et l'autre à la gauche de Dieu, et qui de leurs ailes lui voilaient les pieds et le visage. *Isa.* VI. Rien ne pouvait mieux symboliser l'incompréhensible majesté de Dieu : ceux qui la voient, ne l'embrassent jamais dans toute son étendue, ne peuvent saisir à la fois tout ce qu'elle renferme.

Ce qui vient d'être dit nous ouvre le chemin vers la théologie négative ou mystique, dont saint Denys est le grand maître. Il

faut savoir pour cela que dans la vie présente nous avons deux manières de connaître Dieu, l'une qu'on appelle affirmative et l'autre négative. On procède par affirmation quand, après avoir glané à travers les perfections et les beautés que nous apercevons dans les cieux, le soleil, la lune, les étoiles et tout le reste des créatures, nous nous en servons comme de degré pour arriver à comprendre combien plus parfait, combien plus beau doit être Celui qui les a formées, puisqu'en lui se trouvent, d'une manière éminente et supérieure, toutes ces perfections réunies. Voilà ce que nous appelons connaissances affirmatives, par la raison que nous affirmons et que nous proclamons de la sorte l'existence de toutes les perfections dans la Divinité. Nous procédons par voie négative lorsque nous partons de ce principe, que toutes nos conceptions sont basses et limitées, par nier en quelque sorte toutes ces perfections de Dieu, dans le sens que nous les concevons et les lui attribuons. Nous disons alors que Dieu n'est ni grand, ni beau, ni sage, ni puissant de la manière que l'entend notre intelligence, mais qu'il possède tous ces attributs d'une manière bien différente, incomparablement supérieure à toutes nos pensées. En niant ainsi les divines perfections, nous le louons, nous le glorifions beaucoup plus qu'en les affirmant, puisque nous confessons avec beaucoup plus de force que sa grandeur est infinie, immense, incompréhensible, inénarrable.

XI.

De la disproportion qui existe entre toutes les conceptions d'une intelligence créée et une perfection quelconque de l'Etre infini.

Si nous voulons parvenir à former dans nos âmes une notion, toujours confuse, à la vérité, de cette sublime substance, nous devons prendre pour point de départ un axiome de ce même saint Denys : l'aréopagite dit que dans chaque créature il y a trois choses, l'être, la puissance, l'action. Et ces trois choses sont tellement liées entre elles, que par la connaissance des unes nous pouvons arriver à la connaissance des autres : par les œuvres nous connaissons l'étendue de la puissance ; et de celle-ci nous parvenons à l'être dont elle procède. Rien n'empêche que nous ne considérions séparément en Dieu l'être, la puissance et

l'action, bien qu'en lui ces trois choses n'en soient qu'une. Jusqu'ici nous avons parlé de ses œuvres, et par leur admirable grandeur nous entrevoyons la grandeur de la puissance dont elles émanent; puis, par la grandeur de la puissance nous pouvons entrevoir celle de l'être, quoiqu'il soit vrai de dire que, par rapport à nous, celle-là n'égale pas celui-ci, l'Etre divin dépassant infiniment ce que nous pouvons apercevoir de sa puissance. En effet, avec la même facilité qu'il a créé ce monde, par une seule parole, il pourrait créer mille mondes aussi grands, plus grands même que celui-ci, comme nous le dirons dans la suite. Contentons-nous pour le moment de nous demander à nous-même, en considérant ce pouvoir effrayant, ce qu'est l'être dans lequel il réside. Quelle comparaison établir avec un pouvoir créé quelconque, puisque celui-ci n'est pas même capable de créer une fourmi?

Par la distance incommensurable qui sépare le pouvoir du Créateur de celui de la créature, nous entendrons mieux la différence qui doit exister entre l'être fini et l'Etre infini. En partant de ce principe, nous dirons que la substance divine s'élève incomparablement au-dessus de toute autre substance; qu'elle posséde une autre manière d'être, de puissance, de grandeur, de science et de beauté, sans parler des autres perfections infinies qu'aucun entendement créé ne saurait comprendre. Ainsi donc, si nous voulons en acquérir une certaine connaissance, nous devons commencer par mettre sous nos pieds toutes les créatures, aussi bien celles du ciel que celles de la terre, et diriger notre élan par-dessus tout ce qui se peut sentir, imaginer, entendre, pour arriver d'un trait, en quelque sorte, à cette substance souveraine qui dépasse infiniment tous nos sentiments comme toutes nos pensées, qui se distingue et s'éloigne, par sa grandeur infinie, de toutes les réalités de l'univers : elle n'a ni figure, ni quantité, ni qualité, ni aucun des accidents que nous apercevons dans les créatures; elle n'admet ni composition, ni changement; ce n'est pas par les sens corporels qu'elle perçoit les choses, ou qu'elle peut elle-même être perçue; elle n'a pas besoin de lumière; elle n'est sujette à aucune division, à aucun amoindrisse-

ment; ce n'est pas une âme, ni une puissance de l'âme; ce n'est pas un corps, ni une forme corporelle; elle ne peut pas cesser d'être, ni être plus qu'elle n'est, puisqu'elle est tout être; elle n'est ni raison, ni intelligence, à la manière au moins dont nous pouvons l'entendre, bien que d'une autre manière elle soit raison, intelligence et vie; elle n'est ni grande, ni bonne, ni sage, ni puissante, ni belle, dans le sens que nous donnons à ces mots; mais elle est tout cela dans un sens bien différent, elle possède éminemment toutes les perfections ensemble.

De là vient que, non-seulement saint Denys, mais encore Platon, qui vécut longtemps auparavant et dans les ténèbres du paganisme, en parlant des perfections de Dieu, avaient recours aux expressions suivantes : Supra-bon, supra-puissant, supra-beau; voulant nous faire comprendre par cet artifice de langage que Dieu l'emporte infiniment sur tout ce que notre intelligence peut concevoir de plus parfait; car il est une substance au-dessus de toute substance, une vie au-dessus de toute vie, une lumière au-dessus de toute lumière, et telle que nos yeux ne sauraient l'apercevoir, une beauté au-dessus de toute beauté, et telle que l'œil même de notre âme ne saurait l'atteindre, une suavité au-dessus de toute suavité, qui se dérobe à tous nos sens, et non-seulement aux nôtres, mais encore à ceux de tous les anges, des chérubins et des séraphins. De telle sorte que les perfections aperçues en Dieu par tous les entendements créés, sont si peu faites à sa mesure, que volontiers nous les lui refuserions plutôt que de les lui attribuer. Voilà une théologie que l'Ecclésiastique nous révèle quand il dit : « Glorifiez Dieu autant que cela vous sera possible; car il est supérieur à toutes vos louanges. Vous qui bénissez le Seigneur, exaltez-le selon toute l'étendue de votre pouvoir; car vos adorations n'atteindront jamais à la hauteur de sa puissance. Qui l'a vu, pour nous raconter ses grandeurs? Qui pourra le glorifier autant qu'il le mérite, autant qu'il est en lui-même dès le commencement ? Beaucoup de choses supérieures à celles que nous voyons, nous demeurent cachées; nous ne voyons même qu'une seule partie de ses œuvres. » *Eccli.* XVIII, 32 *et seq.*

A cette pensée, l'âme religieuse, voyant qu'aucun titre, aucun nom, aucun attribut, aucun éloge ne peut nous expliquer ce que Dieu mérite de la part de ses créatures ; que les conceptions les plus élevées, les plus magnifiques louanges des hommes et des anges demeurent infiniment au-dessous de ce qu'il est en lui-même, l'âme comprend qu'il lui reste à s'enfoncer dans un océan sans rivages, dans un abîme sans fond de grandeurs incompréhensibles, et la voilà qui se tient dans un respectueux silence et dans une sainte frayeur ; et de la sorte, ne comprenant pas, elle comprend ; ne sachant pas, elle sait, elle sait que ce souverain Seigneur s'élève au-dessus de toute pensée comme de toute parole. Par ce moyen elle le loue beaucoup plus qu'elle ne pourrait le faire par tous les noms, par toutes les louanges qu'elle lui donnerait. C'est ce que fait entendre le Prophète royal quand il dit, selon la traduction de saint Jérôme : « Devant toi, ô Dieu, se tait la louange dans Sion. » *Psalm.* LXIV, 1. Ne veut-il pas nous enseigner par là que la plus parfaite de toutes les louanges que nous puissions adresser à Dieu consiste dans ce religieux silence, dans cette sainte frayeur dont nous avons parlé ? L'âme religieuse demeure alors comme absorbée et comme hors d'elle-même en présence de cette infinie majesté.

Telle est la théologie que saint Denys enseigne avec tant d'instance. Dans un endroit il dit : « Les ténèbres et l'obscurité où Dieu réside, comme il l'a lui-même déclaré, sont une lumière inaccessible, qu'aucun homme n'a vue ni ne peut voir, selon l'expression de l'Apôtre, I *Tim.* VI, 16. Et par la raison même qu'il ne peut ni la voir ni la connaître, il s'unit plus intimement à ce souverain Seigneur, qui dépasse de si loin la portée de toute intelligence. » *De Mystic. theol.* I. Dans un autre endroit il dit que cette sainte ignorance est la vraie connaissance de Dieu, à cause de la suréminence de sa nature. Et ce grand théologien conclut tout ce qu'il a dit sur cette matière en nous recommandant de vénérer ce profond secret de la divinité, de l'adorer dans le sanctuaire de notre âme et dans le silence de notre amour. Et ce silence, il l'appelle chaste pour montrer qu'il doit être exempt de toute vaine recherche de l'entendement : c'est une admiration muette, un

ravissement intérieur qui lie la langue et même la pensée. C'est ainsi que l'âme se plonge dans l'océan sans rivage, dans l'abîme sans fond des divines grandeurs, et c'est alors qu'elle chante avec le Prophète : « Devant toi, ô Dieu, se tait la louange dans Sion. »

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici a pour but de nous disposer en quelque façon autant que notre faiblesse peut le permettre, à recevoir en nous une légère étincelle de cet immense foyer, de cette grandeur sans bornes de notre souverain Seigneur. Les esprits angéliques, les chérubins et les séraphins, qui assistent devant son trône, le connaissent assez pour s'abîmer dans la contemplation, pour se regarder en sa présence comme de vils insectes, indignes de ses regards : c'est ainsi qu'ils l'adorent, le vénèrent, et tremblent devant lui. C'est pour cela qu'il est écrit dans le livre de *Job*, XXVI, que les colonnes du ciel, qui ne sont autres que ces esprits souverains par lesquels le monde est gouverné, tremblent en présence de cette majesté suprême, bien que ce tremblement ne soit ni pénible ni servile, mais qu'il faille plutôt y voir l'expression du respect et de la piété. Connaissant comme ils la connaissent l'immensité de l'Etre divin, ils savent qu'une suprême révérence, accompagnée d'un saint tremblement est due à l'infinie Majesté, tout comme un amour suprême est dû à la bonté infinie. Mais ne nous contentons pas de considérer en Dieu cette grandeur dont nous avons parlé jusqu'à ce moment, considérons aussi sa magnificence et sa largesse, avec la dépendance absolue où nous sommes vis-à-vis de lui ; car il est écrit qu'en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être, *Act.* XVII, 28 ; et nous savons que notre existence est suspendue comme par un fil à sa seule volonté. C'est ce qu'il nous signifie lui-même par la bouche d'Isaïe, en disant que c'est lui qui donne le pouvoir de respirer aux hommes vivant sur la terre, *Isa.* XLII, 5 ; ce qui veut dire que c'est lui qui soutient et conserve notre existence. Ce bienfait équivaut à une création continuelle : Dieu renouvelle sans cesse ce qu'il a fait une fois, pourvoit à notre conservation par la généreuse économie de sa providence ; il n'est pas jusqu'aux anges eux-mêmes, à ces purs esprits dont la gloire est de contempler sa beauté, qu'il n'ait voulu soumettre au ser-

vice de l'homme. Enfin, tout ce que nous sommes, tout ce que nous possédons, tout ce que nous espérons, nous le lui devons à tel point que, s'il ne pourvoyait pas à notre nourriture, nous mourrions aussitôt d'inanition; s'il ne nous donnait pas des vêtements, nous péririons de froid ; s'il ne nous entourait pas de sa défense, nous tomberions sous les coups de nos ennemis; s'il ne nous gouvernait pas, nous nous dévorerions les uns les autres; s'il nous refusait sa lumière, nous tomberions à chaque pas, plongés que nous sommes dans les ténèbres de notre ignorance : nous serions promptement consumés par nos douleurs et nos angoisses.

XII.

Conclusion de toute cette doctrine.

Raisonnons maintenant sur les principes que nous avons posés. Puisque les perfections de notre Dieu sont tellement grandes et tellement incompréhensibles, puisqu'il nous a comblés de tant de bienfaits, puisque enfin notre être et notre vie sont à son égard dans une telle dépendance, il s'ensuit qu'on ne peut rien imaginer de plus obligatoire, de plus juste, de plus rigoureusement dû, de plus nécessaire, de plus important, de plus parfait, que de servir, honorer, aimer, adorer et louer ce souverain Seigneur. Cette obligation est si grande que toutes celles que nous avons envers nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, les rois et les princes de la terre, en un mot envers les personnes les plus élevées, ne sauraient même s'appeler obligations quand on les compare à celle-là : de même que les qualités et les perfections des créatures comparées à celles du Créateur, ne sauraient à bon droit être désignées sous ce nom. C'est une conséquence de ce que nous avons dit plus haut.

Il suit également de là que ce Père incomparable conservant et soutenant sans cesse la vie qu'il nous a donnée, nous devrions à notre tour le louer et le servir sans interruption. Et de même que l'accomplissement d'une telle obligation est la chose la plus légitime et la plus sacrée qui soit au monde, refuser de l'accomplir est ce qu'il y a de plus injuste et de plus impie. De là vient que toute offense faite à cette majesté suprême est d'une gravité in-

finie. Et la raison en est bien évidente : nul n'ignore, en effet, que plus une personne est élevée, plus grave est l'offense qu'on lui fait; si bien que les degrés de la faute commise se mesurent exactement à ceux de la dignité offensée. La majesté de Dieu étant donc infinie, l'offense dont elle est l'objet présente aussi le même caractère. Et vraiment il en est ainsi; c'est pour cela qu'elle recevra dans la vie future un châtiment infini, soit parce qu'il privera l'homme d'un bien infini, c'est-à-dire de la possession de Dieu, soit parce qu'il doit avoir une durée sans limites, qu'il n'aura jamais de fin, qu'il subsistera tant que Dieu sera Dieu. Cela étant, quelles larmes, quels gémissements, quelles expressions seront jamais capables d'égaler la faute et le malheur de ceux qui croient et professent cette doctrine, et qui cependant offensent avec tant de facilité ce divin Seigneur, ne craignent pas d'attirer sur eux sa colère? Quel aveuglement que celui-là! Pourrons-nous assez nous en étonner? Quel est donc ce charme par lequel le démon séduit et bouleverse le cœur des hommes, pour qu'ils en viennent à ne pas comprendre la grandeur de ce mal? Comment peuvent-ils oublier Celui qui les porte constamment dans ses bras, de qui leur vient l'air qu'ils respirent, à qui doit l'existence la terre qui les soutient, la mer qui les nourrit, le soleil qui les éclaire, tous les éléments qui sont à leur service, les anges, enfin, qui les gardent et les protégent? Comment osent-ils donc offenser la majesté suprême, alors qu'ils ne peuvent ignorer que la gravité de l'offense est en rapport avec la grandeur de l'Etre? Comment outragent-ils pour ainsi dire sans interruption Celui qui ne cesse de répandre sur eux les témoignages de sa providence et de sa bonté? Comment ont-ils l'audace de se révolter contre un Maître que les Principautés adorent, devant qui les Puissances frémissent d'un saint respect, et tremblent les colonnes des cieux? Comment ont-ils la témérité de s'attaquer à Celui qui peut, après leur mort corporelle, précipiter leur âme dans les enfers?

C'est par l'expression d'une telle suprise qu'Isaïe commence ses prophéties : « Ecoute, ô ciel, et toi terre, prête l'oreille; car c'est le Seigneur qui a parlé! J'ai nourri des enfants et je les ai

élevés ; mais eux, ils m'ont accablé de leur mépris. Le bœuf connaît son maître, et l'âne retrouve la crèche qui lui est destinée ; mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple n'a pas compris ma voix. Malheur à la nation pécheresse, à ce peuple chargé d'iniquités, à cette race perverse, à ces enfants criminels ! Ils ont abandonné le Seigneur, ils ont blasphémé le Saint d'Israël, ils se sont éloignés de lui pour vivre hors de sa présence. » *Isa.* I, 2 et seq. Cet oubli, ce mépris de Dieu que le prophète déplorait chez l'ancien peuple, nous les voyons encore aujourd'hui chez des chrétiens sans nombre. Aussi je ne m'étonne pas que le Juge spirituel fasse tomber sur nous tant de calamités diverses, tant de famines et d'épidémies, tant de bouleversements et de guerres, et, ce qui est bien plus affreux, tant d'hérésies, qui font la honte et le malheur du christianisme ; je ne m'étonne pas que tant de royaumes et de nations où pendant longtemps avaient fleuri la foi chrétienne et le culte du vrai Dieu, soient maintenant envahis, subjugués et tyrannisés par des barbares et des infidèles. Car enfin Dieu est juste ; et comme les péchés se multiplient de toutes parts, de toutes parts se multiplient aussi les fléaux de sa justice. Et le plus terrible de tous, c'est de n'y pas reconnaître la main qui nous frappe, c'est de ne pas voir que nos péchés en sont la cause, c'est que ces fléaux ne parviennent pas à nous corriger. Cela nous prouve qu'il y a des esprits profondément gâtés, ennemis du genre humain, artisans de mensonges, travaillant sans cesse à corrompre les cœurs. Ce n'est pas là le moindre signe de la colère divine. Dans ses secrets jugements, elle permet cet aveuglement et cette frénésie chez les hommes, afin qu'ayant des yeux, ils ne voient pas, des oreilles, ils n'entendent pas, un cœur, ils ne sentent rien ; ils ont la raison et la foi, et ne savent profiter ni de l'une ni de l'autre ; ils voient chaque jour des hommes mourir, et ne se rappellent pas qu'ils sont mortels ; ils sont si habiles pour les affaires de ce monde, si sensibles aux moindres contradictions, et ils ne comprennent pas leurs intérêts éternels, ils ne sentent pas les mortelles blessures de leur âme.

Tout ce qui précède a dû nous montrer combien c'est un grand mal d'offenser la Majesté divine ; mais cela même nous montre

dès lors combien la vraie religion est nécessaire, puisqu'elle a pour but, en nous faisant détester tous les péchés, de nous faire honorer et servir Dieu. Il est de principe en philosophie que plus une chose est mauvaise, plus le contraire est bon : si c'est donc un si grand mal d'offenser Dieu, quel bien n'est-ce pas de l'honorer et de le servir ? Et la vraie religion, encore une fois, ne se propose pas autre chose. Tout nous porte vers cette religion sainte, non-seulement les lois divines et humaines, mais encore la voix de la nature elle-même. C'est ce que nous montrent toutes les nations de l'univers, puisqu'il n'en est aucune assez barbare, assez sauvage, pour n'avoir pas une certaine connaissance de la divinité, pour ne pas lui rendre une sorte de culte et d'honneur, bien qu'elle ignore quel est le vrai Dieu. D'où il résulte qu'il y a nécessairement dans le monde une religion fondée sur la vérité, une religion qui rend au vrai Dieu les hommages et les adorations qu'il mérite; car s'il en était autrement, cette inclination naturelle serait sans but et ne se comprendrait pas.

Telle est la conclusion, tel est le résumé de la première partie de cet ouvrage; à cela se rapporte tout ce qu'il renferme. Si nous avons traité avec tant d'étendue des grandeurs et des perfections de Dieu, de ses bienfaits sans nombre, si nous en avons saisi la manifestation dans toutes les créatures, c'est pour mettre dans tout son jour l'obligation où nous sommes, de vénérer et d'aimer cette majesté suprême, cette suprême bonté. L'accord est donc complet entre la religion et la pensée de ce livre.

Il nous reste maintenant à rechercher quelle est la religion véritable, le culte pur que Dieu demande de nous. On voit, en effet, dans le monde bien des cultes divers par lesquels les hommes ont prétendu honorer leurs divinités imaginaires. Les uns ne sont qu'une réunion de pratiques superstitieuses; les autres sont vains et sans efficacité; il en est de sanglants et qui sacrifiaient des victimes humaines; il en est d'impurs et de honteux où l'innocence elle-même était immolée en l'honneur de la déesse Vénus. Il en est d'autres enfin dont la dépravation révolte la nature, ou dont l'extravagance humilie la raison; le cynisme et l'ivresse faisaient partie des hommages rendus à certaines divinités. Que pouvons-

nous dire de ces différentes religions, si ce n'est qu'elles ressemblaient parfaitement aux dieux qu'elles plaçaient sur les autels, c'est-à-dire aux démons? Et que pouvait-on attendre de tels dieux, si ce n'est des religions de cette nature?

Que ces religions soient fausses, indignes de Dieu, c'est une chose évidente par elle-même. Aussi n'en donnerons-nous qu'une raison. La vraie religion doit évidemment prescrire des œuvres qui soient agréables à Dieu, capables de l'honorer. Or, de toutes les choses qui sont dans le monde, aucune n'est agréable à ses yeux comme le profond sentiment que nous concevons de ses perfections et de ses grandeurs, avec un zèle ardent pour retracer en nous-mêmes sa sagesse et sa sainteté ; c'est là ce qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est là l'essence même de la vertu parfaite. Et comme la ressemblance est une source d'amour, ceux qui réalisent dans leur vie cette image de la pureté divine, seront par là même les adorateurs dont il accueillera le mieux les hommages. Il suit également de là que la religion chrétienne est la seule vraie, puisque c'est celle qui nous inspire les plus hautes pensées et les plus profonds sentiments de la grandeur divine, celle qui nous prescrit la vertu la plus pure, la sainteté la plus sublime. Nous démontrerons de plus que toutes les conditions nécessaires à la vraie religion se trouvent dans celle-là seule, et d'une manière si parfaite qu'on ne saurait rien concevoir de plus parfait. C'est ce qui sera développé dans la seconde partie, qui va suivre. Alors nous verrons aussi les rapports qui existent entre cette seconde partie et la première. Mais puisque nous allons traiter des excellences de la foi, en parlant des caractères qui distinguent la religion chrétienne, nous avons cru devoir auparavant expliquer ce que c'est que la foi, en ajoutant à cette définition celle des deux espèces de foi.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI,

OU IL EST TRAITÉ DE L'EXCELLENCE DE LA FOI ET DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Que les hommes ne peuvent vivre sans la foi. De deux espèces de foi : l'une acquise, l'autre infuse.

« La vie éternelle, dit le Sauveur en parlant à son Père, consiste à vous connaître, vous le seul Dieu véritable et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » *Joan.* XVII, 3. Cette courte sentence est comme le sommaire de toute la philosophie chrétienne. Mais il faut savoir que les deux principales œuvres qui nous font connaître le Père, ainsi que le Fils, sont celle de la création du monde et celle de la rédemption du genre humain. Ces deux œuvres sont l'objet des deux principaux articles de notre foi et le fondement de toute la doctrine chrétienne, que nous nous proposons d'exposer dans cet écrit. Mais, comme la connaissance de ces deux œuvres repose sur la foi, selon la parole de notre Sauveur, il sera nécessaire de traiter de la foi, qui est, d'ailleurs, le fondement de cette même doctrine. Le symbole de la foi commence, en effet, par ce mot : JE CROIS.

Avant de traiter de la foi en elle-même, nous allons établir en premier lieu que nous ne pouvons vivre en ce monde sans une certaine foi ; c'est-à-dire, sans croire un grand nombre de choses que nous n'avons pas vues et dont il nous est impossible de rendre raison. Cette nécessité de la foi est attestée par saint Augustin, dans le sixième livre de ses Confessions, où il expose l'état dans lequel gémissait son âme avant de recevoir le bienfait de la foi. « Comme celui, dit ce grand saint, qui tombe dans les mains d'un mauvais médecin, n'ose plus accorder sa confiance même

au plus habile; de même mon âme, qui avait fait l'épreuve de tant de médecins et de tant de maîtres ignorants, n'osait se fier à celui qui devait la guérir par la foi. Mais vous, Seigneur, avec votre main pleine de mansuétude et de clémence, vous avez commencé peu à peu à disposer mon cœur. Vous m'avez fait considérer combien de choses je croyais sans les avoir vues, sans avoir été présent au moment où elles s'accomplissaient : telles sont celles qui sont racontées dans les histoires des gentils, celles qui regardent les lieux et les villes que je n'ai jamais visités, et tant d'autres pour lesquelles je donne créance à mes amis, aux médecins, à toutes sortes de gens, créance sans laquelle il nous serait impossible de nous diriger en cette vie. Avec quelle certitude surtout ne croyais-je pas aux parents qui m'avaient engendré, ce que je ne tenais pourtant que de la parole d'autrui. Par ces considérations, Seigneur, vous m'avez amené non-seulement à donner créance aux saintes Ecritures, que vous avez établies avec tant d'autorité chez toutes les nations, mais à regarder comme de grands coupables ceux qui refusaient d'y croire. Et comme je sentais ma faiblesse et mon insuffisance à trouver par moi-même la vérité d'une manière évidente et que, pour ce motif, je comprenais combien étaient nécessaires l'autorité et le témoignage des saintes Ecritures, je commençai à croire que, si vous aviez donné tant de dignité à ces Ecritures dans le monde, c'était que vous vouliez être cru et cherché des hommes par le moyen de ces mêmes Ecritures. » *Conf.* VI, 4-8. Telles sont les paroles de saint Augustin.

Ce principe étant établi que l'homme ne peut vivre en ce monde sans une certaine foi, nous traiterons en particulier de la foi chrétienne. Nous dirons ce que c'est que la foi et combien d'espèces il y en a.

Il faut savoir d'abord qu'il y a deux sortes de foi : l'une qu'on nomme acquise, et l'autre infuse. La première est celle qu'on acquiert par des actes répétés, comme celle du mahométan et de l'hérétique, que la coutume de donner créance à ses erreurs affermit tellement dans ses opinions qu'il devient presque impossible de les déraciner de son esprit. La foi infuse est celle que

l'âme du chrétien reçoit du Saint-Esprit, surtout dans le baptême; car ce sacrement donne en même temps la grâce et la foi, et avec elles toutes les vertus qui procèdent de la grâce. C'est une lumière spéciale et surnaturelle du Saint-Esprit, qui pénètre dans l'intelligence du chrétien et la porte efficacement à croire les vérités que l'Eglise propose, sans voir la raison sur laquelle elles se fondent. Ce que la raison aurait opéré en cette intelligence, cette lumière du Saint-Esprit l'opère en elle, mais d'une façon plus parfaite, comme le prouve la constance des martyrs et surtout d'un grand nombre de femmes simples, d'enfants jeunes encore qui, sans connaître les fondements et les motifs de notre foi, demeuraient si fermes qu'ils se laissaient martyriser et mettre en pièces pour confesser la vérité.

Il faut savoir que la foi, pour avoir cette certitude infaillible (puisqu'elle se fonde sur Dieu, qui est la première vérité et qui a révélé tout ce que l'Eglise nous ordonne de croire), ne se fonde pas néanmoins sur les preuves qui produisent l'évidence dans notre raison, car les vérités qu'elle enseigne surpassent toute raison. Ainsi le mystère de la Sainte Trinité, celui de l'Incarnation du Fils de Dieu et tant d'autres que Notre-Seigneur a trouvé bon de nous révéler seraient inconnus à l'homme sans la foi, parce qu'ils sont inaccessibles à la raison. C'est pour cela que l'Apôtre dit que la foi a rapport aux choses qui ne se voient pas, c'est-à-dire qu'on ne peut atteindre que par une révélation de Dieu. *Hebr.* XI, 1. Tout le mérite de la foi consiste dans la soumission de notre raison à accepter sans réserve les vérités qu'elle ne peut atteindre. C'est ce que le même apôtre explique par l'exemple d'Abraham. Ce saint patriarche était arrivé à l'âge de cent ans, et Sara, sa femme, âgée elle-même de quatre-vingt-dix ans, était stérile quand Dieu leur promit un fils, ce qui était impossible sans un miracle. *Genes.* XV. Quoiqu'il n'eût aucun motif de concevoir une telle espérance, Abraham crut fermement à la parole de Dieu, et cette confiance lui fut comptée comme une œuvre de justice et lui acquit un mérite réel aux yeux de Dieu. Il en sera ainsi pour tous ceux qui accepteront la révélation divine avec la même foi et la même dévotion, de sorte que plus le mys-

tère proposé sera élevé au-dessus de toute raison, plus sera grand le mérite de la foi. Aussi le serviteur de Dieu, nous dit saint Jean Chrysostome, doit être si ferme dans sa foi qu'il ne laisse pas de croire à la parole du Seigneur, alors même qu'il croirait y remarquer quelque contradiction. Et il donne encore pour exemple la foi de ce même patriarche. *Gen.* XXII, *Homil.* XLVII. Après lui avoir promis que de son fils naîtrait une race innombrable, Dieu lui ordonna de le sacrifier avant que ce fils eût lui-même un héritier. La raison humaine pouvait-elle imaginer une contradiction plus évidente? Néanmoins ce saint homme ne cessa point de croire aux promesses de Dieu, qui sans doute ressusciterait son fils pour les accomplir.

Du reste, l'autorité de Dieu, auteur de notre foi, suffit pour confirmer ces mystères sans que nous ayons besoin des lumières de la raison. Pythagore, à ce que rapporte Valère-Maxime, était l'objet d'une si grande vénération de la part de ses disciples qu'ils regardaient comme une faute grave de discuter les choses qu'il leur avait enseignées; et, si quelqu'un était obligé de défendre son opinion sur un objet quelconque, il n'invoquait pas d'autre raison que l'autorité du maître et se bornait à ces paroles : *Le maître l'a dit.* D'autres ajoutent que ces disciples devaient se conformer à cette manière de raisonner, pendant sept ans, nombre correspondant à celui des arts libéraux. Après ce temps, il leur était permis de discuter. Si la parole d'un philosophe obtenait un tel respect, combien ne devons-nous pas vénérer la vérité première et suprême, et nous abstenir de scruter les secrets de la foi qu'elle nous enseigne! Il a voulu nous l'apprendre par figure en défendant aux prêtres et aux lévites de porter un regard curieux sur les vases sacrés et les autres objets renfermés dans le sanctuaire, *Num.* IV, qu'ils étaient chargés d'envelopper afin de les transporter, quand les Israélites levaient leur camp, les menaçant de la mort s'ils osaient enfreindre cette défense. Dans toutes les autres prescriptions il disait : « De peur qu'ils ne meurent, s'ils désobéissent; » mais dans celle-ci, il dit formellement : « Ils mourront. » *Exod.* XIX, XXX, XXXIII. Et les Bethsamites en firent l'épreuve à leurs dépens : l'arche d'alliance étant entrée dans leur

territoire en quittant celui des Philistins, ils voulurent voir avec une téméraire curiosité ce qu'elle contenait, et Dieu en fit périr un grand nombre pour ce péché. I *Reg.* VI. Cet exemple doit nous apprendre à éteindre dans nos âmes toute curiosité qui nous porterait à scruter avec notre faible raison les choses qui sont placées au-dessus de toute raison. Car lorsque Dieu parle, nous n'avons qu'à nous humilier et à abaisser les ailes de notre entendement, comme le faisaient les *animaux sacrés* dont parle Ezéchiel, quand la voix du ciel se faisait entendre. *Ezech.* I, 25.

Quoique les mystères de la foi soient placés au-dessus de notre raison, qu'on ne pense pas que nous les acceptons légèrement et sans motif. Car il peut se faire, sans qu'il y ait contradiction, que les choses que nous croyons soient au-dessus de notre raison et que la foi que nous avons en elles soit entièrement conforme à la raison, quand la vérité de ces choses est confirmée par quelque miracle ou par quelque fait équivalent. Ceux qui virent la résurrection de Lazare eurent certes un très-juste motif de croire en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il en fut de même de Nicodème quand il vit les miracles opérés par le Sauveur. En effet, les miracles étant l'œuvre de Dieu, lorsqu'ils se font en témoignage de quelque vérité, Dieu lui-même, dont la parole est infaillible, se rend garant de cette vérité. Or la foi chrétienne est confirmée par tant de miracles, dont le plus grand est l'accomplissement des prophéties les plus claires et les plus évidentes; elle est appuyée sur tant d'autres témoignages d'innombrables martyrs et de saints docteurs, que Richard de Saint-Victor s'écrie avec raison : « Plût à Dieu que les juifs et les païens vissent avec quelle sécurité les chrétiens peuvent se présenter au jugement de Dieu! Ne vous paraît-il pas que nous pourrions dire : Seigneur, si ce que nous croyons est faux, vous êtes vous-même la cause de notre erreur, puisque notre foi a été témoignée et prouvée par des signes et des prodiges de telle nature qu'il est impossible qu'ils aient été accomplis par un autre que par vous? » Ce n'est donc point à la légère, mais sur de puissants motifs que nous croyons. Aussi les théologiens disent très-bien que la vérité des mystères de notre foi n'est pas claire et évidente en elle-même (la foi ayant pour objet

les choses qu'on ne voit pas) ; mais qu'il est clair et évident que nous devons y croire.

Nous devons le faire remarquer ici : Dieu n'a pas voulu que cette foi *infuse* dont nous parlons pût être perdue par aucun péché mortel, à moins que ce ne soit un péché contre cette même foi, telles que l'hérésie et l'apostasie ; car la foi est le fondement de tout l'édifice spirituel ; et, de même qu'une maison ayant été renversée, ses fondements demeurent entiers, ainsi quand l'édifice spirituel des vertus chrétiennes est détruit par le péché mortel, les fondements de cet édifice, c'est-à-dire la foi et l'espérance toujours unie à la foi, demeurent entiers. Toutefois ces vertus sont informes, n'ayant plus ni la vie ni la perfection que leur donnait la charité. Aussi devons-nous remarquer que la pureté de la vie et une bonne conscience sont la garde la plus sûre de notre foi. En effet, comme la foi porte les hommes à vivre saintement, si nous la laissons oisive, si nous n'en usons pas pour accomplir le bien, elle perd sa force, comme le cheval qui devient impuissant par un trop long séjour dans l'écurie, comme le fer qui se couvre de rouille et qui s'use ainsi lui-même quand on ne s'en sert pas. Par la faute que nous commettons en ne cherchant pas à profiter de cette lumière du ciel et à tirer avantage de ce talent qui nous a été donné, le Seigneur permet que nous perdions cet inestimable bienfait et que nous tombions dans une sorte d'aveuglement. Aussi l'Apôtre nous conseille de joindre à la foi une bonne conscience, parce que la perte de celle-ci a fait perdre la première à un grand nombre d'hommes.

CHAPITRE II.

Division de la foi en foi formée et foi informe, suivant qu'elle est unie ou non à la charité; excellences et propriétés de la foi.

Tantôt la foi est accompagnée de la charité, et alors on la nomme foi *formée* ou *vivante*, parce qu'elle reçoit la vie de la charité, qui en est l'âme ; tantôt elle est sans charité, et alors on la nomme foi informe ou foi morte, non que ce ne soit une vraie foi mais parce qu'elle manque de ce lustre, de cette vie, de cette perfection

et de cette beauté dont elle brille quand elle est éclairée et embrasée par la charité. On dit que l'ambre seul n'a pas d'odeur ; mais qu'uni au musc il en reçoit cette suavité et ce parfum qui lui ont donné son renom. Nous pouvons en quelque sorte dire la même chose de la foi, quand elle est unie à la charité ; et même l'Apôtre affirme que la charité est supérieure à la foi. I *Corinth.* XIII, 13.

Disons encore que la foi, quand elle est unie à la charité, a pour conséquence l'obéissance aux commandements divins ; car le propre de la foi vive est d'incliner la volonté de l'homme à vivre d'une manière conforme à ses enseignements. Ainsi, quand la foi nous propose cette sentence du Sauveur : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, » *Luc.* XIII, 3, l'homme qu'elle anime s'efforce de faire pénitence; quand le même Seigneur nous dit : « Tous ceux qui nous disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux, » *Matth.* VII, 21 ; l'homme qui a la foi s'applique de tout son pouvoir à accomplir cette volonté. Quand il entend cette autre parole . « Si vous ne vous humiliez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, » *Ibid.* XVIII, 3, il travaille à imiter l'humilité et la simplicité des petits enfants. Il agit ainsi dans toutes les autres choses que Dieu lui prescrit, conformant sa vie à tous les enseignements de la foi. Telle fut la foi de ceux qui entendirent la prédication de saint Pierre ; ils renoncèrent à tous les biens qu'ils possédaient et en déposèrent le prix aux pieds des apôtres. *Act.* IV. Telle fut encore la foi des Ninivites ; ils écoutèrent si bien la parole du prophète Jonas qu'ils se convertirent à Dieu et cessèrent de faire le mal. *Jon.* III. De sorte que, bien considérée, la foi est comme un maître qui nous apprend la manière dont nous devons vivre. La foi est comme un flambeau qui éclaire notre entendement et nous fait connaître la vérité. Elle est comme un médecin qui nous apprend les remèdes que nous devons employer pour guérir les infirmités de notre âme. Elle est un législateur qui nous donne des règles pour bien vivre et qui nous dirige par des préceptes salutaires. Elle est l'architecte de notre édifice spirituel, le maître qui assigne à

tous les autres serviteurs l'office qu'ils auront à remplir. La foi est le soleil qui dissipe les ténèbres de la vie et qui éclaire le sentier que nous devons suivre et le but vers lequel nous devons marcher.

La foi est l'œil du sage, comme dit Salomon, l'œil qui dirige et redresse les pas de la vie. *Eccli.* II. La foi est comme un général qui marche à la tête de son armée ; elle va devant nous pour nous découvrir les embûches de l'ennemi et nous guider dans un chemin sûr. La foi est l'aile de l'oraison ; elle nous porte en la présence de Dieu et obtient de lui tout ce quelle demande, puisque le Sauveur a dit : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et cela vous sera accordé. » *Marc.* XI, 24. La foi, selon saint Bernard, possède encore un titre qui surpasse tous ces titres : c'est qu'il n'y a rien de caché pour elle. « Quel est le mystère que la foi ne puisse atteindre ? dit ce saint docteur. La foi ne connaît point d'erreur ; elle entend les secrets qui sont cachés à la raison, comprend les choses obscures, embrasse l'immensité, connaît l'avenir, franchit les limites de la raison humaine, de l'expérience et de la nature ; enfin, elle enferme à sa manière, dans son vaste sein, l'éternité tout entière. » Voilà ce que dit saint Bernard, *Serm.* XXIII.

La foi est, en outre, comme dit saint Jean, I *Joan.* V, 4, la victoire qui triomphe du monde. C'est elle, suivant saint Paul, qui justifie les âmes, *Rom.*, III, 22, puisqu'elle est la racine et le fondement de toutes les vertus requises pour notre justification ; et, comme le même apôtre le dit en un autre lieu, c'est par la foi que les saints ont vaincu les empires, établi le règne de la justice, et obtenu l'accomplissement des promesses divines ; c'est par elle qu'ils ont enchaîné la gueule des lions, éteint les flammes des incendies, mis en fuite les bataillons. C'est par elle qu'ils ont vaincu dans les combats, qu'ils ont détruit les camps des ennemis et rendu aux mères les enfants dont elles pleuraient la mort. Telle fut, dit le même apôtre, la foi de tous les saints patriarches depuis le commencement du monde ; c'est selon cette foi qu'ils dirigèrent leur marche à travers la vie, se fiant aux promesses de Dieu, croyant ce qu'ils ne voyaient pas, espérant ce qu'ils ne possédaient

pas, s'élevant au-dessus de la raison humaine et se gouvernant à la lumière de la parole divine. *Hebr*. XI. Ce qui est vivre par la foi comme vivent tous les justes, ainsi que l'assure le prophète, *Habac*. II, 4; car la foi est pour eux ce qu'est l'étoile polaire pour les navigateurs, ce qu'est la carte marine qui détermine leur direction. D'après cela, la foi élève l'homme à un état bien supérieur à celui qu'il tient de la nature; recevant en lui la lumière du Saint-Esprit, il possède une chose plus qu'humaine et qu'il entre dans la région et dans l'ordre des choses divines.

Puisque les avantages de la foi sont si grands et si nombreux, il s'ensuit que la principale attention du chrétien doit être de travailler, autant qu'il le peut, à perfectionner et à accroître cette foi. Car il en est de la foi comme de la charité, de l'espérance et de toutes les autres vertus, qui s'accroissent avec la pratique et avec le mérite des bonnes œuvres.

Il faut noter ici que la foi est éclairée et perfectionnée non-seulement par la charité, mais encore par l'entendement qui est un des sept dons du Saint-Esprit. Aussi plus un homme participe à ce don de l'entendement, plus s'accroît en lui cette lumière qui dissipe peu à peu une grande partie de l'obscurité attachée aux choses de la foi. Et cela a lieu quelquefois à un tel degré, qu'il semble à plusieurs de ceux en qui la foi est éclairée et confirmée par ce don, qu'une lumière plus éclatante encore que la foi brille dans leur âme. Toutefois, il n'en est pas ainsi; mais la foi qu'ils possèdent et qui est la même pour tous est plus éclairée par ce don de l'entendement, qui est comme une autre forme de la foi. Or ce don est lui-même aidé par l'enseignement des choses de la foi, enseignement qui lui découvre la beauté et l'excellence de cette foi, ainsi que la convenance et l'accord ravissant de tous ses mystères. Par cette humble recherche, par cette étude de la vérité, l'homme mérite que le Saint-Esprit augmente en lui la lumière de la foi et celle de l'entendement, dont l'office est de pénétrer la vérité et la convenance des mystères que nous croyons. Et plus il les pénètre, plus il y croit fermement, plus aussi il se sent porté à agir et à vivre d'une manière conforme à sa croyance. Comme, entre tous ces mystères, celui de l'incarnation et de la

passion de notre Sauveur, celui de la gloire que Dieu réserve aux bons et du châtiment qu'il destine aux méchants, sont les plus efficaces pour nous porter à l'amour et à la crainte de Dieu et à l'observation de ses commandements, il arrive que plus un homme croit fermement et pour ainsi dire d'une manière palpable à ces mystères, plus est efficace le mouvement qui le pousse à accomplir la loi divine. C'est ainsi que doit être interprétée cette sentence du Prophète que nous avons déjà citée, que « le juste vit par la foi, » parce qu'au moyen de la croyance en ces motifs que nous avons de bien vivre, et par leur méditation, nous réglons notre vie d'une manière plus conforme à la religion. Il s'ensuit que plus notre foi s'accroîtra, plus grandiront aussi les motifs qui nous pousseront à marcher dans la voie du ciel.

Ainsi donc, comme le jardinier met tous ses soins à bien cultiver la racine des arbres, parce que le bénéfice que la racine reçoit de ce travail se fait sentir dans toutes les branches, qui y puisent leur subsistance ; de même le premier soin d'un bon chrétien doit être de cultiver la foi, qui est la racine de toutes les vertus, parce que cette racine étant bien travaillée et bien cultivée, toutes les autres vertus, qui en sont comme les branches, porteront des fruits plus abondants.

C'est à cela que servira en grande partie l'enseignement que nous donnons dans ce livre, qui est un préambule et une introduction au symbole où sont contenus les articles et les mystères de la foi. Nous ne nous proposons pas de démontrer la foi, puisqu'elle ne se fonde pas sur des raisons humaines, mais sur la lumière du Saint-Esprit, comme nous l'avons dit déjà ; nous tâcherons seulement de montrer l'excellence de la foi, tant pour obtenir les effets qu'elle produit, que pour faire voir au chrétien la beauté et la grandeur de la doctrine qu'il professe, afin que, la connaissant, il s'efforce de tirer parti de ce don et qu'il rende grâces à Dieu d'un bienfait refusé à tant de nations. Car, par cette reconnaissance et par le bon usage de ce don, il méritera que Dieu le lui conserve et l'accroisse en un temps où la foi a éprouvé tant de naufrages.

CHAPITRE III.

Du premier privilége de la doctrine de la foi, qui est d'avoir été enseignée et révélée de Dieu. Ce qui se voit par les erreurs grossières dans lesquelles sont tombés les philosophes, surtout en ce qui regarde la fin dernière de l'homme.

Le premier et le plus grand privilége de la doctrine de la vraie foi, c'est d'avoir été enseignée de Dieu. La foi est, en effet, le fondement de tout l'édifice spirituel, et le fondement doit être ferme et inébranlable, si l'on ne veut pas que l'édifice s'écroule. Or cette solidité ne peut s'obtenir ni par les lumières de la raison humaine ni par l'étude de la philosophie. Que la raison ne suffise pas pour servir de fondement à l'édifice spirituel, c'est ce que prouve clairement cette infinité de sectes et de dieux qu'il y avait dans le monde avant la prédication de l'Evangile, ainsi que nous le verrons bientôt. Ce désordre dura pendant plusieurs milliers d'années, sans que le temps, qui dévoile tout, eût pu détromper les hommes et les éloigner de ces funestes erreurs. On voit par cette expérience combien la raison humaine est insuffisante pour donner seule une connaissance parfaite des choses divines et de la vraie religion.

La raison aidée des études de la philosophie était tout aussi insuffisante pour atteindre ce but. On le voit clairement dans cette variété infinie de doctrines philosophiques et dans les contradictions manifestes qui les séparent. Pour s'en assurer, qu'on lise le premier livre de Cicéron sur la nature des dieux, et un autre livre de Plutarque sur les opinions opposées, émises par les philosophes dans toutes les questions qu'ils ont traitées. Saint Augustin, dans le dix-huitième livre de la *Cité de Dieu,* rapporte quelques traits de cette extrême diversité. Parmi ces philosophes, dit-il, les uns affirmaient qu'il n'y a qu'un seul monde, d'autres qu'il y en a d'innombrables; les uns disaient que ce monde a eu un commencement, les autres qu'il est éternel; les uns qu'il devait finir, les autres qu'il devait durer toujours; les uns prétendaient qu'il est gouverné par la Providence, les autres,

que tout s'y fait par hasard. Les uns disaient que nos âmes sont immortelles, les autres qu'elles doivent mourir ; parmi ceux qui les regardaient comme immortelles, les uns disaient qu'elles se changeaient en l'âme des bêtes, les autres soutenaient le contraire ; et, parmi ceux qui les déclaraient sujettes à la mort, les uns assuraient qu'elles périssent avec le corps, les autres qu'elles vivent quelque temps après la dissolution du corps, mais pas toujours. Les uns plaçaient le bonheur dans les plaisirs du corps, d'autres, dans ceux de l'âme, d'autres, dans ceux de l'âme et du corps, d'autres enfin y joignaient les richesses. Les uns disaient que nous devons toujours croire au témoignage des sens, d'autres qu'on ne doit pas y croire toujours, et d'autres jamais. Enfin, les contradictions étaient si grandes qu'il se forma une nouvelle secte de philosophes qu'on nommait *nouveaux académiciens*. Ceux-ci se fondant sur la faiblesse et la grossièreté de l'esprit humain, assuraient que l'homme ne peut rien savoir d'une manière certaine, et qu'il ne saisit que la vraisemblance ou les apparences des choses. Ils faisaient donc profession de prouver également les propositions contradictoires et de laisser ainsi toutes les questions indécises. Aussi Théodoret fait remarquer dans le livre premier de la *Providence*, qu'il n'est pas nécessaire de réfuter les opinions des philosophes, parce qu'elles se combattent et se détruisent mutuellement ; d'ailleurs la vérité est une, tandis que le nombre des erreurs est infini.

Mais, en dehors de ce qui vient d'être dit, ce qui me prouve clairement l'insuffisance de la philosophie pour nous donner les règles de la vie, c'est l'ignorance dans laquelle les philosophes sont de la fin dernière de l'homme. Pour le bien comprendre, considérons que les hommes, dans tous les temps, naissent avec le désir instinctif d'arriver à un état où ils soient pourvus de tous les biens imaginables, qui ne leur laisse plus rien à demander, et qui mette fin à cette chaîne interminable de leurs appétits ; car nous sommes sans cesse dévorés par une faim insatiable, voulant toujours plus que nous n'avons, afin d'arriver enfin à cet état qu'on nomme félicité, bonheur, souverain bien, dernière fin de l'homme. Les philosophes anciens ne doutaient pas que l'on ne pût atteindre à

cet état; car l'auteur de la nature, qui n'a rien fait au hasard et sans dessein, ne peut avoir imprimé dans nos cœurs un désir qu'il serait impossible de satisfaire. Convaincus de cette vérité, ils mirent tous leurs soins, toute leur application à découvrir en quel genre de bien consiste ce bonheur et cette fin dernière, comprenant qu'ils ne pouvaient bien ordonner leur vie s'ils ne savaient pour quelle fin elle nous a été donnée. En effet, la règle de toutes choses se prend toujours de la fin pour laquelle elles sont faites. Ainsi celui qui veut naviguer doit savoir d'abord dans quel port il veut aborder, afin de diriger sa marche vers ce point. Le médecin qui veut guérir un malade doit connaître la qualité et le nom de la maladie, afin d'y appliquer les remèdes convenables. D'après cela, pour diriger la vie de l'homme il est nécessaire de savoir la fin dernière, afin qu'il dirige tous ses pas vers ce but. Aussi Aristote voulant tracer, dans un traité de morale, les règles de la vie humaine, cherche d'abord à connaître la fin dernière de l'homme, parce que cette connaissance pouvait seule nous donner le discernement nécessaire pour nous indiquer la voie par laquelle nous pouvons atteindre cette fin.

I.

Erreurs des philosophes touchant la fin dernière.

Les philosophes qui prétendaient enseigner aux hommes les règles de la vie comprirent donc qu'ils devaient s'appliquer avant tout (ainsi que nous l'avons dit) à savoir dans quelle sorte de bien se trouve la vraie fin de l'homme. Mais ils se sont tellement égarés dans cette recherche que Marcus Varron, d'après ce que rapporte saint Augustin dans son dix-neuvième livre de la *Cité de Dieu,* comptait deux cent quatre-vingts opinions différentes sur cette question de la fin dernière.

Ce même Marcus Varron, qui jouissait d'une grande réputation chez les Grecs et chez les Romains, voulut déterminer aussi la nature des biens qui peuvent donner ce bonheur si désiré. Pour y parvenir, il établit d'abord que l'homme n'est ni un esprit pur, ni seulement un corps, mais un corps et un esprit intimement unis. Et, comme dans l'âme il y a deux principales facultés, l'en-

tendement et la volonté, il requiert pour l'entendement une sagesse parfaite, puisque tel est le bien qui lui est propre et pour la volonté, une vertu consommée qui mortifie et dompte les passions qui lui font la guerre. Pour le corps il réclame la santé, la force et une bonne constitution. A ces choses Aristote ajoute une part convenable des biens temporels dont la vertu puisse se servir. D'où il suit que le bonheur que nous dépeignent ces philosophes doit nous exempter de tous les maux et de toutes les misères de la vie; car de ces maux les uns portent le trouble dans l'âme, les autres portent préjudice aux biens du corps, qui sont aussi requis par le bonheur.

Après avoir exposé cette opinion, saint Augustin se moque de l'étrange folie de ce philosophe qui place le bonheur dans une vie entourée de toutes parts de misères et de calamités sans nombre, comme nous l'éprouvons, nous tous enfants d'Adam, qui portons sur nos épaules le joug pesant de la vie. Car, si le bonheur consiste dans les biens du corps et de l'âme, et dans l'exemption de tous les maux qui peuvent atteindre ces deux parties de l'homme, quel est celui qui se trouvera assez pourvu de tous les biens, assez exempt de tous les maux pour oser se dire heureux? Cette vie est, en effet, une mer d'agitations et de luttes continuelles, une vallée de larmes, une prison où gémissent de malheureux condamnés, où l'homme compte plus de misères que de cheveux sur sa tête; où sont si grandes les infirmités du corps et les insatiables cupidités de l'âme; les colères et les haines que ressentent tant d'hommes pour les injures reçues, les tristesses qui dévorent les envieux à la vue de ceux qui s'élèvent au-dessus d'eux; les angoisses qu'éprouvent ceux qui ne peuvent atteindre l'objet de leurs désirs; les larmes que fait couler la mort de nos parents et de tous ceux que nous chérissons; les injures et les insultes de voisins ennemis; les trahisons et les fourberies des faux amis; les injustices des mauvais juges; où l'on trouve si peu de vérité, si peu de bonne foi, si peu de loyauté; où règne la méchanceté et l'ambition; où la vertu est reléguée dans un injurieux oubli; où l'argent seul a de la valeur et de la puissance; où l'on voit quelquefois le fils désirer la mort de son père, le gendre

celle de son beau-père, le frère de son frère, pour jouir de leur héritage.

Que dirai-je ensuite de la guerre continuelle de la chair contre l'esprit? que dirai-je des tentations de l'ennemi? que dirai-je des combats cruels et sanglants qui se livrent sur terre et sur mer et qui troublent la paix et le repos des mortels? que dirai-je des piéges que nous dressent les hommes pervers, des procès injustes qu'ils nous intentent et des faux témoignages qu'ils suscitent contre nous? que dirai-je de la tyrannie et de l'orgueil des puissants, de l'oppression qu'ils exercent sur les faibles et des larmes qu'ils font répandre? ce qui était un si grand mal aux yeux de Salomon, qu'il félicitait ceux qui étaient morts et qu'il regardait comme plus heureux ceux qui n'étaient pas nés et qui n'avaient pas vu les maux que le soleil éclaire. *Eccl.* IV, 2 et 3. Mais les désastres et les accidents imprévus, les naufrages, les incendies, les vols, les prisons, les accouchements pénibles ou monstrueux, les maladies des enfants, les folies, les fureurs mêmes des jeunes gens, la faiblesse et les infirmités des vieillards, les misères et les souffrances des malheureux qui sont privés des choses nécessaires à la vie : qui pourra les compter? Telle est en définitive cette vie : le saint homme Job, qui avait fait l'expérience de toutes les misères, disait qu'elle n'est qu'un combat et une épreuve. Ces misères sont si grandes, en effet, que plusieurs hommes, pour s'en délivrer, ne savent trouver d'autre remède que de se donner la mort à eux-mêmes. Qui sera donc assez aveugle pour chercher le bonheur dans une telle vie, que troublent et assiégent une infinité de maux? Ces maux ne servent pas seulement à nous désabuser, mais ils nous apprennent que nous ne pouvons naviguer sur cette mer irritée et orageuse, si nous ne livrons à Dieu le gouvernail. Et ce Dieu l'a voulu ainsi, afin que les nécessités mêmes et les maux de ce monde nous élèvent vers lui et nous fassent comprendre que nous ne pouvons avancer en sureté au milieu de tant d'écueils, s'il ne se charge lui-même de diriger notre vie, de nous arracher aux dangers qui nous entourent, et s'il ne nous donne la force et la vertu nécessaires pour que nous ne nous perdions pas au milieu de cette mer ; car, comme dit saint Grégoire : « Il nous délivre sur-

tout de nos maux, quand il nous donne la patience nécessaire pour les supporter. » *Moral.* XXVI, 16.

Mais si, outre les conditions dont nous avons parlé, il faut encore, pour constituer notre bonheur une sagesse accomplie, combien d'années et de travaux sont nécessaires pour acquérir cette sagesse? puisque Platon a nommé fortunés ceux qui y parvenaient dans leur vieillesse. S'il faut encore joindre à cette sagesse une vertu parfaite, s'il faut dompter et mortifier ses passions, qui peut se flatter d'y parvenir sans le secours de la grâce divine? Si, à toutes ces perfections, qui présentent déjà tant de difficulté, il faut ajouter encore tous les biens du corps dont nous avons parlé, quand et comment pourrons-nous arriver à réunir tant de biens? Cicéron déclare que chaque génération produit à peine un orateur supportable, à cause du nombre des qualités nécessaires pour faire un orateur parfait, et qui ne pouvaient sans une sorte de miracle se rencontrer dans une seule personne. Puisque ces qualités sont si difficiles à réunir, combien plus le seront les biens qui sont requis pour rendre un homme heureux? car l'absence d'un seul suffit pour troubler cette félicité, et cette absence a plus de pouvoir pour faire le malheur d'un homme que la réunion de tous les autres pour faire son bonheur, C'est ce que prouve l'exemple d'Aman. Ce grand favori du roi Assuérus, le plus fortuné de tous les mortels, avouait qu'au milieu de sa puissance et de ses richesses, il lui semblait ne rien avoir tant qu'il n'obtenait pas de Mardochée les marques de respect qu'il réclamait.

II.

Les connaissances que la philosophie humaine ne peut nous donner se trouvent dans la philosophie du Christ.

S'il est impossible que toutes ces conditions se trouvent réunies dans un seul homme, qui sera heureux? Or, quand tous les animaux atteignent généralement la fin pour laquelle ils ont été créés, l'homme seul pour qui tout ce monde a été fait ne pourra-t-il jamais y parvenir? Peut-il y avoir une plus grande anomalie? Toutefois les philosophes qui ont donné ces enseignements, sont excusables d'un coté et ne le sont pas d'un autre. Ils sont excu-

sables en ce que, considérant ce désir du bonheur qui est inné dans tous les hommes, ils sentaient, comme nous l'avons dit, qu'il devait être possible de l'atteindre; puis, n'ayant aucune connaissance de la félicité que nous espérons dans une autre vie, ils devaient la chercher en celle-ci; voyant enfin combien sont faibles et éphémères les biens qu'elle nous offre, ils plaçaient le bonheur les uns dans telle espèce de biens, les autres dans telle autre, selon leurs inclinations et leurs goûts particuliers. Mais, d'autre part, ils sont inexcusables, parce que, pressés de tous côtés par toutes sortes d'angoisses, ils ne demandèrent pas à leur Créateur la lumière qui pouvait les éclairer sur une vérité si importante; se fiant vainement à leur esprit, ils crurent que, par eux-mêmes, ils pourraient découvrir en quoi consiste le bonheur, et de plus qu'ils pourraient l'atteindre avec leurs seules forces, ce qui n'était pas une moins grande erreur.

De ce long raisonnement nous tirons deux vérités dignes d'être bien connues. La première, c'est que l'homme ne pouvant atteindre le bonheur auquel il aspire en vertu de sa propre nature, puisque ce bonheur ne se trouve pas dans cette vie, il s'ensuit nécessairement qu'il doit l'obtenir dans un autre monde, car Dieu n'a pu imprimer dans nos cœurs un désir vain dont la satisfaction serait impossible. La connaissance de cette vérité est si importante, que l'Apôtre la pose comme le premier fondement du christianisme quand il dit : « Ceux qui veulent s'élever vers Dieu doivent savoir d'abord qu'il y a un Dieu qui récompense ceux qui le servent. » *Hebr*. XI, 6. La seconde vérité que nous tirerons des précédentes observations, sans nous écarter de notre dessein, c'est que la philosophie humaine est impuissante à nous enseigner la vraie religion et le culte que nous devons à Dieu, et nous donner les règles pour bien vivre. En effet, puisque les philosophes n'ont pu nous apprendre quelle est notre fin dernière, ils ne pouvaient nous enseigner les moyens de l'atteindre, car les moyens se tirent de la fin, ainsi que nous l'avons déjà dit.

De là on doit conclure que la divine Providence, qui ne fait jamais défaut à ses créatures dans leurs besoins, ainsi que la philosophie le confesse, ne pouvait nous oublier dans ce besoin qui

est le premier de tous. Car si la Providence n'oublie aucun des animaux quelque petits qu'ils soient, même une fourmi, et si elle les pourvoit de tous les instincts dont ils ont besoin pour conserver leur vie, comment abandonnerait-elle la plus noble de toutes ses créatures dans la plus grande de ses nécessités ? Il est certain que la chose la plus nécessaire à l'homme est de savoir la manière dont il doit servir et honorer Dieu, de connaître la fin pour laquelle ce Dieu l'a créé et les moyens par lesquels il peut l'atteindre ; or les philosophes, que la nature a placés au-dessus des autres hommes en deployant en eux toutes ses perfections, toutes ses forces, toute sa vertu ; ces philosophes, dis-je, n'ont pu arriver à cette vérité importante de laquelle dépend tout le gouvernement de notre vie. D'autre part, on ne peut admettre que Dieu ait manqué de pourvoir à ce premier besoin de notre âme, lorsqu'il l'a pourvue de tout ce qui est nécessaire à l'entretien même du corps ; car il répugne à sa sagesse et à sa providence qu'il ait pris tant de soin de la partie la moins noble de l'homme et qu'il ait oublié celle qui l'est le plus. Puisque donc un tel désordre ne saurait être supposé dans cette bonté et dans cette sagesse infinie, il s'ensuit que Dieu a dù nous révéler cette vérité importante de laquelle dépend sa gloire et notre salut, qui sont inséparables ; car, comme le dit Eucher, il a voulu que son sacrifice fût aussi le remède de nos âmes.

Ainsi la principale conclusion que nous tirons de tout ceci, c'est qu'il convenait à la perfection divine de révéler et d'enseigner aux hommes le chemin de leur bonheur et de leur salut.

Nous devons noter de plus que l'amour de Dieu pour les hommes vertueux vient encore confirmer cette vérité. Supposons d'abord comme établi, ce que nous devons montrer dans la suite, que l'Eglise chrétienne a produit un grand nombre de saints : des martyrs, des confesseurs, des solitaires et des vierges, dont la vertu était telle que celle des autres hommes, même des plus grands philosophes, n'était qu'une ombre, comparée à celle de ces saints personnages. S'il est certain que Dieu ne fait défaut à aucune de ses créatures dans leurs besoins, il ne l'est pas moins qu'il aime particulièrement les gens de bien ; car il est la bonté

même, et nous savons que la ressemblance produit l'amour. S'il les aime en réalité, il doit les aider et les secourir dans leurs besoins; et le plus grand de leurs besoins est le salut de leurs âmes, salut qu'ils ne peuvent obtenir sans connaître Dieu. Or ils ne peuvent le connaître assez pour se sauver, si Dieu lui-même ne leur donne cette connaissance. Si tout cela est vrai, il s'ensuit que Dieu a dû se faire connaître à ses saints; et, comme nous supposons, comme c'est vrai en réalité, que ces hommes parfaits ont fleuri dans l'Eglise chrétienne plus qu'en aucun autre lieu, il faut conclure qu'en cette Eglise se trouve la vraie connaissance de Dieu, révélée par Dieu lui-même. Tout ce qui est dit dans cette première partie sert à corfirmer cette vérité. Nous pouvons donc conclure sans crainte que la religion chrétienne possède seule la véritable foi, et que cette foi vient de Dieu, puisqu'elle a eu seule un si grand nombre de saints et d'amis de Dieu.

CHAPITRE IV.

Second privilége de la religion chrétienne, qui est d'avoir une haute idée de Dieu.

Le premier et le principal caractère qui doit distinguer la vraie religion, c'est d'avoir une idée haute et magnifique de la majesté de Dieu, en lui reconnaissant tous les attributs qui appartiennent à la toute-puissance et à la gloire de sa divinité, sans en nier aucun. Car lui nier ce qui lui appartient et lui attribuer ce qui ne lui convient pas, est un blasphème, et le blasphème est une faute très-grave, puisque c'est une injure qui s'adresse, non aux hommes, mais à la personne même et à l'honneur de Dieu. Or, en ce qui concerne ce point, il est impossible d'attribuer rien à Dieu en dehors des perfections que la religion chrétienne lui reconnaît, car elle confesse que Dieu est un être si grand qu'on n'en peut concevoir aucun au-dessus de lui. Elle confesse qu'il est infini, immense, incompréhensible, ineffable, sans commencement, sans fin, ne dépendant que de soi, et voulant que tous les êtres viennent et dépendent de lui; car il a seul l'existence par lui-même, tandis que toutes les autres choses la tiennent de lui et

qu'elles ne seraient pas, s'il n'avait pas voulu qu'elles fussent.

Notre très-sainte religion confesse aussi que ce tout-puissant Seigneur, par sa seule parole, a fait de rien cette grande machine du monde, les choses visibles et invisibles, et qu'il les gouverne par sa providence sans travail et sans fatigue. Elle confesse qu'il est infiniment bon, sage, puissant, miséricordieux ; qu'il aime et récompense les gens de bien et que sa justice punit les méchants. Elle confesse que Dieu est l'*acte pur*, voulant signifier par ce mot que rien ne peut être ajouté à ses perfections, et que pour lui il n'y a rien de nouveau, rien d'ancien, car le passé et l'avenir sont égalements présents devant lui. Et, comme il n'y a rien de nouveau pour lui, il n'y a aussi rien d'impossible ; car, ainsi que le dit le Prophète : « Le Seigneur a fait ce qu'il a voulu dans le ciel, sur la terre et dans les abîmes. » *Psalm.* CXXXIV, 6. C'est pour cela qu'un célèbre théologien disait que la discussion étant tombée sur le pouvoir de Dieu, il n'avait pas voulu la continuer, parce qu'il savait que rien n'est impossible à Dieu. Et ceci doit servir à nous faire accepter les mystères de notre foi, quoiqu'ils soient au-dessus de toute intelligence créée ; car, comme l'ange le dit à la sainte Vierge, il n'y a rien que Dieu ne puisse faire.

La religion chrétienne confesse, d'autre part, que Dieu est la première vérité d'où procèdent toutes les autres vérités : la cause première qui donne à toutes les choses leur vertu et leur mouvement ; la bonté première d'où découle tout ce qui est bon ; la beauté première d'où est venu tout ce qu'il y a de beau ; la première et suprême perfection où toutes les perfections de ses créatures ont trouvé leur principe ; car il réunit en lui-même toutes ces perfections, mais à un degré bien plus élevé, avec toutes les perfections infinies qui n'appartiennent qu'à lui. Il a fait le ciel et la terre ; il est présent en tous lieux ; il est dans l'intérieur même des choses, bien mieux que les choses elles-mêmes, maintenant l'existence qu'il leur a donnée. Il compte les étoiles du ciel et les appelle chacune par son nom ; il a devant lui tous les cœurs et toutes les pensées des hommes qui sont, qui ont été, et qui seront ; car, comme dit l'Ecclésiastique : « Sa vue s'étend du pre-

mier siècle au dernier ; il n'y a rien de nouveau et de merveilleux à ses yeux. » *Eccli.* XXXIX, 25.

Entre toutes ces perfections, bien qu'elles soient égales et qu'elles forment par leur réunion une perfection simple et infinie, entre toutes ces perfections, dis-je, celle dont Dieu se glorifie plus particulièrement, pour laquelle il veut surtout être connu et loué, c'est la bonté. Cette perfection est louée et glorifiée sans cesse par les esprits souverains ; elle est le premier principe de toutes ses œuvres. C'est par elle qu'il se communique à toutes ses créatures et qu'il leur donne comme une part de lui-même, à chacune selon son degré, comme dit saint Denis. Comme le propre du soleil est d'éclairer, le propre du feu de chauffer, le propre de l'eau de rafraîchir, de même, et bien plus spécialement encore, le propre de cette incompréhensible bonté de Dieu est d'opérer le bien, de secommuniquer à toutes les choses, sans que cette communication fasse perdre à Dieu rien de lui-même. Et c'est là la source de sa magnificence et de sa libéralité. Car les hommes sont pauvres et ils perdent ce qu'ils donnent ; mais cet abîme infini de richesses ne perd rien de ce qu'il donne. Ainsi, de même que la considération de la toute-puissance de Dieu confirme notre foi, comme nous l'avons dit, la considération de sa bonté enflamme notre charité et fortifie notre espérance.

Toutes ces perfections, saint Augustin les proclame dans ces paroles qu'il adressait au Seigneur : « O mon Dieu, vous êtes infiniment miséricordieux et infiniment juste ; vous êtes à la fois caché et présent à tout ce qui existe, d'une beauté et d'une puissance incomparables, immuable et incompréhensible, au-dessus de toute mobilité, et néanmoins l'auteur des modifications de toutes les créatures ; votre nature ne connaît ni la nouveauté, ni l'ancienneté ; vous agissez toujours, et pourtant vous ne sortez jamais de votre repos ; vous changez la disposition de vos œuvres, sans changer pour cela vos desseins ; vous recueillez, sans en éprouver le besoin ; vous cherchez, quoique rien ne vous manque ; vous aimez sans passion ; vous vous montrez jaloux, et votre sécurité demeure inaltérable ; vous vous repentez, sans mélange de douleur ; vous vous irritez, et le courroux ne trouble pas votre

sérénité ; vous recouvrez ce que vous n'avez jamais perdu ; à l'abri de l'indigence, vous demandez ce qui vous appartient avec usure ; vous recevez afin de contracter à votre tour une dette. Et comment posséder des biens qui ne vous appartiendraient pas ? Vous vous acquittez envers vos créanciers, et vous ne devez rien à personne. Vous remettez ce qui vous était dû, et vous n'en éprouvez aucun dommage. » *Meditat.* XXIX, 1-3.

Dans une méditation précédente le même saint avait dit : « Oui, je le confesse, ô roi et souverain absolu de la terre et des cieux, vous êtes d'une perfection qui exclut tout défaut, d'une grandeur au-dessus de toute quantité, d'une bonté au-dessus de toute qualité ; votre éternité est indépendante du temps, votre puissance est exempte de toute faiblesse, et votre vérité incompatible avec le mensonge. Vous êtes présent partout, sans occuper d'espace ; vous pénétrez toutes choses, sans dépendre d'une seule ; vous avez créé l'univers, sans y être obligé ; vous le conservez sans fatigue aucune. Principe de tout ce qui est, vous seul n'avez pas de principe. Source de tout changement, vous seul ne subissez pas de changement. Infini en grandeur, tout-puissant en vertu, incomparable en bonté, impénétrable dans vos conseils, vrai dans vos paroles, saint dans vos œuvres, riche en miséricordes, vous supportez les pécheurs avec une patience infinie, et vous les accueillez quand ils se repentent avec un ineffable clémence. Toujours le même, vous n'éprouvez aucun changement : éternel, immuable, immortel, l'espace n'ajoute et n'ôte rien à votre grandeur. Vous ne craignez pas que votre volonté se modifie, que la nécessité vous impose son joug, que la tristesse vous trouble, que la joie vous agite. Vous ne recevez pas plus de la mémoire que vous ne perdez par l'oubli ; pour vous le passé n'est pas le passé, ni l'avenir l'avenir. L'origine des temps n'est pas celle de votre être ; ni la succession des siècles n'y ajoutera quelque chose, ni la consommation n'en marquera la fin. Ainsi votre existence antérieure au temps, l'embrasse de manière à demeurer la même quand il ne sera plus ; en sorte que vos louanges, que votre gloire et votre royauté seront éternelles. » *Ibid.* XII.

Voilà ce que saint Augustin avait appris à l'école du christia-

nisme ; telle est la haute idée qu'il avait conçue des grandeurs de Dieu.

Ce n'est pas ainsi que Dieu était compris des philosophes. Les uns lui refusaient la providence des choses humaines ; les autres, la liberté, prétendant que c'est un agent naturel qui ne peut ne pas faire ce qu'il fait ; d'autres disaient qu'il n'a pas créé la matière ; d'autres enfin niaient son unité et admettaient une foule de dieux. En refusant de reconnaître sa providence ils cessaient de voir en lui le rémunérateur des gens de bien, et le juge qui punit les méchants. Dès lors il n'y avait plus de religion, plus de culte, et par suite toute règle, toute harmonie de la vie humaine se trouvait brisée. C'est ce qu'avoue Cicéron, quoique gentil, par ces paroles : « En faisant disparaître la religion et le respect dû aux dieux, on fait disparaître la bonne foi, et la première de toutes les vertus, la justice ; on détruit les fondements de la société humaine. » *De Nat. Deor.* I. Il en donne la raison dans le troisième livre des *Offices*, en disant : « Combien y a-t-il d'hommes, parmi ceux qui ne craignent pas le jugement de Dieu, qui s'abstiennent de faire tort à un autre, s'ils le peuvent sans danger pour eux-mêmes ? » Tirant une conclusion générale de ce qui précède, je dis que, quand il s'agit de la connaissance et de la haute opinion qu'on doit avoir de Dieu, il est impossible de rien ajouter à ce que la religion chrétienne professe et enseigne à cet égard.

CHAPITRE V.

Troisième excellence de la religion chrétienne, qui est la droiture, la sainteté de ses lois et de la doctrine qu'elle professe.

La troisième chose qui doit distinguer la vraie religion, c'est la droiture et la sainteté de ses lois et de la doctrine qu'elle professe, n'autorisant aucune chose contraire aux lumières de la raison. C'est ce que la religion chrétienne observe avec tant de perfection qu'il est impossible de la concevoir plus grande. Et d'abord, elle ne permet rien qui soit contraire à la lumière de la raison, à la gloire de Dieu et au bien du prochain. La loi an-

cienne, qui n'avait pas la même abondance de grâces, était plus indulgente. Elle autorisait les hommes à avoir plusieurs femmes; elle leur permettait de répudier celles dont ils étaient mécontents, de peur qu'ils ne leur donnassent la mort. Elle permettait de prêter de l'argent à usure aux étrangers; mais la religion chrétienne n'autorise aucune de ces choses, ni aucune autre qui soit contraire à la loi naturelle que Dieu a gravée dans notre esprit.

Elle nous ordonne d'aimer Dieu au-dessus de tout ce que nous pouvons aimer, et de haïr par-dessus toutes choses le péché et toute offense faite à la divine majesté. Elle nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes; de ne pas lui faire ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait; de nous réjouir de son bonheur, de nous affliger de ses maux, et de le secourir dans ses nécessités comme nous voudrions être secourus nous-mêmes. Elle nous défend toute sorte d'injustice, de vol, de mensonge, de fourberie, de fausseté, d'impudicité, d'injure, en un mot toute sorte de péché; et non-seulement elle nous prescrit de nous abstenir des œuvres mauvaises, mais même de la simple pensée. Ainsi elle nous lie les mains pour que nous ne fassions pas le mal; elle met un frein à nos cœurs pour que nous ne le désirions pas; elle enchaîne notre langue pour qu'elle ne prononce aucune parole préjudiciable au prochain; elle ferme nos yeux pour que nous ne convoitions pas le bien d'autrui.

Outre les lois et les préceptes qui nous obligent tous et qui sont de rigueur pour le salut de nos âmes, cette sainte religion donne aussi des conseils admirables à ceux qui veulent marcher dans les voies de la perfection et mériter dans le ciel une plus grande gloire.

I. Entre ces conseils, le premier est celui de la chasteté perpétuelle : vertu sublime qui est le propre des habitants du ciel et qui éloigne de l'homme mille inquiétudes, les soucis, les chagrins et les embarras attachés à l'état du mariage, et renverse ainsi le principal obstacle à notre perfection. L'homme voué à la chasteté n'a, en effet, d'autre charge que lui-même, tandis que celui qui est marié doit s'occuper de sa femme, de ses fils et de ses filles, dont les maladies, les besoins, la mort et les autres malheurs l'affectent

autant que s'ils le frappaient lui-même. C'est ce que déclare un auteur comique cité par saint Augustin : « Je me suis marié, j'ai pris une femme; que de misères sont aussitôt tombées sur moi! des enfants me sont nés; nouvelle source de soucis et d'inquiétudes! » *De Civit. Dei*, XIX, 5. Puisque celui qui vit hors du mariage est exempt de tous les embarras et de toutes les charges qui s'attachent à cet état, il peut plus librement se donner à Dieu, se livrer à l'étude de la sagesse, à l'exercice de l'oraison et à la contemplation des choses divines, comme le déclare l'Apôtre. I *Cor*. VII, 32.

II. Un second conseil, non moins salutaire que le premier, est celui que le Sauveur donnait à un vertueux jeune homme en lui disant : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. » *Matth*. XIX, 21. En suivant un tel conseil on se délivre de tous les soins, de toutes les affaires, de tous les procès dont on est accablé pour administrer sa fortune, pour la conserver, l'accroître et la défendre. Aussi les premiers fidèles de Jérusalem et ceux qui habitaient hors des murs d'Alexandrie, près du lac de Marian, d'après ce que rapporte le célèbre historien Philon, s'empressaient-ils de se dépouiller de leurs biens et, en même temps, de tous les soucis qu'entraînent leurs possessions, afin de s'adonner tout entiers et librement à la contemplation et à l'étude des saintes Ecritures.

III. Le troisième conseil que nous donne la religion chrétienne, c'est de faire le bien à ceux qui nous font le mal, et de prier pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient, afin que, de cette manière, nous soyons vraiment les fils de notre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et fait tomber sa rosée sur les justes et sur les pécheurs. Dieu veut que nous l'imitions en cette vertu, parce qu'une de ses principales perfections est la miséricorde envers les pécheurs; car non-seulement il leur fait part des biens communs de la nature, mais encore il les souffre patiemment, attendant qu'ils fassent pénitence et les y invitant, tantôt par ses bienfaits, tantôt par les afflictions qu'il leur envoie, et de mille autres manières. Oui, il veut qu'imitant cette

grandeur d'âme nous ne répondions pas avec indignation aux injures dont nous sommes l'objet, que nous ne rendions pas malédiction pour malédiction, et que nous ne désirions pas d'être vengés de ceux qui nous maudissent. Il veut que nous livrions un glorieux combat à nos adversaires, nous obstinant à les accabler de nos bienfaits à mesure qu'ils s'obstinent à nous causer des dommages ; afin que nous ne soyons pas vaincus par le mal des autres, mais que nous triomphions par notre propre bien, ce qui est la plus glorieuse de toutes les victoires, et qu'allumant de cette manière un brasier ardent sur la tête de nos ennemis, nous les contraignions à se faire nos amis.

IV. Elle nous conseille pareillement de ne point faire de procès et d'abandonner plutôt le manteau à qui réclame notre tunique, afin de mettre un terme, par cette libéralité, à toutes les haines, à toutes les passions, à tous les soucis et à toutes les inquiétudes qu'entraînent les procès.

V. Il est encore une grandeur d'âme supérieure à celle-ci, mais qui en est comme le développement. Elle consiste à pardonner les injures, de sorte que si le prochain pèche contre nous soixante et dix fois, il trouve soixante et dix fois notre cœur plein de mansuétude et disposé à lui pardonner.

I.

De l'aumône et des œuvres de miséricorde.

VI. Le troisième conseil que nous donne la religion est celui de l'aumône et de la miséricorde ; car elle ne se borne pas en cela aux choses qui sont rigoureusement prescrites. Cette vertu est tellement propre à la vie chrétienne que tous les enseignements du divin Maître semblent avoir spécialement en vue les œuvres de bonté et de miséricorde. Il n'y en a presque pas qu'il nous recommande plus fréquemment, comme il n'y a pas de vice qu'il reprenne plus sévèrement que la dureté et la cruauté. Cela est si vrai que, faisant connaître les motifs qui détermineront, au jour terrible du jugement dernier, la sentence finale qu'il prononcera en faveur des justes et contre les réprouvés, il ne signale que les œuvres de miséricorde opérées par les bons et l'inhumanité des

méchants, ajoutant à cette sentence que tout ce que l'on donne aux pauvres est donné à lui-même, et que c'est à lui qu'on refuse tout ce qu'on refuse aux pauvres. *Matth.* xxv. Ce n'est pas que les autres vertus ne doivent obtenir leur recompense et les autres vices leur punition; mais, en parlant ainsi, il a voulu nous faire entendre combien il a en horreur l'inhumanité, et combien il aime la miséricorde, puisqu'il place ces œuvres avant celles de toutes les autres vertus. Il n'est rien, en effet, qui nous rapproche plus de Dieu que d'avoir pitié des malheureux, de secourir les affligés, de consoler ceux qui souffrent, de venir en aide à ceux qui sont dans le besoin, en un mot, de faire du bien à tous. Il n'y a pas, pour ainsi dire, de médecine plus efficace pour guérir les infirmités de l'âme, ni de moyen plus sûr d'obtenir le pardon de Dieu, puisqu'il a dit : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. » *Matth.* v, 7. Saint Jacques dit que celui-là sera jugé sans miséricorde, qui n'aura pas usé de miséricorde envers ses frères. *Jac.* II, 13. Aussi ceux qui aspirent à la perfection chrétienne s'appliquent de tout leur pouvoir à la pratique de la charité. Les chrétiens ordinaires songent peu à avancer dans cette vertu. Ils se contentent de donner leur superflu, et ils le donnent à leurs parents, à leurs amis, à ceux dont ils espèrent obtenir un retour du bien qu'ils leur font ; mais les amis de la perfection partagent le nécessaire avec les pauvres, et donnent de préférence à ceux qui sont si misérables, si délaissés qu'on ne saurait en rien attendre. Enfin, il y a eu des saints qui, lisant dans l'Ecriture les excellences de cette vertu, en sont venus à l'estimer et à l'aimer à ce point que n'ayant plus rien à donner, ils cherchèrent à se vendre eux-mêmes pour secourir les nécessiteux avec le prix de leur liberté. Combien donc est grande une religion qui donne un conseil si pieux, si utile et si nécessaire au soulagement des misères de cette vie !

II.

Conseil très-utile de l'oraison fréquente.

La religion nous donne un autre conseil, tout à fait propre à la vie chrétienne et dont nous trouvons à peine quelques traces

dans la doctrine des philosophes. C'est celui de la fréquence et de la continuité de l'oraison, qui nous est recommandée à tant de reprises dans le saint Evangile, comme dans les épitres sacrées. Saint Paul veut que les hommes prient en tout lieu, levant vers Dieu leurs mains pures. L'une des principales armes qu'il nous donne pour nous défendre de l'ennemi, c'est de prier toujours en esprit. *Ephes.* VI, 18. Le Sauveur lui-même nous dit aussi qu'il faut prier sans cesse. *Luc.* XVIII, 1. Pour nous le persuader, il nous propose trois exemples particuliers : l'un, d'un père selon la chair qui ne saurait refuser à son fils ce que celui-ci lui demande pour ses besoins ; l'autre, d'un ami qui, pressé par les prières incessantes de son ami, quitta sa couche et lui donna tout ce qu'il voulait. Le troisième exemple est celui d'un mauvais juge qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, et qui cependant, importuné à chaque instant par une pauvre veuve, finit par faire ce qu'elle réclamait. Puis, comparant un tel juge avec la souveraine bonté du Père céleste, il cherche à vaincre notre défiance en disant que si ce juge, tout méchant qu'il était, n'a pu refuser aux importunités d'une femme ce qu'elle voulait obtenir, nous devons tout attendre de la bonté infinie, si nous savons l'importuner par d'humbles et ferventes prières. Nous pouvons puiser dans tout cela un grand motif de consolation et de confiance ; car il doit avoir une bien grande volonté d'accorder, Celui qui provoque nos demandes par de telles paroles et de tels exemples.

Les philosophes anciens savaient peu de chose touchant cet exercice de la prière et n'ont presque rien écrit à ce sujet. Il est facile d'en comprendre la raison. Ces hommes, comme nous l'avons dit, espéraient atteindre la félicité et tout ce qui rend la vie heureuse, par leurs forces naturelles, ainsi que l'ont pensé depuis les pélagiens. Rien ne les invitait donc à lever les yeux au ciel pour implorer la faveur et le secours de la grace divine. Mais le chrétien, connaissant par la foi la faiblesse et la malice de la nature humaine par suite du péché originel ; sachant qu'elle est si portée au mal et si inhabile au bien, qu'elle ne peut par elle-même avoir une seule pensée qui soit agréable à Dieu, le chrétien, dis-je, met tous ses soins à élever continuellement sa voix

vers son Créateur pour qu'il guérisse les faiblesses et les passions de son âme, pour qu'il lui donne un cœur nouveau et lui fasse la grâce de garder ses saints commandements. Il lui dit avec le Prophète : « J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où le secours doit me venir. Le secours vient de Dieu, qui a fait le Ciel et la terre. » *Psalm.* cxx, 1 et 2. Et ailleurs : « Mes yeux sont toujours tournés vers le Seigneur, pour qu'il délivre mes pieds de leurs liens. » *Psalm.* xxiv, 15.

Tel fut le principal exercice de ces premiers chrétiens qui furent dans Jérusalem, sur lesquels saint Luc a écrit qu'ils persévéraient chaque jour dans la prière, au milieu du temple, *Act.* ii, 46. Ceux qui leur succédèrent suivirent cet exemple, ainsi que Pline le jeune l'écrivit à l'empereur Trajan, lui disant qu'il ne pouvait reprocher d'autre faute aux chrétiens que de se réunir de très-grand matin pour louer le Christ, qu'ils tiennent pour Dieu. Tel a été enfin jusqu'à ce jour l'exercice auquel se sont livrés avec assiduité tous ceux qui aspirent à la perfection ; et ils y sont portés par deux motifs principaux : le premier, c'est qu'ils ne trouvent pas de meilleur moyen pour se fuir que d'aller à Dieu ; tant qu'ils sont avec lui ils peuvent échapper à eux-mêmes, car, comme dit l'Apôtre, celui qui s'attache à Dieu ne fait plus avec lui qu'un esprit. I *Corinth.* vi, 17. Le second motif qui les engage à adresser à Dieu de continuelles prières, c'est que sa grâce leur permet d'accomplir des œuvres que la nature corrompue ne pourrait jamais faire par ses propres forces. Aussi le glorieux saint Augustin adresse à Dieu ces dévotes paroles dans une de ses méditations : « Je pense à toi pendant le jour, Seigneur, et c'est de toi que je rêve dans mon sommeil pendant la nuit ; c'est avec toi que s'entretient mon esprit, c'est avec toi que mon âme converse sans cesse. Bienheureux ceux qui n'aiment et ne cherchent que toi, qui ne savent penser à autre chose qu'à toi..... Bienheureux ceux qui mettent en toi toute leur espérance et dont la vie est une oraison continuelle. » Telles sont les paroles de saint Augustin. C'est aussi pour cela que l'apôtre saint Pierre, entre tous les titres honorables qu'il donne au peuple chrétien, ne craint pas de dire qu'il exerce un sacerdoce réel. I *Petr.* ii, 9. Car, comme le

devoir du prêtre est de se livrer à l'oraison et de chanter les louanges de Dieu, ce saint apôtre veut que le chrétien remplisse ce même devoir, conformément aux exigences de son état.

Nous devons conclure de là que la vie chrétienne, quand elle est parfaite, est toute céleste, toute divine : d'abord, parce que c'est Dieu qui nous l'a tracée ; ensuite, parce que la principale occupation, le principal exercice de cette vie est de s'entretenir avec Dieu, en méditant sur ses merveilles et sur ses bienfaits ; en troisième lieu, parce que tout ce que fait le chrétien a pour objet la seule gloire de Dieu ; enfin, et c'est la raison la plus importante, parce que cette vie ne se soutient pas par les seules forces de la nature humaine, mais par le secours de la grâce divine et l'assistance du Saint-Esprit. Un des premiers devoirs du chrétien est donc de demander ce secours pour qu'il puisse pratiquer toutes les vertus, comme le Prophète le demande à chaque pas dans ses psaumes. C'est ainsi qu'il dit dans l'un d'eux : « Eclairez, Seigneur, mon entendement, et je scruterai les secrets de votre loi ; afin que je l'observe de tout mon cœur. Guidez-moi dans la voie de vos commandements, car tel est mon désir. Inclinez mon cœur à l'observation de vos préceptes et non à l'avarice. Fermez mes yeux, afin qu'ils ne voient pas la vanité, et donnez moi la force nécessaire pour marcher dans votre sentier. » *Psalm.* CXVIII, 34 et seq. C'est ainsi que ce saint prophète, connaissant sa faiblesse, demande à Dieu une faveur particulière pour vivre saintement. Une considération domine toutes les autres sur ce point ; c'est que, comme cette vie est surnaturelle et céleste, ainsi le sera la récompense qui lui est promise et qui consiste dans la vision glorieuse et béatifique du souverain bien.

On voit par là combien cette vie chrétienne est de tous points céleste et divine. C'est ce que n'ont pas compris les philosophes anciens, qui cherchaient en eux-mêmes leurs vertus et leur bonheur. Que pourrons-nous donc trouver de plus excellent, de plus sublime, de plus divin que la religion chrétienne, qui nous enseigne une telle vie et nous donne de tels conseils ?

CHAPITRE VI.

Quatrième excellence de la religion chrétienne : elle a seule des sacrements qui donnent la grâce.

La quatrième excellence qui distingue la religion chrétienne, c'est qu'elle a seule des sacrements qui donnent la grâce. Pour bien comprendre ce privilége il importe de rappeler le mal dont souffre la nature humaine par suite du péché, comme nous l'avons déjà dit. Ce mal est tellement grand, tellement universel, qu'il n'est pas de paroles qui puissent nous en donner une juste idée. Pour l'entrevoir, il suffit de porter les yeux sur ce qui se passe dans le monde et de voir la manière dont les hommes vivent. En effet, bien que l'homme soit une créature raisonnable, et que rien ne lui soit plus naturel, plus propre que de vivre selon les lumières de la raison, c'est-à-dire selon les règles de la vertu, combien peu d'hommes néanmoins, au sein même du christianisme, qui conforment leur conduite à cette loi ! Qu'il est effrayant le nombre de ceux qui la foulent aux pieds et n'obéissent qu'à leurs appétits, ce qui est le propre des bêtes ! Cela vient de ce que le péché a renversé l'ordre et l'harmonie où le Créateur avait établi l'homme, et qui consistaient dans la sujétion de l'appétit à la raison, de ce qui est moins parfait à ce qui l'est davantage.

Cet ordre ayant été détruit, l'appétit devint si rebelle, se jeta dans de tels excès, se livra si violemment à ses tendances, qu'il parut absorber l'homme tout entier. Il est vrai que celui-ci n'a pas été dépouillé de son entendement et de sa volonté, qui sont des puissances spirituelles, et qui par là même doivent résister aux entraînements des passions et des sens; mais la frénésie des passions et l'impétuosité des sens l'emportent presque toujours sur ces forces supérieures. De même que le premier ciel domine et conduit le mouvement de tous les autres cieux placés au-dessous de lui, bien qu'ils eussent par eux-mêmes une impulsion différente, de même l'appétit des sens, s'il n'est arrêté par la grâce divine, entraîne avec lui toute cette machine si compliquée de l'homme intérieur, à telle point que la raison elle-même, dont le

rôle était de lui résister, se range sous ses ordres, a recours à mille inventions, à mille artifices, pour satisfaire le goût, augmenter le bien-être, donner pleine satisfaction à la chair : elle qui devait être reine, se fait ainsi la servante de son esclave.

I.

La connaissance de la loi est inefficace pour conduire à la pratique de la vertu.

Ce mal si profond, il importe ici de le dire, ne saurait être guéri par la seule connaissance de la vertu. Ce n'est pas ordinairement parce que les hommes ignorent le bien et le mal qu'ils pèchent, c'est par le désordre de leurs appétits. De là ce que disait un sage : Je vois le bien et je l'approuve, mais je cède néanmoins au mal. Un autre disait dans le même sens : La vertu reçoit des louanges; mais avec cela bien peu d'hommes la pratiquent. Cela est tellement vrai, que la loi même de Dieu, donnée sur le mont Sinaï dans un appareil si majestueux et si terrible, sanctionnée par de si magnifiques promesses pour ceux qui l'observeraient, par de si redoutables menaces contre ceux qui la violeraient, n'eût cependant qu'une bien faible action sur les mœurs du peuple qui l'avait reçue; et la preuve, c'est que de douze tribus dix abandonnèrent le culte de Dieu bientôt après la mort de Salomon, et se livrèrent à celui des idoles; elles persévérèrent même pendant de longues années, jusqu'à ce que, privées du secours divin, elles tombèrent sous les coups des ennemis et furent amenées captives dans diverses contrées. Les deux autres ne marchèrent que trop sur leurs traces, et quelque temps après partagèrent leur exil et leur captivité.

Cela vient de ce que la loi écrite ne fait autre chose qu'éclairer l'entendement en lui faisant distinguer le bien et le mal; elle ne saurait inspirer par elle-même ni l'amour de l'un ni l'horreur de l'autre. Elle éclaire mon intelligence, mais elle ne réforme pas mes appétits. D'un côté, se trouve la maladie; de l'autre, est le remède, c'est-à-dire la loi. La loi m'enseigne le chemin du ciel; mais elle ne me donne pas des forces pour y marcher. Elle dresse devant moi la table de la bonne doctrine; mais elle ne m'inspire

pas le désir de manger. Et non-seulement la loi écrite n'était pas suffisante pour remédier au désordre de nos appétits, source impure de tous les péchés; mais à certains égards elle excitait la concupiscence. Telle est, en effet, la nature corrompue, que la défense d'une chose en excite le désir dans nos cœurs. De là ce que dit cette femme dont il est parlé dans l'Ecriture : « Ce que l'on dit à la dérobée flatte davantage notre goût; le pain que l'on mange en cachette est plus savoureux. » *Prov.* IX, 17. Voilà pourquoi l'apôtre disait que la loi écrite, loin de porter remède aux péchés excitait plutôt les hommes à les commettre; non par la faute de la loi, qui était sainte, mais par la corruption de notre appétit, qui prenait occasion du bien pour se précipiter dans le mal. Ce qui nous montre une fois de plus combien était grave et mortelle la maladie du genre humain; car il n'est pas de pire état que celui d'un malade qui, non-seulement ne reçoit aucun soulagement des remèdes qu'on lui donne, mais va s'affaiblissant de plus en plus. Telle était la maladie dont le genre humain se trouvait affecté : Elle changeait la médecine en poison, le remède aggravait le mal, puisque la loi, qui devait être le remède du péché, en augmentait le désir dans les âmes par le contre-coup de la défense.

II.

Nécessité de la grâce divine pour vaincre notre dureté.

Cela étant ainsi, comme les œuvres de Dieu sont parfaites, comme sa providence ne fait jamais défaut à ses créatures dans les choses nécessaires, et beaucoup moins à l'homme, qui a été fait à l'image de Dieu, il ne pouvait pas se faire que la grâce nous manquât dans une si grande nécessité. On ne comprendrait pas autrement dans quel but aurait été faite une si noble créature; car, s'il n'existait pas de remède à ce mal, l'homme ne vivrait pas par la raison, c'est-à-dire comme un homme; il vivrait par l'appétit, c'est-à-dire comme une bête. Ce remède, Dieu l'a promis au monde dans les termes les plus clairs, quand il dit par la bouche de Jérémie : « Un temps viendra où je ferai un nouveau pacte avec la maison de Juda et d'Israël, un pacte qui ne ressemblera

pas à celui que je fis avec leurs pères, je les tirai de la terre d'Egypte : je mettrai ma loi dans leurs cœurs, quand je la graverai dans leurs entrailles ; ce seront là des hommes instruits par Dieu. *Jerem.* XXXI, 31, et seq. Voilà comment Dieu parle par son Prophète. Tel était donc le grand remède que notre maladie réclamait : Nous devions être instruits et formés par l'Esprit de Dieu ; c'est lui qui, au moyen de ses grâces et de ses dons, purifie nos âmes, ramollit la dureté de nos cœurs, nous raffermit dans nos faiblesses, et, non-seulement nous enseigne ce que nous devons faire, mais encore, ce qui est bien plus important, nous donne la force et la volonté de l'accomplir. Ainsi donc, lorsqu'il est dit que Dieu écrira sa loi dans nos cœurs, cela signifie qu'il nous inspirera le plus tendre amour pour lui-même et ses commandements, en même temps qu'une haine irréconciliable pour le péché. Cette grâce si précieuse nous était réservée pour l'époque de l'avénement du Messie; il nous l'a méritée par le sacrifice de sa mort. Voilà ce qui fait dire à saint Jean : « La loi nous a été donnée par Moïse; mais la grâce et la vérité sont l'œuvre du Christ. »

III.

Diversité des sacrements dans la loi de grâce ; leurs effets.

Pour revenir à notre sujet, une excellence spéciale et propre à la religion chrétienne, c'est qu'elle a des sacrements qui sont les moyens par lesquels nous est donné le nouvel esprit avec la grâce. Et comme les nécessités de notre âme sont diverses, divers sont aussi les sacrements qui doivent y satisfaire. De même que dans le corps humain nous remarquons d'abord sa naissance, puis son accroissement et son alimentation, puis encore ses alternatives de maladie et de santé; de même nos âmes sont sujettes à des changements analogues. En premier lieu, elles naissent à la vie nouvelle en dépouillant leur ancienne vie; et cette naissance spirituelle a lieu par le sacrement du saint baptême, là sont répandues en nous les eaux pures de la grâce, qui lavent si parfaitement toutes nos souillures, tous les péchés de la vie passée, que nous ne gardons plus aucune trace d'une faute quelconque; c'est ainsi que dans la nature une chose est souvent engendrée par

une autre, sans qu'on retrouve plus rien de celle-ci dans celle-là. En effaçant la coulpe ce sacrement anéantit aussi la peine. Il est un autre sacrement qui a pour objet d'augmenter nos forces spirituelles et de nous rendre fermes dans la possession de notre foi. Il en est un autre encore destiné à nourrir nos âmes, à soutenir et développer leur vie; c'est l'auguste sacrement de l'autel. Cette nourriture, en effet, est évidemment celle de l'âme et non celle du corps; elle entretient la vie spirituelle, et non la vie matérielle; elle ne se propose pas l'existence mesurée par le temps, mais bien celle qui n'a d'autres limites que l'éternité et dont Dieu même est la source. Un tel aliment ne pouvait pas nous donner un autre genre de vie. Aussi, comme un enfant prend chaque jour un nouvel accroissement et des forces nouvelles avec le lait dont il se nourrit; ainsi l'âme religieuse croît chaque jour en vertu, voit augmenter graduellement ses forces spirituelles, par l'effet de cet aliment divin. Mais nous aurons à traiter plus tard des vertus et des effets de ce sacrement vénérable.

Un quatrième sacrement est le remède de nos âmes : à leur façon, elles ont leurs infirmités, comme le corps a les siennes ; et c'est pour guérir ces infirmités spirituelles que le céleste médecin, dans sa tendre sollicitude et sa miséricorde infinie, a établi le sacrement de confession, dont il a rendu dépositaires les prêtres de la nouvelle loi, les ministres de son Eglise. Et comme, à la suite des graves maladies, il reste ordinairement des faiblesses qui les rappellent, il nous a donné, pour achever de nous guérir, le sacrement de l'Extrême-Onction, lequel a de plus pour objet spécial de venir en aide aux hommes dans ce périlleux et dernier passage de la mort. Les deux autres sacrements se rapportent aux deux états qui se partagent la société chrétienne : L'un est pour les personnes qui se destinent au mariage; l'autre est pour ceux qui se vouent au ministère des autels. Dans l'un et l'autre de ces deux états se trouvent des charges et des obligations particulières, comme aussi des dangers spéciaux; c'est pour cela que le Sauveur a établi deux sacrements différents pour fournir à chacun de ces deux états des grâces en rapport avec leurs devoirs, des remèdes conformes à leurs nécessités; car

l'auteur de notre salut n'a pas voulu qu'il y eût dans son Eglise des besoins qui ne fussent pas secourus. Nous voyons en cela se manifester la perfection de la religion chrétienne et son institution divine ; cela nous montre aussi que toutes les autres sont imparfaites et tronquées : elle seule embrasse tout ce qui nous est nécessaire pour arriver au bonheur éternel. Mais l'efficacité des sacrements sera développée plus tard, lorsque nous parlerons des fruits que cette religion sainte produit dans les âmes.

CHAPITRE VII.

Cinquième excellence de la religion chrétienne, qui consiste dans les grandes faveurs que Dieu promet à la vertu, aussi bien que dans la défaveur et les châtiments dont il menace le vice.

Parmi les principaux caractères qui doivent distinguer la vraie religion, la loi parfaite, se trouve celui-ci . c'est qu'elle accorde aux bons les plus précieuses récompenses, et qu'elle frappe les méchants des châtiments les plus terribles. La raison en est bien simple : Comme la fin de la loi est d'extirper tous les vices et de rendre les hommes vertueux, il faut nécessairement, pour atteindre cette fin, qu'elle réserve à la vertu tous les avantages, tous les honneurs, tous les biens véritables, et qu'elle déverse sur le mal toutes les humiliations et tous les anathêmes; de telle sorte que les hommes, sous la double impulsion de l'espoir et de la crainte, donnent tout leur amour à la vertu, n'éprouvent que de la répulsion pour le vice. De là ce que plusieurs sages ont dit : La récompense et la peine sont les deux poids qui font marcher avec régularité l'horloge de la vie humaine. Il faut donc que la récompense ne manque pas aux bons, ni la peine aux méchants; et dès lors plus une loi sera conforme à ce principe, plus elle réalisera l'idéal de la perfection.

Sur ce point dont l'importance est si grande, quelle est l'éloquence qui suffirait à mettre dans tout leur jour les biens et les priviléges que le christianisme permet aux âmes justes, dans cette vie comme dans l'autre, la puissance des motifs par lesquels il les excite à la pratique de la vertu ?

Qui pourrait également retracer le nombre et l'étendue des sup-

plices qu'il accumule sur la tête des méchants? Quiconque voudra s'en instruire à fond, n'a qu'à lire la sainte Ecriture; il verra qu'elle se résume tout entière en trois mots, ordonner, promettre, menacer : Elle nous ordonne ou nous conseille ce que nous devons accomplir; elle promet ses récompenses à ceux qui respectent ses commandements; elle menace de ses châtiments ceux qui les transgressent. De ces trois choses, les préceptes ne sont presque rien, les promesses et les menaces sont presque tout. Les divines Lettres manifestent à chaque page la vérité de cette double observation. Dans le livre que nous avons écrit sous ce titre : *Guide des pécheurs,* ont été développés douze grands priviléges que le Seigneur accorde aux bons dans le temps même de la vie présente, en dehors de la gloire et de la félicité qu'il leur réserve dans l'autre : c'est là que je renvoie ceux qui désireront s'en instruire. Mais que dirai-je des touchantes expressions par lesquelles le même Seigneur, dans les diverses parties de l'Ecriture, promet sa grâce et son secours à ceux qui pratiquent la vertu? Tantôt il dit que celui qui les touche, le touche lui-même à la prunelle de l'œil, *Zach.* II, 8; tantôt, qu'il tient constamment ses yeux fixés sur eux, et ses oreilles attentives à leurs prières. *Psalm.* XXXIII. 16. Ailleurs il ajoute qu'il les porte entre ses bras et sur son cœur. *Ose.* XI. 3. Il a donné l'ordre à ses anges de les porter sur la paume de leurs mains, pour que les pieds de ses enfants ne heurtent pas contre la pierre. *Psalm.* XC. 11. S'ils viennent à tomber, ils ne se blesseront pas, parce qu'il étendra sa main pour les recevoir dans leur chute. *Ibid.* XXXVI, 24. Si la mère peut oublier son petit enfant, lui ne saurait oublier les siens; il garde fidèlement dans sa mémoire le nombre de leurs os, aucun ne sera brisé. *Isa.* XII, 15. Il va même plus loin dans le saint Evangile, en déclarant qu'il a compté tous les cheveux de leur tête et que pas un ne tombera sans sa permission. *Luc.* XII. 7. Qui ne voit combien sont grandes les faveurs promises ici bas même à la vertu? N'est-ce pas là ce que le divin Sauveur promet dans l'Evangile, quand il dit que quiconque laissera pour lui les biens temporels de ce monde, recevra d'abord le centuple dans le temps présent et la vie éternelle ensuite? *Matth.* XIX, 29.

Quelqu'un demandera peut-être comment il pourrait en être ainsi, puisqu'un grand nombre de ceux qui ont tout laissé pour Dieu, ont vécu et sont morts dans une extrême indigence. Nous répondrons à cela que Dieu ne paie pas les services qui lui sont rendus avec cette monnaie grossière, avec ce vil métal dont les hommes se servent; il a pour nous récompenser une monnaie spirituelle et divine, conforme à sa grandeur. C'est en parlant des dons et des faveurs de la grâce qu'un prophète à pu dire en toute vérité : Mieux vaut un peu de ce que Dieu donne au juste, que les plus grandes richesses des pécheurs. *Psalm.* XXXVI, 16. Cela est vrai, non-seulement à cause de l'avantage que les biens spirituels ont sur les choses matérielles, mais encore parce que les premiers donnent à l'homme un plus profond contentement, un repos plus parfait, une joie plus abondante. Sous ce rapport, ils l'emportent incomparablement sur tous les biens de la terre. Celui qui reçoit de telles faveurs est donc obligé de reconnaître que la récompense terrestre elle-même est cent fois supérieure à tout ce qu'il a sacrifié par amour pour Dieu. C'est ce que déclarait un disciple de saint Bernard, que les prédications de ce grand saint avaient engagé à quitter une haute position dans le monde : A l'heure de la mort il avoua qu'il mettait bien au-dessus de tous les biens qu'il avait sacrifiés, l'espérance et la joie dont le Seigneur inondait alors son âme. Le bienheureux saint François, dans son dénuement et son indigence, exprimait le même sentiment. Comme il s'en allait, au milieu de l'hiver, avec un habit pauvre et déchiré, l'un de ses frères lui dit sur uu ton de raillerie : François, voulez-vous me vendre une goutte de sueur? le saint lui répondit : Je l'ai déjà vendue toute, et bien cher, à mon divin maître.

De telles faveurs, et beaucoup d'autres que nous ne saurions énumérer dans les limites qui nous sont prescrites, mille dons et mille grâces inappréciables sont le partage des bons, même dès cette vie; mais les biens qui les attendent dans l'autre, qui pourra les expliquer? L'Apôtre lui-même, dont l'œil les avait aperçus, n'ose entreprendre de nous en donner une idée. I *Corinth.* II. Nous savons seulement que la récompense future sera pleinement en rapport avec la magnificence de ce Roi dont les richesses dé-

fient tous nos calculs. Cette récompense mérite tellement d'être désirée que, selon l'expression de saint Augustin, *Manual.*, xv, s'il fallait souffrir chaque jour de nouvelles tortures, endurer même pendant plusieurs siècles les supplices de l'enfer, nous ne devrions pas hésiter pour obtenir un si grand bien. Mais, en dehors même de la félicité qui nous est promise dans le ciel, combien d'autres motifs engagent les chrétiens à détester le péché, à pratiquer la vertu! Encore ici toute parole est impuissante. De ce nombre sont les exemples des saints, des vierges, des confesseurs et des martyrs, qui laissèrent mettre leur corps en pièces, plutôt que d'être un instant dans le péché et d'encourir la disgrâce de leur Créateur. Et par-dessus tout, quelle raison ne trouvons-nous pas dans les mystères de la passion, et pour aimer ce divin Seigneur, et pour avoir en abomination la cause de ses souffrances? Quel est l'entendement capable de le comprendre, l'éloquence capable de l'exprimer? Tout cela nous prouve combien sont grands, non-seulement les bienfaits que la religion nous accorde, mais encore les motifs que nous avons d'embrasser la vertu. Il ne serait pas moins difficile d'expliquer le nombre et l'étendue des disgrâces dont la religion accable le vice. Celui qui voudra s'en faire une idée n'a qu'à lire avec attention le vingt-huitième chapitre du Deutéronome. Il y verra de si terribles malédictions, des menaces tellement épouvantables prononcées par Dieu contre les violateurs de sa loi, qu'il en demeurera saisi d'étonnement et de frayeur. Il lui sera donné de comprendre alors quel mal c'est que le péché, de quelle haine Dieu le poursuit, avec quelle rigueur il le châtie. C'est ce que l'on peut voir également dans les chapitres cinq et six d'Ezéchiel. Qu'on se rappelle encore les châtiments étranges dont le Seigneur a déjà frappé le péché depuis le commencement du monde; ils sont rappelés à chaque page de l'histoire sacrée : Pour un défaut de confiance en lui, Dieu punit son peuple par un exil de quarante ans dans le désert, où rien ne s'offrait à la vue de ce peuple errant pour alléger ses longues fatigues, sans que ni la prière de Moïse, ni le repentir même des prévaricateurs pût rien changer à cette sentence. *Deut.* I.

Je ne parlerai pas ici du déluge universel, envoyé sur la terre pour en punir les désordres; ni de l'orgueil du plus beau des anges, devenu par là le pire des démons; ni de la destruction de Jérusalem, de Babylone, de Ninive, et de tant d'autres cités puissantes, renversées à cause de leurs péchés. Qu'il nous suffise de dire qu'après de tels châtiments, les pécheurs ont encore en perspective les peines de l'enfer, lesquelles n'auront pas de fin, et que là il seront éternellement privés du bien suprême, qui est la vision béatifique de Dieu. C'est là ce que la théologie nomme la peine du dam; mais, en outre de cette peine, ils auront à souffrir dans leur corps et dans leur âme le supplice du feu, non d'un feu purement spirituel, comme quelques ignorants pourraient le prétendre, mais d'un feu véritable et matériel, semblable à celui que nous avons sur la terre, avec cette différence toutefois qu'il tourmentera sans donner la mort, qu'il agira directement sur les âmes elles-mêmes, ce que le feu terrestre ne fait pas. Et maintenant je le demande, quelle plus grande faveur pouvait être promise à la vertu, à quelle plus terrible disgrâce le vice pouvait-il être sujet? Et tout cela ne nous montre-t-il pas de la manière la plus éclatante l'excellence d'une religion qui propose de tels biens aux justes et de tels châtiments aux pécheurs?

CHAPITRE VIII.

Sixième excellence de la religion chrétienne : son inébranlable durée pendant tout le cours des siècles depuis l'origine du monde.

La sixième excellence de la religion consiste dans son antiquité, sa perpétuité, la force inébranlable de son existence : Dès le berceau du genre humain, elle fut prophétisée, figurée; elle est arrivée jusqu'à nos jours. Il est vrai que dans la loi de grâce nous ont été expliqués bien des mystères par ce divin Seigneur qui vint en ce monde afin d'être notre Docteur et notre Maître, en même temps que notre Rédempteur, selon le portrait que les prophètes en avaient tracé d'avance; mais eux-mêmes avaient cru, eux-mêmes avaient annoncé la doctrine que ce Maître céleste nous a transmise avec plus de clarté, en y ajoutant les

mystères de la nouvelle loi. Ce fut donc toujours la même foi qui traversa le cours de tous les siècles, assaillie constamment par des ennemis sans nombre. Qui pourrait dire à combien de machinations et de violences, à quels stratagèmes inouïs, les monarques du monde ont eu recours pour la ruiner et l'arracher du cœur des hommes? Après les tyrans, que n'ont pas fait les hérétiques pour la corrompre à l'aide du raisonnement humain? Mais elle s'est toujours maintenue dans son inaltérable pureté, tel qu'un roc qui s'élève au milieu de la mer et qui méprise tous les assauts des vents et des ondes.

Les hérétiques ont disparu avec leurs erreurs, ils se sont évanouis comme une fumée légère, tandis qu'elle subsiste à jamais dans toute son intégrité, fondée qu'elle est sur la protection divine comme sur une base que rien ne saurait ébranler. C'est pour cela que les portes de l'enfer, et sous ce nom il faut entendre tous les artifices des démons et de toutes les puissances du monde, ne prévaudront jamais contre elle. *Matth.* XVI, 18. Et ce n'est pas là le moindre argument de sa vérité ; car la vérité, comme nous l'avons déjà dit, est toujours une, toujours semblable à elle-même, tandis que le mensonge, par là même qu'il s'éloigne de la vérité, revêt mille formes diverses. C'est ce que nous voyons d'une manière bien éclatante dans les hérésies de notre temps, au sein desquelles, bien qu'elles n'aient commencé que depuis un petit nombre d'années, se sont élevées déjà cent dix-huit sectes différentes : C'est plus qu'on ne parlait de langues à Babel. De là ce que l'on raconte d'un seigneur allemand: On lui demandait quelle était la foi que professaient certains peuples de son voisinage : — L'an passé, répondit-il, ils avaient telle croyance; mais je ne sais plus celle qu'ils ont cette année. —Voilà bien l'inévitable condition de l'erreur : elle change et varie sans cesse. Il est aisé de reconnaître par là combien elle est éloignée de notre religion sainte.

Une chose merveilleuse, c'est de voir le zèle qu'ont déployé dans tous les temps les Pères de l'Eglise pour conserver la pureté et l'intégrité de la foi. Qu'un doute vienne à s'élever sur quelqu'un de ses articles, ils s'empressent aussitôt d'assembler un

concile universel, de réunir les prélats de toutes les parties du monde; et tous ensemble, après avoir invoqué les lumières de l'Esprit-Saint, ils pèsent avec le plus grand soin, avec un accord parfait la question qui se présente, ils déterminent alors ce que les fidèles doivent croire et professer. Non contente de cela, l'Eglise établit des juges concernant les matières de la foi : ces juges n'appellent pas d'autres causes à leur tribunal, la foi seule est l'objet de leur juridiction. Tout cela provient, non-seulement de la divine Providence, qui gouverne ainsi son Eglise par des moyens parfaitement en rapport avec le but, mais encore de la force et de la beauté que la vérité possède en elle-même, et dont les splendides rayons la manifestent et la justifient au dehors; ce qui remplit ses gardiens d'un tel amour pour elle qu'ils veillent avec une infatigable ardeur à sa pureté virginale. Nous ne voyons ni ce dévouement ni cette providence dans les hérésies, dans les fausses religions, qui ont surgi dans le monde. Aussi saint Augustin s'étonne-t-il de voir chez les païens chaque philosophe représenter au gré de ses caprices Dieu et la religion, sans qu'il y eût de défense ni de châtiment contre de semblables témérités. Socrate seul fut condamné à mort pour avoir proclamé l'existence d'un Dieu et nié celle des autres. Anaxagore fut exilé d'Athènes parce qu'il avait dit que le soleil était une pierre lumineuse. C'est ce dont saint Augustin ne pouvait assez s'étonner, en songeant que dans cette même ville un Epicure jouissait d'une grande réputation, lui qui dépouillant l'âme de son immortalité, détruisait en même temps la divine Providence, et qui, faisant consister le bonheur de l'homme dans le plaisir, renversait de fond en comble l'édifice tout entier de la religion. Car enfin, pourquoi l'homme aurait-il pratiqué la vertu, si Dieu n'en tenait aucun compte, si l'âme devait mourir avec le corps? Assurément rien de plus funeste que de telles erreurs, et néanmoins ce philosophe dépravé ne perdit pas un cheveu pour les avoir soutenues; bien au contraire, il eut de puissants protecteurs et de zélés disciples.

Après cela, que dirai-je de Pline? Dès le début de son histoire naturelle, qu'il adresse à l'empereur Vespasien, il nie formellement la Providence, et plus loin l'immortalité de l'âme. C'était

anéantir complètement la religion et le culte de Dieu. Et dans le fait, si nous n'avons rien à espérer de Dieu, ni dans cette vie ni dans l'autre, quel motif aurons-nous de l'honorer? Avec tout cela cependant, lorsqu'un livre entaché d'un tel blasphème eut été publié, personne qui vint dire à l'auteur : C'est mal ; celui-ci ne perdit rien de sa considération. Nous voyons là clairement la futilité des écoles philosophiques, le peu de cas que leurs disciples même en faisaient, puisqu'ils n'essayaient pas de les défendre. Le zèle qu'on déploie pour garder un trésor peut se mesurer sur le prix qu'on y attache ; celui dès lors qu'on ne garde pas mieux, n'est guère regardé comme un trésor véritable.

Les Juifs eux-mêmes ne montraient pas pour la vérité de la religion le zèle qu'on a vu depuis. Chez eux était tenue en grande vénération la secte des Sadducéens, lesquels toutefois étaient tombés dans un si grossier matérialisme qu'ils ne croyaient rien au delà de ce qui nous est connu par les sens ; ils prétendaient qu'il n'y avait ni anges ni esprits d'aucune sorte ; et par dessus tout ils niaient la résurrection des morts. C'est à cette négation que répond cette parole de l'Apôtre : « Si nous n'espérons pas la résurrection des morts, mangeons et buvons, car nous mourrons demain. » I *Corinth*. XV, 32. Ce zèle n'a pas même été le partage des Maures, malgré leur fanatisme religieux. Averroës, en effet, le commentateur d'Aristote, et qui était musulman, nie l'immortalité de l'âme, ce qui détruit toute religion, comme nous l'avons déjà dit. Le même philosophe a prétendu qu'Aristote a mieux traité que Mahomet de la dernière fin et de la félicité de l'homme ; et cela, parce que le premier fait consister le bonheur de l'homme dans la plus excellente de ses opérations, qui est la contemplation de la divinité ; tandis que Mahomet le fait consister dans les actes les plus vils, le boire, le manger, les plaisirs infâmes, transformant ainsi le paradis en lupanar. Il est vrai que cet étrange séducteur fait disparaître d'une manière absurde et ridicule les conséquences matérielles de ces repas éternels. Et ce ne sont pas là des métaphores, comme l'ont prétendu quelques-uns de ses sectateurs, qui rougissent de pareils explications et repoussent un paradis aussi honteux; c'est bien au naturel qu'il parle, et les

détails dans lesquels il entre ne permettent pas d'en douter : il jugeait sans doute ne pouvoir choisir un plus attrayant appât pour entraîner à sa suite les hommes grossiers et charnels. Une erreur aussi bestiale, aussi contraire à toute philosophie, ne pouvait que persuader à un philosophe aussi distingué qu'Averroës, que Mahomet était un trompeur et non un vrai prophète, puisqu'il avait imaginé dans son alcoran un paradis de ce genre. Ni lui cependant, ni les autres qui ont exprimé les mêmes opinions, n'ont été condamnés ni même incriminés pour cela. C'est bien le contraire qui a eu lieu dans la religion chrétienne : elle ne consent pas à ce qu'un iota soit retranché de son symbole, elle condamne même au feu celui qui ne craint pas de l'altérer. Et c'est là une preuve frappante de sa vérité ; car c'est par sa grandeur et sa beauté qu'elle inspire aux hommes cette vénération et ce zèle.

CHAPITRE IX.

Septième excellence de la religion chrétienne : dignité des saintes Ecritures, qui lui servent de fondement.

La septième excellence de la religion consiste dans la noblesse et la pureté des saintes Ecritures ; là se trouvent renfermées les plus belles leçons avec les exhortations les plus touchantes, les règles de conduite qui doivent nous rendre agréables à Dieu. Pour exposer le fruit et célébrer dignement les louanges de ces divines Ecritures, il faudrait embrasser tous les livres dont elles se composent, car chacun mérite un éloge à part. Mais nous effleurerons seulement un semblable sujet, et, pour commencer par les cinq livres du Pentateuque, nous remarquerons parmi tant d'autres choses si dignes d'attention, les moyens ingénieux, les pieux stratagèmes auxquels eut recours, pour ramener les hommes à garder la loi divine, ce Prophète qui s'entretenait avec Dieu face à face. Et d'abord, il jeûna pendant quarante jours pendant qu'il était avec Dieu sur la montagne, et de la sorte il obtint de lui cette loi que le Seigneur lui-même, afin de lui donner une plus grande autorité, grava sur deux tables de pierre. Plus tard il ordonna que ces deux tables fussent conservées dans

l'Arche de l'alliance, au-dessus de laquelle était le propitiatoire, l'objet le plus sacré de la vénération des Hébreux. Puis encore, il promit d'inestimables faveurs et des prospérités sans nombre aux fidèles observateurs de la loi ; il lança les plus terribles malédictions contre ceux qui la violeraient, et fit entendre des menaces qui font courir le frisson dans tous les membres de ceux qui les lisent. *Deut.* XXVIII. Non content de cela, il voulut que le peuple, aussitôt après son entrée dans la terre promise, élevât deux grandes pierres sur le mont Hébal, cimentées avec de la chaux, et qu'il bâtit un autel contre ces pierres, sur lesquelles devaient être écrites en caractères parfaitement distincts les paroles de la loi divine, et cela, pour que tous les hommes qui passeraient par cet endroit pussent lire les préceptes qu'ils avaient à garder. *Deut.* XXVII. A cette précaution il en joignit une autre non moins essentielle. Il prescrivit à tous les Hébreux de porter sur leurs habits des bandes azurées, qui devaient leur être un avertissement perpétuel, une sorte de mémorial de la loi divine. *Num.* XV. Sa prudence alla même jusqu'à leur commander de se réunir sur deux montagnes placées à côté l'une de l'autre, six tribus de chaque côté, et là les lévites devaient prononcer une à une toutes les malédictions lancées contre les violateurs de la loi, et tout le peuple devait répondre à chaque malédiction, *Amen*, qu'il en soit ainsi. Voici comment cela devait avoir lieu : Maudit soit celui qui fait quelque idole et la tient cachée dans sa maison ; et le peuple s'écriait : *Amen*. Maudit soit celui qui n'honore pas son père et sa mère : *Amen*. Maudit soit celui qui déshonore la femme de son prochain : *Amen*. Il poursuit de la sorte toutes les malédictions qui se rattachent à tous les commandements et toujours avec la même solennité, en présence des douze tribus réunies, afin que la crainte inspirée par de tels anathèmes et par cet *Amen* de tout un peuple, tînt les hommes éloignés de toute prévarication. *Deut.* XXVII. Et comme si c'était encore trop peu, il recommande l'étude et l'observation des commandements par les paroles les plus vives et les plus pressantes qu'on puisse imaginer. Il s'exprime en ces termes : « Tu porteras les préceptes que je t'impose aujourd'hui, gravés au fond de ton cœur ; tu les imprimeras dans

le cœur de tes enfants ; ils seront toujours présents à ta pensée, dans ta maison, dans tes voyages, dans ton sommeil, aussi bien qu'à ton réveil ; tu les attacheras à ta main ; ils seront suspendus et se balanceront entre tes yeux ; tu les écriras sur le toit et les portes de ta demeure. » *Deut.* VI, 6 *et seq.* Jusqu'ici c'est le prophète qui parle.

Or, qui ne comprendra, par de semblables choses, de quelle importance il est de garder la loi de Dieu. Cet homme rempli de l'Esprit saint pouvait-il nous les inculquer par des moyens plus expressifs, d'une manière plus énergique ? Se fût-il appliqué de la sorte à nous en inspirer le respect, s'il n'était si profondément persuadé, dans sa haute sagesse, de la nécessité où nous sommes de les observer ? Il savait à n'en pas douter que, si nous étions fidèles à la loi divine, tous les biens, toutes les prospérités afflueraient dans notre demeure ; comme aussi tous les maux si nous venions à les méconnaître.

Dans ces mêmes livres de la loi, nous apparaissent, revêtues de la plus éclatante lumière, ces deux grandes perfections de Dieu, la miséricorde et la justice. La miséricorde se manifeste dans les inestimables faveurs que Dieu fit à son peuple, soit à la sortie de l'Egypte, soit dans tout le chemin qu'il fallut parcourir pour aller à la conquête de la terre promise. Voilà pourquoi Moïse disait que Dieu s'était fait le guide de son peuple et l'avait même porté, comme un père porte dans ses bras son tout petit enfant. *Deut.* I. La justice éclate à son tour, dans les coups terribles qu'il frappait sur eux quand ils venaient à s'égarer, ne laissant jamais une faute sans punition ; à tel point qu'une fois, pour avoir adoré l'idole de Phogor, vingt-quatre mille d'entre eux périrent en un jour par le glaive. Et comme si cela ne suffisait pas, Dieu ordonna que tous les princes du peuple fussent mis en croix pour n'avoir pas empêché une telle prévarication. Nous voyons donc clairement, dans ces différents exemples, se manifester ces deux grandes perfections de Dieu, la miséricorde et la justice : la première laisse pleinement intacts les droits de la seconde, et réciproquement. Par là nous voyons aussi combien Dieu lui-même est parfait dans l'exercice de tous ses attributs.

I.

La miséricorde et la justice de Dieu sont montrées d'une manière spéciale dans les faveurs et les châtiments que reçut le saint roi David; puis, de la beauté des Psaumes.

Si l'homme s'applique, après cela, à étudier la partie historique des livres saints, il y trouvera l'accomplissement de cette grande vérité. Là se présenteront à ses yeux, d'une part, des biens si considérables et de telles prospérités que le Seigneur accorde aux justes; et, d'autre part, des fléaux si terribles et de si grandes calamités qui deviennent le partage des méchants, qu'il sera saisi et d'une profonde admiration et d'une terreur profonde: Alors il comprendra mieux que jamais à quel point les premiers sont aimés de Dieu, à quel point les seconds, à raison de leur malice, lui sont en abomination; quel est le prix qu'il attache à la vertu, quelle est l'horreur qu'il éprouve pour le vice. Et pour ne pas multiplier ici les exemples de cette nature, nous nous bornerons à considérer sous ce double aspect le roi David. Les biens et les honneurs dont il fut comblé, les victoires qu'il remporta, l'agrandissement de sa puissance et de ses richesses, tant que ce roi se montra fidèle à Dieu, les magnifiques espérances qui lui furent même données pour tous ses descendants, qui pourrait les retracer d'une manière équivalente? Mais, par contre, lorsque ce même roi s'oublia jusqu'à s'emparer d'une femme étrangère, de quels fléaux ne fut-il pas châtié?

En premier lieu, bientôt après qu'il fut tombé dans la désobéissance, Dieu permit que tout le royaume se révoltât contre le monarque prévaricateur : On prit les armes pour lui ravir en même temps la couronne et la vie, calamité la plus affreuse qui puisse frapper un souverain. Nous le voyons alors obligé de sortir de sa ville capitale, puis gravir les flancs d'une montagne, lui et le petit nombre de ceux qui s'étaient attachés à sa suite, les pieds nus, la tête voilée, les yeux en larmes. Là un de ses ennemis particuliers, du haut de cette même montagne, l'accable d'injures et de calomnies, le traite de tyran, d'usurpateur, d'homme de sang, et lui jette à la face, qu'il subit tous ces revers présents à cause des péchés dont il s'est rendu coupable. II *Reg.* XVI.

En second lieu, pour une femme, qu'il déshonore en secret, et pour la femme encore d'un de ses serviteurs, il vit, par une permission divine, un de ses propres fils porter, à la face de l'univers, le déshonneur dans sa maison et déshonorer ses propres femmes; et pour ce serviteur qu'il avait fait mettre à mort, non-seulement il voit mourir l'enfant qui avait été le fruit de son crime, mais encore trois de ses fils sont exterminés par le fer : La mort de l'un d'eux, de celui-là même qui avait levé contre lui l'étendard de la révolte, lui fit éprouver une si vive douleur, à la pensée que ce malheureux enfant mourrait en état de péché mortel et s'en allait en enfer, qu'il protestait, en versant des larmes intarissables, en poussant des soupirs déchirants, qu'il eût désiré mourir pour sauver cet enfant rebelle. Et toutes ces douleurs, il les souffrit après avoir fait pénitence de son péché, après l'avoir expié par des pleurs abondantes et le retour le plus sincère.

Une autre fois, enorgueilli de sa puissance, il ordonna de faire le dénombrement des hommes de guerre qu'il comptait dans son royaume; et Dieu lui tua en un jour soixante mille de ses serviteurs; il en eût fait périr un plus grand nombre, si le monarque repentant n'eût désarmé la colère divine par ses larmes et ses gémissements, en s'offrant lui-même à la mort pour tout son peuple. Qui peut lire avec attention ces histoires sacrées, et ne pas voir la puissance des raisons qui portent l'homme à l'amour et à la pratique de la vertu, à l'horreur et à la fuite du vice, puisque l'une jouit de tant de faveurs, et que l'autre est punie par tant de calamités? Nous voyons encore par là combien les saintes lettres nous conduisent à la connaissance de Dieu d'une manière encore plus efficace que le spectacle de la création, puisqu'elles nous donnent des notions plus distinctes de la justice et de la bonté divines, puisqu'elles nous montrent plus à découvert le tendre amour que le Seigneur a pour les bons et la haine qu'il porte aux méchants considérés comme tels. Est-il une connaissance capable de mieux nous inspirer à nous-mêmes l'amour et la crainte de Dieu?

C'est de la pénitence de David que sont nés les Psaumes : Nous avons là d'admirables formules pour louer le Créateur, lui

rendre grâce de ses bienfaits, lui demander son secours dans toutes les nécessités qui nous accablent; ils nous font pénétrer plus avant dans la connaissance de ce divin Seigneur, en nous révélant l'excellence et la beauté de ces œuvres, des œuvres de la nature aussi bien que de celles de la grâce. N'est-ce pas là l'objet de presque tous ces sublimes cantiques? Quoi de plus propre à réveiller dans nos cœurs les sentiments d'amour, de crainte et de révérence que nous devons à cette infinie Majesté, et qui sont comme le magnifique résumé de toute la philosophie chrétienne? Cette philosophie se résume, en effet, en deux choses principales : la première est d'éclairer notre entendement par une connaissance progressive de la beauté increéee; la seconde, d'enflammer notre cœur par l'amour et la crainte de son saint nom. De ces deux choses, la première a la seconde pour fin, par la raison que celle-ci est la plus importante. La simple connaissance de Dieu, sans la correspondance et l'action de notre volonté, ne serait pour nous que d'un bien faible avantage. Aussi tous les Psaumes vont-ils en définitive à cette seconde puissance de notre être, la volonté, comme au mobile qu'il faut mettre en jeu pour le bien de notre être tout entier. C'est pour cela que l'Eglise les met incessamment dans notre bouche, et la nuit et le jour; elle veut qu'ils nous accompagnent à notre coucher, à notre lever, à nos repas du matin et du soir : Elle espère que par ce continuel exercice nous ajouterons constamment le feu au feu, la lumière à la lumière, la dévotion à la dévotion, et que de la sorte, prenant chaque jour de nouveaux accroissements, l'amour et la crainte, comme deux ailes enflammées, emportent notre âme vers le Créateur.

II.

Des livres sapientiaux, des écrits des prophètes, et des Evangiles.

Après les psaumes se présentent les livres appelés sapientiaux. Il me suffira de dire que ces livres forment un corps de philosophie morale qui n'a pour auteur, ni Aristote, ni Platon, mais l'Esprit-Saint lui-même. Sans recourir à des discussions, à des définitions et à des syllogismes, sans exposer la diversité des opi-

nions, ce Maître nous enseigne à conduire et à règler notre vie, dans le temps de la prospérité, comme en celui de l'adversité. Les avis, les conseils qu'il nous y donne sont d'une telle variété que, dans toutes les conjonctures de la vie, nous y trouverons infailliblement les lumières et les enseignements nécessaires. Ces livres pressent, par une foule de raisons, l'homme de pratiquer la justice ; et ils lui indiquent les œuvres les plus propres à l'introduire dans cette voie ; en quoi consiste l'abrégé de toute la sagesse chrétienne. Pour les personnes qui désirent sérieusement une vie vertueuse, ces livres devraient être continuellement dans leurs mains. Elles y trouveront en abondance des lumières pour leur entendement, de la dévotion pour leur volonté, un remède pour leurs blessures, des instructions salutaires pour la direction de leur vie. Les livres sapientiaux offrent encore une particularité remarquable ; c'est qu'il n'y a point de ligne qui ne possède quelque sentence frappante et éminemment pratique. Dans une infinité d'autres ouvrages, il faudra parcourir quelquefois des pages entières avant de rencontrer un passage substantiel. Ici, toute parole a son utilité, toute phrase contient un avis profitable, est une véritable pierre précieuse. Ces livres, en un mot, forment en quelque sorte, la récapitulation abrégée de toute la sainte Ecriture.

Viennent ensuite les prophètes. Comme ils s'occupent principalement de l'avenir, ils sont spécialement chargés de promettre de grandes récompenses aux observateurs de la loi de Dieu, et de menacer les prévaricateurs de terribles et épouvantables châtiments. Tous leurs écrits nous en offrent la preuve : quiconque lira, entr'autres, les chapitres cinquième et sixième d'Ezéchiel que nous avons cités ailleurs, y verra de si effrayantes menaces adressées par le Seigneur aux impies que, eût-il un cœur de pierre, il en sera néanmoins saisi de stupeur et terrifié. Par la première de ces choses, à savoir, par les promesses, les prophètes se proposent de porter le cœur des hommes à l'amour de Dieu et de la vertu ; par la seconde à savoir, par les menaces, ils se proposent de le porter à la crainte de la divine justice et à l'horreur du péché. Mais si l'on approfondissait avec soin ce sujet, on ver-

rait que les menaces sont un motif d'aimer Dieu tout aussi efficace que les promesses. Les unes et les autres ont toutes le même principe, l'immense bonté du Seigneur : c'est en conséquence de cette bonté que le Seigneur hait et châtie les pécheurs, de même qu'il aime et récompense les justes. Or, dès que ces deux choses mettent également en relief la grandeur de la bonté divine, dont la considération fournit un des motifs les plus efficaces et les plus puissants que nous ayons d'aimer le Seigneur; il s'ensuit naturellement que le langage terrifiant de ses menaces nous presse autant de l'aimer que le langage persuasif de ses promesses.

Nous découvrons encore dans ces mêmes écrits, sous un autre aspect, l'immensité de la bonté divine. Comme il désirait le salut des hommes ce Dieu qui a chargé tant de prophètes, et à des intervalles aussi rapprochés, de leur dénoncer l'énormité de leurs crimes, et le courroux dont ils allaient subir les redoutables effets s'ils ne venaient à résipiscence! C'était peu pour lui de leur exposer ces vérités avec d'énergiques paroles : il cherchait encore des moyens de les leur inculquer d'une façon plus sensible. Ainsi, il ordonne à Jérémie de paraître en public avec une chaîne au cou; image frappante de la captivité et de l'esclavage où son peuple allait être réduit. *Jerem.* XXVII. Il lui ordonne également de briser un vase d'argile sous les yeux de ses concitoyens, pour leur figurer la ruine à laquelle ils étaient voués. *Ibid.* XIX. A Isaïe, il ordonne de marcher sans vêtement, en figure du dénùment complet qui devait être le partage des Juifs lorsqu'ils seraient transportés sur la terre étrangère. *Isa.* XX. De son côté, Ezéchiel reçoit l'ordre de se couper la barbe, et d'en faire trois parts : l'une devait être brûlée en présence du peuple; l'autre devait être hachée; la troisième devait être jetée au vent. En outre, le Prophète devait tirer une épée hors du fourreau; tout cela, pour représenter les maux et les calamités diverses qui allaient fondre sur la nation Juive. *Ezech.* V. Ces exemples font ressortir en même temps, et la bonté infinie de ce Dieu qui s'efforçait d'éloigner par tant de moyens les hommes du péché et d'arrêter ainsi les coups de sa propre colère, et la grandeur de

sa justice qui accomplissait ces menaces effrayantes, quand les hommes s'opiniâtraient dans le crime. Mais une des choses les plus admirables dans les écrits des prophètes, c'est l'énergique et haute éloquence avec laquelles ces hommes divins faisaient ressortir ce qu'il y a d'ingratitude et de difformité dans l'offense du Seigneur. Lisez les quatorze premiers chapitres de Jérémie : si vous connaissez les règles de l'art oratoire, vous verrez que ce grand orateur inspiré par l'Esprit-Saint défend la cause de Dieu contre les méchants avec tant d'éloquence, en un langage si magnifique, par des raisonnements et des figures si variées, employant tantôt les caresses, tantôt les menaces, tantôt citant en exemple les autres nations, et rappelant d'une manière expressive à quel point elles poussaient les désordres hideux et les abominations de leur idolâtrie; il rapelle enfin avec tant d'onction les bienfaits de la Providence, que l'éloquence de Cicéron et de Démosthène n'approche pas de cette mâle et sublime éloquence. Encore l'éloquence du Prophète n'était-elle pas une éloquence, dans le sens restreint du mot; son art n'était-il pas un art, puisque le Saint-Esprit était son unique maître. C'était l'Esprit divin qui, après lui donné un vif sentiment de la grandeur de ces maux, lui suggérait également les paroles et le langage en rapport avec ce sentiment. Il eût été impossible à l'homme d'arriver par lui-même à sentir aussi profondément ces choses et à les exprimer aussi bien; surtout à un homme qui n'aurait pas été initié aux arts et aux sciences humaines. Or, tels étaient communément les prophètes. L'Esprit de Dieu qui les animait leur donnait donc cette grande douleur et ce vif sentiment à l'occasion des crimes commis, en même temps que des paroles et des figures capables de rendre ce qu'ils ressentaient.

Et la doctrine contenue dans les saints Evangiles, qui essaiera ou qui sera capable d'en faire l'éloge qu'elle mérite ? Les enseignements dont les autres livres inspirés sont remplis, nous ont été transmis par la bouche des serviteurs de Dieu. Mais les enseignements évangéliques, nous les avons reçus de son Fils unique lui-même, envoyé pour être le maître et le Docteur des hommes. L'excellence de sa doctrine faisait dire au psalmiste que la grâce

du Saint-Esprit avait été répandue sur ses lèvres. *Psalm.* XLIV. Remarquons, en premier lieu, la sainteté et la pureté de cette doctrine. Elle abolit promptement toutes ces permissions et ces tolérances dont la loi mosaïque était pleine, telles que la permission d'avoir plusieurs femmes, de répudier son épouse, de prêter à usure aux étrangers. C'est à bon droit que le prophète Isaïe donnait, entr'autres noms, au Fils de Dieu, celui de conseiller; *Isai.* IX; car le Sauveur nous a laissé, soit dans ses œuvres, soit dans ses paroles, une multitude de conseils dont l'observation conduit à la perfection de la vie évangélique. On y voit le Sauveur béatifiant la pauvreté d'esprit, la miséricorde, la mansuétude, l'amour de la paix et la pureté de cœur. Il déclare bienheureux les hommes qui ont faim et soif de la justice, c'est-à-dire, qui désirent s'acquitter complètement de leurs devoirs envers leur Créateur, ceux qui pleurent sur leurs propres péchés et sur les péchés d'autrui, ceux qui souffrent des persécutions, ceux qui sont en butte aux malédictions et aux injures parce qu'ils veulent accomplir les lois et les obligations auxquelles ils sont sujets. Là se trouve recommandée la mortification de toutes les affections désordonnées à l'égard des parents, des proches, des amis, des honneurs, des dignités, et des biens temporels de cette vie. *Matth.* v, *Luc.* XIV. Là, Notre-Seigneur nous signale les dangers de l'amour-propre, et nous prêche une sainte haine contre nous-mêmes, c'est-à-dire, contre nos mauvaises inclinations. Là, il nous enseigne à imposer à notre chair le joug et le frein nécessaires pour vivre conformément aux lois de l'Esprit : « Celui qui veut venir après moi, s'écrie-t-il, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car quiconque aimera trop sa vie, la perdra ; et quiconque la perdra à cause de moi, la sauvera. » *Luc.* IX, 23-24. C'est encore là qu'il nous recommande la simplicité de la colombe, la prudence du serpent, la douceur de l'agneau, l'humilité de l'enfance. *Matth.* x, XVIII. C'est là qu'il nous prêche instamment la pureté d'intention dans nos bonnes œuvres, et la fuite sérieuse de la vaine gloire et des dangers qu'elle entraîne après elle ; car elle se sert de nos bonnes œuvres elles-mêmes pour nous induire en tentation. Il nous en signale surtout ce péril

quand nous aurons à jeûner, à prier et à faire l'aumône; il ne veut pas que notre main gauche sache ce que donne notre main droite; si nous l'écoutons, nous ferons de préférence du bien à ceux desquels nous n'avons rien à attendre en retour du bienfait reçu. *Matth.* VI.

En même temps que par ses paroles il nous enseigne le chemin du ciel, le Sauveur se présente à nous comme un miroir sans tache de toutes les vertus, un modèle d'humilité, de mansuétude, de douceur, de patience, de miséricorde, de courage, de zèle pour la gloire de Dieu, de compassion pour nos misères, de désir de notre salut, et principalement de charité; portant l'amour jusqu'à vouloir expirer sur la croix, après une vie passée dans les persécutions et dans les souffrances. Nous verrons, dans le récit évangélique, les remèdes que la puissance infinie du Seigneur a su toujours apporter à tous les maux et à tous les besoins. Nous y verrons en même temps la faiblesse apparente de l'Homme-Dieu, quand il s'agit de se défendre contre les injustices dont on l'accable : tantôt il se cache aux yeux de ses ennemis; tantôt il fuit devant eux, soit en Egypte avec sa mère, soit au désert avec ses disciples; évitant ainsi de combattre de front la haine de ses adversaires; et nous montrant par cette conduite, avec quelle condescendance et quelle générosité nous devons nous conduire envers le prochain, et avec quelle rigueur nous devons nous conduire envers nous-mêmes. Quelle douceur, quelle aménité, quelle bonté il témoigne dans l'exercice de toutes ces vertus! En les pratiquant, il offre à nos regards une image parfaite de la substance et des attributs de son Père. Tel le Fils se présente à nous, tel est aussi le Père : L'un et l'autre traitent les âmes humbles avec le même amour, avec la même douceur, avec la même miséricorde; l'un et l'autre traitent avec la même sévérité les âmes orgueilleuses et perverses.

III.

Des Epîtres de saint Paul.

Il n'est pas moins difficile au langage humain d'expliquer la sublimité de la doctrine renfermée dans les Epîtres de saint Paul.

On peut dire d'abord avec fondement du grand apôtre qu'il a été l'interprète et le commentateur de l'Evangile. Les évangélistes se bornent à raconter, en un style simple et clair comme la vérité, la vie et la passion du Seigneur, sans faire ressortir la grandeur de ces bienfaits et de ces mystères. Mais à cette voix simple est venue se joindre, par l'ordre de Dieu, une voix céleste, une voix angélique, une voix divine, un chantre divin qui, harmonisant la simplicité du chant primitif, a produit des accords si suaves et si mélodieux qu'ils charment les âmes et les remplissent de suprêmes délices, lorsqu'elles sont purifiées et préparées à sentir la grandeur de ces mystères adorables. Les écrits de saint Paul nous découvrent premièrement les trésors de la bonté et de la miséricorde infinie du Père éternel : c'est par un moyen aussi admirable que l'incarnation et la passion de son Fils, que Dieu a voulu porter remède à nos maux, effacer notre opprobre, nous rappeler de la mort à la vie, et nous admettre à la participation de sa gloire. *Ephes.* II. « La bénignité et la tendresse de Dieu notre Sauveur sont apparues au monde, dit l'apôtre. Il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous avons faites, mais par sa miséricorde. » *Tit.* III, 43.

Que la charité du Christ envers les hommes a été grande ! Il a voulu mourir non-seulement pour les justes, mais aussi pour les pécheurs ; non-seulement pour ses amis, mais encore pour ses ennemis, pour ceux-là mêmes qui ont répandu son sang : c'est par ces considérations que l'apôtre nous exhorte à aimer celui qui nous a tant aimés, et à lui témoigner notre reconnaissance pour ses bienfaits infinis. *Rom.* V.

Ce qui résulte de ces enseignements, c'est encore une frayeur inévitable et salutaire, à la pensée d'user avec négligence des trésors de grâce que Dieu a mis à notre disposition. L'apôtre ne confirme et n'encourage pas moins notre espérance en ajoutant que Dieu nous ayant donné son propre Fils, il ne nous refusera rien à cause de lui. *Rom.* VIII. Comment, après un bienfait d'une telle valeur, pourrait-il ne pas nous accorder des bienfaits d'une valeur beaucoup moins considérable ! Nous sommes invités à pratiquer l'espérance aussi bien que la charité, dans tous les

passages où les richesses et les biens inestimables dont nous sommes redevables au Christ sont signalés à notre attention. Jésus est, au témoignage de saint Paul, notre avocat, notre propitiation, notre pontife, notre grand prêtre, notre justice, à savoir, l'auteur de notre justice, notre sanctification et notre rédemption. *Hebr.* II, IV, V; I *Corinth.* I. De là pour nous l'obligation d'avoir en horreur les péchés, parce que ce sont les véritables bourreaux qui ont cloué le Fils de Dieu à la croix. Aussi toutes les fois que nous péchons, nous renouvelons, autant qu'il est en nous, dit l'apôtre, les tourments de la passion. *Hebr.* VI.

La mortification de notre chair avec ses appétits et ses vices est une des recommandations de saint Paul, c'est le moyen qu'il nous indique pour imiter d'une certaine manière Celui qui, afin de nous sauver, consentit à être crucifié. Voilà pourquoi il prétendait ne savoir qu'une chose : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, leçon qu'il apprenait du Sauveur lui-même, et dont il usait pour sa propre sanctification et pour celle du monde. C'est pourquoi il ne se glorifiait qu'en une seule chose, en la croix de son maître, dans la contemplation de laquelle il trouvait tant de lumière, tant de sagesse, tant de consolation, tant de motifs d'aimer Dieu, tant de force pour souffrir en son honneur, enfin une source si précieuse de grâces qu'il attachait aussi peu d'importance aux faveurs et aux persécutions du monde qu'y en eût attaché un homme déjà mort et crucifié. Toutes ces raisons lui inspirent ces paroles dans lesquelles il exprime l'excellence de cette œuvre du Seigneur. « Certes, s'écrie-t-il, c'est quelque chose de grand que ce mystère d'amour manifesté dans la chair du Fils de Dieu, autorisé par l'esprit, dévoilé aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, élevé dans la gloire. » I *Timoth.* III, 16. Telle est la magnifique harmonie que cet instrument de l'Esprit divin a brodée sur le simple chant de l'Evangile : tels sont les motifs qu'il en a tirés pour nous faire connaître le Seigneur, et pour nous déterminer à placer en lui toutes nos espérances et tout notre amour, à mortifier notre chair, à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

IV.

De quelques points particuliers de la doctrine morale de l'Apôtre. Des conditions requises pour comprendre les saintes Ecritures.

La doctrine chrétienne se divisant en deux parties dont la première s'occupe du mystère du Christ, tandis que l'autre, appelée partie morale, s'occupe de la règle de notre vie ; il est à remarquer que l'Apôtre est également admirable dans l'une et dans l'autre de ces parties, et qu'il justifie sous tous les rapports le titre de Docteur des nations, qui lui a été donné. En général, les préceptes moraux occupent la fin de ses Epîtres. Ces préceptes sont d'autant plus avantageux qu'ils s'appliquent à des circonstances plus particulières. Vous y trouverez des règles touchant les devoirs réciproques des parents et de leurs enfants, des femmes et de leurs maris, des maîtres et des serviteurs, des supérieurs et des inférieurs. Les évêques, les prêtres, les diacres et tous les ministres de l'Eglise y verront ce qu'ils doivent être. I *Timoth.* III ; *Tit.* I et II ; I *Timoth.* II et V ; I *Corinth.* VII. L'Apôtre parle aussi des devoirs des femmes mariées, des vierges, des veuves, et de quelle manière celles-ci pourront être assistées en leurs besoins. C'est une chose surprenante de voir combien les enseignements sortis de la bouche de cet homme qu'éclairait le Saint-Esprit, sont adaptés à la diversité des conditions et des personnes. Aux riches il recommande de ne pas se nourrir de superbes pensées, de ne pas mettre leur confiance dans leurs richesses, mais de la mettre en Dieu seul. I *Timoth.* VI. Aux vieillards il recommande d'éviter les excès dans le boire et le manger auxquels les expose la faiblesse de leur âge. *Tit.* II. Aux veuves il conseille de prier et la nuit et le jour, afin de retrouver dans le Seigneur ce qu'elles ont perdu en la personne de leurs maris. C'est ainsi qu'il parcourt les diverses conditions et qu'il en précise les obligations respectives.

Les réflexions qui précèdent donneront au lecteur chrétien une idée de l'excellence de la sainte Ecriture. Mais le Sauveur nous indique le moyen de la comprendre beaucoup mieux, dans ces paroles qu'il adressait au peuple : « Si quelqu'un veut faire la vo-

lonté de mon Père, il sera bientôt convaincu que ma doctrine vient de celui qui m'a envoyé. » *Joan.* VII, 17. Il résulte de ces paroles que l'homme à qui il appartient de prononcer avec impartialité et en connaissance de cause sur l'excellence et la vérité de la doctrine de Jésus-Christ, est celui qui s'efforce d'accomplir la volonté de Dieu, et d'observer fidèlement ses commandements. De même que pour apprécier la véritable saveur des aliments, il faut que le palais soit sain ; de même il est nécessaire que le palais de l'âme le soit aussi, pour apprécier la saveur de la doctrine des saintes Ecritures. Si le malade dont le palais est enflammé ou rempli d'humeurs mauvaises, ne peut juger de la qualité des mets ; les hommes de mœurs corrompues, les hommes qui chérissent le mal, qui détestent la vertu, ne sont pas non plus bons juges de la doctrine qui, enseignant à bien vivre, condamne par cela même leurs habitudes et leur vie déplorables. Comment l'orgueilleux approuverait-il une doctrine d'humilité, l'impudique une doctrine de chasteté, l'irascible une doctrine de mansuétude, l'envieux une doctrine de charité, l'avare une doctrine de libéralité? Quand le divin Maître flétrissait dans ses prédications l'avarice, les pharisiens infectés de ce vice, l'accablaient de moqueries. *Luc.* XVI. Le véritable juge de la bonne doctrine est donc l'homme vertueux, celui dont aucun vice n'a corrompu le goût spirituel. Tel est le juge que reconnaît le Seigneur. Mettez devant un homme de ce genre toutes les lois qu'il y a eues au monde ; il reconnaîtra, éclairé par une lumière supérieure en éclat à celle du jour, que la loi du Christ l'emporte incomparablement sur toutes les autres par sa vérité, par l'esprit divin qui l'anime, par sa sainteté : il reconnaîtra qu'elle est en rapport de conformité beaucoup plus parfaite avec le flambeau de la raison allumé par le Créateur en nos âmes, qu'elle honore Dieu davantage, qu'elle sert mieux les intérêts de l'homme, et qu'elle combat plus efficacement ce qu'il y a de désordonné dans notre chair et dans nos convoitises. Oui, chargez l'homme vertueux de juger cette cause, et la doctrine chrétienne n'hésitera pas à comparaître devant son tribunal.

Quelle prérogative remarquable pour la religion chrétienne d'enseigner une doctrine si salutaire, si universelle, si merveil-

leuse et si propre à diriger la conduite de la vie ! Un autre caractère de cette doctrine, c'est de n'exprimer que la vérité. Prenez les ouvrages des philosophes, même ceux de Platon et d'Aristote, que les anciens estimaient les deux yeux et la lumière du monde; vous y noterez toujours quelques erreurs; tandis que vous n'en trouverez aucune dans la philosophie chrétienne. D'où il suit que la doctrine des premiers est humaine, puisqu'elle est défectueuse comme l'homme lui-même; et que la doctrine chrétienne est divine, puisqu'elle est exempte et affranchie de toute erreur. A ce caractère admirable s'en joint un autre tout aussi frappant; je veux parler de la concorde parfaite qui règne entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Tout ce qui est promis dans celui-là est accompli dans celui-ci. C'est une preuve de laquelle il résulte, ainsi que de la précédente, que la doctrine renfermée dans ces livres est révélée et divine. Après cela, quelle comparaison établir entre ces enseignements émanés du ciel, et le Talmud des Juifs, l'Alcoran des mahométans, livres remplis des fables et des mensonges les plus grossiers ?

Or, dans ce jardin dont les fleurs ne se flétrissent jamais, le chrétien vertueux pourra se promener à son aise, et y cueillir des fleurs non moins utiles qu'odorantes : à savoir, des sentences et des enseignements dont l'observatio nle rendront agréable à son Créateur. C'est la table abondante et chargée de mets dont parle le Roi-Prophète, quand il dit : « Vous avez préparé, Seigneur, une table en ma présence, où je puise des forces contre mes persécuteurs. » *Psalm.* XXII, 6. A cette table l'homme trouvera un aliment pour son âme, des lumières pour sa vie, un baume pour ses plaies, un secours dans ses tentations, un soulagement dans ses épreuves. « Tout ce qui a été écrit, disait l'Apôtre, l'a été pour notre consolation; afin que nous concevions une ferme espérance par la patience et les consolations que nous puisons dans l'Ecriture. » *Rom.* XV, 4. J'observerai en finissant que ce dernier avis s'adresse, non pas à tout le monde indifféremment, mais aux âmes humbles, à celles qui ont déjà une connaissance approfondie de la doctrine catholique.

CHAPITRE X.

Huitième excellence de la religion chrétienne : vie pure que mènent les personnes qui en professent et pratiquent les maximes.

La religion qui est parfaite et véritable, doit offrir un autre caractère, celui de rendre bonnes et vertueuses les personnes qui la mettent en pratique. Il faut appliquer à la religion et à la loi chrétiennes les règles que l'on applique aux divers arts de la vie humaine. Nous donnons le nom de meilleur pilote à celui qui conduit le mieux un vaisseau; le meilleur médecin est celui qui soigne et guérit le mieux ses malades. Or, le propre de la religion étant d'honorer Dieu, de rendre les hommes vertueux, en les détournant des vices par ses défenses et par les châtiments qui en sont la sanction; il s'ensuit que la plus parfaite religion sera celle qui produira avec le plus d'efficacité ce résultat.

Ce privilége, la religion chrétienne le possède d'une manière beaucoup plus marquée que toutes les autres religions. C'est elle qui a donné au monde la plus nombreuse légion de saints et vertueux personnages. Pour mettre ce point en lumière, nous parlerons en premier lieu du spectacle que présentait la primitive Eglise, lorsque le sang du Christ venait d'être fraîchement répandu, lorsqu'on se souvenait encore des prodiges qu'il avait opérés, des enseignements des apôtres et de leurs collaborateurs, qui tous travaillaient dans le même esprit à jeter les fondements de l'Eglise, à planter et à cultiver la vigne du Seigneur. Mais il faut, pour apprécier la grandeur de cette œuvre, décrire l'état où se trouvait le monde avant la prédication de l'Evangile. On en aura une idée par ce qu'écrivait saint Paul aux Ephésiens: « Ce que je vous demande, c'est de ne pas vivre à la façon des gentils, qui ont l'esprit plein de ténèbres, entièrement éloignés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance où ils sont plongés, et de l'aveuglement de leur cœur. N'ayant aucune espérance, ils s'abandonnent à l'impudicité, et suivent en toutes choses les inspirations de l'impureté et de l'avarice. » *Ephes.* IV, 17, 18. Le principe de ces désordres était double : Premièrement, n'attendant ni

les châtiments ni les récompenses d'une autre vie, le frein de la crainte de Dieu ne les détournait pas du mal; en second lieu, comme à la place du Dieu véritable, du Dieu source de toute sainteté et de toute pureté, ils adoraient des divinités impures et souillées, auxquelles ils attribuaient toute sorte d'horreurs et d'abominations, ils ne voyaient aucun mal à marcher sur leurs traces et à reproduire leurs infamies. Ainsi, le monde n'était à cette époque qu'un bourbier infect, qu'une fange théâtre des plus dégoûtantes orgies, un réceptacle de toutes les fourberies, de toutes les iniquités, de tous les crimes dont le cœur humain est capable. Le règne de l'idolâtrie entraînait avec lui le règne de tous les vices; car il en est, suivant le Sage, la cause, le principe et la fin. *Sap.* XIV. A cause de cela, Isaïe assimile les hommes de ce temps aux dragons, aux serpents, aux loups, aux ours, aux lions et aux basilics. Le monde, il l'appelle un désert, une solitude stérile, une contrée sans chemins et sans culture, où l'on ne voit que des ronces, des épines, des cavernes de reptiles, et des repaires de bêtes féroces. *Isai.* XIII et XXXIV.

Tels étaient donc les hommes, tel était le monde, lorsque le Christ par la grâce et par la prédication de son Evangile, changea les loups en brebis, les lions en agneaux, les serpents en colombes, les arbres stériles et sauvages en arbres féconds et propres à se couronner des fruits de la vie éternelle. Par cette transformation fut accomplie l'antique prophétie dans laquelle Isaïe annonçait que le désert serait changé en un lieu infiniment agréable, et la solitude en un verger de délices. *Isai.* XXXV et XLIII. Ezéchiel ajoutait que les voyageurs, à la vue de ces changements merveilleux, s'écrieraient : « Oui, cette terre inculte est devenue un vrai jardin de délices, » *Ezech.* XXXVI, 35; image de la sainteté que la grâce et la prédication évangéliques devaient faire fleurir dans le monde. Si vous désiriez connaître quelques faits à l'appui de cette vérité, lisez les historiens ecclésiastiques, la vie des pères du désert et ce qui concerne les ordres religieux : une foule de saints y apparaîtront à vos yeux. Vous y verrez des pontifes, des confesseurs, des vierges très-pures qui, dans un corps de chair, ont triomphé du monde; tous ces personnages sont remarquables

par la sublimité de leurs vertus; vous y verrez des moines sans nombre, les uns menant, dans des monastères, une vie angélique, les autres séparés de la société de leurs semblables, et habitant un désert où ils menaient une vie plus qu'humaine.

A quiconque lira l'histoire de tous ces pieux chrétiens racontée par de très-graves auteurs, il ne faudra pas de témoignage plus exprès en faveur de la supériorité de notre religion. Parmi ces saints, il y en avait qui passaient des nuits presque entières sans sommeil et sans d'autre lit que le sol. Les cellules de quelques religieux étaient si étroites qu'elles ressemblaient plutôt aux sépulcres des morts qu'à l'habitation des vivants. Plusieurs usaient pour tous aliments, de pain, de sel, de racines et d'herbes crues. Manger une chose cuite, était, d'après saint Jérôme, du luxe chez les moines. Leur pauvreté, dans les vêtements comme en toute chose, était la plus grande qui se puisse imaginer. Ils étaient si détachés du monde et de toute affection humaine, qu'ils se refusaient à recevoir et à entretenir leurs propres sœurs, quand elles venaient les visiter. Que dire de ce désir insatiable de converser avec Dieu le jour et la nuit, sans éprouver jamais ni lassitude ni dégoût? Que dire de leur foi et de la confiance illimitée qu'ils avaient en Dieu; de cette foi qui soumettait à leur parole les lions et les bêtes féroces, et qui frappait de mort les serpents et les dragons? Que dire de leur vif amour de la solitude, de leur empressement à fuir loin des hommes, quand la réputation de leurs vertus et de leurs miracles se répandait autour d'eux, pour ne pas perdre un moment des rapports suaves qu'ils avaient avec Dieu? Ce sont des choses si admirables et tellement au-dessus de la nature, qu'elles supposent nécessairement une assistance surnaturelle et une faveur très-particulière de Dieu. Aussi, constituent-elles un témoignage formel touchant l'excellence de notre religion et de notre foi. Mais ce sujet recevra en son lieu de plus considérables développements.

I.

De la constance des martyrs. — Excellence des vertus pratiquées dans la loi chrétienne.

Une autre preuve de la sainteté qui régnait en cet âge d'or, c'est la multitude des martyrs de ce temps : l'idolâtrie fut déracinée dans le monde, et la foi et la connaissance du vrai Dieu y grandirent à sa place. Quant au nombre de ces glorieux athlètes, à la cruauté des tourments qu'ils eurent à souffrir, aux victoires éclatantes qu'ils remportèrent, au triomphe glorieux qu'ils obtinrent sur le prince du monde et sur l'enfer, il n'y a pas de parole capable de le raconter; c'est à peine si l'on peut y ajouter foi. Au reste, comme ce sujet beaucoup trop vaste ne saurait être dignement exposé dans un cadre restreint, nous le renverrons à un autre endroit de cet ouvrage.

La foi et la constance incomparable des martyrs suffisent pour montrer combien étaient grandes la vertu et la sainteté des chrétiens, qui aimaient mieux souffrir les plus horribles tourments que de tomber un instant dans la disgrâce de leur Créateur. C'est leur sainteté qui était le principe de leur courage. Le Sauveur lui-même nous le déclare dans ces paroles prononcées à la fin de ce discours sur la montagne où il avait énoncé les principales maximes de la vie évangélique : « Celui qui écoute mes paroles, disait-il, et qui les met en pratique, est semblable à un homme qui bâtit sa maison sur le roc. La pluie est descendue, les fleuves ont débordé, les vents ont soufflé sur cette maison, et elle n'est point tombée parce qu'elle était fondée sur la pierre. » *Matth.* VII, 24, 25. Cette pierre inébranlable, c'est le courage que la grâce fait naître de la pratique de toutes les vertus, et en particulier, de la pratique de la charité. « Les grandes eaux n'ont pu éteindre la flamme de la charité, dit le Cantique des cantiques ; et les fleuves n'ont pu l'entraîner. » *Cant.* VIII, 7. Mais cette sainteté qui produit un courage si remarquable, d'où procède-t-elle elle-même, sinon de la croyance et de la profession chrétienne, où nous trouvons des secours assez puissants pour nous permettre

de nous élever au-dessus de la nature humaine, et pour nous transformer en êtres célestes et divins ?

On nous objectera peut-être que l'on a eu aussi parmi les philosophes des hommes continents et vertueux. A cette objection je réponds premièrement que la parfaite vertu n'existe qu'à la condition d'avoir Dieu pour fin et de se proposer sa gloire. « A quoi sert-il de bien vivre, disait saint Augustin, si la béatitude n'en est pas la conséquence? » *Contra Academ.* I, 2. On a beaucoup loué la continence de Socrate. Platon, son disciple, auquel Quintilien emprunte le même trait, rapporte que Alcibiade, un des jeunes hommes les plus beaux de son temps, lui ayant proposé de s'abandonner complètement à lui, Socrate ne voulut pas user de la liberté qu'on lui offrait de plein gré. Certes, c'est un exemple digne d'admiration que ce mépris du grand philosophe pour un vice qui fait aujourd'hui parmi les hommes tant de ravages. C'est une vertu bien louable à tous égards que la vertu dont ce vice abominable ne ternit pas la beauté. On pourrait citer encore la continence que les vestales observaient à Rome. Mais que sont ces faits en comparaison de ces légions de nobles jeunes filles qui, dans toutes les parties de la chrétienté, ont consacré à Dieu leur virginité et dédaigné la fortune et les établissements les plus séduisants? Il y a eu encore à Rome des citoyens qui n'ont pas en maintes circonstances hésité à donner leur vie pour la patrie. Que sont-ils encore auprès de ces milliers d'hommes, de femmes, d'enfants et de vierges délicates qui ont été mis en pièces, non pour le salut temporel de la patrie, mais pour la gloire et l'honneur de leur Créateur ? Il y a eu des mères qui ont vu leurs enfants déchirés sous leurs propres yeux, et qui ont aimé mieux les voir dans les supplices que de les voir transgresser leur foi envers le Seigneur. Tout ce que l'on raconte du courage humain n'est-ce pas une ombre vis-à-vis d'un courage pareil ?

Quelques philosophes, ajoute-t-on, foulèrent aux pieds les richesses pour s'adonner en toute liberté au culte de la philosophie. Quel en a été le nombre, il est facile de le compter sur les doigts. A ce nombre imperceptible j'opposerai les innombrables religieux des ordres qui ont existé et qui existent encore dans

l'Eglise. Plusieurs d'entre eux, avant d'entrer en religion, étaient de puissants et opulents seigneurs ; et néanmoins ils ont renoncé volontairement à ces avantages et à tous les plaisirs des sens par amour pour Dieu. On a vu des philosophes remarquables par leur sobriété : contents de la nourriture la plus grossière, ils se livraient à la contemplation des œuvres de la nature. Mais ne s'évanouissent-ils pas devant le foule de ces saints personnages qui, retirés dans la solitude, loin de la compagnie des hommes, s'y nourrissaient de racines ou d'herbes sauvages, passaient deux, trois journées, et quelquefois des semaines entières sans prendre d'aliments, et consacraient leurs jours et leurs nuits avec une ineffable suavité à la contemplation de leur Seigneur ? Telle était, comme nous l'apprend Philon, l'existence des fidèles qui habitaient aux environs d'Alexandrie, et des moines qui peuplaient les solitudes. Evidemment les vertus des philosophes ne sont que des ombres et de pâles images à côté des vertus des chrétiens. Les singes imitent en quelque manière les œuvres des hommes ; on pourrait appliquer cette comparaison aux vertus des philosophes rapprochées des vertus dont les héros du christianisme nous ont donné l'exemple.

II.

Que la mauvaise conduite d'un grand nombre de chrétiens ne prouve rien contre la religion. — Des remèdes propres à faciliter la pratique de la vertu.

Ici, quelqu'un se présente et me dit : Puisque la religion chrétienne possède le secret de rendre vertueux ceux qui en font profession, comment se fait-il qu'aujourd'hui il y ait si peu de chrétiens vertueux, et que plusieurs vivent comme s'ils n'avaient ni foi ni religion ? — Aux personnes qui tiennent ce langage, je demanderais ce qu'il faudrait penser d'un malade qui, se trouvant dans un hôpital pourvu d'excellents médecins et d'excellents remèdes, refuserait d'en user à son avantage ? Eh bien, je dis que la foi et la religion chrétiennes forment un hôpital admirablement pourvu, par le médecin suprême descendu du ciel, de tous les remèdes propres à procurer la guérison de nos âmes. Mais dès lors

que je refuse d'user de ces divins remèdes, dès lors que je ne m'en soucie aucunement, quelle utilité en puis-je retirer ?

Et quels sont ces remèdes? ajouterez-vous. Comment dois-je les appliquer ? Ces remèdes sont nombreux et divers ; mais je me bornerai à indiquer ici les quatre principaux. Le premier est la foi avec les articles et les mystères qu'elle a pour objet. Pour user avantageusement de cet excellent remède, ce n'est pas assez de réciter sèchement le *Credo,* comme le ferait un perroquet ; il faut de plus s'appliquer à peser et à comprendre le sens des mystères que nous croyons. Donnons des exemples. Quand nous déclarons notre foi en Dieu le Père, souvenons-nous que Dieu est père non-seulement de son fils unique, mais encore de tous les justes, ses enfants adoptifs. Il en est si bien le père que, au témoignage de son Fils éternel, il n'y a pas de père sur la terre qui porte aussi loin que lui la tendresse, l'amour, la sollicitude, la providence, les attentions et les caresses. Nous trouverons en ces pensées un remède à tous nos besoins, un soulagement dans nos fatigues, une consolation en nos tristesses, une protection dans nos dangers, et un motif pressant d'aimer un tel père, de nous en montrer les dignes fils, et d'honorer par la pureté de notre vie cette dignité et cette noblesse.

Nous passons ensuite à l'article qui concerne le Fils, et nous confessons qu'il a pris une chair dans le sein d'une vierge très-sainte, qu'il s'est fait homme, et de plus qu'il a souffert, qu'il est mort et qu'il a été enseveli pour notre salut. Comment méditer ces vérités sans aimer vivement celui qui nous a tant aimés, qui a tant souffert pour nous, qui nous a rachetés à un si haut prix, qui nous a montré en ceci tant de bonté et de charité, et qui nous a gratifiés d'un si grand bienfait ? Comment ne pas haïr le péché, dont l'expiation a coûté si cher ? Comment s'étudier à satisfaire les exigences d'une chair désordonnée, lorsque le Sauveur a traité sa chair innocente avec tant de rigueur, pour effacer les fautes d'autrui ? Si, après cela, nous réfléchissons sérieusement aux trois derniers articles de notre foi, à l'avénement du souverain Juge, à la gloire sans fin dont il récompensera les bons, à la peine éternelle, à ces flammes redoutables dont les méchants se-

ront tourmentés en leur corps et en leur âme, bannis du ciel et privés à perpétuité de la vision béatifique de Dieu, sans pouvoir espérer ni miséricorde, ni soulagement, ni pardon, ni rappel ou adoucissement de la sentence fulminée, sentence dont l'exécution commence à l'heure de cette mort dont nous sommes constamment menacés; serons-nous assez ennemis de nous-mêmes, et assez insensibles pour ne pas trembler d'effroi en présence de ces vérités terribles? Tel est le premier remède que nous donne la religion chrétienne; tel est le premier secours par lequel elle nous facilite la pratique de la vertu.

Elle nous donne un deuxième secours dans l'usage des sacrements. Les sacrements sont les remèdes spéciaux destinés par le divin samaritain à guérir les plaies et les maux de notre âme, le vin et l'huile qu'il a versés sur nos blessures. *Luc.* x. Ce Dieu qui a créé tant de plantes médicinales pour rendre la santé à ce corps qui nous est commun avec les bêtes, n'a pas voulu laisser sans remède ces âmes immortelles qui nous sont communes avec les anges; d'autant plus que les maladies spirituelles n'offrent pas moins de danger que les maladies corporelles. Les sacrements que nous pouvons recevoir le plus fréquemment, sont le sacrement de pénitence et la sainte communion. L'un sert à guérir les maladies de notre âme, à la rappeler de la mort à la vie; l'autre, à mettre à l'abri des atteintes du péché la vie qu'elle a recouvrée. Jamais l'homme ne pourrait exprimer dignement la vertu et la fécondité de ces deux sacrements, et les effets sans nombre qu'ils produisent. Comme ce serait traiter trop légèrement cette matière que de lui assigner d'étroites limites, je renverrai à un autre moment les considérations qu'elle mérite.

Le troisième secours que fournit à l'homme la religion chrétienne, c'est l'usage fréquent de la prière, qu'elle nous recommande avec instance. La prière est une ressource pour toutes les nécessités, un remède pour tous les maux. Les sacrements produisent dans les âmes des effets particuliers; les vertus ont chacune des bornes et un objet qui leur sont propres; mais l'utilité de la prière n'a pas de bornes. C'est qu'elle est avant tout une arme contre le péché. Aussi le Sauveur la conseillait-il à ses dis-

ciples dans la nuit de sa passion : « Veillez et priez, leur disait-il, afin de ne pas entrer en tentation. » *Matth.* xxvi, 41. « Celui qui observe la loi, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, multiplie ses prières. » *Eccli.* xxxv, 1 ; indiquant par là que l'oraison facilite merveilleusement l'observation de la loi. Je passe sous silence d'autres endroits de l'Ecriture où la pratique habituelle de la prière nous est expressément recommandée. Ces trois auxiliaires de la vertu, les philosophes les ont ignorés, encore qu'ils se qualifiassent de maîtres de la vie humaine. Ils n'en ont par suite rien écrit. N'ayant ni la foi, ni les sacrements, ils ne savaient pas ce que c'était que prier ; car, loin d'attendre du ciel les secours nécessaires pour pratiquer la vertu, ils comptaient uniquement sur eux-mêmes et sur leurs propres forces.

A ces trois secours nous pouvons adjoindre la parole de Dieu, soit que nous l'écoutions, soit que nous la lisions, soit que nous en fassions le sujet de nos méditations et de nos pensées. Nous avons déjà parlé au commencement de cet ouvrage des avantages qu'on en retire. Tels sont les quatre principaux secours qui nous permettent de nous élever à la perfection de la vie chrétienne. Je dis à dessein, qui nous permettent de nous élever à la perfection de la vie chrétienne, parce que l'usage de ces secours ne constitue pas cette perfection même. C'est un moyen, un instrument précieux qui en facilite l'acquisition, de même que l'usage des remèdes est le moyen de recouvrer la santé, car ils seraient inutiles s'ils n'aboutissaient pas à ce résultat.

Maintenant si tant de fidèles négligent de recourir à ces moyens ; s'ils détournent toujours leurs pensées de la considération des mystères qu'ils professent ; s'ils ne s'approchent des sacrements que pour se dérober aux censures ; s'ils ne consacrent jamais une heure sur les vingt-quatre dont la disposition leur appartient, à prier le Seigneur, à implorer sa protection et sa grâce pour repousser le péché qui nous presse de toutes parts ; s'ils ne prennent jamais un livre de piété dans la main ; s'ils n'écoutent pas la parole de Dieu avec l'attention convenable et le désir d'en profiter ; s'ils n'usent pas en un mot des secours et des remèdes puissants que notre sainte religion nous offre en abondance pour nous

faire pratiquer le bien, et pour remplir nos cœurs de crainte et d'amour envers Dieu, de haine et d'horreur contre le péché, à quoi leur servent le titre et la qualité de chrétiens? Montrez-nous une personne qui, tout en suivant ces conseils, ne fera aucun progrès dans la vertu, et votre objection aura quelque valeur. Au contraire, l'expérience vous enseignera que des personnes dociles à mettre en œuvre ces avis, grandissent tous les jours, en amour de Dieu, en inimitié contre le péché, en perfection et en tout genre de vertus.

CHAPITRE XI.

Neuvième excellence de la religion chrétienne: elle conduit l'homme à la véritable félicité et à sa dernière fin.

Le neuvième caractère que nous présente la religion chrétienne, c'est de conduire l'homme à la véritable félicité et à sa dernière fin. Quoique le but principal de la vraie religion soit de rendre les hommes vertueux et bons, elle ne s'arrête pas là; elle va encore plus loin, elle veut encore les mettre en possession du bonheur véritable. Le moyen qu'elle emploie pour y parvenir est la vertu : la vertu est l'échelle qui nous conduit au faîte de la félicité. En sorte que, tout en méritant une profonde estime et une profonde vénération, la vertu ne constitue pas notre dernière fin, comme l'ont cru les stoïciens; mais elle est seulement la voie qui conduit à la possession du bien suprême. De même donc que la fin du disciple laborieux n'est pas l'étude elle-même, mais la science dont l'étude est la porte; de même que le laboureur ne se propose pas simplement pour fin de cultiver et de travailler la terre, mais d'en recueillir les fruits; de même la fin suprême de la loi n'est pas seulement de rendre l'homme vertueux, mais de le rendre parfaitement heureux. La vertu est l'effet immédiat de la loi; la félicité en est la fin suprême.

Que la félicité véritable soit impossible en cette vie toute pleine de misères sans nombre, c'est un point que nous avons établi au commencement de ce deuxième livre, ch. III, 1. Observons cependant qu'il y a deux sortes de félicité, la félicité parfaite, et la fé-

licité commencée. La félicité parfaite est réservée dans l'autre vie aux fidèles serviteurs de Dieu. Ils verront alors clairement ce bien universel en qui se trouvent tous les biens, et la mesure de leurs désirs sera parfaitement comblée. La félicité commencée est donnée en partage dès cette vie aux amis du Seigneur. Elle reçoit le nom de félicité, parce qu'il y a quelque ressemblance entre la condition des justes dans la vie présente et leur condition dans la vie future. Que si nous demandons en quoi elle consiste, il ne sera pas nécessaire d'aller, comme les philosophes, à la recherche des biens dont elle est formée : l'Apôtre nous tire de toute perplexité, et il nous apprend que le royaume de Dieu ne consiste ni dans le boire, ni dans le manger, mais dans la justice, la paix et la joie que donne le Saint-Esprit. *Rom.* XIV, 13. Ces paroles attirent notre attention sur trois biens différents : le premier est la justice, c'est-à-dire une vie sainte et pure. Ce bien est le fondement de la paix véritable, comme l'enseigne Isaïe. *Isai.* XXXII. De la paix et de la justice naissent enfin les charmes d'une bonne conscience et la joie du Saint-Esprit ; ce qui met le sceau à cette félicité. La joie du Saint-Esprit marche ordinairement en la compagnie de la charité, dont elle est la fille : c'est, au reste, unie à sa mère que nous la considérons ici.

Le Roi-Prophète disait à ce sujet : « Une paix abondante est la récompense, Seigneur, de ceux qui observent votre loi ; ils n'ont pas à craindre de se heurter contre quelque obstacle. » *Psalm.* CXVIII, 165. « O homme, ajoutait le Seigneur par la bouche d'Isaïe, si tu avais été attentif à mes préceptes, j'eusse répandu sur toi un fleuve de paix. » *Isa.* XLVIII, 18. Cette expression, un fleuve de paix, désigne deux choses : d'abord, la profondeur de cette paix que Dieu nous donne, bien différente de celle du monde ; elle indique, en second lieu, que cette paix éteint, comme l'eau du fleuve, les ardeurs de nos passions et de nos convoitises, et l'incendie qu'elles allument dans notre cœur. Devant la paix de l'Esprit saint, le trouble de l'âme s'apaise. C'est le Sage qui nous l'assure dans cette sentence : « Quand Dieu approuve les voies de l'homme, il établit la paix entre ses ennemis et lui. » *Prov.* XVI, 7. Et quels sont les plus cruels ennemis de l'homme, ceux qui dé-

chirent son âme, qui lui font une guerre impitoyable, sinon ces appétits violents, ces désirs qui se portent avec angoisse vers des objets dont la possession est interdite ? Voilà les ennemis que Dieu apaise au moyen de la paix et de la justice.

Mais quelle est la douceur de cette paix, celui-là seul la connaîtra qui l'aura éprouvée. « Elle est, dit l'Apôtre, au-dessus de tout sentiment, » *Phil.* IV, 7 ; au-dessus de tout ce que l'entendement humain peut par lui-même comprendre. Il en est de même des délices attachées à la joie de l'Esprit divin, de laquelle la paix et la justice sont le principe : pour la connaître et l'apprécier, il faut en avoir fait l'expérience. Le Seigneur lui-même nous l'apprend formellement dans ces paroles : « Je donnerai au vainqueur une manne cachée, que personne ne connaît, sinon celui qui la reçoit. » *Apoc.* II, 17. La manne dont parle le Seigneur, est celle qui contient vraiment en elle toute suavité ; elle est cette joie spirituelle qui surpasse toutes les joies et tous les plaisirs du monde. Aussi l'épouse disait-elle de son époux, que son sein était plus doux que le vin. *Cant.* I. Elle faisait allusion par ces mots aux consolations spirituelles que le Seigneur répand dans les âmes pieuses, consolations bien préférables au vin des jouissances mondaines. Mais cette manne précieuse, le Seigneur nous l'apprend, est connue seulement de ceux qui l'ont déjà goûtée.

I.

Témoignages empruntés à la sainte Ecriture. — Exemples et figures propres à donner une idée de ces délices divines.

Pourquoi, demandera-t-on, nous occuper d'une chose aussi mystérieuse ? Celui qui la connaît déjà en a plus appris par son expérience, qu'il n'en apprendra par nos paroles. Si, au contraire, l'expérience ne lui a rien appris, les discours seront incapables de lui faire connaître une chose aussi cachée. Mais n'y a-t-il pas des raisonnements, des conjectures, des témoignages pris dans les saintes Ecritures, des exemples et des paroles pris dans la vie et les ouvrages des saints, à l'aide desquels on peut se faire une idée approximative de la suavité de cette manne ? Ces diverses considérations ne seront-elles pas très-profitables au lec-

teur sérieux ? car la félicité et le bonheur dont cette vie est susceptible se résument en la possession de cette paix et de cette joie spirituelles. Comme les hommes soupirent ardemment après le bonheur, en vertu de la constitution de leur propre nature, il arrivera peut-être que, persuadés par la force de la vérité, quelques-uns renonceront à la poursuite de ce bonheur faux, trompeur et mensonger que les mondains recherchent, pour se procurer celui qui seul établit la paix et le calme dans notre cœur.

Nous avons dit que ce commencement de félicité dont nous sommes capables sur la terre, offre quelques points de ressemblance avec la béatitude que nous espérons. Je citerai là-dessus l'autorité de saint Bernard : « Quelquefois, dit ce docteur, tandis que mon cœur soupire après vous, Seigneur, vous remplissez le palais de mon âme d'une chose dont je ne saurais dire ce qu'elle est. J'en éprouve une telle douceur et une telle suavité que, si elles persistaient, je n'aurais plus rien à désirer. » *Serm.* XXXI *sup. Cant.* Or, l'un des principaux caractères de la béatitude véritable, c'est de donner au cœur humain un repos et une satisfaction sans mélange. L'homme alors, content de ce qu'il possède, ne souhaite ni ne désire rien davantage. Il possède Dieu, source de toute suavité, et c'est assez de cette manne pour le dégoûter de toutes les choses après lesquelles il soupirait auparavant.

Pour faire comprendre la grandeur de ces délices, il serait nécessaire de parler d'abord de l'amour que la souveraine bonté porte aux âmes humbles et pures. Ce dernier point éclairci, ce que nous dirions ensuite ne paraîtrait plus incroyable aux esprits même les plus difficiles. Comme ce n'est pas le lieu où il convient de traiter ce sujet, il nous suffira de dire avec saint Chrysostome, que l'amour le plus ardent que la beauté d'une créature ait jamais inspiré à un homme, alors même que la violence de sa passion dégénère en folie, ne saurait être comparé en intensité à l'amour de Dieu pour les justes. En partant de ce principe, nous saisirons plus facilement la douceur des consolations que ce Dieu tout aimant répand dans les âmes de ses serviteurs pour les fortifier, les charmer et rassasier leur besoin de bonheur.

Voici les faveurs que Dieu promet aux justes par la bouche du prophète Isaïe : « Vous serez portés sur mon propre sein; vous reposerez et vous jouerez sur mes genoux. Comme une mère console son nourrisson, ainsi je vous consolerai. Vous le verrez, et votre cœur se réjouira, et vos os recouvreront comme l'herbe une nouvelle vigueur. » *Isai.* LXVI, 12, 13. Qui aurait jamais pensé que de semblables paroles sortiraient des lèvres de cette Majesté incompréhensible, pour être adressées à une créature inférieure en sa présence à une fourmi? Assurément, l'intention du Seigneur, en prononçant des paroles aussi douces, et en rappelant les caresses qu'une mère prodigue à son petit enfant, est de nous apprendre la tendresse dont il environne les âmes humbles et pures, et les joies dont il les inonde en cette vie, en attendant le bonheur de l'autre. Il en avait fait souvent l'expérience, et il le comprenait bien le savant roi David, quand, au milieu de l'appareil et des splendeurs fastueuses de la royauté, émerveillé de la suavité de ces consolations, il s'écriait : « Qu'ils sont abondants, ô mon Dieu, les trésors de douceur que vous avez cachés en faveur de ceux qui vous craignent! » *Psal.* XXX, 20. Il a raison de dire, « que vous avez cachés, » car celui-là seul les connaît qui en a été favorisé.

Quoique la suavité dont le Seigneur est la source, se répande principalement dans les âmes; cependant elle est quelquefois si abondante qu'elle rejaillit sur le corps, semblable à un fleuve sorti de son lit, et qu'elle l'admet en participation aux jouissances que procure cette manne céleste; le Psalmiste l'affirme, quand il dit : « Mon cœur et ma chair ont été transportés, à la pensée du Dieu vivant. » *Psalm.* LXXXIII, 2. Parce qu'il a Dieu pour fondement et pour cause, ce bonheur est digne de celui qui dans toutes ses œuvres est grand, qui dans toutes ses œuvres est Dieu. Que signifient autre chose ces mots de l'Epouse des Cantiques : « Sa main gauche est sous ma tête, et sa main droite se presse autour de mon corps. » *Cantic.* II, 6. Telle est en certains cas la vivacité de ces consolations, qu'elles ravissent toutes nos facultés, tous nos sens intérieurs comme extérieurs : de manière que nous éprouvons un tourment réel lorsque nous

sommes obligés d'interrompre ces délices pour parler, entendre parler, ou nous occuper d'un autre sujet, et de perdre ainsi une parcelle de ce bonheur que nous préférons à l'univers tout entier. On lit dans la vie de sainte Claire que le Sauveur la remplit, à l'occasion de l'Epiphanie, des consolations les plus douces : ce qui paralysait si bien ses facultés et ses sens que, durant plusieurs jours, elle dut se faire une extrême violence pour suivre avec attention ce qu'on lui disait. Nous voyons pareillement dans l'histoire de saint Bernard que, au commencement de son glorieux noviciat, il était absorbé par les choses spirituelles au point de n'avoir pas l'usage de ses sens. Il voyait sans voir, il mangeait et buvait sans goût, prenant une chose pour une autre, et ne faisant aucune différence entre elles. C'étaient l'ardeur de la contemplation et les délices ineffables que produit la charité, qui, absorbant toutes les forces vives de son âme, ne lui laissaient point de vigueur pour autre chose.

Que si on refusait d'ajouter foi à des traits de ce genre, nous rappellerions des traits analogues dont les choses humaines nous offrent l'exemple. Qu'arrive-t-il aux personnes violemment éprises de la beauté de quelque créature? Qu'arriva-t-il à Ammon fils de David, à l'occasion de ses ardeurs incestueuses pour Thamar? II. *Reg.* XIII. Son corps se consumait et se desséchait à vue d'œil. Il dépérissait et tombait dans une faiblesse de plus en plus grande; parce que son âme, tout entière à la passion qui la maîtrisait, ne fournissait pas aux divers organes du corps les esprits nécessaires à leur conservation. Mais si la beauté d'une simple créature, c'est-à-dire, un teint plus ou moins coloré, plus ou moins délicat, produit de tels effets, quels effets ne produira pas la beauté suprême, lorsque l'Esprit-Saint, par un des rayons de sa lumière, en découvrira quelques traits à l'âme vertueuse et pure? Si les choses humaines nous émeuvent si profondément, que sera-ce des choses divines? Si telle est l'action de la nature, quelle sera l'action de la grâce? Et, pour parler plus exactement, si telle est l'action de la corruption du péché, quelle sera celle de la lumière et de la vertu du divin Esprit? Enfin, si le démon, qui allume dans les cœurs les amours criminelles, a tant de puissance, quelle puissance pos-

sédera donc cet esprit qui allume dans les cœurs le feu de la dévotion?

II.

De ce que nous devons penser de la félicité des justes ici-bas, d'après l'oubli qu'ils ont de leur corps, et le mépris qu'ils font de tous les biens de ce monde.

Un autre fait propre à nous montrer la grandeur de la félicité des justes ici-bas, c'est la vie austère et surhumaine qu'une multitude de solitaires ont menée dans le désert. Comme nous avons déjà effleuré ce sujet, et que nous le développerons ailleurs avec l'étendue convenable, il me suffira de citer une chose rapportée non-seulement par des auteurs chrétiens, mais par Philon lui-même, écrivain remarquable, juif d'origine et de l'école philosophique de Platon. Il serait difficile de lire ce fait sans en être profondément étonné. En racontant la vie que menaient certains solitaires, il dit qu'il y en avait parmi eux qui goûtaient de si abondantes consolations dans la contemplation des choses divines, et qui étaient si remplis de Dieu, qu'ils allaient jusqu'à passer des semaines entières sans nourriture : la suavité qui rassasiait et enivrait leur âme faisait oublier au corps ses besoins, et la joie dont leur esprit débordait les rendait insensibles à l'affaiblissement de leurs forces et à la faim. Et maintenant que le lecteur chrétien juge par là de la félicité d'une âme qui en est arrivée à ce point. N'avons-nous pas raison de l'appeler une béatitude commencée, puisqu'elle satisfait l'homme de telle manière qu'il ne désire plus rien en cette vie, et qu'il ne sent plus les misères et les exigences de sa nature?

Le renoncement de plusieurs saints personnages aux biens de ce monde est un fait non moins significatif. On les a vus, une fois touchés de Dieu, mépriser les pompes, le faste, les vanités du siècle; abandonner des positions distinguées, de riches patrimoines, des alliances honorables, pour embrasser la croix de la pénitence. On les a vus laisser de côté la voie large du monde pour suivre l'étroit sentier de l'Evangile, résister aux inclinations de la chair pour honorer un culte spécial et pratiquer la pureté virginale. Quelle vertu que celle de saint Edouard, roi d'Angle-

terre! Marié, jeune encore, à une très-noble et très-vertueuse dame, il prit, de concert avec elle, la résolution de garder une perpétuelle virginité. Or, ils la gardèrent fidèlement, non pas une année ou deux, mais durant toute leur vie entière, tout en prenant ensemble leur repas, et en pratiquant l'un vis-à-vis de l'autre les sentiments d'une complète et mutuelle affection, qu'entretenait en eux l'union des cœurs et la ressemblance du genre de vie. Leur âme devait certainement surabonder de consolations divines pour mépriser ainsi les appétits charnels. A mon avis, c'est un prodige aussi frappant que celui des trois jeunes Hébreux se promenant sains et saufs au milieu des flammes de la fournaise de Babylone. Ces deux jeunes époux etaient, eux aussi, environnés des ardeurs de la jeunesse et de la chair, sans en être consumés; les ardeurs spirituelles dont ils étaient embrasés, maîtrisant les ardeurs corporelles.

Les exemples de cette nature sont rares, j'en conviens. Mais, pour ce qui est d'un renoncement irrévocable à des biens, à des dignités, à des établissements considérables, les histoires et les vies des saints en présentent à chaque pas des exemples. Même, dans les temps mauvais où nous sommes, si nous parcourions ce seul royaume d'Espagne, nous trouverions une foule de personnes, tant hommes que femmes, d'une noble condition, qui, foulant aux pieds les honneurs et les richesses de la terre, ont préféré une condition abjecte dans la maison du Seigneur à la vie de plaisirs et de pouvoir que leur promettait le monde. Il y en a qui ont embrassé la rude et pauvre existence de religieux déchaussés, qui ont échangé la soie contre la bure, l'indépendance contre la sujétion, l'autorité contre l'asservissement, les richesses contre la pauvreté, les délices et les douceurs de la vie contre l'austérité et la mortification. Tirons de ces faits la conclusion qu'ils indiquent. Est-ce que des hommes nés et élevés au sein du luxe et de l'abondance pourraient en mépriser les avantages et les plaisirs, s'ils ne trouvaient une compensation plus que suffisante dans les joies et les consolations de l'Esprit-Saint?

Amour incréé par essence, cet Esprit divin fait jaillir dans les cœurs mortifiés et préparés par la pratique des vertus, une flamme

d'amour à laquelle il ne faut pas plus d'une parole pieuse ou d'une sainte pensée quelquefois pour embraser l'âme tout entière. C'est ainsi que le frère Egidius, un des compagnons de saint François d'Assise, était ravi souvent en extase, dès qu'il entendait prononcer le mot *paradis*. Les âmes où l'habitude de la charité a poussé d'aussi profondes racines, sont pareilles à la poudre qu'une simple étincelle enflamme.

III.

Des effets de la joie et de la suavité spirituelles.

Mais par quelles paroles expliquer les effets que cette divine suavité produit dans les âmes? Et d'abord, elle leur inspire une sainte haine, une salutaire aversion pour le corps ; la nécessité de pourvoir à ses besoins les arrachant forcément à l'exercice dans lequel elles voudraient passer leur vie. L'histoire ecclésiastique rapporte un trait assez piquant d'un père du désert. Ce saint homme mangeait en courant. Comme on lui en demandait la raison, il répondit : « Un repas ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe à l'exclusion de toute autre chose. »

Que dirai-je de ces saints désirs que ce divin foyer produit, semblables à de vives étincelles? Les uns voudraient endurer mille épreuves, répandre tout leur sang pour ce Dieu dont ils goûtent si bien les amabilités et les douceurs. Ils voudraient inviter toutes les créatures à venir se désaltérer à cette source de vie, à venir se rassasier de ce vin et de ce lait délicieux que nous offre le Prophète, *Isai.* LV; et ils gémissent profondément sur le malheur des personnes qui, par leur faute, se privent de ces biens inappréciables. Ils appellent de tous leurs vœux la solitude et l'éloignement des hommes, afin de jouir avec plus de liberté et avec moins d'obstacles des embrassements et des caresses du céleste Epoux. C'est pour cela qu'ils préfèrent la nuit, à cause du silence et du calme dont elle entoure les conversations avec Dieu, *Psalm.* CXXXIII, tandis que le jour leur est à charge. Le grand saint Antoine se trouvait beaucoup mieux des ténèbres et de l'isolement de la nuit que de la lumière du jour. De même que, d'après les savants, la durée d'un mouvement en accélère, en vertu des lois

de la nature, la rapidité; de même, plus l'âme pieuse jouit de la présence de Dieu, plus elle désire d'en jouir. « Quand viendrai-je, s'écrie-t-elle avec le Psalmiste ; quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ? » *Psalm.* XLI, 2. La mort, dont le souvenir est insupportable à la plupart des hommes, ne lui inspire aucune crainte. Au contraire, elle hâte de ses vœux, comme l'Apôtre, le moment de la dissolution, afin de s'unir sans retour à son Sauveur et à son Dieu. On dit aussi de ces chrétiens fervents que la mort est le sujet de leurs désirs, et la vie le sujet de leur patience.

Enfin, les consolations spirituelles sont quelquefois si abondantes que la faiblesse de la chair ne saurait en supporter le poids. L'Epouse des Cantiques exprimait cette vérité dans les paroles suivantes : « Entourez-moi de fleurs, environnez-moi de fruits, car je suis malade d'amour. » *Cantic.* II, 5. Et pourquoi, demandera-t-on peut-être, le Seigneur favoriserait-il les âmes de ses serviteurs de consolations au-dessus de leurs forces? C'est que le Seigneur agit avec ses amis les plus chers, comme un roi qui reçoit à sa table un autre roi. Si celui-là ordonne de servir une table chargée de différentes sortes de mets, ce n'est pas qu'il croie son noble convive capable de les goûter tous; mais il veut par ce luxe lui témoigner combien il tient à cœur de l'honorer. Or, voilà ce que fait le Seigneur pour ses amis dans ce banquet spirituel : il veut leur montrer combien il tient à cœur de les réjouir et de les consoler, combien il les rendrait heureux, si la nature ne lui opposait sa faiblesse. A eux cependant de prendre une part en proportion avec leurs forces corporelles, et de ne pas en dépasser la mesure.

Ce n'est pas encore assez : à la vue de ce Dieu qu'elle aime tant et auquel elle désire si vivement se rendre agréable, devenu pauvre pour nous, de riche qu'il était, et d'un dénûment aussi complet durant sa vie qu'à sa mort, l'âme pieuse s'éprend à son tour de la pauvreté. Rien ne lui paraît beau comme cette vertu; il n'y a point d'avare qui tienne autant à son or qu'elle tient à cette pauvreté dont le souverain de l'univers lui a donné l'exemple. En conséquence, elle l'embrasse étroitement ; elle cherche en quelque manière à s'en revêtir; elle a horreur de tout

ce qui n'est pas de la plus indispensable nécessité. Par la même raison, le spectacle des souffrances dont le Sauveur a été accablé lui inspire le désir de souffrir quelque chose pour lui. De là cette joie et ces actions de grâces quand ce désir est exaucé : elle n'ignore pas combien le Seigneur aime le serviteur qui souffre pour lui avec une pleine et entière volonté. Tous ces désirs, nous le répétons, sont autant d'étincelles qui jaillissent du foyer de la charité et de la suavité divines.

De toutes ces choses, aucune ne paraîtra indigne de foi à quiconque aura lu dans Aristote que la contemplation de Dieu et des choses célestes, quelque faibles que soient les résultats auxquels nous aboutirons, est la source de profondes délices, et que l'homme par ce moyen participe d'une certaine façon à la félicité de Dieu, puisqu'elle consiste uniquement dans l'éternelle contemplation de sa propre beauté. Si la contemplation naturelle des choses divines à l'aide des créatures, sans aucune trace de foi, de grâce, de charité et de sainteté, est douée d'un charme délicieux, qu'arrivera-t-il lorsque toutes ces conditions seront réunies, lorsque l'Esprit saint voudra favoriser d'une lumière et d'une ardeur particulière les âmes qui, par amour pour le Seigneur, ont dit adieu sans retour à tous les biens et à tous les plaisirs du monde?

IV.

Réponse à une difficulté.

L'on m'arrêtera peut-être ici pour tenir ce langage :

Oui, je l'avoue, ce que vous dites est vrai ; les raisons et les autorités que vous donnez l'établissent clairement. Mais ces faveurs sont loin d'être générales : elles s'adressent aux chrétiens qui se consacrent à Dieu de tout leur cœur, aux chrétiens qui ne veulent plus des plaisirs ni des biens d'ici-bas ; c'est-à-dire au très-petit nombre.

—Quoi qu'il en soit, les considérations précédentes n'en démontrent pas moins l'excellence de la religion chrétienne. La loi véritable et parfaite ayant pour obligation et pour fin de rendre les hommes justes et heureux, et la loi chrétienne remplissant à mer-

veille ces deux conditions, comme on vient de le voir, il en résulte qu'elle est la loi la plus parfaite de toutes celles qu'il y a eu au monde. De plus, quoique les consolations et les faveurs extraordinaires soient réservées aux personnes avancées en spiritualité, cependant Notre-Seigneur distribue à chacun des consolations en rapport avec sa condition et sa vertu. Il en est de l'âme fidèle comme des gens qui vont à la mer remplir leur urne : plus cette urne sera grande, plus ils en rapporteront d'eau ; pareillement, mieux l'âme fidèle sera disposée, plus elle sera dégagée de toute affection et de tout désir pour les choses sensibles, plus abondamment elle puisera dans cet océan infini de suavité. Dieu, a dit saint Augustin, ne se fait goûter que de l'âme saine. De même donc que le palais doit être soustrait à l'influence des humeurs mauvaises pour apprécier la saveur des aliments ; de même, le palais de l'âme doit être sain et purifié pour apprécier la saveur de la nourriture spirituelle.

La conséquence évidente de ce principe est que plus on sera mort aux joies du monde, plus on participera aux consolations de l'Esprit saint. Si l'on sacrifie beaucoup on recevra beaucoup ; si on sacrifie peu, on recevra peu. Ainsi, la joie d'une bonne conscience ne saurait faire jamais défaut aux personnes qui sont fermement résolues à observer les commandements de Dieu. C'est le grand saint Augustin qui nous le déclare dans les paroles suivantes : « Vous qui cherchez ce repos véritable dont la gloire assurera au chrétien la possession, sachez que vous en savourerez le charme au milieu des épreuves et des amertumes de la vie, pourvu que vous observiez les préceptes de Celui qui vous a promis cette récompense. Bien vite l'expérience vous apprendra combien les fruits de la vertu l'emportent en douceur sur les fruits du péché. La bonne conscience vous donnera plus de joie et de suavité dans les tristesses de la vie, que la mauvaise ne vous en donnera parmi les plaisirs. » *D. Aug. De Catech. rud.* XVI.

Le même Père dit ailleurs que la bonne conscience est un véritable paradis. C'est pourquoi l'Eglise considérée dans les fidèles qui vivent avec sobriété, avec piété et avec justice, est appelée un paradis de délices, toujours fleuri, toujours arrosé des abon-

dantes eaux de la grâce, toujours fécond en pures jouissances. *D. August. de Genes. contr. Manich.* II, 9; *de Genes. ad litt.* XI, 40; *epist.* LVII.

Du reste, Notre-Seigneur comble habituellement de prévenances les personnes qui entrent pour la première fois dans la carrière, et qui se sont consacrées récemment à son service. Souvenons-nous de l'accueil fait à l'enfant prodigue. *Luc.* XV. Dans sa sagesse infinie, ce tendre Père comprend à merveille qu'un homme ne saurait passer des plaisirs et des vices du monde à la pratique de la mortification et de la pénitence, s'il ne trouvait un dédommagement et un attrait suffisants dans de plus nobles satisfactions. En daignant l'appeler à son service, il ne néglige aucune des conditions nécessaires au succès de cette vocation. Ses œuvres étant marquées toujours au coin d'une perfection achevée, il ne pose les fondements qu'en vue d'y construire entièrement l'édifice. A ce propos, saint Grégoire enseigne que les commencements de la perfection sont pleins de séductions et de charmes, que le milieu abonde en luttes et en tentations, et que la fin consiste en une victoire complète sur l'ennemi auteur de ces combats. *D. Gregor. Moral.* XXIV, 13.

Quant à l'explication des consolations que reçoivent les commençants, nous la trouverons dans la nouveauté et la grandeur des mystères que leur découvre la lumière nouvelle dont ils sont favorisés. Auparavant, il en était de la connaissance de ces mystères comme de la foi dans leur âme; l'une et l'autre étaient à l'état de cadavre. Mais, avec leur conversion la lumière qui brille à leurs yeux les éblouit, et le ravissement où ils sont à la vue de ces choses merveilleuses naguère inconnues pour eux, les jette dans une admiration sans cesse renaissante pour les sublimes vérités qu'expriment les mystères de la foi, et les entretient dans un bonheur continuel à cause des faveurs dont le Seigneur ne cesse de les combler. Quelque chose de semblable arrive dans l'ordre des faits que nous avons devant nous. Quel est celui qui, sortant pour la première fois de son village, visiterait Venise ou toute autre importante cité, sans être hors de soi en présence de ce nouveau et merveilleux spectacle? Il n'en est plus ainsi pour

celui qui a vu la même ville plusieurs fois, l'habitude étouffant en nous les sentiments d'admiration. Et voilà ce qui se passe chez les personnes auxquelles Dieu a découvert la grandeur et la beauté de sa maison. Au demeurant, quelque petits que soient les dons de Dieu, ils sont assez grands pour surpasser en valeur les dons les plus précieux du monde. Aussi David disait-il que les modestes biens du juste sont préférables aux immenses richesses du pécheur. *Psalm.* XXXVI, 16. Et Salomon ajoute qu'il vaut mieux posséder peu avec la crainte de Dieu que de posséder de grands et d'inépuisables trésors. *Proverb.* XV, 16.

Ces deux effets que produit la religion chrétienne, la vertu et le bonheur qu'elle répand parmi les hommes, sont un témoignage irrécusable en faveur de sa vérité. S'il n'en était pas ainsi, il s'ensuivrait qu'une des doctrines les plus fausses, les plus mensongères qu'il y ait au monde aurait pour effet le bonheur et les vertus les plus remarquables qu'il y ait au monde. La religion que nous professons repose sur la proclamation de ce dogme fondamental, que le Christ est véritablement Fils de Dieu. Supposez qu'il n'en soit rien, et ce dogme n'est qu'une horrible fausseté, un blasphème affreux, puisqu'il attribue la divinité à une simple créature. Mais un pareil blasphème étant ce que l'entendement humain peut concevoir de plus hideux en ce genre, comment se ferait-il qu'il eût pour conséquence la plus grande somme de vertu et de félicité que l'on ait jamais vue sur cette terre? Non, le mal n'engendre que le mal, et une conséquence d'une aussi noble nature ne dérive certainement pas d'une cause aussi repoussante et aussi abominable.

CHAPITRE XII.

Dixième excellence de la religion chrétienne : elle a dépouillé l'idolâtrie de la royauté du monde; en quoi consiste le premier triomphe de Jésus-Christ.

En tant qu'elle produit les deux effets dont nous venons de parler, c'est-à-dire, en tant qu'elle rend les hommes vertueux, et jusqu'à un certain point bienheureux, la religion chrétienne

n'agit que sur des individus. Elle présente encore d'autres effets qui s'appliquent au monde en général, ou à l'une de ses principales parties. C'est là ce que nous appelons les triomphes du Christ; car le Christ a triomphé du démon, il a triomphé du monde, il a même triomphé de ceux qui l'ont mis à mort, triomphes qui sont en même temps les effets de sa religion. Il en est longuement parlé dans la quatrième partie, où nous rapportons aussi les prophéties qui les ont annoncés longtemps auparavant, et où nous en développons la grandeur. Cependant nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots sur ce sujet à l'occasion des effets et des caractères de la religion chrétienne.

Et d'abord, observons que le mal le plus considérable qu'il y ait eu sur la terre depuis la création du monde, le mal le plus ancien et le plus universel, le mal le plus injurieux envers la Majesté divine et le plus fécond en péchés de toute sorte, c'est l'idolâtrie. C'est le mal le plus ancien, car il commença aussitôt après le déluge, comme l'enseigne saint Thomas. II II, XCIV, 4, *ad* 2. Il est d'ailleurs très-probable qu'il régnait avant le déluge. La corruption générale qui couvrait le globe, corruption effrénée, à en juger par ce que nous en dit l'Ecriture, et par le châtiment terrible qu'elle attira sur les hommes, montre que la connaissance de Dieu avait été notablement obscurcie dans l'intelligence de l'homme, et que, par une mystérieuse permission du Seigneur, le débordement des mœurs avait éteint le flambeau de la foi; car tel est le châtiment ordinaire des crimes semblables à ceux qui régnaient à cette funeste époque.

Outre l'antiquité, l'universalité était encore le caractère de ce mal : à part ce petit coin de la Judée où brillait la connaissance du vrai Dieu, le reste du monde, les îles, les continents, en un mot toutes les contrées qu'éclaire le soleil étaient en proie à cette fatale contagion. De plus, l'idolâtrie est un des péchés les plus injurieux à la divine majesté : Renversant Dieu de son trône, elle y fait asseoir le démon, son ennemi capital; ôtant du chef divin sa royale couronne, elle la dépose sur le front de Satan, à qui reviennent les adorations rendues aux idoles. Sous l'influence changeante de l'idolâtrie l'homme en est arrivé jusqu'à se pros-

terner devant la brute, devant des serpents et des oiseaux, comme nous l'apprend saint Paul, devant des dragons, comme nous l'apprend le prophète Daniel. *Roman.* I; *Dan.* XIV. Je ne dis rien de certaines divinités impures et abominables, parce que nous nous en occuperons plus tard.

Et maintenant je le demande : quelles devaient être les mœurs des adorateurs de divinités de cette espèce? Ah! c'est là surtout qu'éclatait la rigueur de l'éternelle justice, en permettant qu'ils tombassent en des abîmes de vices et d'abominations inimaginables. Voyez ce qu'en dit l'Apôtre dans le premier chapître de son Epître aux Romains. Que dire des sacrifices que les païens offraient aux idoles? Dans les uns c'était l'impureté qui dominait, par exemple, dans les fêtes de Vénus et de Flore; dans les autres c'était la fureur, par exemple dans les fêtes du dieu du vin, nommées Bacchanales; dans les autres c'etait la cruauté, par exemple, dans ces sacrifices mentionnés par l'Ecriture, où des parents, sourds à cet amour naturel que les bêtes féroces elles-mêmes entendent, immolaient leurs propres enfants et les livraient aux flammes : tels furent les sacrifices qu'offrit Manassès roi de Juda. *D. Aug. de Civit. Dei*, VI, 6; *Psalm.* CV; IV *Reg.* XXI; II *Paralip.* XXXIII.

Si l'idolâtrie entraînait après elle tant de maux, non dans un royaume ou dans une province, mais dans le monde entier, il est clair que l'extirpation de ce funeste principe a été pour les hommes un incomparable bienfait. Or ce bienfait, c'est à la religion chrétienne que nous en sommes redevables; c'est à la vertu et à la toute-puissance du Sauveur. Ces pêcheurs indigents et grossiers chargés par lui de cette mission, à force de combattre non avec des armes d'acier, mais avec la grâce de l'Esprit-Saint, ont triomphé de la résistance du monde, et l'ont délivré de ce fléau. Ils ont rasé les temples des idoles, ils ont renversé leurs autels; ils ont brulé, mis en pièces, défiguré leurs statues; enfin ils ont précipité le prince de l'univers de ce siége royal où il recevait les adorations de tous les hommes.

Il y eut même à ce sujet quelque chose de fort extraordinaire : tandis que d'un côté les apôtres prêchaient à l'envi l'Evangile, et

que de l'autre les tyrans déchaînaient leur fureur contre l'Église, il arriva que plus ces derniers travaillaient à effacer le nom chrétien et à exterminer les fidèles, qui étaient tous les jours mis à mort par milliers, plus ceux-ci augmentaient en nombre et se multipliaient. L'histoire ecclésiastique est là pour nous l'attester : que si on récusait son témoignage, ou si l'on se défiait de son autorité, on ne saurait récuser le témoignage de Pline le jeune, qui était païen. Ce personnage, frappé du grand nombre de chrétiens que la persécution moissonnait chaque jour dans la province dont il était gouverneur, écrivit une lettre à l'empereur Trajan. Dans cette lettre, qu'on trouve parmi celles que nous avons de lui, il lui parle des chrétiens qui périssaient quotidiennement, sans avoir commis pourtant de délit contre les lois romaines; eh bien, malgré cette multiplicité de supplices, les sacrifices et le culte offerts aux idoles diminuaient tous les jours. Voilà un témoignage formel sur ces deux points : sur la décadence marquée de l'idolâtrie, et sur la constance et le grand nombre des chrétiens qui souffraient pour la foi. La royauté d'Isboseth, fils de Saül, rapporte l'Ecriture, s'affaiblissait de jour en jour, tandis que de jour en jour la royauté de David se consolidait davantage; la faveur divine augmentant sans interruption sa puissance jusqu'à ce que, la royauté de la famille de Saül s'étant complètement évanouie, celle du fils d'Isaï demeura victorieuse et sans rivale. De même, pendant que la royauté du prince de ce monde, à savoir du démon, car il était l'objet des adorations prodiguées aux idoles; pendant, dis-je, qu'elle marchait vers son anéantissement et sa ruine, la royauté du Christ faisait sur la terre de tels progrès que, sous l'empire de Constantin, les prêtres païens eux-mêmes, à la vue du délaissement de leurs dieux, livrèrent ces objets de leur respect et de leur vénération. Ce qu'ils décoraient auparavant de nom de foudres de Jupiter, ils les tiraient de leurs propres mains des souterrains et des réduits où ils les tenaient cachés. Ce qui n'avait jamais été montré aux regards du peuple, et que les ministres du temple pouvaient seuls contempler, devint un spectacle ordinaire que l'on ne tarda pas à mépriser comme indigne d'attirer l'attention. Une foule de

statues en métaux précieux furent fondues, et on en frappa de la monaie, dont profitèrent les habitants de l'empire. D'autres statues d'airain, travaillées avec un art exquis furent destinées à l'embellissement de Constantinople, et elles en ornèrent les places publiques, les théâtres et les palais. On y transporta la statue de Picias le devin, celle d'Apollon et des Muses, et les tables du sanctuaire de Delphes. Les temples ne furent pas à l'abri de cette œuvre de destruction : les uns furent dépouillés de leurs portes, les autres de leurs magnifiques lambris; d'autres, devenus l'objet du dédain, furent employés à conserver les immondices et tombèrent peu à peu en ruines. C'est alors que furent renversés à Egée en Cilicie le temple d'Asclépias ; à Aphacé près du mont Liban et de l'Adon, le temple de Vénus, temples très-renommés l'un et l'autre et en grande vénération chez les païens.

Qu'il nous soit permis de raconter la fin du temple admirable consacré à Sérapis, le principal dieu des Egyptiens, que l'on voyait à Alexandrie. C'est un spectacle, disait Eusèbe, qui aura frappé les yeux de bien des personnes. Ce temple était construit sur une terrasse artificielle qui avait plus de cent degrés de haut. Il formait un carré parfait ; les dimensions en étaient spacieuses et grandioses. Toutes les parties, à l'intérieur, jusqu'aux salles les plus élevées, étaient en voûte. De nombreuses et larges ouvertures avaient été pratiquées dans la partie supérieure. Il y avait aussi des souterrains où s'accomplissaient les cérémonies et les rites d'abominables sacrifices. Le temple proprement dit était divisé en plusieurs salles et en des cabinets qu'habitaient les gardiens du temple. Au dehors, un portique régnait sans interruption le long des quatre faces. Au centre de l'édifice on remarquait une salle soutenue par de superbes colonnes, ornée intérieurement et extérieurement des marbres les mieux travaillés et les plus rares : les murs en étaient revêtus de lambris d'or recouverts eux-mêmes de lames d'argent, lesquelles étaient à leur tour recouvertes de lames de cuivre ; les moins précieux de ces métaux garantissant la conservation des métaux les plus précieux. Dans cette salle était la statue de Sérapis. D'une grandeur prodigieuse, sa main droite touchait un des murs, et sa main gauche

touchait le mur opposé. On prétendait qu'il entrait dans sa composition de tous les métaux et de tous les bois qu'il y ait sur la terre ; sur la tête elle portait une mesure de froment. Il y avait encore dans cette même salle d'autres objets mystérieux destinés à surprendre la crédulité des peuples; mais il serait trop long de les énumérer. Pour comble d'imposture et de blasphème, les prêtres de ce dieu enseignaient que si un homme venait à toucher de la main la statue de l'idole, la terre s'entrouvrirait, et le ciel volerait en éclats. Parmi le peuple quelques-uns acceptaient aveuglément cette prédiction ; les autres restaient au moins dans le doute et dans la crainte. Mais un chrétien, plus fort de sa foi que de sa cuirasse, saisit une hache, et d'un coup asséné avec toute sa vigueur, il brisa la mâchoire de cette divinité mensongère. De toutes parts s'éleva un cri d'effroi. Le ciel pourtant ne tomba pas, la terre ne s'entr'ouvrit pas : le chrétien poursuivant son œuvre, une légion de rats sortit du bois pourri. L'idole fut renversée et livrée sur-le-champ en partie aux flammes. Une partie de ce qui restait, composée des pieds, des mains, de la tête et de la mesure dont elle était chargée, fut attachée à une corde, traînée dans les rues de la fanatique Alexandrie, enfin réduite en cendres à la vue de tout le peuple. Après cela, on revint prendre le tronc qui n'était pas encore consumé, et on le brûla également sur la place destinée aux jeux et aux spectacles publics.

En ce même temps l'empereur Théodose manda à Théophile, évêque d'Alexandrie, qu'il eût à détruire les temples des païens : cet ordre fut ponctuellement exécuté. Outre l'idole de Sérapis qui fut brûlée, on fit fondre une multitude d'autres statues, et l'on en fit des bassins, des réchauds, des vases pour le service des églises et pour l'assistance des pauvres. Il y eut cependant ceci de particulier que, tandis qu'on mettait en pièces les autres idoles, la déesse Mona fut seule épargnée. Théophile ordonna de la conserver intacte et de l'exposer en lieu public, afin que les païens ne pussent pas un jour méconnaître les divinités ignobles qu'ils avaient adorées. L'historien auquel nous empruntons ces détails ajoute qu'Ammonius le grammairien dont, tout jeune, il avait reçu les premières leçons de grammaire, et qui était prêtre de

cette déesse, sentit vivement une pareille injure. Il avouait lui-même que rien n'avait blessé aussi profondément les gentils que de voir la déesse Mona exemptée de la ruine qui avait embrassé les autres idoles, et conservée comme un monument éternel d'ignominie. *Hist. tripart.* C'est l'accomplissement littéral de cette prédiction du Sauveur : « L'heure de juger le monde est maintenant arrivée; maintenant le prince de ce monde va être chassé de son royaume. Dès que j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai toutes choses à moi. » *Joan.* XII, 31-32.

Tel a été le premier triomphe de la religion chrétienne, secondée par la vertu du Christ, sur le démon et sa puissance. Les dieux des nations ont été anéantis sans retour, et il n'en reste plus aujourd'hui ni souvenir, ni vestige. Ainsi a été réalisée la prophétie de Zacharie, dans laquelle Dieu assure qu'il renversera les idoles de la terre et qu'il effacera leur mémoire. *Zach.* XIII. Qu'est devenu ce Jupiter tant célébré? Que sont devenus et Vénus, et Latone, et Apollon, et Baal, et Cupidon et toutes ces divinités devant lesquelles se prosternaient les princes de la terre? Quel a été leur sort? Où sont-elles? Quelle fin leur a été réservée? Et cependant, elles étaient aussi nombreuses que les provinces de l'univers. Comment retenir ici un cri d'admiration? Comment ne pas chanter les louanges de ce Dieu qui nous a favorisés du plus grand des bienfaits, en nous délivrant du plus grand et du plus universel des maux? Comment enfin ne pas exalter la toute-puissance du crucifié qui a purifié de la sorte la mer, la terre et l'air que souillait la fumée de ces détestables sacrifices, et qui a débarrassé le monde de ce triste fléau. En le voyant abattre des dieux que tous les peuples adoraient, les renverser sous les pieds de simples pêcheurs, et conquérir ainsi le monde, ne considérera-t-on pas en lui le Souverain légitime du monde?

CHAPITRE XIII.

Onzième excellence de la religion chrétienne. Deuxième triomphe du Christ : il vient à bout des résistances du siècle et de tous les monarques de la terre.

Après ce premier triomphe, un deuxième non moins glorieux sollicite notre attention. De même qu'il a triomphé du démon, le Sauveur a triomphé également du monde et de tous les monarques de la terre. La résistance de ces princes conjurés contre la domination du Christ excitait l'étonnement du Prophète et lui arrachait cette exclamation : « Pourquoi ces frémissements des nations ? Pourquoi les peuples ont-ils nourri de vaines pensées ? Les rois de la terre se sont levés, les princes ont réuni leurs efforts pour combattre le Seigneur, pour renverser son Christ. » *Psalm.* II. 1 et 2. En prononçant ces paroles, le Psalmiste voyait toutes les nations, tous les peuples sauvages et policés, avec leurs rois et leurs chefs, animés par le souffle du démon, dont le culte était menacé de ruine, s'unir et se lever pour défendre leurs idoles contre les progrès du règne du Christ. La lutte ne fut pas d'un jour : elle dura plus de trois cents ans et embrassa quatorze persécutions correspondant aux règnes de quatorze princes, suivant l'exposition qu'en a faite saint Augustin dans son ouvrage de la cité de Dieu. *D. August. de Civit. Dei,* XVIII, 52.

On parle communément de dix persécutions soulevées par dix empereurs romains. La première est celle de Néron. Saint Pierre, saint Paul et une foule d'autres martyrs y souffrirent pour Jésus-Christ. L'impur et cruel empereur avait, pour se divertir, livré Rome aux flammes ; et pour détourner de sa tête l'odieux et la barbarie d'une telle folie, il en accusa les chrétiens. A l'appui de cette accusation, il ordonna de soumettre à des tortures et à une mort cruelle tout ce qu'il y avait de chrétiens à Rome. Ce fut la première des dix persécutions. La seconde fut celle de Domitien : c'est alors que saint Jean l'Evangéliste fut plongé dans un tonneau d'huile bouillante et exilé. La troisième fut celle de Trajan. Trois saints évêques en furent victimes : Clément, disciple de Pierre ;

Polycarpe et Ignace, disciples de Jean. La quatrième eut lieu sous Antoninus Verus ; la cinquième sous Sévère ; la sixième sous Maximin ; la septième sous Dèce : elle fut cruelle, et saint Laurent y subit le martyre; la huitième eut lieu sous Valérien ; la neuvième sous Aurélien ; la dixième et la plus acharnée sous Dioclétien et Maximien. Ces dix persécutions se produisirent avant le règne très-favorable aux chrétiens de l'empereur Constantin.

A ces dix persécutions, saint Augustin ajoute celle de Julien l'Apostat, la plus pernicieuse de toutes. Par un genre de persécution nouvelle, ce prince interdit aux fidèles l'usage de leurs droits et l'accès des honneurs; il leur défendit l'étude des arts et des sciences, et les assujettit à une multitude d'autres vexations que lui inspirait le démon. Valens, empereur et arien, persécuta cruellement aussi les catholiques : il s'attaqua en particulier au grand saint Basile, évêque de Cappadoce. Un de ses officiers le menaçant de mort s'il n'embrassait la secte d'Arius, ce grand évêque lui répondit : Ah ! que n'ai-je quelque riche présent à faire à celui qui voudrait ravir à Basile cette vie ! Le ministre de l'empereur lui accordant la nuit pour délibérer sur le parti qu'il avait à prendre, Basile repartit : Je serai demain ce que je suis aujourd'hui. Prenez garde de ne pas tenir vous-même demain un langage différent de celui que vous tenez en ce moment. — Ces deux persécutions eurent pour auteurs deux empereurs romains. Sapor, roi de Perse et adorateur du soleil, en suscita une autre. Comme il était extrêmement puissant et qu'il détestait le nom chrétien, il fit mourir une multitude d'évêques, de prêtres, de diacres, de vierges consacrées à Dieu, et de fidèles d'une condition commune : le nombre des martyrs s'éleva à seize mille, qui furent couronnés par des supplices de différentes natures.

A la tête de toutes ces persécutions, saint Augustin met celle qui eut lieu en Judée, et dans laquelle saint Jacques le Majeur fut décapité, par l'ordre d'Hérode, saint Jacques le Mineur précipité, saint Pierre chargé de chaînes, saint Etienne lapidé, saint Mathias, apôtre, lapidé aussi et maltraité, l'Eglise de cette région enfin en butte tout entière à la fureur de Saul, qui, pénétrant dans les maisons, en arrachait les fidèles, les plongeait dans les

cachots, où leur il imposait les mauvais traitements qu'il eut plus tard à souffrir lui-même pour la foi. Telles furent, d'une part, les persécutions qui éprouvèrent l'Eglise, de l'autre les tyrans qui la poursuivirent de leur haine et de leur cruauté.

Mais pour exposer la grandeur et la gloire de ce triomphe, ce serait peu de l'éloquence humaine, il faudrait l'éloquence des anges eux-mêmes. Comment dépeindre, avec les couleurs désirables, la rage et la furie des persécuteurs, les tourments inouïs auxquels leur barbarie ingénieuse soumit les martyrs; et la constance, le courage, la fermeté de ces derniers au milieu des tortures? Ce que voulaient les tyrans, ce n'était pas simplement la mort des fidèles; car en mourant inébranlables dans leur foi, les saints étaient les vainqueurs, et leurs bourreaux les vaincus; ils voulaient surtout, à force de supplices, amener les chrétiens à adorer les idoles. De là ces tourments sans nombre qu'ils inventaient, et qu'ils accumulaient les uns sur les autres, jusqu'à ce que les bourreaux n'eussent plus la force de poursuivre leurs tortures, et que les martyrs fussent incapables, avec leur corps en lambeaux, d'en subir de nouvelles. Malgré l'état affreux auquel leur corps était réduit, ces derniers confessaient leur foi avec une énergie admirable : ils souffraient les tourments non-seulement avec patience, mais encore avec joie, tournant en dérision leurs persécuteurs et riant de leurs menaces. Or, toutes ces choses, ils les enduraient pour ne pas commettre un péché mortel, pour ne pas renier le Christ de bouche, encore qu'ils ne le reniassent pas de cœur, et quoiqu'ils pussent, par le repentir, obtenir le pardon de leur faute, comme saint Pierre obtint le pardon de la sienne. *Matth.* XXVI.

Qu'on ne pense pas que ces persécutions n'aient ravagé que des villes ou des provinces isolées. Il n'y a pas eu de plage sur la terre qui n'ait été baignée du sang des martyrs. Citons spécialement Rome, Alexandrie, où régnait le dieu Sérapis et où souffrit sainte Catherine; Antioche, Nicomédie, Césarée en Cappadoce, Césarée en Palestine, le Pont, l'Afrique, l'Egypte, Carthage, Saragosse, où souffrirent les dix-huit martyrs célébrés par Prudence, Paris, où saint Denys fut mis à mort avec ses compagnons,

Milan, témoin du triomphe de saint Sébastien, Syracuse, Catane, où souffrirent sainte Agathe, sainte Luce et sainte Agnès, la Bithynie, l'Achaïe, Smyrne, Thèbes, et en un mot toutes les provinces que comprenait l'empire romain, auquel, depuis le dénombrement d'Auguste, appartenait le sceptre du monde. Si nous trouvons dans cette énumération les contrées les plus diverses, nous trouvons aussi parmi les martyrs des personnes de toute condition. Il y avait non-seulement des hommes robustes ou appartenant à ces nations barbares qui ne craignaient pas la mort, mais des personnes de tout âge et de tout état, des vieillards et des enfants, des nobles et des riches ; il y avait des vierges délicates qui enduraient avec un courage plus que viril d'incroyables tourments; il y avait des femmes qui, au témoignage de saint Cyprien, se lassaient moins de souffrir que les bourreaux de les torturer.

I.

De l'acharnement avec lequel les gentils de toutes les conditions poursuivaient le nom chrétien. Ce qu'il faut en conclure touchant le triomphe de Jésus-Christ.

Ce n'étaient pas seulement les empereurs qui, jaloux de conserver l'empire dont ils croyaient devoir la possession à leurs dieux, persécutaient les chrétiens comme ennemis de leur culte et destructeurs de leurs temples : le commun du peuple les considérait avec les sentiments d'une haine aussi furieuse. Je me bornerai à citer à ce propos un seul exemple : Zénon et Nectaire, qu'unissait la fraternité selon l'esprit, comme la fraternité selon la chair, poussés par l'ardeur de leur foi, détruisirent à Gaza les temples des idoles qu'on y adorait. Les habitants de la ville, irrités de cette audace, les chargèrent de chaînes et leur firent subir une rude flagellation. Cependant la foule qui était réunie au lieu des spectacles publics, s'éleva contre ces courageux chrétiens, soit à cause des temples qu'ils venaient de détruire, soit à cause du mépris qu'ils avaient précédemment témoigné envers les idoles. La fureur s'allumant par degrés, comme il arrive toujours en pareil cas, on courut à la prison où les martyrs étaient renfermés, on les en arracha, on les traîna ignominieusement à

travers les rues de la ville, tout en les frappant sans relâche avec des bâtons, des pierres et des fouets. Les femmes elles-mêmes sortaient de leurs maisons et saisissaient les navettes de leurs métiers pour les frapper. Les uns jetaient sur eux de l'eau bouillante, d'autres les vases où ils faisaient cuire les aliments, d'autres les assaillaient à coups de broches. Après les avoir mis en pièces, et leur avoir brisé la tête au point que la cervelle se répandit par terre, on les porta hors de la ville, au lieu où l'on avait coutume de transporter le cadavre des animaux; on y brûla leurs corps, et l'on confondit les ossements que la flamme épargna, avec ceux des chameaux et des ânes, afin qu'on ne pût que difficilement les retrouver.

Voilà quelles étaient la rage et la fureur déployées dans ces persécutions par les gentils; c'étaient les démons eux-mêmes qui les animaient à ce point contre les destructeurs de l'idolâtrie. Observez, à ce sujet, que les philosophes de la secte d'Epicure renversaient toute religion, puisqu'ils niaient l'immortalité de l'âme, la providence divine, puisqu'ils soutenaient que la divinité ne s'intéressait en rien aux choses humaines, et que la religion n'était pour les hommes d'aucune utilité; néanmoins jamais on ne songea à persécuter soit Epicure, soit ses disciples. Au contraire, cette doctrine eut tant de crédit que l'on gravait le nom de son auteur sur des anneaux et sur des vases d'argent, et qu'on voyait en lui le sage qui seul avait découvert la vérité et délivré les hommes des vaines terreurs de la superstition. C'est qu'il importait peu au démon que l'on ajoutât foi ou non à ce que disait Epicure : il n'était pas moins assuré des adeptes de ce philosophe que des adorateurs des idoles. Mais la foi et la religion du Christ lui étaient plus odieuses; car elles tendaient à le bannir du monde et à soustraire les âmes à sa puissance.

Malgré la rage et la furie des persécutions auxquelles elle fut en butte, l'Eglise sortit victorieuse du combat, et elle triompha glorieusement des efforts de ses ennemis. Les tyrans et leurs divinités couvrirent le sol de leurs débris, tandis que le crucifié demeurait maître du champ de bataille. On l'adora comme le Dieu véritable, et les fausses divinités, foulées aux pieds, furent livrées

aux flammes ou traînées aux gémonies. Ainsi fut accomplie cette promesse du Père éternel à son Fils et à l'Eglise : « Tous ceux qui s'armeront contre toi seront confondus et couverts de honte : ils seront comme s'ils n'avaient jamais été ceux qui oseront te déclarer la guerre. Tu les chercheras et tu ne les trouveras plus. » *Isa.* XLI, 11-12. En effet, tous les princes qui prétendaient détruire le nom du Christ et de sa religion, ont péri après d'inutiles efforts. C'est ce que nous figure la statue que Nabuchodonosor vit en songe : elle était composée de différents métaux qui représentaient les quatre principaux empires du monde. Une pierre qui se détacha tout à coup d'elle-même d'une montagne, vint heurter la statue et la mit en pièces. Mais cette même pierre grandit si bien qu'elle devint une grande montagne et qu'elle remplit le monde. *Dan.* II. Par cette pierre, les docteurs entendent généralement le royaume du Christ, qui doit se répandre dans toute la terre. Cette orgueilleuse Rome qui imposait son joug au monde, qui crucifia saint Pierre, est aujourd'hui soumise aux successeurs de cet apôtre, et aux vicaires du Christ. Les empereurs d'autrefois combattaient le nom glorieux du Sauveur : les empereurs d'aujourd'hui viennent recevoir leur couronne des mains du successeur de Pierre et baiser humblement ses pieds. C'est l'accomplissement de ce mot du Père au Fils : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Psalm.* CIX, 1. Comment n'admirerions-nous pas un si complet triomphe ? Eût-on jamais pensé, en voyant ces chrétiens, le rebut et l'abjection du monde à cette époque, qu'ils seraient un jour les souverains de Rome, et qu'ils verraient des empereurs à leurs pieds ? Est-ce qu'une transformation pareille n'exigeait pas l'intervention du bras tout-puissant du Seigneur ?

II.

De trois circonstances à considérer dans ce triomphe.

Dans ce triomphe remporté par le Christ sur les idoles et sur les tyrans qui s'en étaient constitués les défenseurs, il y a trois circonstances qui méritent de fixer particulièrement notre admiration et notre attention : En premier lieu, l'extirpation de l'ido-

lâtrie est, comme nous l'avons déjà dit, le bienfait le plus considérable qui ait été fait au monde. En second lieu, il fallut surmonter une infinité d'obstacles, et essuyer les plus violentes contradictions pour mener cette œuvre à bonne fin. En troisième lieu, le moyen employé pour l'accomplir est le plus noble qui se puisse imaginer, et celui qui convenait le plus à la gloire et à la majesté divine.

Et d'abord, que ce bienfait soit le plus considérable des bienfaits dont les hommes ont été favorisés, le raisonnement suivant l'établit d'une manière solide. Plus le mal duquel un bien nous affranchit est redoutable, plus ce bien a de valeur, plus il est élevé, plus il a d'universalité. Mais quel mal plus redoutable que l'idolâtrie ? Quel bienfait plus précieux pour le monde que d'en avoir été délivré ?

Que cette œuvre, pour être menée à bonne fin, ait eu à surmonter d'immenses difficultés, on le prouve par la résistance qu'opposèrent les empereurs romains maîtres du monde, et plusieurs autres princes, qui défendaient l'idolâtrie avec tant de cruauté que, selon l'expression de saint Cyprien, les tourments auxquels on soumettait les martyrs surpassaient en nombre les membres de leur corps. Ajoutez à cela que cette lutte dura plus de trois cents ans.

Ce qui ne fut pas moins admirable, ce furent les armes employées par les vaillants soldats du Christ. Ils ne se servirent pas de lances ou d'épées ; ils ne s'abandonnèrent pas aux vices et aux plaisirs ; ils n'employèrent ni les présents qui corrompent les âmes, ni les charmes de l'éloquence, ni la science des philosophes, ni la faveur des empereurs et des rois. Leurs armes furent des vertus merveilleuses, une foi inébranlable, une charité ardente, une force invincible, une patience inaltérable, une constance à toute épreuve, une inviolable fidélité envers leur Créateur et Seigneur. C'est avec ces armes que les martyrs vainquirent le monde et l'enfer conjurés, et qu'ils défendirent la religion et l'Eglise contre la rage des persécuteurs.

L'Epouse des Cantiques dépeint le courage de ces nobles guerriers dans les paroles qui suivent : « Soixante guerriers choisis

parmi les forts d'Israël, environnent la couche de Salomon. Ils sont tous armés de glaives, tous habiles dans les combats, une épée est à leur côté, à cause des frayeurs de la nuit. » *Cantic.* III, 7, 8. Cette peinture est spirituelle et mystique, comme tout ce que renferme le Cantique des cantiques. Cette couche c'est la sainte Eglise, c'est l'âme juste en laquelle repose et sommeille le céleste Epoux, qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes. Le texte emploie un mot qui signifie petite couche, pour la distinguer de cette couche divine qu'occupe le Seigneur dans les palais éternels, et de ces esprits bienheureux dans lesquels il a établi à jamais son séjour. Or, cette couche de l'Eglise, le courage des martyrs l'a défendue contre la fureur et les attaques des hommes et des démons. Ils l'ont défendue comme des guerriers intrépides; ils ont confessé la foi, et ils se sont ri des tyrans et de leurs menaces, œuvres du prince des ténèbres, comme des vains fantômes de la nuit. Dans cette lutte ils étaient munis des armes spirituelles dont nous avons parlé tout à l'heure. Pour montrer combien ces vaillants soldats étaient prêts à soutenir les efforts de l'ennemi, l'Epouse des Cantiques ne se contente pas de dire qu'ils avaient la main sur leur épée; elle ajoute que leur épée était à leur côté, et les représente ainsi au moment de tirer la lame du fourreau. Telle fut la conduite, telles furent les armes des fidèles en cet heureux temps. Ce qui faisait dire à Tertullien que les chrétiens de cette époque n'étaient ni surpris, ni épouvantés par les persécutions; car ils avaient le soin de tenir leurs armes prêtes pour le jour du danger.

Vaincus par tant de constance, voyant que les tourments n'avançaient en rien leurs projets et que leurs efforts demeuraient toujours stériles, les persécuteurs se déterminèrent à ne plus recourir aux bourreaux. Julien l'Apostat choisit, en conséquence, des moyens nouveaux et inconnus jusqu'à lui pour combattre la foi. Il arriva en son temps un événement mémorable dont Rufin nous a conservé l'histoire. Un jour, tandis que Julien offrait à Antioche un sacrifice en l'honneur d'Apollon, il ne put en obtenir de réponse. Ayant demandé aux prêtres la cause de ce silence, on lui répondit que, le tombeau de saint Ba-

bylas martyr se trouvant près de cet endroit, les dieux offensés de ce voisinage refusaient de parler. L'empereur ordonna alors aux Galiléens, nom qu'il donnait habituellement aux chrétiens, de venir enlever les ossements du martyr. Aussitôt tous les chrétiens d'Antioche, hommes et femmes, jeunes filles et matrones, vieillards et enfants, se parent de leurs habits de fête, et transportent, en formant une procession solennelle, les reliques du confesseur de Jésus-Christ. Durant la cérémonie ils chantaient à haute voix : « Que la confusion soit le partage des adorateurs des idoles, et de ceux qui mettent leur confiance dans leurs images. » *Psalm.* XCVI, 7. Ces chants et d'autres de même nature retentissaient aux oreilles de l'apostat pendant que la procession triomphale se déroulait à ses regards dans une étendue de plus de deux lieues. Une telle fureur s'alluma dans le cœur du tyran que, peu après, il ordonna de saisir tous les chrétiens que l'on verrait à Antioche, de les mettre en prison et de leur faire subir le plus rigoureux traitement.

Cette mesure ne fut pas approuvée par Salluste, un des principaux officiers de l'empereur, quoiqu'il professât le paganisme ; cependant, sur la volonté expresse de César, il en commença l'exécution. La première victime qui tomba entre ses mains fut un jeune homme nommé Théodore. Depuis l'aube jusqu'au soir, ce chrétien fut tourmenté de la manière la plus cruelle par des bourreaux qui se succédaient les uns aux autres. Au milieu de ces tourments il conserva néanmoins un visage souriant et assuré, et il ne cessa de répéter d'une voix ferme le verset que l'Eglise chantait le jour précédent : « Que la confusion soit le partage des adorateurs des idoles, de ceux qui mettent dans leurs images leur confiance. » Après avoir épuisé le cercle des tortures applicables aux fidèles, sans ébranler la constance du jeune martyr, Salluste ordonna de le ramener en prison, et vint trouver l'empereur pour lui rapporter ce qui s'était passé et lui conseiller de ne pas poursuivre ce genre de persécution contre les chrétiens; ce serait, ajoutait-il, pour sa majesté un sujet de confusion, et pour eux un sujet de gloire. J'ai vu moi-même ce Théodore à Antioche, poursuit Rufin. Je lui demandai si les tourments lui

avaient causé de vives souffrances. Il me répondit qu'il avait souffert à la vérité, mais qu'un adolescent placé à ses côtés lui essuyait avec du linge blanc la sueur du visage, et répandait sur lui une fraîche rosée, ce qui lui procurait tant de délices qu'il avait été beaucoup plus affligé de voir finir que de voir commencer la torture. Julien l'Apostat suivit le conseil de Salluste; il dit seulement aux chrétiens qu'il saurait bien, après avoir triomphé des Perses, tirer d'eux une vengeance complète. Il partit ensuite pour la guerre, mais il n'en revint pas : il y fut blessé à mort; fut-ce par ses ennemis ou par les siens, on l'ignore; il expira après vingt mois d'un règne des plus funestes. Tel est le récit de Rufin; c'est ainsi que le courage d'un jeune homme préserva les fidèles de la persécution.

III.

Autres exemples de cette merveilleuse constance.

Nous lisons dans le même historien un autre trait qui ne convient pas moins à notre sujet. Edesse est une ville de Mésopotamie, peuplée au temps dont il s'agit d'un grand nombre de chrétiens, et qui avait l'honneur insigne de posséder les reliques de l'apôtre saint Thomas. L'empereur Valens, venant à traverser cette ville, aperçut les catholiques, auxquels il avait interdit l'entrée des églises, assemblés dans la campagne. A cette vue, il fut saisi d'une telle fureur qu'il s'emporta jusqu'à frapper le gouverneur au visage parce qu'il ne leur avait pas assigné un lieu plus éloigné de la ville; conformément à ses commandements. Malgré ce traitement et sa qualité de gentil, le gouverneur ne ferma pas son âme aux sentiments de l'humanité. Ayant reçu, quelque temps après, l'ordre d'exterminer les catholiques, il eut soin de les prévenir par des voies détournées du danger qu'ils couraient, afin qu'ils prissent leurs précautions, et qu'ils ne se trouvassent pas là où il devait les surprendre. Dès le matin il se mit à parcourir la ville avec un nombreux cortége, cherchant tous les expédients possibles pour qu'il n'y eût point, ou qu'il y eût seulement très-peu de victimes. En dépit de ses efforts pourtant, une multitude de fidèles s'empressaient de courir vers le théâtre du carnage,

comme s'ils craignaient de ne pas arriver à temps pour cueillir la couronne du martyre. Ce qui frappa surtout les regards du gouverneur, ce fut une pauvre femme qui sortit de sa maison en toute hâte, sans prendre le soin de fermer la porte, et de se couvrir entièrement de son voile : elle traînait comme elle pouvait un petit enfant, elle traversa précipitamment la troupe des soldats. Le gouverneur n'y tenant plus, se mit à dire : Arrêtez cette femme, et menez-la ici. Cet ordre exécuté, il dit à la femme : — Malheureuse femme, ou vas-tu avec cette précipitation? — Au lieu où sont réunis les catholiques, répondit-elle. — Mais, reprit le juge, n'as-tu donc pas ouï dire que le gouverneur doit mettre à mort tous ceux qu'il y trouvera? — C'est parce que je l'ai entendu dire que je marche si vite; je crains d'arriver trop tard. — Pourquoi y conduire cet enfant? — Pour que Dieu daigne lui faire la grâce de mourir martyr. — A ces paroles le gouverneur ordonne à ses gens de rebrousser chemin, et de diriger son char vers le palais de l'empereur. Dès qu'il parut en sa présence, il lui dit : Seigneur, je suis prêt à mourir moi-même, si tel est votre bon plaisir; mais il m'est impossible d'exécuter la sentence que vous avez portée contre les catholiques. Il raconta alors au prince ce qu'il avait vu de cette excellente chrétienne; son récit apaisa le courroux de l'empereur qui suspendit aussitôt la persécution. Voilà encore un nouvel exemple de cette vérité que la constance merveilleuse des martyrs vint à bout de la rage des tyrans, et les contraignit à se désister de leurs cruautés.

Pour glorifier davantage le Christ et ses généreux athlètes, je rapporterai un autre trait, où nous voyons les défenseurs de la foi triompher du monde par leurs souffrances et par leur mort. C'est une lettre de l'empereur Maximin qui nous fournira ce témoignage. Ce prince qui avait eu recours à tous les moyens imaginables pour détruire le nom du Christ, vaincu en définitive malgré sa barbarie et les tortures, par la constance des martyrs, changea de détermination, et abrogea ses lois sanguinaires par la lettre suivante : « L'Empereur Maximin, invaincu, Auguste, etc. Entre autres mesures que nous ont inspirées notre amour du bien public, nous avions enjoint que l'on observât dans l'empire

tout entier les lois anciennes et les traditions des pratiques romaines. Nous ordonnions en conséquence d'obliger les chrétiens qui ont abandonné la religion de leurs ancêtres à la professer de nouveau. Nous avons cependant été informés qu'ils ne peuvent renoncer à leur dessein, que nul moyen n'est capable de les ramener à notre antique religion, en sorte que chacun se fait à lui-même sa propre loi, et qu'ils accomplissent en tous les pays des cérémonies différentes. Et quoique nous leur eussions imposé, sous peine de mort, l'obligation de revenir aux lois de l'antiquité, plusieurs d'entre eux ont aimé mieux mourir de la mort la plus terrible, endurer d'intolérables tourments, que d'obéir à notre ordonnance. Un grand nombre persévèrent encore dans la résolution inébranlable de refuser aux dieux du ciel les honneurs qui leur sont dus, et de ne pas se conformer aux coutumes de l'empire. Cédant à notre humanité habituelle qui nous porte à étendre à tous nos sujets les bienfaits de la clémence, nous voulons de notre propre mouvement en faire part aux chrétiens eux-mêmes. C'est pourquoi nous ordonnons et nous décrétons qu'il leur sera permis de conserver leur qualité de chrétiens, de réparer et de rebâtir les temples où ils ont accoutumé de faire leurs prières. » *Euseb.* VIII, 3.

On connaît après ces exemples quelles sont les armes par lesquelles le Sauveur a triomphé du monde. Ce sont les vertus, armes spirituelles, armes divines. A devoir combattre, ce sont des armes pareilles qui convenaient au Seigneur; à devoir vaincre, c'est avec ces armes qu'il lui convenait de le faire. Il ne lui eût pas été aussi glorieux de déployer dans ce combat la toute-puissance de son bras, comme il le fit contre Pharaon et contre Sennachérib, dont il extermina d'abord une armée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes en une seule nuit, et qu'il extermina plus tard lui-même par les mains de ses propres enfants. Ce qu'il y a de glorieux en ce triomphe, c'est qu'il a été assuré par la mort et par les souffrances; c'est que des vierges tendres et délicates sont venues à bout par leur constance des efforts des maîtres de l'empire.

CHAPITRE XIV.

Douzième excellence de la religion chrétienne : triomphe du Christ sur les auteurs de sa mort.

Le Christ a triomphé glorieusement encore de ceux qui l'avaient mis à mort : il a tiré vengeance de leur forfait en les accablant de calamités inconnues jusqu'à ce jour. Elles sont mentionnées dans les livres d'un ouvrage composé par Josèphe, historien sérieux, juif de race et de religion, sur ce sujet. Quoique nous les exposions ailleurs avec une certaine étendue, j'en offrirai au lecteur un tableau en raccourci, afin de compléter ce qui regarde les triomphes de notre Sauveur.

Pilate, qui avait prononcé la sentence de Jésus, fut précisément peu de temps après la passion du Sauveur, le premier instrument de cette vengeance : il accabla de vexations de divers genres le peuple qu'il était chargé de gouverner. A Pilate succédèrent Festus, puis Félix, Florus, Albinus et Cestius. Chacun de ces proconsuls se piquait d'être plus barbare que ses prédécesseurs et de les surpasser tous en méchanceté, en cruauté et en avarice. Ils ne cessèrent de poursuivre de mauvais traitements, de rapines, d'injures et d'outrages de toute sorte, ce malheureux peuple, jusqu'à ce que, poussé à bout, il n'hésita pas à se révolter contre la puissance romaine, malgré l'infériorité de ses ressources et de ses forces. Cette révolte appela Vespasien en Judée : il commença par s'emparer des villes environnantes et principalement des villes de Galilée, province que Josèphe était chargé de gouverner et de défendre. Presque toutes les villes en furent détruites, et les habitants mis à mort ou traînés en captivité. Impossible de savoir au juste quel fut le nombre des uns et des autres ; on ne l'a vu que pour quelques cités. On peut cependant s'en faire une idée approximative en considérant que les victimes de Jotapata, ville défendue par Josèphe, soit pendant le siége, soit à la prise de la place, s'élevèrent au nombre de quarante mille. Dans une autre ville nommé Tarachie, pareil nombre d'hommes à peu près furent réduits en esclavage. Que l'on juge par là de ceux qui furent mis

à mort ou vendus comme esclaves dans les autres villes de cette contrée. Parmi leurs habitants, il y en eut qui massacrèrent leurs femmes et leurs enfants et qui se percèrent eux-mêmes de leurs glaives, pour ne pas tomber entre les mains des Romains ; d'autres se précipitèrent du haut de rochers escarpés ; d'autres se jetèrent dans la mer.

Ensuite commença le siége de Jérusalem. Les horreurs de ce siége surpassent tout ce qu'il y a eu de semblable en ce monde. La famine y exerça tant de ravages que l'on fut obligé de manger les rênes des chevaux, les baudriers, les chaussures et le cuir dont les portes étaient revêtues. Quelques-uns mangèrent de la paille sèche. Les ordures se vendaient à un prix élevé ; et on n'en avait qu'un poids très-léger pour quatre deniers. Mais du nombre des morts qui n'en serait épouvanté? Le fer ou la famine moissonnèrent onze cent mille hommes ; car la cité sainte possédait un grand nombre de juifs étrangers qui y étaient accourus pour la fête de Pâque dont la célébration était interdite hors de Jérusalem. Or, y a-t-il jamais eu, depuis que Dieu a créé le monde, siége ou bataille où le nombre des victimes ait même atteint la moitié de ce chiffre? Neuf cent mille furent voués à la servitude, les uns furent réservés pour être exposés aux bêtes, les autres pour s'entre-tuer dans les spectacles et les fêtes donnés au peuple de Rome. Enfin, cette ville si fameuse et si célèbre dans le monde entier, cette ville que défendaient trois enceintes de fortes murailles, et ces trois tours dont on raconte tant de merveilles, fut elle-même détruite. Est-ce qu'il y a pour Dieu des villes inexpugnables? Jérusalem tout entière avec ses palais et ses édifices somptueux, avec son temple révéré et connu de tout l'univers, fut livrée aux flammes, rasée de telle façon qu'il n'y resta plus pierre sur pierre, et que, au témoignage de l'historien Josèphe, quiconque fût passé par là n'eût jamais cru que des habitations et une ville eussent occupé autrefois ce territoire. En même temps s'éteignit ce royaume dont l'antiquité surpassait l'antiquité de l'empire romain, et jamais depuis, il n'a pu réussir à se reconstituer ni à relever la tête.

Mais là ne s'arrêta pas la rigueur de la divine justice ; elle s'é-

tendit encore plus loin. Les révoltes des Juifs attirèrent successivement sur eux des châtiments terribles, sous Trajan d'abord, puis surtout sous Adrien, et en dernier lieu sous Valens. Aujourd'hui ils errent dispersés chez tous les peuples du monde, privés de chef, de temple, de sacrifice, de prêtre, ne formant plus un corps de nation, partout opprimés, partout avilis, partout surchargés de tributs extraordinaires. Adressons maintenant la parole à ces malheureux bannis, et disons-leur : Qu'est devenue, ô mes amis, votre république si ancienne? qu'est devenu votre temple si fameux? que sont devenus cette hiérarchie de prêtres et de lévites, ce chœur de chantres, ces instruments suaves et harmonieux, ces ornements sacerdotaux, ces vases d'or richement travaillés, ces présents et ces sacrifices que l'on venait offrir des bouts de l'univers? Et si nous portons plus haut encore nos regards, où est la puissance de David? où sont les richesses et la gloire de Salomon? Qu'est-il advenu de tant de grandeur et de majesté? Qui a dispersé sur la terre ce peuple d'Israël si longtemps défendu et protégé par le Seigneur? I *Paralip.* XXVIII; *Thren.* II. Comment, après tant d'années, Dieu ne s'est-il pas souvenu des entraves qui les enchaînent? Pourquoi permet-il aux nations de les opprimer? Quel crime attira sur eux ce redoutable châtiment? Est-ce le crime de l'idolâtrie? Ils furent autrefois, pour l'expier, transportés captifs à Babylone; mais cette captivité ne dura que soixante et dix ans. Ce temps écoulé, ils recouvrèrent leur patrie et leur régime politique. Voilà déjà quinze cents ans que dure ce dernier bannissement, et nous ne voyons pas qu'il soit près de finir. Quelle est donc la cause de cet exil, après tant de calamités? Que repondre, sinon que Dieu proportionnant parfaitement dans sa justice infinie la sévérité de la peine à la matière du délit : plus l'exil et la peine subis actuellement par le peuple juif l'emportent en rigueur sur l'exil de Babylone, plus le crime qu'ils expient aujourd'hui l'emporte en gravité sur leur idolâtrie d'autrefois. Mais quel est ce crime plus abominable que l'idolâtrie, quel est-il, je le demande à toutes les intelligences, sinon la mort souverainement injuste infligée au Fils de Dieu et au Maître de l'univers? Or, le châtiment de ce crime est aujour-

d'hui un des triomphes du Christ ; et c'est parce que ce crime a été l'un des plus affreux dont la terre ait été témoin, qu'il est puni par la plus épouvantable des calamités.

CHAPITRE XV.

Treizième excellence de la religion chrétienne : de la faveur qu'elle a obtenue auprès des plus saints et des plus savants hommes, et principalement auprès des sacrés conciles.

Dans toutes les causes soit civiles soit criminelles qui surgissent chez les hommes, c'est toujours la déposition de témoins dignes de foi qui conduit à la découverte et à la détermination de la vérité. Or, c'est un des caractères de notre sainte religion d'avoir en sa faveur une multitude de témoins et de témoins plus sincères et plus autorisés que les autres. Ces témoins qui déposent en faveur de la vérité de la foi chrétienne, sont d'abord une foule d'hommes extrêmement remarquables par leur sainteté et par leur doctrine ; ce sont ensuite les sacrés conciles. Ce sont encore les martyrs dont le nom veut dire témoin, et qui ont attesté par leur sang la vérité de notre foi. Ce sont aussi les miracles opérés par Dieu en confirmation de cette même vérité. Ce sont enfin les prophètes dont les prédictions ont été réalisées bien des années après qu'elles avaient été prononcées. Nous allons nous occuper maintenant de ces divers témoignages : commençons par celui des saints docteurs.

Aristote indique au premier livre de sa rhétorique, trois qualités dont la présence nous incline à regarder celui qui les possède comme digne de foi, et à croire à la vérité de ses paroles. Ce sont la science, la vertu et l'amitié. Quand un homme est savant, nous supposons qu'il ne se trompe pas ; quand il est vertueux, nous supposons qu'il ne mentira pas ; quand il est notre ami, nous supposons qu'il ne nous abusera pas. De ces trois conditions, les deux premières se trouvent au plus haut degré dans les docteurs de l'Eglise qui ont soutenu contre les diverses hérésies la pureté et la vérité de la foi chrétienne. Quelques-uns d'entre eux connaissaient à fond la philosophie soit morale, soit naturelle, soit surna-

turelle, que l'on nomme métaphysique. Tels furent saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand, Alexandre de Halès, Scot, et une foule d'autres qui marchèrent sur les traces de ces grands hommes. D'autres joignaient à ces connaissances l'éclat de l'éloquence et d'un aimable talent. Tels furent parmi les Grecs, Basile le Grand, Grégoire de Nysse, son frère, Grégoire de Nazianze, son ami et le compagnon de ses études, saint Jean, contemporain de ces grands hommes, surnommé lui-même Chrysostome, c'est-à-dire bouche d'or, à cause de son admirable éloquence, et Théodoret, son fidèle imitateur ; enfin Origène, qui vivait à une époque plus reculée. Je nommerai chez les Latins, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, qui connaissait parfaitement l'hébreu, le grec et le chaldéen, Lactance, qui a été appelé une fleur d'éloquence cicéronienne, Arnobe et Boëce, qui ajoutait à une rare éloquence une connaissance remarquable des sciences humaines. Or, tous ces hommes d'un talent et d'un savoir si admirables, ainsi qu'un grand nombre d'autres, dont les catalogues d'écrivains ecclésiastiques citent les noms, après tant de progrès dans la science humaine, ont consacré leur vie entière à démontrer, à propager par leurs écrits comme par leurs enseignements, la vérité de nos mystères : tous d'une voix et d'un sentiment unanimes proclament l'origine divine de notre religion.

En outre, la plupart d'entre eux ont été d'une sainteté frappante ; ce qui rend leur témoignage d'autant plus véridique. Ne subissant pas l'influence corruptrice de l'ambition, de l'avarice, des passions et des convoitises désordonnées, rien ne les détournait de la vérité qu'ils estimaient au-dessus de tous les trésors du monde. Les pharisiens n'avaient pas le même amour de la vérité, eux à qui le Sauveur disait : « Comment pourriez-vous croire, vous qui, attachant tant d'importance à la gloire des hommes, vous souciez si peu de la gloire de Dieu ? » *Joan.* v, 44. Le Sage dit aussi des méchants que la perversité les aveugle et qu'elle les empêche de connaître la vérité. *Sap.* II. Il n'en est pas de la sorte des âmes pures de toute malice. Comme un miroir sans tache réfléchit avec éclat les rayons du soleil ; ainsi une conscience pure réfléchit les rayons brillants du soleil de la vérité.

Ces saints hommes étaient d'ailleurs en rapports continuels avec Dieu, source de toute lumière et de toute sagesse : ils attendaient de lui leur science, et ils s'écriaient avec David : « Ouvrez, Seigneur, nos yeux à la considération de vos merveilles. » *Psalm.* CXVIII, 18. C'est pourquoi le Seigneur leur communiquait une connaissance plus parfaite de ces mystères. De là ce mot de l'Ecclésiastique : « L'âme d'un homme pur découvre mieux la vérité que sept sentinelles en observation sur un lieu élevé. » *Eccli.* XXXVII, 18. Il montre bien l'importance de la pureté de vie pour la connaissance de Dieu et de ses œuvres. Le Psalmiste dit dans le même sens, que la bouche du juste est le siége de la sagesse, et que l'on attend le jugement de ses lèvres. *Psalm.* XXXVI.

Il est encore un autre témoignage encore plus imposant en faveur de la religion chrétienne; c'est le témoignage des saints conciles. L'autorité de ce témoignage résulte premièrement de l'assistance du Saint-Esprit, qui est le maître de l'Eglise; secondement, de ce que ce témoignage n'est plus celui d'une personne en particulier, comme ceux dont nous parlions il n'y a qu'un instant, mais de l'Eglise tout entière que représentent les conciles. On voit réunis dans ces assemblées les évêques des diverses parties du monde, les théologiens les plus savants et les plus instruits de la chrétienté. L'ordre avec lequel on y procède à l'examen des questions à définir est vraiment admirable. Après avoir invoqué les lumières de l'Esprit d'en haut, les théologiens déterminent et discutent les points qui méritent éclaircissement. Ensuite, des membres désignés expressément rédigent les décrets qui concernent cette matière. Ces décrets sont soumis aux Pères du concile pour examiner s'il n'y aurait pas quelque chose à ajouter, à modifier, ou à retrancher. Cela fait, le concile est appelé à donner par forme de vote son avis sur l'amendement proposé. Quelquefois, plusieurs mois s'écoulent avant qu'un seul décret, c'est-à-dire, avant que la formule d'une seule vérité ait reçu sa rédaction définitive. Bien qu'assurés de l'assistance de l'Esprit-Saint, les Pères d'un concile étudient avec le plus grand soin et les plus grandes précautions la question en litige. Enfin, la confirmation du vicaire du Christ, du pasteur souverain de l'Eglise, du pontife

romain donne à cette œuvre sa suprême consécration. C'est que ni la foi, ni la grâce, ni la confiance en Dieu n'excluent les moyens indiqués par la prudence humaine ; seulement ce n'est pas sur ces moyens que doit reposer l'espérance du succès, mais sur la Providence divine.

Ce témoignage d'une infinité d'hommes remarquables soit par leur sainteté, soit par leur doctrine, et avant tout le témoignage des conciles forme une preuve puissante de la vérité de notre religion. Or, vous en chercherez vainement autant chez les sectes qui ont rempli le monde. Je ne parle pas du paganisme, qui loin d'avoir en sa faveur l'assentiment des sages, a été généralement condamné par eux. Cicéron, par exemple, s'applique à faire ressortir, dans son livre de la Nature des dieux, combien sont absurdes les idées de ceux qui les croyaient soumis réellement aux lois de la distinction des sexes, du mariage, de la génération, de l'enfantement et à toutes les autres misères de la faiblesse humaine.

A propos des mahométans, nous avons déjà dit que les deux principaux philosophes de cette religion, Avicenne et Averroës, désapprouvent formellement le fondement d'après lequel Mahomet règle la vie humaine, c'est-à-dire, son opinion sur la fin dernière de l'homme. Les Juifs ont bien aussi leurs rabbins et leurs docteurs qui défendent leur loi, qui interprètent l'Ecriture, et qui ont composé le Talmud, ouvrage qui est pour eux ce qu'est pour nous le corps de Droit canonique. Nous parlerons en son lieu de cette élucubration. Le lecteur chrétien y verra tant d'étrangetés, d'extravagances, de faussetés, d'impuretés, de contes et de fables, qu'il sera surpris qu'il y ait eu au monde des hommes capables d'écrire de pareilles choses, et d'autres assez stupides pour les croire. Mais que ne peuvent pas la violence de la passion, la puissance du démon, l'aveuglement et la malice que produit le péché ?

CHAPITRE XVI.

De la valeur du témoignage que les martyrs ont rendu par leur sang en faveur de la religion chrétienne. — Combien souffrir pour Dieu le martyre est chose glorieuse.

Le témoignage des saints docteurs nous conduit au témoignage des martyrs. Ce n'est plus par des paroles, mais par leurs œuvres, en versant leur propre sang, que ces deruiers ont proclamé la vérité de notre foi ; c'est en livrant leurs membres à d'affreux supplices. De là leur nom de *martyrs*, qui signifie *témoins* ; à cause de ce témoignage incomparable rendu par eux en faveur de la religion de Jésus-Christ.

Je me garderai bien d'aborder ce sujet sans implorer d'abord le secours et la faveur du Saint-Esprit, sans prier celui qui donna aux martyrs le courage nécessaire pour sortir victorieux de si rudes combats, de me suggérer un langage qui n'en soit pas trop indigne. J'avouerai franchement que s'il n'y a pas de sujet qui me plaise et me sourie davantage, il n'y en a pas non plus que je craigne autant de traiter ; ce que l'on peut dire à ce propos étant toujours infiniment éloigné de ce qu'exigerait une aussi noble matière. Et quelles paroles seraient capables de raconter ces combats qui furent un spectacle d'admiration pour les anges, pour les hommes, pour les démons, et même pour les tyrans et les bourreaux qui tourmentaient ces intrépides défenseurs de la religion chrétienne ? D'un autre côté, la gloire de ces vaillants soldats exige que nous ouvrions la bouche pour chanter leurs louanges. Les historiens profanes ont bien raconté les batailles, les victoires et les triomphes des grands généraux ; ils ont bien chanté les hauts faits des consuls et des magistrats ; ils ont bien, dans leurs ouvrages, exposé le tableau du carnage semé maintes fois parmi les ennemis comme entre concitoyens ; ils ont bien parlé des troubles civils, des gémissements des femmes, des enfants devenus orphelins. Pourquoi donc, en ce sujet qui intéresse la gloire de Dieu, n'entretiendrions-nous pas le lecteur des luttes que le corps a dû livrer pour le salut de l'âme, des assauts terribles qui ont

emporté de vive force la cité céleste, des victoires obtenues par la vertu de la foi? Il ne s'agissait pas ici de combattre des soldats de chair, mais les démons eux-mêmes; il ne s'agissait pas de conquérir des possessions territoriales, de vastes provinces, mais le royaume du ciel et l'héritage du paradis; il ne s'agissait pas enfin d'une domination temporelle, mais d'une couronne éternelle à gagner, au service du Roi immortel et du Dieu qui fixe la destinée de toutes les nations.

Du reste, les âmes peuvent retirer de cet ordre de considérations de notables avantages. C'est un excellent moyen de confirmer leur foi, d'embraser leur charité, d'apprendre à connaître la puissance de la grâce divine, qui a doué de tant de force une chair si faible. C'est ici que nous apprenons à souffrir avec patience, que nos épreuves nous paraissent légères, que notre dévotion se ranime, que notre chair est convaincue d'une délicatesse excessive, que nous nous voyons obligés de rougir de notre tiédeur et de notre négligence. Ce qu'ont souffert pour mériter le ciel ces courageux athlètes nous montre le peu que nous faisons nous-mêmes : et notre lâcheté n'a pas d'excuse possible, dès que nous considérons ce dont rend l'homme capable la grâce que Dieu ne refuse à personne. Avoir été fondée par le sang des martyrs est l'une des principales gloires de l'Eglise.

Je dois encore supplier le lecteur chrétien de ne pas m'accuser d'importunité et de longueur, si je reviens si fréquemment, et si je m'étends beaucoup dans cet ouvrage sur cette matière. Elle est à la fois si intéressante, si utile et si copieuse que l'on a beau la développer, il reste toujours à l'écrivain nombre de choses à raconter, et au lecteur nombre de choses propres à l'édifier et à le ravir d'admiration. On voit les maisons et les villes abandonnées par leurs habitants quand il s'agit d'assister à un combat d'hommes et de taureaux; n'est-ce pas un plus glorieux spectacle d'assister au combat d'une jeune fille de treize ans contre les puissances réunies du monde et de l'enfer, en sortir victorieuse et demeurer inébranlable aux tortures et aux menaces par lesquelles un tyran essaie de triompher de sa pudeur et de sa foi?

Cependant, avant que d'entrer au cœur de la question, il sera

bon de donner quelques avis dont l'observation rendra plus considérables les fruits qu'on en retire. Premièrement, comme il n'appartient pas à tout le monde d'estimer à leur véritable dignité et à leur valeur les choses spirituelles, parce qu'elles paraissent aux yeux de la chair de peu de prix et de peu d'importance, je parlerai brièvement de la gloire cachée sous les ignominies apparentes du martyre. Nous voyons ce qui en est par l'exemple du chef de tous les martyrs, du Christ notre Sauveur. Quoi de plus abject qu'une crèche, réduit réservé aux animaux; qu'une croix, instrument de supplice réservé aux malfaiteurs? Et pourtant, comment expliquer la beauté, les richesses, les grâces, les trésors, la gloire que voilaient ces humbles apparences? Or, c'est au point de vue où nous nous plaçons pour considérer les ignominies du chef, que nous devons nous placer pour considérer les ignominies des membres; car ils participent d'une certaine façon et à la vertu de leur chef et à sa gloire et à sa beauté. Le fondement de cette gloire, c'est l'excellence et la dignité de la vertu. La beauté de la vertu est, au dire de Platon, incomparable. La force et une patience inébranlable en face de la mort étant, selon l'expression de l'Apôtre, un des plus hauts degrés auxquels puisse arriver la vertu, il s'ensuit que le martyre se présentera aux regards des personnes qui ne s'abusent pas sur le fond des choses, comme doué d'un prix, d'une beauté et d'un éclat particulièrement remarquables; d'autant plus que la vertu déployée dans ce combat grandit en proportion de l'ignominie, et des difficultés dont il est environné.

Afin de montrer dans un plus grand jour au pieux lecteur la beauté de l'abaissement apparent qui résulte pour les martyrs de la captivité et des tourments qu'ils ont eus à subir, je citerai quelques extraits des lettres que saint Cyprien, martyr lui-même, écrivait aux chrétiens qui attendaient dans les fers les épreuves réservées à leur foi, ou qui les avaient déjà subies avec gloire. Voici comment il s'exprime dans une de ces lettres à des évêques, des prêtres et autres fidèles condamnés aux mines pour avoir confessé la foi du Sauveur :

I.

Exhortations de saint Cyprien aux martyrs qui souffraient pour la foi.

« L'éclat de vos triomphes, bienheureux et bien-aimés frères, me ferait un devoir d'aller vous visiter et d'aller embrasser vos membres sacrés, si l'exil auquel j'ai été moi-même condamné pour l'honneur du nom de Jésus-Christ, ne m'opposait d'insurmontables obstacles. Je me présente donc à vous, de la manière qu'il m'est possible de le faire; et mon esprit et mon affection me transportent là où mon corps ne saurait aller. Que ces lettres vous fassent connaître mes sentiments et le bonheur que j'ai éprouvé en apprenant ce que la renommée publiait de vos vertus ; car je m'associe à vos victoires, sinon en partageant vos souffrances, du moins, par la communion de la charité. Me serait-il possible de garder le silence lorsque j'entends raconter les glorieuses vertus de mes frères bien-aimés? La bonté divine vous a comblés de tant de faveurs, qu'un grand nombre d'entre vous ont déjà consommé leur martyre et reçu du Sauveur leur couronne, tandis que les autres dans les prisons et les mines où ils sont plongés donnent à leurs frères, par leurs souffrances continuelles, un exemple propre à les encourager et à les fortifier. Aussi vos mérites et votre gloire augmentent-ils avec les épreuves que vous ne cessez de supporter, et obtiendrez-vous dans le ciel une récompense d'autant plus riche que les jours de vos souffrances seront plus nombreux.

» Pour moi je ne doute pas que la piété de votre vie ne vous ait mérité de la part du Seigneur la faveur d'être élevés à ce faîte d'honneur et de gloire. Toujours vous avez brillé dans l'Eglise par votre foi et votre exactitude à remplir les commandements du Seigneur, par votre innocence et votre simplicité, par votre esprit de concorde et votre charité, par votre humilité et votre modestie, par votre zèle à vous acquitter des devoirs de votre ministère, par votre empressement à secourir le prochain dans ses tribulations, par votre miséricorde envers les pauvres, par votre constance à défendre la vérité, par votre sévérité dans le maintien de la discipline. Pour qu'il ne manquât rien à vos bons exemples,

vous animez maintenant au martyre les cœurs de vos frères, en confessant la foi et en méprisant les souffrances. Vous êtes leurs chefs et leurs guides vers la vertu : le troupeau n'a plus qu'à suivre ses pasteurs, à imiter sa conduite et à parvenir à une semblable récompense par des services et des mérites semblables. Le cruel supplice des verges a inauguré votre confession. Ce supplice ne doit pas nous paraître étrange ; et il ne serait pas raisonnable qu'il inspirât de l'effroi à des chrétiens, puisqu'ils ont placé toutes leurs espérances dans l'arbre sacré de la croix. Le serviteur du Christ y reconnaîtra donc le mystère du salut : c'est par le bois qu'il a été racheté pour la vie éternelle ; c'est par le bois qu'il se prépare encore aujourd'hui à recevoir sa couronne. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que vous, vases choisis d'or et d'argent, soyez condamnés aux mines? L'ordre habituel des choses a été seulement interverti. Autrefois les mines donnaient les métaux précieux ; aujourd'hui elles les reçoivent.

» Vos pieds ont été chargés d'entraves. On a chargé d'infâmes liens les membres et les temples bénis de Dieu, comme si en enchaînant le corps on enchaînait l'esprit ; comme si l'or pur pouvait être souillé par le contact du fer. Pour des hommes consacrés à Dieu, pour des hommes qui soutiennent leur foi avec cette fermeté de conviction, les liens ne sont pas des liens, ce sont des ornements ; les fers dont on charge leurs pieds ne sont pas des fers d'ignominie, ce sont des gages d'honneur et de gloire. Qu'ils sont heureux de leurs fers ces pieds qui seront rendus à la liberté, non par un geôlier, mais par le Christ lui-même! Qu'ils sont heureux de leurs fers ces pieds qui suivent le chemin par lequel on va directement au Père! Ils seront enchaînés quelques jours en ce monde; mais ils jouiront en la compagnie du Christ d'une liberté irrévocable. La fureur de nos ennemis les a fixés à des anneaux immobiles ; mais ils n'en courront pas moins avec légèreté dans la glorieuse carrière du Sauveur. Que la cruauté et la perversité de l'adversaire condamne votre corps à la captivité ; vous ne vous en envolerez pas moins de cette terre de misères au royaume du ciel. Vous n'avez pas dans ces mines une couche molle pour vous y reposer, mais vous avez les douceurs et les consolations de l'Es-

prit saint. Vos membres fatigués n'ont pour lit que la terre; mais serait-il pénible de dormir et de sommeiller à côté du Christ? Votre corps est tout entier amaigri, décoloré et souillé de poussière; mais ces souillures extérieures lavent spirituellement et purifient votre âme. La ration de pain qu'on vous accorde est bien modique; mais l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit encore de la parole de Dieu. Vous n'avez pas, au temps du froid, les vêtements suffisants ; mais celui qui s'est déjà revêtu du Christ n'a pas besoin d'autre ornement et d'autre manteau. Vos cheveux à moitié rasés se dressent sur votre tête; mais le Christ étant notre chef à tous, peu importe l'état des cheveux de notre tête, cela ne fait rien à sa beauté. Quelle splendeur sera la récompense de la condition obscure et méprisable à laquelle vous paraissez réduits aux yeux des gentils! Aux courtes souffrances de ce siècle succédera une gloire éblouissante, éternelle, quand le Seigneur, selon la parole de l'Apôtre, réformera ce corps misérable et le rendra semblable à son corps glorieux. *Philipp.* III.

» Vous ne devez pas non plus, mes bien-aimés frères, regarder comme regrettable pour notre religion et notre foi, que ceux d'entre vous à qui les fonctions sacerdotales ont été dévolues, ne puissent pas offrir et célébrer le divin sacrifice; car vous offrez au Seigneur et vous célébrez en ce moment le sacrifice le plus précieux, le plus agréable, celui qui vous attirera la plus belle des récompenses. Le Psalmiste a dit : « L'âme brisée de douleur voilà le sacrifice que Dieu demande : vous ne dédaignerez pas, ô mon Dieu, le cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 18. Or, vous offrez à Dieu ce sacrifice, sans interruption; et le jour et la nuit, vous en êtes vous-même les pures et délectables victimes. C'est le calice du salut que le Roi-Prophète désirait offrir au Seigneur, pour le remercier des biens qu'il en avait reçus. *Psalm.* CXV. Et qui ne saisirait avec joie et promptitude ce salut? Qui ne souhaiterait d'avoir quelque chose à offrir à son souverain Maître? Qui ne serait prêt à souffrir la mort avec courage et constance pour plaire aux yeux de ce grand Dieu, qui, contemplant nos combats du haut du ciel, nous soutient dans les dangers, nous couronne après la victoire, nous récompense avec une tendresse paternelle

des dons mêmes qu'il nous a faits, et nous comble d'honneur à cause de ce qu'il a opéré en nos âmes?

» Voilà, fidèles et vaillants soldats de Jésus-Christ, ce que vous avez rappelé à vos frères; voilà les enseignements que vous leur donnez par vos exemples après les leur avoir donnés par vos paroles. Aussi serez-vous grands dans la maison de celui qui a dit : « Quiconque joindra à la leçon les œuvres sera grand dans le royaume des cieux. » De là il est arrivé qu'une grande partie des fidèles, marchant sur vos traces, ont confessé la foi et ont été couronnés comme vous : unis à leurs pasteurs par les liens de la plus étroite charité, ni la captivité, ni les ruines n'ont pu les en séparer. Des vierges sont même venues grossir les rangs de ces courageux athlètes. Après avoir rapporté soixante pour un en conservant leur virginité, elles ont rapporté au centuple en recevant le martyre; de sorte qu'une double couronne leur a été réservée dans le ciel. Il n'y a pas jusqu'aux enfants que vous aviez avec vous qui n'aient montré une étonnante vertu : ils ont confessé la foi avec un courage de beaucoup au-dessus de leur âge, de telle façon que les hommes et les femmes, tous les âges et toutes les conditions concourent à grossir votre glorieuse phalange. Et maintenant, bien chers frères, quelle sera la vigueur de votre conscience victorieuse? Que vos pensées doivent être élevées, que votre joie doit être profonde, que votre triomphe doit être complet, en voyant la fidélité avec laquelle vous observez tous les commandements du Seigneur, et la sécurité dont vous jouirez au jour du jugement; en vivant, le corps chargé de chaînes, dans ces mines affreuses, tandis que vous habitez par l'esprit dans les cieux ! »

A cet extrait d'une lettre de saint Cyprien, évêque, docteur et martyr, nous pourrions joindre plusieurs autres lettres écrites sur le même sujet. Le lecteur chrétien verrait par là combien il y a de gloire et de beauté dans un acte que le monde estime ignominieux et déshonorant. La crainte d'être trop long m'empêche de les citer. Néanmoins si l'on désire se convaincre de cette vérité, qu'on lise les réflexions de saint Jean Chrysostome sur ces paroles de l'Apôtre aux Ephésiens : « Je vous supplie, mes frères,

moi captif pour le Seigneur... » *Ephes.* IV; *Chrysost. hom.* VIII, *in hanc epist.* On verra en quel magnifique langage les saints docteurs exaltent cette captivité. Il est plus glorieux, d'après lui, d'être captif pour Jésus-Christ que de faire des miracles, de ressusciter les morts, d'être transportés au troisième ciel, de prendre rang parmi les chœurs des anges. Le grand orateur termine en disant que, si ce n'était pour lui un devoir de veiller sur son Eglise, il ne balancerait pas à entreprendre un long voyage pour aller contempler les chaînes de Paul, les baiser et les presser pieusement contre son cœur.

A ces réflexions qui ont pour but de mettre en saillie ce qu'il y a de beau, de grand et de sublime dans les épreuves des martyrs, j'ajouterai une particularité dont le souvenir ne sera pas inutile. Sous le pontificat du pape saint Grégoire, l'impératrice lui envoya demander de Constantinople le chef de l'apôtre saint Paul. Mais le religieux pontife lui répondit que jamais il ne pourrait consentir à dépouiller Rome de cet inestimable trésor. Cependant, pour lui être agréable, il détacha une partie de la chaîne dont le grand Apôtre avait été chargé pendant la persécution de Néron, et il lui envoya ces précieuses reliques. Ceci montre la haute idée que les saints concevaient de ce que le monde couvrait autrefois de son mépris. Nous comprendrons mieux ainsi combien il est glorieux et méritoire de souffrir des outrages, des injures et des tourments pour l'amour du Christ, et combien le martyre devrait être estimé et désiré de tous les fidèles qui aiment leur Sauveur.

II.

De la prospérité de l'Eglise au milieu des persécutions. Des ravages qu'ont occasionnés les douceurs de la paix.

Il m'a semblé bon encore de prévenir les personnes qui examinent exclusivement en toutes choses ce qu'il y a de dommages ou d'avantages corporels, qu'elles ne soient pas surprises, en parcourant le tableau des tourments que les martyrs ont eus à supporter, de voir la Providence divine ne pas accabler de sa foudre vengeresse les barbares auteurs de ces attentats, ni la terre

s'entr'ouvrir sous leurs pas, comme sous les pas de Dathan et d'Abiron. Quand elles auront bien compris le but de ces souffrances, au lieu de récriminer, elles y trouveront un sujet de louer davantage cette même providence.

Partons de ce principe, que le Seigneur en toutes ses œuvres se propose deux fins, sa propre gloire et le bien de l'homme. Nous en avons une preuve dans la rédemption, qui a procuré la gloire de Dieu et en même temps assuré à l'humanité son salut. Les anges l'annoncèrent dans leur cantique en l'honneur du Sauveur nouveau-né : « Gloire à Dieu, paix aux hommes. » *Luc.* II. Il faut supposer aussi que le Seigneur, en juste appréciateur des choses, attache plus d'intérêt au bien et au salut de nos âmes, substances immortelles et semblables aux anges, qu'au bien de nos corps, substances corruptibles et semblables aux bêtes. Voyez, entre autres exemples, la conduite de Dieu à l'égard de saint Jean-Baptiste : l'âme du précurseur fut purifiée et enrichie de toute sorte de grâces avant sa naissance ; et pourtant sa tête fut le prix de la danse d'une jeune fille. De même, Jérémie, qui fut également sanctifié avant que de naître, mourut lapidé.

En conséquence, le Seigneur, connaissant par sa science infinie que la guerre serait plus favorable à son Eglise que la paix, la guerre et la persécution faisant des martyrs, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, tandis que la paix et la prospérité font des hommes mous, ambitieux et livrés aux plaisirs ; Dieu, dis-je, voulut accorder à son Eglise, non ce qui devait lui nuire, mais ce qui devait lui profiter. A l'appui de cette assertion, qui est cependant conforme à la doctrine commune des saints, j'invoquerai le témoignage d'Eusèbe, historien très-sérieux, qui parlant d'après sa propre expérience ne saurait être cité plus à propos. *Euseb. Hist. eccles.* VIII, 1.

« Certes, il est au-dessus de nos forces de raconter avec exactitude les progrès immenses qu'ont faits jusqu'à ce jour la parole du Christ et la doctrine de l'Evangile. Qu'on en juge par ce qui va suivre. Déjà les empereurs romains accordaient à des fidèles le titre de gouverneurs de province et de juges. Ils permettaient à leurs femmes et à leurs enfants, non-seulement de croire en

Jésus-Christ, mais de suivre en toute sécurité et liberté les pratiques de sa religion. Ils regardaient même comme leur serviteurs dévoués ceux qui demeuraient fidèles à la loi du Seigneur, et qui n'avaient point une idée désavantageuse de la foi. Tel fut Dorothée, un des principaux officiers du palais impérial; son titre de chrétien était une garantie de sa fidélité. C'est pourquoi il jouit d'un crédit, d'une faveur et d'honneurs plus considérables que les autres courtisans. Tel fut encore Gorgonius; tels furent plusieurs autres disciples du Christ, dont les uns occupaient à la cour des empereurs des postes honorifiques, les autres étaient investis du gouvernement et de l'administration des provinces. Impossible de dire le nombre des fidèles qui s'assemblaient dans les églises, principalement aux jours de fête. Les anciens temples ne suffisant plus, on en élevait tous les jours de plus vastes, lesquels ressemblaient à des villes entières. Pendant quelque temps les églises demeurèrent dans un état florissant de prospérité; leur gloire se répandait par toute la terre, propageant avec une égale rapidité la gloire du Souverain des cieux. Aucun obstacle ne leur était opposé par la haine du démon, car la droite du Très-Haut leur servait de soutien. Et puis le peuple chrétien avait bien mérité les douceurs de ce calme par la constance de sa foi, comme par l'observation des lois de la justice.

» Mais cette prospérité ayant amené la corruption des mœurs, la doctrine en subit les fatales conséquences. La jalousie répandit son venin dans le cœur des fidèles. Les grands se mirent à opprimer et à mépriser les petits ; les petits à déchirer les grands et à invectiver contre eux. Des divisions profondes s'établirent dans notre propre camp. Des paroles acérées furent décochées de part et d'autre contre le cœur du prochain. La lutte et l'inimitié surgirent soit entre les prélats, soit entre les membres du troupeau. On affichait un visage ami; et l'on nourrissait de noirs projets au fond de l'âme. On prononçait de belles paroles, et ces paroles recouvraient des sentiments empoisonnés. Enfin la somme du mal monta si haut que la divine Providence voyant que le mauvais usage de la paix, que le calme et la tranquillité dont il le favorisait mettaient son peuple sur le penchant de sa ruine, se décida à

soutenir son Eglise ébranlée. En conséquence, sans toucher d'abord à l'état général et florissant de la religion et des sociétés chrétiennes, elle permit à la persécution de s'attaquer d'abord aux chrétiens qui faisaient profession de porter les armes. Mais le peuple ne comprit pas cet avertissement de la clémence du Seigneur. Comme s'il n'avait aucune connaissance de Dieu, il ne vit pas que sa main dirigeait les événements; et il ne laissa pas de persévérer dans la mauvaise voie où il était engagé. Ceux-là même qui étaient investis des plus hautes dignités dans l'Eglise, oubliant les célestes commandements, s'abandonnaient aux inspirations d'une haine, d'une envie et d'une rancune réciproques. C'étaient moins des prêtres que des tyrans. Ils ne connaissaient plus la dévotion et la pureté chrétiennes; et ils célébraient les saints mystères avec un cœur où régnaient les idées du siècle. »

Après ces observations, Eusèbe raconte la persécution qui eut lieu sous Dioclétien et Maximien; le Seigneur la permit afin de réparer les ravages qu'avaient causés les douceurs d'une longue prospérité. Il résulte de tout ceci que la bonté de Dieu envers l'Eglise éclate d'une manière plus frappante dans l'adversité que dans la prospérité, dans les épreuves que dans les douceurs de la paix; et que de tout temps il a suivi cette règle de conduite. Il le dit d'ailleurs dans ses Ecritures : « Je reprends et je châtie ceux que j'aime. » *Apocal.* III, 19. « Vous êtes les seuls, disait-il aux enfants d'Israël, vous êtes les seuls que j'ai choisis parmi les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai toutes vos iniquités. » *Amos*, III, 2.

La gloire des martyrs fut un autre fruit de cette persécution. Moyennant une heure ou un jour de souffrance, ils obtenaient une éternité de bonheur, une couronne brillante, un trône élevé au milieu des chœurs des anges. Ils avaient fait à la gloire du Christ le sacrifice le plus sublime, le sacrifice de leur vie; le Christ à son tour leur a réservé dans sa royale demeure une place des plus nobles. Ils avaient confessé avec une inébranlable fidélité le nom du Seigneur; le Seigneur à son tour a été fidèle à sa promesse en leur octroyant une magnifique récompense. Saint Jean nous raconte leur gloire, au livre de ses révélations : « Je vis une grande

multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, debout devant l'Agneau, avec des robes blanches et des palmes en leurs mains; et ils chantaient les louanges de Dieu... Et l'un des vieillards prenant la parole me demanda : Qui sont ceux-ci qui paraissent revêtus de robes blanches, et d'où viennent-ils? Et je lui répondis : Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui sont venus ici après avoir traversé de grandes épreuves, et qui ont lavé et blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils seront nuit et jour dans son temple, et celui qui est assis sur le trône régnera avec eux. Ils n'auront plus ni faim, ni soif, et les ardeurs du soleil ni d'un autre feu ne les tourmenteront plus. L'Agneau qui est au milieu d'eux sera leur pasteur, et il les conduira aux sources d'eaux vives, et Dieu essuiera de leurs yeux toute larme. » *Apocal.* VII, 9-17. Qu'on juge par ce passage d'un livre inspiré si les saints martyrs ont été induits en erreur, puisque des souffrances de quelques instants leur ont mérité une telle gloire, que l'Agneau de Dieu, le souverain de la création entière daigne essuyer lui-même, comme une tendre mère, les larmes de leurs yeux, et en récompense d'une courte épreuve leur accorder une place de choix dans son céleste royaume.

III.

Que le martyre est l'acte par lequel la créature procure le plus haut degré de gloire à son Créateur.

Et la gloire qui est revenue au Seigneur des victoires et des triomphes de nos bienheureux martyrs, qui nous la fera comprendre? Les créatures louent et glorifient le Créateur de bien des manières : nous aurons occasion d'en parler longuement quand il s'agira des fruits de l'arbre de la croix. Il nous suffira de remarquer maintenant que l'on peut glorifier Dieu, soit par des psaumes et des cantiques de louange, soit par la pureté de vie, soit en affrontant courageusement les épreuves d'une vie vertueuse et mortifiée, soit par la confiance en la bonté et en la Providence divine, soit en supportant pour lui plaire les persécu-

tions du monde. Mais ce qui procure le mieux la gloire du Seigneur, c'est de mourir pour l'accomplissement de sa loi, surtout quand la mort est amenée insensiblement par de cruels tourments. On ne souffre pas alors une seule mort, mais mille morts, comme il est arrivé à la plupart des martyrs. Au reste saint Jean l'Evangéliste nous apprend ce que c'est que glorifier Dieu, dans le chapitre où il fait allusion à la mort sur la croix par laquelle Pierre devait suivre son Dieu et le glorifier. *Joan.* XXI, 19. C'est, en effet, selon la remarque de l'Ecclésiastique, une chose extrêmement glorieuse pour l'homme de suivre le Seigneur. *Eccli.* XXIII. Par où il semble manifeste que la créature humaine soutenue par la grâce, procurera le plus haut degré d'honneur à son Dieu quand elle montrera, non par des paroles, mais par des actes, qu'elle estime la majesté et la bonté divine assez haut pour ne pas hésiter à lui témoigner sa fidélité en souffrant tous les tourments que la rage des hommes et des démons est capable d'inventer, plutôt que de faire ou de dire une seule chose contraire à sa volonté. Pourrait-on demander à un être de chair un témoignage plus explicite de courage et de fidélité? Quel est le degré supérieur auquel pourrait s'élever notre nature secondée de toute la puissance de la grâce? Avons-nous quelque chose de plus précieux que la vie à sacrifier au Seigneur, surtout quand elle lui est offerte avec les plus rigoureux tourments? S'il est vrai que les justes sont ces plantes d'Isaïe qui par leur beauté nous invitent à glorifier le Seigneur; quelle gloire procureront au Seigneur des arbres qui ont eu du sang pour les arroser et les faire grandir?

Les martyrs ont glorifié Dieu d'une autre manière, en ce qu'ils ont reçu de Dieu seul la constance et la force avec lesquelles ils ont défendu les droits de la vérité jusqu'à la mort. C'est là ce que nous enseigne saint Jean quand il nous parle des robes blanchies dans le sang de l'Agneau. Grâce au mérite de ce sang adorable les saints ont été remplis de cette énergique fermeté qui les portait à se rire des tyrans, à mépriser leurs menaces et à tourner en dérision leurs appareils de torture. En sorte que le courage du martyre aussi bien que le mérite et la couronne dont le martyre

est le principe, les saints les doivent au sang de l'Agneau sans tache, qui leur a mérité l'une et l'autre de ces faveurs.

En quel langage exprimer l'éclat dont brillent ici la bonté et la providence de Dieu? « Les cieux racontent sa gloire, » par leurs vertus et leurs magnificences. *Psalm.* XVIII, 1. Et cependant qu'en a-t-il coûté au Seigneur pour produire cette œuvre? Comme toutes les autres, celle-ci n'a demandé qu'une seule parole : « Il dit, et tout fut fait. » Il dit, et sa volonté s'accomplit entièrement, sans qu'elle rencontrât de résistance ou de contradiction. Que de résistances au contraire dans le cas dont nous nous occupons! Que de forces ennemies guerroyaient contre ses desseins! Il y avait à vaincre les tyrans, les démons, et mille genres de torture; il y avait à dompter la faiblesse de la chair, que Jésus-Christ lui-même appréhendait à l'approche de sa mort; il y avait à triompher de l'amour-propre, de toute la puissance de la nature, de cette horreur que tout homme éprouve indistinctement pour la douleur. On a vu des malheureux assez faibles à cet endroit pour se reconnaître coupables d'un crime capital, quoiqu'ils ne l'eussent pas commis, la mort leur paraissant préférable aux tourments dont ils étaient menacés. Cela étant, quelle gloire pour la grâce divine d'avoir rendu capables d'endurer des tortures atroces, une infinité d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants, de jeunes filles tendres et délicates; et cela, avec une joie qui confondait les tyrans et lassait le bras des bourreaux! Voyez la magnanimité des martyrs: ils n'étaient jamais las de souffrir; ils y mettaient leur bonheur et leur gloire comme devant s'approcher d'autant plus de la couronne céleste qu'ils souffraient de plus cruels tourments. Plusieurs parmi eux, raconte saint Hilaire, remerciaient les bourreaux des coups de verges qu'ils leur donnaient; d'autres exaltaient leur captivité et leurs chaînes; d'autres offraient radieux leur tête au tranchant du glaive; d'autres se précipitaient spontanément au milieu des bûchers qu'on leur avait préparés, et tandis que les ministres de l'iniquité tremblaient de frayeur, ils mettaient un saint empressement à donner aux flammes la proie qu'elles réclamaient. Il y en a eu qui, condamnés à être noyés, se dirigeaient vers le théâtre du supplice, non comme

vers un lieu de douleurs, mais comme vers un lieu de plaisir, offrant, par un genre nouveau d'holocauste, suivant l'expression de saint Basile, leur corps en sacrifice à leur Créateur. Le Prophète, découvrant la figure de ces choses dans le passage des enfants d'Israël à travers la mer Rouge, s'écriait stupéfait et épouvanté : « Vous avez ouvert à vos coursiers un chemin au milieu des grandes eaux. J'ai entendu, et mon cœur s'est troublé, et à votre voix mes lèvres ont frémi. » *Habac.* III, 15. L'Esprit de Dieu éclairait Habacuc sur la force et la vertu dont le Seigneur devait revêtir, dans sa toute-puissance et sa miséricorde, ses vaillants soldats. Un chemin sûr leur a été ouvert au sein d'un océan d'amères persécutions : les grandes eaux des tribulations se sont élevées et leur ont découvert leur lit desséché, où ils sont passés sans embarras ni danger. D'ailleurs, « les grandes eaux n'ont pu éteindre leur charité, ni les fleuves l'engloutir. » *Cantic.* VIII, 7. Le bras du Seigneur se déploya dans toute sa puissance lorsqu'il fraya aux enfants d'Israël une voie sûre au sein de la mer Rouge. Il se déploya d'une manière non moins admirable, lorsqu'il fit traverser aux martyrs les flots de tant de tribulations sans défaillance ni péché. Le prodige de la mer Rouge, il ne l'a opéré qu'une fois; mais ce dernier prodige, il l'a renouvelé autant de fois qu'il y a eu de nouveaux martyrs, c'est-à-dire, qu'il y a d'étoiles au ciel. Qui pouvait accomplir une œuvre de cette nature, sinon Dieu? Quel bras pouvait communiquer à une faible chair assez de force pour remporter de si difficiles victoires, si ce n'est le bras du Seigneur?

Quelquefois la stupeur saisissait les païens présents aux supplices des confesseurs de Jésus-Christ; et il leur est arrivé en plusieurs cas, de prendre en pitié, malgré leurs sentiments hostiles, les vierges chrétiennes, à la vue des tourments auxquels on les soumettait : la cruauté de ces tourments amollissant la dureté de leur cœur, et changeant leur fureur en compassion. Ainsi, au Seigneur appartient l'honneur d'avoir combattu toute la puissance du monde et de l'enfer, et d'en avoir triomphé au moyen des plus faibles, des plus délicats instruments. Quelle gloire pour lui que l'assistance invincible accordée à ses fidèles serviteurs,

et la fidelité avec laquelle ces derniers ont soutenu l'honneur de son nom ! Pour moi j'avoue que les anges, les chérubins, les séraphins, en un mot tous les esprits bienheureux qui glorifient Dieu par l'excellence de leur nature, la grâce et la splendeur dont ils ont été favorisés, et par les œuvres au moyen desquelles ils s'en sont rendus dignes; n'ayant pas néanmoins de corps, ne le glorifient pas par leurs souffrances comme l'ont glorifié les saints martyrs. Un des éloges que Plutarque fait d'Alexandre le Grand consiste à dire que, si les autres souverains étaient nés rois, le fils de Philippe conquit sa royauté à la pointe de sa lance et au prix de maintes blessures qu'il reçut en divers combats. On peut appliquer aux anges le même langage. Comme ils ont reçu après leur création, avec la noblesse naturelle et la grâce dont ils furent ornés, l'empyrée pour séjour, la gloire éternelle dont ils jouissent leur a peu coûté. Mais aux martyrs, qu'il en a coûté de plaies et de tourments répétés pour en obtenir la possession ! Si les premiers chantent et publient la gloire du Seigneur par la beauté dont ils ont été revêtus, soit du côté de la grâce, soit du côté de la nature ; les seconds la publient par les cicatrices dont leurs corps ont été couverts pour l'honneur de leur Maître.

Saint Jean nous raconte qu'il entendit dans le ciel une voix comme celle des grandes eaux, comme celle d'un grand tonnerre, comme le son de plusieurs musiciens jouant de la harpe. *Apocal.* XIV, 2. Quel rapport peut-il y avoir entre ces trois sortes de bruit, entre celui du tonnerre, des grandes eaux, et l'harmonie suave des harpes ? Il faut entendre tout cela en un sens spirituel et mystique. Le bruit du tonnerre est l'image de la prédication de l'Evangile ; elle a retenti dans le monde entier, et Isaïe disait longtemps auparavant : « Des extrémités de la terre, nous avons entendu les louanges et la gloire du juste, » *Isai.* XXIV, 16 ; à savoir, du Christ, source de notre justice. Par les grandes eaux il faut entendre les tribulations et les épreuves de tout genre que les apôtres et les martyrs ont dû souffrir pour répandre la parole évangélique. Mais l'harmonie des harpes représente à nos yeux la gloire que les saints martyrs procuraient à leur Créateur par leurs souffrances corporelles. Les cordes qui font de la harpe un

si doux instrument ont été préalablement desséchées, tordues et soumises à un certain degré de tension. Il en a été ainsi des martyrs ; le cœur libre de tout sentiment d'affection pour les choses de la terre et pour leur vie elle-même, ils ont subi la rude épreuve des souffrances. Leurs corps étendus sur des grils, sur des croix et des chevalets, ne formaient-ils pas les cordes de ces harpes qui résonnent mélodieusement aux oreilles du Seigneur ? Tels sont les instruments avec lesquels les saints martyrs chantent éternellement les louanges de leur Créateur, et publient la gloire et la puissance de la grâce, à laquelle ils doivent d'avoir remporté de si remarquables triomphes.

IV.

Des prodiges et des miracles accomplis au sujet des saints martyrs, et comment ils font éclater la gloire de Dieu.

La gloire de la bonté et de la providence du Seigneur éclate ici d'une manière nouvelle et merveilleuse. Indépendamment des grâces et de la force intérieure que le Seigneur prodiguait à ses martyrs, il y joignait souvent des secours extérieurs et des faveurs sensibles. Tantôt il éteignait les flammes du bûcher, ce qu'il fit pour sainte Lucie ; tantôt il guérissait dans leur prison les plaies des patients, ce qu'il fit pour sainte Marguerite et sainte Agathe ; tantôt il les visitait dans leurs fers, comme il y visita sainte Catherine ; tantôt il les consolait par l'entremise des anges et par les chants les plus suaves, comme il consola saint Vincent ; tantôt il brisait les chaînes dont leurs membres étaient chargés, par exemple pour saint Paul et Silas son compagnon ; tantôt il les confirmait dans la foi par les miracles qu'il leur donnait le pouvoir d'opérer, saint Laurent captif rendait la vue aux aveugles ; tantôt il leur accordait la consolation touchante de voir un grand nombre d'infidèles convertis par le spectacle de ces prodiges, et se joignant à eux pour cueillir la palme du martyre, comme il arriva aux cinquante rhéteurs qui furent convertis par l'éloquence de sainte Catherine, et qui souffrirent la mort avec elle. Il y aurait encore bien d'autres exemples de ce genre à citer, quoique je n'en indique ici qu'un petit nombre. En certains cas

Dieu dépouillait les lions et d'autres animaux de leur férocité, afin qu'ils ne touchassent pas à ses serviteurs. Je rapporterai à ce propos un trait qui ne manquera pas de remplir d'une pieuse admiration quiconque le lira, tant la divine Providence y montra de bonté et de sollicitude. Je l'emprunte à l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, qui en a été le témoin oculaire. *Euseb. Hist. Eccles.* VIII, 3.

« Ce que je vais raconter, dit-il, n'est pas une chose que j'ai apprise d'autrui ; c'est une chose que j'ai vue de mes propres yeux. Les tyrans en étaient à imaginer une série de tortures propres à se suivre les unes les autres. Ils commençaient par déchirer le corps des martyrs avec des ongles de fer; puis, on les exposait aux bêtes, aux lions, aux ours, aux sangliers et à d'autres animaux non moins redoutables, qu'on excitait auparavant, soit en les piquant avec des glaives, soit en leur faisant sentir l'atteinte des flammes, pour augmenter leur férocité. Tels étaient les assauts qu'on se préparait à livrer aux serviteurs de Dieu ; pour les tourmenter, les hommes, les animaux et les éléments rivalisaient de cruauté. Un jour on expose les adorateurs du vrai Dieu sans vêtements au milieu de l'arène; cependant on irrite les bêtes féroces dans leurs cages par toute sorte de moyens. Aussi se précipitent-elles avec fureur dans la carrière, et se répandent-elles de tous les côtés autour du chœur sacré des martyrs. Mais voilà que, au moment de les mettre en pièces, elles cèdent à une divine influence, et s'éloignent la tête basse sans toucher à ces corps vénérables. Loin d'en être de cette manière pour les païens, leur fureur redouble. Aucun d'entre eux ne croyait à l'assistance du Seigneur ; aucun ne croyait que la droite du Tout-Puissant fût étendue sur la tête des chrétiens. Ils envoient alors des individus habiles à exciter la rage des bêtes; mais celles-ci tournant contre eux leur férocité, les mirent en pièces, montrant par là que ni la force, ni le courage ne leur faisaient défaut, et qu'elles obéissaient seulement à la puissance divine. Voyant que personne n'osait plus affronter le danger, on ordonne aux martyrs d'exciter eux-mêmes ces animaux. Ce moyen ne réussit pas davantage, et ces animaux restèrent toujours immobiles à la même place : que si l'un d'entre

eux venait à s'approcher des martyrs, il ne tardait pas à revenir à la hâte sur ses pas. Les spectateurs étaient saisis d'une surprise profonde en voyant ces chrétiens sans vêtements, parmi lesquels il y en avait de l'âge le plus tendre, demeurer environnés de ces animaux redoutables sans effroi ni crainte, les mains tendues vers le ciel, le cœur et les regards élevés vers Dieu seul, faisant fi de toutes les choses temporelles et de leur propre chair, le visage joyeux et serein, tandis que leurs juges étaient remplis d'angoisse. O dureté et insensibilité de l'homme! les animaux perdent leur férocité sous la puissance divine, et l'homme, confondu par cet exemple de la brute, ne consent pas à calmer son aveugle courroux! On essaya d'envoyer des criminels païens contre ces bêtes : à peine parurent-ils qu'ils furent déchirés par les lions, les ours et les panthères, ou lancés dans les airs par les cornes des taureaux. Malgré cela, ces animaux n'osèrent pas toucher plus qu'auparavant aux serviteurs de Dieu : la vertu d'en haut élevait en quelque sorte autour d'eux un mur infranchissable, justifiant cette parole de l'Evangile : « Là où deux ou trois personnes seront assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles. » *Matth.* XVIII, 20. Tous ces efforts et toutes ces tentatives demeurant inutiles, on fit rentrer les bêtes dans leurs cages, et on en fit sortir de toutes fraîches. Celles-ci ayant témoigné le même respect pour les saints, les gentils n'y tinrent plus, et se précipitant sur eux avec plus de férocité que les tigres, ils mirent à mort avec leurs épées ces victimes auxquelles les animaux n'avaient osé toucher. »

Tel est le trait touchant que raconte Eusèbe. Par où le pieux lecteur jugera des consolations insignes accordées aux glorieux martyrs, s'il faut en juger par ces prodiges de la providence du Seigneur à leur égard. Cela nous rappelle l'histoire des trois adolescents que Nabuchodonosor fit jeter dans une fournaise, parce qu'ils avaient refusé d'adorer sa statue : les flammes les ayant complètement respectés, le cœur embrasé des ardeurs de l'amour que Dieu leur avait inspiré, ils entonnèrent le cantique qui commence par ces mots : « Œuvres du Seigneur, bénissez toutes le Seigneur, » *Dan.* III, invitant ainsi toutes les créatures

du ciel et de la terre à chanter en union avec eux les louanges de Celui qui avait secouru d'une façon si admirable ses serviteurs dévoués. Ces sentiments ne devaient-ils pas être également ceux de ces saints martyrs en se voyant respectés à ce point par les bêtes destinées à les dévorer? Quelles actions de grâces, quelles louanges, quelles bénédictions durent sortir de leur bouche en l'honneur du Dieu qui les défendait si ouvertement dans ce combat? Avec quel empressement ils offrirent leur tête au tranchant du glaive, surtout à la perspective de la couronne qui les attendait après le triomphe! On pourrait citer encore d'autres traits semblables de faveurs octroyées aux saints martyrs, et en particulier à plusieurs vierges. Il nous suffira de les avoir indiqués ailleurs.

CHAPITRE XVII.

Quatorzième excellence de la religion chrétienne : elle a pour elle le témoignage d'une infinité de martyrs.

Ces considérations générales posées, il ne nous reste qu'à nous entretenir des merveilleuses victoires de nos saints martyrs et du témoignage qu'ils ont fourni en faveur de la foi catholique. Pour cela, rappelons-nous les deux cités figuratives dont nous parle saint Augustin, Babylone et Jérusalem. *De Civit. Dei,* xv, 1-2; xviii, 18. Bien différents sont les habitants, les chefs et les habitudes de ces deux cités. Dans Jérusalem habitent tous les bons ; dans Babylone habitent tous les méchants. Le chef de l'une est le Christ, le chef de l'autre, c'est le démon. Dans l'une, on travaille à édifier l'amour de Dieu, en se méprisant soi-même ; dans l'autre on travaille à édifier l'amour-propre, en se préférant soi-même à Dieu que l'on méprise. Une guerre éternelle divise entre eux les habitants de ces cités mystiques. D'une part, les justes ont en abomination les méchants; d'autre part, les méchants détestent les justes. *Proverb.* xxix. « Comme le bien est contraire au mal, la vie à la mort; ainsi, dit l'Ecclésiastique, le juste est contraire au pécheur. » *Eccli.* xxxiii, 15. Cette guerre n'est pas d'hier : elle a commencé avec le monde, lorsque Caïn

tua son frère Abel, uniquement, dit saint Jean, parce que les œuvres d'Abel étaient bonnes et les siennes mauvaises. *Genes.* IV; I *Joan.* III.

Chacune de ces cités a ses partisans et ses défenseurs. Le Christ et ses disciples combattent contre Babylone; le prince du siècle combat à son tour avec tous ses alliés contre Jérusalem. Ici c'est l'esprit, là c'est la chair qui prétendent se supplanter et se terrasser réciproquement. Ici, on a pour but la gloire de Dieu; là, foulant aux pieds cette gloire, on ne recherche que ses propres intérêts.

L'autorité du roi de Babylone de tous points offensante et hostile envers Dieu et envers sa grâce, s'étant répandue sur toute la surface de la terre, si bien que le vrai Dieu était tombé dans un complet oubli et que le prince du monde était adoré à sa place; Dieu le Fils, indigné de cet état de choses outrageant pour son Père, et touché de l'aveuglement des hommes, vint lui-même combattre parmi nous cet ennemi redoutable, et le chasser du royaume qu'il avait usurpé. C'est après ce moment fortuné que soupirait David lorsqu'il s'écriait : « Ceignez votre glaive, et qu'il retentisse sur votre cuisse, ô guerrier tout-puissant. » *Psalm.* XLIV, 4. « Levez-vous, levez-vous, disait Isaïe inspiré par le même sentiment; armez-vous de force, bras du Seigneur : levez-vous, comme aux jours anciens et comme dès le commencement du monde. N'est-ce pas vous qui avez frappé le superbe et blessé le dragon? » *Isai.* LI, 9. Paroles par lesquelles le Prophète conjure le Sauveur de ravir à Lucifer le pouvoir tyrannique dont il impose le joug au monde; de même qu'il le précipita, au commencement des choses, des hauteurs des cieux. Ailleurs il prédit ce glorieux résultat en nous représentant le Seigneur venant annoncer au monde une année de jubilé et un jour de vengeance, le jubilé pour la conversion des pécheurs, un jour de vengeance pour le châtiment des démons, qui avaient séduit et aveuglé les hommes. Ce temps de vengeance et de victoire, Jésus-Christ le promettait lui-même peu avant sa passion en ces termes : « C'est maintenant l'heure du jugement du monde; c'est maintenant que le prince de ce monde va être mis dehors. Dès que j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai toutes

choses à moi. » *Joan.* XII, 31, 32. Enfin, l'Apôtre des révélations vit la même chose en esprit; un ange lui apparut descendant du ciel, la clef de l'abîme d'une main, et une forte chaîne de l'autre. Saisissant le dragon, l'antique serpent, Satan lui-même, il le précipita dans l'abîme, et en scella la porte, afin qu'il ne séduisît plus les nations. *Apocal.* XX. Quel est cet ange, sinon le Christ notre Sauveur, considéré dans sa nature humaine ? Soutenus par sa grâce, ses disciples et d'autres hommes apostoliques ont chassé de ce monde cette bête féroce, et lui ont ravi les honneurs dont elle avait joui jusque-là.

I.

Quels ont été les soldats du Christ, et de quelles armes ils ont été revêtus.

Examinons pourtant les soldats dont se sont entourés ces deux chefs pour le combat, et les armes qu'ils leur ont remises entre les mains. D'abord, le Christ choisit simplement des pêcheurs pauvres, grossiers et ignorants, des hommes sans lettres, sans noblesse, sans éloquence, et sans aucune autre marque de distinction humaine. Ces hommes, il les a revêtus, non pas d'armes d'acier, mais des dons et des faveurs de l'Esprit-Saint, de toutes sortes de vertus, et surtout des trois vertus qui, ayant Dieu pour objet spécial, l'honorent davantage, je veux parler de la foi, de l'espérance et de la charité. Ces vertus furent accordées aux apôtres, non pas à un degré ordinaire, mais au degré le plus élevé ; non comme elles existent chez les âmes qui commencent à servir le Seigneur, mais comme elles existent chez les âmes les plus parfaites. Nous allons expliquer notre pensée à ce sujet.

Pour la comprendre aisément, souvenons-nous que le Seigneur, dans son immense bonté, traite dès cette vie avec la plus grande faveur ses amis intimes lorsqu'ils sont complètement sevrés du monde, affranchis des lois de la chair, et devenus des hommes spirituels et divins; qu'il leur donne un avant-goût de sa céleste liqueur, les prémices en quelque façon des biens qu'il leur réserve dans l'éternité. C'est ainsi qu'il les récompense au centuple, en ce monde même, suivant la promesse qu'il leur a faite dans son Evangile, les dédommageant par ces consolations inappréciables

des consolations mondaines auxquelles ils ont renoncé pour son amour. *Matth.* XIX. Conséquemment à ce principe, je dis que les trois vertus théologales ont leurs récompenses propres dans le ciel. La récompense de la foi sera une claire vision de ces mystères; la récompense de l'espérance sera de posséder le souverain bien; la récompense de la charité sera de savourer à jamais les jouissances de cette possession. Or, la faveur particulière que Dieu octroie aux âmes parfaites en cette vie, consiste à les faire participer d'une certaine manière à la gloire réservée à ces trois vertus dans l'autre. Chez ces âmes, la foi non-seulement en vient à recevoir une nouvelle force, mais encore une lumière particulière des dons du Saint-Esprit. On ne dirait pas qu'elles croient; on dirait plutôt qu'elles voient à découvert les mystères, objets de la foi. Pareillement l'espérance de la gloire éternelle est si vive, si ferme, si profonde dans leur cœur, qu'elles semblent la posséder à jamais. Voilà pourquoi on dit des chrétiens en qui l'espérance atteint cette fermeté, que la mort est pour eux un sujet de désir, et la vie un sujet de patience. Quelques-uns ont poussé l'ardeur de cette vertu au point de promettre à leurs amis la faveur de leur intercession, lorsqu'ils seraient dans le ciel : nous en avons un exemple dans la vie de notre père saint Dominique. Quant à la charité, reine des vertus, elle les brûle, elle les consume; en proie aux ardeurs de l'amour de Dieu, ces âmes éprouvent quelquefois un bonheur dont la parole humaine ne saurait donner l'idée. Ce bonheur correspond à la récompense réservée à la charité, à savoir, à la jouissance de Dieu lui-même. De là ce désir de plaire à un Dieu si bon, si tendre, qui les porte à affronter les plus affreux tourments pour lui être agréables. Aussi a-t-on vu un grand nombre de martyrs embrasés de ce feu divin, ne pas attendre les effets de la persécution et s'offrir de leur propre mouvement aux tourments et aux bourreaux.

Une foi pleine de force et de lumière, une espérance ferme et inébranlable, une charité ardente, telles sont donc les armes dont notre chef adorable a revêtu ses guerriers en les envoyant combattre les principautés et les puissances de ce monde. Couverts de ces vertus, ils savaient, à n'en pouvoir douter, qu'à leur dernier

soupir, dès que le tranchant du glaive aurait achevé son œuvre, ils verraient sur-le-champ et posséderaient pour toujours cette beauté infinie qu'ils avaient tant aimée ; que leur âme ornée de la couronne du martyre serait transportée par les anges au milieu des chœurs bienheureux pour y jouir éternellement d'ineffables délices, de biens que les yeux n'ont pas vus, que les oreilles n'ont pas entendus, que le cœur humain ne saurait comprendre. Avec de telles armes, qui serait tenté de craindre ; qui ne serait animé d'ardeur ; qui ne serait disposé à soutenir avec joie les efforts réunis du démon et du monde ?

II.

Quels ont été les soldats du prince du monde, et quelles armes ont été remises entre leurs mains.

Voyons maintenant quels ont été les soldats et les armes avec lesquels le prince de ce monde a combattu les partisans et l'autorité du Christ. Saint Jean nous l'apprend dans une des visions merveilleuses de son Apocalypse. « Il parut un grand prodige dans le ciel, nous dit-il, une femme revêtue du soleil, sous ses pieds la lune, sur sa tête une couronne de douze étoiles : cette femme éprouvait les douleurs d'un enfantement laborieux. A ce prodige en succèda un autre. Ce fut l'apparition d'un gros dragon roux, avec sept têtes et dix cornes. Ce dragon s'arrêta devant la femme qui devait enfanter, afin de dévorer son fils, aussitôt qu'elle serait délivrée. Or, elle mit au monde un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer. » *Apoc.* XII, 1, 5. La femme décrite par saint Jean, nous le savons tous, c'est l'Eglise. Si elle apparaît revêtue du soleil, c'est-à-dire, de Jésus-Christ, le soleil de justice, c'est parce qu'elle a reçu de lui ses mérites et sa grâce, pour rehausser l'éclat de ses ornements et de sa beauté, et qu'elle a été remplie du feu de son amour. L'Apôtre parle d'un vêtement à peu près semblable lorsqu'il écrit aux Galates : « Vous tous qui avez reçu le baptême, avez été revêtus de Jésus-Christ. » *Galat.* III, 27. La lune, que cette femme mystérieuse tenait sous ses pieds, étant le symbole de la mobilité, nous représente le mépris des saints pour tous les biens de cette vie,

biens plus sujets à la mobilité et à l'inconstance que la lune elle-même. La couronne formée de douze étoiles, c'est la couronne glorieuse que les douze apôtres ont déposée sur la tête de l'Eglise lorsqu'ils en ont assuré par leur doctrine les fondements ; c'était à eux qu'avaient été données les prémices de la grâce, et ils s'étaient abreuvés à la source même de la vie. Les grandes douleurs qu'éprouvait cette femme aux approches de l'enfantement, expriment le désir ardent de l'Eglise de répandre la foi dans le monde et d'engendrer des enfants spirituels à son divin Epoux. Dans le *grand* dragon roux qui se préparait à dévorer l'enfant au moment de la délivrance, il faut voir le démon prince de ce monde ; la couleur qu'on lui attribue fait allusion au sang des martyrs, qu'il a répandu par les mains de ses ministres. Les dix cornes qui surmontaient sa tête, sont les dix empereurs romains qui, avant le règne du très-pieux Constantin, soulevèrent les dix persécutions les plus connues contre l'Eglise. Les sept têtes signifient aussi autant de persécutions, mais d'un autre genre, consistant principalement dans ces hérésies captieuses suscitées par le dragon, pour exposer l'Eglise à un danger plus redoutable. Sa gueule ouverte et prête à dévorer le fruit de la femme en travail d'enfant, est une image de la rage qui le porte à détruire et à exterminer dans l'univers le nom de Jésus-Christ.

Ce tableau allégorique nous fait comprendre à merveille quels ont été les soldats auxquels le démon a eu recours pour combattre la puissance du Sauveur. Ce furent donc, d'un côté, les empereurs et les rois de la terre, de l'autre, les hérétiques plus à craindre encore à cause de leurs menées astucieuses. La persécution des premiers s'exerçait principalement sur les corps ; la persécution des seconds pénétrait par la subtilité des arguments jusqu'à l'âme elle-même, ce qui la rendait beaucoup plus funeste : l'une conduisait au martyre, l'autre à l'erreur.

Les armes que le dragon remit entre les mains de ces persécuteurs, furent la fausseté et le mensonge. Ce sont les armes qui lui appartiennent en propre, et avec lesquelles il triompha de nos premiers parents. Il persuadait aux empereurs que les idoles étaient de véritables divinités, qu'ils devaient à leur faveur l'em-

pire du monde, et qu'ils ne le conserveraient pas à d'autres conditions; en sorte que si l'idolâtrie recevait quelque dommage, leur propre autorité en subirait le contre-coup. La religion du Christ étant l'ennemie implacable des dieux protecteurs de l'empire, et les vouant à l'opprobre et au mépris, les possesseurs du pouvoir lui portaient à leur tour une haine mortelle et appliquaient toutes les ressources de leur esprit et de leur rang à l'effacer en ce monde. C'est ainsi qu'ils s'imaginaient venger l'honneur blessé de leurs dieux, les apaiser et en obtenir, avec le maintien de leur propre autorité, une prospérité stable et une abondance croissante de biens temporels. Dans les lois abominables contre les chrétiens que Maximin fit graver sur des tables d'airain, lois où il ordonnait d'apprendre à de jeunes enfants des blasphèmes contre le Christ, et de composer des chansons blasphématoires à son endroit qu'on pût chanter dans les rues, ce prince en donnait cette raison, que depuis la disparition des chrétiens de son empire, le ciel était plus serein, les fruits de la terre étaient plus abondants, et que la prospérité devenait générale. D'où résultait l'importance de l'observation de ces lois pour ne pas être privé de la faveur des dieux, en sorte que les sacrifices les plus agréables à leurs yeux étaient l'extermination à outrance de ces fanatiques dans tous les lieux où régnait l'idolâtrie. Telles étaient les erreurs impies que le père du mensonge persuadait à ses ministres, et qui devenaient entre leurs mains des armes avec lesquelles ils poursuivaient leur lutte sans pitié contre l'Eglise. C'en est assez pour montrer la différence qui existait entre les soldats de l'une et de l'autre armée et les armes dont ils étaient revêtus. Les soldats du Christ étaient de pauvres pêcheurs; les soldats du dragon infernal étaient des empereurs. Les armes des premiers étaient leur foi en la vérité; les armes des seconds étaient l'erreur et le mensonge.

Sous l'empire de cette conviction fausse, que n'imaginèrent pas les persécuteurs des saints pour les tourmenter? C'était chose ordinaire de leur trancher la tête, de les livrer aux flammes, de les flageller de diverses manières jusqu'à mettre les os à nu, et à les faire expirer sous les coups. D'autres fois, on les attachait à

la queue des chevaux et on les écartelait. On les attachait encore à un gibet, et on les déchirait avec des ongles de fer. Il y en avait que l'on fendait par le milieu du corps, et que l'on hachait sur des billots de boucher, pour les jeter ensuite à la mer en pâture aux poissons. Suétone et Tacite nous apprennent que sous Néron, on offrait à la fureur des chiens les fidèles couverts préalablement de peaux de bêtes féroces. Quarante soldats, dont saint Basile célèbre le martyre dans une éloquente homélie, furent exposés, sans vêtements, les pieds et les mains liés, pendant une froide nuit d'hiver, sur un lac glacé, ouvert au vent du nord : tout auprès du théâtre de ce nouveau supplice était préparé un bain chaud pour celui des confesseurs qui eût failli dans sa résolution.

Mais il ne suffisait pas aux persécuteurs d'un seul genre de tourments : ils soumettaient le corps du martyr à une foule de tortures successives, afin que les unes ou les autres finissent par dompter leur constance. L'histoire d'une foule de saints nous apprend les tortures de toute sorte par lesquelles ils durent passer. Qu'on lise les actes du martyre de saint Laurent, de saint Vincent, de sainte Dorothée et de sainte Martine. On voit dans la légende d'un saint diacre honoré le sept janvier, qu'il fut tourmenté jusqu'à sept reprises différentes, puis condamné à une assez longue captivité, puis enfin décapité, tant la soif des bourreau pour le sang des martyrs était insatiable. Il arrivait aussi que le nombre des victimes d'une même persécution était fort considérable. Dans la légende de sainte Anastasie, dont on honore le martyre le jour même de la Nativité du Sauveur, nous la voyons condamnée à l'exil avec douze cents femmes et sept cents hommes. Tous glorifièrent par leur martyre leur Créateur, et donnèrent leur vie pour celui de qui ils l'avaient reçue. Ce nombre est encore fort restreint en comparaison des dix mille martyrs et des onze mille vierges dont nous parlerons plus tard ; ces dernières furent introduites le même jour couronnées de lis et de roses dans le palais de l'Epoux céleste, où elles suivent en tous lieux le divin Agneau.

Nous terminerons ici ces considérations générales ; mais l'importance de ce sujet pour l'édification de notre vie, la puissance

inestimable de la grâce divine dont il nous révèle une multitude d'exemples, nous font, à notre avis, un devoir de raconter en détail quelques-uns des combats de ces illustres et valeureux martyrs.

Introduction au récit qui va suivre des triomphes des martyrs.

C'est une pensée remarquable de Platon, que si la beauté de la vertu pouvait être vue avec les yeux du corps, elle ravirait et entraînerait l'amour de tous les hommes. S'il en est ainsi de chaque vertu en particulier, cela est encore plus vrai des vertus dont l'office propre est d'honorer Dieu, de croire en lui, de l'aimer, et d'en faire le fondement de nos espérances. L'objet de ces vertus étant le plus noble et le plus élevé, à savoir Dieu lui-même, le Maître de l'univers, elles ont sur les autres l'avantage de glorifier le Seigneur au plus haut degré. Telle est la manière dont les hommes le glorifient de leur côté, lorsque pour ne pas déroger à la foi, à l'amour et à la fidélité qui sont dus à sa majesté infinie, ils consentent non-seulement à perdre leur vie, mais à la perdre au milieu des plus cruels et des plus terribles tourments. Si une vertu ordinaire possède autant de beauté que nous avons dit, qu lle sera la beauté de la vertu qui arrive à ce degré le plus haut où l'homme aidé de la grâce puisse monter, et qui inspire le sacrifice le plus grand dont un mortel soit capable. La vertu poussée à ce degré est si belle que, selon l'expression de l'Apôtre, elle devient un spectacle admirable pour les hommes, pour les anges, et même pour Dieu. Comment ne serait-il pas heureux de voir la faiblesse de la chair triompher, par la force de sa foi et de son amour, de la puissance de l'enfer et du monde ? C'est là qu'éclate l'efficacité de la grâce et de la rédemption du Christ, source de toute grâce.

Afin que les chrétiens auxquels le Seigneur a donné des yeux capables de contempler la beauté de cette sublime vertu, pussent être édifiés et charmés en même temps par les victoires des martyrs et par le tableau de la constance étonnante qu'ils ont déployée, hommes et femmes, au sein des plus horribles tourments, il m'a semblé utile de m'étendre avec quelque développement sur

cette matière : d'autant plus que nous y trouvons un des arguments les plus forts en faveur de la religion chrétienne, dont nous nous efforçons de démontrer la divinité en cette seconde partie. En effet, une fermeté et un courage de cette nature supposent évidemment une assistance spéciale de Dieu. Comment serait-il possible qu'une vierge de treize ans eût supporté des tourments inouïs, comme le fit une jeune fille de Mérida, si son âme n'eût étét oute pleine de Dieu? Que penser encore de sainte Agathe, qui, malgré sa délicatesse et le rang distingué auquel elle appartenait, allait à la prison, comme elle fût allée dans une salle de festin nuptial? On commença par la suspendre et par la flageller cruellement; puis on trancha une de ses mamelles sur son sein virginal. On lui prépara après cela une couche composée de tessons aigus et de charbons ardents pour recevoir son corps déjà brisé de coups. Quelle barbarie il fallait pour traiter de la sorte une jeune fille délicate! Que dire de sainte Barbe? Elle était si belle que son père la tenait enfermée dans une tour. Enivré ou empoisonné par l'idolâtrie, ce même père, sachant qu'elle était chrétienne, ne rougit pas de l'accuser et de la traduire devant le tribunal du tyran. Celui-ci ordonna qu'on dépouillât la vierge de ses vêtements, et qu'on la flagellât cruellement. On le fit avec des nerfs de bœuf, et bientôt le sang ruissela sur toutes les parties de son corps. C'est dans cet état de nudité et de souffrance qu'on l'enferma dans un cachot. Le jour suivant, sa constance demeurant inébranlable, le juge fit attacher deux flambeaux allumés à ses flancs; puis il lui fit asséner de nombreux coups de marteau sur la tête, et en outre il enjoignit aux bourreaux de lui couper les deux seins. Comme si ces tourments fussent peu de chose, on la traîna dans toute la ville, en faisant pleuvoir sur son corps mis à nu, une grêle de coups. La vierge supporta ces tortures avec un courage et une persévérance invincible. Alors le juge, à bout de tourments, et n'ayant plus d'ailleurs sur quoi assouvir sa cruauté, la condamna à perdre la tête. La victime marcha au supplice forte et joyeuse, elle fut décapitée par les propres mains de son père, plus cruel en cela que les bêtes féroces. Ainsi s'accomplissaient ces paroles du Sauveur, disant que les parents livreraient

leurs enfants à la mort en haine de la foi. *Math.* x. Voilà comment cette glorieuse sainte, après tant d'épreuves, rendit son âme pure à Dieu, et termina son illustre combat.

Ce qui excite mon étonnement en ce sujet, ce n'est pas tant la constance de ces vierges que leur bonheur au milieu des souffrances, que la liberté avec laquelle elles répondaient aux juges et leur reprochaient leur infidélité et leur barbarie, s'inquiétant peu d'envenimer leur rage et de pousser leur haine à bout. Or, je le demande, était il possible à des jeunes filles délicates de soutenir d'aussi violents assauts, sans être armées d'une foi profonde, d'une charité ardente, d'un courage à toute épreuve, d'une confiance inébranlable, sans voir en quelque sorte leur couronne déjà préparée? N'est-ce pas cette vision consolante qui les faisait courir avec bonheur au martyre pour en recevoir la palme des mains du céleste Epoux? Doidinaire, il suffit aux femmes d'apercevoir une épée nue, quelques gouttes de sang, pour tomber à terre évanouies; tant elles ont de sensibilité et de faiblesse. Et cependant la vue d'horribles instruments de supplice, du sang qui arrosait leur corps, loin d'abattre ces jeunes martyres, les remplissait de joie et de reconnaissance envers Dieu. Rien de plus naturel encore chez les êtres vivants que l'amour de la vie et l'horreur de la mort : telle est la délicatesse de notre corps qu'il ne peut supporter une piqûre d'épingle. Cela étant, comment ces vierges auraient-elles résisté à d'aussi rudes épreuves; comment auraient-elles pu s'élever au-dessus des lois de la nature, si elles n'avaient été soutenues intérieurement par leur Créateur et leur maître? Si donc c'était Dieu qui combattait et qui triomphait en elles, il s'ensuit que la foi et la religion objet de ce courageux témoignage sont vraies. Voilà pourquoi nous disions que le sang des martyrs est une des preuves principales de la vérité de notre foi. On peut appliquer à cette question ce mot de l'Apôtre : « La faiblesse de Dieu est supérieure à la force des hommes. » I *Corinth.* I, 25. Effectivement, les hommes, avec toute leur puissance, n'ont pu triompher de la constance de ces faibles vierges; ils ont été vaincus, tandis que leurs victimes sont demeurées victorieuses.

Ajoutons à ces observations que l'un des plus importants mystères de notre foi, à savoir, celui de la passion et de la mort du Sauveur, trouve une confirmation frappante dans les victoires des martyrs. Le nombre considérable de ces héros, nombre pareil à celui des étoiles du ciel, les tourments inouïs qu'ils ont endurés, la gloire exceptionnelle que la nature humaine soutenue par la grâce a procurée en cette occasion au Créateur, toutes ces circonstances nous font mieux comprendre comment le Fils de Dieu, qui désirait avec tant d'ardeur la gloire de son Père, a pu consentir à toutes les souffrances et à toutes les ignominies de sa passion. C'est que son exemple devait un jour ranimer le courage de ses serviteurs; c'est qu'ils devaient combattre avec plus d'ardeur à la vue de celui qui marchait à leur tête. Aussi, tandis qu'il suffisait d'une goutte de son sang précieux pour racheter le monde, Jésus-Christ, pour léguer un sujet de noble émulation aux martyrs et procurer à Dieu la gloire qui résulte pour lui de leur foi et de leur courage, a voulu répandre tout son sang et le répandre en endurant les plus cruelles tortures. D'ailleurs, le Sauveur des hommes avait tant à cœur la gloire de son Père que, n'eût-il pas eu d'autre motif, il eût volontiers embrassé les mêmes épreuves et accepté les mêmes sacrifices. Cette considération ne manquera pas de frapper les âmes qui estiment à leur valeur la fermeté et le dévouement des vaillants soldats du Christ.

Maintenant je voudrais demander aux personnes qui dévorent les romans de chevalerie, ce qui les intéresse tant dans ces fictions mensongères. Elles me répondront sans doute que parmi les choses humaines susceptibles de frapper les yeux, les traits de bravoure et d'intrépidité attirent de préférence leur admiration. La mort, comme le dit Aristote, étant la plus terrible des choses terribles, et celle qui inspire aux êtres animés la plus profonde répulsion; un homme qui dompte et maîtrise cette horreur instinctive, offre un spectacle qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. De là cette curiosité et cet empressement pour tout ce qui ressemble à des joûtes, à des tournois, à des combats et à d'autres choses de ce genre. On admire les prouesses accomplies en pareil cas; et cette admiration, comme l'observe Aristote, est accompa-

gnée de charme et de plaisir. C'est encore pour cela que les armoiries et le blason des familles illustres ne rappellent d'autres traits que des traits de vaillance. Nous éprouvons tous à cet endroit les mêmes sentiments : et cela, en présence des exploits que raconte la fable, comme en présence des exploits historiques et réels ; et voilà ce qui explique cet engouement universel pour les ouvrages romanesques de chevalerie.

Or, les saints martyrs ayant dépassé tout ce qu'on a vu dans le monde de bravoure et de courage, étant devenus, ainsi que nous le disions tout à l'heure, un spectacle digne des hommes, des anges et de Dieu même ; ce que l'on raconte d'eux à ce propos reposant, non sur la fable et sur le mensonge, mais sur la vérité ; ne devra-t-on pas mieux aimer avoir à parcourir ces récits historiques et vrais que des récits menteurs et ridicules ? Du moins est-il certain que les âmes bonnes et saines donneront la préférence aux premiers sur les derniers, que déparent souvent de nombreuses licences. Aussi voit-on des femmes à la tête faible se repaître de fumée et s'estimer dignes d'un dévouement semblable à ceux qui ont provoqué d'aussi beaux faits d'armes. Je n'ai point ici à satisfaire des goûts aussi étranges et aussi dangereux : il me suffira de satisfaire les gens sensés. Pour ceux-ci, je sais que je leur serai utile en racontant l'histoire glorieuse de quelques martyrs. Toujours en ressortira-t-il une preuve favorable à la vérité de notre foi. Et que l'on ne nous objecte pas les sectaires qui sont morts pour soutenir leurs erreurs : ces martyrs de l'erreur sont en très-petit nombre ; les martyrs de la vérité sont innombrables. On n'aurait pas plus de raison de représenter les martyrs de la foi catholique comme des gens simples, faciles à séduire ; car il y a dans leur phalange des prêtres, des évêques célèbres par leur science, des philosophes remarquables, tels que saint Denys et saint Justin, lesquels n'auraient point couru volontairement à la mort, s'ils n'eussent été convaincus et persuadés de la vérité pour laquelle ils mouraient. Ce n'est pas une chose sans importance que la mort, et des hommes sérieux et instruits ne la braveront jamais sans y avoir profondément réfléchi, et sans des garanties et des lumières suffisantes.

Comme il serait beaucoup trop long et beaucoup trop éloigné du dessein que nous nous proposons, de rapporter l'exemple de tous les martyrs compris dans les quatorze persécutions auxquelles a été soumise l'Eglise, je choisirai quelques traits empruntés à l'histoire des persécutions qui eurent lieu sous Dioclétien, sous Antoninus Verus, empereurs romains, et sous Sapor, roi des Perses. *Histor. tripart.; Euseb. Hist. eccles.* Je joindrai à ces traits le récit du martyre de sainte Martine et de saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Evangéliste, à cause de l'intérêt qu'il présente.

CHAPITRE XVIII.

Exemples qui se rapportent à la persécution de Dioclétien et de Maximien.

I.

De quelques martyrs qui souffrirent à Nicomédie.

C'est la dix-neuvième année du règne de Dioclétien, dans le mois de mars, aux approches de la grande solennité de Pâque, que furent proclamés les édits de l'empereur. Ils enjoignaient de raser les temples chrétiens en quelque endroit qu'ils eussent été élevés, de livrer aux flammes tous les exemplaires des divines Ecritures. Tout chrétien revêtu de dignités ou de fonctions publiques en était privé de plein droit, et réputé infâme. Tout chrétien esclave devenait incapable de recouvrer jamais sa liberté. Voilà à peu près le contenu des premiers décrets qui furent promulgués. A ces articles d'autres ne tardèrent pas à être ajoutés. Les chefs des Eglises devaient être jetés dans les fers et contraints par les tourments à rendre aux idoles les honneurs divins. Vous eussiez vu alors un grand nombre de prêtres du Christ combattre admirablement sous les yeux des anges et de Dieu, et opposer une énergique résistance lorsque la cruauté de leurs persécuteurs voulait les entraîner à d'impurs sacrifices. On déchirait les uns, on tenaillait les autres; on les brûlait même avec des lames de fer rougi. Quelques-uns vaincus par la force des tourments se soumettaient aux exigences des juges ; mais il y en avait qui supportaient

tout avec une constance inébranlable. Les persécuteurs eux-mêmes, touchés de compassion, faisaient transporter les fidèles près des autels, et disaient ensuite à haute voix, quoique ce ne fût pas vrai, qu'ils avaient sacrifié. Quelquefois, avant même que l'on fût arrivé au temple, ils disaient que les ordres de l'empereur avaient été accomplis, laissant à ces malheureux la honte d'accepter l'infamie d'un crime qu'ils n'avaient point commis. D'autres fois on éloignait des autels les fidèles sur le point d'expirer et on les transportait hors des temples. D'autres étaient traînés par les pieds au milieu de ceux qui sacrifiaient. Mais un grand nombre d'entre eux protestaient à haute voix qu'ils n'y consentaient pas, qu'ils étaient chrétiens et qu'ils s'en glorifiaient. Certains, plus hardis encore, s'écriaient qu'ils n'avaient jamais sacrifié et qu'ils ne sacrifieraient jamais. A peine s'étaient-ils exprimés de la sorte que les satellites présents leur frappaient le visage et les yeux pour leur imposer silence, et les poussaient rudement dehors en soutenant qu'ils avaient véritablement consenti.

Voilà quels artifices employaient les ennemis des chrétiens pour faire croire au succès de leurs efforts. Mais les martyrs ne laissaient pas ces bruits calomnieux sans réponse. Il est au-dessus de la parole humaine de raconter les prodiges de leur vertu, de leur courage et de leur grandeur d'âme. Essayons néanmoins d'en rapporter quelque chose dans la mesure de nos forces. La persécution ayant d'abord attaqué les chrétiens constitués en dignité, on se mit à rechercher ceux qui occupaient des commandements dans l'armée, et on leur signifia qu'il leur fallait ou bien sacrifier aux idoles, ou bien perdre leurs priviléges et leur noblesse avec la vie. Beaucoup de soldats cessèrent de porter les armes ; d'autres, en plus petit nombre, allèrent jusqu'à donner leur vie.

Cependant l'incendie gagna bientôt les simples fidèles et les prêtres ; et tous les jours, une infinité de martyrs souffraient pour Jésus-Christ dans toutes les villes et dans toutes les provinces. A Nicomédie, un personnage distingué, illustre même selon le siècle, n'eut pas plus tôt vu l'édit contre les serviteurs de Dieu, affiché sur la place publique, que, embrasé du feu de la foi, il prend

l'édit et le met en pièces en présence du peuple, de l'empereur lui-même et de Maximien, son associé à l'empire. Ce trait d'audace de la part du soldat de Jésus-Christ ayant été signalé aux deux empereurs, on l'assujettit sur-le-champ aux tourments les plus affreux. Mais on eut beau le tourmenter, on ne lui surprit pas une seule faiblesse au milieu des souffrances : le visage radieux, il n'avait déjà plus sur son corps de place pour des plaies nouvelles, que son esprit et son cœur étaient encore pleins d'ardeur et de vie. C'était un sujet de confusion pour les bourreaux de ne pouvoir, malgré leurs efforts, parvenir à obscurcir l'éclat de sa face resplendissante. Après cela, ils tournèrent leur fureur contre un des compagnons de Dorothée ; l'un et l'autre faisaient partie de la maison de l'empereur, et étaient traités comme nobles. A la vue des tourments accumulés sur le corps du martyr, ce généreux chrétien n'avait pu contenir son indignation. A cause de cela, il fut traîné devant le tribunal, et on lui ordonna de sacrifier aux dieux. Sur son refus, on l'étendit sur un chevalet et on déchira son corps avec un peigne de fer, afin d'arracher par la douleur un consentement qu'il refusait obstinément avant la torture. Comme il demeurait immobile dans sa résolution, on répandit du sel et du vinaigre sur sa chair en lambeaux. Ce raffinement de cruauté n'ayant obtenu de lui aucune défaillance, on plaça un gril sur un brasier, et l'on y étendit le corps du martyr, pour l'y consumer à petit feu et prolonger ainsi ses souffrances. Cependant les bourreaux tourmentaient le courageux chrétien de toutes les manières, dans l'espérance de tirer de sa bouche une parole de consentement. Mais il confessa la foi jusqu'au bout, et soutenu par l'espérance de la couronne éternelle, lorsque ses chairs eurent été consumées, il rendit son âme bienheureuse à son Créateur. Ce martyr, qui s'appelait Pierre, se montra bien digne du nom qu'il portait par son courage et par sa foi. Il avait pour chef, dans la charge qu'il remplissait au palais, Dorothée, qui en était le grand officier. Avec Dorothée se trouvait Gorgonius, dont la vertu et la magnanimité n'étaient pas moins admirables. C'était par leurs conseils et leurs exemples que les serviteurs de l'empereur persévéraient inébranlables dans leur dessein.

Dorothée et Gorgonius voyant la cruauté des tourments infligés à Pierre, s'écrièrent avec intrépidité : « Prince, pourquoi punir Pierre seul des sentiments et de la résolution que nous tous ici partageons ? Pourquoi le tenir coupable d'un crime que nous avons également commis ? Nos sentiments, notre foi, notre religion sont les mêmes. » A cette interpellation, l'empereur ordonna de les conduire à l'audience : après avoir subi les mêmes tourments que leurs devanciers, ils expirèrent sur le gibet. Anthime, évêque de Nicomédie, confessa la foi avec la même générosité ; il fut étranglé et cueillit ainsi la palme du martyre. Un grand nombre de fidèles suivirent l'exemple de leur sage pasteur.

II.

Exemples frappants d'une foule d'autres martyrs qui, dans les diverses contrées du monde, glorifièrent le nom de Jésus-Christ.

Entre tant d'exemples admirables je n'oublierai pas, dit Eusèbe, celui de deux jeunes gens. Ils venaient d'être chargés de chaînes et on les pressait de sacrifier aux dieux : « Conduisez-nous, dirent-ils, auprès de l'autel. » Dès qu'ils furent devant, ils mirent leurs mains sur les charbons ardents qu'on y avait placés, en disant : « Si vous nous voyez retirer nos mains d'ici, alors croyez que nous sommes prêts à vous obéir. » Et ils laissèrent le feu en consumer entièrement la chair. — Que dire des trois cents hommes dont parle Prudence au sujet du martyre de saint Cyprien ? Le juge leur donne à choisir entre sacrifier sur l'autel de ses idoles abominables, et être précipités dans un four à chaux qui était allumé tout auprès. A ces mots ces chrétiens, cédant au mouvement de l'Esprit saint, à l'ardeur de leur foi et de leur charité, et à leur désir extrême de la couronne du martyre, se précipitent à l'envi dans la fournaise, achetant au prix d'une mort courte et illustre une éternité de gloire et de félicité.

Mais retournons à l'époque de Dioclétien. Il arriva que le feu prit au palais de l'empereur. Il crut à tort que les chrétiens étaient les auteurs de l'incendie. En conséquence, plein de courroux, il ordonne de diviser les fidèles en deux parts : les uns devant périr par le glaive, les autres par les flammes. Mais l'amour de

Dieu brûlait plus ardemment dans leur âme que le feu de la colère dans le cœur du prince. Les ministres du pouvoir leur demandant quels étaient parmi eux ceux qui désiraient sacrifier et sauver leur vie; tous, hommes et femmes, sollicitaient cet interrogatoire. Les uns se jetaient sans l'attendre, d'eux-mêmes, dans les flammes; les autres présentaient leur tête au glaive du bourreau. Tant de barbarie faisant horreur aux personnes qui assistaient à ce spectacle : on prit les fidèles encore vivants, on les entassa sur une embarcation, et gagnant la haute mer on les jeta dans les flots. La rage des idolâtres en arriva à un tel point que, arrachant à la terre les cadavres des officiers du palais morts pour la foi, on jeta leurs vénérables restes dans la mer, en disant: Jetons-les dans les flots, peut-être qu'autrement les chrétiens en feraient leurs dieux; peut-être que ces insensés, après avoir refusé leurs adorations à nos divinités, voudraient les prodiguer à nos esclaves.

Tandis que Nicomédie, où résidait l'auteur de tous ces maux, avide du sang des chrétiens, était témoin de cette barbarie; à Malte et en Syrie, on ne mettait pas moins d'empressement à exécuter les édits impériaux et à plonger dans les fers les chefs de l'Eglise. En outre, on arrêtait un grand nombre de chrétiens, hommes et femmes, appartenant aux rangs du peuple. C'était partout un spectacle navrant et lamentable. Dès qu'on publiait dans une ville les ordonnances de l'empereur, un morne silence se faisait aussitôt, et les prisons regorgeaient bientôt de captifs. Les rues étaient désertes, les prisons trop étroites. On n'aurait pas cru à des arrestations en pareil nombre; on eût pensé plutôt que les habitants avaient changé de domicile. Les fers réservés autrefois aux larrons, aux adultères et aux homicides, chargeaient alors les évêques et les prêtres, les diacres, les lecteurs et de pieux solitaires. Il n'y avait littéralement plus de cachots ni de place dans les prisons pour les vrais criminels. Un rapport ayant été adressé aux chefs de l'Etat sur l'insuffisance des prisons publiques, il fut répondu qu'on eût à mettre en liberté les chrétiens qui consentiraient à sacrifier, et à livrer aux tourments et à la mort ceux qui s'y refuseraient.

Ce fut le sort des glorieux confesseurs qui étaient venus à Tyr des diverses contrées de l'Egypte. Dans cette dernière province on compta aussi de nombreux martyrs : hommes et femmes, vieillards et enfants, ils méprisaient la vie présente à la perspective de l'éternité, et ils soupiraient après la gloire attachée à la claire vision de Jésus-Christ. Quelques-uns, après avoir été flagellés, chargés de chaînes, brisés de coups et couverts de plaies, mouraient sur un bûcher; d'autres devenaient la proie des flots. D'autres étaient décapités, après avoir offert volontairement leur tête à la hache du bourreau. D'autres périssaient d'inanition; d'autres étaient cloués à une croix, et quelquefois même la tête en bas. Dans la Thébaïde, la cruauté fut portée au plus haut point. Au lieu de râpe, on employait les débris des vases d'argile, et on enlevait entièrement ainsi la peau des courageux martyrs. Les femmes étaient mises à nu et dépouillées de tout voile. Employant un raffinement inouï de barbarie, on les suspendait par un pied la tête en bas, et on les laissait la journée entière dans cet état. Il y avait des martyrs qu'on attachait par les pieds à des arbres voisins courbés par force, qui, livrés ensuite à eux-mêmes, déchiraient, en reprenant leur direction naturelle, les entrailles de ces intrépides soldats. Cette persécution ne fut pas de quelques jours, ni d'un court espace de temps. Durant plusieurs années, il y eut au moins dix victimes par jour, et quelquefois cent, hommes, femmes et enfants.

Dernièrement, raconte un historien de cette époque, en parcourant les provinces de l'Egypte, je vis de mes yeux une foule considérable devant le tribunal du juge. Il interrogeait les chrétiens l'un après l'autre. Dès qu'ils avaient déclaré leur foi, le procès était terminé; on les mettait au nombre des condamnés. Quoiqu'ils témoignassent un noble empressement et une noble émulation à subir cet interrogatoire et à confesser leur foi, ni ce spectacle, ni la multitude des accusés n'apaisaient la fureur du tyran. L'instruction terminée, les condamnés se rendirent dans un champ, hors des murs de la ville. Il n'était pas besoin de liens pour les retenir; leur foi en remplissait admirablement l'office. Personne ne manqua au rendez-vous, bien que la surveillance

fût impossible. Tous s'avançaient joyeux ; et c'était à qui tomberait le premier sous le fer des persécuteurs. Ceux-ci n'eurent pas assez de force pour suffire à leur tâche : ils avaient beau se relever à certains intervalles ; leurs bras se lassèrent, et le fil de leurs épées fut émoussé. J'ai vu moi-même les bourreaux n'en pouvant plus, aiguisant leurs glaives, en réclamant de nouveaux ; j'ai vu la nuit venir avant que l'exécution eût été terminée. Tout le temps qu'elle dura, ni homme, ni enfant ne faillit à sa résolution : chacun craignait de voir le jour finir avant d'avoir subi le martyre ; tant était grande leur joie et leur confiance en présence de la mort dans laquelle ils voyaient la porte d'une vie de félicité. Pendant qu'on mettait les uns à mort, les autres ne demeuraient ni affligés, ni oisifs ; ils chantaient avec enthousiasme les louanges du Seigneur, en attendant leur tour : de manière qu'ils expiraient au milieu d'un exercice qu'ils devaient continuer dans le ciel. Quel chœur merveilleux et vénérable ! quelle phalange de vaillants ! quel cortége brillant et glorieux pour le Christ !

A la tête de cette armée apparaissait, comme une perle précieuse entre mille autres, Philéas, le courageux évêque de Thumis. Il écrivit de son cachot à sa chère Eglise une lettre dont nous parlerons plus tard. Cependant cette horrible boucherie ne rassasiait pas la férocité des gentils. N'ayant pu triompher des martyrs pendant leur vie, ils cherchaient à se dédommager en assouvissant leur rage sur leurs cadavres. Ils les précipitaient dans la mer, pour qu'ils y devinssent la pâture des poissons ; ou bien ils les brûlaient et les réduisaient en cendres, comme devant leur ravir ainsi le bienfait de la résurrection, dont l'espérance avait soutenu la joie et la résolution des chrétiens. Il y en eut qu'ils firent jeter dans les lieux d'aisance : tel fut le traitement qu'eurent à subir les cadavres de Concorde, nourrice du martyr Hippolyte, et de Sébastien, qui triompha d'une double épreuve ; car il fut d'abord percé de flèches, et puis flagellé si cruellement que son âme sainte s'envola des tourments de la terre vers les délices de l'éternité. L'indignité de ces procédés montre à la fois et l'esprit qui animait les persécuteurs, et la rage que soufflait dans leur cœur

le démon en voyant son empire diminuer tous les jours, et s'étendre la gloire et le royaume de Jésus-Christ.

CHAPITRE XIX.

Martyre de la vierge sainte Eulalie de Mérida.

Sous la cruelle persécution de Dioclétien et de Maximien, eut lieu à Mérida le martyre d'une jeune vierge âgée de treize ans. J'ai cru devoir rapporter le récit de ce martyre, que Prudence a célébré en des vers pleins d'élégance, avant le récit du martyre de sainte Martine qui eut lieu sous le règne d'un autre empereur. L'un et l'autre sont également admirables. On y remarquera une sorte de rivalité glorieuse entre le Seigneur et ces nobles vierges ; plus celles-ci souffraient pour Dieu, plus Dieu les soutenait et opérait de miracles en leur faveur. La preuve que la vierge dont nous nous occupons dans ce chapitre a souffert sous les empereurs nommés ci-dessus, se trouve dans cette réponse que Prudence lui attribue : « Isis, Apollon et Vénus ne sont rien ; Maximien lui-même n'est rien ; ceux-là parce qu'ils sont l'œuvre de la main des hommes, celui-ci parce qu'il adore ces dieux de pierre et de bois. » Nous allons avoir sous les yeux un des combats les plus acharnés et les plus terribles qui aient jamais été livrés. D'un côté, nous verrons réunies toutes les forces de l'enfer et du monde, toutes les tortures imaginables ; de l'autre, une jeune fille délicate qui, à peine âgée de treize ans, sort victorieuse de ce rude combat. Enfin, nous y verrons aussi la puissance du Seigneur, la grandeur et la vertu de sa grâce éclater en ce qu'il s'est servi de ce qu'il y avait de plus faible pour implanter la foi sur la terre et en déraciner l'idolâtrie. Plus les instruments employés à cette œuvre semblent inusités, plus le résultat mérite d'admiration. Or, voici l'histoire de ce martyre :

La vierge qui en fut l'héroïne était née à Mérida de parents chrétiens. Dès ses plus tendres années elle fut élevée dans l'amour et la crainte de Dieu. Les progrès rapides qu'elle fit dans toutes les vertus lui inspirèrent un désir ardent de mourir pour l'Epoux céleste à qui elle avait consacré sa virginité. Le juge qu'on avait

envoyé à Mérida pour persécuter les chrétiens ayant ouï parler de la piété de cette jeune fille et de ses parents, donna ordre qu'on la lui amenât. En ce moment elle était à la campagne dans un lieu appelé Pontien, à trente-huit milles environ de Mérida, avec une jeune fille nommée Julie, qui se trouvait animée des mêmes dispositions. Les satellites du gouverneur lui ayant appris à leur arrivée que son père Libérius et plusieurs autres chrétiens étaient déjà dans les fers et que le même sort lui était réservé, elle accueillit cette nouvelle avec une vive joie, par suite du désir qu'elle éprouvait de souffrir pour l'amour de son Sauveur. Elle eût franchi, si elle eût pu, en une heure la distance qui la séparait de Mérida. Elle dit à la jeune fille qui était avec elle : « Sais-tu, ma sœur Julie, que malgré ce retard je serai la première victime? » Le voyage terminé, le juge la fit comparaître à son tribunal. « Qu'es-tu venu faire dans cette cité, ennemi de Dieu? lui demanda la vierge. Pourquoi persécutes-tu les chrétiens et les vierges qui se sont consacrées à Jésus-Christ mon Seigneur? A ces paroles le juge lui répondit avec douceur : « Enfant, je crois que tu veux perdre la fleur de ta jeunesse avant qu'elle soit éclose. — Quoique je ne sois âgée que de treize ans, repartit la vierge, ne pense pas m'intimider par tes menaces. Le temps que j'ai vécu sur la terre me suffit, parce que j'espère vivre après dans le ciel. — Le juge reprit : Ne te berce pas de cette illusion ; hâte-toi plutôt de sacrifier aux dieux ; de la sorte tu éviteras les tourments qui t'attendent, et tu pourras faire un riche et noble mariage. — Mon époux est noble, riche et immortel : c'est Jésus-Christ, le Sauveur du monde. — Alors le juge essaya de la toucher par ces caressantes paroles : Fais attention à ta jeunesse, mon enfant, aie pitié de toi-même ; offre de l'encens aux dieux et n'attire pas la mort à toi. — Je suis chrétienne, répondit la vierge. Jamais je ne ferai ce que tu me conseilles. »

Le juge irrité mande un médecin et lui ordonne de la faire flageller en sa présence. Tandis qu'on lui infligeait ce supplice, elle bénissait le Seigneur, et couvrait l'empereur et ses dieux de malédictions. Informé de cela, le juge la fit reconduire devant lui. Emu de sa beauté et de sa jeunesse, il lui adressa ces paroles : De

quoi te sert, mon enfant, cette opiniâtreté? Sacrifie donc aux dieux, et dérobe-toi à toutes ces souffrances. — La vierge lui répondit : De quoi t'a-t-il servi, malheureux, de me faire dépouiller et flageller dans l'espoir de m'éloigner de la vérité ? Tu t'es grossièrement trompé : mon corps seul est en ton pouvoir; mais sur mon âme celui-là seul exerce son pouvoir qui lui a donné l'existence. Afin que tu sois bien instruit de ma résolution, sache que j'ai maudit et que je maudis encore tes empereurs et tes dieux.

Ce langage ayant allumé le courroux du juge, il transporte son siége sur la place publique et ordonne d'y amener la jeune chrétienne pour la livrer aux tourments. On coupe des branches d'arbre tout en y laissant les nœuds; on les fait tremper, et on en flagelle la vierge. Malheureux vieillard s'écria-t-elle alors, ne t'imagine pas ébranler ma constance; tu ne fais au contraire que la confirmer. — Entendant cela, le juge dit aux bourreaux : Prenez de l'huile bouillante et répandez-en sur sa poitrine. Pendant qu'on exécutait cet ordre : — Ton huile bouillante, dit l'héroïque jeune fille, ne me fait aucun mal. Elle allume en mon cœur un plus ardent amour pour Jésus-Christ, elle m'inspire un plus vif désir de voir mon Seigneur. A ces paroles, le juge dit encore aux bourreaux : Portez vite de la chaux vive, et après y avoir plongé cette chrétienne, jetez-y de l'eau afin qu'elle y brûle vivante.—Que le feu éternel de l'enfer soit ton partage, dit la vierge, puisque tu tortures à ce point la servante du Roi du ciel. Ce tourment achevé, le tyran ne se tint pas pour content. Il ordonna de porter une chaudière remplie de plomb fondu. On étend la vierge sur un lit de fer, et on lui demande si, à la vue du tourment qui se prépare, elle persiste dans sa résolution. Sur sa réponse affirmative, le juge ordonne de verser le plomb fondu sur tout son corps. Mais, pendant que la courageuse chrétienne, les yeux élevés au ciel, se prépare à cette nouvelle souffrance, le plomb brûle les mains des bourreaux sans lui faire à elle aucun mal. A ce spectacle, le juge de plus en plus irrité, donne l'ordre de la flageller cruellement, et de frotter son corps ensanglanté avec des débris de vases tout hérissés de pointes. Ce nouveau tourment n'ayant pas obtenu davantage de la jeune fille, le juge lui dit : Ne

pense pas que tu doives sortir victorieuse de cette épreuve. Il y a d'autres tortures plus efficaces qui viendront à bout de ta résistance. La vierge repartit : Tu n'es pas assez puissant pour en triompher. Ce n'est pas moi qui triomphe, mais celui qui combat pour moi.

Sur les ordres du tyran on garnit tout son corps de torches enflammées. Au milieu de ce tourment la vierge s'écrie : Si mes chairs sont consumées, mon courage est toujours le même. Que ne faites-vous répandre du sel sur mon corps ? il deviendrait un mets plein de saveur pour mon Epoux céleste. Effrayé en quelque sorte de ce langage et de cette fermeté, le juge ordonna de la jeter dans une fournaise embrasée, jusqu'à ce qu'elle y fût brûlée entièrement. Mais la jeune vierge fit bientôt retentir la fournaise de ses cantiques de louanges en l'honneur de Dieu. Le tyran qui se promenait devant le four ayant entendu ses accents, confondu et dans l'impuissance d'inventer de nouveaux tourments, en vint à dire : Nous voilà vaincus ; car cette enfant persiste dans son dessein, et reste insensible aux souffrances. Mais pour lui ôter toute occasion de se glorifier vainement, tirez-la de la fournaise, rasez-lui entièrement la tête et menez-la dans ce honteux état à travers les rues de la ville. La courageuse martyre qui entendit ces paroles répondit : Vous avez beau me combler d'ignominies sur la terre, me dépouiller de mes cheveux et de mes vêtements, et m'abreuver d'outrages ; celui pour l'amour duquel j'endure tout ceci, me vengera de ta cruauté, juge ennemi de la justice, et te traitera comme tu le mérites. Le juge lui dit : Si tu redoutes ce traitement injurieux, viens et sacrifie à nos dieux. — Elle répondit : C'est à mon Dieu que j'offre ce sacrifice de louanges. — Etendez-la sur le chevalet, répliqua le juge furieux, et allumez du feu à ses côtés. — Le feu ayant été allumé, la vierge se mit à prononcer ces paroles d'un psaume de David : « Vous avez éprouvé mon cœur, et vous l'avez soumis à l'action du feu, ô mon Seigneur, et il n'a point été trouvé en moi d'iniquité. » *Psalm.* XVI. Prudence ajoute que tandis qu'on lui déchirait les chairs avec des ongles de fer, elle disait : Les sillons que le fer creuse dans mon corps sont les lettres qui y gravent votre adorable nom, et qui racontent votre triomphe et votre victoire, ô mon Dieu.

Ce ne fut pas encore la fin. Les bourreaux transformant en lien les cheveux qu'ils lui avaient coupés, s'en servent pour la porter hors de la ville, au lieu où elle devait subir le dernier supplice. Il lui faut endurer encore le tourment du chevalet, de la flagellation et plusieurs autres tortures. Fatigué de ce genre de supplice, le juge, dont le démon redoublait la rage, ordonne d'attacher de nouveau à ses flancs des torches enflammées. Alors la jeune vierge lui dit : Pourquoi, ô Calfurnien, en agir avec tant de cruauté envers moi ? Ouvre les yeux, fixe mon visage, et considère-moi bien, afin de me reconnaître lorsque nous comparaîtrons l'un et l'autre au jour du jugement, devant mon Seigneur et époux Jésus-Christ. C'est là que tu recevras le châtiment de ta barbarie. Bien des personnes qui assistaient à cette scène, frappées de ces paroles et de ce courage uni à un âge si tendre, reconnaissant la puissance du Christ manifestée par le triomphe de la jeune martyre, abandonnèrent l'idolâtrie et se convertirent à la religion chrétienne. On entoura le corps entier de la vierge de flammes, qu'elle caressait en quelque manière de sa bouche ouverte. Bientôt on vit de cette même bouche s'exhaler son âme sainte sous la figure d'une colombe prenant son vol vers les cieux. N'ayant pu dompter cette chrétienne pendant sa vie, le juge voulut se venger sur son cadavre, et il ordonna qu'il fût suspendu et exposé ignominieusement durant trois jours aux regards du public. Mais la divine Providence intervint ici d'une façon éclatante. Une grande quantité de neige tomba sur le corps de l'épouse de Jésus-Christ ; elle rendit la beauté à ses membres, elle purifia ses cheveux souillés par les mains ensanglantées des bourreaux, et donna à son corps noirci et défiguré par les flammes une éblouissante blancheur. Telle est en raccourci l'histoire de cette admirable martyre.

CHAPITRE XX.

Histoire du martyre de sainte Martine.

Au récit du martyre précédent nous ajouterons le récit du martyre de sainte Martine, lequel ne fut ni moins glorieux, ni moins

admirable. Il eut lieu sous le règne d'un empereur nommé Alexandre, pendant la cinquième persécution. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans les diverses circonstances de ce martyre, c'est une sorte d'émulation entre la vierge et son céleste Epoux : de la part de la première, c'est un désir ardent de souffrir toujours davantage; de la part du second, c'est une multiplicité de miracles qui se succèdent sans cesse.

Sainte Martine appartenait à une famille illustre. Ses ancêtres avaient occupé de hautes dignités dans la république romaine; et son père avait été lui-même promu au consulat, c'est-à-dire, à la première magistrature de la cité. Laissée par la mort de ses parents en possession d'une immense fortune, la vierge ne la consacra pas à l'orgueil et à la vaine gloire. La consacrant elle-même sans réserve au Seigneur et aux œuvres de miséricorde, elle distribuait tous ses biens aux pauvres. C'est par une vie de ce genre et par une sainteté à toute épreuve, qu'elle se prépara aux assauts de ce lion qui cherche toujours une proie à dévorer. L'empereur qui alors persécutait l'Eglise, ayant ordonné à Vital, Caïus et Cassius, les principaux officiers de son palais, de rechercher les chrétiens pour les contraindre de sacrifier aux dieux, ils trouvèrent cette jeune fille en oraison dans une église. Comme elle était fort connue à cause de la noblesse de sa famille, ils s'approchèrent et lui dirent : L'empereur vous salue et vous honore comme le mérite votre noblesse. Néanmoins il vous ordonne de nous suivre pour offrir un sacrifice à notre grand Apollon. La vierge leur répondit avec douceur : Attendez-moi quelques instants; lorsque je me serai recommandé à mon Dieu et à mon saint protecteur, je vous suivrai volontiers. Elle se remit donc en prières, se recommanda profondément au Seigneur, et puis suivit les officiers, la joie peinte sur le visage. Dès qu'ils furent arrivés au palais impérial, ceux-ci envoyèrent annoncer au prince qu'ils amenaient une jeune fille chrétienne, issue d'une famille considérable et illustre, toute prête à sacrifier elle-même aux dieux, et à conseiller aux chrétiens de suivre son exemple.

Charmé de cette nouvelle, l'empereur ordonna qu'on la lui amenât. Je suis heureux, dit-il en l'apercevant, que noble et bien éle-

vée comme tu es, tu sois disposée à renoncer aux idées des chrétiens et à sacrifier au grand Apollon. Sois-en certaine, tu seras comblée à cause de cela de grâces et de faveurs. — La vierge lui répondit avec assurance : Ordonne-moi, si tu veux, de sacrifier sans cesse au Dieu vivant qui par sa puissance a tiré le monde du néant; afin que, par ce sacrifice, ton Apollon menteur, dépouillé de toute autorité et confondu, ne se joue plus des créatures qui ont mis leur espérance et leur foi en leur Sauveur et maître Jésus-Christ. — L'empereur ordonnant de la conduire au temple pour qu'elle y sacrifiât : « Entrez-y avec moi; venez-y tous, prêtres et adorateurs d'Apollon, et vous verrez avec quelle bienveillance mon Dieu bon et saint accueillera de mes mains ce sacrifice. A ces paroles, l'empereur ordonna aux soldats de sa garde et à tous les assistants de la suivre au temple pour voir ce qui s'y passerait. La jeune chrétienne se recommande à Dieu, s'arme du signe de la croix et se met en prières. A peine la termine-t-elle qu'un tremblement de terre ébranle la ville ; une partie du temple d'Apollon s'écroule, la statue du dieu est mise en pièces, et ses prêtres aussi bien qu'un grand nombre d'infidèles sont écrasés. Indigné de cela, et ne comprenant pas, tant il était aveuglé, que ce prodige était un effet de la puissance du Seigneur, l'empereur ordonne de frapper rudement la chrétienne et de déchirer son corps avec du fer. Les bourreaux exécutèrent cet ordre sans miséricorde. Mais bientôt exténués et sans force, ils s'écrièrent : Qu'est donc ceci? nous voilà beaucoup plus las et beaucoup plus endoloris que notre victime elle-même. Il y a devant nous quatre beaux jeunes hommes qui protégent cette jeune fille et qui retournent contre nous les coups dont nous la frappons. Inaccessible à ces représentations des bourreaux, l'empereur les qualifie d'hommes faibles et inutiles. Il ordonne de suspendre la vierge et de frotter contre sa chair des cailloux aigus. Mais la victime, les yeux dirigés vers le ciel, disait : Soyez béni, Jésus-Christ mon Seigneur, qui accordez avec tant de libéralité votre grâce à ceux qui mettent en vous leur espérance. Après avoir prononcé ces paroles, tandis qu'elle endurait avec une constance à toute épreuve ce nouveau tourment, une lumière jaillit soudain du ciel et en-

toura les huit bourreaux qui la tourmentaient. Renversés contre terre, ils suppliaient la vierge d'obtenir de Dieu qu'il leur pardonnât les souffrances dont ils avaient été les instruments involontaires. La sainte leur répondit : Si vous êtes prêts à vous convertir à mon Seigneur Jésus-Christ, et à croire de tout votre cœur qu'il récompensera chaque homme selon ses œuvres, vous jouirez des biens qu'il a réservés dans le ciel à ses fidèles serviteurs. Si vous refusez d'y croire, je vous l'assure en vérité, des tourments affreux et sans fin vous attendent dans l'enfer. Alors ces huit idolâtres éclairés par la lumière du Christ s'écrièrent qu'ils croyaient en lui ; et prenant en horreur l'office qu'ils venaient de remplir, ils dirent à l'emp reur : Nous ne voulons plus désormais servir ces idoles que vous appelez vos dieux. Martine vient de nous faire connaître la puissance du Dieu véritable et de son fils Jésus-Christ. A cette déclaration, l'empereur ordonne de les suspendre et de mettre leurs chairs en lambeaux. Ils supportèrent ce traitement sans pousser une plainte, les yeux élevés vers le ciel. Quand ils eurent souffert assez longtemps de la sorte, l'empereur les condamna à avoir la tête tranchée, de crainte que leur exemple n'entraînât les autres à se faire chrétiens. Les nouveaux convertis entendirent cette sentence sans émotion ; ils firent sur leur front le signe de la croix et attendirent avec joie le moment du martyre. C'est ainsi que leurs âmes bienheureuses allèrent recevoir dans le ciel la couronne de gloire qu'elles venaient de mériter.

Le jour suivant, Alexandre faisant comparaître la jeune vierge en sa présence, lui réitéra l'ordre de sacrifier. Sur son refus formel, il ordonna de la dépouiller, de la suspendre en l'air et de déchirer son corps. Durant ce tourment si cruel, Martine ne cessa de louer Dieu. Quand sa chair fut mise en lambeaux, on l'attacha à quatre pieux, et des bourreaux la frappèrent de verges. Elle n'en continua pas moins à célébrer les louanges du Seigneur pendant le temps de ce supplice, temps si long que les bourreaux se relevèrent jusqu'à sept fois. Elle ne faisait, pour ainsi dire, pas attention aux traitements qu'on lui infligeait, tant elle était fortifiée par la grâce divine. Les bourreaux eux-mêmes suppliaient

instamment l'empereur de faire trêve à ces tortures, parce que c'était sur eux qu'elles retombaient.

Parmi les personnes présentes à ce martyre se trouvait un personnage fort riche, et parent de l'empereur. Pour lui faire sa cour, il lui conseilla d'ordonner qu'on la ramenât en prison, et qu'on y flambât avec de l'huile bouillante ses plaies encore sanglantes. L'empereur suivit sur-le-champ ce conseil. La vierge reprit, le visage radieux, le chemin de la prison où l'attendait ce nouveau supplice. La nuit entière elle l'employa à chanter le Seigneur, et l'on entendit cette nuit-là, dans la prison, des voix qui s'unissaient à la voix de la courageuse jeune fille pour dire ces divins cantiques.

Le troisième jour, la jeune vierge comparut encore devant le tyran. Il lui dit qu'elle eût à se rendre sur-le-champ au temple et à y sacrifier, si elle ne voulait mourir de male mort. La vierge fait le signe de la croix, entre dans le temple au nom du Christ, se met en prières, et commande au démon qui était dans l'idole de Diane d'en sortir aussitôt. Un grand fracas se fit alors entendre, le feu tomba du ciel et embrasa l'idole abandonnée par le démon; et la chute d'une partie du temple entraîna la mort des prêtres et de plusieurs infidèles. Intimidé par toutes ces choses, l'empereur livra la vierge à un juge nommé Justin, afin de l'éprouver encore par les tourments. La sainte lui dit dans un langage plein de foi et de confiance : Tourmentez-moi tant que vous voudrez. Jamais vous n'obtiendrez de moi que je sacrifie à vos dieux. On la suspend encore, on la déchire avec des peignes de fer, on lui couvre la poitrine de cent dix-huit blessures. Elle supporta tout cela sans laisser échapper aucune parole; les yeux élevés vers le ciel, elle offrait son corps en sacrifice au Seigneur. Le juge, la croyant morte, ordonna qu'on suspendît la torture. S'apercevant peu après qu'elle vivait encore : « Martine, lui dit-il, veux-tu sacrifier aux dieux, et échapper aux tourments qui te sont préparés? — J'ai mon Seigneur Jésus-Christ pour me soutenir, répondit la vierge; je ne sacrifierai point à vos abominables divinités. » Le juge n'y tenant plus de colère et comme hors de lui-même, ordonna aux bourreaux de la porter dans la prison;

il croyait que dans l'état où elle se trouvait elle n'aurait pas la force de s'y rendre par elle-même à pied. Elle le fit cependant.

L'empereur, à qui on transmit la connaissance de tous ces détails, donna l'ordre de l'exposer aux bêtes. On la conduit dans l'arène, et on lâche contre elle un lion. Loin de lui faire du mal, cette bête féroce s'approche d'elle et s'accroupit à ses pieds. Enivrée de ce nouveau témoignage de protection de la part de son Dieu, elle le conjure de ne pas permettre qu'elle renonce jamais à son amour. Comme le lion ne cessait de lécher les pieds de la jeune chrétienne, oubliant entièrement sa férocité naturelle, il fallut la ramener à sa prison. Or, ce même lion qui avait respecté cette vierge innocente, immola sur son passage, par un effet de la divine justice, Euménius, ce parent de l'empereur qui lui avait donné de si détestables conseils.

Peu de jours après, le tyran ordonne de transporter encore la vierge dans le temple, pour qu'elle ait à y sacrifier. Elle répondit : Faites de moi ce que vous voudrez, jamais vous ne me séparerez de celui auquel je suis uni, de Jésus-Christ mon Seigneur. A cette réponse, le juge ordonne de l'attacher de nouveau et de meurtrir tous ses os, sa chair n'en étant plus susceptible. Comme un des bourreaux lui disait : Martine, confesse la divinité de Diane, et tu seras mise en liberté ; elle repartit : Je suis chrétienne, je ne confesserai jamais que Jésus-Christ. Le tyran la condamne à périr par les flammes. On allume un grand feu, et on y jette la vierge ; mais la Providence divine fait tomber du ciel une pluie qui éteint la flamme : un vent violent se lève, disperse le brasier de manière à brûler plusieurs des idolâtres présents. L'empereur stupéfait de cela, et y voyant l'effet d'un charme, crut qu'elle l'avait caché dans ses cheveux, car elle était tout à fait dépouillée. En conséquence, il ordonna de lui raser la tête ; et cet ordre exécuté, croyant lui avoir enlevé toute sa puissance, il la tourne en dérision, et la fait enfermer dans le temple de Diane ; elle y demeure trois jours sans boire ni manger, occupée à louer le Seigneur. Au bout de ces trois jours on la tira du temple. Elle demanda alors à Dieu de la délivrer de cette misérable vie. Vaincu par tant de constance, l'empereur commanda qu'on lui tranchât la tête. C'est ainsi qu'elle

reçut en prières la couronne du martyre, et qu'elle fut introduite dans la gloire de son Maître et de son Epoux; lequel vit et règne dans les siècles des siècles.

Le martyre de cette illustre sainte a été rapporté par Adon, évêque de Trèves.

CHAPITRE XXI.

Martyre de la vierge sainte Anastasie, raconté par Siméon Métaphraste.

Nous lisons dans l'histoire qu'il y a eu deux vierges du nom d'Anastasie, toutes deux romaines, de naissances illustres toutes deux, mais beaucoup plus illustres elles-mêmes par la sainteté de leur vie et la confession de leur foi. L'une d'elles avait été donnée en mariage à un homme aussi dépravé dans ses idées que dans ses mœurs. S'affranchissant donc des liens qui lui avaient été imposés, elle conserva toujours sa pureté virginale. Après la mort de son mari, elle persévéra dans la même pureté, employant sa fortune et sa vie à secourir les pauvres, à consoler les malheureux, ceux en particulier qui étaient mis en prison pour la foi ; elle allait les visiter dans leurs cachots, pourvoyant à toutes leurs nécessités, soignant leurs blessures, les encourageant par ses exhortations et ses conseils, à soutenir courageusement les combats et les tortures; après leur mort, elle les ensevelissait avec autant de pompe et d'honneur que le permettait une pareille époque. Et quand elle eut usé dans l'accomplissement de ces devoirs tout ce qui lui restait de forces, elle-même s'offrit en holocauste au Seigneur, en mourant au milieu des flammes pour la défense de sa foi.

L'autre Anastasie avait embrassé la vie monastique et le calme de la solitude, rejetant loin d'elle les soucis et les charges du mariage. Non contente de posséder la couronne de la virginité, elle mérita d'obtenir par l'élévation de son âme et la générosité de son cœur la palme du martyre. De telle sorte qu'une double couronne pare son front dans le ciel. Renonçant donc à sa famille, à tous ses parents, à toutes ses possessions terrestres, cette jeune vierge se renferma dès l'âge de vingt ans dans un

monastère, et là, formée par les leçons de sainte Sophie, nom qui signifie sagesse, et qui était celui de sa supérieure, elle produisit des fruits de vertu proportionnés aux soins dont elle fut l'objet. Mais le démon, jaloux d'une telle sainteté, lui fit d'abord la guerre par le moyen des personnes placées auprès de la fervente religieuse, et qui faisaient tous leurs efforts pour la détourner de son recueillement et de sa mortification. Comme Anastasie persévérait néanmoins dans le genre de vie qu'elle avait embrassé, l'ennemi voyant qu'il ne pouvait la vaincre de la sorte, eut recours à d'autres moyens : il excita ces mêmes personnes à la dénoncer comme chrétienne aux ministres du juge païen, qui s'en allaient partout cherchant les adorateurs du Christ.

Ils coururent aussitôt à leur chef, qui se nommait Probus, — l'empire était alors gouverné par le cruel Dioclétien ; — ils accusaient la jeune vierge de ne point honorer les dieux, ni respecter l'empereur, d'accorder les honneurs divins à un homme connu sous le nom de Christ, de vivre dans la solitude et le célibat, d'enseigner, enfin, à d'autres jeunes filles les mêmes idées et la même vie. Le juge, après avoir convoqué autour de son tribunal une nombreuse assemblée, ordonna qu'on fît comparaître devant lui la jeune vierge. Les ministres de la tyrannie se rendirent promptement au monastère, brisèrent les portes et les barrières sacrées, en demandant qu'on leur livrât la personne qui portait le nom d'Anastasie. La pieuse supérieure, comprenant leur dessein, conjura ces hommes, par les prières les plus humbles et les plus pressantes, de lui accorder un peu de temps ; versant alors d'abondantes larmes, et prenant avec elle la jeune vierge, elle la conduisit au pied des saints autels, elle prit Dieu à témoin de ce qu'elle allait dire ; et voici comment elle s'exprima :

Du jour où je vous reçus pour compagne, ma fille bien-aimée, quand vous étiez bien jeune encore, je n'ai cessé de vous enseigner, par tous les moyens en mon pouvoir, à connaître, aimer et servir Jésus-Christ. Puisque vous voilà parvenue maintenant à la plénitude de l'âge selon ce divin Seigneur, allez à lui le cœur

plein d'allégresse. Aujourd'hui je vous donne, je vous consacre à votre céleste Epoux, je vous remets entre ses mains. La chambre nuptiale est déjà préparée ; celui qui vous appelle est la source même de la vérité ; les messagers de son amour sont déjà dans cette demeure, pour vous emmener au glorieux palais où votre Roi vous attend. Marchez donc, ma fille, par cet étroit et difficile sentier qui doit vous y conduire, allez recevoir le martyre pour son amour, afin que lui-même ouvre à vos pas des espaces sans bornes. Enfant, il est juste de souffrir et de mourir pour le Christ, non une fois seulement, mais plusieurs fois si c'était possible. S'il a voulu se dévouer à la souffrance par amour pour nous, sans intérêt pour lui-même, lui qui cependant était Dieu, à combien plus forte raison ne devons-nous pas, nous qui sommes ses serviteurs, imiter avec joie son généreux exemple ? Mais sacrifier sa vie pour Jésus, est-ce donc mourir ? n'est-ce pas plutôt un bonheur, une gloire, un ravissement, une lumière plus douce et plus brillante que celle du soleil ? Dans sa demeure royale, tous les biens sont à l'abri de la mort, exempts de toute vicissitude, inébranlables, éternels. Ne regardez pas, ma fille, à la cruauté des tyrans, au terrible appareil des supplices ; car votre céleste Epoux sera présent pour vous secourir et dissiper toutes vos peines. S'il réclame pour son honneur que vous souffriez la mort en témoignage de votre foi, il ne vous abandonnera pas un instant au milieu des tortures ; vos douleurs auront bientôt une fin, la consolation et la joie l'emporteront dans votre âme, vous serez environnée des splendeurs de la gloire et de la vie.

A ces paroles la vierge répondit : Que Notre-Seigneur ait daigné me désirer et m'appeler à lui, c'est une raison, ô ma mère, pour que je ne me laisse pas abattre par la force des tourments ; et cependant, si l'esprit est prompt, la chair est faible. Priez donc notre divin Maître de m'envoyer d'en haut l'énergie dont j'ai besoin, afin de résister aux souffrances qui m'attendent. Soutenue par sa puissance et sa grâce, je serai fidèle à vos conseils, ma bonne mère, et je n'en laisserai tomber aucun dans l'oubli.

Comme la vierge parlait de la sorte et contractait un tel engagement, les soldats se précipitèrent sur elle, l'arrachèrent comme

un tendre agneau des bras de sa mère et jetèrent une lourde chaîne à son cou; elle se dirigea pleine d'allégresse vers le tribunal du président. Mais, tandis qu'elle se tenait devant lui, elle était par la pensée en la présence de son céleste Epoux, les yeux fixés sur la beauté divine. Ceux qui l'entouraient étaient étonnés et comme effrayés de la beauté de son visage, de la gravité de son maintien, de la noblesse avec laquelle elle restait debout devant le juge.

Celui-ci commença par lui demander son nom. — Je m'appelle Anastasie, répondit-elle; Dieu me suscite en ce moment pour vous couvrir de honte, toi et ton père. Probus entendant la vierge lui répondre avec cette fermeté, résolut de l'adoucir par les paroles les plus flatteuses, ne sachant pas à qui sa puissance avait à faire, quel cœur d'acier se trouvait devant lui. Il lui parlait donc en ces termes : — Je vous conseille dans votre intérêt et pour votre bien, ma fille, de ne pas vous séparer de nous, de sacrifier à nos grands dieux; en prenant cette voie, vous arriverez à un noble et riche mariage: avec un époux digne de vous, vous seront donnés des trésors sans nombre, de l'or, de l'argent, des habits précieux, une maison considérable, vous serez entourée de serviteurs, et vous deviendrez ainsi l'une des principales matrones de cette cité. Songez donc à vous-même, prenez conseil de votre noblesse et de votre beauté; ne vous exposez pas à savoir par une terrible expérience ce que peut notre fureur et quel mal c'est de ne pas honorer nos dieux. Je les prends à témoins de la tendre pitié que votre beauté m'inspire. Non, je ne saurais m'intéresser plus vivement à votre sort, alors même que je serais votre père; les conseils que je vous donne me sont uniquement inspirés par cet amour. Si vous aviez le malheur de les repousser, une cruelle expérience vous prouverait infailliblement que ma colère ne le cède pas à ma bonté. Vous pourriez alors regretter d'être demeurée sourde à mes paroles, mais quand le repentir ne vous serait plus d'aucune utilité.

En écoutant ce discours, la jeune fille rappelait à sa mémoire les prières et les encouragements de sa bonne mère; et voici comment elle répondit : — Mon époux, ô juge, mes richesses et

ma vie, c'est le Christ ; souffrir la mort pour son amour est une chose beaucoup plus précieuse pour moi que la vie elle-même ; en comparaison de cet amour, l'or et l'argent ne sont qu'une vile poussière ; tout ce que l'on regarde comme l'ornement et la joie de l'existence n'est que néant à mes yeux : Jésus seul et sa douce compagnie sont ma joie, et j'espère en jouir éternellement. Ainsi donc, ni le feu, ni le glaive, ni les fouets, ni les blessures, ni la vue de mon corps mis en lambeaux, ni toutes les autres choses que vous avez inventées pour accabler les chrétiens, ne me paraissent des tourments; j'y vois plutôt des plaisirs véritables, quand je porte les yeux sur mon Sauveur, et je voudrais souffrir pour lui mille morts si c'était possible. Ne feignez donc pas de vous attendrir sur ma beauté ; ne savez-vous pas qu'elle se flétrit comme la fleur des champs ? Faites plutôt ce qui est en votre pouvoir, ce qui est conforme à vos cruelles habitudes. Quant à moi, je n'adorerai jamais vos dieux de bois et de pierre.

Mis hors de lui-même par la hardiesse de ce langage, le juge ordonna qu'on meurtrît de coups la bouche de la jeune fille. Après cela, il lui fit arracher ses voiles, donnant en spectacle à tout le peuple cette beauté devant laquelle se seraient prosternés les anges eux-mêmes; il voulait ainsi couvrir de honte une vierge que les regards des hommes n'avaient jamais profanée. Puis il lui dit : — Tu méritais cet affront et ce déshonneur. Rentre donc en toi-même, et hâte-toi d'honorer la majesté de nos dieux ; ne fais pas qu'une beauté si brillante s'altère et se flétrisse avant le temps. Si tu résistes à mes conseils, il n'est personne qui puisse te délivrer de mes mains, m'empêcher de te mettre en pièces, ou de te jeter aux bêtes pour qu'elles te dévorent : tiens cela pour certain.

A cela la jeune vierge répondit : — Ne croyez pas, ô juge, que ce soit un déshonneur pour moi d'être ainsi dépouillée de mes voiles; c'est le plus beau des ornements, la plus riche des parures. Dépouillée du vieil homme, je revêtirai le nouveau, qui est selon la justice et la véritable sainteté. *Ephes.* IV. Ce n'est pas moi, c'est vous qui devez rougir ; car vous êtes couvert de malice et d'impiété ; elles ont même pénétré jusque dans vos en-

trailles. — Impatiente d'engager le combat et de voler au martyre, craignant que le juge ne s'attendrît et qu'elle ne vînt elle-même à perdre sa couronne, elle ajouta ces mots : — Juge inhumain, vous me menacez de la mort ; me voici prête, c'est là l'objet de mes désirs. Déchirez mes membres, coupez-moi la langue et les mains, arrachez-moi les dents et les ongles ; c'est le plus grand bienfait que vous puissiez m'accorder. Ne me dois-je pas tout entière, sans partage et sans réserve, à mon Créateur? Ce qui a toujours été l'objet de mes vœux, c'est qu'il soit glorifié dans tous mes membres, et que ce corps soit un jour présenté devant son tribunal, avec l'éclat et la beauté du martyre. — Un langage aussi courageux, une attitude aussi fière, frappèrent d'étonnement et de stupeur tous ceux qui étaient présents. Mais le juge laissa de côté les paroles pour recourir aussitôt aux tourments. Et d'abord il fit planter en terre quatre pieux, deux d'un côté, deux de l'autre, puis il y fit attacher la jeune fille par les pieds et par les mains, de telle sorte que son corps fût suspendu en l'air, et faisant placer au-dessous un feu de sarments, il commanda d'y verser de l'huile, de la poix et du soufre ; trois bourreaux reçurent ordre de frapper en même temps, avec des verges, les épaules d'Anastasie : c'est ce qui fut exécuté de point en point. Ce supplice dura pendant un temps assez considérable ; les épaules étaient déchirées et sanglantes, les entrailles devenaient la proie du feu, les veines se crispaient et le sang bouillonnait sous l'action de la flamme : torture effrayante et dont on ne saurait pas même supporter la pensée! La vierge cependant, — ô générosité d'un cœur chrétien ! ô magnanimité vraiment surhumaine !— était absorbée dans l'exercice de la prière ; elle s'entretenait avec son Dieu, repassant dans sa mémoire et prononçant de bouche les plus belles sentences des livres saints, dont elle avait acquis une profonde connaissance ; et ce pieux exercice, comme une rosée du ciel, apaisait les cruelles morsures de la douleur.

Fatigué de ce genre de tourments, le juge, que nous appellerions bien mieux une bête féroce, la fit mettre sur la roue, de telle sorte que ce nouveau supplice l'emportât sur le précédent. Les bourreaux firent tourner cette roue avec une telle violence, con-

formément à leur art infernal, que les nerfs se distendirent outre mesure, les os se brisèrent, toute la charpente du corps était désorganisée par la dislocation de tous les membres. La jeune vierge redoublait alors ses aspirations vers Dieu, pour qu'il vînt à son secours dans un moment aussi terrible; et voici comment elle s'exprimait : — Dieu des dieux, Dieu des vertus, Dieu de mon salut, c'est de vous que me viendra la patience, c'est en vous que je mets tout mon espoir. Vous êtes pour moi une tour inexpugnable, mon asile assuré; donnez-moi votre appui, Seigneur, dans cette cruelle tourmente. O Dieu, qui ceignez mes reins de votre propre force, Dieu, mon Dieu, ne vous éloignez pas de votre servante; car ma vie défaille dans les douleurs. A peine avait-elle achevé cette prière : — O merveilleuse bonté! ô condescendance admirable du Créateur! — les cordes qui rattachaient le corps de la vierge à cette terrible machine, se rompirent à la fois; il ne resta plus sur elle aucune trace, ni du feu passé, ni des blessures présentes.

Mais un si grand miracle ne put ouvrir les yeux, ni toucher le cœur du juge impitoyable; il ne se désista pas de son cruel dessein, aveuglé qu'il était par son obstination et comme enivré du vin de la fureur. Il la fit alors étendre sur une pièce de bois, et donna l'ordre aux bourreaux de labourer et d'enlever ses chairs avec des crampons de fer. Pour elle, les yeux élevés au ciel, elle se montra si ferme et si courageuse que les bourreaux étaient épuisés de fatigue, quand elle conservait encore un visage calme et serein; on eût dit qu'elle ne souffrait aucune douleur. A cette vue, le tyran fut déconcerté; il ne savait plus quelle torture inventer pour triompher d'une telle constance. Sa figure était bouleversée, il bondissait sur son siége, il ne pouvait contenir la rage qui bouillonnait dans son sein. Or, comme il était hors de lui-même et ne possédant plus sa raison, le démon dont il était l'instrument, lui inspira la pensée de faire couper les deux seins à la jeune fille, dans la pensée que la douleur serait d'autant plus vive qu'elle se rapprochait davantage du cœur. Mais Anastasie, beaucoup plus enivrée de l'amour divin que le tyran ne l'était de sa rage, méprisait la douleur pour l'amour.

Le juge voulant toutefois abattre cette résistance par des tourments encore plus affreux si c'était possible, ordonna qu'on lui arrachât les ongles. Mais elle, comme insensible à la douleur ne cessait de rendre grâces à Dieu, parce qu'il l'avait jugée digne de lui ressembler et d'avoir part à sa passion ; en même temps elle insultait aux dieux des païens, les traitant de ténébreux fantômes, d'artisans de mensonge, de séducteurs du genre humain. Le tyran ne pouvant souffrir de telles insultes, ordonna qu'on lui fît tirer la langue et qu'on la lui coupât. Non content de cette barbarie, il ordonna encore qu'on lui arrachât toutes les dents. La vierge, sans faiblir, sans rien perdre de sa noble constance, continuait à bénir Dieu, en le priant de mener à bonne fin le douloureux sacrifice ; elle lui demanda même la faveur de rendre la santé à tous les malades qui la demanderaient en son nom. Une voix retentit alors dans le ciel en lui disant que sa prière était exaucée. Après avoir fini cette prière, Anastasie dit au bourreau : Faites ce qui vous est commandé ; et de son propre mouvement elle présenta cette langue qui n'avait su que louer le Seigneur ; et le bourreau la trancha ; les dents furent ensuite arrachées une à une, et la bouche fut alors comme une fontaine de sang ; les flots de ce sang généreux teignirent la robe de l'épouse du Christ, et la rendirent mille fois plus précieuse et plus belle que la pourpre des rois. Tourmentée par la soif, la vierge demanda un peu d'eau, qui lui fut donnée par un homme nommé Cyrille, lequel était chrétien, mais sans être connu pour tel. Il ne perdit pas la récompense de sa charité ; pour un verre d'eau froide, il reçut la couronne du martyre. En effet, dès que le tyran fut averti que cet homme avait montré quelque pitié pour la jeune chrétienne, non-seulement par une compassion bien naturelle pour de telles douleurs, mais encore sous l'impulsion d'une même foi, il le fit aussitôt mettre à mort. En même temps il prononça la sentence définitive : Anastasie eut la tête tranchée hors de la ville, et son corps resta quelques jours exposé sur la terre, sans que les oiseaux ni les bêtes carnassières osassent y toucher, montrant ainsi qu'ils savaient respecter à leur manière des blessures reçues pour l'honneur de leur commun maître.

Ainsi, par un bienfait spécial de la Providence, fut exaucée la prière de la bienheureuse Sophie : cette bonne mère recueillit ainsi le fruit de ses enseignements et de ses exemples, son cœur fut soulagé par un tel dénoûment. Lorsque sa fille avait été saisie et traînée au martyre, elle était demeurée dans la crainte et le tremblement à la pensée des dangers de la torture : prosternée la face contre terre, elle priait Dieu, avec des soupirs enflammés et des larmes abondantes, de donner à sa fille bien-aimée la force de vaincre la douleur. Quand la fin du martyre fut arrivée, un ange du Seigneur vint trouver la fervente supérieure et dissiper ses craintes et ses inquiétudes, en lui apprenant l'heureuse fin, le glorieux triomphe de sa chère Anastasie. Il fit plus, il la transporta dans l'endroit où gisait la dépouille mortelle de la généreuse épouse du Christ. Prenant alors entre ses bras et serrant contre son cœur ce corps inanimé, mais embelli des rayons de la foi, de la gloire du martyre, elle couvrit de baisers, elle arrosa de larmes chacun de ses membres immolés pour la religion; et, dans les transports de sa joie, elle disait : Ma fille, doux trésor de mon cœur, fille tendrement chérie, toi que j'ai formée avec tant de soins dans l'exercice de la vertu, dans le silence et le travail, je te rends grâces de n'avoir pas méprisé mes conseils, d'avoir fidèlement tenu la promesse que tu m'avais faite, d'être allée vers le Christ ton époux avec la blanche robe de la virginité, avec les glorieuses blessures du martyre. Te voilà maintenant couronnée de pierres précieuses, admise dans ce tabernacle immortel qui est la maison même de Dieu, l'heureux séjour dont les habitants sont à jamais inondés de sa gloire. Je te conjure donc, ma bien chère fille, ou plutôt ma mère, — car c'est ainsi que je dois te nommer désormais, — sois mon guide et ma protectrice dans ce court et rude pèlerinage de la vie; sois le soutien de ma vieillesse; implore pour moi la pitié de notre commun Maître, maintenant que te voilà dégagée des liens du corps. Puis, comme cette pieuse supérieure, cette sage et vertueuse institutrice tenait embrassées les saintes reliques et s'efforçait vainement de les soulever, incapable qu'elle était, à cause de sa faiblesse et de son âge, d'emporter ce précieux fardeau, elle demeura plongée dans l'abattement et

l'anxiété ; en ce moment se présentèrent devant elle deux hommes dont l'extérieur et l'attitude annonçaient le plus profond respect, et qui prenant entre leurs mains ce corps consacré par le martyre, allèrent, accompagnés par la sainte religieuse, lui donner une honorable sépulture près de la ville de Rome, à la gloire de Dieu le Père et de son Fils unique Jésus-Christ, qui vit et règne avec lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Au lecteur.

Il est si grand, si doux, si merveilleux, le fruit qu'on recueille de l'histoire des saints martyrs, que je ne saurais me contenter de ce que je viens d'écrire ; il faut que je vous fasse part, lecteur chrétien, de la consolation que me fait éprouver la lecture des actes que je rapporte ici : l'un est celui de cette noble vierge, nommée Anastasie, laquelle n'avait pas plus de vingt ans ; l'autre est celui d'un évêque, non moins noble et pas plus âgé, qui se nommait Clément ; le troisième, enfin, est celui du compagnon et disciple de ce saint pontife, plus jeune que lui et qui s'appelait Agathangélos. Ces trois relations nous ont été données par Siméon Métaphraste. Quant aux deux derniers saints, nous croyons utile de rapporter ce qu'en dit un grave historien, Nicéphore, dans son Histoire ecclésiastique, VII, 14. Voici quel est son récit :

Au temps des cruels empereurs Dioclétien et Maximien, un nouveau genre de martyre fut subi par Clément, évêque d'Ancyre, et par son compagnon Agathangélos ; car la conquête de ce glorieux martyre ne dura pas moins de vingt-huit ans. Pour moi, je suis persuadé que, depuis la création du monde, il n'a pas existé de martyrs comparables à ceux-là ; ils l'ont emporté de beaucoup sur tous ceux qui ont souffert le feu, le fer, le bois, les pierres, ou qui ont combattu avec les bêtes féroces, ou qui ont longtemps séjourné dans les prisons et les cachots ; sur tous ceux qu'on a tourmentés de tant de manières différentes dans la terre, dans l'air et dans l'eau, ou bien qu'on a fait mourir par l'excès du froid ou de la chaleur. Non, il n'en est aucun dont le martyre ne soit éclipsé par celui de ces deux vaillants athlètes. Ils furent d'abord torturés à Rome, puis à Nicomédie ; les bourreaux se succédèrent,

quand les uns étaient fatigués d'autres plus cruels les remplaçaient; les tourments n'étaient pas moins variés, on en inventait de nouveaux pour venir à bout d'une vertu héroïque; et lorsqu'on eut perdu l'espoir de la vaincre, on fit trancher la tête aux deux héros.

CHAPITRE XXII.

Histoire du martyre du bienheureux saint Clément et de son compagnon Agathangélos.

L'an 250 de l'ère chrétienne, Valérien étant empereur, naquit cet heureux rejeton de la cité d'Ancyre, laquelle est située dans la province de Galatie. Clément était de noble et haut lignage, ses parents possédaient de grandes richesses; le père était païen; mais la mère, nommée Sophie, était une fervente catholique. Celui-là mourut jeune et dans les ténèbres de l'infidélité, tandis que l'enfant, encore à la mamelle, était nourri par sa mère elle-même. Quand il fut en âge de recevoir quelque instruction, elle consacra tous ses soins à développer en lui le germe de toutes les vertus. Bientôt cette bonne mère sentant qu'elle touchait à la fin de sa vie, appela son enfant auprès d'elle, — il avait alors environ douze ans, — et l'embrassant avec la plus vive tendresse, désirant lui laisser en héritage les trésors du ciel aussi bien que son patrimoine terrestre, elle lui parla ainsi :

Mon fils, mon enfant bien-aimé, tu n'as connu ton père qu'en te sentant orphelin; mais Dieu t'a servi de père, c'est de lui que tu tiens tous tes biens; en te rendant orphelin, il a voulu même te rendre heureux. Ce corps mortel, c'est de moi que tu l'as reçu; mais ton âme immortelle, c'est le Christ qui te l'a donnée, il t'a régénéré dans son Esprit. N'oublie jamais ce père, et garde-toi de porter en vain le nom de fils. Sois fidèle à Jésus-Christ seul et mets en lui toutes tes espérances. Il est l'immortalité, il est le salut; c'est lui qui est descendu du ciel par amour pour nous et qui veut nous y transporter avec lui, comme les héritiers légitimes de son royaume. Celui qui restera soumis à ce divin Seigneur, à ce tendre père, se montrera supérieur à toutes les choses du monde,

il vaincra non-seulement les rois et les tyrans, qui adorent les idoles, mais encore les démons dont elles sont l'instrument.

Après avoir dit ces paroles, ses yeux se remplirent de larmes; puis elle se mit à prophétiser à son enfant ce qui devait lui arriver dans la vie; elle poursuivit donc en ces termes : Je te conjure, ô mon enfant, par tout ce que tu dois à cette mère qui t'a donné le jour, de m'accorder cette grâce, de me faire cet honneur, que tu sois ferme et constant dans la confession de la foi; car je sais qu'une grande persécution est à la veille de s'élever contre l'Eglise. J'ai l'espoir que le Christ placera sur ta tête, ô mon cher fils, la brillante couronne du martyre. Profite donc du temps qui te reste, pour te préparer à soutenir le combat avec un courage inébranlable, que l'ennemi te trouve sous les armes. Nous n'avons pas à lutter contre des adversaires ordinaires, ni pour un objet de peu de valeur; c'est sur des ennemis puissants, sur les démons et ses séides, que nous devons remporter la victoire. Le combat doit décider si nous aurons en partage la gloire et le bonheur de l'éternité, ou bien une honte et des tourments qui n'auront jamais de fin. Que leurs promesses et leurs menaces soient également impuissantes à triompher de ta généreuse résolution. Lorsque les soldats des rois de la terre n'hésitent pas à donner leur sang pour l'honneur d'un simple mortel, ne serait-ce pas une chose indigne que nous n'en fissions pas de même pour l'immortel Roi des cieux; si nous songeons surtout à l'inégalité des récompenses promises de part et d'autre? Et dans le fait, quel bien peut-on faire à celui que la mort a privé de tout sentiment? Mais quand on meurt pour le Christ, à la place de cette vie mortelle qu'on a sacrifiée, on reçoit une vie immortelle; pour des richesses et des plaisirs qui s'écoulent avec le temps, on jouit d'un bonheur qui n'aura jamais de fin. Que dis-je même? s'il nous arrivait maintenant d'échapper à la mort, nous n'en aurons pas moins à la subir dans la suite, nous ne pouvons pas même tarder à payer la dette commune du genre humain. Du reste, la mort qu'on souffre pour le Christ, ne mérite pas le nom de mort; car l'espérance de la gloire efface le sentiment de la douleur. Avant toutes choses, tu dois considérer, mon enfant, que le Créateur du

monde s'est fait homme pour nous, qu'il est venu sur la terre converser avec les hommes, que pour nous, serviteurs ingrats, — chose plus étonnante encore, — le Seigneur de toute majesté fut condamné au dernier supplice, couvert de crachats, meurtri de soufflets, cloué sur un gibet infâme. Et tout cela, c'est pour nous, je le répète, pour notre salut, pour nous délivrer de la tyrannie du péché, pour nous donner accès dans la patrie céleste. Or, s'il a subi pour nous tant de souffrances, pourrait-on concevoir que nous ne voulussions rien souffrir pour lui? Voilà, mon cher enfant, ce que tu dois graver dans ton cœur, pour que rien au monde ne puisse te séparer de la charité du Christ, ni les menaces des tyrans, ni les plus ingénieuses tortures, ni la colère des rois. A toutes ces choses opposons les biens qui sont préparés aux martyrs; c'est dans la pensée du royaume des cieux qu'ils ont puisé leur courage invincible.

Ainsi parlait chaque jour la tendre mère à cet enfant dont la prudence était comme une vieillesse anticipée. Quand elle fut sur le point de quitter la vie, elle ajouta ces paroles : Voici la récompense que je te demande, ô mon enfant, pour tous les soins que je t'ai prodigués, pour toutes les douleurs que j'ai souffertes; c'est que je sois glorifiée dans les membres de mon fils. Je sens déjà que je m'éloigne de toi; cette lumière sensible demain ne frappera plus mes yeux; ô toi, ma lumière et ma vie, en qui seul je respire, ah! du moins que cet espoir ne soit pas déçu. Une mère juive enfanta sept martyrs, elle combattit sept fois dans ses enfants; mais tu suffis seul à ma gloire, tu peux me rendre la plus heureuse de toutes les mères. Oui, mon enfant, je te quitte, et mon corps se dérobera bientôt à tes regards qui me sont si doux; mais mon âme restera toujours unie à la tienne : c'est en m'appuyant sur ta vertu que je me présenterai au tribunal du Christ; tes travaux seront ma gloire, et les cicatrices de tes blessures plaideront pour moi.

En disant cela, la généreuse mère couvrait de baisers le corps de son enfant, puis elle ajoutait : Oh! que je suis heureuse de baiser ainsi les membres d'un martyr, ces membres qui doivent être offerts au Seigneur Jésus en sacrifice! Et tout en parlant, en

embrassant son cher fils, en murmurant les dernières paroles de l'amour chrétien et maternel, elle expira doucement, rendant son âme à Dieu et laissant son corps entre les mains de son enfant. Après avoir rendu les derniers honneurs à la dépouille sacrée d'une mere, le pieux enfant embrassa la vie monastique ; il commençait de la sorte à montrer sa fidélité, puisqu'il abandonnait le monde, en attendant qu'il abandonnât la vie pour Jésus-Christ. Quand il fut ainsi resté orphelin de père et de mère, il se regarda plus que jamais comme l'enfant de Dieu, et Dieu lui donna une seconde mère qui, par la noblesse, la sainteté, la richesse et même le nom, était semblable à la première, puisqu'elle se nommait également Sophie ; elle passait les jours et les nuits en oraison. Bien qu'elle eût longtemps désiré d'avoir des enfants, elle était privée de cette consolation ; mais la divine Providence, qui pourvoit du haut des cieux aux besoins de toutes ses créatures, ne permit pas qu'un enfant aussi jeune fût sans mère, ni que cette mère fût sans enfant. Comme une mère sage et sainte qu'elle était, elle lui prodigua les soins les plus empressés et l'amour le plus tendre ; elle l'aurait engendré, que sa conduite n'eût pas été différente ; mais aussi l'enfant n'avait pour elle ni moins de respect ni moins de tendresse.

Bientôt, comme une terre fertile, il donna des fruits de bénédiction. La disette et la famine régnaient dans la province de Galatie ; il se mit alors à recueillir les enfants pauvres et orphelins, qui s'en allaient par les rues de la ville couverts de haillons et tourmentés par la faim. Clément leur donnait des habits et de la nourriture ; car sa bonne mère lui fournissait avec autant de joie que d'abondance de quoi pourvoir aux nécessités corporelles, se réservant pour sa part le soin des âmes, formant tous ces enfants à la pratique de la vertu, à la connaissance de la religion, à l'amour du Christ. Ces soins et ces enseignements furent tellement mis à profit, que les petits orphelins montrèrent dans la suite le courage de souffrir avec Clément. Et de la sorte cette pieuse Sophie, qui jusque-là n'avait pas eu d'enfants, eut une famille aussi nombreuse que vertueuse. A cette époque déjà, Clément rejetait loin de lui toutes les délices corporelles ; il se nourrissait unique-

ment de légumes, imitant en cela les trois jeunes Hébreux qui, par leur abstinence, repoussèrent le feu des passions aussi bien que celui de la fournaise de Babylone.

Mais, comme il convenait qu'un tel flambeau fût placé sur le chandelier de l'Eglise, Dieu voulut que celui qui brillait de l'éclat de tant de vertus eût la mission d'enseigner aux autres le chemin du salut. Le consentement unanime des habitants de sa patrie, l'appela bientôt à l'honneur de prêcher la parole divine; et peu de temps après il fut ordonné diacre et prêtre. Deux ans s'étaient à peine écoulés et lui-même n'en avait que vingt, lorsque la ville entière, voyant dans la vertu du jeune homme la sagesse et la maturité d'un vieillard, le choisit pour évêque. Investi de cette dignité, il montra plus de zèle et de tendresse que jamais pour les orphelins, leur transmettant lui-même les enseignements religieux, et leur administrant le saint baptême. Sur ce que la renommée publiait d'un semblable dévouement, accouraient des contrées voisines des pères de famille qui venaient lui présenter leurs enfants. Clément les instruisait et les élevait avec une sollicitude toute paternelle. Tels furent les premiers fruits que donna cet arbre planté de la main du Seigneur.

I.

Des commencements de l'empire de Dioclétien, et du martyre de saint Clément.

Il est temps que nous en venions à parler du martyre de ce saint. Il importe de rappeler auparavant qu'à cette époque Dioclétien venait de monter sur le trône impérial. Dès la première année de son funeste règne, cet empereur fit parvenir un édit à tous les gouverneurs des provinces pour leur ordonner de faire disparaître de la terre le nom chrétien, à force de tourments; il promettait les plus grandes récompenses et les faveurs les plus signalées à ceux qui déploieraient dans ce but la plus énergique activité. Le gouverneur de la Galatie, nommé Domitien, venait à peine de recevoir cet ordre, qu'on lui dénonça Clément comme coupable d'avoir gagné une nombreuse jeunesse à la religion du Christ, comme un ennemi déclaré du culte des dieux. Domitien

fit aussitôt saisir et comparaître l'accusé ; et d'abord il s'efforça de le séduire par de douces et flatteuses paroles ; mais le saint dédaigna tous les honneurs, ni les promesses ni les menaces ne purent rien sur lui.

A la vue d'une telle constance, le tyran laisse tomber le masque et montre le venin dont son cœur est rempli. Il donne l'ordre qu'on dépouille l'évêque de ses vêtements, qu'on l'étende sur une pièce de bois et qu'on lui laboure les chairs avec des crampons. A force de revenir sur les mêmes blessures et d'enlever les chairs par lambeaux, on mit les os à découvert ; le martyr était tellement déchiré, tellement inondé de sang, que les personnes présentes ne pouvaient souffrir un si douloureux spectacle. La victime conservait cependant un calme inaltérable, aucun changement ne se montra sur son visage ; elle ne fit entendre aucune de ces plaintes, aucun de ces gémissements qu'arrachent aux patients les excès de la torture. Sa fermeté l'emportait sur celle des témoins de cette scène ; on eût dit que le martyr était moins sensible à la douleur que les bourreaux eux-mêmes : son âme était absorbée dans un sentiment de reconnaissance envers le Christ, son chef et son modèle. Un temps considérable s'était écoulé déjà dans cette première épreuve ; les mains des bourreaux tombaient de lassitude, et le cœur de Clément n'avait rien perdu de sa noble énergie. Dans l'espoir d'ébranler ce roc immobile, le juge lui dit : Ne te crois pas assez fort pour vaincre ma puissance. Ceux qui te tourmentent sont fatigués, il est vrai ; mais j'en ferai venir d'autres qui les remplaceront, et qui te dépouilleront de tes chairs, jusqu'à ce que la charpente de ton corps soit entièrement mise à nu. Cette menace fut aussitôt exécutée : d'autres bourreaux s'acharnèrent et se fatiguèrent à torturer la sainte victime.

Doublement étonné et de la constance du martyr, et de la honteuse défaite qu'il subissait lui-même, le cruel tyran le fit détacher du bois sur lequel il avait souffert. Clément parut alors dans un tel état que ses bourreaux eux-mêmes n'en pouvaient supporter la vue. Il ne restait en lui de l'homme que cette charpente du corps toute ruisselante de sang. Désespérant un instant de pouvoir le vaincre par la violence et les supplices, Domitien

eut encore recours à une feinte douceur : il le conjurait de donner un peu de relâche, un léger adoucissement à ce corps ainsi torturé ; il l'engageait instamment à ne pas s'obstiner dans sa résistance, à ne pas dépenser son courage et sa force pour un objet de nulle valeur, à ne pas souffrir enfin une mort inutile. Sans attacher aucune importance à ce discours, le saint répondit : Cette mort dont vous me menacez, en me privant de la vie corporelle, donne à mon âme le bonheur de l'immortalité. Puisque vous connaissez déjà ma détermination, trêve de paroles, mettez en œuvre tous les moyens qui sont en votre pouvoir, essayez des plus intolérables supplices que vous pourrez imaginer.

Le tyran fut alors saisi d'un plus violent accès de colère, il s'écria : Cet homme est une bête furieuse ; ainsi donc frappez-le violemment à la bouche, puisqu'il use avec une telle insolence de la seule partie de son corps qui soit restée intacte. Parmi les ministres de cette cruauté, ceux qui n'avaient pas abdiqué tout sentiment, se contentèrent de le frapper avec la main ; d'autres n'osèrent même le toucher, tant sa faiblesse était grande et lui permettait à peine de se tenir debout ; mais les plus inhumains meurtrissaient sa bouche avec des pierres. Le martyr dit alors : Non, je ne regarde pas cela comme un supplice, c'est au contraire une gloire immense pour le serviteur de souffrir à l'exemple du Maître, dont la figure fut aussi meurtrie de soufflets, à l'exemple du généreux Etienne, qui fut également lapidé ; mes douleurs disparaissent lorsque je vois en moi quelques traits de ressemblance avec mon divin Sauveur, avec ceux de ses disciples auxquels je ne suis pas digne d'être comparé. En disant ces mots, le valeureux soldat levait les yeux sur son divin Capitaine, et lui rendait grâces avec sa ferveur accoutumée.

Il fallait pour le moment renoncer à triompher de son courage; Domitien ordonna donc qu'on le ramenât en prison et que deux hommes lui prêtassent leur appui en le soutenant par les bras, pensant bien que le supplice l'avait mis hors d'état de marcher. Mais ce divin Seigneur qui raffermit les faibles et relève ceux qui sont tombés, ne voulut pas que le martyr eût besoin de ce secours : éloignant donc ceux qu'on lui donnait pour aides, Clément

s'achemina seul vers son cachot. A la vue d'une telle énergie, le tyran effrayé dit à ceux qui étaient présents : Voilà les soldats qu'il faudrait à l'empereur; tels sont les hommes dont il aurait besoin pour venir à bout des plus difficiles entreprises. Quant à celui-là, je ne le ferai plus comparaître devant mon tribunal ; je l'enverrai à Dioclétien lui-même : lui seul sera capable peut-être d'en triompher.

Après avoir ainsi parlé, il écrivit à l'empereur pour lui faire le rapport de ce qui venait d'avoir lieu ; puis il donna l'ordre de transférer le prisonnier d'Ancyre à Rome, où se trouvait alors Dioclétien. En sortant de sa ville épiscopale, le martyr leva les mains et le cœur vers le ciel, en s'exprimant de la sorte : Seigneur mon Dieu, vous qui disposez toutes choses pour le salut du genre humain, et qui nous ouvrez des voies diverses pour y parvenir, je vous supplie de veiller sur cette ville que vous m'aviez confiée et sur les âmes des fidèles qui l'habitent ; ne permettez pas qu'elles tombent dans les filets du démon, qu'elles se laissent séduire par les artifices des tyrans, ne souffrez pas que les enfants soient exilés de la terre qui leur a donné le jour. Vous qui ramenâtes Jacob à la maison de son père, en le délivrant des mains de son frère Esaü ; vous qui voulûtes que les ossements de Joseph fussent emportés de la terre d'Egypte pour être ensevelis dans le tombeau de ses pères, daignez me ramener à cette ville où je suis né, où j'ai vécu jusqu'à ce jour ; rendez-lui le dépôt qu'elle avait reçu. Après avoir fait cette prière, il poursuivit son chemin avec une sainte allégresse.

Quand il fut arrivé à Rome et que les lettres du gouverneur d'Ancyre eurent été remises à Dioclétien, celui-ci commanda qu'on amenât Clément devant lui. En voyant l'air calme et serein du prisonnier, l'empereur dissimulant les sentiments de son âme, étonné d'ailleurs que cet homme eût souffert tout ce que les lettres rapportaient, il lui parla de la sorte : Vous êtes donc cet illustre Clément dont le cœur s'est montré si courageux et si noble ? Ne faudrait-il pas néanmoins que ce grand cœur se consacrât à des choses réellement grandes et non à la défense d'une foi sans fondement et qui provoque notre colère, tout en appelant la ven-

geance des dieux? C'est à ces mêmes dieux que vous devez ce courage qui vous distingue ; et s'ils ont permis qu'il ait été soumis à de si terribles épreuves, c'était pour vous conduire à la connaissance de la vérité. En parlant de la sorte il fit placer sous les yeux du saint des monceaux d'or et d'argent, des étoffes précieuses, les insignes des magistratures et des dignités qu'il lui promettait ; mais il étala d'un autre côté toute sorte d'instruments de supplice, des crampons de fer, des lits et des peignes également en fer, des tenailles, des chaudières, des grils, des réchauds, de lourdes chaînes, en un mot tout ce que la cruauté la plus ingénieuse peut inventer. Cela fait, s'adressant à l'évêque avec un visage riant et lui montrant les richesses entassées devant lui : Tout cela vous appartient, lui dit-il, si vous adorez les dieux de l'empire.

Détournant ses regards de toutes ces richesses avec le dédain le plus absolu, et gémissant des paroles qu'il avait entendues, le saint répondit : Périssent tous vos dieux, et votre puissance avec eux ! Regardant alors Clément avec un visage enflammé et tournant ensuite les yeux vers les instruments de supplice, l'empereur s'écria : Voilà qui est préparé pour ceux qui blasphèment contre nos dieux. Le martyr répliqua : Si vos tourments sont intolérables comme vous le pensez, et vos dons magnifiques, que pensez-vous des biens que Dieu réserve à ses enfants ; des torrents de feu qu'il déversera sur la tête de ses ennemis? Votre or et votre argent, que sont-ils sinon un peu de poussière et de boue, une matière vile qui ne peut rien pour le bonheur et que la cupidité peut vous ravir ? Que sont vos habits précieux sinon la bave condensée d'un vil insecte, une invention que vous devez à des barbares ? Voilà donc vos trésors. Ce que Dieu nous réserve, au contraire, donne d'intarissables plaisirs et possède une splendeur éternelle. Ces biens ne craignent ni les révolutions ni les injures du temps, ils ne savent ce que c'est que la vieillesse ; ils se maintiennent à jamais dans la fleur de leur beauté première. A cela Dioclétien dit : Vous parlez bien Clément ; mais vous pensez mal. D'un côté, vos discours roulent sur l'immortalité, et, de l'autre, c'est dans un homme mortel, votre Christ, que vous mettez

votre espérance ; car j'entends dire qu'il a souffert les plus cruels supplices de la part des Juifs, et qu'il est mort sur une croix. Quant à nos dieux, ils sont immortels, à l'abri de toute peine et de toute souffrance. — Vous avez raison, répliqua le martyr, rien de plus vrai que vos paroles : comment pourraient mourir ceux qui n'ont jamais vécu ? Quand on est privé de tout sentiment, celui de la douleur ne saurait nous atteindre.

II.

Le saint subit un nouveau martyre au tribunal de Dioclétien.

Indigné de ces discours et d'autres semblables, l'empereur suspend le dialogue et ne fait plus parler que les tourments. Il ordonne d'attacher le martyr sur une roue, qu'on fait tourner avec violence, pendant qu'on decharge une grêle de coups sur le corps de la victime. Quand elle se trouvait sous la roue, ses os se brisaient, et quand elle revenait au-dessus, les bourreaux la frappaient avec la barbarie la plus atroce. Au sein de cette double torture, Clément revenait à son divin Sauveur en lui tenant ce langage : Seigneur Jésus, mon divin Maître, venez à mon secours, allégez le poids de mes souffrances ; car les douleurs de la mort m'ont environné. *Psalm.* XVII. Soutenez-moi, Seigneur, pour la gloire de votre nom, pour le triomphe de votre religion sainte, pour la honte et la confusion de vos ennemis ; s'il le faut, donnez-moi la force de souffrir pour vous des douleurs encore plus grandes. A peine avait-il fini cette prière que la roue cessa tout à coup de tourner, les bourreaux eux-mêmes s'arrêtèrent, le martyr vit tomber ses liens et fut rétabli dans son premier état. A cette vue, un grand nombre de Romains se convertirent et s'écrièrent d'une commune voix : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! Et le martyr disait : Je vous rends grâces, Seigneur, pour avoir voulu que j'aie souffert dans cette grande ville, en présence d'un si grand nombre d'hommes, pour l'honneur de votre Fils, qui lui-même a souffert pour nous, et donné son sang pour prix de notre rédemption ! Puis il se mit à redire les noms des saints qui avaient illustré l'Eglise de Rome. Dans cette ville, poursuivait-il, Pierre a rendu gloire à Dieu, Paul l'a prêché, Clément,

dont je porte le nom, l'a pieusement adoré, Onésime l'a confessé; tous ont souffert pour lui; tous sont maintenant vénérés par les fidèles, et dans peu de jours ils le seront par les empereurs. — Le saint prophétisait de la sorte la fin des persécutions et la destruction de l'idolâtrie.

Ces paroles rendirent Dioclétien de plus en plus furieux; il ordonna donc qu'on déchirât la bouche du martyr avec des pointes de fer; ce qui fut exécuté avec tant de cruauté que ses dents en furent ébranlées et ses mâchoires brisées; mais sa voix ne perdait rien de sa force et la liberté de sa parole n'en était que plus hardie. En vain les bourreaux lui disaient-ils de se taire; il parlait avec une énergie toujours croissante; il était devenu comme une statue de métal, qui, plus on la frappe, plus elle retentit. Fatigué donc de ses vains efforts et découragé, l'empereur ordonna qu'on le ramenât en prison. Mais les nombreux assistants qui s'étaient convertis, tant hommes que femmes, s'attachèrent aux pas du martyr et pénétrèrent dans le cachot. Là, prosternés à ses pieds, ils lui demandaient le saint baptême avec les plus vives instances. Une telle foi, manifestée avec tant de dévotion, toucha le cœur du pontife; il les baptisa donc tous. Vers le milieu de la nuit il eut une vision céleste. Sa prison fut tout à coup inondée d'une lumière si brillante que les yeux n'en pouvaient supporter l'éclat; au milieu de cette lumière apparut un homme dont le visage respirait une divine joie, et dont les vêtements étaient d'une blancheur éblouissante; cet homme s'approcha de Clément et lui remit un pain avec un calice; cela fait, il disparut, laissant dans le silence de la surprise et de l'admiration tous ceux qui avaient été témoins de cette vision merveilleuse.

Le saint voyant alors dans ses mains la matière du très-auguste sacrement, fit les prières accoutumées et prononça les paroles de la consécration, puis il donna la sainte communion à tous ceux qui venaient d'être baptisés. D'autres vinrent dans la suite, si bien que le nombre des fidèles augmentait chaque jour et que cette prison se transformait en église. Les gardiens en rendirent compte à l'empereur, qui donna l'ordre de s'emparer pendant la nuit de tous ces chrétiens, et s'ils refusaient de renoncer à leur

croyance, de les mettre à mort sans retard et sans pitié. Tous aimèrent mieux perdre cette vie temporelle que nier le Christ; aucun ne méconnut les droits que le divin Sauveur s'est acquis sur nous par ses bienfaits, son amour et sa mort. On les entraîna hors de la ville, et tous offrirent au Seigneur le sacrifice de leurs propres enfants; tous se montrèrent prêts à mourir, un seul excepté : sa jeunesse faiblit dans ce péril extrême; mais s'il resta, ce ne fut pas pour fuir la bataille, Dieu le destinait à combattre contre de plus grandes douleurs. Ce jeune homme était Agathangélos, dont nous allons parler tout à l'heure.

Dioclétien cependant voulut encore une fois interroger Clément, et, lui faisant entendre qu'il se repentait de sa sévérité, il se mit à donner au martyr les plus grandes louanges, à lui parler avec douceur, pour voir s'il ne pourrait pas le gagner par ce moyen. Mais voyant qu'il n'en obtenait pas davantage, il se dépouille de cette feinte douceur et laisse percer le fond de son âme, en infligeant au saint un tourment plus terrible encore, conseillé qu'il est par un personnage important nommé Amphion. Ce tourment consistait en ce que plusieurs hommes réunissant leurs efforts tiraient en sens inverse les membres du martyr, avec une telle violence qu'il disloquait toutes les jointures; et pendant cela quatre bourreaux frappaient ensemble avec des nerfs de bœuf ce corps ainsi torturé.

Clément endura ce nouveau genre de supplice avec une admirable fermeté. Dioclétien lui dit alors : Tu comptes beaucoup, Clément, sur ta force et ton courage; n'espère pas néanmoins me vaincre. Je vais tout à l'heure te faire déchirer avec des crampons de fer. N'es-tu pas de fer toi-même? Tu n'es pas moins insensible que ce métal; mais peut-être te réveillerai-je par ce moyen de ton profond sommeil. — Vous avez bien dit, empereur, répondit le généreux évêque, je dors en réalité; mais je dors d'un bien doux sommeil : le Christ lui-même endort mes douleurs par l'espérance des biens à venir, et me rend assez fort pour affronter des tortures encore plus affreuses; il me tient en même temps sans cesse en éveil, il excite mon esprit et ma langue à prêcher librement son saint nom. Sur cette réponse, l'empereur

fait arrêter le supplice qu'on inflige au martyr, mais pour le faire attacher à un poteau, afin que son corps soit labouré par des crampons de fer, jusqu'à ce que ses chairs étant en quelque sorte tombées, on ne vit plus que ses os couverts de sang. Le martyr se prit alors à considérer son propre corps dans le terrible état où la torture venait de le mettre ; puis, se tournant vers le tyran, il lui dit : Ce corps que tu déchires n'est pas à proprement parler le mien, et je n'éprouve aucune souffrance ; car celui que j'avais reçu de la nature avait déjà péri dans les tourments passés, il n'en restait plus rien ; ce nouveau corps, mis en lambeaux par tes ordres, c'est le Seigneur Jésus qui me l'a donné ; il ne manquera pas de m'en donner un autre, quand celui-ci aura été consumé : ni la puissance ni la matière ne saurait faire défaut au Créateur. Dioclétien répondit à ces fières paroles et à beaucoup d'autres non moins admirables, en lui faisant appliquer sur le corps des torches enflammées ; elles parurent au saint de joyeux flambeaux qui l'éclairaient sans le brûler. Frappé d'épouvante, à la vue de ce courage surhumain, Dioclétien s'adressa aux témoins de cette scène : J'ai fait tourmenter et mourir beaucoup de ces malheureux chrétiens, dit-il, mais je n'ai jamais rencontré ni un cœur aussi courageux, ni un corps aussi robuste. Je vais donc le faire partir pour Nicomédie et l'envoyer à Maximien, mon collègue dans l'empire ; je suppose qu'il regardera ce qui vient d'avoir lieu comme un prodige incroyable, et je ne pense pas qu'il ait été jamais témoin d'une pareille constance. Ces mots furent prononcés avec une admiration réelle, et l'ordre fut aussitôt donné de transporter par mer le prisonnier à Nicomédie ; ceux qui le conduisaient devaient remettre à Maximien une lettre qui l'instruisait des scènes d'Ancyre et de celles de Rome. L'empereur avoua que tout cela dépassait les forces humaines et pouvait à peine être cru ; il mandait à son collègue que s'il parvenait à vaincre cet homme en le gagnant à la religion de l'empire, chose que pour sa part il n'osait espérer, — il verrait avec bonheur revenir à lui cet athlète vaincu comme une preuve vivante du génie et de l'habileté du vainqueur.

II.

Le saint martyr quitte Rome ; il passe à Rhodes ; il soutient une nouvelle lutte à Nicomédie par les ordres de Maximien.

On amena donc Clément hors de Rome, et de nombreux fidèles s'attachèrent à ses pas. Mais qui pourrait retracer leurs paroles et leurs actions ? Les uns se prosternaient à ses pieds, les autres lui prenaient les mains, d'autres encore se jetaient à son cou et l'embrassaient, versant des larmes amères sur cette séparation ; plusieurs voulaient avoir sur eux l'empreinte de son sang, touchaient ses blessures et ne pouvaient se séparer de ce glorieux serviteur du Christ, de cet homme plus fort que le fer. Les sentiments dont ils étaient animés éclataient avec tant de puissance. que les matelots eux-mêmes, touchés de compassion et comme domptés par un si douloureux spectacle, prolongèrent à dessein le temps de cette touchante entrevue. Quand vint l'heure de mettre à la voile, à peine si ceux qui l'accompagnaient le laissèrent monter sur le navire ; il leur semblait qu'on leur arrachait les entrailles. Le saint priait pour la ville et pour lui-même, tandis que le vaisseau s'éloignait du rivage. Mais que fit le suprême pilote pour donner au martyr une compagnie et une consolation? Ce jeune Agathangélos, dont nous avons parlé plus haut, le premier que le saint avait baptisé dans sa prison et qui s'était enfui quand les autres allaient au martyre, se trouvait encore à Rome quand le saint en était parti ; il eut recours à de pieux stratagèmes pour se glisser et se cacher dans le même navire. On avait déjà fait deux cents stades ; les matelots étaient occupés à leur travail ordinaire, et le saint dans un coin se livrait à l'oraison. Le jeune homme alors se présenta devant lui, et, se prosternant à ses genoux, il lui dit qu'il était le premier que le saint pontife eût baptisé dans sa prison, et le seul qui se fût dérobé au martyre ; qu'il venait donc par une inspiration divine pour être le compagnon de ses travaux. Que fit alors le martyr ? Il le bénit, il l'embrassa ; les plus douces paroles s'échappèrent de son âme, il laissa déborder la joie dont son cœur était plein. Puis il se mit à remercier le Seigneur de la venue de ce jeune homme, le priant avec

instance de lui donner la force de confesser avec lui la foi jusqu'au dernier soupir. — Je vous rends grâces, ô Jésus mon Sauveur, disait-il, vous êtes ma consolation et mon appui : vous ne m'avez jamais abandonné ni sur mer ni sur terre ; vous m'aviez défendu durant tout le cours de ma vie; quand mon âme succombait au labeur, vous l'avez relevée, et quand elle était enveloppée de tristesse, vous l'avez inondée de vos clartés. Maintenant même, tandis que je vogue à la merci des flots, vous me redonnez un frère dans ce cher Agathangélos. Le nom de cet enfant m'est un gage de votre bonté ; car ce nom signifie messager de la bonne nouvelle. Accordez-moi donc, ô mon Roi, qu'il vous demeure fidèle jusqu'à la mort, qu'il trouve sa gloire dans la confession de votre foi, et que vous soyez glorifié vous-même par sa vertu.

Les deux saints passèrent ainsi le jour et la nuit en oraison sans songer à prendre de la nourriture : c'est qu'ils portaient dans leur âme le pain de la vie et l'eau de la grâce. Mais les soldats et les matelots prenant compassion d'un jeûne aussi prolongé, voulurent leur faire part de leurs aliments ; les deux serviteurs du Christ se montrèrent reconnaissants de la bienveillance qu'on leur témoignait, tout en refusant néanmoins d'en profiter. Ils espéraient en Dieu, disaient-ils; et leur espérance ne fut pas trompée. Il n'était pas possible, en effet, qu'un aussi bon Maître abandonnât d'aussi fidèles serviteurs. A l'entrée de la nuit, il leur envoya la nourriture dont ils avaient besoin par le ministère des anges. Après bien des jours de navigation, ils arrivèrent à Rhodes; et comme la plupart de ceux qui naviguaient descendirent à terre pour se pourvoir des objets nécessaires, les prisonniers demandèrent à ceux qui restaient pour les garder la permission de se rendre à l'eglise des chrétiens. C'était un jour de dimanche, et les chrétiens de l'île étaient accourus au temple du Seigneur. Or, il se trouva que l'un d'eux avait reconnu Clément, ce qu'il fit savoir à l'évêque qui se nommait Photin. Celui-ci, sans perdre un instant, prenant avec lui plusieurs fidèles déjà réunis dans l'église, se rendit au port, conjura les gardes de lui confier les prisonniers pour la célébration des saints mystères, ce qui lui fut accordé.

On se rendit donc à l'église, en bénissant le Seigneur d'un tel bienfait. Quand on eut ouvert le livre des Evangiles, le lecteur tomba précisément sur ces paroles de Jésus-Christ : « Ne craignez pas ceux qui ne tuent que le corps et ne peuvent rien sur l'âme. » Ces mots versèrent dans le cœur des saints une suavité toute divine ; levant les yeux et les mains vers le ciel, ils priaient avec des larmes de joie. A cette vue les cœurs de tous les assistans s'attendrirent, et des larmes coulèrent aussi de tous les yeux. Aussitôt le pieux et saint évêque de Rhodes pria Clément de célébrer l'auguste sacrifice. Or, pendant qu'il remplissait ce divin ministère, un charbon ardent et qui rayonnait d'une éblouissante clarté, apparut sur l'autel, aux yeux de ceux qui méritèrent une telle faveur ; une troupe d'anges volaient au-dessus, et les fidèles témoins de cette vision se tenaient prosternés contre terre, ne pouvant en supporter l'éclat.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la ville, et beaucoup de païens accoururent à l'église, amenant avec eux leurs enfants et ceux de leurs parents qui étaient infirmes ; ils les mettaient aux pieds du saint, plusieurs même lui touchaient les mains, et de la sorte ils étaient délivrés de leurs maladies, même incurables. Beaucoup d'âmes plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, furent guéries de la même manière, ouvrant les yeux à la connaissance de la vérité.

Les soldats effrayés des sentiments d'affection que la ville entière témoignait à Clément, dans la crainte qu'on ne fît quelque tentative pour délivrer leur prisonnier, se hatèrent de lui remettre ses chaînes et de le ramener au vaisseau. Le temps leur étant favorable, ils traversèrent rapidement la mer Egée et parvinrent à Nicomédie où se trouvait alors Maximien. Après avoir lu les lettres de son collègue qui lui rendaient compte de tout ce qui s'était passé jusqu'à ce jour, le soldat couronné jugea par un coup d'œil jeté sur la figure du saint que cet extérieur si noble et si beau cachait infailliblement une grande âme. Aussi ne jugea-t-il pas devoir l'expérimenter; mais prétextant d'autres occupations et les besoins de la guerre, il confia la nouvelle affaire qui lui survenait aux soins d'un juge nommé Agripinus. Ce dernier

manda le martyr par-devant lui et commença par le sommer de lui dire s'il était Clément. Et comme le saint lui répondit qu'il était un humble serviteur du Christ, le juge donna l'ordre aux soldats de le frapper violemment, en lui disant qu'il devait se nommer le serviteur des empereurs et non celui du Christ. — Plût à Dieu, répondit le courageux évêque, que vos empereurs et tous vos maîtres se nommassent aussi les serviteurs du Christ, que toutes les nations le servissent et lui rendissent hommage, au lieu d'être les esclaves de votre vaine et fatale superstition!

Le juge enflammé de courroux par une telle réponse et ne pouvant pas exprimer sa fureur par de simples paroles, se tourna vers Agathangélos, en lui adressant cette question : Et toi, qui es-tu? car enfin la lettre de Dioclétien ne fait pas mention de toi. Le jeune homme alors portant ses yeux vers le ciel et puis vers Clément, persuadé qu'il était que le secours lui viendrait des deux côtés : — Je suis aussi chrétien par la grâce de Dieu, répondit-il; et c'est à Clément serviteur du Christ que je dois ce glorieux titre. Aussitôt le juge ordonna qu'on élevât Clément en l'air et qu'on lui coupât l'extrémité des pieds et des mains; et quant à son jeune disciple, il le fit cruellement flageller avec des nerfs de bœuf. Clement souffrit son supplice avec sa grandeur d'âme accoutumée, et, sans avoir égard à ses blessures, il priait pour lui-même et pour son compagnon. Le juge suspendit pour le moment leurs tortures et les fit jeter dans un cachot, en ordonnant de réunir à l'amphithéâtre, pour un autre jour, un grand nombre de bêtes féroces de différentes espèces. Pendant qu'on faisait ces preparatifs, les saints, dans leur prison, continuaient à prier avec une ferveur toujours croissante; et les anges venaient à eux, soutenant leurs forces et les animant au martyre. Les malheureux qui pour d'autres causes se trouvaient dans la même prison, étonnés de cette persistance dans la prière et saisis de frayeur à la vue des anges qui venaient visiter et consoler ces hommes si pieux, se jetèrent aux pieds de ces derniers, les conjurant de leur faire connaître la religion du Christ et de ne pas les juger indignes de la confesser eux aussi. Les deux saints travaillèrent jusqu'au milieu de la nuit à les instruire, à leur enseigner la doc-

trine et la morale de l'Evangile. Lorsque les prisonniers furent suffisamment éclairés et confirmés dans la foi, Clément leur administra le saint baptême; puis il se remit en oraison, et les portes de la prison s'ouvrirent, si bien que les nouveaux disciples furent tous rendus à la liberté, et qu'il ne resta dans les fers que Clément et son compagnon.

Cela redoubla la fureur du juge; il fit conduire les martyrs à l'amphithéâtre, et lui le premier comme un lion plein de rage se mit à pousser contre eux des rugissements épouvantables. Sur son ordre, on lâcha les lions et d'autres bêtes féroces; mais ces animaux, loin de se jeter sur les saints, les regardaient d'un œil doux et caressant, leur léchaient les mains et la figure, comme font de petits chiens à l'égard de leurs maîtres après une longue absence. Ce spectacle frappa le juge d'étonnement et de frayeur; il désespéra de pouvoir ainsi triompher de ces hommes. Pour eux ils saisirent cette nouvelle occasion de glorifier le Seigneur; on les entendit s'écrier : Gloire à vous, ô notre divin Maître! c'est par votre puissance que les bêtes féroces nous montrent cette soumission; vous renouvelez en notre faveur le prodige dont le Prophète fut l'objet dans la fosse aux lions. Nous vous reconnaissons à vos bienfaits : vous êtes véritablement le Dieu de Daniel.

Rien de tout cela néanmoins n'adoucit la cruauté du juge; on eût dit qu'il avait pris aux lions de l'amphithéâtre la férocité dont ils s'étaient dépouillés : il fit préparer des poinçons de fer aigus et rougis au feu, et par son ordre on les enfonça dans les doigts des victimes jusqu'à l'articulation qui rattache la main au bras. Non content de ce supplice, il leur fit enfoncer des poinçons sous les aisselles, de telle sorte qu'ils pénétrassent jusqu'aux épaules; mais le peuple témoin de cette barbarie, ne pouvant, d'une part, en supporter la vue, et ne pouvant, de l'autre, assez s'étonner que les deux héros supportassent de telles souffrances sans en mourir, se mutina contre le tyran, et se mit à lui lancer des pierres en s'écriant : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! Le juge fut réduit à prendre la fuite, et les martyrs se retirèrent sans être inquiétés sur une montagne appelée Pirame. Mais bientôt après Agripinus

se mit à leur poursuite et réussit à les trouver au bout de quelques jours de recherche. Aussitôt il fit réunir sur cette montagne les plus fervents adorateurs des idoles; et, montant sur son tribunal, il fit comparaître devant lui les deux saints : — Comment avez-vous osé, leur dit-il, soulever le peuple contre nous par vos enchantements et vos artifices ? S'il a blasphémé contre nos dieux, c'est vous qui l'avez excité. — Nous n'avons rien fait de semblable, répondirent les martyrs, puisque nous avons gardé le silence ; c'est la force de la vérité qui l'a conduit à la connaissance de Dieu ; c'est à cette inspiration qu'il obéissait en le proclamant d'une commune voix, ainsi que vous l'avez entendu. Du reste, si vous avez encore quelque autre tourment à nous faire subir, ne le différez pas; notre Dieu est assez puissant pour nous délivrer de vos mains.

Alors Agripinus imagina de les faire étendre sur une grosse pierre et briser leurs os sous les coups redoublés d'un bâton noueux. Cela fait, il donna l'ordre de les enfermer dans des sacs, après avoir pris la cruelle précaution de leur fermer la bouche avec une pierre. Dans cet état, on les fit rouler sur le flanc de la montagne, et ils ne s'arrêtèrent qu'en tombant dans la mer qui en baignait les pieds. Les témoins de cette scène crurent que les deux victimes avaient rendu le dernier soupir, et quelques fidèles se portèrent vers la plage pour voir s'ils ne pourraient pas recueillir les débris de leur corps sacré. Mais, ô admirable puissance! ô providence merveilleuse du Christ notre Roi ! les saints étaient restés assez longtemps au fond de l'eau lorsque les sacs reparurent à la surface et s'approchèrent doucement du rivage ; en les détachant on trouva les martyrs pleins de vie, avec leurs membres intacts et sans lésion aucune. Ce ne fut pas assez pour ce divin Seigneur de leur avoir accordé cette faveur éclatante ; vers le milieu de la nuit, il envoya ses anges pour les consoler de leurs souffrances passées et pourvoir à leur nourriture. Ils se rendirent ensuite à la ville et racontèrent aux fidèles les merveilles opérées par le Seigneur ; levant alors les mains vers le ciel, tous lui rendirent avec amour de solennelles actions de grâces.

IV.

Les saints retournent dans leur patrie; les tyrans se multiplient et les tourments se renouvellent.

En apprenant ce qui venait de se passer, le tyran comprit qu'il était inutile de pousser plus loin; l'expérience lui avait démontré qu'il ne triompherait pas du courage de ces deux hommes. Voyant en outre que beaucoup de gentils, témoins de tant de miracles, se convertissaient au Christ, il fit savoir toutes ces choses à l'empereur Maximien, en ajoutant que Clément et son compagnon étaient de la ville d'Ancyre. Redoutant l'issue de ce combat, l'empereur saisit cette occasion pour les renvoyer dans leur patrie, et chargea de cette affaire le gouverneur de la Galatie, nommé Curicion, en lui disant : Il est juste que la terre où ils sont nés soit le théâtre de leur châtiment et de leur mort.— Ainsi s'accomplit, par une disposition particulière de la Providence, ce que le saint avait demandé : nous nous souvenons, en effet, qu'il avait formé le vœu de terminer sa vie, après avoir parcouru tant de terres et de mers, dans la ville dont il était l'enfant et l'évêque. En arrivant dans sa patrie, le saint fut saisi d'un pieux transport de joie. — Grâces vous soient rendues, ô Jésus, mon divin Maître, s'écria-t-il, pour avoir écouté ma prière, en me ramenant dans ma patrie, au tombeau de mes pères, en même temps que cet enfant de ma douleur, ce compagnon de mes travaux, ce cher Agathangélos.

Quand on eut amené les saints devant le président Curicion, celui-ci voulut d'abord les gagner par des paroles douces et flatteuses; il conclut son long discours en leur disant de sacrifier aux dieux, puisque en refusant de se soumettre ils ne pouvaient se dérober à de nouveaux supplices. A cela les martyrs répondirent : Pourquoi nous menacer de nouveaux tourments? Ne savez-vous pas que l'amour du Christ les transforme pour nous en pures délices? Ce n'est pas de nos corps, c'est de vos âmes que nous avons pitié. En adorant des divinités privées de tout sentiment, elles sont plongées dans une extrême misère.

Le juge, relevant cette sorte de défi : — Puisque vous trouvez

tant de bonheur dans les souffrances, leur dit-il, je me montrerai généreux envers vous. Et, par son ordre, on fit rougir au feu des pointes de fer qu'on enfonça violemment sous les aisselles des victimes. Puis on dressa deux poteaux et l'on attacha Clément à l'un et son compagnon à l'autre; après quoi les bourreaux firent pleuvoir sur tout leur corps une grêle de coups. Le juge alors leur demanda d'un ton railleur s'ils étaient insensibles à de telles tortures. Clément lui répondit avec les expressions même de l'Apôtre : « Plus l'homme intérieur s'affaiblit et tombe en ruines, plus l'homme extérieur se renouvelle et se perfectionne. » Curicion poussa plus loin, il fit mettre sur la tète de Clément un vase d'airain incandescent ; la fumée des chairs calcinées sortait par la bouche, les narines et les oreilles. En ce moment le saint poussa un grand soupir et se recommanda vivement à Dieu : — Eau vive, rosée salutaire et rafraîchissante, ô mon Seigneur, descendez maintenant sur moi. Naguère vous nous avez délivrés des flots; délivrez-nous maintenant du feu, soyez vous-même notre rafraîchissement. Pendant qu'il parlait ainsi le métal brûlant se refroidit, et ceux qui frappaient Agathangélos s'arrêtèrent vaincus par la fatigue. Déconcerté, terrorisé par ce qu'il voyait, le tyran fit délier les saints et les renvoya dans leur prison, dissimulant sa perplexité sous les apparences de la miséricorde.

Sophie, cette sainte femme qui avait servi de mère à Clément, qui même avait été pour lui plus qu'une mère, l'ayant vu revenir dans sa patrie, après une si longue absence, avec la splendeur et la mystérieuse beauté de son martyre, ne se possédait pas de joie, dans la pensée que la couronne céleste ne tarderait pas à descendre sur cette tête chérie. Elle se rendit pendant la nuit à la prison, et, se jetant au cou de Clément en versant des larmes abondantes, elle se mit à baiser avec un religieux respect le visage et les mains du martyr, l'empreinte de toutes ses blessures; puis elle lui demandait de lui raconter en détail ses voyages et ses tortures. Et tandis qu'il les lui racontait avec une admirable simplicité, elle essuyait le sang qui coulait encore. Après ces premiers soins, elle lui fit accepter de la nourriture, la même qu'il avait coutume de manger chez elle.

Désespérant de pouvoir vaincre la constance des deux saints, Curicion céda sa place à un autre juge nommé Domitius. La pieuse et tendre Sophie ne put désormais s'éloigner de ceux qu'elle tenait embrassés dans son cœur : elle vint donc se placer avec courage à côté d'eux, accompagnée des jeunes gens que Clément avait instruits et baptisés, comme nous l'avons dit plus haut.

Maximien, à qui on avait rapporté cette dernière circonstance, déclara que si les jeunes gens consentaient à se séparer de Clément on eût à les laisser libres; mais que dans le cas contraire on devait les mettre à mort. Dès qu'on apprit cette sentence, les soldats eurent recours à la force pour éloigner ces enfants du martyr; mais eux résistaient de tout leur pouvoir, se jetant par terre, s'attachant aux pieds du saint évêque, montrant enfin une énergie bien supérieure à leur âge : tous aimèrent mieux mourir qu'abandonner leur maître. Poussée par l'amour qu'elle leur avait voué, Sophie se mit en devoir de leur rendre les honneurs de la sépulture. Ce ne fut pas sans une vive douleur qu'elle s'éloigna de Clément et de son compagnon, afin de s'occuper des tendres victimes qu'on venait d'immoler; pour se consoler, elle se disait à elle-même que Dieu saurait bien ramener les deux martyrs dans leur patrie.

Le nouveau juge auquel on les renvoyait était le gouverneur de la cité des Amisséniens. C'est là qu'ils furent conduits, et pendant la route ils priaient ardemment le Seigneur de venir à leur aide dans ce nouveau combat. Ils étaient loin néanmoins de reculer devant cette nouvelle épreuve, ils essayèrent même de convertir à la foi celui qui devait les juger. Clément fit dans ce but un discours si touchant et si sublime, que le jeune Agathangélos ne pouvant contenir les élans de sa joie, tomba d'abord aux pieds du pontife, et se relevant ensuite le baisa au visage avec autant de respect que d'amour. Mais le tyran, au lieu d'ouvrir les yeux à la lumière, ne montra qu'une plus aveugle obstination à défendre ses erreurs par les seules armes qu'il savait manier. Il commença par les séparer l'un de l'autre, espérant les affaiblir par l'isolement. Il arriva le contraire de ce qu'il avait prévu; car,

bien que séparés de corps, ils demeuraient indissolublement unis d'esprit. Alors il ordonna qu'on creusât une fosse et qu'on la remplît de chaux vive; puis il y fit jeter les martyrs, et l'entoura de soldats pour en écarter les chrétiens, si par hasard ils tentaient de délivrer les victimes. L'insensé, il ne savait pas que Celui qui avait protégé les trois enfants dans la fournaise de Babylone, pouvait de la même manière sauver ses deux serviteurs. Ils furent là un jour tout entier. — C'était un Vendredi saint; — ils ne souffrirent aucun dommage. Il fit plus en leur faveur : une lumière céleste les enveloppa pendant toute la nuit. Les soldats préposés à leur garde, touchés de ce prodige, reçurent dans leur âme une lumière bien supérieure à celle-là. Une foi si vive illumina leur esprit, leur cœur fut embrasé d'une telle charité, qu'ils se jetèrent dans la même fosse afin de partager le sort des saints.

Le lendemain de bonne heure, le tyran persuadé que les martyrs avaient succombé, donna l'ordre de retirer leurs corps de la chaux; mais on les trouva pleins de force et de vie, le visage rayonnant de bonheur. Les soldats étaient dans le même sentiment; ils se nommaient Phégon et Eucarpe. Sur l'ordre du tyran ceux-ci furent mis en croix. La bonté divine daigna leur accorder une mort semblable à celle du Christ et la couronne des martyrs. Clément et son compagnon étaient encore réservés à d'autres épreuves. Ils subirent de nouveau une flagellation sanglante. Mais, voyant que cela n'avançait à rien, le juge fit porter deux lits de fer, sous lesquels on alluma un feu violent, où l'on jetait de l'huile, de la poix et du soufre. Etendus sur cette couche, les saints ne devaient pas tarder à rendre le dernier soupir : ainsi le croyaient le juge et tous les assistants. Domitius les en fit donc retirer pour les faire jeter à l'eau. Mais ils dormaient là d'un sommeil calme et suave; le Christ accompagné de ses anges leur était apparu pendant ce sommeil, en leur recommandant de ne pas craindre, parce qu'il était toujours avec eux. Le gouverneur bouleversé de de tout ce qui venait d'avoir lieu et ne sachant plus que faire, résolut de les renvoyer à Maximien, qui de Tarse s'était rendu dans la ville d'Ancyre. Les saints reprirent donc le chemin de leur patrie, et grand nombre de fidèles se joignirent aux soldats

qui les escortaient. La route était longue et traversée de vastes déserts; l'eau fit tellement défaut que tous souffraient cruellement de la soif. Alors le saint évêque, animé de la plus vive foi et d'une confiance toute filiale, pria le Seigneur de les secourir, et tout à coup une source jaillit dans le désert, ce qui leur donna de nouvelles forces. A la nouvelle de ce miracle, tous les infirmes des pays d'alentour se portaient à la rencontre du martyr, qui leur rendit à tous la santé en les touchant seulement de la main.

Pénétré de reconnaissance et d'admiration pour les merveilles que le Seigneur opérait chaque jour par son entremise, voyant avec quel empressement et quelle munificence Dieu le secourait dans les plus grandes nécessités, Clément sentit s'allumer dans son cœur un si grand amour pour ce même Dieu, un si ardent désir de souffrir pour ce bon Maître, qu'il lui demanda, dans une humble et fervente prière, de souffrir sans cesse de nouveaux tourments tant qu'il resterait encore sur la terre; il lui fit de nouveau le sacrifice de tous les membres de son corps. Comme il achevait cette prière, il crut entendre une voix d'en haut qui lui disait : Ce que vous demandez, Clément, vous est accordé; armez-vous de force et de courage, afin de marcher jusqu'au bout dans cette voie douloureuse. Le temps pendant lequel vous avez déjà combattu, et celui pendant lequel vous avez à combattre encore, complèteront vingt-huit ans de martyre. Rempli de joie par cette réponse, le saint continuait sa route pour Ancyre; mais les soldats ayant appris que l'empereur se trouvait encore à Tarse dans la Cilicie, se dirigèrent vers cette ville et présentèrent les martyrs à Maximien.

Comme ceux qui l'avaient précédé, celui-ci voulut d'abord, par des paroles flatteuses et de magnifiques promesses, tenter de les gagner à sa fausse religion. Et les saints, au contraire, par des paroles enflammées d'une piété céleste, firent effort pour l'entraîner au christianisme, en lui prédisant même que dans peu ses successeurs adoreraient le Christ. Indigné d'une pareille tentative, Maximien coupa court à toute espèce de dialogue, et, faisant allumer un grand feu, il ordonna qu'on y jetât les prisonniers. Mais Celui dont la puissance avait sauvé les trois enfants dans la

fournaise de Babylone, ne se manifesta pas avec moins d'éclat dans cette circonstance : ils demeurèrent tout un jour et toute une nuit au milieu de la flamme, sans qu'elle portât la moindre atteinte à ces membres consacrés au Seigneur ; la créature reconnaissait et respectait ainsi les serviteurs fidèles du Créateur. Effrayé d'un tel prodige, à la vue de ces hommes qui, debout au milieu du feu, levaient les yeux et les mains vers le ciel en rendant gloire à Dieu, l'empereur ordonna qu'on les en retirât et qu'on les amenât à son tribunal : — Je vous en conjure, leur dit-il, et du moins en cela faites ma volonté : faites-moi connaître par quel genre d'enchantement vous avez réprimé l'action et la vertu du feu. — Non, ce n'est là l'effet d'aucun enchantement, ô empereur, répondirent-ils, c'est l'accomplissement de cette promesse de notre divin Maître : « Quand vous serez dans le feu, il ne vous brûlera pas. » *Eccli.* LI, *Isa.* XLIII. A cela le tyran répondit par un ordre solennel fait aux bourreaux de les déchirer et de les frapper jusqu'à la mort. Les choses néanmoins tournèrent à sa honte ; car beaucoup de gentils voyant, d'une part, la générosité de ces grandes âmes, la liberté de leurs réponses à l'empereur, leur constance invincible ; et considérant, de l'autre, que de pareils tourments ne pouvaient venir à bout d'une vie mortelle, reconnurent là le doigt de Dieu, adorèrent sa puissance, renoncèrent à leurs fausses divinités et fléchirent le genou devant le Christ. Ne sachant plus alors à quel moyen recourir, le tyran les fit transporter à la prison, attachés comme ils l'étaient, et prescrivit de les y retenir pendant quatre ans sans interruption : il pensait que la longueur du temps et la solitude du cachot réduiraient enfin ceux que n'avaient pu dompter ni le fer ni le feu.

Ces quatre ans écoulés, les martyrs sortirent de leurs ténèbres avec plus de courage que jamais pour confesser la foi ; car l'amour qu'ils avaient pour Jésus, et l'espérance désormais certaine de posséder les biens de la patrie céleste, avaient transformé pour eux la prison en un palais royal. En apprenant cela, Maximien ne se flatta plus de l'idée qu'il pourrait les vaincre. Feignant donc de penser que ces hommes étaient indignes de comparaître au tribunal de l'empereur, il ne voulut plus s'occuper de leur cause ; mais il

commit pour les juger un prêtre des idoles, célèbre par sa cruauté, qui de longue date avait appris à tourmenter les chrétiens, habile enfin à pervertir les âmes. C'est sur cet homme qu'il s'en reposa ; pour mieux stimuler sa barbarie, il lui fit entendre que les juges qui l'avaient précédé s'étaient laissé vaincre beaucoup moins par le courage des accusés que par leur propre faiblesse. Ce ministre de Satan se mit aussitôt à l'œuvre, employant tous les artifices qu'il avait appris du démon son maître : il attaqua tour à tour les saints par des promesses et des menaces ; il leur prodigua les témoignages de la plus grande affection et du dévouement le plus sincère, il alla même jusqu'à regretter hautement ce qu'on leur avait fait souffrir jusque-là. Mais voyant que rien ne pouvait les ébranler, il les fit flageller avec une rage qui rappelait et surpassait leurs premiers supplices. Les victimes auraient dû succomber sous les coups ; et cependant, au lieu de les voir tomber à terre, comme il l'avait pensé, il les vit s'acheminer tranquillement vers leur prison. Ce spectacle le couvrit d'une telle confusion et lui fit éprouver un tel vertige, qu'on fut obligé de le transporter lui-même dans sa maison. Comme les saints traversaient la ville, les fidèles accouraient de toutes parts pour recueillir, comme le plus précieux des trésors, le sang qui coulait de leurs blessures et les lambeaux de chair qui se détachaient de leurs corps. Le prêtre des idoles, malgré toutes les ressources de son esprit et de sa cruauté, désespéra lui aussi de remporter la victoire. En apprenant cela, Maximien se moqua de ce prêtre en disant : Est-ce là l'homme qu'on m'avait tant vanté ?

V.

D'autres tyrans entrent en lice, fin de ce glorieux combat ; le sacrifice est consommé.

Plusieurs personnages de marque étaient alors autour de l'empereur. L'un d'eux, nommé Maxime, enflammé de colère et d'indignation en entendant raconter toutes ces choses, pria l'empereur de lui livrer ces deux chrétiens ; il comptait bien les arracher à leur croyance, ou du moins en finir avec leur odieuse vie. C'était le huitième tyran qu'on voyait figurer dans cette

longue tragédie. Il laissa s'écouler plusieurs jours avant de les torturer, se livrant à leur égard aux démonstrations de la plus vive sollicitude, se donnant pour leur plus fidèle ami, et comme tel leur offrant les conseils les plus salutaires. Il commença à les rappeler auprès de lui, et, dès qu'ils parurent en sa présence, il leur dit : Je vous salue, hommes chéris des dieux immortels; et je devrais dire plutôt, leurs enfants bien-aimés. Voilà plusieurs fois déjà qu'ils m'ont visité dans mes rêves, daignant s'entretenir avec moi ; la colère qu'ils avaient conçue contre vous s'est bien calmée, parce qu'ils espèrent vous voir changer de résolution, ce qui ne saurait tarder, comme me l'a dit la nuit dernière le grand dieu Jupiter, en m'enjoignant de vous faire appeler. Vous voyez ici l'autel préparé et la matière du sacrifice. Approchez donc et sacrifiez avec reconnaissance à ceux qui vous aiment tant. A cette proposition les saints répondirent : Ce que vous dites est faux, ô juge ; car nous ne connaissons ici que deux Jupiter, l'un de pierre, l'autre de métal ; et nul d'eux n'est immortel, ils n'ont même ni sentiment ni vie : vous pouvez briser l'un pour en faire de la chaux, et faire fondre l'autre pour en composer des vases qui du moins seront utiles à votre service.

Le tyran voyant alors que ses manœuvres ne servaient qu'à jeter le ridicule sur ses dieux, dépouilla le masque de l'amitié pour revêtir les traits de la haine. Il fit donc dresser un lit hérissé de pointes aiguës, qui n'avaient pas moins d'un pied de haut ; et Clément fut étendu sur ce lit, les yeux tournés vers le ciel. Puis le tyran commanda aux bourreaux de le frapper violemment sur la poitrine et le ventre avec de lourds bâtons, afin que les pointes pénétrassent de plus en plus dans ses épaules et son dos. Ce tourment ne put néanmoins arracher au saint ni la vie, ni la confiance qu'il avait dans les promesses du Seigneur. Son fidèle compagnon Agathangélos subissait pendant ce temps un autre genre de supplice : on versait du plomb fondu sur sa tête ; et son admirable constance n'en fut nullement ébranlée. Le tyran et tous ceux qui l'entouraient ne pouvaient revenir de leur surprise en voyant que Clément vivait encore, alors que son corps n'était des deux côtés qu'une plaie saignante, tellement défiguré qu'il ne conservait

plus de l'homme que la parole. Tandis que le silence de la stupeur régnait autour de lui, il fixa ses yeux sur le juge et lui dit : Tu peux voir maintenant que ce n'est pas notre corps seul qui soutient vos attaques, mais bien notre Dieu lui-même, puisqu'il ne permet pas, par un acte spécial de sa providence, que l'âme se sépare de ce corps déchiré.

Ce fut alors le tour de ce tyran de renoncer à son entreprise ; il se contenta d'en référer à l'empereur. Celui-ci donna l'ordre de remettre les accusés dans la prison sans leur donner à manger, pour qu'ils mourussent ainsi de faim.

Mais les malheureux ennemis de la foi, malgré l'inutilité de leurs efforts, malgré les expériences si souvent renouvelées en pure perte, ne renonçaient pas tous à l'espoir de vaincre la constance des martyrs. Un Persan nommé Aphrodise, qui dans son pays avait martyrisé beaucoup de chrétiens, se trouvait auprès de l'empereur quand ce dernier avait reçu ce message : il s'imagina qu'il gagnerait au plus haut point la faveur du maître s'il menait à bonne fin une œuvre où tant d'autres avaient échoué. Dans ce but, il invita les saints à un repas splendide, comme pour leur offrir un dédommagement des tortures qu'ils avaient subies, espérant ainsi les amener insensiblement à ses desseins. Mais eux qui s'étaient toujours montrés les fervents amis de la tempérance, répondirent à cette proposition qu'ils se nourrissaient d'un pain descendu du ciel, que celui qui mangeait de ce pain n'avait jamais à redouter la faim, mais possédait une vie éternelle. C'est là pour nous, ajoutèrent ils, le plus magnifique des banquets. Outré de cette réponse : — Votre banquet sera la mort la plus cruelle, leur dit le nouveau tyran ; c'est à celui-là que je vous convie pour demain.

Le jour suivant de bonne heure, il fit attacher à leurs cous deux lourdes pierres, qu'ils devaient traîner à travers les rues et les places publiques de la cité, tandis que les misérables exécuteurs de cet ordre les frappaient à coups redoublés, en répétant à haute voix : Obéissez aux dieux de l'Empire, obéissez aux empereurs. Ainsi sera châtié quiconque ne leur obéira pas. Le tyran agissait de la sorte dans la pensée d'ébranler le courage des

saints et de soulever contre eux les habitants de la ville. Mais les choses tournèrent à l'encontre de ses espérances. En voyant la joie peinte sur le visage des martyrs, la force même dont leurs corps étaient doués, puisque tant de souffrances ne pouvaient leur donner la mort, les gentils en vinrent à les regarder comme des êtres impassibles et immortels; ils abandonnèrent donc leurs idoles, pour glorifier Dieu, source d'une telle force et d'une telle magnanimité. Voilà encore un juge qui désespère de triompher et qui renvoie comme les autres l'affaire à l'empereur. Celui-ci, qui n'espérait pas davantage, en revint à l'idée de condamner les martyrs à une prison perpétuelle et de les y laisser mourir de faim.

Pendant qu'ils étaient en prison, ce qui dura longtemps, beaucoup d'autres fidèles souffrirent le martyre avant eux. Mais les gardiens de la prison, fatigués d'une détention aussi longue, s'adressèrent à un nouvel empereur qui commençait alors à régner et qu'on nommait Maximin ; ils vinrent lui demander ce qu'il voulait qu'on fît de ces deux chrétiens qui semblaient vraiment immortels. Le tyran, après avoir lancé quelques blasphèmes contre ses dieux, qui n'avaient pas même pu se débarrasser de leurs ennemis, s'informa de la patrie de ces deux hommes ; et quand il eut appris qu'ils étaient d'Ancyre, ils les fit conduire à Lucius, qui gouvernait alors cette province. Le Seigneur notre Dieu fit donc tourner les choses de telle manière que la prière de Clément allait enfin s'accomplir : après tant de voyages, il lui était donné de revenir dans sa patrie pour y souffrir la mort.

Lorsqu'ils y furent arrivés, le juge, sans leur adresser même une parole, les enferma dans la prison et les fit tellement charger de fers qu'ils étaient dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement et d'étendre même leurs jambes. Le lendemain il fit appeler Agathangélos et lui dit : Je sais que ce n'est pas précisément par ignorance, mais bien par la souplesse de ton caractère et l'humilité de ta condition, que tu t'es laissé fasciner par ce Clément. Eh bien, que cette même docilité t'engage maintenant à nous obéir; que ta conduite réalise la signification de ton nom, donne-nous la bonne nouvelle de ton changement. Agathangélos

répondit à ces paroles : La constance que vous avez pu remarquer en moi ne provient nullement de cette souplesse et de cette simplicité que vous me reprochez. Si telle en eût été la cause, comment aurais-je pu résister à tant de juges, à l'empereur lui-même, à ces tourments inouïs par lesquels vous prétendiez nous vaincre, à ces artificieuses promesses si souvent renouvelées dans le but de nous séduire? Pouvez-vous appeler cela facilité de caractère, et ne devez-vous pas y voir plutôt l'inspiration de la vraie sagesse? C'est elle qui nous fait préférer les biens éternels, ces biens qui ne connaissent pas de changement, à tous les avantages temporels que chaque jour voit paraître et disparaître. C'est elle aussi qui nous fait dédaigner vos fausses divinités pour adorer le vrai Dieu. De là vient encore que la mort n'est pour nous qu'un sommeil passager. Ainsi donc, ce n'est pas à Clément seul que vous devez attribuer ma conversion, c'est le Christ qui m'appelle par la voix de son ministre. Non, celui-ci ne m'a pas séduit, il m'a plutôt délivré des séductions au milieu desquelles je vivais. Je prie Dieu qu'il vous détrompe de la même manière, et j'aurai le bonheur alors d'être pour vous le messager de la vérité.

En se voyant si mal accueilli par ce jeune homme, le juge ordonna qu'on lui enfonçât dans les oreilles des pointes de fer rougies au feu, et qu'on lui appliquât sur les flancs des lames de fer également incandescentes. Le martyr supporta ce nouveau supplice sans en être ébranlé, et pendant qu'on le torturait il priait en ces termes : O Jésus, mon Seigneur, ne permettez pas que je perde ma récompense et que je sois dépouillé des biens de l'immortalité ; donnez-moi la force et la patience afin que, lorsque sera terminée cette journée de ma confession, j'aille joindre votre serviteur Clément et tous ceux qui ont vaillamment combattu pour la gloire de votre nom. Le Seigneur entendit du haut du ciel cette fervente prière. Persuadé que tout ce qu'il pourrait désormais tenter serait inutile, le juge fit conduire le martyr dans un endroit écarté, avec ordre de lui trancher la tête. Il fut mis à mort le cinq du mois de novembre, après avoir victorieusement lutté contre deux empereurs, Dioclétien et Maximien, et contre

sept différents juges, Agripinus, Curicion, Domitius, le prêtre des idoles, Maximus, Aphrodisius et Lucius.

La pieuse Sophie, qui l'aimait avec une si vive tendresse, après avoir vu la fin de son glorieux martyre, se trouvant dégagée maintenant des sollicitudes et des craintes qu'elle avait ressenties jusque-là, embrassa le corps de la sainte victime avec des transports de bonheur et l'ensevelit à l'entrée d'une église qui s'élevait non loin de cet endroit. Pour Clément, lorsqu'il apprit la mort triomphante de son généreux compagnon et fidèle disciple, son cœur fut inondé de joie; il rendit gloire à Dieu pour un si grand bienfait.

Le cruel tyran, non content d'avoir privé le saint de tout aliment et de le tenir étroitement enchaîné, ordonna qu'il reçût chaque jour cent cinquante coups sur le visage et sur la tête. Or, chaque fois qu'il subissait un tel supplice, tout son corps et le sol même était baigné de sang. Mais les anges venaient à lui pendant la nuit, entourés d'une lumière éclatante, et guérissaient ses plaies. A cette époque, la courageuse Sophie, cette tendre mère dont le cœur était si rempli d'amour pour cet enfant de sa prédilection, et dont l'âme brûlait d'un saint zèle pour la gloire de Jésus-Christ, prenant avec elle toutes les personnes de sa maison et les jeunes gens qu'elle avait élevés, pénétra dans le cachot, délia les chaînes du martyr et l'emmena dans sa demeure. Puis elle le revêtit d'une robe blanche, s'habilla de blanc elle aussi, en signe d'allégresse; et, mettant dans les mains du pontife le livre des saints Evangiles, elle se rendit avec lui à l'église, au milieu d'un grand nombre de lampes allumées et tandis qu'on brûlait les plus suaves parfums, après avoir eu soin de faire soutenir le martyr dans sa marche. Sentant alors que sa fin approchait et que le Seigneur n'allait pas tarder à l'appeler, le saint évêque, levant une main vers le ciel, — car de l'autre il tenait le Livre sacré, — pria d'abord pour sa mère Sophie, puis pour ses clercs, pour son peuple et pour tous ceux qui demanderaient quelque grâce en son nom après sa mort. Il entra de la sorte dans l'église, dont on ferma soigneusement les portes, de peur qu'elle ne fût envahie par les ennemis de la religion. On était au matin du grand

jour de l'Epiphanie; le pontife célébra les saints mystères, donna le divin sacrement à ceux qui étaient préparés, et ranima les assistants en leur distribuant le pain de la parole évangélique. Comme ils tremblaient à la pensé des violences qu'on pourrait exercer contre eux, il releva leur courage en les assurant qu'aucun d'eux ne périrait. — Il n'en est que deux d'entre vous, ajouta-t-il, qui doivent avec moi quitter cette vie; nous partirons ensemble, mais en léguant la paix à nos frères. Bientôt cessera la fureur des gentils; l'empire romain jouira d'un calme profond; les cités et les campagnes seront comme inondées des douces lumières de l'Evangile, le Christ sera connu partout, les églises seront ouvertes et les temples des idoles fermés; on fuira les autels des faux dieux, et les craintes dont vous êtes maintenant assaillis se dissiperont. Tout cela s'accomplira dans peu, plusieurs d'entre vous en seront les heureux témoins.

Pendant que le martyr tenait ce langage, l'âme de Sophie, cette pieuse amante des martyrs, ressentait de si vifs transports d'allégresse et d'amour, qu'elle prit chez elle toutes les veuves et tous les orphelins; douze jours entiers elle leur fournit de la nourriture en abondance, aussi bien qu'à ceux qui survinrent après coup; et tous célébraient avec joie la venue de leur pasteur.

C'est ainsi qu'arriva le dimanche où le Seigneur devait appeler à lui son serviteur fidèle. Ce jour-là, Clément se rendit à l'église, et quand il eut célébré la messe et donné la communion aux fidèles, se précipita dans le lieu saint l'un des magistrats de la ville escorté d'une troupe de soldats. Cet homme, transporté de rage, donna l'ordre à l'un de ces derniers de trancher la tête de Clément. C'est donc pendant qu'il sacrifiait qu'il fut lui-même offert en sacrifice. Tous les assistants s'enfuirent en versant des larmes; seuls les deux ministres qui servaient le pontife à l'autel, l'un nommé Christophe et l'autre Chariton, furent immolés avec lui comme une même victime.

La constante et courageuse Sophie réussit à s'emparer de la dépouille mortelle du martyr, et l'alla cacher dans un lieu sûr de sa maison; après avoir allumé un grand nombre de flambeaux, elle enveloppa ce corps sacré dans un blanc linceul et l'ensevelit

auprès de la même église où reposait le fidèle Agathangélos, pour que les deux corps fussent unis dans le sépulcre comme les deux âmes l'étaient dans le ciel. A côté des deux saints, elle ensevelit aussi les deux diacres qui venaient de souffrir la mort avec Clément. Puis, s'asseyant sur leur tombe, elle murmura ces paroles avec un sentiment d'inexprimable amour : Je vous ai donné, mes enfants, cette sépulture ignorée; mais le Christ, pour qui vous avez enduré tant de souffrances, se chargera de glorifier votre nom et de procurer à vos corps une meilleure place. Ma vieillesse m'avertit que je dois bientôt aller vous rejoindre; elle ne s'est prolongée jusqu'à ce jour que pour recueillir vos précieuses reliques et les ensevelir. — Versant ensuite un torrent de larmes, elle ajouta : Priez pour moi le Seigneur qui fut votre Maître; obtenez-moi d'être avec vous dans la patrie, de même que nous vécûmes ensemble sur la terre.

VI.

Conclusion de cette histoire.

Oh ! qui saurait maintenant extraire de l'histoire de ces deux glorieux martyrs la sublime philosophie qu'elle renferme ! Que de fleurs odorantes il cueillerait dans ce verdoyant jardin ! Quels motifs d'amour pour le Seigneur et de confiance en sa divine bonté, il trouverait dans la force et la gloire dont ils furent revêtus ! Il verrait là d'abord la grandeur de cette même bonté, la tendre sollicitude du divin Maître envers ses fidèles serviteurs : c'est ce qui brille avant tout dans les secours que les athlètes recevaient au moment du combat, dans les faveurs et les consolations qui leur étaient prodiguées ensuite, dans la nourriture et les soins que les anges eux-mêmes leur donnaient, dans le renouvellement incessant de leurs forces, qui leur permettaient d'entrer de nouveau dans la lice. De là cette glorieuse correspondance que nous avons remarquée plus haut entre le Maître et les serviteurs : les souffrances que les martyrs enduraient pour Dieu, Dieu les payait par les merveilles qu'il opérait en leur faveur, par la miséricorde avec laquelle il accueillait leurs prières, par la confusion dont il couvrait leurs ennemis et la gloire dont il les

comblait eux-mêmes. C'est lui qui travaillait dans leurs œuvres, qui triomphait dans leurs combats; et cependant il leur en abandonnait tout le mérite. S'il paraissait un instant les livrer à la souffrance, il venait bientôt à leur aide, faisant de la sorte éclater sa munificence et leur vertu.

Là brillent encore l'ordre et la beauté de la divine Providence, laquelle se sert de la malice des pervers pour l'accroissement de sa gloire; cette gloire résultait non-seulement de la constance des martyrs, mais encore des nombreuses conversions provoquées par leur exemple; si bien que les moyens auxquels les tyrans avaient recours pour amoindrir le nombre des fidèles, ne servaient qu'à l'augmenter, ainsi que nous l'avons vu.

Cette histoire nous montre de plus l'efficacité du sang que Jésus-Christ a versé pour notre rédemption, puisque c'est de là, comme de leur unique source, que découlèrent la force surnaturelle et la merveilleuse constance des martyrs. On y peut voir encore un défi solennel et comme un duel à mort entre la puissance de la grâce et toute celle du monde : celle-ci parut, en effet, atteindre à ses dernières limites, en réunissant sur un seul point et dans un seul but toutes ses forces, tous les artifices de l'esprit et tous les instruments de supplice que puissent imaginer les hommes et les démons; et cela, non dans l'espace d'un jour ou d'une année, mais pendant vingt-huit ans, un juge en remplaçant un autre, et chacun faisant effort pour l'emporter, soit par la ruse, soit par la violence, sur ceux qui l'avaient précédé. Et malgré tout cela, la grâce resta maîtresse du champ de bataille, le monde fut convaincu d'impuissance, terrassé dans toutes les phases de la lutte, couvert enfin d'une honte éternelle.

Il est aisé de reconnaître par là dans quelle erreur sont plongés ceux qui se dispensent d'obéir à la loi de Dieu, sous le prétexte qu'elle est trop lourde et trop difficile, ne voulant pas voir la force et la vertu que la grâce nous communique; cette action de la grâce resplendit dans le martyre que nous venons de retracer, mais Dieu l'étend en secret à quiconque se montre prêt à la seconder, à suivre constamment son impulsion salutaire. On peut également conclure de là combien sera désespérée la cause de ces

hommes, au jour du jugement, quand le Seigneur fera paraître aux yeux de l'univers l'innombrable légion des martyrs, sur lesquels on verra les glorieux insignes de leurs souffrances, et quand il adressera ces paroles aux méchants : Tous ceux que vous voyez ont acquis le royaume des cieux au prix de toutes ces tortures dont ils gardent encore les marques ; et vous avez refusé d'acheter ce même royaume par la simple observation de dix commandements.

Un autre avantage qui résulte de cette histoire, c'est un accroissement de foi dans l'âme des vrais chrétiens : sans parler ici des autres martyrs qui font la gloire de l'Eglise, quel est l'homme assez aveugle pour ne pas voir que le courage déployé par l'illustre évêque d'Ancyre et son généreux compagnon l'emporte de beaucoup sur les forces du cœur et même du corps humain, à moins qu'ils ne soient puissamment secourus, transformés d'une manière visible par le bras même du Tout-Puissant ? Et si nous sommes forcés de reconnaître que c'est Dieu lui-même qui soutient les martyrs dans la confession de leur foi, il en résulte clairement qu'ils sont morts pour la vérité ; car enfin Dieu ne saurait accorder aide et faveur pour le triomphe d'une chose fausse, il ne peut pas servir de témoin et de défenseur au mensonge.

La force de la charité n'y paraît pas avec moins d'éclat que celle de la vérité : souvenons-nous des brûlantes paroles et des prières enflammées que la pieuse mère du martyr adressait à ce cher fils, quand elle l'encourageait à mourir pour la gloire du Seigneur. Souvenons-nous encore de la pieuse fête que célébra cette mère incomparable lorsqu'elle prit entre ses bras le corps inanimé et défiguré du tendre objet de ses plus douces affections. Ne l'avons-nous pas vue réunir dans sa maison tous les fidèles d'Ancyre pour célébrer le triomphe de son enfant ; et, loin de regarder comme un deuil la mort qu'il avait soufferte, se couvrir en ce jour, contrairement aux habitudes de son âge, aux exigences même de sa position, d'un habit blanc en signe de réjouissance ? Que deviennent ici les lois de la nature ? Que devient la véhémence de l'amour maternel, et pour un tel fils ?

Ce récit nous montre, enfin, quel est le mérite des labeurs

qu'on entreprend pour la gloire du Christ, des souffrances qu'on endure pour son amour, puisque de pieuses mères les préfèrent à leurs plus vives affections et à la vie de leurs enfants.

Tels sont les fruits, pour ne point en énumérer d'autres, que le sage lecteur pourra cueillir dans l'histoire de ce glorieux martyre. Alors il rougira de rechercher le bien-être corporel et les délices de la terre, il se consolera de toutes ses douleurs, il se réjouira d'avoir à souffrir quelque chose pour l'amour de ce divin Seigneur que les martyrs ont glorifié par tant de souffrances; après tout, il y verra quel mal c'est que le péché mortel, en considérant les affreuses tortures auxquelles les martyrs se sont résignés plutôt que de tomber dans ce péché, avec la pensée même d'en sortir bientôt après par une sincère pénitence, avec la certitude d'en obtenir le pardon et de se relever promptement de leur chute, à l'exemple du prince des apôtres lorsque la crainte des hommes lui fit renier le Christ.

CHAPITRE XXIII.

D'une autre persécution soufferte par l'Eglise sous l'empereur Antonin.

Après avoir rappelé, par le trait qui précède, la plus grande des persécutions, celle de Dioclétien, je veux retracer un épisode de celle que suscita l'empereur Antonin. Cet épisode est le sujet d'une lettre qui respire les sentiments de la religion la plus profonde, et qui fut écrite par les fidèles de Lyon et de Vienne, ces illustres églises de la Gaule; on la trouve dans le cinquième livre de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée; et voici comment cet écrivain en a fait le préambule :

Lyon et Vienne sont deux villes célèbres de la province des Gaules, baignées par le Rhône, aux eaux abondantes et rapides. Ces villes furent, sous le règne de l'empereur Antonin, le théâtre d'événements mémorables, tant par la cruauté des persécuteurs que par le courage et la générosité de nos frères. Mais rien ne saurait être plus agréable que de les entendre raconter par les habitants mêmes de ces nobles cités, dans une lettre qu'ils adres-

sèrent aux églises d'Asie et de Phrygie, lettre dont voici la teneur :

1.

Commencements de la persécution. Martyre de Sanctus et de Blandine.

Les serviteurs du Christ, habitants de Lyon et de Vienne, cités des Gaules, à tous leurs frères qui, en Asie et en Phrygie, conservent la même foi et nourrissent la même espérance de gloire, par le moyen de la rédemption du Christ. La paix soit avec vous, ainsi que la grâce et la gloire de Dieu le Père, et de son fils Jésus-Christ. Les tribulations qui nous éprouvent, la cruauté que les gentils exercent sur les saints martyrs sont telles que nous ne saurions les comprendre nous-mêmes, et que nous saurions encore moins les retracer aux autres par nos lettres. C'est avec toute sa violence que l'ennemi nous a attaqués, dans l'espoir que la fureur de l'assaut le mettrait en possession des moyens de pénétrer dans la place de notre foi. Dans ce but, il a inspiré à ses ministres la pensée d'épuiser à l'endroit des serviteurs de Dieu toutes les ressources de la méchanceté et de la barbarie. On nous a d'abord interdit le séjour de nos propres foyers, puis l'usage des bains ; après cela il nous a été défendu de paraître en public ; enfin, il nous est enjoint de nous séparer, soit en public, soit en particulier, soit dans la campagne elle-même, de toute société humaine. Mais la grâce de Dieu ne nous a pas abandonnés. Elle a muni de sa propre vertu les plus faibles d'entre nous ; elle nous a donné pour boucliers des hommes plus fermes que des colonnes, et capables non-seulement d'endurer avec constance les coups de l'ennemi, mais encore de courir avec empressement au-devant de lui, d'affronter de gaieté de cœur les tourments et les outrages, de confondre et de lasser les bourreaux. Il leur semble que leur faiblesse les retarde, tant ils ont hâte d'arriver au royaume du Christ ; de manière que leurs œuvres et leur courage dans les supplices confirment hautement cette parole de l'Apôtre : « Les souffrances de ce siècle sont bien peu de chose en comparaison de la gloire dont nous serons un jour visiblement revêtus. » *Roman.* VIII, 18. Oh ! comme ils écoutent sans faiblir les cris répé-

tés par lesquels la populace les voue à la mort! Quelles magnifiques louanges sont à leurs yeux ces huées et ces injures! Comme ils soupirent sincèrement après la captivité, les fouets et toutes les tortures inventées par la rage des persécuteurs!

Un jour cependant, en présence du gouverneur militaire et des principaux habitants de la cité, on saisit au milieu du tumulte plusieurs de nos frères, et on les traîna au tribunal du juge qui rentrait en ce moment. Celui-ci les traita avec tant d'inhumanité que nul ne pourrait dire les tortures diverses dont il usa à leur égard. Or, il y avait un chrétien nommé Vécius Pagatus, qui avait observé, soit avec Dieu, soit avec les hommes, une vraie et parfaite charité. Sa vie, même dès sa jeunesse, était si pure et si généralement estimée, qu'on le mettait au-dessus de quelques-uns des plus graves vieillards. Sans offenser ni attrister personne, il gardait exactement tous les commandements du Seigneur, et il était toujours prêt quand il s'agissait d'être utile aux serviteurs de Dieu. Animé de cette ferveur et de ce zèle, à la vue des tourments épouvantables employés contre les saints, des tortures imaginées contre tout droit et contre toute justice, pour déchirer les entrailles de ces hommes, et de quels hommes! indigné de ces iniques traitements, il demande à paraître devant le juge pour défendre ces citoyens irréprochables, et pour soutenir une cause qui n'avait à redouter aucune accusation sérieuse. De même, en effet, qu'il était le plus distingué, il était aussi le plus instruit des gens de sa classe. Le juge lui refusa durement la faveur qu'il sollicitait. Il lui demanda seulement s'il était chrétien : Oui, je suis chrétien, répondit Vécius d'une voix ferme et haute. —Eh bien, qu'on l'enchaîne avec les prisonniers, reprit le juge, puisqu'il se fait leur avocat. Le saint prêtre Zacharie marchant, dans la perfection de la charité, sur les traces de Celui qui a donné sa vie pour ses brebis, souffrit avant Vécius le martyre pour défendre la liberté des fidèles. Ainsi l'un et l'autre suivent dans le royaume céleste l'Agneau divin partout où il va.

Encouragée par l'exemple de ces vaillants capitaines, l'armée des chrétiens sacrifie sans peine la vie plutôt que de renoncer à la foi. Disons pourtant que dix chrétiens, trop faibles pour supporter

le poids des tourments, nous ont fourni, par leur chute, le sujet d'une profonde tristesse, et ont brisé les cœurs de beaucoup de nos frères que ces premiers exemples avaient soutenus. Aussi, commençâmes-nous à craindre, non pas les tourments, mais le résultat incertain de l'épreuve ; car les chutes des nôtres nous étaient plus sensibles que les tortures elles-mêmes. Mais chaque jour, de nouveaux martyrs effaçaient par leur fermeté la faute des vaincus. Tous ce qu'il y avait dans nos deux cités de plus distingué et de plus vertueux, tous ceux dont la main conduisait les Eglises, furent jetés dans les fers. Il arriva que l'on arrêta en même temps quelques païens au service de nos frères ; les ordres donnés pour la recherche et l'emprisonnement des chrétiens n'admettaient pas d'exception. Effrayés par les tourments auxquels, sous leurs yeux, on soumettait leurs maîtres, et instruits par les bourreaux à qui le démon avait inspiré ces horribles suggestions, ces idolâtres accusèrent faussement les fidèles de crimes abominables. A les en croire, nous immolerions et nous dévorerions des enfants, nous commettrions des turpitudes dont la pensée seule, et à plus forte raison la description, serait criminelle, et dont on ne peut admettre en aucun temps la réalité. Ces accusations s'étant répandues parmi le peuple, nous devînmes pour tous un sujet de malédiction et d'horreur, même pour ceux qui, auparavant, recommandaient de nous traiter avec ménagement et mansuétude. D'un accord unanime, on se mit à vociférer et à redoubler de cruauté contre les chrétiens. Alors nous comprîmes que s'accomplissait au milieu de nous la parole du Seigneur : « Il viendra un temps où quiconque vous mettra à mort, croira faire une œuvre agréable à Dieu. » *Joan.* XVI. Quant à exprimer la barbarie des tourments que subirent les saints martyrs, le langage humain s'y refuse. Satan s'efforçait d'obtenir à force de souffrances de l'un d'entre eux l'aveu des crimes dont ils étaient accusés. Le peuple, le juge, ses ministres, les soldats eux-mêmes rivalisaient de fureur. Elle s'exerça principalement sur Sanctus, diacre de l'église de Vienne ; sur Maturus, chrétien récemment baptisé, mais d'une foi invincible ; sur Attale, citoyen de Pergame, qui fut le soutien et la colonne de notre Eglise, et notre sœur Blandine,

femme en laquelle Jésus-Christ montra combien il estime ce que les hommes méprisent et dédaignent, combien la grâce de la charité donne de force aux êtres naturellement les plus faibles. Comme Blandine était esclave et de basse condition, nous craignions tous qu'elle ne faiblît. Sa maîtresse elle-même, qui était dans les rangs des martyrs, redoutait que son âme pusillanime ne se laissât vaincre par les tourments, et que la délicatesse de son corps ne lui permît pas de supporter les plus légères épreuves. Mais il n'en fut pas ainsi. Quoique, sur l'ordre du juge, ils ne cessassent de se relever les uns les autres, les bourreaux épuisèrent à la tourmenter leur courage et leurs forces : ils y employèrent la journée entière depuis l'aurore jusqu'au soir; ils s'arrêtèrent seulement lorsqu'il n'y eut plus sur le corps de la jeune martyre de place pour recevoir de nouvelles blessures. Or, toutes les fois que cette bienheureuse, c'est elle-même qui nous l'apprit ensuite, toutes les fois, dis-je, qu'elle proclamait sa foi par ces paroles : Je suis chrétienne ; son corps recouvrait aussitôt les forces qu'il avait perdues : ses douleurs disparaissaient, et elle recommençait la lutte avec une ardeur nouvelle. Aussi, répétait-elle fréquemment ces mots dont elle connaissait si bien la vertu, avec allégresse, et disait-elle : Oui, je suis chrétienne. Oui, nous sommes innocents des crimes dont vous nous accusez.

Le diacre Sanctus, de son côté, souffrait des tortures inexprimables, et les plus terribles que la nature humaine soit capable de supporter. Mais ce courageux chrétien, rempli de Dieu, faisait si peu de cas de cette rage et de cet acharnement, qu'il ne voulut jamais, quelque instance que l'on fît, déclarer la ville, la province à laquelle il appartenait, ni même son nom et celui de sa famille. A toutes les questions de ce genre il répondait invariablement : Je suis chrétien ; c'est là mon nom, mon origine et ma famille : je ne suis rien, sinon chrétien. Sa fermeté était un supplice pour les bourreaux qui, avec tous leurs instruments de cruauté, ne parvenaient même pas à lui arracher son nom. Ils appliquaient des lames de fer et de cuivre rougies au feu, sur les parties les plus délicates de son corps. Mais, tandis que le feu dévorait les chairs du martyr, son cœur demeurait inébranlable et sans

crainte ; rafraîchi qu'il était par les eaux célestes qui jaillissent de la source éternelle de vie, du côté même de Jésus. Déjà tous ses membres étaient couverts de plaies ; ou plutôt son corps ne formait qu'une plaie unique, et n'avait plus la forme humaine. On ne pouvait plus connaître ni qui il était, ni ce qu'il était. Seulement on reconnaissait en lui la présence de Jésus-Christ, à le voir confesser généreusement sa foi, et surmonter par sa patience les efforts de ses ennemis. En même temps, il encourageait par son exemple ses compagnons au combat ; montrant à tous en sa personne qu'il n'y a rien de terrible pour quiconque aime Dieu, et que l'on est insensible aux tourments lorsqu'ils sont endurés avec le désir du paradis.

Mais les ministres de l'iniquité n'appréciaient pas de la sorte la vertu du martyr. Quelques jours après, ses plaies étant enflammées au point qu'il suffisait d'y toucher pour réveiller de cruelles douleurs, les bourreaux pensèrent que s'ils recommençaient à le tourmenter, s'ils déchiraient ses chairs déjà attaquées par la corruption, ils en obtiendraient une profession d'infidélité, ou du moins, dans le cas où il expirerait au milieu des supplices, que sa mort ferait redouter leur barbarie, et modifierait les sentiments des autres chrétiens. En conséquence, ils se mirent à le torturer de nouveau. Mais leurs espérances furent singulièrement déçues. A cette deuxième épreuve, le corps du martyr recouvra la santé et la beauté qu'il avait perdues, ses membres reprirent les forces que la première épreuve leur avait enlevées : en sorte que, loin de lui causer de la douleur, ces supplices réitérés furent pour lui un remède. Ensuite, on soumit Blandine à de semblables tourments. Or, tandis qu'elle était auparavant prête à rendre, pour ainsi parler, le dernier soupir, à peine eut-elle senti les premières atteintes que, réveillée comme en sursaut d'un profond sommeil, le cœur occupé à contempler la félicité à venir, telle qu'un sénateur haranguant le peuple d'un lieu élevé, elle prononça ces paroles avec une assurance et une autorité incroyables : « Vous vous trompez grossièrement, ô hommes qui estimez capables de se nourrir de chair humaine, ces chrétiens qui poussent la tempérance jusqu'à s'abstenir de la chair des animaux les plus propres à nous servir

de nourriture. » Sa fermeté ne s'étant pas démentie, on la ramena peu après dans les rangs de ses frères captifs.

II.

Martyre de l'évêque saint Pothin et de quelques autres fidèles. Châtiment des apostats; constance de sainte Blandine.

Lorsque l'ennemi de notre salut, ayant épuisé toutes les flèches de son carquois, ne vit plus de tourments capables de triompher des vaillants confesseurs de la foi, il imagina de nouveaux expédients pour venir à bout de leur résolution. Oubliés dans une prison étroite et obscure, chargés de chaînes pesantes qui brisaient leurs membres, plongés dans de hideux et obscurs cachots, ils devaient s'y consumer et succomber aux souffrances que leur causaient leurs blessures. Aussi un grand nombre d'entre eux rendirent leur âme à Dieu, qui daigna agréer leur mort glorieuse. Néanmoins le secours souverain de la grâce ne nous manqua pas en cette conjoncture. En effet, plusieurs autres qui avaient subi des tortures non moins cruelles, furent guéris soudain par la vertu divine et recouvrèrent l'allégresse du cœur et leurs forces corporelles; ce qui leur permit d'encourager leurs frères à la persévérance. Ceux qui avaient souffert la veille seulement, éprouvaient de plus violentes douleurs, parce que leurs plaies n'avaient pas eu le temps de perdre leur ardeur cuisante. Ils ne pouvaient résister à l'air empesté de la prison, à la gêne qu'ils subissaient et aux ténèbres dont ils étaient environnés. L'une de ces victimes fut Pothin, évêque de Lyon, dont il ne serait pas juste de passer le glorieux martyre sous silence. Il était âgé de quatre-vingt-dix ans, privé de forces corporelles, à raison de son extrême vieillesse. Entièrement mort au monde, il ne lui restait de vie que pour souffrir le martyre. Appelé au tribunal du juge, il fallut non l'y conduire, mais l'y porter sur les épaules, tant les années et les infirmités l'avaient affaibli. Si l'âme n'avait pas encore abandonné ce corps misérable, c'était afin de réserver au Christ un triomphe des plus remarquables. Lorsque le vieillard parut devant le peuple, tous s'écrièrent d'une seule voix : Mais c'est le Christ lui-même. Le juge lui demanda : Quel est le

Dieu des chrétiens? Tu le sauras, répondit Pothin, si tu en es digne. La furie des persécuteurs ne tarda pas à éclater. Ceux qui étaient près de lui l'accablèrent de soufflets et d'autres brutalités de ce genre, sans respect aucun pour sa vieillesse vénérable. Ceux qui étaient plus éloignés, ramassaient, pour le frapper, tout ce qui tombait sous leur main, si bien que chacun se serait fait un crime à lui-même de ne pas le maltraiter et de ne pas venger de la sorte leurs divinités outragées. Après avoir reçu tous ces coups et tous ces outrages, il fut transporté sans mouvement dans la prison, où il rendit bientôt à Dieu son âme glorieuse.

Au milieu de la tourmente, la main bienfaisante du Seigneur nous favorisa d'un témoignage de miséricorde auquel nous ne nous attendions pas. Nous en sommes redevables à la générosité divine et à la sagesse ordonnatrice du Christ, qui a voulu glorifier de cette manière ses fidèles serviteurs. De mémoire d'homme, jamais, dans les temps précédents, on ne fit ce que firent nos persécuteurs. Tous les chrétiens qui, mandés devant le juge et éprouvés par les tourments, avaient eu le malheur de renoncer à la foi, on les mit ensemble dans une même prison. Pour que leur châtiment fût sans mélange de consolation, on les accusa, non plus d'être chrétiens, mais malfaiteurs et homicides. D'où résultait pour eux une double douleur. L'espérance du paradis, la gloire de leur confession généreuse adoucissait les souffrances des serviteurs fidèles : la charité du Christ, la grâce du Saint-Esprit faisait diversion à leurs peines. Quant aux apostats, leur propre conscience les torturait plus cruellement que les barrières, les chaînes et l'aspect repoussant de la prison : leur contenance et leur regard suffisaient pour les distinguer des martyrs. Ceux-ci marchaient résolument vers le tribunal ou le lieu du supplice; sur leur visage brillait je ne sais quoi de divin ; leurs fers répandaient sur eux plus de beauté que des colliers de perle. Malgré le milieu infect où ils avaient été jetés, un parfum infiniment agréable à Jésus-Christ, aux anges et à eux-mêmes, s'exhatait de leur corps; on eût dit qu'ils sortaient non des cachots, mais d'un jardin. Les autres, au contraire, s'avançaient mornes, la tête

baissée, l'aspect hideux et repoussant au suprême degré. Ils étaient un sujet de dérision même pour les gentils, qui, voyant en eux des gens sans caractère et sans loyauté, les jugeaient dignes de châtiment, sinon à raison de leur qualité de chrétiens à laquelle ils avaient renoncé, du moins comme coupables d'adultères et d'homicides. Cet exemple ne fit que ranimer l'ardeur des fidèles. Aussi, dès qu'ils paraissaient en présence du juge, ils déclaraient sans hésitation et sans crainte leur titre de chrétiens. En peu de jours, Jésus-Christ les envoya tous, groupe par groupe, à son Père, le front couronné de guirlandes de différentes fleurs, suivant les peines diverses qui avaient concouru à leur martyre ; afin de recevoir des mains du souverain des cieux la récompense et la palme triomphale dues à leur vaillance. Un jour où les gentils célébraient une de leurs solennités, on fit comparaître Maturus, Sanctus, Attale et Blandine, à la vue d'une foule immense. Maturus et Sanctus ayant été mis à part, les bourreaux excités par les cris de la populace insensée, cherchèrent par tous les moyens en leur pouvoir à surmonter la patience de ces généreux confesseurs, et à les dépouiller de la couronne qui ornait déjà leur tête. Mais, plus ces derniers sentaient approcher le moment du triomphe, plus leur cœur prenait de courage et de force : il leur semblait toucher de la main la récompense de leurs efforts, et ils la voyaient entre les mains des anges et des esprits bienheureux. Comme, tous les tourments épuisés et la fin de la solennité arrivée, ils persévéraient toujours dans leur résolution, on les fit asseoir sur des siéges de fer rougi. Quand leur chair eut été d'abord consumée par le feu, puis déchirée par les fouets, on leur trancha la tête ; et c'est ainsi qu'ils rendirent à Dieu leurs âmes courageuses.

On attacha ensuite Blandine à un poteau, les bras en forme de croix, pour être exposée aux bêtes. Dans cet état, le visage radieux et serein, Blandine priait le Seigneur de la remplir elle-même de fermeté, et de donner à ses compagnons la grâce de la persévérance. Le succès de sa prière était loin d'être compromis par son propre exemple : elle puisait sa confiance dans cette parole des Ecritures que, si nous partageons les souffrances du Christ, nous partagerons aussi sa gloire. Comme aucune bête

féroce n'osa toucher à son corps, on la reconduisit en prison. Elle était réservée pour de plus grandes luttes, pour infliger au serpent une plus ignominieuse défaite, et pour soutenir le cœur de ses compagnons en leur offrant l'exemple d'une femme qui, d'une condition servile et d'une complexion délicate, sortait néanmoins victorieuse de tous les genres d'épreuves et de supplices auxquels elle avait été soumise.

Le peuple demanda alors à haute voix Attale. Ce fidèle était noble ; mais sa noblesse la plus remarquable était encore la perfection de sa vie, et sa foi inébranlable eu Jésus-Christ. On le présenta aux regards de la foule avec une inscription ainsi formulée : Attale chrétien. Aussitôt la populace furieuse éclata en vociférations dirigées contre lui. Mais le préfet ayant appris qu'il était citoyen romain, en référa à César ; enjoignant de le maintenir dans la captivité la plus sévère, jusqu'à ce que l'empereur eût daigné statuer sur son sort et sur celui des autres chrétiens.

III.

Suite du même récit.

Cependant les saints martyrs qu'on gardait dans les fers, n'y passaient pas leur temps d'une manière inutile. Pleins de foi et d'allégresse, ils encourageaient ceux qui semblaient les plus faibles. Avant de paraître eux-mêmes dans l'amphithéâtre, ils envoyèrent par leurs exhortations un grand nombre d'âmes à la gloire. De là, grande joie pour l'Eglise en voyant ceux de ses enfants qu'elle estimait sur le point de mourir rendus à la vie par le zèle de leurs frères ; et ceux qui par leur apostasie avaient repoussé son sein maternel, naître de nouveau, respirer sur sa poitrine la foi vive du Sauveur, et savourer la douceur de cette parole consolante, que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Peu de temps après arriva la sentence de César ordonnant que l'on mît à mort les chrétiens opiniâtres, et qu'on relâchât les apostats. Choisissant un jour qui, dans notre ville est signalé par un marché important, le juge fit dresser son tribunal devant une multitude considérable et comparaître les prisonniers, autant

pour exercer sur eux sa cruauté, que pour en tirer occasion de satisfaire son orgueil, de capter les vains applaudissements de la foule. Les croix, les fouets, toutes sortes de tortures se succèdent sans interruption. Enfin, il proclame un jugement condamnant les chrétiens citoyens romains à perdre la tête, et les autres à être exposés aux bêtes. Les condamnés accueillirent tous leur sentence avec une égale joie, et remercièrent tous le Seigneur par leurs cantiques de louanges de mettre ainsi un terme à leurs épreuves. Plusieurs de ceux qui avaient renié leur foi, et qui, malgré cela, comme nous l'avons dit précédemment, n'avaient pas recouvré leur liberté, aimèrent mieux se réunir au troupeau des victimes et partager leur sacrifice que d'accepter la délivrance. Abandonnant ainsi le parti de Satan, ils se rangèrent parmi les brebis du Christ.

Or, tandis que le juge examinait ces différentes causes, il arriva qu'un médecin, nommé Alexandre, Phrygien d'origine, homme plein de sagesse et de religion, aimé de tous et d'ailleurs très-aimable à cause de sa bonté et de ses mœurs irréprochables, enflammé d'amour de Dieu et de zèle pour le salut de ses frères, se mit, en présence des juges, à encourager par des signes et des marques d'approbation les martyrs au milieu de leurs tourments; et il le fit d'une manière si hardie et si intelligible qu'il était impossible de se tromper sur la signification de ses gestes. La foule s'en étant aperçue tourna sa rage contre lui ; surtout, quand elle vit des chrétiens qui naguère avaient faibli, se relever, sur ses exhortations, de leur chute. Elle s'ameuta donc contre Alexandre, disant qu'il était la cause de ces changements. A ce spectacle, le juge lui ordonne d'approcher, et lui demande qui il est : il répond qu'il est chrétien. A cette seule réponse il est condamné incontinent à être exposé aux bêtes. La sentence fut exécutée le jour suivant. Alexandre parut dans l'arène avec Attale, que le juge, pour complaire au peuple, avait, contre les ordres de César, voué au même supplice. Aucune des bêtes féroces n'osa toucher au corps des saints martyrs. C'est pourquoi le juge les fit battre de verges et tourmenter de plusieurs autres manières en présence du peuple, et enfin décapiter. Alexandre ne poussa

pas un seul cri durant ces supplices. Depuis le commencement jusqu'à la fin il ne fit que penser à Dieu, le louer et le prier sans relâche.

Attale, qu'on avait mis sur un siége de fer rougi, dit aux assistants que saisissait l'odeur de ses chairs brûlées : « Il me semble que c'est bien aussi manger de la chair humaine ! Et pourquoi donc recherchez-vous avec tant de sollicitude des hommes qui feraient en secret ce que vous faites au vu de tout le monde ? Quoiqu'il en soit, nous ne mangeons rien de semblable, et nous ne commettons aucun des crimes dont vous nous accusez. » Comme on lui demandait quel était le nom de son Dieu : « Vos dieux qui sont en grand nombre ont besoin de nom propre à les distinguer les uns des autres ; mais le Dieu unique n'a nul besoin d'un nom particulier. »

Le dernier jour des fêtes arrivé, on amena Blandine et son jeune fils âgé de quinze ans. Ils avaient dû assister aux supplices des autres martyrs, par ordre du juge, qui voulait ainsi les intimider. Lorsqu'ils comparurent devant le juge, il leur dit de jurer par les dieux. Ils répondirent : Nous ne reconnaissons pas de dieux au nom desquels nous puissions jurer. Et ils prononcèrent d'autres paroles dédaigneuses pour les divinités des gentils. La fureur du peuple s'étant portée à son comble, sans pitié pour le jeune âge de l'enfant, sans respect pour la vertu de la mère, on leur fit subir toutes les tortures, les unes après les autres. Ponticus, dont les exhortations maternelles soutenait les forces, confessa jusqu'au bout la foi du Sauveur, et rendit à Dieu son âme très-pure. De son côté, la bienheureuse Blandine, comme si elle eût été la mère des martyrs qui l'avaient précédée, avait hâte de rejoindre les enfants qu'elle avait envoyés à la gloire. Elle marchait au supplice joyeuse et assurée, comme elle eût marché à la chambre nuptiale ou à un festin de noces. Au milieu des fouets et des flammes, sa joie éclatait visiblement ; elle témoignait autant de transports que si elle eût été assise à la table d'un roi. On l'exposa aux bêtes ; mais elle en fut respectée. Alors on recourut à un genre nouveau de supplices. L'enveloppant d'un filet, on la mit devant un taureau sauvage que l'on avait préala-

blement blessé. Il eut beau la frapper à plusieurs reprises, la traîner dans l'arène ; il ne lui fit aucun mal : elle resta, comme précédemment, ferme, sereine, pleine de confiance dans le Christ, et en communication intime avec lui. Enfin, elle fut décapitée, à la grande stupeur des méchants, qui avouaient que jamais on n'avait vu une femme souffrir de cette manière.

Ces flots de sang n'étanchèrent pas la soif cruelle des persécuteurs. Leurs sentiments barbares, imprégnés du venin de l'antique serpent, se refusaient à tout adoucissement. Au contraire, les souffrances des martyrs redoublaient leur férocité. Ils étaient confus de voir les victimes déployer plus de force dans les tourments que leurs bourreaux dans l'accomplissement de leur tâche. De là un surcroît de fureur chez le juge et la populace tout ensemble, selon le mot de l'Ecriture : « Le méchant persévérera dans sa méchanceté, et le juste dans sa justice. » *Apocal.* XXII, 11. Chose inouïe, ils osèrent livrer les corps des martyrs aux chiens, et des gardes furent chargés de veiller nuit et jour à ce que personne, par compassion, ne vînt recueillir les ossements. En sorte que si une partie de leur chair avait été épargnée soit par le feu, soit par l'avidité des animaux, elle devait ainsi que les têtes et les troncs des cadavres rester sans sépulture. On examinait s'il n'y avait pas quelque nouvelle cruauté à exercer sur des malheureux qui avaient franchi les bornes de la vie. Cependant les gentils étaient transportés de joie ; ils exaltèrent leurs idoles par la vertu desquelles ils prétendaient avoir tiré vengeance de leurs ennemis. S'il se rencontrait parmi eux une âme tendre et compatissante, elle disait : Où donc est leur Dieu ? De quoi leur sert cette religion nouvelle pour laquelle ils sacrifient leur vie ?

Tandis qu'ils nous accablaient de leurs dérisions, nous étions en proie à un grand chagrin, surtout parce que nous ne pouvions donner aux cadavres des martyrs la sépulture. Il ne nous était même pas possible de les enlever à la faveur de la solitude de la nuit. A séduire les gardes par de l'argent ou des prières, il n'y fallait pas songer, tant les païens tenaient à ce que ces ossements demeurassent abandonnés. Au bout de quelques jours, pour nous ravir tout espoir de posséder quelques-unes de ces re-

liques, on brûla tous ces ossements et on en jeta la cendre dans le Rhône. Ils croyaient en agissant ainsi, triompher entièrement de notre Dieu et priver nos frères de l'espérance de la résurrection. « Ils pensent, disaient-ils, qu'ils se lèveront un jour de leurs sépulcres. Séduits par cette superstition, ils bravent les tourments et la mort. Eh bien, voyons s'ils ressusciteront, si leur Dieu y pourra quelque chose, et s'il les arrachera de nos mains. »

Voilà ce qui se passait en Gaule à cette époque, comme nous l'apprend cette lettre de l'église de Lyon. Il n'en faut pas davantage pour se faire une idée des ravages de la persécution dans les autres provinces.

IV.

Suite de la même lettre. De la mansuétude, de l'humilité et des autres vertus des saints martyrs.

Je ne crois pas pourtant qu'il soit juste d'omettre ce que nous lisons dans cette lettre, indépendamment des tourments et de la mort des saints martyrs. Après avoir acquis tant de gloire, rendu si souvent témoignage à la foi, dompté les bêtes féroces, éteint les bûchers, refroidi les lames de fer rougi, ils n'oubliaient pas cet exemple du Christ qui, étant par nature égal à son Père, possesseur de la même gloire et de la même majesté, s'est humilié nonobstant et a pris la forme d'un esclave. A son imitation, ils s'humiliaient si profondément qu'ils ne prenaient pas le nom de martyrs et qu'ils ne pouvaient souffrir qu'on le leur donnât. Si, par lettre ou de vive voix, on les appelait de la sorte, ils s'en défendaient, disant que ce titre appartenait au seul Jésus-Christ, que Jésus-Christ seul avait été un témoin fidèle de la vérité, lui le premier-né d'entre les morts et l'auteur de la vie éternelle. Que s'il était permis d'appliquer ce titre à de simples fidèles, il convenait exclusivement à ceux qui, en confessant glorieusement le nom du Sauveur, ont mérité d'être délivrés de cette vie et d'arriver à la gloire. Pour nous, ajoutaïent-ils, pauvres et misérables que nous sommes, nous désirons simplement que la confession de la foi ne quitte ni notre langue, ni notre cœur. En conséquence, ils suppliaient leurs frères de prier le Seigneur,

afin qu'ils méritassent d'obtenir un jour la couronne d'un parfait martyre. Telle était donc leur humilité que, tout en étant de véritables martyrs, ils déclinaient l'honneur d'en porter le titre.

Avec les gentils ils en agissaient tout autrement. Déployant ouvertement la générosité de leurs âmes, ils méprisaient les tribunaux et se riaient des tourments. Humbles parmi leurs frères, magnanimes devant leurs persécuteurs; doux envers les premiers, terribles envers les seconds; soumis au Christ, pleins de hauteur pour le démon et ses ministres; s'abaissant sous la main puissante de Dieu, qui les en élevait davantage, ils faisaient du bien à tout le monde, sans accuser personne; ils défendaient tout le monde sans condamner personne; ils priaient pour leurs bourreaux, en empruntant les paroles de leur chef saint Etienne : « Seigneur, ne leur imputez pas ceci à péché. » Ce qui redoublait la fureur du démon et l'excitait à leur faire une guerre plus cruelle; car l'ardente charité dont le Christ les remplissait, leur donnait la vertu d'arracher vivantes des entrailles de cette bête féroce les victimes qu'elle avait englouties. Semblables à une mère dont l'enfant est malade, ils les comblaient de caresses, leur manifestaient de la compassion, versaient aux pieds du Seigneur des ruisseaux de larmes afin qu'il leur pardonnât, et ils obtenaient par ces moyens le but de leurs prières. Ce n'était pas assez pour eux d'entreprendre ce bienheureux voyage de l'éternité, s'ils devaient l'entreprendre seuls; et ils n'estimaient pas la couronne de leur martyre parfaite tant qu'ils avaient présente à la pensée la captivité de ceux de leurs semblables que l'ennemi avait enlevés au camp de l'Eglise.

CHAPITRE XXIV.

De la persécution qui eut lieu en Perse sous le règne de Sapor, et dans laquelle souffrirent Siméon, évêque de Séleucie, Ustazade, et plusieurs saints prêtres.

Sous le règne du pieux empereur Constantin, on accusa faussement devant Sapor, roi des Perses, Siméon évêque de Séleucie, d'être l'ami de l'empereur des Romains, et de lui découvrir les

secrets de son maître. Sapor ajoutant foi à ces accusations accabla de tributs et de lourdes charges les chrétiens que contenaient ses Etats, encore qu'il n'ignorât pas que plusieurs d'entre eux avaient renoncé à leurs richesses pour embrasser une pauvreté volontaire. Des hommes durs et cruels eurent la mission de faire exécuter ces décrets, afin que, écrasés par la pauvreté, la tyrannie et les vexations des ministres du roi, les fidèles abandonnassent la religion chrétienne. La barbarie du monarque ne s'arrêta pas là : il extermina les prêtres du Seigneur ; il renversa les églises ; il livra au trésor public les vases et les objets de prix qu'elles renfermaient. C'étaient des enchanteurs qui exécutaient ses ordres. Après cela il fit comparaître devant lui Siméon chargé de chaînes pesantes, l'accusant de trahir l'empire et la religion des Perses. Le saint évêque y trouva l'occasion de montrer son courage et sa magnanimité. Le roi l'ayant fait venir en sa présence, uniquement pour le livrer aux tourments, non-seulement il y vint sans crainte, mais en paraissant il lui refusa la salutation accoutumée. Sapor lui demandant en colère pourquoi il ne le saluait pas comme il avait accoutumé de le saluer, l'évêque répondit : Jusqu'ici je n'étais jamais venu chargé de chaînes, pour confesser ou renier la foi de mon Dieu. Comme alors il n'y avait pas de difficulté sur cette question, je pouvais rendre au roi les marques de respect que prescrivaient les lois du monde : maintenant, cela ne m'est plus permis; car l'honneur que je te rendrais serait une offense envers le Roi du ciel. A peine eut-il terminé ces paroles que le roi lui ordonna d'adorer le soleil, lui promettant, en cas d'obéissance, les plus riches faveurs ; et le menaçant, en cas de refus, de le mettre à mort et lui-même et tous les chrétiens de son royaume. Inébranlable à ces menaces, insensible à ces promesses, Siméon refusa énergiquement d'adorer le soleil. Il fut reconduit en prison, sur l'ordre du prince, qui pensait venir à bout de sa résolution par une longue captivité.

Au moment où on l'y ramenait, se trouvait à la porte du palais un vieillard nommé Ustazade. Ce vieillard avait élevé Sapor, et même il était devenu son majordome. Ustazade voyant sortir Siméon le salua avec courtoisie. Mais Siméon accueillit avec des

paroles sévères son salut et, détournant dédaigneusement la tête, s'éloigna. C'est qu'Ustazade, quelques jours auparavant, avait consenti, vaincu par les tourments, à adorer le soleil. A cette vue, le vieillard va se dépouiller de sa robe splendide, revêt une robe grossière, et s'asseyant au même endroit, fond en larmes et s'écrie au milieu des sanglots : « Malheureux que je suis ! comment donc le Seigneur que j'ai offensé me parlera-t-il, quand Siméon, cet ami si affectueux, me parle de la sorte et détourne de moi son visage ? » Frappé de ces plaintes, Sapor le fait appeler et lui en demande la cause : Quelque malheur aurait-il atteint ta famille ? Ustazade répondit : O roi, aucun malheur n'a fondu sur ma maison. Plût à Dieu cependant que, au lieu de ce qui m'est arrivé, j'eusse été en butte à tous les désastres et à tous les chagrins dont les hommes sont capables ! Je pleure parce que je vis, parce que, il y a quelques jours, j'eusse dû mourir, parce que je vois ce soleil que, pour t'obéir, j'ai adoré contre mon sentiment. A cause de quoi je mérite doublement la mort : premièrement, pour avoir abusé de toi, mon roi ; secondement, pour avoir été infidèle et déloyal envers mon Seigneur et Dieu, Jésus-Christ, qui seul mérite les adorations de l'âme et du corps. En s'exprimant ainsi, il prit à témoin le Créateur du ciel et de la terre qu'il ne changerait plus de résolution. Etonné de cette fermeté, Sapor redoubla de cruauté contre les chrétiens, persuadé qu'ils devaient à des enchantements et à des sortiléges tant de courage. Pardonnant pour lors au vieillard, il essaya cependant, tantôt par les caresses, tantôt par les menaces, de l'amener à composition. Ces efforts n'aboutissant pas, et Ustazade protestant toujours qu'il ne serait jamais assez insensé pour abandonner le Créateur de l'univers et adorer une de ses créatures, le roi courroucé ordonna qu'on lui tranchât la tête. Il fut en conséquence conduit à l'échafaud : là, il pria le bourreau de lui permettre d'envoyer un message au roi. La permission lui en ayant été accordée, il appela un de ses plus fidèles serviteurs et le chargea de transmettre à Sapor ces paroles : « Au nom de la faveur dont j'ai joui jusqu'ici dans ta maison, ô roi, de la loyauté avec laquelle je t'ai servi toi et ton père, et je n'ai besoin en ceci d'autre témoignage que le tien ; au nom de

tous les services que j'ai pu rendre par le passé à ta cause et à ta famille, je te supplie de m'accorder une grâce suprême. Ceux qui ignorent le sujet de ma condamnation pourraient voir en moi un traître ou un ennemi de mon roi. Que le juste motif de ma sentence soit notifié à tous sans exception. Ordonne au héraut de faire savoir en tout lieu qu'Ustazade est décapité, non parce qu'il a trahi son maître ou qu'il en est l'ennemi, mais parce qu'il a déclaré qu'il était chrétien et qu'il a refusé d'obéir au roi quand il lui commandait d'adorer le soleil et de renier le Dieu véritable. »

Le messager s'étant acquitté fidèlement de son message, Sapor mit d'autant plus d'empressement à faire publier la sentence ainsi conçue, qu'il pensait enlever plusieurs chrétiens à la foi. Sans doute, disait-il, aucun ne comptera sur mon indulgence, en voyant mis à mort inexorablement mon propre gouverneur, l'un des serviteurs les plus anciens de ma maison, celui qui m'était le plus fidèle et le plus dévoué. Or, c'était dans un but diamétralement opposé qu'Ustazade avait demandé la faveur de cette proclamation détaillée. L'exemple qu'il avait donné en adorant le soleil pour se soustraire aux tourments ayant paralysé un grand nombre de fidèles, il voulut réparer ce scandale. En leur faisant connaître qu'il mourait pour la foi, il les confirmait dans leur résolution et ranimait leur courage. C'est ainsi qu'Ustazade accomplit son glorieux martyre.

CHAPITRE XXV.

Martyre de Siméon. De seize mille victimes environ qui périrent dans la persécution de Sapor.

En apprenant dans sa prison cet événement, Siméon en remercia Dieu du plus profond de son cœur. Le jour suivant qui était le vendredi saint, jour consacré à rappeler le souvenir sacré de la passion du Sauveur, Sapor ayant fait venir Siméon de la prison dans le palais, outré de la hardiesse avec laquelle il lui parlait de la vérité de la foi et refusait d'adorer le soleil et de l'adorer lui-même, il ordonna qu'il fût mis à mort. Le même jour une

autre sentence condamna cent prisonniers à partager sa peine. Ceux-ci devaient être exécutés les premiers; Siméon ne devait l'être qu'après avoir eu sous ses yeux le douloureux spectacle de ses frères décapités. Parmi ces derniers il y avait des évêques, des prêtres, et des clercs d'un ordre inférieur. Quand ils furent arrivés au lieu du supplice, le chef des devins parut et leur demanda s'ils voulaient sauver leur vie en obéissant au roi et en adorant le soleil. Aucun des martyrs n'acceptant la vie à une pareille condition, les bourreaux commencèrent leur office. Siméon ne cessait de ranimer le courage des confesseurs; il s'approchait d'eux, et leur représentait les enseignements de la foi et la certitude de la résurrection. Il leur montrait par des témoignages de l'Ecriture sainte que mourir pour une telle cause c'était vivre véritablement; que renoncer au Christ c'était au contraire se vouer à une mort sans remède. Qu'ils souffrissent le trépas avec patience; d'autant plus qu'il ne tarderait pas à venir de lui-même, sans l'intervention d'une barbarie étrangère : c'est le sort auquel sont condamnés tous les vivants; nul ne saurait s'y soustraire. Cette nécessité subie, tous ne jouiront pas de la vie qui ne doit pas finir; mais tous rendront un compte rigoureux des jours qu'ils ont vécu, sauf à recevoir ensuite la récompense de leurs bonnes actions et le châtiment de leurs actions mauvaises. Or, parmi les actions agréables à Dieu, il n'y en avait pas qui surpassât le sacrifice d'une vie offerte pour sa gloire. C'est par des raisonnements de ce genre que ce capitaine animait ses soldats, et qu'il les soutenait quand sonnait l'heure de leur martyre.

Cependant les bourreaux tranchaient les têtes des confesseurs de Jésus-Christ, et il ne resta bientôt plus que Siméon, Abecala et Ananie, deux honorables vieillards qui avaient vécu avec Siméon dans son Eglise, et qui avaient été enchaînés et emprisonnés en même temps que leur évêque, de telle sorte qu'ils ne se séparèrent même pas de lui à la mort. A cette scène horrible assistait l'un des principaux officiers du roi, nommé Pudicius; voyant Ananie trembler quand on lui liait les mains avant de le décapiter, il lui dit : O vieillard, ferme un peu les yeux et prends courage; tu verras bientôt la face du Christ. Pour ces seuls mots,

il fut aussitôt arrêté, conduit au roi, accusé d'être chrétien et d'avoir audacieusement parlé en faveur des martyrs. Le roi le condamna à une mort des plus cruelles; car on lui ouvrit la tête, et on lui arracha la langue par cette ouverture. D'autres accusateurs vinrent ensuite dénoncer sa fille, vierge très-pieuse et chrétienne; elle ussi subit le martyre.

Mais comment citer tous les fidèles qui souffrirent? Les devins les recherchaient avec le plus grand soin dans toutes les villes, dans tous les bourgs et dans tous les hameaux. Plusieurs chrétiens se présentaient d'eux-mêmes pour ne pas avoir l'air de renoncer à la foi par leur silence. On les massacrait tous sans pitié et sans exception. Plusieurs officiers de la maison du roi périrent de cette manière, et entre autres un officier nommé Azanis, auquel le prince portait un attachement extrême. Cette mort lui causa beaucoup de peine. Il adoucit la sentence prononcée contre les chrétiens; et il voulut que désormais les prêtres et les docteurs de la loi du Christ fussent seuls mis à mort. Les devins et les prêtres des faux dieux se mirent donc à chercher dans tout le royaume les docteurs et les maîtres de la loi chrétienne et les prélats de l'Eglise. Ils en amenèrent un très-grand nombre, surtout dans le pays des Adiabènes, où la foi était très-répandue. Entre autres évêques ils trouvèrent l'évêque Auprème, et plusieurs de ses clercs. Ils se contentèrent de s'emparer de l'évêque, et de dépouiller tous les clercs de leurs biens. Jacques, prêtre de Pont, obtint pourtant des devins l'autorisation de partager la captivité de son évêque. Dans sa captivité, il prodiguait à ce bon vieillard tous les services qu'il pouvait; il soignait ses plaies; il adoucissait ses fatigues. Les devins voulurent, à force de tourments, le contraindre à adorer le soleil. Sa résistance invincible les contraignit eux-mêmes à le ramener dans sa prison. Quelques jours après, le chef des devins demanda au roi ce qu'il devait faire de ses nombreux prisonniers. Il lui fut répondu qu'il les traitât comme il lui plairait, s'ils refusaient d'adorer le soleil. On communiqua la réponse royale aux prêtres, aux diacres et aux autres chrétiens. Tous s'écrièrent sans hésiter qu'ils ne trahiraient jamais Dieu au point d'adorer la créature à la place du Créateur. C'est pourquoi ils furent tous

cruellement fouettés; quelques-uns même expirèrent sous les coups. De ce nombre fut l'evêque Auprème. Son corps fut secrètement recueilli et enseveli par des Arméniens qui étaient alors en Perse comme ôtages. Ceux que les fouets laissèrent vivants, contre les lois de la nature, furent plongés de nouveau dans les cachots. Il y avait un martyr nommé Atthalas dont les bras étaient si rudement disloqués, que ses mains pendaient comme mortes, et que l'on était obligé de lui porter la nourriture à la bouche. En ce temps-là souffrirent Maréa et l'évêque Bicor, ainsi que douze cent cinquante clercs qui furent pris avec lui. Mélise souffrit alors également; il était revêtu de la première des dignités militaires chez les Perses, avant que de se convertir au Christ et d'embrasser une vie apostolique. Ayant été ensuite ordonné évêque d'une ville de Perse, il eut beaucoup d'outrages et de fatigues à supporter. On le frappa de verges, et l'on déchira ses membres plus d'une fois. Comme il ne put convertir un seul des habitants de cette cité au christianisme, rempli d'affliction, il la maudit et l'abandonna, n'emportant avec lui qu'un sac et le livre des Evangiles. Il fut le premier à visiter la cité sainte de Jérusalem; il alla voir ensuite les solitaires d'Egypte et mena quelque temps au milieu d'eux une vie sainte, selon le témoignage des Syriens qui ont écrit son histoire. La malédiction de l'évêque ne resta pas sans effet. Il ne s'était pas écoulé un long temps que les principaux habitants de sa ville épiscopale offensèrent le roi. Celui-ci fit marcher contre eux une armée avec trois cents éléphans, et la ville fut détruite et rasée.

En ce même temps il arriva que la reine, épouse de Sapor, tomba malade. Sur l'avis de quelques méchants conseillers, on s'empara de la sœur de l'évêque Siméon, nommée Tarbua, et de l'une de ses suivantes. Elles furent accusées d'avoir jeté des charmes sur la reine, et condamnées conséquemment à mort. Tarbua n'eut pas seulement à combattre pour sa foi; elle dut défendre encore sa chasteté. Comme elle était fort belle, les devins la regardaient avec des yeux de convoitise; et l'un d'entre eux lui assurait la vie en échange de sa virginité. Mais elle ne répondit à ses propos séduisants et trompeurs que par le plus éner-

gique refus et les paroles les plus méprisantes : tout langage déshonnête lui semblant insupportable. Elle souffrit, pleine de joie, un cruel martyre. On les attacha, elle et sa suivante, à deux poteaux, et l'on fit passer la reine entre les deux pour briser le sortilége. Sous le règne du même Sapor périrent encore une foule d'autres évêques, prêtres, diacres, moines, vierges consacrées au Seigneur, et des fidèles de toute condition. On croit que le nombre s'en éleva à seize mille. Tous combattirent généreusement pour la vérité; tous conquirent la palme glorieuse du triomphe.

C'est un vaste champ pour la pensée du pieux lecteur que celui-là. Il peut considérer à son aise la foi et la constance admirable de ces vaillants soldats, et la loyauté qu'ils témoignèrent jusqu'à la mort envers leur Créateur. De toutes les réflexions applicables à ce sujet, je n'en signalerai qu'une seule. Qu'auront à répondre au jour du jugement ces chrétiens qui vivent dans la négligence par rapport à leur âme, et sans souci des commandements de Dieu, lorsque le souverain Juge, leur demandant pourquoi ils ont refusé de gagner le ciel à un si bas prix, leur montrera l'armée de ces innombrables martyrs, qui, enfants et vieillards, hommes et faibles femmes, n'ont pas hésité à l'acheter par leur mort et par le déchirement de leurs membres ?

CHAPITRE XXVI.

Martyres de saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Evangéliste et évêque de Smyrne, d'après le récit qu'en fait Eusèbe dans le quatrième livre de son Histoire ecclésiastique.

Le glorieux martyre de Polycarpe a été raconté par les fidèles de la ville de Smyrne aux autres fidèles de la manière suivante : « L'Eglise de Dieu établie à Smyrne à toutes les Eglises catholiques qui ont été fondées sur la surface de la terre. Nous désirons voir se multiplier sur vous la miséricorde, la paix et la charité de Dieu le Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous vous écrivons, frères, pour vous parler des saints martyrs et en particulier du bienheureux Polycarpe, qui a mis, par sa constance, le

sceau à ses remarquables vertus. — Peu après ce salut on lit ces paroles :

Les ministres cruels de l'iniquité, pour effrayer le peuple, déchiraient à coups de fouets le corps des martyrs au point que l'on voyait les entrailles et les organes que la nature a cachés à nos yeux. D'autres fois, on les couchait la bouche contre terre, et l'on déchirait leur corps avec des coquilles pointues, des débris d'argile, et autres choses semblables. Après avoir épuisé sur eux toute sorte de tortures, on les abandonnait, afin que les bêtes féroces les dévorassent. Parmi ces martyrs se signala un jeune homme nommé Germanicus. Avec l'aide de la grâce divine, il surmonta victorieusement les répugnances de l'humaine faiblesse. Le gouverneur essayant de le convaincre en lui représentant sa jeunesse florissante, et en le suppliant d'avoir pitié de lui-même, Germanicus ne lui répondit qu'en provoquant une bête farouche qui était toute préparée, montrant ainsi combien il désirait sortir de cette misérable vie. La mort de ce courageux confesseur redoubla le mépris des chrétiens pour leur propre vie; et le peuple étonné de tant de vertu, s'écria d'une voix : A mort les impies! Cherchez Polycarpe! Ces clameurs excitèrent un tumulte considérable dans la ville. Polycarpe ayant appris que le peuple réclamait son sang à grands cris, n'en fut pas troublé. La sérénité de son visage n'en fut pas altérée, et sa physionomie, aussi bien que ses actes, continuèrent à refléter la même tranquillité. Il eût voulu demeurer dans la ville, comme un vaillant soldat. Mais il céda aux prières de ses amis, et il se retira à la campagne, dans une maison peu éloignée, avec un petit nombre de personnes. Toute son occupation, jour et nuit, était de prier pour toutes les églises du monde; car c'était sa coutume. Trois jours avant qu'il fût pris, il eut une vision dans la prière : il lui sembla que son chevet brûlait. Il se tourna vers ceux qui étaient avec lui et leur déclara qu'il sortirait de cette vie par le feu et pour la confession de la foi. Comme on continuait de le chercher, sur les instances de ses amis, il passa dans une autre maison de campagne. A peine avait-il quitté son premier asile que les soldats y arrivèrent. Ils y trouvèrent deux jeunes garçons; et ils frappèrent l'un d'entre eux

jusqu'à ce qu'il leur eût découvert la retraite du saint évêque. Ils y pénétrèrent sur le soir et trouvèrent Polycarpe couché dans une chambre haute. Il eût pu se retirer dans une autre maison; mais il ne le voulut pas et dit : La volonté de Dieu soit faite. Il vint au-devant des soldats et les accueillit avec un air joyeux et de gracieuses paroles : si bien qu'ils en furent profondément étonnés; et ils en étaient à se demander comment on pouvait ordonner de saisir un vieillard si digne et si vénérable. Polycarpe fit dresser la table et leur fit servir à boire et à manger autant qu'ils voulurent, les priant de lui accorder une heure pour prier librement. Il pria, et la grâce dont il était rempli se manifesta pendant sa prière d'une manière si sensible que tous les spectateurs étaient dans l'admiration, et que plusieurs se repentaient d'être venus prendre un si noble vieillard. Dans sa prière, comme dans un sacrifice, il recommandait à Dieu tous ceux qu'il avait connus, grands et petits, et toute l'Eglise catholique répandue dans le monde.

Le moment de partir étant venu, on le conduisit, monté sur un âne, à la ville, où il entra un jour de fête. L'Irénarque Hérode et son père Nicétas vinrent au-devant et le prirent dans leur char. Chemin faisant ils cherchaient à le séduire par de caressantes paroles : Quel mal, disaient-ils, peut-il y avoir à dire : Seigneur César; à sacrifier et à se sauver? Polycarpe ne répondit rien d'abord. Comme ils insistaient, il dit : Pourquoi abuser du temps? je ne ferai rien de ce que vous me conseillez. Irrités de cette réponse, ils le chassèrent du char avec tant d'ignominie et de précipitation qu'il tomba et se blessa à la jambe. Il ne s'en émut point; et, comme s'il n'eût rien souffert, il marcha gaiement vers l'amphithéâtre où on le conduisait. Quand il y arriva, la foule s'y précipita avec un vacarme épouvantable. Mais une voix se fit entendre du ciel, qui dit : Courage, Polycarpe, résiste courageusement! Bien des personnes présentes entendirent la voix; aucune ne vit celui qui avait parlé. Le peuple néanmoins se réjouissait de ce qu'on allait châtier Polycarpe. Le proconsul lui demanda s'il était Polycarpe : il répondit que oui. Le proconsul repartit : Considère ton âge, aie pitié de tes cheveux blancs; consens à

proclamer la divinité de César; blasphème et méprise ton Christ. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit Polycarpe, et il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrais-je dire des blasphèmes contre mon Roi, qui m'a sauvé et qui m'a conservé la vie jusqu'à ce jour? Le proconsul le pressant encore de jurer par la divinité de César : Vous voulez peut-être avoir l'honneur de me plier à votre volonté, et vous feignez de ne pas me connaître. Eh bien, je vous dirai librement qui je suis : Je suis chrétien. Si vous désirez connaître la doctrine des chrétiens, fixez-moi le jour où vous désirez m'entendre. Le proconsul lui dit : Persuade le peuple. Polycarpe repartit : Il me suffit de m'adresser à vous; car on nous apprend à rendre aux magistrats et aux puissances établies de Dieu, l'honneur convenable lorsqu'il n'est point en opposition avec la vertu. Mais pour ce peuple insensé, il ne mérite pas qu'on s'adresse à lui. Le proconsul ajouta : J'ai des bêtes, et tu seras leur proie, si tu ne changes de dessein. Le saint évêque répondit : Faites-les venir; je ne saurais changer de sentiment. C'est se tromper que de renoncer au bien commencé; mais ce serait pour vous une pénitence vraie et profitable d'abandonner le mal que vous faites et de vous convertir à la véritable justice. Le proconsul dit : Si tu méprises les bêtes féroces et si tu ne changes, je te ferai consumer par le feu. Polycarpe répondit : Vous me menacez d'un feu qui brûle pour un temps et qui s'éteint incontinent. Vous ne connaissez pas le feu à venir, dont les flammes éternelles dévoreront les méchants. Mais pourquoi hésiteriez-vous? Choisissez ce qui vous plaira.

En prononçant ces sages et courageuses paroles, Polycarpe puisait dans sa confiance en Dieu d'ineffables consolations : son visage, où respirait la joie, ses réponses fermes étonnaient même le proconsul. Néanmoins il ordonna à un héraut de publier à haute voix que Polycarpe avait confessé jusqu'à trois fois qu'il était chrétien. A cette proclamation du héraut le peuple indigné se mit à crier : C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux. C'est lui qui a appris à tant de gens à ne pas sacrifier aux dieux et à ne point les adorer. En même temps ils prièrent Philippe de lâcher un lion contre Polycarpe.

Philippe répondit que cela ne lui était pas permis. Ils changèrent alors de dessein, et demandèrent par leurs cris que le martyr fût brûlé vif. Ainsi devait s'accomplir la vision du chevet en flammes. Le peuple courut en foule prendre du sarment et du bois dans les boutiques et dans les bains, et en forma promptement un immense bûcher. Polycarpe ôte sa ceinture, se dépouille de tous ses habits et s'efforce d'ôter sa chaussure, ce qu'il n'avait pas accoutumé de faire; car l'usage existait parmi les fidèles et les personnes de piété d'ôter la chaussure les uns des autres, Polycarpe avait été en ceci, comme en tout le reste, l'objet d'une attention marquée. Comme on voulait le fixer avec des clous à un poteau, il leur dit: Laissez-moi ainsi; celui qui me donne la force de souffrir le feu, me donnera celle de rester immobile et ferme au milieu des flammes. Laissant donc les clous, ils se contentèrent de lui lier les mains derrière le dos. Dans cette attitude il ressemblait à un bélier choisi parmi tous les autres pour être offert à Dieu en holocauste. Quand la flamme jaillit, il fit à Dieu cette prière: Seigneur tout-puissant, Père de Jésus-Christ votre Fils béni et bien-aimé, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître; Dieu des anges, des puissances et de toutes les créatures; Maître particulier de tous les justes, quelle que soit leur race, qui vivent en votre présence; je vous rends grâces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure, où je dois prendre part aux souffrances de vos martyrs, à la passion de votre Fils, pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps par la grâce de votre Esprit saint. Que je sois admis aujourd'hui avec eux en votre présence, comme une victime d'une agréable odeur, ainsi que vous l'avez préparé, prédit et accompli, vous le vrai Dieu, incapable de mensonge. C'est pourquoi je vous loue de toutes choses, je vous bénis, je vous glorifie par le Pontife éternel et céleste Jésus-Christ votre cher Fils, avec qui gloire soit rendue à vous et au Saint-Esprit, maintenant et dans les siècles futurs. Ainsi soit-il.

Comme il achevait ces paroles, tandis que des hommes voués au feu éternel, avivaient l'ardeur des flammes, Dieu fit la faveur à plusieurs d'entre nous de jouir d'un miracle surprenant. Un

certain nombre sont encore vivants; car le Seigneur les a gardés pour qu'ils garantissent la vérité de ce prodige à ceux qui n'en ont pas été témoins. Le feu s'étendit autour du martyr comme une voûte, ou comme une voile de navire enflée par le vent. Au milieu apparaissait le corps du saint, pareil, non à de la chair brûlée, mais à de l'or resplendissant dans la fournaise. Il exhalait une odeur merveilleuse, telle que l'odeur de l'encens ou de quelque autre parfum précieux. Les persécuteurs voyant qu'il ne pouvait être consumé par le feu, ordonnèrent à l'un des bourreaux de le percer d'une lance. Celui-ci ayant accompli l'ordre, il jaillit du sang en si grande abondance que le feu en fut éteint. Toutes ces merveilles, si favorables à notre cause, frappèrent extraordinairement le peuple. Telle a été la fin de ce maître admirable et sans égal dans notre temps, de ce disciple des apôtres, du prophète et du pontife de l'église de Smyrne. De toutes ses prophéties, quelques-unes se sont déjà accomplies; d'autres recevront plus tard leur accomplissement.

Couvert de honte par la confession glorieuse et les vertus éclatantes du saint martyr, le perfide ennemi de la justice et des justes essaya au moins d'empêcher que ses reliques fussent remises entre les mains des chrétiens et reçussent les honneurs de la sépulture. A cette fin, il suggéra à Hérode, père de Nicétas, d'aller trouver le juge et de lui demander qu'il ne permît à aucun prix qu'on ensevelît les restes de Polycarpe, de crainte que les chrétiens ne l'adorassent à la place du crucifié. L'officier romain voyant l'empressement des infidèles, fit brûler le cadavre. Nous avons pu cependant recueillir quelques-uns de ses os, purifiés par la flamme et plus précieux pour nous que les pierreries; et nous les avons ensevelis avec toute la solennité convenable. Au lieu où se trouve son sépulcre nous célébrons chaque année, par la grâce de Dieu, de pieuses fêtes, et nous y tenons de nombreuses assemblées, surtout le jour de son martyre. Nous en faisons autant en l'honneur des saints martyrs qui ont souffert avant lui, afin que les cœurs des enfants soient par leur fermeté et leurs vertus dignes de leurs ancêtres. »

Outre le martyre de saint Polycarpe, la même lettre rapporte

celui de plusieurs autres chrétiens, entre autres de douze habitants de Philadelphie venus à Smyrne, de Métrodore, prêtre qui après avoir embrassé l'hérésie de Marcion était cependant revenu à la vraie foi, et qui périt par le feu. On y exalte surtout le courage de Posnius. Il résista avec la plus énergique constance à toutes les prières des juges. Il leur répondit avec une fermeté qui ne se démentit jamais, réfutant leurs erreurs et proclamant la véritable doctrine à leur propre tribunal. En même temps, il ranimait par ses exhortations le courage de ceux qui chancelaient devant les menaces du proconsul. Dans la prison, il inspirait la pensée du martyre à ceux des chrétiens qui venaient le visiter. Ce fut par les plus cruels tourments qu'il remporta la couronne du martyre. On le perça de clous, et on le mit au milieu des flammes. Il termina de la sorte le cours de cette misérable vie pour entrer dans le bonheur d'une vie sans fin.

CHAPITRE XXVII.

Considérations sur les triomphes et sur les victoires que l'on vient de rapporter.

Il sera utile maintenant de nous arrêter un peu à examiner ces victoires glorieuses que nous venons de raconter, pour mieux apprécier l'inébranlable certitude de notre foi, la vertu de la grâce divine, l'efficacité de la rédemption du Christ, à laquelle seule les martyrs ont été redevables du courage et de la force qui ont procuré leur triomphe; pour apprendre de plus à souffrir avec patience, à rougir de notre délicatesse et à reconnaître l'illusion profonde et dangereuse où nous vivons, puisque nous refusons d'acheter au prix de l'observation des commandements divins une gloire éternelle, que les martyrs ont achetée au prix des plus affreuses tortures.

C'est une sentence assez ordinaire chez les philosophes, que l'étonnement inspiré aux hommes par les principaux événements de l'ordre naturel, par les éclipses du soleil et de la lune, et autres faits semblables, les portèrent à en rechercher les causes, et con-

séquemment à fonder la science; la science consistant à déterminer les causes qui expliquent les effets.

Or, les faits que nous venons de raconter sont tellement surprenants, qu'il ne saurait y avoir d'homme assez insensible pour n'être pas frappé de stupeur en présence de si étranges souffrances. Quand donc a-t-on vu, depuis l'origine du monde, souffrir avec tant de courage, avec tant d'allégresse, avec cette attitude et cette liberté de langage qui redoublaient la férocité des juges, avec un désir si ardent de la mort qu'il portait à se présenter spontanément au supplice? Il y aurait lieu d'être moins étonné s'il s'agissait de gens barbares, sauvages et accoutumés à mépriser la mort. Mais la persécution contre le christianisme s'est produite chez toutes les nations et dans toutes les villes du monde, à Rome comme à Alexandrie, comme à Nicomédie et à Antioche. Ce ne sont pas non plus seulement des hommes robustes qui supportent l'effort de la persécution. Nous avons vu passer sous nos yeux des vieillards décrépits, des enfants de l'âge le plus tendre, des femmes sans nombre, des jeunes filles nobles et délicates, que ne décourageait pas la perspective d'être exposées sans voile aux regards d'un public éhonté; affront qu'elles redoutaient cependant plus que la mort.

Aristote dit que la plus terrible des choses terribles c'est la mort. Tous les êtres animés que Dieu a créés la fuient et en ont horreur. Plus encore que tous ces êtres, l'homme la craint et la redoute, parce que son corps est plus tendre, que son imagination est plus vive, qu'il sent plus profondément ce que la douleur a de repoussant, et qu'en perdant la vie il perd tous les biens qui y sont attachés. C'est pourquoi un homme qu'on aurait condamné à mort, s'agirait-il d'un supplice ordinaire, comme d'être décapité, braverait toutes les fatigues, tous les dangers; il sacrifierait tout, il entreprendrait les plus longs voyages, il sillonnerait en tous sens la terre et les mers; il abandonnerait sa maison, sa fortune, sa femme et ses enfants pour se dérober à ce sort; instruit et guidé en cela par sa propre nature.

Cependant il existe encore une chose sans comparaison plus terrible que la mort. Je veux parler des tourments inventés par

les persécuteurs pour dompter la résistance des saints martyrs. Ils ne visaient point à les faire mourir, mais à les faire souffrir ; ils ne cherchaient pas à leur infliger une seule mort, mais plusieurs ; ils ne voulaient pas torturer une seule partie du corps, mais toutes les parties en même temps. Quoique le corps soit tellement sensible qu'il suffit de bien peu de chose pour lui causer de la douleur, néanmoins les tyrans, excités, d'un côté, par le démon, qui résidait en leur cœur ; de l'autre, honteux et furieux d'être vaincus par des femmes, appliquaient toutes les ressources de leur esprit à découvrir de nouveaux raffinements de cruauté.

Cela étant, qu'on juge du spectacle merveilleux de ces femmes, de ces tendres vierges courant, sans y être appelées, au-devant des tortures, comme à un festin de noces, aspirant avec une noble rivalité à devenir la première victime du bourreau ! La vierge Euphémie se plaignait de ne venir, noble comme elle l'était, qu'après les autres dans l'ordre des martyrs. Quelle est donc cette race extraordinaire? Et les lois de la nature, et l'énergie de l'amour-propre, et la crainte naturelle de cette mort que toutes les créatures redoutent, que sont-elles devenues? Le corps de ces martyrs n'était-il pas de la même condition que le nôtre? Ne sentait-il pas, aussi bien que le nôtre, la douleur? Qu'aperceviez-vous donc, ô glorieux martyr, lorsque au milieu des tourments vous étiez plus fort que les tourments ; lorsque au milieu des cachots vous étiez plus libre que les auteurs de votre captivité ; lorsque vous étiez, quoique étendu à terre, plus ferme que ceux qui étaient debout ; garrotté, plus maître de vos mouvements que ceux qui vous garrottaient ; condamné, plus digne que vos juges ? Les blessures étaient pour vous des fleurs et des roses ; le sang qui arrosait votre corps, une pourpre royale ; le martyre, un sacrifice très-agréable que vous offriez à votre Créateur. Et vous, vierge délicate, qui vous a munie d'une telle fermeté que le fer n'ait rien pu sur vous, que votre foi soit demeurée intacte quand votre corps était en lambeaux, et votre vertu entière quand votre chair était consumée ? On a pu déchirer vos membres ; mais votre âme n'a pu : être entamée la nature tombait en défaillance ; mais la patience en vous restait inaltérable.

Les historiens ont beaucoup vanté le courage d'un soldat romain qui tint quelques instants son bras exposé aux ardeurs d'un brasier. Mais ce sont des millions d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition qui, chez les chrétiens, ont livré non pas un bras, mais leurs corps entiers aux flammes, leurs corps, dis-je, déjà déchirés avec des ongles de fer, et qu'on attachait à des broches, non quelques instants, mais jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir. Un fait aussi extraordinaire, inouï jusque-là dans le monde, suppose nécessairement une cause non moins extraordinaire. Comment un effet en dehors de toute loi, ne serait-il pas lié à une cause en dehors de toute loi? Comment un effet au-dessus de la nature ne serait-il pas lié à une cause au-dessus de la nature, puisque, d'après les philosophes, les causes sont toujours en parfaite proportion avec leurs effets? Mais n'est-ce pas une chose supérieure à toutes les lois naturelles que ce désir ardent et énergique de souffrir? Est-ce qu'une jeune enfant de treize ans, telle que sainte Eulalie, eût supporté des tourments si variés, si nouveaux, avec autant de force, autant de constance, et, chose encore plus remarquable, avec autant de joie et de bonheur, si elle n'eût été assistée d'un secours spécial de l'Esprit saint? Est-ce qu'une mère eût pu assister, comme Félicité et Symphorose, à l'égorgement de ses sept enfants, les encourager et les exhorter elle-même à souffrir, puis endurer à son tour les mêmes épreuves, après avoir contemplé de ses yeux un si horrible spectacle? De quelle foi étaient donc animées ces saintes femmes? De quelle lumière étaient-elles éclairées? Où était cet amour des mères pour leurs enfants et surtout, pour des enfants comme ceux-là? Le patriarche Abraham n'hésita pas à préparer le sacrifice du seul fils qu'il avait : et Dieu prisa si haut sa piété et son obéissance que, pour le récompenser, il lui promit une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel. S'il y eut tant de mérite de la part de ce saint patriarche à offrir à Dieu son fils unique; quel sera le mérite d'une mère qui offre à Dieu ses sept enfants et qui consent à les voir mis en pièces devant ses yeux par amour pour lui? Si le patriarche eut tant à faire pour surmonter l'amour qu'il portait à son fils unique; que ne dut pas faire une mère dont

l'amour embrassait ses sept enfants? car chacun occupait dans son cœur une place particulière. On admire la mère des Machabées soutenant le courage de ses sept fils devant leur persécuteur. Ces deux femmes du Nouveau-Testament, pour la même action, n'auront-elles pas un droit égal à la même admiration ? S'il est évident que celle-là ne put se résoudre à boire ce calice d'amertume qu'avec la faveur de la grâce divine ; la même conséquence est rigoureusement applicable à celles-ci.

Sénèque regarde comme chose incontestable que personne ne saurait être véritablement vertueux sans une spéciale assistance de la Divinité : « Il n'y a point d'âme vraiment bonne sans Dieu, » dit-il formellement. Cicéron avait dit avant lui que jamais homme ne s'était distingué par ses hauts faits, sans une inspiration et un secours du ciel. Quelles vertus, quels hauts faits trouvera-t-on dans le monde de comparables à la foi, à la persévérance, à la magnanimité admirables de ces mères et de ces vierges? Si, d'après le témoignage de ces grands philosophes, les vertus et les faits remarquables des grands hommes supposent toujours une certaine intervention de la Divinité ; de quelle manière de faibles femmes seraient-elles venues à bout d'accomplir des choses incontestablement plus remarquables? Il est certain, en effet, que tous les prodiges de vertu rapportés par les historiens profanes, s'évanouissent devant ceux dont nous parlons. Quel aurait été le langage, quels auraient été les sentiments des deux philosophes latins, s'ils avaient eu à traiter la présente matière ? Dans quel style, par quelles images, avec quelle profondeur et quelle perspicacité, par quels exemples et par quels rapprochements n'auraient-ils pas exalté et célébré tant de merveilleuses vertus ? Sénèque dépense plusieurs pages à s'extasier devant une réponse du philosophe Stilpon. La patrie de ce dernier ayant été renversée de fond en comble, Demétrius lui demande s'il avait éprouvé quelque perte dans le sac de la ville : il répondit qu'il n'avait rien perdu, parce qu'il portait tous ses biens avec lui ; faisant en ces termes allusion aux biens de la sagesse, dont il ne pouvait être dépouillé. Supposez que le même écrivain ait à raconter et à louer la constance de nos vierges chrétiennes au milieu des tourments, qu'elles

enduraient plutôt que de violer la foi due à leur véritable Seigneur et maître. Si, au commencement, je disais que j'abordais en tremblant ce sujet, c'est que je voyais combien il était au-dessus de la rudesse de mes paroles. Il n'appartient pas, comme l'observe saint Jérôme, à des esprits de peu de ressources de traiter les matières importantes. Quand ils ont la témérité de s'en charger, ils tombent au milieu du chemin écrasés sous le faix. Plus le sujet qu'on se propose de traiter a de noblesse, plus il y a de péril pour celui qui n'est pas capable de le traiter avec le talent convenable.

Ce qui est encore plus étonnant, et qui fait mieux ressortir la puissance de la grâce, c'est que l'on retrouve les mêmes vertus et la même constance dans une classe regardée comme l'une des plus dévergondées et des moins retenues qu'il y ait au monde. Nous savons qu'une foule de gens de guerre ont, en diverses contrées, souffert pour la foi. Naguère nous rappelions les quarante qui furent condamnés à périr par le froid. Ils étaient en petit nombre, il est vrai; mais, dans une autre circonstance, c'est une légion entière qu'on massacre par les ordres de Maximien. Or, la légion contenait six mille six cent soixante-six soldats. Afin de ne pas trop affaiblir son armée, le tyran avait d'abord ordonné de décimer seulement la légion, dans l'espoir d'intimider les autres. Il le fit à deux reprises; mais, parmi ces glorieux soldats du Christ, c'était à qui recevrait le premier la couronne du martyre. Ce moyen n'ébranlant en rien la ferme résolution des survivants, l'empereur les fit tous mettre à mort par son armée. Qui pourrait s'empêcher d'être émerveillé et de louer Dieu, à un tel spectacle? C'est la gloire du Christ, la gloire de la grâce de son Evangile, d'avoir changé des pierres en autant d'enfants d'Abraham, d'avoir changé des soldats en autant de martyrs et de saints; car ils n'auraient pas souffert de la sorte s'ils n'avaient point été des saints; et ils aimaient assurément Dieu plus que leur propre vie, puisqu'ils n'hésitèrent pas à la sacrifier à son service. Au milieu des gentils, des idolâtres, des hommes corrompus, en la compagnie desquels ils vivaient, ils surent conserver non-seulement la pureté de la foi, mais encore la pureté de la vie et le feu de la cha-

rité. Oh! qu'il avait raison l'Apôtre de dire qu'il ne rougissait pas de prêcher l'Evangile! *Rom.* I. C'était bien dans la prédication de l'Evangile que Dieu avait déposé la vertu et la puissance propres à opérer le salut des croyants.

Ce n'est pas tout encore. Une autre fois, sous l'empereur Adrien, non plus une légion, mais dix mille soldats furent condamnés à souffrir le genre de mort qu'avait souffert leur Rédempteur. Tous, en un seul jour, reçurent la couronne du martyre. Quel beau spectacle, de voir entrer, ce jour-là, ces dix mille soldats du Christ, les mains chargées de palmes triomphales, le corps orné des insignes et des stigmates de leur Sauveur, dans la cité céleste! Quelle réception magnifique! Avec quels cantiques, avec quels chants de louange, avec quels embrassements les saints leur souhaitèrent la bienvenue, les introduisirent dans leur glorieuse compagnie, et les présentèrent devant le trône de ce Maître, pour lequel ils avaient si vaillamment combattu! Si l'arrivée d'un général, vainqueur d'une ville remarquable ou de quelque province, était pour Rome une fête des plus pompeuses, à ce point qu'on abattait des pans de muraille pour recevoir le vainqueur qui entrait, monté sur un char de triomphe, entouré d'une foule nombreuse; quelle fête il dut y avoir dans le ciel, lorsque dix mille triomphateurs, et non un seul, dix mille vainqueurs du monde et de l'enfer réunis, et non d'une cité ou d'une province, y firent leur entrée solennelle! On peut bien énoncer un tel fait; mais comment le développer dignement?

Voici encore un fait plus étonnant : je l'emprunte à l'auteur du Théâtre de toutes les cités du monde. Cet écrivain affirme que dans Lyon seulement, ville des Gaules, il y eut dix-neuf mille martyrs. Le sang y fut répandu en si grande abondance que les eaux de l'Arar en furent complètement rougies; ce qui fit changer son nom en celui de Saône, nom qui rappelle le sang précieux versé en cette occasion. Telle était la fureur que le dragon infernal attisait dans le cœur des empereurs pour effacer de la terre le nom du Christ. Tels étaient aussi le courage et l'assurance des généreux confesseurs de la foi.

Reprenant maintenant le sujet principal de ce chapitre, nous

dirons, pour tirer la conclusion naturelle du tableau précédent, que l'un des témoignages les plus frappants rendus à notre foi, consiste dans le sacrifice que cette multitude innombrable de personnes de tout âge et de toute condition ont fait de leur vie pour en soutenir la vérité. Plus les tourments qu'elles ont endurés pour cette cause ont été atroces et cruels, plus leur témoignage a d'autorité et de valeur, mieux on comprend qu'il eût été impossible à l'humaine nature de braver tant de tortures amoncelées les unes sur les autres, si elle n'avait été revêtue de ces armes dont nous avons parlé au commencement, de la foi, de l'espérance et de la charité, et si elle n'avait été favorisée d'un secours particulier du Seigneur. Or, si Dieu les a soutenus dans la confession de cette vérité, il s'ensuit que Dieu la proclame par son assistance comme les martyrs la proclamaient par leur sang.

Signalons à ce propos deux autres conséquences intéressantes à connaître. La première, déjà indiquée, est que l'Evangile a dû être prêché et que le royaume du Christ s'est étendu chez toutes les nations du monde, comme l'avaient annoncé les prophètes; puisqu'il y a eu partout de si nombreux martyrs. La seconde est que l'avènement du Sauveur devait réformer entièrement la vie des hommes, changer les mœurs barbares et grossières, telles que les mœurs de tous les idolâtres, en des mœurs pures et saintes. C'est ce qui résulta et de la sainteté de ces milliers de moines qui florissaient et brillaient par leurs vertus dans les premiers siècles du christianisme, et aussi de la fermeté des martyrs. Je le répète encore une fois, il était de toute impossibilité qu'ils ne fussent renversés par de si furieuses tempêtes s'ils n'eussent été fermement établis sur le roc de l'amour et de la crainte de Dieu. Nous en avons une preuve dans un fait déplorable dont nous sommes témoins tous les jours, dans l'apostasie d'un grand nombre de chrétiens esclaves chez les Maures, et cela, non par crainte des tourments pareils à ceux qu'enduraient les martyrs, mais uniquement pour adoucir les horreurs de leur captivité et mener une vie un peu moins dure. De même que la faiblesse de ces malheureux nous fait juger de la faiblesse et du peu de solidité de leur vertu; de même nous pouvons juger de la haute

vertu des martyrs, par la force et la magnanimité qu'ils déployèrent au milieu des assauts si rudes et si nombreux de l'ennemi, sans se laisser jamais vaincre.

CHAPITRE XXVIII.

De la fin désastreuse des empereurs qui persécutèrent le christianisme; de la prospérité et de la bonne fortune dont jouirent les princes qui le favorisèrent.

Un fait qui ne laisse pas que d'être un témoignage frappant en faveur de la vérité de notre foi, c'est la fin désastreuse de la plupart des princes qui persécutèrent le christianisme; tandis que les princes qui le favorisèrent et l'embrassèrent eurent un règne et un empire florissants. Je dis, la plupart des princes, et non tous. Telle est, observe saint Augustin, la conduite de la Providence dans le gouvernement du monde que, sans aller jusqu'à châtier ici-bas tous les méchants, elle en châtie pourtant un certain nombre. Si elle les châtiait tous, les hommes pourraient croire que tout est puni en cette vie, et qu'il ne reste plus rien à expier dans une autre vie. Si elle n'en châtiait aucun, on pourrait croire que la Providence se soucie fort peu des choses humaines. En conséquence, la sagesse divine, qui a toujours en vue le bien de ses créatures, exerce en certains cas des châtiments rigoureux afin de rappeler aux humains l'existence d'une Providence. Elle le fait surtout quand les crimes, par leur énormité, élèvent en quelque façon leur voix vers Dieu et lui demandent vengeance. Mais elle laisse aussi d'autres crimes à punir, pour nous faire entendre que l'expiation complète aura lieu en l'autre vie, et que tout n'est pas fini avec la vie présente. L'exemple de quelques empereurs persécuteurs de l'Eglise, et qui néanmoins ne furent pas traités selon leurs crimes en est une preuve.

Mais une telle iniquité était trop criante pour que la justice divine permît que tous les persécuteurs restassent impunis en cette vie. En quoi brille merveilleusement la providence de Dieu, qui se servait de ces tyrans comme d'autant d'instruments pour cimenter les fondements de la foi de son Eglise par le sang des

martyrs, et pour orner le ciel de la présence de leurs glorieuses phalanges. S'il n'y avait pas eu de tyrans, il n'y aurait pas eu non plus de martyrs. S'il n'y avait pas eu de Dèce, il n'y aurait pas eu de Laurent; s'il n'y avait pas eu de Dacien, il n'y aurait pas eu de Vincent; s'il n'y avait pas eu d'Hérode, il n'y aurait pas eu de saints Innocents. Après être arrivé par leur intervention à ses fins, le Seigneur les châtiait comme ils l'avaient mérité. Ainsi en agit-il envers Nabuchodonosor. Il s'en était servi, nous apprend Isaïe, comme d'une verge pour flageller son peuple. *Isai.* x. Son but atteint, il jeta la verge au feu; il détruisit et ruina l'empire du monarque assyrien. C'est la même conduite qu'il suivit vis-à-vis des persécuteurs. Les uns furent la proie des démons; d'autres se percèrent de leurs propres armes; d'autres furent mis en pièces par les bêtes farouches; d'autres moururent en se dévorant les mains; d'autres se noyèrent dans des fleuves. Nous lisons dans les actes du martyre de sainte Euphémie, vierge d'une noble famille, que le juge pervers ayant essayé de lui faire violence dans la prison, fut soudain possédé du démon. Le bourreau qui lui trancha la tête fut mis à mort par un lion. La nuit suivante, le juge qui avait prononcé sa sentence se tua en se dévorant lui-même avec rage. Ce qui détermina beaucoup d'infidèles, tant juifs que gentils, à se convertir à la foi chrétienne.

En général, presque tous les rois et empereurs qui persécutèrent les martyrs périrent d'une manière déplorable. Le premier Hérode, celui qui pour s'assurer de la mort de l'enfant Jésus fit égorger les saints Innocents, termina sa vie par une maladie et une mort des plus horribles. Les yeux lui étaient sortis, dans un bain, de leur orbite; désespérant de ses jours, il se plongea, dit Josèphe, un poignard dans la poitrine, après avoir donné l'ordre d'immoler son troisième fils, comme il avait fait immoler déjà les deux autres. *Joseph. Antiq. Judaic.* XVII, 9. Le second Hérode, qui avait décapité saint Jacques et emprisonné saint Pierre, fut frappé par un ange et mourut rongé par les vers. C'est ce que nous apprennent Josèphe et saint Luc. *Joseph. Ibid.* XIX, 7. Néron, qui fut le troisième persécuteur de l'Eglise et qui mit à mort saint Pierre et saint Paul, voyant qu'il ne pouvait éviter de tomber

entre les mains des conjurés qui le cherchaient pour le mettre à mort, leur épargna cette peine et se tua lui-même. Domitien, qui exila saint Jean à Pathmos, périt de la main des siens. Valérien, qui persécuta cruellement aussi les chrétiens, ayant été vaincu par le roi de Perse eut les yeux crevés ; il servait de marchepied à son vainqueur lorsqu'il voulait monter à cheval. Aurélien fut assassiné. Dèce, qui martyrisa saint Laurent, périt de mort violente avec ses enfants. Dioclétien, aussi insensé que cruel, s'était fait adorer comme Dieu ; mais il en vint à cette extrémité d'abandonner forcément la couronne et le sceptre et de vivre comme un simple particulier. Maximien son associé à l'empire dut subir les mêmes conditions. Encore même ne lui fut-il pas permis de vivre en paix de la sorte. Son fils Maxence qui voulait usurper l'empire, le chassa de Rome. Il fut obligé d'en sortir en fugitif, et de se réfugier auprès de Constantin qui était son gendre. Quoiqu'il en eût été accueilli généreusement, il cherchait à le trahir ; mais, ses desseins ayant été connus, il fut puni de mort et il couronna son existence par l'infamie et la honte. On fit disparaître ses statues et ses médailles des lieux où elles étaient ; les édifices publics qui portaient son nom en reçurent un nouveau.

C'est aussi un véritable miracle et une disposition providentielle qui amenèrent la mort de Maxence son fils, qui avait hérité de sa cruauté et de ses vices. Il avait disposé un pont sur le Tibre, de manière à ce que Constantin, en l'attaquant, fût précipité avec son armée dans le fleuve. Comme s'il eût perdu le sens, il ne se souvint plus de ce qu'il avait fait, poussa son cheval sur le pont, tomba dans les flots et s'y noya.

Maximin, autre persécuteur cruel de l'Eglise, fut vaincu en bataille rangée par Constantin, et ne s'échappa que par une honteuse fuite. Indigné contre les augures qui lui avaient promis la victoire, il ordonna qu'on les punît tous de mort. Outre cette défaite, Dieu le frappa d'une terrible maladie : ses entrailles s'enflèrent et se pourrirent ; il se forma dans l'intérieur de la poitrine une plaie qui gagnait insensiblement du terrain, sans compter une foule d'autres qui couvraient son corps et qui fourmillaient de vermine. L'odeur qui s'exhalait de sa couche était si infecte

que personne, pas même les chirurgiens, ne pouvaient en approcher. Voyant ses médecins impuissants à le soulager, et l'éviter à cause de cette infection insupportable, il en fit massacrer plusieurs. Un d'entre eux vint le trouver, plutôt dans l'intention d'être puni de mort que dans celle de le guérir, et lui tint ce langage : Prince, vous vous trompez en supposant les hommes capables de renverser les desseins de Dieu. Le mal qui vous dévore ne venant pas de l'homme, l'homme ne saurait le guérir. Souvenez-vous des maux que vous avez faits aux serviteurs de Dieu, et de la cruauté dont vous avez usé envers ses adorateurs ; alors vous saurez de qui vous devez attendre votre guérison. Vous pouvez bien ordonner de me mettre à mort, comme vous l'avez ordonné pour d'autres : ce qui n'est pas moins certain, c'est que les médecins ne vous guériront pas. A ces paroles Maximien commença à comprendre qu'il était homme ; rappelant ses crimes dans sa mémoire, il reconnut le mal qu'il avait fait. Il fut privé de l'usage de ses yeux ; et il sentit mieux encore l'ignominie de ses actions. Enfin, une mort douloureuse termina sa détestable vie.

Licinius qui gouvernait l'Orient à l'époque de Constantin, persécuta l'Eglise aussi cruellement que ses prédécesseurs. Ayant déclaré la guerre à Constantin, il périt dans une bataille. Depuis vint Julien l'Apostat, qui suscita aux chrétiens un genre nouveau mais bien cruel également de persécution. Après une vie et un règne des plus courts, il fut tué dans une guerre contre les Perses, et il laissa son armée exposée aux plus graves dangers, sans que les dieux, les augures et les magiciens en qui il avait mis toute sa confiance lui fussent d'aucune utilité. L'arien Valens, persécuteur acharné des catholiques ayant été défait par les Goths dans une bataille, fut brûlé vif dans une chaumière où il s'était réfugié ; fin digne de ses œuvres. Telle a été la mort désastreuse de ces princes qui prirent les armes contre la religion chrétienne ; ce qui ne constitue pas l'un des arguments les plus faibles en faveur de sa vérité et de sa sainteté.

A l'appui de la même thèse se présente la prospérité des princes dévoués au christianisme. L'un des plus remarquables est Cons-

tantin. A voir la piété de cet empereur envers le Christ et les faveurs dont le Christ le combla, on dirait d'une rivalité véritable : le premier cherchant à honorer le Sauveur toujours davantage ; le second, lui accordant sans cesse de nouveaux bienfaits. En effet, tout réussit à souhait à Constantin. Il vainquit en diverses rencontres trois empereurs qui voulaient le dépouiller de la puissance ; ce furent Maximien, Licinius et Maxence. De plus, il vainquit dans leurs propres pays les Goths et les Sarmates, et soumit les nations barbares jusque-là ennemies de Rome. Il n'eut pas besoin de faire la guerre pour soumettre quelques-unes d'entre elles. Plus il s'abaissait devant Dieu, plus son empire prenait d'extension et de puissance. Que dire des deux Théodose, le premier, remarquable par sa foi et sa pureté ; le second plus religieux encore ? L'un et l'autre remportèrent des victoires miraculeuses sur les usurpateurs qui prétendaient leur ravir l'empire. *Histor. tripart.* On peut ranger sur la même ligne Héraclius. Lorsqu'il arriva au pouvoir, Chosroës, roi de Perse, avait réduit l'empire à une telle extrémité qu'il fut obligé de lui demander la paix. Ce monarque enflé par ses précédents succès la lui refusa. Dans cette conjoncture désastreuse, et en si grand danger de perdre l'empire avec la vie, le pieux empereur eut recours au plus assuré de tous les refuges, à Dieu lui-même. Après s'être efforcé de mériter sa protection par des jeûnes et des prières ferventes, il n'hésita pas à marcher revêtu de ses armes à l'ennemi. Trois fois il en vint aux mains avec lui ; trois fois il fut victorieux. Irrité par ces défaites, le roi barbare se retira au delà du Tigre, et associa son plus jeune fils à sa puissance. Irrité de cette préférence, son fils aîné les massacra tous deux : le Seigneur le permit ainsi pour venger le sang des milliers de chrétiens que Chosroës avait versé en terre sainte. Héraclius donna au fils de Chosroës le royaume de Perse et la paix que son père avait refusée, à la charge de restituer à l'empire les provinces qui en avaient été détachées par les conquêtes du tyran massacré. Voilà un exemple évident de la prospérité d'un prince chrétien, et du sort désastreux d'un prince qui avait persécuté le Christ et répandu le sang de ses serviteurs. Quoi de plus triste que de perdre la vie de la main de celui à qui

on l'avait donnée ? Mais il était juste que le fils se révoltât contre le père, lorsque le père s'était lui-même révolté contre son Créateur.

Ces réflexions serviront à faire ressortir la vérité de cette parole du Seigneur : « Quiconque m'honorera, je l'honorerai. Ceux qui me mépriseront seront eux-mêmes méprisés et confondus. » I *Reg.* II. Disons donc en terminant que l'on peut joindre aux autres témoignages en faveur de la foi ce témoignage-ci : à savoir, la prospérité et le bonheur des princes qui l'honorèrent, et la carrière pleine de désastres de ceux qui la persécutèrent ; car il entre souvent dans la conduite de la Providence d'employer les maux dont elle afflige les impies, et les bienfaits dont elle comble les justes, pour montrer où est la vérité.

CHAPITRE XXIX.

Quinzième excellence de la religion chrétienne. Des miracles nombreux et frappants qui l'ont confirmée.

Il existe un autre témoignage plus fort encore que celui des saints docteurs et des martyrs, c'est le témoignage des miracles. La Providence divine, qui dispose toutes choses avec suavité et qui les ordonne avec nombre, poids et mesure, ne pouvait obliger les hommes à croire des choses supérieures à la raison et aux lois naturelles, sans des motifs proportionnés et efficaces. Les choses surnaturelles ne peuvent être prouvées que par des moyens surnaturels. Ces moyens sont les miracles et les prophéties, dont nous allons parler maintenant. Les miracles sont des œuvres dont Dieu seul est l'auteur. Dieu ayant assujetti les créatures aux lois qui les régissent, nul si ce n'est lui ne peut suspendre le cours de ces lois. Or, voilà en quoi consiste le miracle. Faire que le feu ne brûle pas, comme il arriva pour les trois enfants dans la fournaise de Babylone ; faire que l'eau ne suive pas la pente naturelle de son cours, comme il arriva lorsque le Jourdain remonta vers sa source, pour laisser un passage au peuple d'Israël, sont autant de miracles.

Telle est en faveur d'un enseignement la force probante des mi-

racles qu'ils sont en cela supérieurs à une démonstration mathématique. Opérer un miracle en conformation de la doctrine que l'on annonce, équivaut au témoignage même de Dieu, puisque Dieu seul peut, soit par lui-même, soit par ses saints, accomplir des miracles. Or, le témoignage de Dieu même, laisse loin derrière lui toutes les autres preuves et tous les autres témoignages. Aussi le miracle a-t-il été en beaucoup de cas un principe de foi et de connaissance de Dieu. L'Ancien comme le N. T. nous en fournissent un grand nombre d'exemples. Nous lisons au livre des Rois que Naaman, général du roi de Syrie, en même temps qu'il fut guéri soudain par Elisée de la lèpre, fut guéri d'un mal encore plus dangereux, de la lèpre de l'infidélité. IV *Reg.* v. Convaincu par cet éclatant miracle, il confessa que le Dieu d'Israël était le seul vrai Dieu, et qu'il n'adorerait désormais que lui seul. Nabuchodonosor, roi de Babylone, quand il eut vu que les enfants jetés par son ordre dans la fournaise n'avaient souffert ni en leur corps, ni en leur vêtement, éclairé par ce prodige, non-seulement reconnut dans le Dieu d'Israël le Dieu véritable, mais de plus publia un édit applicable à tout son empire, en vertu duquel quiconque blasphémerait contre ce Dieu serait puni de mort, et sa maison renversée. Daniel lui ayant rappelé aussi et expliqué le songe qu'il avait oublié, il proclama la même vérité en ces termes : Oui vraiment, votre Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs. *Dan.* II. Pareille chose arriva chez Darius qui avait remplacé sur le trône Nabuchodonosor. Des hommes pervers et jaloux l'avaient poussé à jeter Daniel dans la fosse aux lions. Le prophète y étant resté une partie du jour et de la nuit sans avoir éprouvé aucun mal, Darius reconnut si bien la toute-puissance du vrai Dieu, qu'il envoya dans tout l'empire un édit conçu de la manière suivante : « La paix soit avec vous, etc. Il est par moi ordonné que tous les sujets de mon royaume tremblent devant le Dieu de Daniel et lui obéissent. Il est le Dieu éternel et vivant dans tous les siècles. Son empire est au-dessus de toute décadence, et sa puissance au-dessus de toute durée. Il sauve et délivre les siens ; et il accomplit des merveilles au ciel et sur la terre. »

Ces exemples sont tirés de l'Ancien Testament. Dans le Nou-

veau, se présente l'exemple des Juifs qui crurent en Jésus-Christ quand ils le virent rappeler à la vie Lazare déjà mort depuis quatre jours. *Joan.* XII. Nicodème crut également, à la vue des miracles du Sauveur, et confessa qu'il était le Maître descendu du ciel. L'officier de la Galilée crut aussi quand il vit que son enfant avait été guéri à la même heure où Jésus lui avait dit : « Allez, votre fils est vivant. » *Joan.* IV, 50. Par où l'on peut juger de l'efficacité des miracles comme preuves de la foi. Si l'on ne croit pas, ils provoquent à croire : si l'on croit déjà, ils confirment dans cette créance; ce qui est un grand bien. Aussi les savants font-ils grand cas d'un miracle réel. J'ai ouï dire à l'un de ces hommes que, pour être témoin d'un miracle incontestable, il irait volontiers jusqu'à Jérusalem. Or j'espère, avec la grâce de Dieu, mettre ici sous les yeux du lecteur, avec de moindres fatigues, non pas un seul, mais une foule de miracles non moins incontestables que s'ils s'accomplissaient en notre présence.

Et ne croyez pas que, la vérité objet de ce témoignage surpassant toute raison et tout entendement humain, elle ne mérite pas notre créance. L'autorité infaillible du témoin qui l'affirme, de Dieu même, auteur du miracle, nous oblige à y croire. C'est à cette autorité qu'obéissaient les mages quand ils adorèrent le Sauveur. Venus du fond de l'Orient pour honorer le nouveau roi des Juifs, quoiqu'ils n'aperçussent dans le lieu où il était ni appareil, ni domestique, ni aucun autre signe de la dignité royale, et qu'ils y trouvassent toutes choses dans la bassesse et la pauvreté; néanmoins ils se prosternèrent pour adorer avec un profond respect cet enfant enveloppé de langes, et ils lui offrirent leurs présents. Comment des hommes si sages avaient-ils pu se résoudre à croire un mystère si opposé à la raison et à la prudence humaine? Evidemment parce qu'ils avaient un témoignage plus élevé, celui de l'étoile qui les conduisait. Ils comprirent que cet astre accomplissait les ordres de son Dieu, et en attestait la présence.

Avant que de raconter avec détail aucun miracle, j'avertirai le lecteur que, si ces faits prodigieux sont par eux-mêmes des arguments suffisants pour convaincre l'intelligence et l'obliger à

croire, cependant la foi n'est possible qu'avec le concours du Seigneur et son assistance. La foi, comme le dit l'Apôtre, étant un don de Dieu, *Philipp.* I, il est nécessaire que Dieu agisse sur notre esprit, qu'il l'enchaîne et le soumette aux vérités qu'il embrasse. Voilà pourquoi bien des Juifs n'ont pas cru, encore qu'ils aient été témoins des miracles opérés par Jésus et par ses apôtres. Aveuglés par leur malice, ils n'avaient pas les dispositions convenables pour être sensibles à l'action divine. Par conséquent, en parcourant les miracles qui vont être racontés, au lieu d'obéir à la curiosité, pénétrons-nous d'humilité et de dévotion, afin de mériter que Notre-Seigneur augmente par ce moyen cet inestimable trésor de la foi que nous avons reçu.

Observons encore qu'il y a deux sortes de foi : l'une infuse, celle dont nous parlons, que l'Esprit saint communique à nos âmes; l'autre humaine, laquelle résulte de l'autorité que nous reconnaissons soit aux raisons, soit aux personnes. Dans la foi infuse, comme dans la charité, il n'y a point la mesure que l'on signale dans les vertus morales. De même qu'il n'y a pas de termes ni de limites à assigner à la charité, on ne saurait non plus en assigner à la foi : plus nous aimerons, plus nous croirons, plus notre foi et notre charité seront parfaites. Dans la foi humaine, au contraire, comme dans toutes les vertus morales, il y a une mesure qui consiste à se tenir également éloigné de deux défauts extrêmes. Comme la perfection de la libéralité exclut en même temps la prodigalité et la parcimonie, ainsi la perfection de la foi humaine se trouve à distance égale de la crédulité et de l'incrédulité. C'est à la prudence, que saint Bernard appelle l'abbesse des vertus, parce qu'elle fixe à chacune d'elles ses limites respectives, qu'il appartient de marquer la mesure de la foi humaine. Il y a quelque chose de vicieux dans ces deux tendances contraires, la crédulité et l'incrédulité. C'est un défaut de caractère, c'est légèreté de cœur de croire à tout venant, comme de ne pas croire lorsque la chose qu'on nous rapporte, examinée d'après les règles de la sagesse, mérite notre créance. Celui de ces deux défauts que la sainte Ecriture blâme le plus énergiquement, est l'incrédulité. Le Sauveur, ce modèle sans tache de mansuétude, le flagellait en

ces termes : « O génération incrédule et perverse, jusques à quand serai-je avec vous ; jusques à quand aurai-je à vous souffrir ? » *Matth.* xvii, 16. Dans saint Marc, il reprend l'incrédulité des disciples qui n'avaient point écouté les témoins de sa résurrection. Saint Paul, écrivant aux Hébreux, leur recommande de prendre bien garde d'extirper de leur cœur toute racine d'incrédulité ; car le Seigneur avait juré que les Israélites incrédules n'entreraient pas dans la terre promise, et ils moururent tous dans le désert. *Hebr.* iii ; *Joan.* v. Jésus-Christ permit que saint Thomas apôtre tombât dans ce défaut afin de confirmer notre propre foi. Tous ses compagnons lui certifiant qu'ils avaient vu de leurs propres yeux le Sauveur ressuscité, il était naturel qu'il ajoutât foi à leur parole, d'autant plus qu'il avait vu peu de jours auparavant Jésus rappeler Lazare à a vie.

Quant à la raison pour laquelle ce vice est si fortement blâmé, je pense la trouver dans la malice abondante qu'il suppose. C'est une opinion peu bienveillante que de regarder tous les hommes comme des menteurs et comme des inventeurs de miracles. La conséquence de cet esprit de défiance est de ne pas croire à des choses qui confirment notre foi. De même que l'on croit sans peine les bonnes actions que l'on raconte d'un homme généralement connu par ses vertus ; de même le chrétien, lorsqu'il est fermement établi dans la foi de nos mystères, et des miracles sur lesquels notre religion repose, n'éprouve aucune répugnance à croire en des miracles semblables à ceux dont il est déjà persuadé. Si donc nous désirons nous préserver de toute illusion, suivons les jugements de la prudence, et gardons-nous de croire trop à la légère, aussi bien que d'embrasser un système d'incrédulité inexorable, ce qui serait fuir un défaut pour tomber dans un pire, fuir Charybde pour tomber en Scylla. Ces deux écueils évités, ne refusons pas notre foi aux vérités qui reposent sur des raisons et des bases solides. On pourra être trompé quelquefois ; mais ce n'est pas se tromper que de croire en des choses entourées de preuves suffisantes. Ces avis serviront à déterminer la créance que méritent les miracles dont nous allons exposer le récit.

I.

De quelques miracles remarquables.

Prêtons donc l'oreille au témoignage que les miracles rendent en faveur de notre foi. Comme ils sont plus nombreux que les étoiles du ciel, à en juger par ceux que racontent les vies des saints, il nous suffira d'en citer seulement quelques-uns. Mais ceux que nous choisirons offriront tant de garanties de certitude, que nul homme intelligent et raisonnable, fût-il infidèle, ne pourra les révoquer en doute.

Le premier que je rapporterai, et l'un des plus remarquables en même temps, est l'éclipse qui survint, tandis que le Sauveur était sur la croix, et qui dura plus de trois heures. Cette éclipse est signalée par les saints évangélistes, et en particulier par saint Matthieu. Dans son évangile composé en langue hébraïque peu d'années après la passion du Sauveur, il dit que cette éclipse fut universelle et se fit sentir à toute la terre. Sur ce je raisonne ainsi : Cet écrivain sacré et les autres qui rapportent le même fait, ont composé leurs ouvrages pour qu'ils servissent de fondement et de lumière à notre foi, et qu'ils fissent connaître au monde les merveilles opérées par le Christ Notre-Seigneur. Cela étant, ils n'auraient jamais assurément allégué des faits ouvertement faux et dont le monde entier eût facilement pu constater la fausseté ; car ils eussent par là mis leur doctrine en discrédit, et ils eussent renversé ce qu'ils voulaient édifier. Si donc cette éclipse n'eût pas été réelle, comment les évangélistes l'auraient-ils racontée? Tout le monde les eût tournés en dérision, et il y aurait eu contre eux autant de témoins qu'il y avait d'habitants dans le monde. Chacun eût pu s'écrier : Mais c'est la fausseté la plus affreuse qu'il soit possible d'imaginer! Tel et tel, et une infinité de nos semblables qui vivaient aussi bien que nous à cette époque n'ont jamais vu une pareille éclipse ; nous n'aurions pas manqué de la voir, si elle avait eu lieu, puisqu'elle dura, prétendent-ils, près de trois heures. Voilà une première raison qui démontre l'absurdité de l'hypothèse d'après laquelle les évangélistes auraient inventé ce prodige.

A cette raison se joint une seconde preuve tirée de ce que les écrivains païens eux-mêmes signalent dans leurs écrits cette mémorable éclipse. C'est pourquoi le bienheureux martyr Lucien invité par le juge à défendre la religion qu'il professait, invoqua entre autres preuves à l'appui de sa cause cette même éclipse. Il s'exprime en ces termes : Ouvrez vos histoires, et vous verrez que, sous le proconsulat de Pilate en Judée, tandis que le Christ souffrait, le soleil s'obscurcit et le jour fit place à de profondes ténèbres. C'est un fait regardé comme vrai et incontestable. Eh bien, dans ce fait nous voyons un des miracles les plus éclatants et les plus remarquables qu'il y ait eu au monde, et cela à cause de trois circonstances les plus opposées à l'ordre accoutumé de la nature. En premier lieu, cette éclipse eut lieu le quatorzième jour de la lune, c'est-à-dire à l'époque où la loi ordonnait de célébrer l'immolation de l'agneau pascal. *Exod.* XII; *Levit.* XXIII; *Numer.* XXVIII. Or, à cette époque la lune se trouvait à l'opposé du soleil; le soleil était à l'orient, la lune à l'occident, de telle sorte qu'une éclipse naturelle était impossible. Tout le monde sait, en effet, que pour que le soleil soit éclipsé par la lune, il faut que ces deux astres soient relativement l'un à l'autre dans une position telle que la lune se place entre le soleil et la terre et intercepte ainsi la clarté de l'astre du jour. Aussi, à la vue de cet étrange prodige, saint Denys prononça ces paroles bien dignes d'un grand philosophe tel que lui : « Ou bien le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde est en péril. » De plus, et c'est là une seconde circonstance miraculeuse, cette éclipse dura trois heures, de la sixième heure du jour, heure du crucifiement de Notre-Seigneur, à la neuvième, heure de sa mort. Or les éclipses ordinaires durent à peine la dixième partie d'une heure, la vitesse de la lune étant si grande qu'elle demeure peu de temps devant le soleil et permet bientôt aux rayons de cet astre d'éclairer de nouveau le monde. La troisième circonstance miraculeuse qui signala cette éclipse fut son universalité, car en ceci toutes les lois de la nature furent violées. Le soleil, en effet, étant mille fois plus grand que la lune, ne peut être entièrement voilé par elle, et l'éclipse est visible seulement dans cette partie de la terre où la lune cache le soleil,

tandis que partout ailleurs les choses se passent selon l'ordre accoutumé.

C'est pourquoi nous avons affirmé que cette éclipse fut un des plus grands miracles qu'il eût été donné au monde de voir, un des plus propres à confirmer la vérité de notre foi, comme on le vit par l'exemple de ces infidèles qui, présents au pied de la croix et témoins de tant de merveilles, s'en retournèrent en frappant leur poitrine et en confessant la divinité du crucifié ; un des plus propres surtout à faire naître dans les cœurs des sentiments d'admiration et de piété, en considérant combien ce prodige est proportionné à la dignité et à la majesté de la personne qui souffre. Quoi de plus juste, de plus légitime, que de voir le ciel et la terre, ces deux ouvrages magnifiques de Dieu, démontrer à leur manière la douleur qu'ils ressentaient de la mort de leur auteur? Le soleil, la lune, les étoiles, les plus nobles créatures de ce monde rendirent le même témoignage, ils obscurcirent leur éclat pour n'être pas témoins du forfait consommé en ce moment sur leur Créateur. Leurs rayons s'éteignirent, et s'enveloppèrent de ténèbres comme d'une robe de deuil pour pleurer sa mort ; ils voilèrent leur clarté comme pour cacher dans les ténèbres la nudité de ce corps divin cloué sur la croix ; ils voilèrent leur clarté, comme s'ils voulaient refuser à cette terre sur laquelle s'accomplissait un si grand crime, le bienfait de leur présence ; ils voilèrent leur clarté, enfin, pour annoncer au monde entier la gloire du divin crucifié, et pour attester que celui qui souffrait était le Maître souverain de tous les astres, puisque ceux-ci lui étaient aveuglément soumis. Le Seigneur voulut annoncer sa naissance au monde en se servant d'une seule étoile pour messager ; mais à sa mort toutes les étoiles confessent sa dignité suprême, car si la naissance de Dieu fut une grande chose, sa mort pour les hommes fut un prodige encore plus surprenant.

Ces deux miracles, l'éclipse et le tremblement de terre, ont été racontés par les auteurs païens eux-mêmes. Phlégon, auteur grec, né en Asie et cité par Suidas, parle d'un événement merveilleux, arrivé la quatrième année de la deux-centième olympiade, et la dix-huitième année du règne de Tibère, époque précise de la

passion de Jésus-Christ : il dit qu'une éclipse de soleil, telle qu'on n'en avait jamais vu jusque-là et qu'on n'en verra jamais de pareille, plongea la terre dans les ténèbres depuis la sixième jusqu'à la neuvième heure, et qu'au même instant un grand tremblement de terre, qui se fit sentir en Asie et en Bythinie, renversa un nombre considérable d'édifices importants. Or Phlégon était contemporain de ces événements. Mais, en dehors de son témoignage, nous avons aussi celui de Pline, qui cite à son tour ce même tremblement de terre ; dans son second livre, cet auteur raconte que le tremblement de terre arrivé sous l'empereur Tibère fut le plus considérable qu'on eût jamais vu et qu'il renversa, en Asie seulement, douze cités et une multitude considérable d'édifices. Ainsi les païens eux-mêmes signalaient ces prodiges sans en connaître la cause. L'historien juif Josèphe parle dans ses ouvrages du grand miracle qui déchira violemment le voile du temple de haut en bas.

II.

De la venue du Saint-Esprit, et du don des langues qui se manifesta au monde.

Un miracle non moins éclatant que ceux dont je viens de parler se produisit le jour de la Pentecôte, lors de la descente du Saint-Esprit, sous la forme sensible du vent et du feu, au milieu du plus grand bruit ; et dans le don des langues qui fut communiqué en ce jour, à tous les apôtres. Après avoir reçu ce don, les apôtres se mirent à prêcher les merveilles de Dieu dans tous les idiomes de l'univers. Cette merveille fut aperçue, comme saint Luc nous l'apprend, par des hommes de toutes les nations qui se trouvaient à Jérusalem. Pour comprendre ceci, il est bon de savoir que lorsque le roi des Assyriens, dont la puissance était très-étendue, emmena les douze tribus d'Israël en captivité, les Juifs se répandirent peu à peu chez toutes les nations de l'univers et apprirent les langues des peuples chez lesquels ils s'étaient fixés. Mais dans la suite les vrais serviteurs de Dieu, demeurés fidèles, au sein même de l'idolâtrie, retournèrent à Jérusalem, où se trouvait toujours le temple sacré et dans lequel seulement on pouvait

offrir des sacrifices et célébrer la Pâque de l'agneau. Or saint Luc raconte que tous ces Juifs, témoins de ces merveilles, tombèrent dans le plus grand étonnement, «et qu'ils se dirent les uns aux autres : Tous ces discoureurs ne sont-ils pas des Galiléens? Comment donc les entendons-nous s'exprimer dans la langue que nous avons apprise en naissant? » *Act.* II, 6, 7. Il désigne ensuite, chacune par leur nom, les nations représentées en ce jour à Jérusalem. Or il argumente pour prouver l'authenticité des faits qu'il rapporte, comme nous l'avons fait à propos des précédents miracles. Supposez ces prodiges inventés à plaisir, que d'hommes, que de témoins pour s'élever contre le récit de l'évangéliste! Il y en avait de toutes les nations de l'univers : « Quoi! eussent-ils pu dire, mais ce que vous racontez là est le comble de l'erreur. Nous tous étions à Jérusalem à l'époque où ces prodiges se seraient passés, la dix-huitième année du règne de Tibère, et nous vous l'affirmons, nous n'avons rien vu de semblable. » Dès lors tout crédit eût été enlevé à l'évangéliste. Mais aucune protestation ne s'est produite. C'est donc avec beaucoup de raison que nous avons donné cet événement comme un des plus grands miracles de notre religion, un des plus propres à l'appuyer et à la propager. Et si le Sauveur voulait que son Evangile fût prêché dans tout l'univers, s'il avait confié à ses apôtres la mission de l'annoncer à toute la terre, comme le rapportent les évangélistes, n'était-il pas convenable qu'il donnât à ceux qu'il chargeait de cet office la connaissance de toutes les langues dans lesquelles ils devaient s'exprimer? C'est par un dessein particulier de la Providence que le monde entier jouissait alors du bienfait de la paix; l'univers était sujet de l'empire romain, et la diffusion de l'Evangile, impossible à travers des royaumes séparés et en guerre les uns contre les autres, devenait possible, grâce à cette vaste unité. Dieu poursuivit la réalisation de ses plans en donnant à ses apôtres la connaissance des langues de tous les peuples, afin qu'ils pussent facilement annoncer à tous son Evangile. Telle est, en effet, la marche de la Providence: elle dispose toutes choses de manière à obtenir la fin qu'elle se propose. C'est ainsi que, voulant assurer la prédication de son Evangile dans la terre entière, Dieu

pacifie l'univers et communique aux hommes qu'il charge de l'annoncer aux nations de la terre, le don des langues.

III.

Miracles de la croix du Sauveur.

Après les miracles qui signalèrent la passion du Sauveur et la descente du Saint-Esprit, il est bon de citer les prodiges accomplis par l'efficacité de cette même croix sur laquelle Jésus-Christ fut immolé. La croix n'est-elle pas le drapeau et l'étendard royal avec lesquels le Roi des rois a triomphé du prince de ce monde? N'est-elle pas le bâton qui a écrasé la tête de l'antique serpent, selon ce qui avait été prophétisé dès l'origine du monde? Pourquoi le divin Rédempteur aurait-il cessé de glorifier cette arme puissante de notre salut, en montrant combien grande était la gloire cachée sous cette apparente ignominie? Qui ne connaît le premier miracle qui signala l'invention de la sainte croix? Ensevelie avec les croix sur lesquelles étaient morts les deux larrons, on ne pouvait la reconnaître que par une voie miraculeuse; le miracle ne se fit pas attendre, et une noble dame qui était sur le point de mourir fut immédiatement rendue à la santé.

Le miracle de l'exaltation de la sainte croix est aussi très-célèbre. L'empereur Héraclius la portait sur ses épaules recouvertes de la pourpre impériale; mais quand il fut arrivé à la porte par où le Sauveur était passé avec cette même croix, il ne put aller plus loin avant d'avoir quitté ses habits impériaux et de s'être recouvert de vêtements plus humbles. Il est aussi très-notoire, le miracle opéré en face de Constantin et de toute son armée ; vers le milieu du jour une grande croix apparut dans les cieux avec cette inscription: Constantin, tu vaincras par ce signe. Eusèbe affirme qu'il entendit souvent le récit de ce miracle de la bouche de Constantin lui-même, et que cet empereur affirmait par serment devant ceux auxquels ils s'adressait, la vérité de ce prodige. Mais qu'avons-nous besoin de ce témoignage? Constantin succédait à une longue série d'empereurs romains, tous idolâtres et persécuteurs du nom chrétien; mais lui se convertit à la foi, il reconnaît et adore dans le Christ le véritable Fils de Dieu, il construit et

embellit ses temples, il respecte ses prêtres, il place le signe sacré de la croix sur tous ses étendards, triomphe par son secours dans trois grandes batailles de trois grands empereurs, et soumet à son empire une multitude de peuples barbares. Cette conversion éclatante d'un si grand monarque, qui renonce au culte sacrilége de tous ses prédécesseurs pour adorer et reconnaître comme le vrai Dieu et Créateur du ciel et de la terre, un homme méprisé, crucifié, fils de charpentier et connu pour tel, assure bien la vérité d'un pareil miracle ; car cela eût été à tout jamais impossible sans cette confirmation solennelle de la vérité de la foi.

Le miracle que je vais raconter maintenant n'est ni moins éclatant ni moins certain, et la calomnie ne saurait le nier. Il arriva sous l'empereur Constance, fils du grand Constantin : voici en quels termes Cyrille, patriarche de Jérusalem, en fait le récit à cet empereur :

« Au très-religieux empereur Constance, Cyrille évêque de Jérusalem, salut en Notre-Seigneur. Très-religieux empereur, je vous envoie de Jérusalem cette première lettre, obéissant à des motifs sérieux et pour vous et pour moi ; vous n'y lirez pas des flatteries et des mensonges, mais des merveilles signalées que le Ciel a opérées dans cette cité sainte, et qui serviront non pas à vous donner une nouvelle connaissance de Dieu, puisqu'elle n'a jamais été étrangère à votre majesté, mais à la fortifier en vous. Ayant reçu de votre père cet empire en héritage, et ayant été honoré de l'honneur suprême de la couronne, vous rendrez au Seigneur de continuelles actions de grâces, vous gouvernerez avec plus de confiance l'empire qui vous est confié, et vous serez assuré de triompher de vos ennemis, en voyant par quels miracles Dieu veut signaler votre règne et vous témoigner combien vous lui êtes agréable. Vous vous souvenez sans doute que sous le règne de votre très-religieux père on découvrit à Jérusalem le signe glorieux de la croix ; mais sous votre propre règne un prodige éclatant s'est aussi accompli. Dieu, pour récompenser votre religion et votre piété, a permis qu'une croix apparût au ciel avec beaucoup de splendeur au jour de la fête de la Pentecôte. Le six du mois de mai, à la troisième heure du jour, une croix

d'une grandeur remarquable et toute brillante de clarté se dessina dans les nues; elle s'étendait du Golgotha, où Notre-Seigneur fut crucifié, jusqu'au mont des Oliviers. Ce miracle eut pour témoins non un ou deux hommes, mais la ville entière ; il ne disparut pas au bout de quelques instants, mais il se prolongea assez pour être examiné de tous ; l'éclat de ce labarum nouveau dépassait celui du soleil; car s'il en eût été autrement, la lumière du soleil qui obscurcit celle de la lune, aurait empêché d'apercevoir ce signe miraculeux. A cette vue tous les habitants de Jérusalem, frappés d'épouvante et de joie, se précipitent dans le temple : hommes et femmes, jeunes et vieux, Juifs et étrangers, chrétiens et idolâtres s'y trouvent confondus. Ils chantent tous d'une voix les louanges du Christ et reconnaissent en lui le véritable Fils de Dieu, l'auteur des miracles, et ils apprennent par expérience que la vérité de la religion chrétienne repose, non sur les paroles et les arguments de la sagesse humaine, mais sur les démonstrations toutes-puissantes de l'Esprit saint, et qu'elle est garantie, non par la prédication des hommes, mais surtout par des témoignages divins envoyés du ciel. C'est pourquoi nous tous habitants de cette cité, après avoir vu de nos yeux un si grand miracle, nous rendons grâces au Roi souverain, et à son Fils unique, que nous adorons et auquel nous adressons en ces saints lieux, des prières pour votre religieux empire. J'ai cru de mon devoir de ne pas passer sous silence cette apparition extraordinaire et d'informer votre piété de ce prodige récent ; votre foi n'en sera que plus affermie, ainsi que la confiance dont votre âme est remplie envers le Christ Jésus notre Sauveur. La pensée que Dieu protége votre règne, vous inspirera un courage nouveau pour défendre et protéger l'étendard royal de la croix. » Telles sont les paroles de Cyrille. Qui pourrait révoquer en doute un semblable miracle ? Quoi ! un si grand docteur aurait osé écrire à un si grand empereur une fausse nouvelle? Est-il possible de le supposer, quand il s'agit surtout d'un fait récent, encore présent à tous les esprits ? Est-ce que l'empereur ne se serait pas offensé d'un tel procédé ? Et Cyrille lui-même, n'aurait-il pas perdu tout crédit et tout honneur ? Il aurait soulevé contre son affirma-

tion tous ceux qui se trouvaient à Jérusalem à cette époque, et ceux qui étaient nés dans cette ville, et les étrangers qui y étaient venus par circonstance.

. Parmi les miracles de notre divin Sauveur, il y en a de si publics et de si éclatants que je pourrais les citer ici : par exemple, quand il ressuscita Lazare ; quand il nourrit dans le désert quatre mille hommes avec six pains, remplissant des morceaux qui restaient six grandes corbeilles; quand il nourrit une autre fois cinq mille hommes sans compter les enfants et les femmes avec cinq pains, dont il resta douze corbeilles pleines. Certes tous ces prodiges ont dû être notoires, sans quoi jamais évangéliste n'eût consenti à en parler ; car un tel mensonge devait nécessairement soulever contre lui tous les hommes qui vivaient en ce temps-là, enlever à ceux qui l'auraient propagé toute espèce d'autorité, discréditer leur doctrine et leur enseignement, comme nous l'avons déjà bien souvent remarqué.

Les miracles du Sauveur furent donc si éclatants, si publics que les Juifs eux-mêmes ne les pouvaient nier. Josèphe, un de leurs historiens, en parle dans ses ouvrages, et nous verrons plus tard qu'il attribue au Christ des œuvres miraculeuses. Les maîtres de la synagogue rendent au Christ le même témoignage dans l'ouvrage qu'ils ont écrit sur la génération de Jésus de Nazareth. Ils y affirment qu'il ressuscita un mort, qu'il guérit un boiteux, aveux qui ont été relevés par Nicolas de Lyra dans sa discussion contre les Juifs. Mais voici la singulière explication qu'ils donnent de cette puissance. L'arche du Testament, disent-ils, reposait sur une pierre : or, sous l'arche se trouvait une formule expliquant le secret du fameux tétragramme. Le Christ aurait eu connaissance de ce secret; et c'est grâce à sa connaissance du nom de Dieu, qu'il opéra tous ces prodiges. Il est manifeste que c'est là une des fables qu'inventent les Juifs pour expliquer la vérité quand ils ne peuvent la nier. Dieu seul peut opérer des miracles par lui-même ou par ses saints ; mais qui croira jamais que ce pouvoir est attaché à une manière de prononcer le nom de Dieu? Non; la foi, les mérites et les prières des saints, voilà les sources de tout miracle. Les Juifs ne se sont

pas bornés à cette explication ; mais celles qu'ils ajoutent sont si prolixes, si disparates que je n'ai pas le courage d'en parler ici.

IV.

Miracles rapportés par les saints docteurs,

Voici d'autres miracles qu'aucun homme de sens, serait-il infidèle, ne peut légitimement révoquer en doute. Car parmi tous les faits miraculeux racontés dans les histoires et les vies des Saints, et sur lesquels notre sainte religion repose, je m'attacherai seulement à quelques-uns d'entre eux, à ceux que les Pères les plus pieux et les plus autorisés nous affirment avoir vus eux-mêmes. Est-il raisonnable de soupçonner la sincérité de ces personnages, quand tous leurs écrits protestent en faveur de leur sainteté et de leurs lumières ; quand il s'agit de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Cyprien et de saint Bernard? Peut-on de bonne foi croire que leurs écrits ne renferment à ce sujet que des mensonges? Un tel langage ne serait-il pas blasphématoire ? Ne renverse-t-il pas leur sainteté et leur autorité tout ensemble ?

Avant d'entrer dans le récit de ces miracles, il sera bon d'en faire ressortir les avantages afin de les faire lire avec plus de goût et d'édification. Le premier de ces avantages, celui qui va le mieux à notre but, est la confirmation de la foi que la puissance de ces prodiges servit à répandre dans le monde, comme nous le verrons plus loin. De même que, lorsque nous voulons enfoncer un clou dans une poutre, chaque coup de marteau le fait pénétrer plus profondément ; de même chaque miracle est comme un coup de marteau à l'aide duquel l'Esprit saint confirme et fortifie la foi dans nos âmes. Plus les miracles sont évidents, plus aussi la foi grandit en nous, plus elle y devient forte et solide ; elle nous fait pour ainsi dire voir avec les yeux et toucher avec les mains les mystères qu'elle enseigne ; résultat inappréciable assurément.

Mais là ne se bornent pas, comme quelques-uns peuvent le croire, les avantages que nous pouvons retirer du récit de ces miracles ; il y en a beaucoup d'autres. Jésus-Christ opère souvent

des prodiges pour venir au secours de ses serviteurs, dans des circonstances où le secours ne saurait venir que de lui seul, et pour les délivrer de maladies incurables. En cela, éclatent d'une manière particulière et la grandeur de sa miséricorde et de sa bonté, et sa providence paternelle; du haut de son trône il se souvient du besoin de ses Saints, il les assiste d'un remède surnaturel, ce qui ravive en eux le feu de son amour.

D'autres fois le divin Maître veut honorer les Saints par des miracles; il attache alors à leurs reliques et même aux débris de leurs vêtements, la puissance d'opérer des prodiges et de guérir des infirmités incurables, déclarant de cette manière la grandeur de son amour envers ses fidèles serviteurs, et le désir qu'il a d'honorer ceux qui l'honorent. Sa bonté s'étend même plus loin. Car il communique cette puissance, non-seulement aux reliques des Saints, mais encore aux choses qui ont seulement touché leurs corps. Les mouchoirs de saint Paul guérissaient toutes les infirmités, et l'eau dont saint Edouard roi d'Angleterre lavait ses mains rendait la vue aux aveugles. C'est encore là un fruit particulier des miracles, qu'ils nous fassent connaître combien est grande la bonté de Notre-Seigneur, combien il est généreux et fidèle envers ceux qui le servent. Les âmes pieuses n'en éprouvent qu'un désir plus vif d'aimer et de servir un maître qui honore ainsi dès ce monde ses fidèles serviteurs : par où nous comprenons mieux les grandes récompenses que ce Sauveur riche et puissant nous réserve dans l'autre vie. Tels sont les trois principaux avantages, que le lecteur pieux retirera de la lecture des miracles suivants.

Je place en première ligne les miracles de l'apôtre saint Paul : cet apôtre prenait à témoin de tous les prodiges qu'il opérait parmi eux, les chrétiens auxquels il s'adressait. Il écrit aux Thessaloniciens « qu'il ne les a pas persuadés de la doctrine de l'Evangile par ses seules paroles, mais qu'il a joint aux miracles, la vertu et les grâces du Saint-Esprit. » I *Thessal.* I, 5. Dans son Epître aux Corinthiens il prouve son apostolat en ces termes : « Si je ne suis pas apôtre pour les autres, je le suis au moins pour vous; vous avez tous vu, et ce sont là les preuves de mon apos-

tolat, ma patience à toute épreuve, les miracles, les signes et les prodiges que j'ai opérés parmi vous. » II *Cor.* XII, 12. Appliquons ici le même raisonnement que nous faisions tout à l'heure. Si l'Apôtre n'eût pas dit la vérité, il discréditait sa doctrine et se déshonorait lui-même. Est-ce que les chrétiens de Thessalonique et de Corinthe auraient manqué de dire : Voilà des paroles pleines de mensonges, personne parmi nous n'a vu les miracles dont on nous parle? Au reste, toutes les œuvres de saint Paul tiennent du prodige et du miracle. Miraculeuse a été sa conversion, miraculeux le fruit de ses prédications ; miraculeuse l'élévation de sa doctrine et la pureté de sa vie ; miraculeuse sa patience dans tous les travaux. Sept fois en des temps et en des lieux différents il fut battu de verges ; il fut pris et emprisonné plus souvent encore, persécuté par les Juifs et les Gentils; miraculeuse enfin fut la charité qui le poussa à s'offrir dans un serment solennel en anathème au Christ pour ces hommes qui l'avaient si souvent fouetté et persécuté. Telles furent, en un mot, les œuvres du grand Apôtre, qu'elles suffisent seules à la confirmation de notre foi. On s'en convaincra facilement si on veut lire un des sermons que nous avons composé pour la fête de saint Pierre et de saint Paul.

Parlons maintenant d'un fameux miracle raconté par saint Jean-Chrysostome dans la seconde des cinq homélies qu'il fit contre la perfidie des Juifs. Il commence par se réjouir de l'empressement avec lequel le peuple s'est rendu pour l'entendre. Or, entr'autres choses, il fait le récit d'un miracle signalé arrivé de son temps et duquel tous ceux qui l'écoutaient avaient pu être témoins, puisqu'il était arrivé peu d'années auparavant. Voici en quoi il consistait : L'empereur Julien l'Apostat, qui dépassait en malice tous ses prédécesseurs, voulant amener les Juifs à sacrifier aux idoles, leur reprochait donc de ne pas sacrifier à Dieu et leur demandait comment ils avaient laissé s'éteindre leurs anciennes coutumes. S'il leur adressait cette question, c'est qu'il espérait les amener facilement par là à sacrifier à ses propres divinités : à cela les Juifs répondaient qu'il leur était défendu de sacrifier hors de Jérusalem, et qu'ils violeraient la loi, s'ils offraient des sacrifices sur une terre étrangère. Vous voulez que nous offrions

à notre Dieu des sacrifices, lui disaient-ils, rebâtissez le temple de Jérusalem et élevez des autels dans son sein; alors nous reviendrons à nos usages antiques et nous sacrifierons au Dieu que nous adorons.

Cette pensée fut du goût de l'apostat, qui, afin de les aider de ses deniers dans la reconstruction du temple, ordonna de chercher les meilleurs ouvriers pour mettre la main à ce travail. Les Juifs accoururent en foule de toutes parts ; ils espéraient par cette faveur impériale arriver à réédifier et leur république et leur temple, comme ils l'avaient déjà fait autrefois au temps du roi Cyrus après la captivité de Babylone. Les travaux étaient commencés ; des fondements dignes d'un si grand édifice étaient déjà terminés ; on allait même élever les murs, lorsque tout à coup de ces fondements mêmes s'échappent des torrents de flammes qui chassent les ouvriers et interrompent les travaux. Quand l'empereur eut appris ce qui se passait, malgré son ardent désir de mener cette œuvre à bonne fin, il donna ordre de cesser tout travail, craignant que ces flammes vinssent bientôt éclater sur sa tête. Si vous allez à Jérusalem, poursuit le saint docteur, vous verrez encore les fondements ouverts, en témoignage de cette vérité ; d'ailleurs nous sommes tous autant de témoins de ce fait, car il y a peu d'années qu'il s'est passé. Or ce prodige, et cette remarque est aussi de saint Chrysostome, n'a pas eu lieu sous les empereurs chrétiens : on pourrait peut-être s'imaginer qu'ils en furent les auteurs. Dieu voulut l'opérer en un temps où nous étions tous sans crédit, sans liberté et même dans un danger incessant d'être mis à mort. L'idolâtrie était alors florissante et les chrétiens en étaient réduits à se cacher les uns dans les cavités des montagnes, les autres dans leurs propres maisons, sans oser jamais se montrer en public. Tel est le récit de saint Jean-Chrysostome. De bonne foi, peut-on supposer seulement qu'un si grand docteur, un homme d'une si grande sainteté et d'une si remarquable autorité, eût osé, en présence d'un nombreux auditoire et de tant de témoins, raconter un fait contraire à la vérité ? Est-ce qu'il n'aurait pas été démenti par tous ses auditeurs ; n'aurait-il pas soulevé de toutes parts des pro-

testations énergiques, et ne se serait-il pas exposé au danger d'être lapidé ?

Rufin donne de plus grands détails sur ce même miracle : il ajoute à ce que nous venons de raconter que lorsque les fondements furent creusés, pendant la nuit qui précéda le jour où l'on devait commencer à bâtir, un grand tremblement de terre se fit sentir. Les pierres et les échafaudages destinés à la construction du temple furent violemment dispersés, un grand nombre de maisons même et d'édifices furent renversés ; les portiques où étaient abrités les Juifs occupés à cette œuvre, s'écroulèrent et les écrasèrent tous sans exception. Lorsque le matin fut venu, ceux qui avaient échappé au désastre, se croyant affranchis de tout danger, coururent en foule pour dégager les morts ensevelis sous les décombres. On avait construit, sous les vestibules détruits, un réduit souterrain où les ouvriers déposaient leurs outils ; tout à coup il s'en échappa un feu violent qui se répandait de tous côtés et brûlait tous ceux qu'il atteignait. Ce prodige se renouvela plusieurs fois dans le même jour ; châtiment terrible de ce peuple incrédule. Ceux qui furent épargnés, frappés de terreur et d'épouvante, confessaient que l'on ne devait sacrifier qu'à Jésus-Christ. D'ailleurs, afin qu'on connût bien que Jésus-Christ était l'auteur de cet événement, et qu'il ne fallait en aucune façon l'attribuer au hasard, la nuit suivante on vit une croix se dessiner, brillante et pure, sur les vêtements des survivants, si bien que les incrédules qui voulaient la faire disparaître ou en dissimuler la présence, ne pouvaient y réussir. A cet effrayant prodige, tout le monde refusa de prêter son concours à la reconstruction du temple ; et les habitants de Jérusalem, eux-mêmes, abandonnèrent leurs demeures. Ainsi échouèrent les projets de Julien ; mais le cœur endurci de ce prince n'accepta qu'avec peine cette humiliation, et comme un autre Pharaon, il persévéra dans ses blasphèmes. Tout ceci est raconté dans le premier des deux livres que Rufin ajouta à l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe ; cet ouvrage, connu de tout le monde, fut écrit quelques années seulement après l'événement. Dans ces circonstances il était impossible d'écrire une fausseté, puisque ce récit aurait soulevé contre lui les protes-

tations de tous ceux qui étaient vivants lorsque le prodige s'accomplit. Quelle preuve en faveur de notre sainte religion et quel témoignage éclatant de sa vérité ! Ce miracle était l'accomplissement de la prophétie de Daniel, qui avait annoncé qu'après la mort du Christ, Jérusalem serait abandonnée, détruite, et que cette désolation régnerait jusqu'à la fin du monde. *Dan.* IX.

Saint Jean Chrysostome raconte encore deux miracles publics arrivés à cette même époque. Un oncle de l'empereur Julien, qui portait le même nom que lui, périt rongé par les vers, et un officier supérieur de la maison impériale, préposé à la garde du trésor, fut à son tour frappé d'une mort subite. L'histoire ecclésiastique nous découvre la cause de ces deux trépas. Ces deux hommes entrant un jour dans une église pourvue de grandes richesses et de magnifiques ornements, commandèrent qu'on les offrît à leurs regards : l'oncle de l'empereur s'assit alors sur les ornements sacrés en signe de mépris ; quant à l'autre officier, il s'écria, en désignant les trésors de l'église, avec le même mépris : Voyez donc avec quels bassins ils servent le fils de Marie ! Mais leurs blasphèmes ne demeurèrent pas impunis : le dernier rendit tout son sang par la bouche et mourut sur-le-champ ; le premier fut frappé d'un mal incurable et vit sa chair tomber en lambeaux dévorée par les vers. Les médecins appelés pour le guérir furent impuissants à lutter contre la main qui le frappait. Écoute, lui dit alors son épouse, qui était chrétienne, sache que le Christ se venge de tes blasphèmes ; demande le remède à celui qui t'a envoyé le mal. Ainsi périt misérablement ce grand ennemi de Jésus-Christ, passant des peines de ce monde aux tourments plus horribles de l'éternité. Le saint docteur cite au peuple ces deux prodiges comme des faits récents, parfaitement connus de tous ; les contradicteurs eussent donc été nombreux en présence d'une imposture aussi flagrante et d'une allégation si contraire à la vérité.

Saint Jérôme parle aussi d'un miracle célèbre que personne n'ignore. Voici en quoi il consiste : Jésus-Christ en montant au ciel au jour de son ascension glorieuse, imprima sur le mont des Oliviers la trace de ses pieds sacrés. Les fidèles viennent tous les

jours recueillir comme des reliques précieuses la terre qui la dessine, et néanmoins ces traces augustes ne s'effacent jamais. Bien plus, la piété des fidèles a voulu consacrer ce lieu célèbre par la construction d'un temple ; mais jamais on n'a pu terminer la voûte à l'endroit par où Jésus-Christ monta au ciel : le lieu de son passage est toujours demeuré ouvert. On lit la relation de ce miracle dans les notes sur la vie de sainte Paule, que l'on attribue à saint Jérôme.

C'est encore ce même docteur qui raconte à une noble dame du nom de Léta, dans une lettre qu'il lui écrit, un autre miracle en ces termes : Himecius, noble chevalier romain, oncle de la vierge Eustochie, irrité de ce que sa nièce voulait vivre dans une virginité perpétuelle, crut triompher de ses résolutions et des désirs de sa mère sainte Paule, en ordonnant à son épouse de donner à cette jeune fille des vêtements mondains et d'arranger avec recherche sa chevelure. L'épouse complaisante obéit aux ordres de son mari ; mais elle vit en songe un ange qui, le visage irrité et l'aspect terrible, lui parla en ces termes : Quoi ! vous préférez les ordres de votre époux à ceux de Jésus-Christ ? Comment avez-vous eu l'audace de porter vos mains sacriléges sur la tête de la vierge du Seigneur ? Vous en serez bientôt punie : vos mains se sécheront, et vous comprendrez ainsi la grandeur de votre faute ; d'ici à cinq mois vous serez plongée dans l'enfer ; et si vous vous obstinez dans votre crime, vous perdrez en même temps votre époux et vos enfants. Cette prédiction s'accomplit à la lettre. C'est ainsi, ajoute saint Jérôme, que Dieu tire vengeance des profanateurs de son temple, et qu'il défend ses perles précieuses, c'est-à-dire les vierges qui lui sont consacrées. Ce récit est à l'abri de tout soupçon, et nul ne sera assez audacieux pour accuser saint Jérôme de l'avoir inventé à plaisir, alors surtout que ces châtiments furent de notoriété publique, et que les personnes sur les têtes desquelles ils tombèrent étaient très-connues au temps où le saint docteur écrivait.

V.

Suite du même sujet.

De saint Jérome passons à saint Augustin, ce grand docteur, cette grande lumière de l'Eglise. Il donne aussi les miracles comme une preuve de la vérité de la foi ; mais il ne s'arrête pas aux miracles passés, et parmi ceux qu'il raconte, un grand nombre sont arrivés de son temps, et furent dus à l'intercession du glorieux prince des martyrs, saint Etienne ; beaucoup se passèrent sous ses yeux, comme on peut s'en assurer au vingt-deuxième livre de la cité de Dieu. J'en choisirai, dans le nombre, un que ce grand docteur a raconté avec d'abondants détails. « Etant arrivés, mon ami Alipius et moi, à Carthage, par mer, nous descendîmes chez un homme considérable, mais très-religieux ; sa famille partageait ses sentiments. Alipius et moi n'étions pas encore clers, quoique déjà convaincus de la nécessité de servir Dieu. Notre hôte avait à la jambe une large plaie. On avait guéri le trou qu'elle formait en la cautérisant ; ce qui lui avait fait souffrir d'horribles douleurs. La négligence des médecins avait laissé inaperçu un petit trou, et les hommes de l'art estimaient impossible d'arriver à une guérison radicale sans recourir au même traitement. De là une grande contestation entre les médecins ; mais pour abréger je n'en parle pas en cet endroit. Cependant la blessure empira tellement que l'on décida d'un avis unanime qu'il était nécessaire de cautériser une seconde fois la jambe, et le jour suivant fut désigné pour l'opération. Cette résolution jeta dans l'âme du malade une tristesse profonde, et la famille entière fondit en larmes comme s'il se fût agi de sa mort ; nos consolations demeurèrent superflues. Chaque jour cet homme était visité par le saint évêque Saturnin, par le prêtre Gélase et par le diacre de l'église de Carthage. L'évêque Aurélien, dont le nom réveille en moi un profond respect, venait aussi, et nous nous entretînmes fréquemment ensemble des œuvres merveilleuses de Dieu : et je ne doute pas qu'il ne se souvienne de celle-ci. La veille de l'opération, le saint évêque étant, selon sa coutume, venu visiter le malade, celui-ci le conjura de vouloir bien le lendemain assister

non pas à ses souffrances, mais à sa mort, car il était profondément persuadé qu'il expirerait entre les mains des médecins. Le saint prélat et tous ceux qui étaient présents cherchèrent à le consoler, et l'exhortèrent à placer en Dieu toute sa confiance et à se livrer courageusement à sa sainte volonté. Puis nous tombâmes à genoux, le malade lui-même se leva sur son lit, et tous ensemble nous nous mîmes à prier. Impossible d'exprimer la ferveur du patient! Impossible d'exprimer son ardeur, son émotion, l'abondance de ses larmes, ses gémissements et ses sanglots! Ses membres tremblaient tellement qu'il pouvait à peine respirer. Qu'arriva-t-il alors? Si les autres priaient ou non, si leur attention était ou non attirée par la souffrance du malade, je ne saurais le dire. Pour moi, je ne pouvais prier; tout ce qui m'était possible, c'était de m'écrier du fond du cœur : Seigneur, quelles prières exaucerez-vous si celles-ci vous trouvent insensible? car je craignais toujours que le malade n'expirât en priant. Cependant l'évêque nous donna sa bénédiction, et nous nous retirâmes après qu'il eut engagé les pères qui l'accompagnaient à venir le lendemain assister à l'opération. Le lendemain, en effet, les serviteurs de Dieu se rendirent comme ils l'avaient promis. De leur côté, les médecins firent les dispositions convenables, et préparèrent leurs redoutables instruments, au milieu de l'anxiété générale et du saisissement avec lequel on attendait l'issue de leurs efforts. Les principaux médecins ranimaient le courage du patient et cherchaient à le fortifier contre cette épreuve; bientôt ils lui demandèrent de s'étendre sur son lit, arrangèrent toutes choses pour l'opération et dépouillèrent la jambe des bandages qui l'enveloppaient : quand elle fut à découvert, le médecin s'approche, tenant à la main les instruments nécessaires, et il considère attentivement la place de la plaie; il la cherche des yeux, il tâtonne de la main; mais, ô merveille! ô puissance admirable de Dieu! la jambe est entièrement guérie, on ne voit plus de trace de la plaie. Dire les cris de joie, les paroles de louange, les actions de grâces par lesquels ce prodige fut accueilli, serait chose impossible! Comment exprimer les remerciements entrecoupés de sanglots que les témoins du prodige adressèrent au Dieu tout-puissant! Je laisse au

lecteur chrétien le soin de s'en faire une idée, il y réussira mieux que par mes paroles. »

Au livre neuvième de ses confessions, saint Augustin rapporte deux autres miracles. Voici quel est le premier ; le saint docteur s'adresse à Dieu en ces termes : « Je n'ai pas oublié, ô mon Dieu, et je publierai la rigueur de vos coups, en même temps que la promptitude miséricordieuse avec laquelle vous m'avez soulagé. En ces jours-là, c'est-à-dire aux jours qui précédèrent mon baptême, je souffrais d'un mal de dents si violent qu'il m'empêchait de parler : j'eus alors la pensée d'inviter ceux avec lesquels je me trouvais à vous prier, ô mon Dieu, vous qui êtes l'auteur de tout salut. J'exprimai ce désir par écrit, et je le soumis aux personnes qui m'environnaient. Nous tombâmes tous à genoux ; nous vous priâmes dans toute l'humilité de notre cœur, et la douleur disparut. Mais quelle douleur ! Oh ! comme elle s'évanouit ! Je restai stupéfait, ô mon Dieu, je l'avoue ; car jamais depuis ma naissance je n'avais rien éprouvé de pareil. Vos prodiges et vos merveilles me frappèrent plus profondément, et dans l'allégresse de ma foi, je me mis à louer votre nom. Cependant je n'étais pas encore rassuré sur mes fautes passées, que le baptême ne m'avait pas encore remises. » *D. Aug. confess.* IX, 4.

Un peu plus loin et dans le même livre neuvième, saint Augustin raconte un nouveau miracle en ces termes : « Vous avez révélé de nos jours, ô mon Dieu, à votre serviteur Ambroise, le lieu où reposaient vos saints martyrs, Gervais et Protais : vous les aviez cachés dans le trésor de vos secrets, et vous les gardiez depuis tant d'années exempts de toute corruption, pour les manifester en leur temps et pour apaiser la rage et la persécution de Justine, mère de l'empereur et disciple d'Arius. Quand on eut ouvert leur sépulcre, on exhuma leurs saintes dépouilles et on les porta en triomphe dans l'église dite Ambroisienne. Cependant les possédés étaient délivrés des esprits qui les tourmentaient, comme l'avouaient les démons eux-mêmes. Chose plus étonnante, un aveugle qui habitait non loin de la ville, fort connu des habitants, et atteint depuis de longues années de son infirmité, entendant le bruit et l'allégresse du peuple, s'informa du sujet de cette fête ; quand il

l'eut appris, il bondit de joie et pria son guide de le conduire jusqu'au tombeau des martyrs. Là, il le conjura de faire toucher un linge à ces précieuses reliques. Il mit ce linge sur ses yeux, et aussitôt, en présence de la foule, ses yeux furent rendus à la lumière. Bientôt le bruit de ce miracle se répandit partout, et partout, ô mon Dieu, on vous adressa des louanges; la fureur de notre ennemie s'apaisa ; et, quoiqu'elle refusât encore de recevoir le bienfait de la foi, elle cessa de nous persécuter. » C'est ainsi que saint Augustin raconte ce prodige éclatant, au temps même où il venait de se produire. D'où les plus incrédules peuvent conclure combien est certain un prodige rapporté par un homme à la fois grand docteur, grand prélat et grand saint, alors surtout qu'à l'époque où il l'écrivait, c'était un fait universellement connu.

Or, ce miracle en suppose deux autres, non moins éclatants et non moins certains. En effet, les saints martyrs ayant souffert sous l'empereur Néron, plus de deux cents ans auparavant, ce fut un premier prodige de découvrir leurs corps ; le second consiste dans la révélation faite par Dieu à saint Ambroise, du lieu où ces saintes dépouilles reposaient. N'est-ce pas là une manifestation souveraine de la bonté et de la charité de Notre-Seigneur envers les saints? Il prend un grand soin de leurs reliques et pourvoit, non-seulement à ce qu'elles soient ensevelies, mais à ce que leur sépulture soit environnée d'honneurs. Quels honneurs doit réserver aux âmes un Dieu qui prend tant de souci d'honorer des corps pétris de fange et de boue ?

Le saint docteur rapporte encore dix-neuf ou vingt miracles opérés par la vertu du martyr saint Etienne. Je n'en veux citer qu'un seul, où il s'agit d'un fait spirituel. Il y avait à Calame un vieillard nommé Martial, homme considérable et ennemi déclaré de notre sainte religion. Cet homme avait une fille et un gendre, tous deux catholiques fervents, qui, affligés de l'aveuglement du vieillard et de la perdition qu'il encourait, le conjuraient avec larmes de se faire chrétien. Le vieillard opposait un refus obstiné à leur demande et même la rejetait avec indignation. Mais le gendre ne se rebuta pas: pour triompher de l'aveuglement de son beau-père, il eut recours à notre saint martyr, et, fondant en

pleurs, poussant des gémissements affectueux, il lui demande la conversion de cette âme si misérablement endurcie ; puis il prend sur l'autel du martyr quelques-unes des fleurs qu'on lui avait offertes, afin de les placer pendant la nuit sous l'oreiller du vieillard. Celui-ci dormit toute la nuit d'un sommeil profond. Le matin, en s'éveillant, il demanda qu'on appelât l'évêque ; ce prélat se trouvait alors avec moi à Hippone. Dès que le vieillard eut appris son absence, il fait appeler les prêtres et manifeste hautement l'intention où il est d'embrasser le christianisme. Cette nouvelle fut accueillie avec une joie proportionnée à l'étonnement qu'elle causa. On lui conféra aussitôt le baptême, et depuis ce moment, on l'entendit répéter pendant toute sa vie ces paroles admirables : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Il avait encore ces mots sur les lèvres quand la mort le surprit quelque temps après ; mais il ignora toujours que ces paroles fussent les dernières que saint Etienne prononça en mourant.

Après avoir raconté ces miracles et une foule d'autres, saint Augustin s'afflige de ne pouvoir faire connaître tous ceux qu'il savait. Que faire ? s'écrie-t-il. Pourquoi suis-je forcé de mettre fin à ces ouvrages, et de passer sous silence un grand nombre d'autres miracles ? Ceux qui sont instruits de ces prodiges ressentiront de mon silence une douleur égale à la mienne. Il est certain seulement que si je voulais consigner ici tous les miracles opérés dans Calame par l'intercession du martyr saint Etienne, je remplirais des livres entiers, tant ils sont nombreux et fréquents ? A Hippone seulement, au moment où j'écrivais ces lignes, on en avait enregistré soixante-dix, sans compter ceux dont on ne confiait pas aux tablettes le souvenir. Uzali, cité voisine d'Utique, qui eut le bonheur d'être parmi nous la première à garder les reliques de ce saint, était aussi témoin des mêmes prodiges.

Je prie maintenant le lecteur chrétien de considérer avec quelle bonté, avec quelle douceur et quel amour Dieu se conduit envers ses saints. Il ne se contente pas de leur réserver dans l'autre vie une gloire immortelle ; dès ce monde il sait trouver mille manières de les honorer. A lui seul appartient le pouvoir de faire des miracles : et voilà qu'il s'en dessaisit en faveur de ses saints ; et voilà

un martyr qui trois cents ans après avoir souffert pour Dieu, possède l'étonnante vertu d'opérer des miracles partout où résident ses reliques. Quoi! les fleurs placées sur son autel peuvent, comme nous venons de le voir, procurer le salut à une âme perdue, l'arracher à l'enfer et lui donner par la grâce du baptême droit au bonheur du ciel! O bonté infinie, qui ne vous aimerait? qui ne désirerait servir un Maître si généreux envers ceux qui lui sont fidèles? Qui ne s'estimerait heureux de mourir au service d'un Seigneur qui honore si bien ceux qui l'honorent? Quelle gloire réservez-vous à leurs âmes, ô mon Dieu, si vous glorifiez ainsi la poussière de leurs corps? Et vos fidèles serviteurs n'ont-ils pas le droit de tout espérer d'un Maître si fidèle, si bon, si généreux, si aimable, si soucieux de leur honneur et de leur gloire? J'avais donc bien raison de le dire, les miracles, qui servent à la confirmation de notre foi, sont encore entre les mains de Dieu un moyen de manifester la grandeur de son amour envers les saints et le vif désir qu'il a de les honorer, en communiquant à leurs cendres et à leurs reliques la vertu d'opérer les plus surprenants prodiges.

Saint Ambroise rapporte un autre grand miracle, arrivé lors de la translation des reliques des glorieux saints Gervais et Protais, qui souffrirent le martyre sous Néron, dans la ville de Milan. Les corps de ces deux martyrs reposaient dans un lieu méprisé; mais le Seigneur, qui prend de la gloire de ses saints et de leurs restes un soin assidu, révéla à saint Ambroise, évêque de Milan, le lieu de leur sépulture, afin qu'il leur donnât un tombeau en rapport avec leur dignité. Sur-le-champ, le saint évêque se met à la recherche des corps des martyrs sacrés, avec d'autres évêques et tout son clergé; on les trouva bientôt à l'endroit désigné, avec un livre sous la tête, dans lequel était contenu le récit de leur martyre. On les exhuma, et tandis qu'on les portait solennellement à la cathédrale, au milieu du concours empressé de toute la cité, un aveugle qui se trouvait là, recouvra la vue en présence de tout le peuple au seul contact de ces reliques. Saint Ambroise prit occasion de ce miracle pour confondre, dans un discours, les doctrines ariennes, et s'en servit comme d'une arme contre ces

hérétiques. Saint Augustin fut témoin de ce miracle et, en le rapportant, au livre vingt-deuxième de la *Cité de Dieu,* il fait observer combien il fut notoire dans une ville considérable comme Milan, alors surtout que l'empereur et toute sa cour y avaient établi leur résidence. Il fait mention du même miracle au livre neuvième de ses *Confessions,* où, comme nous l'avons vu, il dit que Justine, mère de l'empereur, toute dévouée aux Ariens et jusque-là l'ennemie acharnée des catholiques, fut ébranlée par ce miracle et que, si elle ne se convertit pas, elle mit du moins un terme à ses persécutions.

VI.

Suite du même sujet.

Citons encore le témoignage du très-glorieux pape saint Grégoire, qui a écrit sous la forme de dialogues, quatre livres, dans lesquels il raconte la vie de quelques saints italiens. Il y rapporte, d'après le témoignage de personnes très-dignes de foi, témoignage à la suite duquel ce pontife si prudent et si saint, a cru pouvoir composer et écrire ces livres; il y rapporte, dis-je, une infinité de miracles. Parmi tous ces miracles j'en choisirai un seul, qui regarde personnellement ce pontife. Il se trouvait atteint d'une infirmité qui l'exposait à des faiblesses et à des défaillances telles qu'on était forcé de lui présenter aussitôt quelque chose à manger. La veille du jour de Pâques arrivait, et ce saint homme se sentait toujours faible et toujours incapable d'accomplir le précepte du jeûne. Il eut alors recours à l'un des thaumaturges dont il a raconté la vie miraculeuse dans ses dialogues, et il le conjura d'obtenir pour lui de Notre-Seigneur la force de jeûner ce jour là; ce que le saint eut bien garde de lui refuser. Saint Grégoire se trouva tout à coup plein de force et de vigueur, en sorte que, la veille de Pâques arrivée, il eût pu passer ce jour et le suivant sans prendre aucune nourriture; aussi reconnaît-il que cette protection inespérée et subite servit à fortifier en lui la foi aux miracles qu'il raconte dans ses dialogues au sujet de ce saint.

Un auteur ancien très-digne de foi, Théodoret, a écrit l'histoire

de quelques moines, ses contemporains, dans laquelle il raconte les merveilles et les prodiges qu'ils opéraient. Quelle vie admi rable par exemple que celle de saint Siméon, qui passa sa vie sur une colonne! Théodoret le connut familièrement; il se glorifie de l'avoir eu pour ami, d'avoir été témoin de ses miracles et de ses prophéties. Un miracle qu'il a vu s'accomplir sous ses yeux, est le suivant : Un capitaine présenta un jour à ce saint un soldat paralytique et lui demanda de le guérir, comme il l'avait déjà fait pour une multitude d'autres personnes. Le saint du haut de sa colonne interroge le malade et lui dit : Croyez-vous à un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. — J'y crois, répondit celui-ci. — Le saint reprit alors : — Au nom de Jésus-Christ, levez-vous, prenez votre capitaine dans vos bras et allez-vous-en avec lui. Quand le saint eut prononcé ces paroles, le perclus se leva, prit dans ses bras son capitaine qui était fort pesant et s'en alla. En ceci, le saint imitait les paroles adressées par le Sauveur au paralytique de la piscine : « Levez-vous, prenez votre lit, et marchez. » *Joan.* v, 8.

Par ce qui précède, on comprendra que je prétends citer seulement des miracles que nul homme sincère ne saurait révoquer en doute, des miracles qui ont eu pour témoins oculaires des docteurs d'une science et d'une sainteté incontestables. Tel est encore celui dont fut témoin saint Jean Climaque, et dont je vais faire ici le récit. Ce saint avait passé dix-neuf ans de sa vie sous l'obéissance d'un pieux cénobite, et à la mort de ce dernier il vécut encore quarante ans dans la solitude avec les sentiments d'une piété et d'une ferveur d'esprit exemplaires. Or, au chapitre quatrième de son traité sur l'*Obéissance,* en parlant des vertus signalées qu'il rencontra dans un des monastères de ce temps, il raconte entre autres choses l'anecdote miraculeuse que voici : « Le Seigneur ne me permit pas de quitter ce monastère avant d'avoir eu le bénéfice des prières d'un saint homme et d'un admirable religieux, nommé Mena, qui occupait le second rang dans la communauté et venait immédiatement après l'abbé, et dont la mort arriva six jours avant mon départ. Il avait déjà vécu quarante ans dans le monastère, y remplissant successivement toutes les

charges et tous les emplois. Nous célébrions, selon l'usage, l'office des morts trois jours après sa mort, quand tout à coup du lieu où reposait son corps s'exhala un parfum d'une agréable odeur. Le saint abbé ayant permis d'ouvrir le sépulcre où reposait la dépouille sacrée, nous vîmes couler de ses pieds, comme de deux fontaines abondantes, une liqueur suave. Sur quoi, le prieur du monastère de s'écrier : Vous le voyez, mes frères, ses sueurs, ses pensées et ses travaux, ont été acceptés de Dieu comme un baume précieux ! Les religieux de cet endroit nous racontaient maintes merveilles des vertus du bienheureux Mena. Ils nous dirent que le supérieur du monastère, pour mettre sa patience à l'épreuve, un jour que le religieux lui demandait à l'ordinaire sa bénédiction à deux genoux, le laissa dans cette posture depuis l'entrée de la nuit jusqu'à l'heure de matines. Alors seulement il lui donna sa bénédiction, le releva et même lui reprocha son impatience, sa vanité et son orgueil. Il savait bien qu'il supporterait avec courage cette épreuve, aussi voulait-il en ceci fournir à tous ses moines un parfait modèle d'édification. Un disciple de saint Mena, qui n'ignorait aucun des secrets de son maître, et qui daignait quelquefois nous en faire part, cédant à mes questions et à la curiosité que j'éprouvais de savoir si par hasard le sommeil ne l'aurait pas gagné tandis qu'il était ainsi prosterné, m'a affirmé que pendant ce temps il récita le Psautier tout entier. » Ainsi s'exprime saint Jean Climaque.

Saint Grégoire de Nazianze vivait avant saint Jean Climaque. Cet homme à qui sa science mérita le surnon de théologien, fut archevêque de Constantinople et s'attira plus d'estime en fuyant cette dignité qu'en la recevant; saint Jérôme se glorifie d'avoir été son disciple. Or ce grand évêque, illustre par ses écrits et sa sainteté, dans un discours prononcé à l'occasion de la mort d'une de ses sœurs, nommé Gorgone, femme d'une grande vertu, affirme qu'il pouvait publier à cette heure un miracle tenu secret jusqu'à ce jour. Voici en quoi il consistait : Cette sœur atteinte d'une maladie cruelle, que les médecins déclaraient incurable, se leva pendant la nuit comme elle put, et entrant dans son oratoire elle se prosterna devant l'autel où le Saint-Sacrement était

enfermé, et avec toute l'ardeur de sa confiance et de sa foi elle dit au Seigneur, présent dans les saintes espèces : Seigneur, je demeurerai ici jusqu'à ce que je sois guérie ! Son espérance fut réalisée et sa guérison inespérée et subite jeta dans le plus grand étonnement les médecins, qui ne savaient à quoi l'attribuer. C'est avec une foi pareille à celle de cette femme que le Seigneur veut être invoqué, et il déclare lui-même que rien n'est impossible à celui qui croit de cette manière.

Ce miracle, le saint docteur le tint caché tant que sa sœur vécut. En voici un autre, qu'il rapporte dans le même discours, comme un fait public et connu, non-seulement dans la ville, mais encore au dehors. Un jour que cette sainte femme était montée sur un char, les mules qui la traînaient s'épouvantèrent et traînèrent le corps de la noble dame avec tant de violence que tous ses membres furent mis dans le plus pitoyable état. Sa modestie ne voulut jamais permettre aux médecins et aux chirurgiens de visiter ses blessures : seulement elle s'adressa avec foi et amour au Seigneur qu'elle chérissait tendrement, et elle lui demanda avec instance de devenir lui-même son médecin. Sa prière était à peine achevée, que son mal disparut. Par où nous voyons, dit ce saint docteur, que le Seigneur va au delà de ses promesses. Il avait dit par la bouche du Prophète : « Quand même le juste tomberait il ne serait pas ébranlé, soutenu qu'il serait par ses mains puissantes. » *Psalm.* xx, xxxvi. Ici il va plus loin, car il rend à un corps ébranlé par la chute, un salut instantané. O malheur admirable et digne de louanges ! s'écrie le même saint. O douleur, ô infirmité mille fois préférables à la santé ! Oh ! qu'elle se vérifie cette promesse des Livres saints : « Le Seigneur frappe, et il guérit. » *Job*, v ; *Deuter.* xxx. Ce miracle, nous l'avons déjà observé, fut connu de tous : le bruit s'en répandit dans les contrées éloignées ; il retentit aux oreilles comme sur les lèvres de tout le monde. Tel est le récit de saint Grégoire. Ne nous arrêtons pas, si l'on veut, à sa sainteté et à sa science, qui rendaient saint Jérôme tout fier d'avoir été son disciple. Mais était-il possible d'affirmer ainsi en public un fait éclatant, qui s'il eût été faux, aurait soulevé contre lui tous ses auditeurs, tous les habitants des contrées

voisines? Evidemment non. On voit donc clairement que je ne rapporte ici aucun miracle qui ne puisse être accepté par un homme prudent et sage.

Plus ancien que tous ces docteurs fut saint Cyprien. Dans sa vie, dans sa mort, dans ses écrits, on voit toujours le martyr. Il ne cessait d'encourager les autres confesseurs, comme on le voit par les magnifiques lettres qu'il leur écrivait, lors de leur captivité. Dans un de ses principaux discours il est question des châtiments miraculeux que Dieu infligeait quelquefois à ceux qui communiaient sans avoir fait une pénitence sincère. *De lapsis.* Ses lettres contiennent les révélations par lesquelles Notre-Seigneur avertissait et fortifiait son Eglise, à l'approche des persécutions. Ailleurs, prémunissant les chrétiens contre la crainte qu'inspire la mort, il leur dit que Notre-Seigneur, dans son infinie bonté, lui avait expressément ordonné de prêcher aux fidèles de ne pas verser des larmes sur la mort de leurs frères, de ne pas prendre des habits de deuil, alors que ceux-ci avaient été revêtus au ciel de robes blanches, et de ne pas se croire pour toujours séparés de ceux qui les avaient seulement précédés dans la possession du royaume du ciel. Cette révélation de Dieu était certes un grand miracle.

Parmi tant de docteurs illustres, est-il possible d'oublier le grand et aimable saint Bernard? plus il s'humiliait, plus il cherchait à se dépouiller de la vaine gloire, plus Dieu le favorisait de ses grâces, plus abondamment il lui communiquait le don des miracles! Un plat, dont il s'était servi dans ses repas, suffit pour rendre la santé à un malade, tant est grande l'estime que Dieu porte à tout ce qui appartient à ses saints; tant il désire de les honorer! Une autre fois, ce saint homme prêchant contre une hérésie diabolique suscitée de son temps, se fait porter un panier de pain, et s'adressant au peuple avec une foi inébranlable, un zèle ardent de la gloire de Dieu et du salut des âmes, il lui dit: En témoignage de la vérité que je prêche et pour la plus grande condamnation de la nouvelle hérésie, je vous le dis en vérité, quiconque mangera de ce pain sera guéri de ses infirmités s'il en éprouve quelqu'une. L'évêque qui était présent, étonné de

cette promesse, ajouta : Comprenez bien ceci ; il s'agit de quiconque mangera avec foi de ce pain. — Non, non, reprit le saint, je n'ai pas dit cela ; j'ai dit qu'il suffisait de manger de ce pain pour être guéri. Or cette promesse reçut un entier accomplissement. La vie de ce saint a été écrite en cinq livres ; un livre tout entier y est consacré à relater les miracles qu'il opéra durant sa vie. On en compte plus de cent soixante-dix. Où est l'incrédule, où est l'impie qui croira que tous ces miracles sont des fictions ? Mais je me borne à n'en citer qu'un seul rapporté dans la vie de Malachie. L'on était sur le point d'ensevelir dans le monastère de Clairvaux où il était mort, le saint évêque, et les religieux procédaient aux cérémonies accoutumées de la sépulture, lorsque saint Bernard aperçut tout auprès un enfant avec un bras qu'il ne pouvait remuer et dont il ne pouvait se servir pour aucun office. Le saint homme prend l'enfant par la main, le conduit au cadavre du défunt; à peine l'enfant l'eut-il touché qu'il fut guéri. Le glorieux saint Bernard fut l'instrument de ce miracle. Il accomplit par la vertu d'un autre saint un prodige qu'il aurait bien pu accomplir par sa propre vertu ; et, cédant aux inspirations d'une vraie humililé, il céda à autrui la gloire qu'il aurait pu revendiquer pour lui-même.

VII.

Suite du même sujet.

Passons aux saints qui ont vécu en des temps plus rapprochés de l'époque où nous sommes, et en particulier à ces deux glorieux patriarches, saint Dominique et saint François, contemporains l'un de l'autre, fondateurs de deux ordres célèbres, et dont l'histoire n'est pas moins remarquable par leurs miracles que par leurs vertus. Je ne dirai rien de la plupart des prodiges que l'on attribue à saint Dominique notre bienheureux père, prodiges qui déterminèrent peu de temps après son admirable trépas sa canonisation, et qui firent transporter son corps sacré en un lieu digne de sa sainteté. Qui oserait nier le miracle fameux dont Rome entière fut témoin, lorsqu'il ressuscita le cousin d'un cardinal, qui s'était brisé en tombant de cheval, et cela sous les yeux du car-

dinal lui-même et de toute sa maison, de toutes les religieuses d'un monastère considérable, et d'une grande foule du peuple? Il ne fit pas sortir le monde, comme le fit saint Pierre, lorsqu'il ressuscita la sainte veuve dont parlent les Actes des apôtres, *Act.* IX. Pendant la célébration de la messe il fut ravi en esprit; la messe achevée, devant toute l'assistance, il s'approche du cadavre, met les membres dans leur position naturelle, prend le jeune homme par la main, l'appelle par son nom en invoquant le Christ et le rend à la vie; laissant tous les assistants stupéfaits de ce prodige. Or, si un tel fait n'était pas vrai, eût-on jamais osé écrire une chose dont Rome entière aurait affirmé la fausseté? C'est par de semblables prodiges et de tels témoignages de sainteté que le Seigneur établissait l'autorité des hommes qu'il appelait à fonder les ordres que sa Providence jugeait nécessaires pour l'édification de son Eglise.

Puisque j'ai dit un mot de la sainteté du père, je parlerai encore de l'un de ses glorieux enfants, de saint Vincent Ferrier. Que le lecteur parcoure sa vie, et il y verra que l'esprit des apôtres et de saint Paul n'a point disparu avec eux. L'esprit du docteur des Gentils animait vraiment ce saint religieux. Comme Paul il prêcha l'Evangile dans une multitude de contrées et à une foule de nations, et toujours avec des fruits merveilleux, en opérant la conversion d'un grand nombre d'âmes soit chrétiennes, soit infidèles. C'était pour lui chose aussi aisée et aussi ordinaire de faire des miracles, de guérir toutes sortes d'infirmités, que de toucher sa tête avec la main. Il lui arriva, non pas une fois, mais plusieurs fois de nourrir avec quelques aliments le peuple immense qui marchait à sa suite : dans le procès de sa canonisation on mentionne jusqu'à huit cent soixante miracles opérés par lui hors de l'Espagne. Maintenant sera-t-on assez incrédule et assez éhonté pour soutenir que tous ces miracles sont supposés? car il suffit qu'un seul soit vrai pour qu'il soit rendu hommage à la vérité de notre foi. On ne fait pas entrer dans ce chiffre les miracles que Vincent accomplit en Espagne, miracles beaucoup plus nombreux, puisqu'il prêcha plus longtemps en ce pays. En outre, le Seigneur daigna le consoler au milieu des fatigues et des

peines qu'il endurait pour son amour, en lui révélant qu'il serait un jour couronné et mis au nombre des saints, à quelle époque aurait lieu sa canonisation et qui devait en être l'auteur. Un vertueux jeune homme venant recevoir sa bénédiction à Valence, Dieu révèla à son serviteur que ce jeune homme serait pape un jour, et il le fut sous le nom de Calixte, et qu'il le canoniserait : aussi Vincent lui en dit-il quelque chose et lui recommanda-t-il le culte des lettres, et puis surtout celui de la vertu. Pendant que saint Bernardin écoutait un de ses sermons, il s'écria devant tout le monde : Il y a là un religieux de l'ordre de Saint-François que Notre-Seigneur chargera d'illuminer l'Italie. Il est plus jeune que moi, et pourtant il sera honoré dans l'Eglise plus tôt que moi. Et en effet, saint Bernardin fut couronné six ans avant Vincent Ferrier. Avec ces magnifiques révélations, au milieu de tant de prodiges, ce pieux serviteur de Dieu n'avait pas besoin pour s'humilier et pour ne pas s'enorgueillir de tant de faveurs, de l'aiguillon de Satan. De ses vertus je ne rapporterai qu'un seul trait à cause de ce qu'il a de singulier et de rare. Comme ce n'était pas assez pour son zèle de ses travaux et de ses prédications quotidiennes, de ses courses continuelles, il y joignait l'habitude de prendre tous les jours la discipline ; et quand la maladie le retenait au lit, il priait un de ses compagnons de la lui donner, le suppliant au nom du Christ de ne pas le ménager. Voilà à quel point il poussait l'ardeur et la persévérance dans ses bons desseins. Que ne devait pas faire ensuite le Seigneur si bon et si généreux, pour honorer et récompenser un serviteur qui le servait avec tant de ferveur et de constance !

Après avoir parlé quoique brièvement de l'un des fils de notre glorieux Père, il ne serait pas raisonnable de passer sous silence l'une de ses filles les plus vertueuses, la glorieuse vierge sainte Catherine de Sienne. Que de miracles certains, admirables, renferme sa vie ! Elle a été écrite par son confesseur, frère Raymond, qui à cause de ses vertus et de ses mérites fut élevé au généralat de l'ordre, et qui apprit de la bouche de la vierge elle-même la plupart des choses qu'il raconte. Du reste, au commencement des trois livres qu'il composa sur son histoire il affirme par un ser-

ment solennel, qu'il ne rapporte aucun fait sans en indiquer la source, et qu'il a été la plupart du temps témoin oculaire lui-même des merveilles contenues dans son ouvrage. Parmi tant de miracles, je n'en choisirai qu'un seul, parfaitement notoire et authentique, et certifié par le pape Pie II dans sa bulle de canonisation. Il arriva à sainte Catherine de rester sans autre nourriture que la sainte communion depuis le jour des cendres jusqu'au jour de la Pentecôte, c'est-à-dire, plus de trois mois. Il en fut ainsi régulièrement jusqu'au jour de sa mort ; quoique le scandale, les persécutions et les jugements des ignorants, qui se déchaînèrent contre elle l'obligeassent à prendre certaines herbes bouillies, dont elle exprimait le suc, sauf à rejeter ensuite, au moyen d'une plume, cette nourriture qui lui chargeait douloureusement l'estomac. C'était une sorte de martyre que Notre-Seigneur infligea à cette vierge durant sa vie. Si je ne rapporte que ce miracle, c'est qu'il a été d'une publicité irréfragable et que les confesseurs de Catherine de Sienne l'ont soumis à des examens et à des recherches si minutieuses, à cause de ce qu'il avait de surnaturel et d'étrange, qu'il devient impossible de le révoquer en doute ; d'autant plus, comme nous le disions tout à l'heure, qu'il est rapporté dans une bulle pontificale.

Pour les stigmates du bienheureux patriarche saint François, ce prodige si nouveau, si admirable des plaies du Dieu et du maître de l'univers, rendues visibles en un homme vêtu de haillons, on les examina, on s'en enquit de la manière la plus rigoureuse ; on fit jurer sur les saints évangiles ceux qui prétendaeint en avoir été les témoins oculaires. Mais il ne fallut pas pour attester ce prodige d'autres témoins que les yeux. Toutes les personnes qui virent le corps du saint religieux après sa mort purent y remarquer la présence des stigmates. Ils furent vus de sainte Claire et de toutes ses religieuses, lorsque le cadavre traversa leur monastère pour aller rejoindre le lieu de sa sépulture.

Ces miracles incontestablement dignes de foi, je les ai cités tant pour la gloire de la religion chrétienne, que pour convaincre les personnes qui n'en admettent pas la réalité. Si elles désiraient d'autres témoignages, qu'elles parcourent les bulles de la canoni-

sation des saints : elles y verront de quelles précautions scrupuleuses l'Eglise s'est entourée par le ministère des hommes les plus respectables, quoiqu'elle soit assurée de ne pas errer et d'être toujours assistée du Saint-Esprit, dans l'étude des nombreux et authentiques miracles sur lesquel elle a fondé ses sentences. Indépendamment de la bulle de canonisation de sainte Catherine de Sienne, qu'on lise l'histoire de quelques saints écrite par les auteurs les plus graves, par exemple, l'histoire de saint Antoine par saint Athanase, celle de saint Hilarion par saint Jérôme, de saint Malachie par saint Bernard, de saint Siméon Stylite par Théodoret, de saint Martin par Sulpice Sévère. Tous ces historiens furent contemporains des personnages dont ils racontent les miracles et la vie ; les deux derniers étaient les amis intimes de leurs héros, et ils avaient vu de leurs propres yeux la plupart des choses qu'ils écrivaient. Quelques-uns de ces miracles avaient eu en certains cas tant de notoriété et de publicité, que tous les contemporains en étaient de véritables témoins. Tel est celui que je vais raconter. Il y avait dans le pays des Sénonais une contrée où il tombait chaque année tant de grêle qu'elle anéantissait les moissons et les espérances des cultivateurs. Ceux-ci désolés de ce fléau s'adressèrent à saint Martin, qui demanda au Seigneur de mettre fin à ce châtiment : or, pendant les vingt années qu'il passa encore sur la terre, on ne vit plus un seul grêlon dans toute la contrée. Pour montrer que le hasard n'était point la cause de ce fait, mais bien les mérites de saint Martin, Dieu permit que le même fléau se fît sentir après sa mort. Cela se passait à l'époque où vivait encore Sulpice Sévère. Croira-t-on après cela que cet écrivain ait inventé un prodige d'une notoriété et d'une publicité pareille.

Qu'on lise aussi l'itinéraire des sept religieux de la Palestine qui allèrent visiter les saints moines d'Egypte, itinéraire que l'on trouve dans la vie des Pères du désert, et l'on y remarquera bon nombre de miracles dont ces pieux voyageurs furent témoins. Saint Jean d'Egypte, dont la vie y est racontée, ce solitaire qui, d'après l'histoire ecclésiastique, faisait connaître à l'empereur Théodose l'issue de ses batailles, guérit un de leurs compa-

gnons qui était tombé malade, et leur apprit qu'il était arrivé ce même jour à Alexandrie la nouvelle de la défaite du tyran Eugène par Théodose, et que ce bon prince ne tarderait pas à quitter ce monde; que Pallade, l'un des sept pèlerins, serait évêque en Cappadoce, ce qui effectivement arriva. Il leur demanda ensuite s'il y en avait parmi eux un qui fût honoré des ordres sacrés; comme on lui répondait négativement, il en montra un du doigt et dit : Celui-là pourtant est diacre, circonstance qu'un seul d'entre eux connaissait, et que l'individu en question tenait secrète par humilité. La relation de ce voyage a été écrite par Pallade en grec, et par un autre de ces religieux en latin. La piété des écrivains, leur parfait accord en tout ce qu'ils racontent, le nombre des témoins qu'ils invoquent, ne permettent pas de regarder leur récit comme une fiction.

Nous ne citerons pas d'autres miracles de l'antiquité chrétienne : ceux-ci montrent suffisamment que la religion chrétienne n'allègue pas des miracles quelconques ; mais qu'elle nage en quelque façon au milieu des miracles. Cependant nous ne passerons pas pour cela sous silence des miracles authentiques accomplis à notre époque : ils confirmeront la vérité de ceux dont nous venons de nous entretenir.

VIII.

Miracle raconté par l'empereur Antonin le pieux.

Après ces miracles qui ont pour historiens ces saints personnages qui en furent en même temps les témoins oculaires, je ne puis résister au désir de mentionner un miracle que rapportent nos ennemis eux-mêmes, des écrivains païens, témoins non suspects par conséquent : il est raconté dans la vie des empereurs romains et en particulier dans la vie d'Antonin par Ammien Marcellin. On le trouve encore dans une apologie de la foi adressée par saint Justin, philosophe et martyr, à l'empereur Antonin le pieux. Cette apologie est terminée par trois lettres favorables aux chrétiens que des empereurs eux-mêmes avaient écrites; la troisième que l'empereur Antonin envoyait au sénat romain était conçue en ces termes :

« L'empereur César Aurelien Antonin, vainqueur des Germains, des Parthes, des Sarmates, au sénat et au peuple romain, salut. Il nous a semblé bon de vous rendre compte en cette lettre de nos labeurs, de l'heureuse issue de notre guerre contre les Alemans, des périls et des difficultés dont nous avons été environnés, ayant autour de nous une armée que conduisaient soixante et quatorze étendards. Les espions m'en donnèrent avis, ainsi que Pompeïanus, maître du camp. Je me trouvais dans une position difficile avec mes légions, cerné par une multitude d'ennemis, qui atteignait le chiffre de neuf cent soixante-quinze mille hommes tous sous les armes. Comme je n'avais point assez de troupes pour forcer une telle armée de barbares, je recourus avec piété aux Dieux de la patrie ; mais je n'y trouvai aucun secours. Dans cette extrémité, je fis rassembler les gens que nous appelons chrétiens, et il s'en trouva un grand nombre. Je m'emportai contre eux ; ce que je n'aurais pas dû faire, à cause de leur puissance merveilleuse, dont je fis plus tard l'expérience. Ils se mirent bientôt à s'occuper de nous tirer d'embarras, et cela sans employer les flèches, les armes, les trompettes, comme s'ils eussent été en dehors de tout appareil militaire, pleins de confiance seulement en leur Dieu, qu'ils portent au fond de leur âme. Il est à croire qu'il réside dans leur cœur d'où il les protège et les défend, encore que nous les traitions d'impies, à savoir, d'hommes étrangers à toute religion. Ils se prosternèrent donc contre terre, et se mirent à prier, non-seulement pour moi, mais encore pour l'armée entière, et à implorer de leur Dieu un remède à la faim et à la soif que nous éprouvions, depuis cinq jours que nous étions privés d'eau, en terre ennemie et au cœur même de l'Allemagne. Dès qu'ils se furent prosternés et qu'ils eurent prié un Dieu que je ne connais pas, il tomba du ciel sur nous une pluie rafraîchissante ; tandis que sur nos ennemis éclatait un orage de grêle et de tonnerre. A ce spectacle nous reconnûmes aussitôt l'intervention invincible d'un Dieu tout-puissant. C'est pourquoi nous permettons à cette classe d'hommes d'être chrétiens, afin qu'ils n'attirent pas sur nos têtes une semblable tempête. Aussi je décrète et j'entends qu'on ne fasse un crime à personne de professer la religion

chrétienne. Si l'on invoque contre un chrétien ce seul titre de chrétien, l'accusé qui ne sera coupable d'aucun autre délit sera renvoyé absous ; mais l'accusateur sera condamné aux flammes. Ce décret du sénat est le mien, je veux qu'il soit fidèlement et ponctuellement observé. On l'affichera sur la place Trajane, pour que le public le lise et en prenne connaissance. De là il sera envoyé à toutes les provinces par les soins de Vérasius Pollion, gouverneur de la ville. Nous permettons également de traduire le présent édit, conformément à l'original qui sera publiquement exposé au lieu ci-dessus indiqué. »

Tels sont les termes dans lesquels l'empereur romain retrace ce célèbre et magnifique prodige. Le Roi de l'univers, en l'accomplissant, voulait confirmer la vérité de la foi, et montrer combien est efficace une parfaite prière, et combien il a lui-même droit à ce titre de Dieu des armées qu'il prend dans les saintes Écritures, lui qui sans le secours des arcs et des flèches, disperse en un moment une armée redoutable. I *Reg.* I.

IX.

Miracles remarquables de date plus récente.

Après les miracles que nous ont racontés les saints dont nous avons invoqué le témoignage, je crois devoir raconter quelques miracles plus récents pour convaincre ces personnes qui ajoutent peu de foi aux miracles des temps passés ; en même temps que s'évanouira leur incrédulité, les faits précédemment exposés emprunteront aux faits suivants une plus ferme autorité.

L'un des miracles les plus notoires que je puisse alléguer est celui des saints corporaux de Daroca, que l'on peut voir encore aujourd'hui. On a composé sur ce miracle un ouvrage dédié à l'invincible empereur, Charles, cinquième du nom, et à l'auguste impératrice son épouse. Je résumerai ici le contenu de cet ouvrage, et je dirai ce qui est connu de tout le monde. Dans le royaume de Valence, en l'an de grâce douze cent trente-neuf, une multitude de Maures tomba sur une petite armée d'un millier de chrétiens renfermés dans une place forte. Le petit nombre de ces derniers, leur éloignement de Valence et conséquemment

l'impossibilité d'être secourus, les réduisait à être infailliblement vaincus par des forces si écrasantes, à moins d'un miracle et d'une protection de Dieu évidente. Six des principaux chefs de cette petite armée ne désespérèrent pas d'en venir à bout, et se disposèrent à se confesser et à recevoir la sainte communion. Comme il y avait peu de prêtres et que l'ennemi était proche, tous les soldats ne pouvaient en faire autant. Ces officiers venaient donc de se confesser, ils entendaient la messe, et ils allaient recevoir les six hosties qui avaient été consacrées pour eux, lorsqu'on vient leur apprendre que les Maures ont commencé l'attaque : ils durent laisser la communion et courir aux armes. De son côté le prêtre qui célébrait la messe enferma les six hosties dans le corporal et le cacha en toute hâte sous une pierre. Cependant le Seigneur touché de la ferveur de ces pieux capitaines, et de leur désir de communier, ayant en outre égard à la confiance qu'ils avaient mise en lui, et au secours qu'ils en attendaient, les rendit si terribles, et leurs compagnons avec eux, qu'ils défirent en peu de temps les Maures, en massacrèrent une multitude et mirent les autres en fuite. Ces vaillants soldats pleins de reconnaissance pour la victoire qu'ils venaient de remporter, voulurent mettre à exécution leur pieux dessein et faire la sainte communion. Le prêtre courut donc chercher le corporal là où il l'avait caché. En le dépliant sur l'autel, il trouva les saintes espèces teintes en partie de sang, et collées au corporal comme on les voit encore aujourd'hui. Lorsque l'on eut découvert le corporal et contemplé le prodige, grandes furent l'admiration et la dévotion qu'excita ce spectacle, nombreuses les larmes que l'on répandit pour remercier Dieu et le glorifier de cette merveille. Les Maures s'étant reformés, et appelant toute la contrée sous les armes attaquèrent une seconde fois les chrétiens. Encouragés par le témoignage qu'ils avaient obtenu de la protection du Seigneur, ceux-ci prièrent le prêtre de se placer sur un lieu élevé, avec le corporal miraculeux dans ses mains, afin que l'armée à cette vue fût enflammée d'ardeur. Après quoi ils fondirent sur les ennemis avec une telle impétuosité, et ils en firent un si grand carnage que la terre était inondée de sang et couverte de cadavres. Cette seconde

victoire ayant mis fin à la guerre, il fut question de déterminer l'endroit où l'on deposerait cette précieuse relique. Chacun la réclamant pour son pays, bien du temps se passa en disputes et en contestations inutiles. Mais le capitaine général fit prudemment observer que, ce prodige venant de Dieu même, c'était à Dieu à indiquer le lieu qu'il préférait. Son observation réunit tous les suffrages, et on s'accorda à rechercher par la voie du sort quelle pouvait être la volonté de Dieu. On jeta donc le sort par trois fois, et par trois fois Daroca, ville où habitait le prêtre qui avait consacré les saintes espèces, fut désignée. On ne se contenta pas de cette épreuve, et l'on recourut à un autre expédient. On chercha une mule qui n'avait jamais voyagé sur une terre chrétienne, et l'on convint de mettre sur son dos un coffre solidement attaché renfermant le précieux corporal, et de lui laisser prendre la direction qui lui plairait, en sorte que le lieu où elle s'arrêterait aurait le privilège de posséder ce trésor. La mule se mit donc à marcher, et après elle des prêtres avec des cierges allumés, et des soldats avec leurs chefs. Pendant tout le trajet, le clergé sortait des bourgs qu'on traversait, ainsi que le peuple, louant Dieu d'une voix unanime, offrant à l'animal de l'avoine, du fourrage et autres choses semblables, afin que s'arrêtant en cet endroit pour y prendre de la nourriture, il leur procurât la possession de ces précieuses reliques. La mule nonobstant ne s'arrêta nulle part avant d'être arrivée à Daroca, où elle entra par la porte d'un hôpital qui était hors de la ville. Là survint une autre merveille. A peine l'animal fut-il entré dans l'église qu'il fléchit les genoux et qu'il expira : Notre-Seigneur ne permettant pas, comme il était convenable, qu'une bête ayant servi à une chose si extraordinaire pût être employée à d'autres usages de la vie humaine.

Le corporal miraculeux resta donc à Daroca ; et l'on y vit accourir des rois, des princes, de grands seigneurs, pour y contempler cette merveille et adorer le Dieu qui y résidait. De plus, on envoya au pape Urbain IV des ambassadeurs qui furent chargés de lui raconter ce qui s'était passé. Ce pontife accorda de nombreuses indulgences à quiconque visiterait cette relique : in-

dulgences que ses successeurs confirmèrent et augmentèrent, comme on le voit par les Bulles contenues dans les archives de l'Eglise de Daroca. Ce fut vingt ans après ce miracle que fut établie la fête du corps de Notre-Seigneur.

Telle est en résumé l'histoire de cet événement. Pour en prouver la vérité, il ne faut pas d'autre témoignage que celui des personnes qui chaque année voient de leurs propres yeux ce corporal lorsqu'on offre aux adorations des fidèles le Dieu qui y réside. On y constatera deux miracles : le premier, c'est l'intégrité des saintes espèces encore sans corruption, quoique trois cent trente années se soient écoulées depuis leur consécration, chose absolument inexplicable par les lois ordinaires de la nature; le second consiste en ce que ces espèces sont nuancées et teintes de sang en certaines parties. Venez ensuite, hérétiques sacramentaires, si vous ne voulez point ajouter foi à la parole des Ecritures, croyez-en du moins à vos yeux. Contemplez ce prodige, et adorez le Seigneur qui est là présent sous vos regards : il a voulu y rester jusqu'à ce jour, afin que votre hérésie demeure inexcusable à son tribunal.

X.

Du miracle et de la sainte hostie de Fromeste.

On lira dans la seconde partie de l'Histoire pontificale un autre miracle tout aussi fameux, tout aussi certain, tout aussi avéré : le lecteur le verra raconté dans tous ses détails, au chapitre quatorzième, page 85. Pour moi, je me contenterai de l'exposer ici d'une façon abrégée. Il y avait dans Fromeste, ville de Castille, du ressort de l'évêché de Polencia, un homme nommé Péro Fernandez qui devait à un autre une certaine somme d'argent. Le créancier n'ayant pu réussir à se faire payer par les moyens ordinaires, obtint contre son débiteur une sentence d'excommunication. Le débiteur s'étant exécuté, crut n'avoir pas à demander l'absolution de la censure. Arrivé au moment de mourir, le curé vint lui porter le saint viatique, avec un nombreux cortége de peuple. Lorsqu'il eut procédé aux interrogations accoutumées, le prêtre se disposa à lui administrer la sainte hostie qu'il portait

sur une patène d'argent. Or, il ne put d'aucune manière l'en détacher. Effrayé de cela, ainsi que la foule dont il était entouré, il fit sortir tout le monde, et pensant que le malade avait sans doute laissé quelque péché à avouer, il le lui demanda secrètement. La réponse négative et formelle du moribond ne fit que redoubler leurs angoisses. Après réflexion, le prêtre demanda à ce dernier, s'il n'aurait point encouru quelque excommunication dont il n'aurait point été encore absous. A cette question le malade se souvint de sa négligence, et en ayant reçu l'absolution, il communia avec une autre hostie, la première ayant été conservée en souvenir de ce miracle. On peut le constater encore aujourd'hui; car la sainte hostie est sur la patène, exempte de toute corruption, comme si on venait de la consacrer. De toutes parts on accourut pour contempler ce prodige. « Moi-même, dit un écrivain, quelque indigne que je sois, j'ai eu le bonheur de tenir la patène dans mes mains, stupéfait de voir cette espèce sacrée sans altération au bout de cent vingt années. »

Ici encore se présentent deux miracles : le premier consiste dans l'adhérence de l'hostie à la patène ; le second, dans l'absence de tout signe de corruption. Ces miracles ont l'avantage de montrer non-seulement le respect qui est dû au très-saint sacrement, mais encore l'efficacité des censures ecclésiastiques : d'où résulte la confusion des hérétiques obstinés à nier l'un ou l'autre de ces deux points. Comment, en effet, ne seraient-ils pas confondus par un miracle si palpable, si notoire, qu'il dépend d'eux de constater de leur propres yeux.

Le même ouvrage, *Histor. pontif.* III, 448, cite un autre miracle fort remarquable au sujet du très-saint sacrement : il est arrivé presque de nos jours en Pologne, et il a déterminé la conversion d'un grand nombre d'hérétiques à la foi. Comme ce miracle mérite d'être lu dans les termes où il est raconté, je renvoie le lecteur chrétien à l'ouvrage cité.

Dans un endroit de l'Italie nommé Montefalco, dans un monastère de religieuses Augustines, s'accomplit encore aujourd'hui un miracle permanent, constaté et certifié dans un procès-verbal par le cardinal Siripando, alors général de l'ordre des Augustins,

vu d'ailleurs et attesté par d'autres personnes dignes de foi, tant ecclésiastiques que laïques, entre autres, par le révérend seigneur et évêque don Jorgé de Tayde. Voici en deux mots ce miracle. Ce monastère renfermait une religieuse qui avait pour la passion du Sauveur une dévotion toute particulière. Quand elle fut morte, par une permission et une volonté spéciale de Dieu, on prit son cœur et on l'ouvrit. Or, on y voit encore aujourd'hui empreints tous les instruments de l'adorable passion. Dans la vésicule du fiel, on trouva trois petites boules, grosses chacune comme une noisette. Si on pèse ces boules, chacune est aussi pesante que les deux autres, et même que les trois réunies. Pour le reconnaître, on prend un poids équivalent à l'une d'elles; on met ce poids dans le plateau d'une balance, les trois boules dans l'autre, et l'on arrive à un équilibre parfait. C'est une figure du mystère de la sainte Trinité, qui se compose des trois personnes divines réunies dans l'unité d'essence. Chacune de ces personnes possède la même perfection que toutes les trois ensemble, puisque l'essence que possèdent toutes les trois ensemble est absolument identique à celle que chacune possède.

XI.

De deux autres miracles permanents.

Tout le monde en Italie connaît le miracle du sang de saint Janvier. Ce bienheureux martyr a été décapité dans un endroit situé à deux lieues de Naples. Une pieuse femme recueillit un peu du sang précieux qui arrosait le sol et le conserva dans un petit vase, où on le voit solidifié et aussi dur qu'une pierre. Chaque année, le premier samedi de mai a lieu la cérémonie suivante : On pose le chef du saint martyr dans un lieu désigné de la ville de Naples. Après cela on porte dans toute la ville en procession avec la plus grande solennité le vase qui contient le sang solidifié. Or, à mesure que l'on approche de l'endroit où l'on a placé la sainte relique, on voit le sang devenir liquide, et enfin perdant toute dureté, s'agiter et bouillir dans l'intérieur du vase comme s'il venait d'être répandu à l'instant même. Quand le miracle s'est opéré, ce chef et ce sang vénérables sont portés en

procession au lieu qu'ils occupent habituellement, c'est-à-dire dans une chapelle de la cathédrale, où se trouvent bien d'autres reliques. Dès que le sang est séparé du chef, et remis à sa place, il reprend sa solidité précédente. Non-seulement en ce jour, mais toutes les fois que l'on met le sang en présence du chef, il se liquifie comme on vient de le dire, et l'on aperçoit se remuer à l'intérieur de petites pailles qui étaient mêlées à ce sang, lorsque la pieuse femme le recueillit.

C'est un devoir pour le chrétien de reconnaître en tout ceci premièrement l'amour et la tendresse de la divine Providence envers les saints qu'elle honore, comme nous la voyons honorer saint Janvier plusieurs siècles après son glorieux martyre, par un prodige qui se réitère aussi aisément ; secondement, le soin qu'elle prend pour vaincre par un spectacle si manifeste et si public l'hostilité des hérétiques et des incrédules contre les miracles.

Une chose que nous ne pouvons pas ne pas regarder comme évidemment miraculeuse, c'est le privilège que possèdent les rois de France de guérir un mal contagieux et incurable, le mal des écrouelles. Ainsi, le Seigneur, dont la bonté assiste dans leurs besoins toutes les créatures, après avoir créé une infinité de simples propres à guérir les maladies auxquelles nous sommes sujets, a voulu conférer le privilége de guérir celle-ci, d'ailleurs incurable, à des personnages du plus haut rang et très-chrétiens, aux rois de France, héritiers et successeurs de la foi de saint Louis, aussi bien que de sa couronne. Que ce privilège soit miraculeux, on ne saurait en douter, puisque sans employer aucun des remèdes en usage chez les médecins, par un simple attouchement, ils guérissent le malade : « Le roi de France te touche, disent ils, que Dieu te guérisse. » Le jour où ils exercent cette puissance merveilleuse, ils s'y sont préparés par la confession et par une communion fervente, qui attirent sur eux les faveurs de Dieu.

XII.

De quelques autres miracles incontestables qui se sont accomplis dans le temps présent.

On ne me blâmera pas, je l'espère, si dans ce chapitre consacré aux miracles je fais mention de certains faits de ce genre que j'ai appris et examinés par moi-même avec le soin le plus scrupuleux. Bien des auteurs se sont appliqués à conserver le souvenir des miracles qui s'étaient accomplis de leurs temps, selon ce mot de l'ange Raphaël à Tobie : « Il est bon de cacher les secrets du roi; mais il est toujours louable de publier les œuvres et les merveilles du Seigneur. » *Tob.* XII, 7. En conséquence je rendrai témoignage des œuvres divines que j'ai vues opérées dans le très-catholique royaume de Portugal.

Il y a dans la ville d'Evora un monastère de religieuses augustines, sous le titre de Sainte-Monique, où l'on remarque une image de l'enfant Jésus. C'est, chez ces religieuses, une habitude de s'emparer à l'envi, lors de la fête de Noël, de cette image, de la renfermer dans leur oratoire, de prier tous les jours devant elle, de lui faire à la fin de l'année une petite robe, et de la remettre ensuite à la place qui lui est assignée. Dans ce couvent se trouvait une vertueuse religieuse, aujourd'hui encore vivante, qui depuis douze ans était en proie à de douloureuses et graves infirmités. La troisième de ces années, les nerfs situés au-dessous du genou se contractèrent de telle manière qu'elle ne pouvait marcher qu'avec les mains, ou soutenue par des béquilles. Cette infirmité dura huit ans. On essaya bien de tous les remèdes et de tous les onguents possibles pour rendre aux nerfs leur flexibilité, mais inutilement. On la porta à des bains d'eaux thermales excellentes pour les maladies rhumatismales et pour les contractions des nerfs; ce fut encore sans résultat. Après avoir épuisé tous ces moyens, les médecins perdirent espoir, et on passa quelques années sans appliquer d'autre remède. A cette infirmité s'en joignait une autre fort grave également. Dans les premiers jours de chaque mois la pauvre religieuse subissait une attaque d'épilepsie tellement violente que plusieurs de ses com-

pagnes avaient de la peine à la soutenir. La fête de la sainte Nativité arrivée, elle se proposait d'avoir l'image de l'enfant Jésus pour l'honorer comme le faisaient les autres religieuses. Avant la fête, elle voulut essayer d'obtenir du ciel à force de piété et de foi, la guérison qu'elle cherchait vainement sur la terre. La confiance que Notre-Seigneur la guérirait ayant rempli son âme, elle s'en ouvrit à une religieuse qui avait été sa maîtresse ; celle-ci ne fit pas grand cas de son espoir. Enfin, Noël venu, la pauvre infirme assista à la grand'messe, assise selon la coutume à côté de la grille du chœur inférieur. A peine l'épître commençait-elle qu'elle se sentit guérie ; mais elle ne voulut rien dire, de crainte de troubler l'office commencé. Après la messe, elle se leva sur ses pieds, et dit à ses compagnes : Grâces à la bonté et à la miséricorde de l'enfant Jésus, je suis guérie. L'une des religieuses lui offrit cependant un bâton qu'elle tenait à la main, persuadée que malgré sa guérison elle en aurait besoin pour se soutenir. Elle l'accepta, et se mit à marcher autour du chœur ; mais s'apercevant au bout de quelques instants qu'il lui était inutile, elle le jeta. Les larmes, les sanglots, les actions de grâces, les louanges, les cris d'admiration qui s'élevèrent de toutes parts dans l'intérieur du couvent en voyant marcher seule une infirme que depuis huit ans on voyait soutenue par des béquilles, le bruit qui remplit le chœur apprirent bientôt au peuple qui était dans l'Eglise ce qui venait de s'accomplir ; pendant toute la journée, les religieuses ravies ne s'occupaient que de cette merveille. La maîtresse de la religieuse guérie, s'approche de l'image de l'enfant Jésus qui était dans le chœur, et, versant d'abondantes larmes de dévotion et de joie, la prit dans ses mains et la couvrit de baisers, en s'écriant à plusieurs reprises : « Mon Seigneur, vous avez donc guéri Cervéra ; vous avez donc guéri Cervéra ! » C'était le nom de son élève naguère infirme.

Mais ce ne fut pas assez encore pour le divin Enfant. Comme ses œuvres et ses miséricordes sont parfaites, il guérit aussi la religieuse de ses attaques d'épilepsie. Elle s'attendait à les subir, le premier janvier, selon son habitude ; mais il n'en fut rien. Au contraire, ce même jour, elle réveilla ses compagnes à matines,

en frappant selon l'usage sur les tables; et, à partir de ce moment, elle en fut complètement délivrée. Ce miracle ne tarda pas à être connu dans toute la ville et dans les lieux voisins. Une enquête juridique en fut faite par l'ordinaire. C'est le rapport de cette enquête que j'ai lu. Non content de cette garantie, j'ai voulu invoquer de plus le témoignage de mes yeux. Je me suis donc rendu au monastère et appelant les religieuses au cœur inférieur, je demandai à celle qui avait été miraculeusement guérie, de vouloir bien marcher devant moi; ce qu'elle fit comme si jamais elle n'eût été malade. Elle vit, je le répète, encore aujourd'hui, et elle rend elle-même témoignage de ce prodige. Cette religieuse avait pour tante la supérieure de ce monastère. Elle était plutôt sa mère que sa tante; et durant les années de sa maladie, elle la soignait comme son enfant, au prix de grandes dépenses et de grandes fatigues. Durant les jours qui suivirent le miracle, elle était dans une sorte de stupéfaction et d'absorption, continuelles. Qu'est-ce donc, Mère! lui disaient les autres religieuses. Nous sommes toutes réjouies par ce qui s'est passé, et vous seriez triste et pensive! Mes filles, répondit-elle, je ne puis pas revenir de l'étonnement où m'a jetée la vue d'une telle merveille, et de la grâce inestimable que Notre-Seigneur nous a accordée. Voilà, en quelques mots, le récit du miracle qui arriva le jour même de la naissance de Jésus. Certainement, quiconque entendrait, comme je les ai entendues moi-même, les religieuses de ce monastère en raconter les circonstances et les particularités, quelque dur que fût son cœur, il lui faudrait répandre des larmes d'admiration et d'amour.

Ce miracle ne fut pas le seul; il fut bientôt suivi de plusieurs autres. Je ne les rapporterai pas tous : je n'en rapporterai même qu'un seul, non moins incontestable que frappant, et sur lequel j'ai eu des informations particulières. Non loin du monastère habitait une femme vertueuse, aussi pure, aussi douce qu'une colombe. Depuis quatre ans, elle était étendue sur son lit percluse de ses jambes, et sujette en outre à d'autres accidents extrêmement douloureux. Voulait-elle se confesser et communier, on la portait sur un siège à l'église du monastère. Un jour qu'elle y avait été portée à cette fin, le prêtre, après lui avoir donné la

sainte Communion, lui dit : Attendez quelques instants et recommandez-vous à l'enfant Jésus. Prenant ensuite la sainte image de l'autel, il la plaça devant elle. Tandis qu'elle saisissait avec les mains la petite robe du divin Enfant, il lui sembla entendre une voix intérieure qui lui disait : Lève-toi. Elle se mit en conséquence à se lever. Son père qui était à côté d'elle, croyant qu'elle était saisie par l'une de ses douleurs accoutumées et se disposant à la soutenir, elle lui dit : Non, laissez-moi, je puis me lever seule. Elle se leva donc guérie, après avoir été si longtemps percluse ; et elle retourna elle-même à sa maison, suivie par le peuple, qui ne revenait pas de son étonnement en voyant marcher sans soutien une personne qu'il fallait auparavant porter sur une chaise. De même, disait-elle, que la foule se presse autour des malheureux conduits au dernier supplice, ainsi cette multitude l'accompagnait jusqu'à sa maison, dans l'admiration où la plongeait une semblable merveille. Ainsi toute cette multitude fut témoin de ce miracle. Je pris nonobstant des renseignements auprès du médecin qui la soignait. Ce médecin, qui s'appelait Pragoso, me fit connaître et la durée du mal et quelle en était la cause. En outre, je me rendis quatre ou cinq fois à la maison de cette femme, éprouvant toujours une satisfaction nouvelle à écouter ce récit avec les détails touchants dont il était semé. Je me souviens que, la dernière fois, j'y allai pour savoir uniquement si, en revenant chez son père, elle avait quelque bâton à la main. Les œuvres de Dieu étant sans défaut, je supposais qu'elle n'en devait pas avoir, et je ne me trompai pas. Un des principaux médecins de cette ville, nommé Ariez Diaz, qui connaissait son infirmité, surpris de sa guérison vint la voir, et la pria de marcher en sa présence, afin qu'il vît de ses propres yeux ce prodige que la renommée lui avait appris, et qu'il pût bénir le Seigneur pour l'avoir rendu témoin d'un pareil spectacle.

XIII.

Suite du même sujet.

Je ne veux pas perdre de vue l'enfant Jésus. Tout enfant qu'il est, il n'en est pas moins puissant pour accomplir des merveilles.

Il est l'auteur de celle que je vais soumettre au lecteur : elle arriva, il y a moins de dix ans, dans un monastère de religieuses bernardines. Vers le commencement d'octobre, il y avait dans ce monastère une novice malade, âgée de douze ans. Ce serait une tâche trop longue de raconter les phases de sa maladie où l'épilepsie se mêlait à mille autres causes de souffrance, sans que les médecins pussent y apporter remède. Les religieuses étaient vivement peinées en voyant cette enfant souffrir comme elle souffrait et ne trouver aucun soulagement. Les choses restèrent dans cet état depuis le jour de saint Martin jusqu'à la nativité du Seigneur. Pour cette fête, on avait dressé dans une des salles du monastère, une petite crèche qui renfermait un enfant Jésus, et tout auprès l'image de sa très-sainte Mère. On demanda à la malade si elle désirait être portée et présenté à l'enfant Jésus qui était dans la crèche. Elle accepte de grand cœur; on la porte à bras, car elle ne pouvait marcher, on la conduit devant la crèche, et on lui met l'enfant Jésus entre les mains. Fixant alors ses regards sur l'image de la Vierge, elle pria en ces termes : « O ma Souveraine, je ne veux pas vous le rendre avant que vous ne m'ayez rendu la santé nécessaire pour vous servir. » Elle répète plusieurs fois ces paroles, encouragée par les religieuses qui lui disaient : Parlez, enfant; parlez. Un instant après la malade se renverse à terre, et reste comme ensevelie dans un profond sommeil. Les religieuses présentes, craignant quelque accident, la rappellèrent à elle-même. Pourquoi donc m'éveillez-vous ? leur dit-elle, je contemplais tout-à-l'heure une vierge, un enfant, un berceau bien différents de ceux que voilà. Après ces mots, par la puissance admirable du divin enfant et de cette mère de miséricorde, qu'émouvaient tant de souffrances dans un âge si innocent et si tendre, elle se leva comme si elle n'eût point été malade, complètement guérie, et laissant ses compagnes hors d'elles-mêmes à la vue de ce prodige, et témoignant au Seigneur à ce sujet leur reconnaissance. Peu après, la mère abbesse ordonna à une religieuse d'écrire la relation exacte de ce fait, relation que j'ai lue moi-même et que je possède entre mes mains. Il y a deux ans, pendant le séjour du sérénissime cardinal à Alcobaza, l'infant don Enrique, actuellement

notre roi, alla visiter ce monastère, où on lui présenta la religieuse que le Seigneur avait favorisé de ce miracle le jour même où il daigna naître pour le salut du monde.

A ce miracle j'en ajouterai un autre qui n'eut pas moins de publicité et qui manifeste l'amour extrême du Seigneur envers les saints. Il y avait à Rome en ce siècle-ci une femme à qui Dieu s'était maintes fois communiqué. Entre autres austérités dont elle affligeait son corps, elle portait autour des reins une ceinture de fer. Quand elle fut morte, son confesseur, qui appréciait sa sainteté, prit cette chaîne à laquelle il attachait une grande valeur. Le R. Père François Forero étant allé à Rome après le Concile de Trente, reçut de ce prêtre, avec lequel il était lié d'amitie, comme gage inestimable de son affection, un anneau de cette chaîne. Quand il fut rentré dans le royaume, ce père qui était provincial de notre province se rendit à Avero, où se trouve un monastère important de religieuses de son ordre. Tout en visitant la maison, il apprit qu'il y avait une religieuse distinguée, si malade que tous les médecins de l'endroit, et d'autres même qui étaient venus de Porto, désespéraient de sa vie, en sorte que selon l'habitude de la communauté, on avait déjà distribué ses habits pour l'amour de Dieu. Elle était paralysée d'un côté; elle avait vers la région du foie quelque chose de dur et de gros comme une brique; et ses lèvres commençaient à se border d'une espèce d'écailles jaunâtres. Telle était sa faiblesse que, pour lui faire le lit, on la soulevait dans un drap, sans quoi la chose eut été impossible. Le père provincial alla la voir, et l'exhorta à se conformer pleinement à la volonté de Notre-Seigneur, et à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner. En même temps, il lui laissa l'anneau qu'il portait avec lui, en lui disant qu'il venait d'une sainte femme. Dès qu'il fut rentré dans son propre couvent, lequel était tout près, la malade plaça la chaîne sous l'oreille du côté paralysé, oreille avec laquelle elle n'entendait pas; aussitôt l'ouïe lui fut rendue, et elle dit à la sœur infirmière : Ma sœur, j'entends. Celle-ci lui répondit : Alors mettez l'anneau sur la grosseur de la région du foie. Elle le fit, et aussitôt par la puissance de Notre-Seigneur et les mérites de sa servante, cette grosseur disparut, et

la religieuse se sentit parfaitement guérie. La nouvelle s'en répand dans le couvent tout entier. Toutes les religieuses s'empressent d'accourir ; elles la revêtent d'habits empruntés, les siens ayant été déjà distribués, et toutes, la malade avec elles, marchant sans appui, se rendent au chœur pour remercier Dieu avec larmes et sanglots de ce miracle. On alla sur-le-champ en donner avis au provincial, qui venait d'arriver à son monastère, et qui commençait à prendre son repas. Dès qu'il eut fini, il vint de nouveau au couvent, et la religieuse miraculeusement guérie, le reçut elle-même au parloir, avec une apparence de santé qui ne s'est point démentie. Ces détails m'ont été communiqués par ce provincial et par une personne honorable dont il était accompagné : je les ai appris aussi du prieur du couvent d'Avero, qui est vicaire de ces mêmes religieuses, et avec lequel j'ai souvent causé de ce miracle. Pour savoir mieux encore à quoi m'en tenir, j'écrivis à la supérieure de ce couvent de vouloir bien m'envoyer tout au long la relation de ce miracle : elle me l'envoya avec l'approbation des religieuses les plus graves de la maison ; et je la conserve précieusement. En finissant, elles rendent grâces à Notre-Seigneur d'avoir permis qu'elles fussent témoins d'un si grand miracle. Il servira, comme je le disais, à montrer à quel point Dieu aime et honore ses serviteurs, puisqu'il donne une vertu et une puissance si extraordinaires à des objets qui ont été en contact avec leurs corps : malgré la distance des lieux et des temps, il a rendu un morceau de fer plus efficace que toutes les ressources de la médecine et de la nature, et capable de guérir une infirmité devant laquelle la médecine et la nature s'étaient avouées impuissantes.

Non loin de la ville d'Avero est située Porto, où l'on a vu, il y a six ans environ, un des miracles les plus fameux et les plus surprenants qui soient arrivés en ce royaume, et même, ajouterai-je, à notre époque. Dans une maison habitée par deux femmes très-vertueuses, se trouvait une petite fille aveugle que nul remède n'était parvenu à guérir. Or, il advint qu'une autre enfant porta dans cette maison un linge dont on avait entouré le crucifix du monastère de saint Dominique de la même ville. L'une des

deux sœurs prît le linge entre ses mains et s'écria : Seigneur Jésus, puisque vos plaies sont ouvertes pour tous les hommes, daignez ouvrir les yeux de cette enfant aveugle. Ces paroles ayant été prononcées avec un grand esprit de foi et de piété, elle mit le linge sur les yeux de l'enfant, et par la vertu des précieuses plaies du Sauveur, les yeux de l'enfant s'ouvrirent, et elle reçut le sens dont jusque-là elle avait été privée. Ces bonnes femmes voulurent tenir ce miracle secret; mais ce n'était pas possible, la cécité de l'enfant et sa guérison constituant deux faits trop précis et trop notoires. L'ordinaire en fut informé; il vérifia le fait, et interrogea un grand nombre de témoins dont la déposition fit clairement connaître la vérité. Du consentement unanime des autorités ecclésiastiques et séculières, on organisa une procession générale et solennelle; les cloches de toutes les églises sonnèrent : l'enfant y fut portée à bras, une couronne sur la tête, et offerte aux regards de toute la ville, afin que tous les habitants rendissent grâces à ce Maître qui secourt ainsi les nécessités de ceux qui implorent avec foi et dévotion son assistance. Le même linge servit encore à opérer plusieurs autres miracles : comme ils n'ont pas eu la même publicité que le précédent, je n'en dirai rien maintenant. Je passe à un autre d'une authenticité inattaquable.

Le docteur Guavara, homme dont la parole peut faire autorité, soignait une religieuse bernardine du monastère si considérable de Célas, laquelle depuis trois ans avait une jambe sèche, dont elle ne pouvait se servir. La fête de la reine de Portugal, que nous honorons, et dont l'histoire a raconté les vertus et les miracles, arriva. Remplie de dévotion envers cette sainte princesse, la religieuse malade voulut assister à l'office de matines, où on la porta sur une chaise, car elle était dans l'impuissance de marcher. Or, peu après elle se trouve parfaitement guérie, ce dont elle remercie vivement Notre-Seigneur et la sainte princesse, par les mérites de laquelle elle avait été guérie. Ce miracle a eu autant de témoins qu'il y avait de religieuses dans ce monastère.

A propos de cette reine que l'Eglise honore, je rappellerai un trait fort remarquable que l'on voit dans sa vie. Elle avait un page fidèle et vertueux dont elle se servait pour distribuer ses aumônes.

Un autre page méchant et pervers le noircit auprès du roi d'une façon si odieuse, que le prince résolut de le faire mourir. C'est pourquoi il signifie au maître d'un four à chaux que, à tel jour, à telle heure, il lui enverra un page qu'il aura le soin de jeter dans les flammes. Le jour et l'heure venus, il envoie le page calomnié au lieu indiqué. Comme ce jeune homme avait l'habitude d'entrer dans les églises devant lesquelles il passait, lorsqu'il entendait les cloches sonner l'élévation, et d'y rester jusqu'à la communion, il perdit quelque temps à ce pieux sacrifice, Dieu le permettant ainsi, et il laissa passer l'heure fatale. Le roi, inquiet de savoir si ses ordres avaient été exécutés, envoya le page calomniateur s'en informer auprès du maître du four. Celui-ci croyant qu'il s'agissait du page dont le roi lui avait parlé, le prit et le jeta dans les flammes. Voilà comment le souverain juge protégea la cause de l'innocent, et punit, comme il le méritait, le coupable : fidèle à ses voies, il voulut que le mal préparé par les machinations de l'impie retombât sur sa tête. L'issue de l'événement éclaira les yeux du roi; il apprit à ce spectacle où était l'innocent et où était le criminel. Je ne représente pas ce fait comme un miracle, mais comme une chose qui mérite d'être connue.

XIV.

De quelques autres miracles tout récents.

Et parce que les miracles récents dont les témoins vivent encore, impressionnent plus vivement le lecteur, je le prierai d'accorder son attention aux trois que je vais raconter. Ils sont très-récents, et pour les écrire j'ai dû préalablement demander l'autorisation des personnes qu'ils intéressent. Celui dont je parlerai d'abord est si important, si certain, si notoire, que si j'étais gentil, je n'en demanderais pas d'autres pour me convertir à la foi. C'est ainsi que Naaman se convertit, après avoir été guéri de la lèpre par le prophète Elisée. Il y a dans Lisbonne en ce moment-ci une noble dame, nommée Dona Catherine de Tayde, de la maison de Villaverde, dont nous n'essaierons point de louer les vertus, les saints ne nous permettant pas de les louer durant leur vie, mais seulement après leur mort, parce qu'alors la louange n'est

préjudiciable ni à celui qui en est l'objet ni à celui qui la dispense. Vers l'âge de treize ou quatorze ans, cette dame fut prise de maux si violents, qu'ils la mirent à deux doigts de la mort. On en vint même une fois à tout préparer pour sa sépulture. En ce moment sa nourrice, qui espérait qu'elle lui viendrait en aide aussi bien qu'à ses enfants, s'en alla dans une chapelle consacrée à la sainte Vierge, et elle la supplia avec gémissements et avec larmes de rendre la vie à sa maîtresse. Il est à croire que la sainte Vierge l'exauça, car la jeune fille revint à la vie après trois mois et demi de maladie. Seulement toute la partie gauche de son corps resta paralysée et sujette à un tremblement si fort que si quelqu'un lui prenait par exemple le bras, il ne pouvait s'empêcher de trembler lui-même. Cet état de choses dura neuf mois, pendant lesquels les meilleurs médecins de la ville essayèrent de divers traitements, et le tout sans résultat. La malade conservait néanmoins sa confiance dans la sainte Vierge, qui l'avait déjà guérie d'une infirmité si violente; elle comptait qu'elle lui rendrait entièrement la santé, parce que, disait-elle, cette reine du ciel n'avait point accoutumée de faire du bien à demi. Au bout de ces neuf mois on la porta dans un monastère de la même ville, dont l'église sous le vocable de Notre-Dame des reliques, est en grande vénération, et attire un grand concours de pèlerins. Ayant été placée devant l'image de Notre-Dame, elle entendit une vieille femme derrière elle demander avec angoisse et ferveur à la sainte Vierge la guérison de son enfant qui était malade. Cette prière lui suggéra à elle-même la prière suivante : Ma Dame, si j'avais la foi de cette bonne vieille femme, assurément vous me rendriez la santé. Elle prononça ces paroles avec toute la piété et la confiance dont elle était capable; et soudain, par la vertu de cette mère de miséricorde, elle se sentit guérie. Elle en fut comme épouvantée et hors d'elle-même, et elle ne savait à quoi se résoudre. Pourtant elle se leva, et se dirigea toute seule vers la comtesse sa mère, qui était dans la même église, et qui ne fut pas peu surprise de cette merveille. La foule qui était dans l'église, et elle était nombreuse, car c'était un dimanche, se mit à crier : Miracle, miracle. De leur côté les pères du monastère rendirent grâces à Notre-Seigneur et

entonnèrent le *Te Deum.* Le jour suivant, le clergé de la ville fit à cette occasion une procession solennelle, à laquelle cette jeune dame assista à pied jusqu'à la fin, alors que, durant les neuf mois précédents elle n'avait pu marcher qu'avec une béquille sous un bras, et soutenue de l'autre par une suivante. Depuis, elle fut extrêmement robuste, ce qui lui faisait dire que la santé que donnait Notre-Dame était de pierre et de chaux. Et la preuve en est que jusqu'à ce jour, on la voit passer la matinée entière à genoux dans l'église; sans se reposer ni s'asseoir jusque vers la dixième ou onzième heure. En souvenir de ce bienfait, cette dame fêta solennellement chaque année l'anniversaire de sa guérison par la sainte Vierge, et ses serviteurs et toute sa maison observent ce jour là comme une fête de précepte. Les témoins de ce miracle sont les habitants de la ville, les membres de la famille de la dame, ses serviteurs et les religieux du monastère où elle a été guérie. Au bruit qui s'en répandit, on accourut des campagnes voisines pour constater cette guérison miraculeuse due à la miséricorde de la sainte Vierge. Nous apprenons par là que le Seigneur opère des miracles, non-seulement pour la confirmation de la foi, mais encore pour subvenir à certaines nécessités et à certains maux auxquels les hommes ne sauraient apporter de remède; comme on le voit par les cinq exemples que nous venons de raconter. Il le fait surtout lorsqu'il s'agit de personnes dont l'innocence et une pureté virginale embellissent la vie, à cause de la prédilection qu'ont pour ces personnes la Vierge des vierges, et l'Agneau que les vierges accompagnent partout où il va.

Pour le miracle que je vais raconter maintenant, je me suis demandé longtemps si je ne ferais pas mieux de le passer sous silence, quoique la notoriété et la vérité en soient inattaquables. Les rapports frappants qui existent entre ce miracle-ci, et celui par lequel saint Benoît remit en son premier état un vase qui s'était brisé entre les mains de sa nourrice, et un autre qu'on lit dans la vie de saint Antoine, et un autre que saint Grégoire dans ses Dialogues rapporte d'un saint personage qui réunit les morceaux séparés d'une lampe et lui donna sa première forme, m'ont déterminé à le rapporter, d'autant plus que les personnes qui en

furent témoins vivent encore aujourd'hui. Un gentilhomme qui habitait à Sétubar, désirant aller à la pêche, dit à une servante de lui porter une ligne qu'il savait excellente. La servante pour essuyer la poussière dont la ligne était couverte appuya le petit bout contre terre, et la ménagea si peu que deux morceaux longs comme l'un des doigts de la main volèrent en éclat. La maîtresse, qui assistait à l'opération, redoutant la colère de son mari, se retourna du côté de la sainte Vierge, et se recommanda à une sainte femme qui avait été sa nourrice et qui l'avait élevée. Il me serait facile de parler longuement des vertus et des prodiges accomplis par cette dernière, car je l'ai connue intimement. Telle était l'ardeur de son amour pour Dieu qu'elle s'écriait, bien qu'avancée en âge : Non, tous les flots de la mer n'éteindraient pas les flammes dont ce cœur est embrasé. Après la prière, l'époux de cette noble dame demanda sa ligne ; or, voilà qu'en la pressant on la remit dans le même état qu'auparavant avec le même cordon blanc auquel elle était attachée. Ce que voyant un petit garçon de cette dame, lequel se trouvait dehors, s'écria : Mère, la ligne n'est point brisée, la ligne n'est point brisée. La mère lui donna une petite tape en disant : Ceci, monsieur, vous apprendra à ne pas mentir. Une servante s'étant présentée et apercevant la ligne sans fracture courut, pleine d'étonnement, faire à la dame le même rapport. La dame lui dit : Quoi? vous aussi vous mentez comme ce petit garçon! Si j'ai moi-même les morceaux, comment la ligne pourrait-elle ne pas être brisée? Sa tante sortit pour s'en assurer ; et reconnaissant la vérité de ce qu'on avait dit, elle revint effarée autant que surprise, et insista sur la réalité de ce prodige. Le gentilhomme fut informé de ce qui s'était passé, et ravi de cela, il fit mettre de côté la ligne qu'il considéra désormais comme une chose sacrée sur laquelle Dieu avait daigné poser sa main. J'ai gardé moi-même durant quelques années en souvenir de ce miracle les deux éclats de roseau. Quelque étonnant que ce fait paraisse, il ne sera pas jugé indigne de foi par ceux qui auront apprécié la vertu et la douceur de cette noble dame, et la sainteté de la nourrice qu'elle avait invoquée. Que cet exemple nous fasse comprendre la tendresse paternelle de Notre-

Seigneur, la miséricorde sans bornes avec laquelle il assiste quand ils l'invoquent ses fidèles serviteurs, non-seulement dans les choses importantes, mais encore dans des choses de l'ordre le moins considérable.

Voici, en confirmation de ce miracle un trait de saint Boniface que saint Grégoire raconte dans le premier de ses dialogues. Ce saint encore tout enfant vit un renard fondre sur une poule et l'emporter en toute hâte selon son habitude. A cette vue l'enfant court à l'église et prie le Seigneur en ces termes : « Quoi ! Seigneur ! vous souffririez que ces poules élevées par une mère pour soutenir sa pauvreté, un renard les mangeât ! » Sa prière finie, il revint chez lui. Et là, il vit le renard reparaître, rapporter la poule qu'il tenait dans sa gueule, et tomber lui-même raide mort à ses pieds, expiant ainsi son larcin. Qui ne remarquerait ici la bonté, la tendresse et les attentions du Seigneur envers les âmes pures et simples? Qui ne serait stupéfait de voir le Dieu de majesté devant lequel tremblent les puissances célestes, écouter la voix d'un enfant, et l'exaucer pour une chose aussi peu importante? Pierre, diacre de saint Grégoire, exprimant sa surprise, fort raisonnable d'ailleurs, à l'aspect de cette étrange condescendance du Seigneur, saint Grégoire lui répondit que Dieu en avait ainsi ordonné afin d'apprendre par cet exemple à ses fidèles serviteurs, avec quel empressement il les assistera dans de grandes occasions, lui qui tient de la sorte à les satisfaire en des occasions, pour ainsi parler, indifférentes.

Je ne me lasse point de citer des traits où brille l'amour extrême de Notre-Seigneur envers ses amis. Je finirai par une histoire fort propre à mettre en relief la tendresse de cet amour. Il me sera très-agréable de la raconter, parce qu'elle s'est passée sous mes yeux, il y a quelques jours à peine, au mois de mai de l'an quinze cent quatre-vingt-deux. Dans Lisbonne se trouvait une jeune fille noble, mais très-pauvre, du reste remarquable par son amour de la retraite, son recueillement, sa ferveur, son humilité, sa douceur et son obéissance à ses parents, qui la chérissaient d'une manière particulière. Elle tomba malade ; et son mal se développant, elle souffrit durant neuf mois avec une pa-

tience et une résignation admirables. Lorsqu'elle était seule, on l'entendait s'entretenir pieusement et amoureusement avec son crucifix; et plusieurs fois, ces paroles venaient frapper les oreilles: Mon Seigneur, quand donc me tirerez-vous de cette prison? Quand irai-je, et paraîtrai-je devant vous; quand jouirai-je de de votre présence et de votre beauté? Telles étaient les paroles qu'elle répétait avec l'accent de la plus profonde piété. Aussi le Seigneur qui chérit la pureté virginale, et les âmes humbles et douces qui l'invoquent au temps de la tribulation, la visita, la consola, et lui promit d'accomplir sa prière pour la fête de l'Ascension; que ce jour-là, il la ferait monter avec lui au ciel. Comment le lui fit-il connaître, nul ne le sait, cette jeune vierge ne l'ayant découvert à personne. Quinze jours avant cette fête, tandis que sa mère se désolait en voyant une enfant qu'elle aimait tant abandonnée des médecins, elle lui dit : Mère, ne pleurez pas; réservez ces larmes pour le jour de l'Ascension. La veille au soir, on ne remarquait aucune différence entre son état actuel et celui des jours précédents. Une de ses intimes amies qui venait souvent dans la maison lui dit en plaisantant : Oh ! la trompeuse, comme elle s'est jouée de nous, en nous disant qu'elle mourrait le jour de l'ascension. La malade qui était assurée de ce qu'elle avait dit ne répondit rien à cette interpellation. Le jour suivant, elle envoya faire ses adieux à son confesseur, qui la visitait fréquemment, la consolait et la secourait de quelques libéralités, en lui marquant qu'elle allait jouir de la présence de son Epoux et de son Seigneur. Elle appela ensuite sa mère, ôta des reliques qu'elle portait suspendues à son cou et les lui donna. Une de ses amies lui avait passé un anneau au doigt; elle voulut qu'elle le reprît. Pour sa nourrice, elle recommanda qu'on lui donnât une chemise neuve qu'elle avait, qu'on lui payât une petite somme qu'elle lui avait empruntée, qu'on vendît pour cela un manteau qui lui appartenait, et qu'avec le reste on fît prier pour le repos de son âme. Ces dispositions arrêtées, et l'heure de midi étant sonnée, elle prit le crucifix dans une main, un flambeau de l'autre, et entra aussitôt en agonie. La mère voyant cela lui dit : Ma fille, suppliez le Seigneur de me donner la force de traverser

cette épreuve. Elle lui répondit avec assurance qu'elle l'obtiendrait. Après ces paroles, elle s'entretint pieusement avec son crucifix, remit son esprit entre les mains de Dieu, et expira au moment où l'horloge sonnait une heure, c'est à savoir, au moment même où le Sauveur monta au ciel. Nouveau témoignage de la tendresse et de l'amour de Notre-Seigneur envers les âmes pures et humbles. Non-seulement il introduisit cette âme sainte dans sa gloire, mais il voulut lui octroyer la faveur de connaître par révélation le jour de sa mort ; il voulut enfin qu'elle expirât le jour et à l'heure même de son ascension glorieuse.

Il n'y a sans doute rien d'étonnant à ce que Dieu aime ses serviteurs et leur manifeste son amour. Ce qui surprend c'est cette tendresse avec laquelle il les traite, tendresse semblable à celle d'une épouse envers son époux, des parents envers leurs petits enfants, qu'ils prennent dans leurs bras et qu'ils comblent de caresses. C'est ainsi que le Seigneur en agit maintes fois vis-à-vis des hommes au milieu desquels il se plaît tant à converser. Aussi est-ce un des motifs qui lui attirent le plus efficacement les cœurs, et qui leur inspire le désir de souffrir mille morts pour un Dieu si bon, si doux, si aimant envers ses créatures. La mère de cette pieuse jeune fille, regardant l'accomplissement de sa prophétie comme un gage infaillible de son salut, en éprouva tant de consolations qu'elle se fondit en actions de grâces aux pieds du Sauveur, qui lui avait donné une enfant si pure, et qu'elle eut le courage de contempler son cadavre et d'y jeter de l'eau bénite.

XV.

Des possédés miraculeusement délivrés.

Au nombre des miracles propres à confirmer la foi chrétienne, on compte et avec raison la délivrance des personnes possédées du démon. Qu'il y ait eu véritablement des possédés, les saintes Écritures l'attestent aussi bien que l'expérience d'un grand nombre d'individus qui ont constaté les faits par eux-mêmes. Il est évident que ces faits ne s'expliquent pas par l'influence et les constellations des cieux ; car les cieux ne feront jamais de ces choses merveilleuses qu'on a vu exécuter aux démoniaques.

Que des personnes ignorantes s'expriment en latin, qu'elles sonnent les cloches, qu'elles révèlent à d'autres personnes présentes leurs actions secrètes, qu'elles avertissent du moment où le démon les quitte, ce sont des faits que n'opéreront jamais les influences célestes. Et puis les démons tourmentent cruellement les corps humains : comme on le voit par l'exemple de la fille de la Chananéenne, et par cet enfant lunatique que le démon précipitait quelquefois dans le feu et affligeait de mille autres manières. Or, malgré sa perversité et sa puissance, malgré sa haine pour les créatures de Dieu et son désir de se venger, en les maltraitant, de Celui qui le chassa du ciel, le démon est obligé de sortir du corps des possédés lorsque les ministres de l'Eglise catholique les conjurent, en suivant les cérémonies prescrites, au nom de la très-sainte Trinité, et de Jésus-Christ Notre-Sauveur. Par la vertu du mystère de la sainte passion du Sauveur, de sa résurrection, de son ascension, et des mérites de la Vierge notre souveraine, il quitte, quoiqu'à contre-cœur, le corps où il régnait, il indique le moment de sa sortie, et il rend à la liberté la créature du Seigneur. Pour mettre mieux en lumière cette vérité, je citerai deux faits d'une publicité et d'une certitude à toute épreuve.

Le premier de ces faits m'a été communiqué par le très-illustre et révérendissime seigneur don Jorge de Tayse, ancien évêque de Viséo, et maintenant grand aumônier de notre roi don Enrique. Il y avait, me raconta-t-il, dans la ville de Viséo une femme mariée avec un homme du peuple, violemment tourmentée du démon. Pour se soustraire à toutes ses vexations, elle se confessait et communiait fréquemment, et faisait de nombreux pèlerinages de dévotion. Plus de deux ans s'écoulèrent ainsi. Cependant l'évêque ne s'inquiétait guère de cela, dans la persuasion où il était qu'il n'y avait rien de diabolique ; il resta longtemps dans cette incrédulité jusqu'à ce que on lui donna des détails si concluants qu'il fût forcé de se rendre à l'évidence et d'employer contre cette bête féroce les armes de la foi et les exorcismes de l'Eglise. Il commença par jeûner trois jours, selon l'usage suivi en pareil cas. Chaque jour il disait la messe, qu'il commençait à six heures,

avec toute la dévotion possible ; et puis, revêtu des ornements sacerdotaux, il luttait avec l'esprit malin jusque vers les onze heures de la matinée. Durant cinq jours le démon refusa de se rendre aux exorcismes. Parmi les choses qu'on lui disait, il y en avait auxquelles il était extrêmement sensible ; et alors il faisait grand fracas, il tourmentait horriblement cette malheureuse femme et lui enflait la gorge au point de lui faire atteindre la ligne du menton. Les paroles qui redoublaient la rage de l'esprit du mal étaient surtout celles-ci : « Malheureux, jamais tu ne verras Dieu, » ou bien encore : « Tu as abandonné le Seigneur ton Dieu ; tu as oublié ton Créateur. » Toutes les fois que l'on prononçait des paroles de cette nature, il devenait si violent et si terrible envers cette femme que son mari et d'autres personnes présentes étaient obligés de la contenir. Sur ces entrefaites l'évêque apprit que les individus témoins de l'exorcisme mettaient en doute que cette femme eût été baptisée. Une enquête ayant été ordonnée, on apprit qu'au moment de son baptême, il y avait eu dans l'église un grand tumulte, l'évêque du lieu ayant signifié au curé qu'il eût à se désister de ses fonctions ; de manière que le curé n'acheva pas les cérémonies commencées. A cette découverte, l'évêque résolut de lui conférer le baptême. On fit sortir la femme, et on procéda aux exorcismes accoutumés ; ce qui ne fut pas aisé, à cause de la résistance opposée par le démon : la difficulté ne diminua pas après les exorcismes de l'entrée. Lorsqu'on fut arrivé aux fonts baptismaux, au moment où l'évêque prononçait sur la tête découverte de la femme les paroles sacramentelles, *Ego te baptiso, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti,* la possédée leva ses mains en disant : Béni soit et loué le saint nom de Dieu ; me voilà délivrée. Et tous les assistants de célébrer les louanges du Seigneur, à cette preuve de la vertu soudaine et merveilleuse du baptême. Pour mieux s'assurer de cette heureure issue, le prélat prononça quelques-unes de ces paroles que le démon accueillait avec tant de fureur ; mais la femme demeusa impassible. Il acheva donc les cérémonies du baptême, la confirma ensuite, et conféra immédiatement à elle et à son mari présent le sacrement de mariage.

Voilà ce qui est arrivé il y a quelques années dans la chapelle Sainte-Marthe de Viséo. Qui n'y verrait un témoignage éclatant en faveur de la vérité de notre foi, de la vertu du saint baptême, et de la passion et du nom du Sauveur, vertu devant laquelle fléchit la puissance de l'enfer? Les témoins de ce miracle sont, d'abord l'évêque ci-dessus nommé, qui vit encore aujourd'hui, et puis toutes les personnes qui assistèrent aux exorcismes. Signalons une autre circonstance qui se présenta avant que le démon eût été chassé. Le servant de messe avait présenté l'eau à la place du vin, trompé par la couleur blanche de celui-ci. L'évêque s'étant aperçu de cette erreur à la communion, prit du vin, le consacra, communia sans que personne dans l'église le remarquât. Mais au moment où il prenait l'eau qui était à la place du vin, la femme possédée fit entendre un bruyant éclat de rire dont personne, hormis l'évêque ne comprit la signification : c'était le démon qui se réjouissait de cette erreur.

Voici un fait semblable à ce dernier qui m'a été raconté sous la foi du serment, ainsi qu'à plusieurs autres personnes, par le docteur Barbora, médecin du roi don Enrique notre souverain. Ce docteur avait une jeune esclave, agée de neuf ans, qui était venue du Brésil, pays infidèle et barbare. Cette jeune esclave d'une soumission et d'un caractère parfaits, était cruellement tourmentée par le démon. Son maître supposant que ces phénomènes provenaient de l'épilepsie ou de toute autre maladie pareille, eut recours aux remèdes usités en ces cas par la médecine, sans aboutir à aucun résultat, Quand il vit l'inutilité de ces remèdes, il s'informa auprès des gens qui avaient amené cette enfant de son pays si elle avait été baptisée. Comprenant qu'elle ne l'avait point été, il lui fit conférer le baptème avec toutes les cérémonies accoutumées. Or, depuis ce jour-là jusqu'au dernier de sa vie, on ne vit reparaître dans cette personne aucun des symptômes que l'on y remarquait auparavant. On ne saurait alléguer ici l'imposture, il n'y a point d'impostures à cet àge si tendre, surtout d'impostures aussi coûteuses et aussi prolongées. C'est donc là un autre miracle et un autre témoignage touchant l'efficacité du saint baptème et conséquemment touchant la vérité de notre foi.

Encore un autre fait à l'appui de la même thèse. Avant la passion du Sauveur, les démons parlaient par la bouche des idoles et répondaient aux questions qu'on leur adressait, ce qui entraînait les peuples dans l'erreur et leur faisait croire que les idoles étaient sans doute des divinités pleines de vie, puisqu'elles parlaient et qu'elles prononçaient des oracles. Mais, après le triomphe glorieux de la croix, après cette victoire où furent anéanties les forces de l'antique serpent, de même que son empire perdit tous les jours de son étendue, les oracles firent place au silence. C'est là un fait qu'attestent en même temps que les auteurs chrétiens, les écrivains païens. Plutarque, écrivain plein de gravité et l'un des maîtres de l'empereur Trajan, composa un traité sur le silence des oracles dans le temps où il vivait. Il constatait l'effet; mais il en ignorait la cause véritable, à savoir, la victoire du Christ sur le démon.

Je prendrai occasion de ce sujet pour mentionner une œuvre étonnante du Seigneur, la conversion merveilleuse d'un prêtre d'Apollon, qu'Eusèbe raconte dans son Histoire Ecclésiastique à propos des vertus et des miracles de Grégoire, évêque de Pont. Un jour que ce saint homme voyageait dans les Alpes en temps d'hiver, il arriva à la tombée de la nuit sur le sommet d'une montagne complètement couverte de neige. Point de lieu pour s'y abriter, sinon un temple d'Apollon qui se trouvait tout auprès. Grégoire y passa la nuit, et le lendemain poursuivit son chemin. Le prêtre de ce temple avait accoutumé de consulter Apollon et d'en communiquer les réponses aux personnes qui les sollicitaient; ce qui lui permettait de gagner quelques pièces d'argent. Depuis le séjour passager qu'y avait fait saint Grégoire, le prêtre avait beau se présenter, interroger l'oracle, il ne recevait plus de réponse. Il redoubla ses sacrifices, sans en être plus avancé; il multiplia ses offrandes, et le dieu resta nonobstant muet. Au milieu des perplexités et des angoisses où ce silence jetait le prêtre idolâtre, le démon lui apparut la nuit suivante pendant son sommeil et lui dit : Pourquoi m'appelles-tu là où je ne puis plus entrer? — Et pourquoi en est-il ainsi, repartit le prêtre? — Depuis que Grégoire a mis le pied en ce lieu, je ne saurais y reparaître.

Le prêtre lui demanda s'il n'y a point à cela de remède. Non, il n'y en a pas, dit le démon, à moins que Grégoire ne lève lui-même la sentence de bannissement que je subis. Sur cette réponse, le prêtre se mit plein d'anxiété à la recherche de Grégoire. Quand il l'eut atteint, il lui découvrit ce qui se passait, et lui demanda ce service en retour de l'hospitalité qu'il lui avait donnée par un temps aussi rigoureux ; que son dieu n'était pas content, qu'il perdait lui-même les ressources dont il vivait; enfin, qu'il voulût bien mettre un terme à cet état de choses pénible pour tous les deux. Le saint écrivit sans hésiter la lettre suivante : Grégoire à Apollon : Je te permets de rentrer dans ton temple, et d'y faire ce que tu y faisais habituellement. Le prêtre prend la lettre, l'emporte, et la remet dans le temple entre les mains de l'idole. Aussitôt le démon en reprit possession et donna ses réponses accoutumées. Alors le prêtre se dit au fond de son cœur : Quoi ! Grégoire ordonne, et le dieu s'enfuit ; Grégoire permet, et le dieu revient. Grégoire est donc supérieur à ce dieu auquel il impose sa volonté ? Cette réflexion faite, il ferme le temple, se met de nouveau à la recherche de Grégoire, la lettre qu'il en avait reçue dans les mains, il lui raconte exactement ce qui s'était passé, il se jette à ses pieds et le prie de l'offrir à ce Dieu véritable dont les serviteurs se font obéir des dieux des nations. Comme il le lui demandait avec instance et persévérance, Grégoire commença à l'instruire de la religion catholique. Après quelque temps d'une vie passée dans la pureté et la tempérance, le prêtre renonça à toutes les dignités et à tous les biens temporels, en même temps qu'aux erreurs du paganisme, et reçut le baptême. Il grandit si bien en mérites et en vertus qu'il remplaça Grégoire sur son siège. Ce ne furent pas seulement ses vertus qui le rendirent remarquable, ce fut encore sa doctrine et sa connoissance profonde des saintes Ecritures. Ce récit d'Eusèbe, outre qu'il fait ressortir la victoire que le Christ a remportée ser les démons, nous met sous les yeux les œuvres merveilleuses du Seigneur et les moyens dont il se sert pour sauver les âmes et transformer les pierres en enfants d'Abraham. *Matth,* III.

CHAPITRE XXX.

Du plus grand de tous les miracles, à savoir, de la conversion du monde.

C'est maintenant le moment de parler du plus grand de tous les miracles, de la conversion du monde : celui-là confirme les autres miracles, dont il était la cause finale. Je comprends bien que ce sujet excède toute faculté humaine ; c'est pourquoi j'implore ce Dieu qui rend éloquentes les langues des enfants et qui délie la langue des animaux eux-mêmes, et je le supplie de permettre à ma langue de retracer une faible partie de ce merveilleux spectacle. Du reste, il suffit pour ravir et pénétrer d'une grande suavité les cœurs capables de l'apprécier, selon cette prophélie d'Isaïe relative à la Jérusalem spirituelle, c'est-à-dire à l'Eglise chrétienne : « Lève les yeux autour de toi, s'écrie-t-il, et regarde. Tous ces peuples se sont rassemblés et s'avancent vers toi. Tes fils viendront de loin, et tes filles surgiront à tes côtés. Alors tu verras et ton cœur admirera, et il sera inondé de délices quand la multitude des contrées de la terre et la force des nations accourront vers ton enceinte. » *Isai.* LX, 4, 5. Ainsi l'admiration des œuvres de Dieu, jointe à un accroissement et à la confirmation de la foi, tel est l'avantage qui résulte de cette considération.

Pour nous faire une idée exacte de cette conversion miraculeuse il convient d'en examiner la substance d'abord, et puis toutes les circonstances : la doctrine qui a été prêchée, les personnes qui l'ont répandue, et celles à qui elle a été annoncée, celles qui ont opposé de la résistance à cette prédication, la nature de cette résistance, enfin le fruit que cette prédication a produit. Un mot sur chacune de ces circonstances, suivant l'ordre indiqué.

I.

De l'objet de la prédication évangélique.

L'homme possédant deux facultés principales, l'intelligence et la volonté, la prédication évangélique offrait à chacune de ses

facultés les choses les plus rebutantes et les plus ardues qui pussent leur être proposées. Ainsi, elle soumettait à l'entendement la résurrection des morts, enseignant que ce corps humain après être rentré dans la poussière, avoir été brûlé et réduit en cendres, dévoré par les poissons, les oiseaux ou les hommes eux-mêmes, ressuscitera réellement tel qu'il a été, au jour du jugement. Il y est question aussi du mystère de la très-sainte Trinité, dans lequel la doctrine catholique nous montre un seul Dieu en trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, toutes les trois véritablement Dieu et n'en formant qu'un seul. Elle parlait encore du mystère du très-saint sacrement de l'autel, et enseignait que par la vertu des paroles de la consécration la substance du pain et du vin devient réellement le corps et le sang du Christ, de manière à ce que chaque partie, si petite qu'elle soit, contienne la divinité et l'humanité du Seigneur.

Certes, ces choses étaient bien repoussantes et bien difficiles à croire. Mais un point plus malaisé à accepter était celui de la divinité du Sauveur; à chaque pas la raison humaine heurte ici contre des difficultés. Le mystère de l'Incarnation du Verbe et de la conception du Fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit ayant été caché au monde, le Sauveur comme le remarque saint Luc, était réputé fils de Joseph, que l'on savait être l'époux de la sainte Vierge. Or, dire d'un homme généralement reconnu pour le fils d'un charpentier, d'un artisan qui gagnait sa vie, un marteau et une scie à la main, que cet homme est le vrai Dieu, le Créateur des astres, du soleil, de la lune, de l'univers entier, c'était s'offrir aux sarcasmes des gentils. Sapor, roi de Perse et adorateur du soleil, apercevant devant lui un cavalier chrétien, lui dit par dérision : Eh bien persévères-tu toujours à adorer le fils du charpentier? A l'humilité de la condition se joignait l'humilité de la mort de la croix. Il ne faut pas considérer la croix comme nous la considérons aujourd'hui : nous sommes pleins de vénération pour elle; le monde la regardait alors avec horreur. Ce genre de mort était en ce temps plus ignominieux que ne l'est aujourd'hui la potence. D'ailleurs le supplice de la croix était beaucoup plus douloureux que celui-ci. Ce dernier ne dure qu'un moment; le premier du-

rait très-longtemps, et était accompagné d'atroces douleurs. Les plaies du crucifié affectaient les parties où il y a le plus de nerfs, lesquels sont l'instrument de la sensation, et comme le poids du corps tendait à l'entraîner vers la terre, ses souffrances devenaient de plus en plus cruelles. Le crucifié était encore attaché à la croix dépouillé de ses vêtements, ce qui redoublait le sentiment de sa honte et son délaissement. On ne traite pas de la sorte les gens qu'on livre à la potence. Cela étant, annoncer au monde qu'un homme crucifié entre deux larrons était Dieu, revenait à soutenir qu'un supplicié avait créé la mer, la terre et les cieux. Un Dieu qui du haut de la croix dirigeait le cours des astres, réglait la marche de l'univers entier, paraissait aux Gentils, selon le mot de l'Apôtre, une insigne folie. I *Corinth.* I. Et pourtant telles étaient les vérités que les prédicateurs de l'Evangile proposaient à la croyance du genre humain.

Les pratiques proposées à la volonté et aux appétits naturels n'étaient ni moins ardues ni moins repoussantes. La vie du chrétien, disaient les apôtres du Sauveur, devait être une croix perpétuelle, une mortification incessante de la chair et de ses convoitises, de tous ses goûts et de toutes ses inclinations. Saint Marc nous apprend que Jésus-Christ disait un jour à la foule qui le suivait, sans distinction aucune : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne la croix et qu'il me suive. » *Marc.* VIII, 34. Se renoncer soi-même, c'est contrarier les désirs et les appétits désordonnés de la chair, se traiter à ce point de vue, non comme un ami, mais comme un ennemi. Prendre sa croix, c'est se préparer aux rudes épreuves qui précèdent la conquête du royaume du ciel, et entrer dans la voie étroite de la vertu. Suivre le Christ, c'est s'engager dans le chemin où il s'est engagé lui-même, chemin d'humilité, de pauvreté, de patience, de contrariétés et d'obéissance.

Ces principes de morale nous les trouverons absolument les mêmes dans saint Paul. « Ceux qui appartiennent au Christ, dit-il, ont crucifié leur chair avec ses convoitises. » *Galat.* V, 24. Il veut que nous mortifions la chair, et que nous vivions selon les lois de l'esprit, qui sont de tout point opposées à la chair ; ce qui nous

oblige à une guerre continuelle et sans merci contre les appétits de la nature. *Roman.* VIII; *Coloss.* III.

Dans l'Epître deuxième aux Corinthiens, l'Apôtre détermine avec plus de détail, les devoirs de la profession du chrétien. « Frères, dit-il, montrons-nous en toutes choses tels que doivent se montrer les ministres de Dieu, par une patience inébranlable dans les tribulations, dans les nécessités, dans les angoisses, sous les coups, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les jeûnes, dans les veilles, par la pureté, par la science, par une douceur persévérante, par la bonté, par les fruits du Saint-Esprit, par une charité sincère, par la parole de vérité, par la force de Dieu, par les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche, dans l'honneur et l'ignominie, dans la mauvaise et la bonne réputation, considérés comme séducteurs, quoique sincères. » II *Corinth.* VI, 1, 8. Que de choses à charge à la nature dans ces paroles! Or, voilà en quoi consiste la profession chrétienne, voilà quelles étaient la doctrine et la philosophie proposées par les apôtres aux infidèles.

II.

Des hommes auxquels était annoncée la prédication évangélique.

Et les hommes à qui l'on annonçait une religion si opposée aux appétits de la chair, quels étaient-ils? Saint Paul nous les fait connoître au commencement de l'Epître aux Romains, et dans son Epître aux Ephésiens, où il énumère quelques-uns de leurs vices et de leurs péchés accoutumés. Ayant perdu l'espérance d'une autre vie, et croyant après être nés n'avoir plus qu'à mourir, ils s'abandonnaient à toute sorte de désordres, de débauches et de turpitudes, et ils y passaient toute leur vie. Le principe de ce mal était l'idolâtrie; car, de même que la vraie religion et la crainte de Dieu sont un frein pour les vices, de même il était impossible que les adeptes d'une religion assez corrompue pour qu'on y adorât au lieu du Dieu véritable, des pierres, du bois, des serpents, des crocodiles, des bœufs, des boucs, des dragons, et, chose encore pire, des divinités impudiques et adultères, n'en vinssent pas à reproduire des infamies dont les objets de leur

culte leur offraient l'exemple. C'est à des hommes dont les mœurs étaient telles, que l'on prêchait la pureté et la sainteté évangéliques ; c'est dans ces ténèbres, dans cet aveuglement, dans ce misérable état que se trouvait le monde depuis plusieurs milliers d'années. Ce fort armé, ce tyran cruel qui avait le premier introduit la mort et le péché sur la terre, tenait le genre humain sous un joug si pesant, que l'homme était impuissant par ses propres forces à le secouer. L'histoire nous apprend qu'il y a eu dans le paganisme de très-remarquables et de très-éloquents philosophes. Or, les Aristote, les Théophraste, les Platon, qui ne se faisaient point illusion sur la vanité de ces dieux grossiers et charnels, et sur la folie des hommes qui les adoraient, n'ont jamais pu cependant avec toute leur science, leur éloquence et leur pénétration, tirer leurs semblables de cette illusion et délivrer le monde de cette erreur déplorable : un d'entre eux voulut essayer, Socrate, et cette tentative lui coûta la vie. *Aug. de Civit. Dei,* VIII, 3.

III.

Des ministres de la prédication évangélique.

Examinons maintenant quels ont été les instruments et les ministres que Dieu a employés pour gagner les hommes à cette loi, et pour détruire et bannir l'idolâtrie de la surface de la terre. Pour cela, il est bon de savoir que c'est un conseil ordinaire du Seigneur de choisir ce qu'il y a de plus faible, de plus humble et de plus vil selon le monde, ce qui existe à peine, pour confondre toute la sagesse et toute la puissance du monde. Comme il a pour but en toutes ses œuvres de glorifier son saint nom, il serait peu glorieux pour lui de triompher à armes égales de ses ennemis. Sa gloire à lui est de courber la tête des superbes et de briser leur pouvoir à l'aide des choses les plus simples et les plus faibles. Il lui suffit de la main d'une faible femme pour mettre en fuite l'armée des Assyriens. *Judith.* XIII. Il lui suffit de Jonathas et de son écuyer pour défaire l'armée des Philistins. Gédéon et ses trois cents hommes taillent en pièces l'innombrable armée des Madianites. I *Reg.* XIV ; *Judic.* VII. Les serviteurs des chefs des provinces défont de même l'armée du roi de Syrie. III *Reg.* XX. Des grenouilles, des mouches

et des moucherons font sentir au roi Pharaon la vanité de sa puissance. *Exod.* VIII. Un jeune berger, avec sa fronde et un caillou pour toute arme, ose défier et combattre un géant armé de toutes pièces et très-habile à manier l'épée, le renverse et lui tranche la tête avec son propre glaive. I *Reg.* XVII. Avec la mâchoire d'un âne Samson massacre mille Philistins qui fondent sur lui les armes à la main. *Judic.* XV. C'est ainsi, observe saint Grégoire, que le Sauveur s'est servi de la grossièreté des apôtres pour convertir le monde.

Puisque telle est la conduite du Seigneur, et que ses victoires sont d'autant plus glorieuses que ses instruments sont plus faibles, il ne faut pas s'étonner qu'il ait employé à une œuvre aussi merveilleuse que la conversion du monde, les instruments les moins propres à cette tâche, des hommes qu'on pouvait appeler le rebut et les scories du monde. Il en choisit douze, pêcheurs pour la plupart, si pauvres qu'ils étaient obligés de raccommoder eux-mêmes leurs filets, du reste sans lettres, sans philosophie, sans éloquence et sans culture. *Luc.* VI; *Matth.* IV. Ils étaient d'une pusillanimité telle que, à l'arrestation de ce Seigneur, qui avait accompli sous leurs yeux tant de prodiges, ils s'enfuirent tous et l'abandonnèrent lâchement; l'un d'entre eux qui était couvert d'une sorte de linceul, se voyant au moment d'être pris, abandonna cet unique vêtement pour s'arracher aux mains des soldats. *Marc.* XIV. Le prince des apôtres lui-même, le plus courageux et le plus décidé de tous, celui à qui le Père avait révélé la divinité de son Fils, celui qui peu auparavant s'était offert à partager la captivité et la mort du Sauveur, faiblit devant la parole d'une vile servante, et sans avoir subi l'épreuve d'une comparution par devant la justice humaine, renia son maître dans la maison même où il se trouvait. *Matth.* XVI; *Luc.* XXII. Quelle faiblesse, quelle lâcheté, quelle infidélité! Si telle était la bassesse de sentiment du plus ardent des apôtres, quels devaient être les sentiments des autres apôtres qui n'avaient point le même courage, et qui n'avaient point assisté à la glorieuse transfiguration du Sauveur? *Matth.* XVII. Peut-on imaginer de plus faibles instruments? Eh bien, la divine sagesse jeta les yeux sur de pareils

ministres pour détrôner l'idolâtrie, briser la puissance du monde, convertir des hommes aussi corrompus que l'étaient les gentils, et les gagner à une foi et à des pratiques des plus repoussantes.

IV.

Des adversaires de la prédication évangélique.

Il nous reste à voir quels étaient les adversaires de la prédication évangélique. Mais qui n'en était pas l'adversaire ? Tous les rois, tous les potentats, tous les monarques du monde, l'empire romain, qui avait vaincu et subjugué la terre, les habitants des îles, tous les peuples, toutes les nations, les Juifs aussi bien que les Gentils résistaient à cette prédication, qui était un scandale pour les uns, pour les autres une folie. I *Corinth.* I. En sorte que, dans toutes les contrées que visite le soleil, il n'y avait pas une seule tribu qui ne fût armée contre la prédication de la croix.

V.

Des moyens par lesquels se traduisait cette résistance.

Nous les avons précédemment indiqués, en parlant du témoignage que les martyrs ont rendu à notre foi par leur sang. Ces moyens furent les tourments et les cruautés les plus horribles que l'homme inspiré par le démon ait pu imaginer et qui aient pu s'exercer sur le corps humain.

I.

Réflexions sur la conversion du monde.

Ces circonstances éclaircies, faisons à leur sujet quelques réflexions, afin de montrer clairement la présence de la main de Dieu dans une œuvre de cette importance. Le monde était donc plongé dans un bourbier de vices, d'où les philosophes et les sages de la terre ne pouvaient réussir à le retirer, tandis que les princes et les rois, au lieu de consacrer à ce but leurs efforts, provoquaient et favorisaient la diffusion et le développement de ces maux ; lorsque les hommes pauvres et grossiers dont nous parlions tout à l'heure entreprirent d'arracher leurs semblables à

ces épaisses ténèbres, d'extirper de leur cœur l'idolâtrie, et d'y établir les fondements de la vraie religion. Quels furent pour cela leurs moyens, leurs richesses, leur crédit, leurs ressources; de quel art et de quelle science attendaient-ils le succès d'un dessein si périlleux? Nous l'avons déjà dit, en fait de noblesse, ils étaient de la plus basse extraction; en fait de fortune, ils étaient réduits à une complète pauvreté; en fait de science, ils étaient des ignorants; en fait d'éloquence, ils étaient des barbares; en fait de culture d'esprit, ils étaient des plus grossiers; quant à leur manière de vivre, ils étaient d'une austérité ennemie de toute mollesse, de toute impureté et des sensualités auxquelles les gentils étaient accoutumés. D'où il s'ensuivait nécessairement qu'ils devaient être en butte à une persécution générale, puisqu'ils combattaient à la fois et la religion des autres hommes, et leur vie de plaisirs et de raffinements.

Quelle fut cependant l'issue de leurs efforts? Où aboutirent ces hommes dont Dieu avaient fait en cette œuvre-ci ses ministres? D'abord, ils obtinrent que ces dieux, objets des adorations et du respect des siècles passés, de la part de tous les peuples et de tous les rois, fussent méprisés, foulés aux pieds, livrés aux flammes, fondus pour être transformés en bassins, en chaudières et autres vases de ce genre. Ils firent que leurs temples et leurs autels furent profanés et renversés sur le sol. Ils persuadèrent aux hommes toutes ces vérités que nous avons vues si blessantes pour l'intelligence; ils leur persuadèrent que ce Jésus, en qui ses contemporains voyaient le fils d'un charpentier, ce Jésus condamné par leur sentence publique à la flagellation et au gibet, était cependant le véritable Dieu, le créateur de la terre et des cieux, le maître de l'univers; que tout en demeurant cloué à la croix, il ne laissait pas de mettre en mouvement les sphères célestes, de diriger le cours du soleil, de la lune et des étoiles. Quoi de plus admirable que d'inspirer aux hommes une telle créance, de les en pénétrer si fortement qu'ils consentissent à être mis en pièces plutôt que d'abandonner une seule de ces vérités? C'est là, selon la remarque de saint Bernard, l'un de ces trois rapprochements merveilleux que Dieu a opérés. L'union de la divinité avec l'huma-

nité, de la maternité avec la virginité, œuvre au-dessus de toute puissance créée, fait ressortir ce qu'il y a de merveilleux dans l'unité de la foi et du cœur humain, dans cette acceptation par les hommes de vérités hérissés de difficultés aux yeux de la raison. Aussi certains docteurs, exprimant l'admiration que leur inspire ce sujet, déclarent-ils qu'ils ne savent vraiment pas de quoi il faut s'étonner davantage, ou de la mort d'un Dieu sur la croix par amour pour les hommes, ou de la foi inébranlable des hommes en la divinité de celui qui est mort sur la croix.

Un autre résultat non moins admirable de la prédication évangélique, c'est le changement qui se fit dans les mœurs des hommes, changement si complet que la chair fit place à l'esprit, la terre au ciel, les hommes aux anges. Au reste, nous traitons ce sujet en son lieu avec l'étendue convenable. Pour mieux apprécier la portée de ce changement, il faudrait lire les histoires ecclésiastiques qui s'en occupent, en particulier, la vie des Saints qui existèrent à ces époques dans les diverses parties du monde, et qu'ont racontée saint Jérôme, saint Jean Climaque, Théodoret dans son histoire religieuse, Pallade, Cassien, Sulpice-Sévère dans ses Dialogues, saint Grégoire dans l'ouvrage du même titre, qui tous nous disent des merveilles de la sainteté et de la pureté qui florissaient en ces temps voisins de celui où le Christ et ses apôtres avaient opéré tant de prodiges, répandu leur sang et propagé la doctrine évangélique. C'est à ces ouvrages que nous renvoyons le lecteur chrétien. Disons seulement que l'on peut se faire une idée de la sainteté de cette époque par le nombre infini des martyrs qui dans toutes les parties du monde souffrirent courageusement la mort pour conserver leur foi. Il leur eût été impossible de supporter tant de tourments affreux sans une foi inébranlable, une espérance assurée, une charité ardente, une force insurmontable, une patience à toute épreuve, et sans les autres vertus que suppose un pareil triomphe. S'il est certain d'ailleurs qu'une vertu ne peut pas exister isolée de ses compagnes, comment celles que nous avons mentionnées auraient-elles été les seules à orner le cœur des martyrs? Jugeons par ces simples caractères de ce que furent en ces temps les mœurs des

fidèles, et combien est merveilleux ce changement qui transforma les hommes pervers et adorateurs des idoles en anges de la terre et en martyrs de Jésus-Christ.

Avant les apôtres, la terre était un désert où l'on ne voyait que des arbres stériles bons tout au plus à servir d'aliment au feu et à fournir leur nourriture aux plus grossiers animaux. Grâce à leurs travaux, ces arbres portèrent des fruits de vie éternelle ; les lieux arides et désolés se changèrent en fleuves et en sources vives ; là où les dragons seuls habitaient naguère, il y eut bientôt des vergers et des jardins de délices. Les hommes auparavant superbes et cruels comme des dragons ouvrirent leur âme à l'humilité ; les hommes charnels devinrent spirituels ; les avares, généreux ; les cœurs durs, miséricordieux et compatissants. Au lieu de ravir la substance d'autrui, ils donnèrent la leur pour l'amour de Dieu ; au lieu d'employer toute leur vie à amasser des trésors sur la terre, ils mirent toutes leurs richesses dans le ciel ; au lieu de faire du ventre leur Dieu, de consacrer leur patrimoine et leurs soins à caresser la nature, ils lui firent subir les rigueurs d'une vie de mortification et d'austérités ; au lieu d'avoir pour unique règle leur volonté et leur fantaisie, ils acceptèrent ce que leur imposait l'Evangile, et ils crucifièrent leur chair avec ses vices et ses convoitises.

Or, il se présentait sur ce terrain deux graves difficultés : Outre qu'il fallait déterminer les hommes à un genre de vie aussi austère, il fallait d'abord déraciner de leur cœur les vices qui y grandissaient depuis longtemps, les soustraire à l'empire de ces traditions qu'ils avaient reçues de leurs concitoyens, de leurs parents, de leurs aïeux, et qui étaient corroborées par l'exemple des chefs de l'Etat et par l'autorité d'une coutume immémoriale. Toutes ces choses se trouvaient effectivement proscrites par la doctrine de l'Evangile, qui appelait les hommes des plaisirs à la mortification, de l'amour des richesses à l'amour de la pauvreté, du chemin large et spacieux de la chair au sentier étroit de l'esprit. Et cependant les apôtres triomphèrent de tous ces obstacles, remarque saint Chrysostome, à l'époque duquel la foi était répandue dans le monde entier ; et ils persuadèrent cette

doctrine non point à dix ou à vingt personnes, mais aux habitants de toutes les contrées qu'éclaire le soleil. Chez tous les peuples, chez les Romains, chez les Perses, les Scythes, les Indiens, les Grecs, les Juifs et les Barbares, des églises et des autels consacrés à Jésus-Christ s'élevèrent de toutes parts. De manière que le monde, semblable naguère à un sol couvert d'épines, fut débarrassé de toutes ses ronces, préparé pour la culture et propre à recevoir le bon grain de la parole de Dieu. Cette philosophie nouvelle ne se borna pas à se répandre dans les pays voisins de Jérusalem, qui en avait été le berceau ; elle s'étendit jusqu'aux extrémités de la terre ; et cela, en si peu de temps que le prophète Isaïe s'émerveille de la rapidité avec laquelle les disciples, tels que de légères nuées, parcourent le monde, arrosant la terre des flots de leur doctrine et la fécondant pour qu'elle produise des fruits de salut. Au chapitre vingt-quatrième de ses prophéties, après avoir clairement annoncé la ruine de Jérusalem et de son peuple, il nous invite à remercier et à louer le Seigneur de ce que, en compensation de la destruction de cette ville et de ses habitants, il a daigné convertir les habitants du reste de la terre : « Célébrez donc le Seigneur par des chants d'allégresse, s'écrie-t-il; louez dans les îles les plus éloignées, le nom du Seigneur Dieu d'Israël. Des extrémités de la terre nous avons entendu les louanges et la gloire du juste. » *Isai.* XXIV, 15-16. Le juste dont parle le prophète est notre Sauveur, le juste par excellence et l'auteur de notre justice.

II.

Suite du même sujet.

Ce fut principalement sous le règne du grand empereur Constantin que la diffusion de la foi prit des proportions considérables. Saint Jérôme, qui naquit à cette époque environ, s'exprime sur cette conversion du monde en ces termes : « Avant la résurrection du Christ, Dieu n'était connu qu'en Judée, et son nom n'était grand qu'en Israël. Aujourd'hui dans toutes les langues on célèbre sa passion et sa résurrection glorieuse. Je ne parle ni du grec, ni de l'hébreu, ni du latin, que le Sauveur consacra par

l'inscription de la croix, laquelle était conçue en chacune de ces trois langues. L'indien, le perse, le goth, l'égyptien connaissent maintenant la philosophie ; ils s'entretiennent de la survivance de l'âme au corps et de son immortalité, que Pythagore rêva, que Démocrite repoussa, et que Socrate insinua dans sa prison pour la consolation de ses disciples. Les féroces habitants des environs de la Thrace, les Barbares du nord, qui marchent couverts de peaux de bêtes fauves et qui autrefois célébraient les funérailles par des sacrifices humains, ont échangé la dureté de leur langage contre la suave mélodie de la croix ; et c'est un mot que tout le monde comprend que celui de Jésus-Christ. » *D. Hieron. Epit. Nepotian.* Dans une lettre écrite à une noble dame romaine nommée Léta, le même père raconte qu'un de ses parents issu de l'illustre famille des Gracques avait peu de jours auparavant mis en pièces les idoles des nations qu'il énumère, avant même d'être baptisé. Il ajoute ensuite : « Les gentils cherchent déjà inutilement leurs idoles dans les villes, ou bien ils les trouvent abandonnées. Les dieux des nations disputent sur les toits la place aux hiboux et aux chouettes. La pourpre et la couronne des rois joignent à l'éclat des pierres précieuses l'éclat du signe glorieux de la croix. Sérapis, le dieu de l'Egypte, s'est déjà fait chrétien ; et tous les jours nous voyons arriver ici des troupes de moines venant de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie. L'Arménien a renoncé à ses fétiches. Les Huns apprennent le psautier. Les habitants des régions glacées de la Scythie, sont dévorés par les ardeurs de la foi. La blonde et resplendissante armée des Gètes porte les livrées de l'Eglise ; et ils combattent désormais avec nous à forces égales, parce qu'ils pratiquent avec nous la même religion. » On jugera par ces paroles de saint Jérôme, que la foi et la prédication de l'Evangile devaient être dans son temps répandues dans toutes les parties du monde.

Saint Jean Chrysostôme élève encore plus haut cette œuvre admirable. Elle serait admirable encore, à son sens, même si elle s'était accomplie au milieu d'un calme parfait, sans contradiction aucune. Mais il en fut bien autrement. Toutes les nations, tous les royaumes, toutes les provinces, tous les rois, tous les

potentats du monde s'unirent et s'armèrent pour y mettre obstacle. Ils voyaient les chrétiens bafouer leurs dieux, tourner en dérision leurs solennités, avoir en horreur leurs sacrifices, mépriser les statues de leurs idoles; et ils en étaient aussi cruellement froissés que nous le serions nous-mêmes dans le cas où l'on voudrait traiter l'image de Jésus crucifié, comme les fidèles traitaient les divinités du paganisme. Aussi ne se contentaient-ils pas de mettre à mort les partisans du nouveau culte ; tous les jours ils inventaient quelque genre de tourment. Les fouets, les chaînes, le bannissement, la confiscation, les bûchers, les croix, les grils, les chevalets, les bêtes féroces, des peignes et des ongles de fer, des tonneaux d'huile bouillante, d'obscurs cachots, les horreurs de la faim devinrent le partage des martyrs. Mais aucune de ces tortures ne parvint à triompher de leur foi et de leur constance. Il y en avait parmi eux dont l'amour envers le Christ était si ardent qu'ils désiraient souffrir pour lui avec plus d'ardeur que les mondains ne désirent les honneurs et la prospérité ; ils comprenaient la différence qui existe entre la gloire du martyre et la gloire que les hommes dispensent. Nous le voyons par l'Épître aux Hébreux, où l'Apôtre parle des fidèles qui avaient enduré joyeusement d'être dépouillés de leurs biens, dans l'espoir d'en posséder de plus précieux et de plus durables dans le ciel. *Hebr.* x. Il disait des Gentils qui avaient en Macédoine embrassé la foi, que loin de perdre courage au milieu des persécutions auxquelles ils furent en butte, ils éprouvaient une véritable allégresse. II *Corinth.* VIII. Flagellés par l'ordre du grand prêtre, les apôtres se retiraient joyeux d'avoir été jugés dignes d'être outragés pour le nom de Jésus. *Act.* V. C'est que la lumière du Saint-Esprit leur avait découvert ce qu'il y avait en cela d'honorable. Ces mêmes apôtres, qui étaient heureux des mauvais traitements qu'on leur infligeait, avaient cependant abandonné naguère lâchement leur maître entre les mains de ses ennemis, et pris honteusement la fuite; d'où il s'ensuit évidemment que cette joie jaillissait, non de leur propre fond, mais du cœur nouveau, de l'énergie nouvelle qu'ils avaient reçus de l'Esprit d'en haut. Comment exprimer encore le bonheur avec lequel saint André

salua et embrassa la croix sur laquelle il devait être attaché ; le bonheur avec lequel saint Paul voyait venir le moment de sa mort! Du fond de sa prison, il écrivait aux Philippiens en ces termes : « Quand même je serais immolé, je veux m'en réjouir, et je vous prie de vous en réjouir avec moi, et de me féliciter de la gloire que j'espère. » *Philipp.* II, 17-18. Où avez-vous jamais vu une pareille joie et une pareille demande? D'ordinaire, un ami ne demande des congratulations à son ami que lorsqu'il a obtenu quelque nouvelle dignité. Mais les demander quand on est dans les fers, sous le tranchant du glaive, où jamais l'a-t-on vu? Ce que l'on a vu souvent, ce sont des hommes qui perdent courage, qui ne goûtent plus ni repos, ni nourriture, ni contentement dans une situation semblable, et qui sont déjà à demi-morts, quand on les conduit au dernier supplice. Où rencontrer, je le répète, cette joie, cette prière adressée à des amis pour qu'ils fêtent ce jour fatal et qu'ils partagent le bonheur du condamné? Qu'est devenu cet attachement naturel à la vie? Qu'est devenue cette crainte de la mort qu'éprouvent les animaux eux-mêmes? Que sont devenues les lois de la nature, et ces instincts de conservation si énergiques en chaque individu? Que fais-tu donc, ô nature humaine? Qui t'a dépouillée de tes droits? Qui a paralysé tes forces? Qui t'a assujettie et fait passer sous des lois nouvelles? Serait-on assez grossier pour ne pas constater en ceci l'ouvrage de la grâce et non celui de la nature, la présence d'une vertu divine et non d'une vertu humaine, l'action combinée de Dieu et de l'homme, et non l'action de l'homme seul?

Voici encore une chose plus admirable : Loin d'arrêter par ces tourments et ces persécutions la conversion des hommes, les princes de ce monde voyaient au contraire le nombre des chrétiens augmenter en même temps que la fureur des persécutions. Plus on faisait de martyrs, plus il y avait de chrétiens. Et pourtant ces nouveaux convertis n'ignoraient pas les souffrances auxquelles leur foi allait les exposer. La prudence humaine ne manquait pas d'ailleurs de faire entendre sa voix et de leur dire : A quoi penses-tu, ô homme! que signifie cette résolution? Où prétends-tu aboutir avec ce dessein? Ne vois-tu pas les rois et les

empereurs armés contre toi? Ne vois-tu pas les parents eux-mêmes devenir cruels à l'égard de leurs enfants et les persécuter à cause de cette doctrine étrange, comme des ennemis? Ne vois-tu pas les prisons regorger de gens enchaînés pour ce motif? Ne vois-tu pas les exécutions horribles qui les déciment tous les jours? Les flots de sang qui coulent sous tes yeux ne t'épouvantent donc pas? Certainement, le démon et le monde soumettaient des observations de ce genre, et d'autres encore plus fortes aux personnes qui se disposaient à embrasser la foi chrétienne. Or, toutes ces objections, tous ces fantômes ne purent rien sur une infinité d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants; ils se convertissaient sans être aucunement refroidis par le spectacle qui frappait tous les jours leurs regards. Comment, dans ce changement des cœurs, ne pas reconnaître la main de Dieu? Quand les enfants d'Israël étaient captifs sur la terre d'Egypte, plus Pharaon les persécutait, plus il cherchait à restreindre leur nombre en faisant périr les enfants mâles, plus les Hébreux se multipliaient dans son royaume. C'est ainsi que plus les princes de la terre s'efforçaient d'exterminer les fidèles, plus leur nombre augmentait : ils rencontraient devant eux le même Dieu qui avait arrêté le Pharaon; comme alors il multiplia les enfants d'Israël, il multipliait les chrétiens avec les persécutions. De même qu'il est impossible de nier dans le premier cas l'intervention divine, il est impossible également de la nier dans le second. D'une part, c'était Pharaon travaillant à la ruine du peuple de Dieu en éteignant sa postérité; de l'autre, c'étaient les empereurs opposant les tortures comme barrières aux développements du peuple du Christ.

III.

Suite du même sujet.

J'ai dit en commençant que ce miracle était le plus grand de tous, à cause des circonstances merveilleuses qu'il réunit. En effet, on y voit l'idolâtrie bannie du monde, où elle poussait depuis des siècles de profondes racines; les hommes croire qu'un crucifié, le compagnon de supplice de deux larrons, mort sur un

gibet et enseveli ensuite, est le vrai Dieu et le souverain de l'univers; les mœurs subir une transformation complète, et une vie sainte et austère succéder à une vie de perversité et de délices; des phalanges de martyrs supporter avec une joie et une constance inébranlables les tourments les plus raffinés; les persécutions accroître le nombre des chrétiens au lieu de le diminuer; et toutes ces choses accomplies par le ministère de pauvres pêcheurs, de gens sans instruction et sans culture.

Il y a là un ensemble de caractères si admirables et si grands, même à les considérer isolément, qu'une œuvre de cette nature ne pouvait s'exécuter sans une assistance surnaturelle de Dieu. Laissons de côté les mystères dont nous parlions précédemment, le mystère de la résurrection du corps, de la bienheureuse Trinité, du très-saint Sacrement de l'autel; bornons-nous au seul mystère de la croix : remettons-nous en mémoire qu'en ces temps-là, le supplice de la croix était aussi ignominieux que l'est aujourd'hui celui de la potence, que le titre de crucifié était ce que serait aujourd'hui le titre de pendu. Qu'un homme de sens pèse ensuite ce qui devait advenir d'une prédication affirmant que ce supplice déshonorant avait été infligé à un Dieu, prédication sortant, non de la bouche de Platon et d'Aristote, mais de la bouche de gens en haillons, étrangers aux lettres et aux sciences : Est-ce que des milliers d'individus, tant savants qu'ignorants, appartenant à toutes les nations, auraient cru une doctrine pareille, s'ils n'eussent été mus par le Saint-Esprit, convaincus par des miracles évidents, surtout quand on n'embrassait cette foi qu'au péril de de sa vie.

Pour mieux expliquer encore ce point, prenons un exemple sensible et précis. Constantin a été l'un des princes du monde les plus distingués, aussi remarquable dans la guerre que dans la paix, et le seul qui ait tenu sans partage le sceptre de l'Empire romain. Comment un prince aussi distingué a-t-il pu renoncer aux dieux de ses prédécesseurs, qui, tout en professant l'idolâtrie, avaient conquis le monde et l'avaient rangé sous leur loi; comment, dis-je, a-t-il renoncé à ces dieux pour reconnaître comme le Dieu seul et unique un homme pendu entre deux vo-

leurs. Qu'on me permette cette expression qui fait mieux ressortir l'ignominie de la croix à cette époque. Un prince aussi éclairé eût-il jamais cru cette vérité si la force des miracles, la vertu de l'Esprit-Saint n'avaient dissipé à ses regards toutes les difficultés? L'aurait-il cru surtout au point de ne vouloir sur ses étendards et sur ses bannières d'autre signe que celui de la croix? Le premier des miracles qui le touchèrent fut l'apparition de cette croix éclatante qui, sur le soir, se montra dans le ciel à ses yeux et à ceux de toute son armée, à la veille d'en venir aux mains avec l'usurpateur Maxence, portant ces mots en exergue : « Constantin, par ce signe tu vaincras. » Eusèbe de Césarée, déclare avoir ouï maintes fois Constantin raconter ce prodige, et en affirmer avec serment la réalité. Le prince mit sur son étendard ce même signe, et il vainquit son rival sans répandre le sang des siens, ni celui des Romains, le plus cher de ses vœux. Ce fait permettra de juger ce qu'il y a d'étonnant à ce que non-seulement cet empereur, mais les peuples les plus différents aient cru en la divinité d'un homme puni d'un si honteux supplice. Qu'eussiez-vous dit, ô Aristote, si vous eussiez entendu cette doctrine? Qu'eussiez-vous pensé si l'évidence des miracles eût ravi votre assentiment, vous qui aviez en si haute estime cette divine substance que vous regardiez comme indigne de sa majesté qu'elle s'occupât d'autre chose que de sa grandeur et de sa beauté? Qu'eussiez-vous éprouvé si vous eussiez cru que le Seigneur porta sa miséricorde et sa charité jusqu'à se faire homme pour l'amour des hommes? Quelle surprise eût été la vôtre si vous eussiez cru encore que ce même Dieu a bien voulu mourir pour eux d'une façon aussi ignominieuse? Quelle stupeur vous eût saisi, en contemplant l'abîme de charité et de bonté dont nous sommes environnés, et les fruits inestimables dont cette mort a été la source? C'est là ce qui inspirait à l'Apôtre ces paroles d'admiration : « Certes, c'est quelque chose de grand que ce mystère d'amour qui s'est montré dans la chair, qui a éte autorisé par l'esprit, manifesté aux anges, prèché aux nations, cru dans le monde, » et qui a conduit les intelligences humaines à croire en une chose aussi étonnante. I *Timoth.* III, 16.

Isaïe compare cette victoire à celle que Gédéon remporta sur les Madianites. « Vos serviteurs, s'écrie-t-il, se réjouiront en votre présence, ô mon Dieu, comme les moissonneurs au temps d'une abondante récolte, comme des vainqueurs dans l'ivresse d'un triomphe important, quand ils se partagent les dépouilles. Car vous avez, Seigneur, brisé le joug qui accablait votre peuple, la verge qui était levée sur lui, le sceptre du tyran, comme autrefois au jour de votre vengeance sur Madian. » *Isai.* IX, 3-4. L'événement auquel le prophète fait allusion est la défaite des Madianites qui opprimaient les enfants d'Israël, la victoire de Gédéon. Dieu ordonna à ce guerrier de ne prendre avec lui que trois cents hommes, de leur mettre une trompette dans une main, et dans l'autre une torche couverte par un vase d'argile. On brisa soudain ces vases, la flamme resplendit dans l'obscurité, et le son des trompettes achevant de jeter l'épouvante dans le cœur des ennemis, ils tournèrent les armes contre eux-mêmes, et ils s'entre-tuèrent. Cette victoire dont les Israélites furent redevables à la faveur de Dieu les rendit entièrement à la liberté. *Judic.* VII. Eh bien, c'est à cette victoire, que les esprits les plus grossiers avoueront avoir été obtenue par le secours divin, que le prophète compare la victoire remportée par les ministres du Christ, en son nom, sur la tyrannie et les partisans du prince de ce monde. Il imposait au genre humain le joug de sa dure domination ; il l'accablait du pesant fardeau des péchés ; il le flagellait avec la verge de ses propres passions et de ses propres appétits ; chaque jour il en exigeait le tribut, conséquence du péché d'origine, à savoir, la mort, et les maux de toute sorte que ce péché a entraînés après lui. Mais, comme au temps de Gédéon, l'éclat de la prédication évangélique, pareil à l'éclat des trompettes, la splendeur des vertus dont brillèrent la vie et les mœurs des apôtres, la mortification à laquelle ils soumettaient leur chair et ses convoitises, la patience qu'ils montraient au milieu des tourments ont mis fin à cette odieuse tyrannie. Seulement, plus l'affranchissement des hommes soumis au joug du démon l'emporte en difficulté sur l'affranchissement des Israélites soumis au joug de Madian, plus l'esclavage et la captivité spirituelle sont en importance supé-

rieurs à l'esclavage et à la captivité corporelle, plus la victoire des apôtres l'emporte sur la victoire de Gédéon. Il est assurément plus malaisé de conquérir le monde à l'empire du Christ que de défaire une armée ennemie en bataille rangée. Mais si l'on reconnaît dans la victoire de Gédéon un miracle véritable; ne devra-t-on pas reconnaître un miracle bien plus grand dans cette conversion du monde opérée par des hommes aussi peu nombreux, aussi obscurs et aussi ignorants que l'étaient les apôtres?

Désire-t-on se convaincre pleinement qu'une œuvre pareille était au-dessus des forces et des facultés humaines, qu'on veuille bien se rappeler que tous les philosophes, tous les savants, qu'il y a eu dans le monde ont été impuissants à tirer leurs semblables de l'aveuglement et des erreurs abominables où ils étaient plongés; que l'on examine d'autre part quels ont été les hommes par qui cette œuvre a été accomplie. Entre les philosophes arrêtons-nous devant Platon, le plus grand de tous, au jugement de Cicéron. On voit par ses ouvrages jusqu'où il a porté le savoir et l'éloquence. Il ne fut pas moins remarquable par sa vertu et par le désir de répandre l'amour de la sagesse parmi les hommes. Ses efforts demeurant à Athènes sans résultat, il visita successivement la Sicile, Cyrène, l'Egypte, l'Italie, cherchant partout des disciples à initier au culte de la vertu. Si une grande réputation de vertu et de science suffisait à une pareille tâche, personne à cette époque ne la possédait autant que Platon. Si l'éloquence eût joui du privilège de persuader aux hommes ce qu'elle veut, et de déraciner de leur cœur les fausses doctrines, il n'y avait point à Athènes, le berceau et la patrie de l'éloquence, d'homme comparable sous ce rapport à Platon. Pour gagner les cœurs à la vertu, il ne parlait pas des difficultés qu'elle présente, mais de la beauté, de la gloire, de la dignité qui en sont inséparables. Avec des moyens si puisants, quels ont été les fruits de ses efforts? A-t-il détruit quelques vices; a-t-il extirpé des désordres; a-t-il fondé quelque république selon l'idée qu'il caressait avec tant d'amour? Il n'a rien fait de semblable; tandis que nos pêcheurs ignorants, grossiers, étrangers aux lettres et à toute culture, ar-

rachant les hommes aux vices sans nombre qui les dévoraient, les ont complètement transformés et élevés à l'amour de la vraie religion, au culte de la vraie sainteté. Telle fut la solidité de ces convictions que les nouveaux disciples du Christ aimaient mieux sacrifier leur vie que de sacrifier leur croyance. Comment ne pas voir le bras de Dieu dans l'accomplissement de cette œuvre, la plus étonnante dont le monde ait été témoin, par les instruments les plus faibles qu'on puisse imaginer ?

Encore une autre comparaison. Combien de prédicateurs aujourd'hui dans l'Eglise qui emploient toute leur jeunesse à des études capables de rendre leur ministère profitable ! Demandez-leur, même aux plus renommés, combien ils ont pu arracher d'hommes aux vices, en convertir à l'amour de la vertu ; et vous verrez quel petit nombre ils auront à vous en indiquer. Il ne leur reste cependant que la moitié du chemin à faire, prêchant à des hommes qui ont déjà reçu la foi. Et puis, on n'est plus exposé en se rendant à la vérité, à souffrir la captivité et les tourments, comme aux premiers temps du christianisme. Au contraire, en pratiquant la vertu, on gagne en crédit et en réputation. Et avec tout cela, ces hommes que la prédication évangélique convertit sont si peu nombreux qu'on pourrait les compter avec les doigts. Or, les apôtres, sans avoir les mêmes facilités, ont persuadé à des hommes de toutes les classes et de toutes les nations de changer de vie, et de sujets de l'enfer ils en ont fait des esprits tout divins et tout célestes. Parlerai-je de cet apôtre artisan qui, avec son compagnon, artisan comme lui, travaillait et le jour et la nuit pour gagner sa vie et celle de ses frères ? *Act.* xx. Or, voilà que, malgré ces occupations serviles, il a pu encore remplir toutes les contrées voisines de la mer d'Illyrie de la prédication et de la sainteté de l'Evangile. Quoi de plus admirable, de plus inattendu, de plus disproportionné avec les forces humaines ! N'y voyons-nous pas clairement l'intervention du Seigneur ! C'est assez pour comprendre au milieu de quel océan de prodiges s'est établie, élevée et consolidée la religion chrétienne.

Qu'on n'aille pas nous opposer les progrès du mahométisme dans toute la terre. Vous ne rencontrerez dans ces progrès ni les

difficultés, ni les circonstances qui frappent au sujet du christianisme. En premier lieu, Mahomet n'a proposé à l'intelligence humaine aucun dogme capable de la blesser. Il ne demande à ses sectateurs que la foi en l'unité de Dieu, vérité qu'ont connue les grands philosophes, et que la raison naturelle découvre sans les lumières de la foi. Il n'a rien proposé non plus à la volonté de ce qui blesse la chair et ses appétits : il permet de se donner carrière; il permet la fornication, où il ne voit point de péché, et la polygamie, que l'on chercherait vainement chez les oiseaux, et que les Romains n'ont point admise. Une loi comme celle-là devait être accueillie par des hommes charnels à bras ouverts, la chair n'en demandant pas davantage. Elle n'eut point d'ailleurs à soutenir l'opposition violente des empereurs ; on ne remarquera point que des légions de martyrs aient bravé la mort pour conserver une loi si agréable à la chair et au sang ; ce n'est point à l'aide des miracles ou des raisonnements qu'elle s'est établie, mais par les armes ; et si elle s'est répandue dans le monde, c'est uniquement parce que l'empire de la chair y est très-étendu, et celui de l'esprit très-resserré. Dans le principe cette religion n'a été acceptée que par des peuples grossiers et barbares ; au lieu que la religion chrétienne s'est implantée tout d'abord au sein des sociétés les plus polies et les plus cultivées du monde, chez les Romains dominateurs de la terre, chez les Grecs où les lettres et les sciences avaient leur sanctuaire, et chez les juifs qu'éclairaient la connaissance du vrai Dieu et la doctrine des prophètes.

A bien examiner la loi de Mahomet, on verra qu'elle est un amalgame de toutes les autres lois religieuses, amalgame dont le but était de faciliter l'accès de cette religion nouvelle. Ainsi l'auteur du Coran emprunte aux Juifs la circoncision et la défense de manger de la chair de porc ; aux chrétiens, de vifs éloges du Christ, dont il publie la supériorité, et de sa sainte Mère ; ce qui tient de lui, c'est ce paradis d'impureté et d'ignominie, la réhabilitation du vice, et une infinité de fables et de mensonges. Ainsi, un fragment de la lune serait tombé dans sa manche, et il l'aurait remis à sa place, et autres traits de la même force. En fin de compte, pour éviter toute contestation, il permet à chacun de se

sauver dans sa religion ; tandis que le salut n'est possible que dans la religion véritable. Si la religion chrétienne est véritable, en effet, comme elle condamne toutes les autres, et qu'elle les déclare fausses, à quel titre les hommes pourraient-ils s'y sauver? Mais ne nous occupons pas davantage de ce disciple monstrueux d'Arius et d'Epicure, et parlons des prophéties qui confirment la vérité de notre sainte religion.

CHAPITRE XXXI.

Dernière excellence de la religion chrétienne; des prophéties qui en attestent et en confirment la vérité.

Au témoignage des miracles, joignons le témoignage non moins éclatant des prophéties. Les uns et les autres empruntent leur autorité à l'autorité même de Dieu ; car Dieu possède seul par excellence le pouvoir d'opérer des miracles, et de connaître l'avenir, alors même que cet avenir dépend du libre arbitre et de la volonté des hommes, comme il s'en glorifie mille fois par la bouche du prophète Isaïe. Néanmoins, quoique les miracles et les prophéties aient une égale force pour prouver la vérité, nous sommes moins touchés par les miracles que par les prophéties, parce que nous croyons aux miracles, mais sans en avoir vu ; tandis que nous croyons aux prophéties et nous en voyons tout ensemble la vérité, la plupart ayant eu de nos jours leur accomplissement, selon ce que nous allons dire. Parmi les prophéties les unes appartiennent à l'Ancien-Testament, les autres au Nouveau. Devant parler des premières à la fin de ce traité, je vais parler maintenant des dernières.

Plaçons au premier rang la prophétie qui annonça clairement le grand miracle de la conversion du monde, dont il vient d'être question. Les jours de la Passion approchant, notre divin Sauveur, voyant au moment de s'accomplir la rédemption du monde et la défaite du démon, prononça ces paroles mémorables, en présence du peuple : « Voici que l'heure arrive où le monde sera jugé ; c'est maintenant que le prince du monde en doit être chassé ; quand je serai élevé de terre, j'élèverai toutes choses à moi. »

Luc. XII, 31-32. L'évangéliste qui cite ces paroles ajoute aussitôt : « Le Sauveur voulait nous apprendre par là comment il devait mourir. » *Ibid.* 33. Cette prophétie, comme je l'ai dit, annonce en peu de mots la conversion du monde. Annoncer, en effet, que le prince de ce monde serait jugé et chassé de son royaume, n'était-ce pas prophétiser que le démon qui régnait en maître absolu dans tous les pays du monde, éclairés par le soleil, excepté dans la petite contrée de la Judée, et qui recevait partout les adorations des rois et des peuples, serait voué à la confusion et au mépris ? N'était-ce pas surtout prédire le grand triomphe de Jésus-Christ sur l'idolâtrie ? Et quand le Sauveur disait qu'après être mort sur la croix, il attirerait tout à lui, voulait-il dire autre chose, sinon qu'il serait reconnu comme le vrai Dieu, et qu'on abandonnerait le culte des fausses divinités pour n'adorer que lui seul. C'est ajouter merveille sur merveille et miracle sur miracle. La conversion du monde fut un grand miracle, nous l'avons déjà vu ; ce fut un miracle encore plus grand de l'annoncer d'avance, un miracle qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'opérer. Qu'un homme dise de lui-même ce qu'il a dessein de faire, on ne s'en étonne pas ; mais, qu'en outre, il découvre les desseins des autres, non pas de quelques hommes seulement, mais des nations entières, des rois et des princes, voilà ce qui dépasse la puissance humaine, voilà ce qui accuse l'intervention divine. Dieu, en effet, découvre dans sa sagesse infinie tout ce qui doit arriver, et sa toute-puissance tourne les volontés comme il lui plaît. On le vit bien lorsque les hommes, abandonnant leurs dieux, tombèrent aux pieds de la croix pour adorer Celui qui était mort sur elle. Cette circonstance de la gloire de la croix dont j'ai déjà dit un mot, a été célébrée avec beaucoup de raison par saint Chrysostome.

Mais pour bien entendre la grandeur de cette gloire, considérons ce que nous n'avons fait que signaler précédemment, à savoir, l'ignominie du supplice de la croix. Elle était si profonde qu'entre tous les tourments inventés par les puissances de ce monde pour châtier les malfaiteurs ou découvrir les coupables, entre les fouets, la prison, les chaînes, les croix, les dents et

les piques de fer, le plomb fondu, les bûchers, l'huile bouillante et tant d'autres tourments dont la seule pensée fait frissonner d'horreur, le supplice de la croix est le seul que l'Ecriture appelle maudit, *Deuter.* XXI, 22, comme étant le plus infâme, le plus déshonorant, le plus terrible et le plus honteux de tous. Or, par un prodige digne d'une éternelle admiration, la chose du monde la plus méprisée devient la plus glorieuse! Les couronnes des rois ne sont rien auprès d'elle; car les princes et les empereurs déposent leurs couronnes pour recevoir sur leur tête le signe glorieux de la croix. La croix, elle brille sur les armes et sur les couronnes, sur la pourpre des rois; on la place au frontispice des temples et sur les autels; elle est présente à la consécration du prêtre; on la dresse à la poupe des navires, dans les lieux publics et dans les endroits solitaires, sur les chemins et sur les montagnes; on la place sur les corps des possédés et des malades; on la voit dans les batailles; elle décore nos drapeaux; nous la rencontrons partout sur nos pas. Néanmoins personne ne s'en offense, personne ne rougit de porter ce signe d'un supplice maudit; au contraire, la croix est notre plus bel ornement, et nous la préférons aux pierres les plus précieuses et aux plus beaux colliers d'or. Quelle différence entre les œuvres de Dieu et celles des hommes! Voyez les rois et les princes de ce monde; ils sont quelquefois puissants pendant leur vie, ils commandent aux nations, ils tiennent la guerre dans leurs mains, subjuguent les peuples, bannissent leurs sujets selon leurs caprices, distribuent à volonté la vie et la mort; mais que le trépas vienne les frapper, leur mémoire tombe souvent dans le plus profond oubli, leurs lois sont abolies, leurs statues renversées, et toute leur gloire s'évanouit comme une fumée ou disparaît comme une comédie qui s'achève. Autre est la marche des œuvres de Dieu! Pendant la vie du Sauveur, la croix, nous l'avons vu, était un signe de malédiction et d'ignominie; depuis sa mort, elle brille dans le monde d'un éclat qui surpasse celui du soleil et des étoiles; autrefois objet d'horreur et de crainte, elle est aujourd'hui souverainement aimée et désirée. Consolatrice des affligés, elle sert de refuge dans leurs peines et leurs dangers aux grands et aux

petits, aux maîtres et aux serviteurs, aux rois et aux sujets, à tous les hommes, enfin, quels que soient leur état et leur condition. Avant la croix, le prince des apôtres faiblit devant les menaces d'une pauvre femme, et tous ses compagnons prenant la fuite, abandonnèrent leur maître; après la croix ils défièrent le monde, ils bravèrent tous les jours les princes de la terre, méprisant et leurs menaces et leurs supplices. Et non-seulement la croix, mais encore les apôtres qui la prêchaient, ces hommes naguère regardés comme la lie et le mépris du monde, furent estimés et honorés des princes eux-mêmes : leurs tombeaux et leurs reliques, devinrent des objets de la plus grande vénération, et les potentats regardèrent comme une gloire d'être ensevelis auprès d'eux. Bienheureux qui possède un petit morceau du bois sacré de la croix, on l'entoure avec soin d'or et de pierres précieuses, on le porte sans cesse au cou comme un bijou précieux et un préservatif contre toutes sortes de périls? Ainsi la croix, qui était auparavant un signe de malédiction, est aujourd'hui un signe de bénédiction, un rempart assuré, le fléau de notre ennemi et le frein qui dompte les démons; par elle la mort a été détruite, les portes de l'enfer brisées, ses verrous ébranlés, la forteresse du prince de ce monde abattue, les nerfs du péché coupés, le monde délivré de la condamnation qui pesait sur lui, et la nature humaine guérie de ses plaies. Ce que n'avaient pu opérer, ni les mers entr'ouvertes, ni les chars de Pharaon engloutis, ni la manne du ciel, ni l'eau du rocher, ni les autres merveilles par lesquelles Dieu signala la sortie d'Egypte, la vertu de la croix l'accomplit; et cela, nonpas seulement chez un peuple, mais dans le monde entier. Il est donc bien grand le mystère contenu dans ces courtes paroles : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Ces considérations sont empruntées à saint Jean Chrysostome. *Joan. Chrysost. Homil.* I, *contra Judæos.*

I.

De deux prophéties qui concernent la sainte Vierge et sainte Marie Madeleine.

Nous lisons dans l'Evangile une autre prophétie qui n'est pas sans analogie avec la précédente. La pieuse Marie Madeleine répand sur la tête du Sauveur un parfum précieux, et comme les disciples s'indignent de cette prodigalité, le Sauveur approuve l'action de cette sainte femme, et s'écrie : « Je vous le dis en vérité, partout où cet Evangile sera prêché, on racontera à l'honneur de cette femme ce qu'elle vient de faire. » *Matth.* XXVI, 13. Ces paroles se sont toutes accomplies à la lettre. Ecoutons sur ce texte le magnifique Commentaire de saint Chrysostome. « Dans toutes les églises, les rois, les consuls, les hommes, les femmes, les personnes nobles et illustres, entendent raconter avec un profond respect l'action de cette sainte femme. Que de rois dans le monde, qui ont comblé leurs sujets de bienfaits, livré de grandes batailles, promené fièrement leurs étendards, joui de superbes triomphes, gouverné les peuples, bâti les cités, ennobli et agrandi leurs états! Malgré toutes ces gloires, ne sont-ils pas perdus, eux et leurs bienfaits, dans le plus profond oubli? Que de reines, que de femmes distinguées, bienfaisantes envers leurs peuples et leurs inférieurs, dont les noms sont oubliés, et les bienfaits inconnus? Et voici une pauvre femme, qui pour avoir répandu quelques gouttes de parfum, est louée de son action dans le monde entier. Le temps n'a pu détruire un tel souvenir et ne le détruira jamais. Certes il s'agissait là de bien peu de chose. Qu'est-ce, en effet, que de répandre un peu de parfum? L'action de cette pauvre femme eut très-peu de témoins, les apôtres seuls y assistaient : elle se passait, non dans un lieu public et ouvert à la foule, mais dans une maison obscure et ignorée. Cependant, ni la condition de la personne, ni le petit nombre des témoins, ni l'obscurité du lieu de la scène n'ont pu éteindre la mémoire de cette femme, louée à cette heure plus que tous les rois et toutes reines du monde. Qui donc a été assez puissant pour faire prêcher cet Evangile? Qui a pu prophétiser longtemps

avant leur accomplissement, tant de faits qui se passent et qui se passeront chaque année sous nos yeux? Dieu seul pouvait faire ces choses; seul il pouvait les annoncer longtemps avant qu'elles fussent accomplies. » *S. Chrys. Hom.* I, *contr. Jud.*

A cette prophétie ajoutons-en une autre encore plus célèbre. La sainte Vierge dans son Cantique, la prononce en ces termes: « Le Seigneur a regardé l'humilité et la bassesse de sa servante, et c'est pour cela que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » *Luc.* I, 48. Ici se produisent avec plus de force encore, toutes les circonstances que saint Chrysostome remarque dans la prophétie précédente. Car la gloire de cette femme ne connaît pas de limite. Elle a été célèbre d'abord dans toute l'étendue de l'Eglise catholique, et chez toutes les nations converties à l'Evangile; mais son nom et ses louanges sont allées bien au delà : les Maures et les Turcs, malgré leur infidélité, exaltent la gloire de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Le Coran fait l'éloge du fils et de la mère; et les mahométans récitent en l'honneur de celle-ci la prière *Ave Maria,* en supprimant cette parole : *Mère de Dieu,* car leur doctrine s'est inspirée de l'hérésie d'Arius, et, tout en exaltant sans mesure le Christ Jésus, ils se gardent bien de reconnaître sa divinité. Or, remarquons-le, cette gloire si universelle qui ne devait demeurer étrangère à aucun peuple du monde, pas même aux infidèles, c'est une pauvre Vierge, mariée à un charpentier qui la prévoit et l'annonce dans une obscure maison, en présence d'un seul témoin, de la mère de saint Jean-Baptiste. Mais bientôt la renommée de cette femme se répand par toute la terre; elle traverse les générations; et tous les siècles la proclament hautement bienheureuse. Qui a pu amener et disposer le monde entier à se prosterner devant le fils de cette Vierge, et à reconnaître le bonheur qu'elle avait eu d'être sa mère? Il était facile à une femme de prononcer ces paroles ; mais Dieu seul pouvait lui donner la connaissance des merveilles qu'elle prédisait, Dieu seul pouvait surtout les accomplir.

II.

De la prophétie qui concerne la stabilité de l'Eglise.

Voici une prophétie qui a beaucoup de rapport avec les précédentes, et dans laquelle le Sauveur annonce la fondation et la stabilité de son Eglise, en dépit de toutes les puissances du monde qui ont comploté sa ruine. « Je le dis en vérité, tu es Pierre, dit-il au chef des apôtres, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » *Matth.* XVI, 18. Or, les portes de l'enfer, dont il est ici question, signifiaient simplement les tempêtes et les persécutions que le démon, par l'entremise de ses ministres, s'apprêtait à soulever contre l'Eglise. Le Sauveur prophétise donc premièrement la conversion du monde : nous l'avons déjà suffisamment décrite avec toutes ses circonstances, et nous ne répéterons pas tout ce que nous en avons dit plus haut. En second lieu, il annonce les persécutions auxquelles l'Eglise devait être en butte. Ces persécutions, il les prédit plus clairement dans saint Luc, en disant à ses disciples qu'ils seraient maltraités par les infidèles, qu'ils seraient poursuivis, emprisonnés, traduits devant les rois et les juges pour rendre témoignage à la vérité. *Luc.* XXI, 12. Un peu plus bas il ajoute : « Vous serez livrés en jugement par la main de vos propres frères, de vos parents, de vos amis, qui vous mettront à mort. Vous serez haïs de tous à cause de moi ; mais un seul cheveu ne tombera pas de votre tête, et par la vertu de vos souffrances et de votre patience vous assurerez le salut de vos âmes. » *Ibid.* 16-19. Le Sauveur revient souvent sur ces mêmes tribulations de l'Eglise, et nous lisons dans saint Jean, que, voulant prévenir ses disciples contre le scandale de ces épreuves, il leur dit : « Sachez que les hommes vous chasseront de leurs assemblées et de leurs compagnies : voici l'heure où ils vous feront mourir, croyant servir la cause de Dieu. » *Joan.* XVI, 2. Telles étaient les portes et les puissances de l'enfer prédites par Jésus-Christ ; mais ni les unes ni les autres ne devaient prévaloir contre lui, et l'empêcher de fonder son Eglise et d'en assurer l'établissement.

Veut-on savoir combien furent terribles les persécutions et les tempêtes suscitées par l'enfer contre l'Eglise? Il faut, en dehors de ce que nous avons déjà dit ou que nous dirons plus tard, écouter saint Chrysostome, et juger par ses paroles de la grandeur d'une puissance et d'une sagesse capables d'opérer des merveilles aussi extraordinaires. « Qui pourra raconter les assauts livrés contre l'Eglise, dit ce saint Docteur? Qui comptera les armées qui l'ont combattue, et les tourments inventés pour la vaincre? Qui ne connaît les poëles, les grils de fer, le soufre, la chaux vive, la poix fondue, les précipices, les lacs, les fournaises ardentes, les chaudières bouillantes, les dents des bêtes cruelles, la mer, l'exil, la perte des biens, et tous ces supplices innombrables, si affreux qu'on ne pourrait les dire, employés contre les fidèles? On était envoyé au supplice, non-seulement par des étrangers, mais encore par ses amis et ses parents eux-mêmes. Car c'était partout une véritable guerre civile, ou pour mieux dire, une guerre auprès de laquelle les guerres civiles ne sont rien; c'était une lutte affreuse dans laquelle on vit les concitoyens s'élever contre les concitoyens, les familles contre les familles, les amis contre les amis. Mais rien ne put renverser l'Eglise, ni diminuer son éclat. Cependant, chose bien remarquable, ces orages fondirent sur l'Eglise encore au berceau. Si elle avait eu le temps de jeter des racines profondes, et de s'établir solidement dans tout le monde, on ne s'étonnerait pas de l'inutilité de ces coups et de cette fureur. Mais il n'en fut pas ainsi; l'Evangile venait d'être publié, la foi était à peine semée dans les âmes, les fidèles n'étaient point encore affermis dans leurs croyances. Que dans ces circonstances la fureur des persécutions n'ait pas pu ébranler l'Eglise; bien plus, qu'elle n'ait point empêché le nombre des fidèles d'augmenter chaque jour: voilà un miracle souverain qui surpasse tous les miracles du monde! La Providence permit ces luttes violentes et ces redoutables persécutions, tout en soutenant au milieu de ces assauts le courage de son Eglise, afin que dans les temps de paix, les fidèles connussent bien qu'ils n'étaient nullement redevables de leur foi à la faveur des princes du monde, mais à celle

de Dieu, qui maintint et accrut toujours son Eglise malgré la violence et le mauvais vouloir des empereurs païens. Cette assistance divine brille encore d'un plus vif éclat dans la lutte que l'Eglise a soutenue contre les hérésies innombrables qui ont cherché à la détruire avec les armes de la sophistique et de l'erreur : tandis qu'elles ont disparu comme de la neige, l'Eglise assise sur un roc inébranlable, persévère dans son inaltérable stabilité. » *S. Joan. Chrysost. Homil. Quod Christus est Deus.*

III.

Prophéties de la destruction de Jérusalem.

Les prophéties dont il a été question jusqu'ici, quoique conçues en des termes différents, se rapportent à la conversion du monde et en déterminent toutes quelques circonstances particulières, comme on peut s'en assurer en les parcourant les unes après les autres. Celles qui vont suivre annoncent que la ville de Jérusalem et le royaume de Juda seraient détruits, en punition de la mort du Sauveur. Voici ce qu'on lit dans saint Luc : « Comme le Sauveur s'approchait de Jérusalem, dès qu'il se vit en présence de cette cité, il pleura sur elle et s'écria : Si tu connaissais aujourd'hui la paix qui vient à toi ; mais elle est cachée à tes yeux. Bientôt des jours se lèveront pour toi, où tes ennemis t'environneront de remparts et t'enfermeront de tous côtés : tu seras réduite à la plus grande extrémité, toi et ceux qui habitent dans ton sein, vous serez tous jetés par terre, on ne laissera pas en toi pierre sur pierre, parce que tu as méconnu le jour où tu as été visitée. » *Luc.* XIX, 41 - 44. Où trouver une prophétie plus claire que celle-là ? Qui pourrait résister à son évidence, alors surtout que nous la voyons de nos jours si parfaitement accomplie ? Tout ce qui est prédit, s'est en effet réalisé à la lettre. Dans ces paroles le Sauveur ne se contenta pas de parler en général de de la destruction de cette cité, il précisa davantage et il ajouta qu'elle serait complètement détruite et qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre. Telle fut en effet la ruine de Jérusalem, que la ville entière avec son temple, ses murailles et ses maisons, fut rasée, et qu'au rapport de Josèphe, on dirait à voir ces ruines

que jamais peuple n'habita dans ces lieux. Cette prophétie fait encore mention du siège de cette ville, et Josèphe raconte, à ce sujet que tous les assiégeants, mus par l'esprit de Dieu élevèrent autour de la cité un rempart si fort et si élevé qu'il ressemblait à une grande muraille ; ils voulaient par là empêcher les gens du dehors de donner aux Juifs aucun secours en munitions et en vivres, et ôter aux assiégés tout moyen d'abandonner la ville et de s'enfuir. Ce rempart, chose encore plus merveilleuse, fut construit dans trois jours, malgré son étendue prodigieuse, laquelle était de trente stades, c'est-à-dire de plus d'une lieue ; aussi l'historien qui rapporte ce fait en est le premier étonné.

L'évangéliste saint Luc nous apprend encore que « les disciples montrant un jour au Sauveur la grandeur des pierres et la beauté des ouvrages du Temple, il leur dit : Voyez-vous tous ces ouvrages ? En vérité, je vous le dis, il n'en demeurera pas pierre sur pierre. » *Luc.* XXI, 6. Comme ses disciples l'interrogeaient et lui demandaient en quel temps ces choses arriveraient : « Quand vous verrez Jérusalem assiégée par une armée puissante, apprenez que l'heure de sa destruction est proche. » Puis il ajouta : « Que ceux qui seront en ce temps-là dans la Judée, se retirent sur les montagnes ; que ceux qui seront au milieu d'elle, se hâtent d'en sortir ; que ceux qui seront dans le voisinage, se gardent d'y entrer, parce qu'en ces jours de vengeance s'accompliront les menaces du prophète. Malheur aux femmes enceintes et à celles qui seront nourrices à cette époque ; car l'oppression de ce pays sera grande ; la colère de Dieu éclatera contre ce peuple, les hommes mourront par le glaive, ou seront emmenés en captivité dans la terre entière ; Jérusalem sera foulée aux pieds par les peuples, jusqu'à ce que s'accomplisse le temps des nations. » *Matth.* XXIV, 7-20. c'est-à-dire jusqu'à ce que les Gentils, abandonnant leurs idoles, se convertissent au vrai Dieu, après quoi la ville devait être reconstruite et habitée par les fidèles. Prophétie remarquable, qui suffirait seule, alors même que nous n'en aurions pas mille autres, à établir solidement notre foi ! Si le roi Pharaon regarda le patriarche Joseph comme inspiré du ciel parce qu'il avait prédit sept années d'abondance et de disette,

quelle preuve éclatante de la divinité du Sauveur dans cette prophétie, qui, quarante ans avant la destruction de Jérusalem, prédit toutes les circonstances de cet évenement, le siège, les flots de sang, la captivité et la ruine de la cité et du Temple? Et si Nabuchodonosor, ce monarque infidèle, mais puissant, se prosterna devant Daniel, et ordonna qu'on lui offrît de l'encens et des sacrifices comme à un Dieu, quand le prophète lui eut expliqué des songes dont il avait perdu le souvenir, ne faut-il pas reconnaître la divinité du Sauveur qui prophétise si distinctement et avec tant de détails ce qui devait se passer dans la ville sainte? S'il n'appartient qu'à Dieu de connaître le secret des cœurs, lui seul peut aussi connaître l'avenir. En tout ceci éclate le soin que la Providence a mis à prouver la vérité de notre foi et à l'appuyer sur des émoignages irré cusables.

IV.

Suite et conclusion du même sujet.

Cette prophétie renferme et comprend la destruction du Temple fameux de Jérusalem : si nous en croyons l'historien Josèphe, l'empereur Titus aurait voulu le conserver ; mais il arriva contre sa volonté et par un dessein particulier de Dieu, qu'on mit le feu au Temple, qui devint ainsi la proie des flammes et fut entièrement consumé selon la prédiction du Sauveur. Saint Chrysostome fait observer à ce sujet combien parfaitement se réalisèrent ces paroles de Job : « Si le Seigneur détruit, qui pourra rebâtir? et s'il édifie, qui pourra y mettre obstacle? » *Job*. XII, 14. Quand il voulut établir son Eglise dans le monde, les puissances de la terre et de l'enfer conjurées ne purent l'en empêcher : il voulut aussi détruire le Temple pour faire expier au peuple ses péchés, et nul jusqu'à présent, n'a pu le reconstruire, pas même ceux qui le regrettaient le plus, aidés et soutenus de la protection de l'empereur Julien. Ce temple fut détruit une première fois par Nabuchodonosor; mais soixante-dix ans après, les Juifs délivrés de la captivité de Babylone le relevèrent de ses ruines; c'est que Dieu les assistait. Maintenant, voilà plus de seize cents ans qu'il a été détruit, et nul n'a pu le réédifier, parce que la volonté de

Dieu s'y oppose. Est-il possible de trouver à cet abandon une autre cause? Et si les Juifs sont impuissants à terminer cette œuvre, n'est-ce pas que Dieu ne les regarde plus et leur a retiré ses faveurs?

Ajoutons à cette prophétie de la destruction de Jérusalem, un autre passage de l'Evangile dans lequel le Seigneur annonce les mêmes événements : ici il ne va pas jusqu'à répandre des larmes, mais il manifeste toujours la même affection et la même sollicitude. Qu'on en juge par ces paroles : « Je vous enverrai, dit-il, des prophètes, des sages et des docteurs : les uns, vous les tuerez et vous les crucifierez; les autres, vous les battrez de verges dans vos synagogues, vous les poursuivrez de ville en ville, faisant retomber sur vous le sang de tous les justes qui a coulé sur la terre depuis le sang d'Abel jusqu'à celui de Zacharie fils de Barachie, que vous avez immolé entre le temple et l'autel. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui fais périr mes envoyés, que de fois j'ai voulu réunir tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que ta maison, c'est-à-dire ta république et ton temple seront abandonnés! » *Matth.* XXIII, 34-38. Ces paroles n'ont-elles pas été rigoureusement accomplies? Ne sommes-nous pas encore les témoins de leur accomplissement? Où est aujourd'hui ce royaume et cette république? où est le temple? où est le sanctuaire? Et les sacrifices, et les prêtres, et les habits sacerdotaux, et les vases sacrés, que sont-ils devenus? Tout cela a disparu; et aujourd'hui à quinze cents ans de l'événement on en chercherait vainement le souvenir, surtout si l'on a égard à la destruction de Jérusalem opérée en dernier lieu par l'empereur Adrien.

Ces mêmes choses, le Sauveur les prédit encore dans sa parabole de la vigne. Il raconte d'abord comment les vignerons massacrèrent le fils du père de famille pour s'enrichir de ses dépouilles; puis il ajoute que le maître de la vigne tirera vengeance de ces homicides, et donnera sa vigne à des hommes qui en tireront un meilleur parti. Dissipant ensuite toutes les ténèbres qui empêchaient les Pharisiens de comprendre cette parabole, le Sauveur ajoute : « Le règne de Dieu sortira de vos mains et

sera donné à des peuples qui le féconderont par leurs bonnes œuvres. » *Matth.* xxi, 43. Tout autant d'oracles qui se sont exactement réalisés. Le temple a été détruit; les sacrifices et les fêtes qu'on y célébrait sont abolis; les prêtres et les prophètes ont disparu : et en même temps les Juifs ont perdu leurs rois, les faveurs divines, et toute place parmi les nations de la terre; le tout au profit de la gentilité, qui a hérité simultanément des saintes Ecritures, de la connaissance du vrai Dieu d'Israël et du Sauveur envoyé par sa miséricordieuse tendresse. Cette prophétie ajoute quelque chose à la précédente : la première annonçait bien que le royaume de Dieu serait enlevé aux Juifs; mais la seconde a prédit que ce royaume deviendrait l'héritage des Gentils, qui, en croyant au Sauveur, devaient recevoir l'Esprit-Saint, tous les sacrements et tous les trésors de l'Eglise.

Les prophéties qui concernent le mystère de l'Incarnation, appartiennent plutôt à l'Ancien qu'au Nouveau-Testament : ce qui a fait dire au Sauveur que la loi et les prophètes ont régné jusqu'à la venue de saint Jean-Baptiste. Elles sont trop nombreuses pour que nous puissions les parcourir ici, nous en renvoyons l'explication à un autre endroit, nous contentant de placer à la fin de cet ouvrage l'abrégé et comme le sommaire des plus importantes.

Telles sont, lecteur chrétien, les principales richesses et les plus remarquables beautés de la foi et de la religion chrétienne. Elles attestent suffisamment sa céleste origine et sa divinité, et ainsi se trouve atteint le but que nous nous étions proposé au commencement de cette seconde partie.

Après tout ce qui vient d'être dit, il est bon d'avertir les ignorants que la vérité et la certitude de notre foi ne sont pas comprises parce qu'elle contient des choses qui dépassent la raison humaine : loin de là, si nous voulons l'examiner sérieusement, ces mystères en sont la plus éclatante confirmation. L'expérience nous apprend que tous les hommes qui ont voulu introduire dans le monde de nouvelles sectes et de fausses religions, pour séduire et entraîner plus facilement le peuple, aplanissaient devant lui le chemin du salut, et lui proposaient seulement des vérités fa-

ciles à croire et à professer; ils étaient sûrs d'échouer dans leurs projets en suivant une ligne de conduite opposée. Voyez Mahomet, le plus fameux des sectaires, voyez les hérétiques contemporains: ce qu'il y avait de pénible, d'ardu dans la religion, ils l'ont supprimé, et ils n'ont conservé que ce qui était commode et conforme aux appétits de la chair. Voilà comment s'explique le succès qu'ils ont obtenu auprès d'un certain nombre d'adeptes que fascinait la douceur d'une telle doctrine. Mais la vérité, qui se préoccupe très-peu de plaire ou de déplaire et qui n'a d'autre souci que de dire ce qui est, la vérité, dis-je, suit une autre voie. Plus elle s'éloigne du chemin où ces apôtres de mensonges ont marché, plus elle mérite notre confiance. Aussi ne faisons pas un crime à la vérité de dire des choses ardues, conformes à la vertu et à l'honnêteté, et contraires à tous les goûts de notre sensualité; loin de témoigner contre elle, ces choses sont autant de preuves en sa faveur. D'ailleurs ne donnons-nous pas comme un fondement de notre foi qu'elle nous a été révélée et donnée par Dieu, et qu'elle n'est pas d'invention humaine? Il est donc juste qu'elle dépasse nos facultés et qu'elle nous enseigne des choses en rapport avec la sagesse infinie qui en est la source. Les animaux sans raison sont dirigés et conduits par la Providence divine; c'est pourquoi ils se révèlent à nous avec des propriétés supérieures à leur nature et même à la nôtre, comme celles de distinguer les herbes propres à les guérir dans leurs maladies, de pressentir les orages, le beau temps, la pluie, le changement des saisons, et de prendre les mesures nécessaires avant que ces accidents divers se produisent, pour n'avoir pas à en souffrir. Si donc nous tenons pour certain que la loi qui nous éclaire et nous dirige vient de Dieu et non des hommes, nous ne nous étonnerons pas qu'elle renferme des choses qui dépassent la capacité des hommes et en rapport avec la sagesse infinie dont elle découle; sans cela, comment savoir qu'elle est divine et non purement humaine, puisqu'elle ne serait pas supérieure aux forces de l'humaine sagesse?

Oui, il convenait que les vérités de la foi s'élevassent au-dessus de notre raison, afin qu'il n'y eût rien dans l'homme qui ne fût

employé à l'amour et au service de son Créateur. Dieu a créé l'homme tout entier : tout en l'homme doit le servir, surtout ce qu'il a de plus noble et de plus élevé, surtout ce par quoi il se rapproche de la divinité. Or, entre toutes ses facultés, les plus nobles sont la volonté, la reine des puissances de notre âme, et l'entendement, qui en est le conseiller, qui nous distingue des animaux et nous rend semblables à Dieu. Si nous sommes obligés de servir le Créateur avec notre volonté, nous ne sommes pas moins tenus de lui consacrer notre entendement. Or, de même que la volonté rend principalement au Seigneur ce qu'elle lui doit lorsque nous la réprimons, lorsque nous la mortifions en lui refusant par amour pour Dieu ce qu'elle aime le plus, et non quand nous suivons les impulsions de notre nature, à la façon des pères trop faibles envers leurs enfants : ainsi notre entendement servira Dieu véritablement en captivant, selon les paroles de l'Apôtre, la raison sous le joug de la foi et en croyant ce qui le dépasse, dès lors que Dieu lui ordonne de le croire; Dieu qu'il faut aimer, et auquel il faut croire parce qu'il est la souveraine bonté et la souveraine vérité. Certes, il n'y a pas de légèreté à croire ce qui excède les facultés de la raison, après toutes les raisons que nous venons de donner : d'autant plus que, selon la parole d'Aristote, notre entendement est plein d'obscurité, et aussi incapable de comprendre les choses divines que les yeux d'un aveugle de voir la lumière du jour.

CHAPITRE XXXII.

Conclusion de cette seconde partie; des fruits qu'on en peut retirer.

Il est temps de jeter sur toute cette seconde partie un coup d'œil d'ensemble et d'en tirer quelques conclusions pratiques. Nous y avons appris premièrement la dignité et l'excellence de la religion chrétienne. Elle réunit toutes les garanties et tous les caractères de certitude que l'esprit humain peut apprécier. Grâces soient rendues à notre Dieu en retour de ce bienfait de la foi ! Il lui a plu, de préférence à tant de nations infidèles et hérétiques répandues dans le monde, de nous accorder la faveur de naître

dans le sein de l'Eglise catholique et de parents chrétiens, de nous sanctifier et de nous purifier dans les eaux du baptême, de nous adopter pour ses enfants et pour ses héritiers, et de nous regarder comme les membres vivants de son Fils Jésus-Christ. Avoir la foi, c'est posséder dans son âme une lumière de l'Esprit-Saint capable de nous guider, si nous le voulons, sur le chemin qui conduit à la félicité.

Un second avantage qui résulte des considérations précédentes, c'est qu'elles répandent dans les âmes innocentes et pures une merveilleuse douceur et une grande joie spirituelle. L'Apôtre voulait indiquer ce second effet de l'Esprit-Saint quand il disait : « Que Dieu, qui est l'auteur de toute espérance, veuille remplir vos âmes, par la foi, de paix et de bonheur. » *Rom.* xxv, 13. Comme s'il disait : Puissiez-vous croire, non-seulement de manière à ne pas hésiter dans l'adhésion que vous donnez aux mystères, mais encore de telle sorte que la certitude et l'assurance que vous y aurez vous remplissent d'allégresse et de joie. Il connut l'allégresse et la joie de la foi, cet intendant de la reine d'Ethiopie, converti et baptisé par le diacre saint Philippe. L'Ecriture raconte qu'il s'en alla content et heureux d'avoir trouvé ce trésor, plus précieux que tous ceux de la princesse sa souveraine. *Act.* VIII.

Voulons-nous bien comprendre le fondement et la cause de cette joie. Souvenons-nous d'abord de cette observation d'Aristote, que la connaissance des vérités et des causes élevées, surtout de la première cause et de la première vérité qui est Dieu et qui se manifestant à nous par la création du monde et par l'ordre qu'elle y maintient, que cette connaissance, dis-je, quoique incertaine encore et très-imparfaite, entraîne avec elle une grande douceur et une vive allégresse. Le philosophe grec avait bien raison de s'exprimer ainsi, puisque c'était dans la contemplation de ces vérités qu'il faisait consister la fin dernière et la félicité de la vie humaine. Ah! si cette connaissance de Dieu naturelle et acquise, toute faible et incertaine qu'elle est, est accompagnée, d'après Aristote, de tant de joie et d'allégresse, combien seront plus profondes la douceur et l'allégresse que procureront les vérités de la foi! car la foi dé-

ploie ses ailes et s'élève au-dessus des cieux et de tous les entendements humains, jusque dans des régions inaccessibles à la raison, et cela, non plus avec un cortége de doutes et des incertitudes, comme les philosophes, mais avec une certitude infaillible, comme Dieu et sa vérité.

Supposons, en second lieu, ce que dit ce même philosophe, à savoir que le signe certain de la vérité d'une chose est la convenance et l'accord parfait de toutes les circonstances qui s'y rapportent. Il y a pour toutes les choses de ce monde des causes qui les précèdent, d'autres qui les accompagnent, d'autres qui les suivent, d'autres qui leur sont tout à fait extérieures. On appelle les premières causes, causes proprement dites ; les secondes, propriétés et accidents ; les troisièmes, effets ; enfin, on appelle causes extérieures toutes les observations et tous les témoignages qui s'y rattachent. Aristote ajoute ensuite que nous sommes sûrs de la vérité d'une chose, lorsque ses diverses circonstances ont entre elles un parfait accord : dès qu'il y a répugnance et contradiction, non-seulement on peut douter de la vérité, mais encore il est permis d'affirmer qu'il n'y a que mensonge. Tous les mystères de la religion et de la foi chrétienne se présentent à nous avec cette convenance entière et parfaite. Je ne parle pas des prophéties et des figures de l'Ancien-Testament si bien vérifiées dans le Nouveau, ni de tous les passages de la vie de Notre-Seigneur, ni du mystère admirable de la rédemption, je m'étendrai là dessus plus longuement dans la suite de cet ouvrage : je veux montrer seulement en cet endroit la convenance de toutes les excellences dont j'ai parlé avec la foi chrétienne, et faire voir comment toutes ensemble et chacune à sa manière s'harmonisent avec elle pour en démontrer la vérité. Pour résumer en peu de mots tout ce qui a été dit jusqu'ici, y a-t-il jamais eu, je le demande, une religion dans le monde qui ait eu de Dieu des sentiments plus magnifiques et plus élevés, qui ait énoncé de telles lois, donné de meilleurs conseils, établi pour le bien des âmes des sacrements aussi salutaires? Y en a-t-il une aussi favorable à la vertu par les récompenses qu'elle promet, aussi contraire au vice par les châtiments dont elle le menace ? Et les saintes Ecritures, est-il possible de rien trouver

qui en égale la grandeur et l'autorité? Qu'on cite une doctrine qui approche des mystères profonds dont elles sont remplies, des sentences admirables, des préceptes salutaires et de ces stimulants si efficaces qu'elles renferment pour porter les hommes à l'amour ou à la crainte de Dieu, à la haine du vice et au mépris du monde? Que si on juge par l'excellence et la grandeur des effets, de la grandeur et de l'excellence des causes qui les ont produits, quelle religion enfanta jamais une telle multitude de martyrs, de confesseurs, de pontifes, de docteurs et de vierges? de telles phalanges de saints religieux, ces hommes pleins de Dieu qui changèrent les déserts en sanctuaires et qui vécurent en ce monde plutôt comme des anges que comme des hommes? Dans quelle religion, en quel temps, en quel lieu, vit-on jamais briller un courage comparable à celui de nos martyrs? Et les vertus de nos saints, leur pureté et leur abstinence, leur inépuisable miséricorde et leur mépris du monde, leur ardeur à l'oraison et à la contemplation, où les rencontrer avec autant d'éclat? Qui pourra jamais expliquer les consolations et les joies spirituelles que les amis de Dieu goûtent déjà en cette vie; la paix, la tranquillité et la confiance dont leurs âmes sont remplies, par suite du secours et de la protection qu'elles reçoivent de Dieu?

Voilà les effets particuliers de cette loi très-sainte; mais les effets généraux opérés par elle dans le monde, qui les racontera? Qui a renversé l'idolâtrie, le plus grand des maux qu'ait endurés la terre? Qui a résisté avec une si grande constance aux rois et aux empereurs qui s'en étaient faits les champions? Qui a changé les temples des idoles en sanctuaires chrétiens? Qui a converti l'univers à la connaissance du vrai Dieu? Qui a dompté les superbes et les a rendus doux comme des agneaux; qui a changé la ruse des serpents en la simplicité des colombes? De tous ces grands bienfaits, quelle en est la cause, sinon notre religion sainte? Comment s'en étonner? Etait-il possible qu'une si grande lumière, une loi donnée par Dieu lui-même, ne répandît pas ses rayons jusqu'aux extrémités du monde, et n'allât pas éclairer ceux qui vivaient dans les ténèbres et les ombres de la mort?

Mais, puisque des témoins irréprochables pèsent d'un grand

poids en faveur de la vérité, quelle religion dans le monde peut se flatter d'en avoir d'aussi nombreux que la religion chrétienne ? Ces témoins, ce sont d'abord ces docteurs innombrables, hommes saints, instruits, éloquents et consommés dans toutes les sciences divines et humaines, qui ont professé, prêché, prouvé et défendu les vérités de la foi contre les calomnies et les erreurs de l'hérésie qui les attaquait. Ses témoins, c'est encore cette nuée de martyrs inébranlables dans leur foi, dont la constance intrépide ne fut amollie ni par les peignes de fer, ni par les dents des bêtes sauvages, ni par les grils brûlants, et qui rendirent témoignage à la vérité au prix de leur sang versé à flots. Or, il est impossible de regarder ce témoignage comme un témoignage humain. Dieu est là-dessous. Le corps humain n'est-il pas, en effet, le plus délicat de tous les corps ? lui qui peut à peine supporter une piqûre d'épingle, comment aurait-il souffert tant de supplices et de si cruels tourments ; comment y eussent-ils résisté, les corps des vierges si tendres et si délicates, des enfants en bas âge, si la force et le secours de Dieu ne les avaient soutenus ? Que dire encore des miracles signalés qui confirment notre foi et que nous avons déjà racontés ? Ce témoignage est d'une infaillible autorité ; car c'est celui de l'auteur et du Créateur de la nature elle-même, lequel peut seul en abroger ou en suspendre les lois. Que dire des prophéties, qui sont de véritables miracles et qui ont Dieu seul pour auteur ?

Enfin, pour revenir à notre principal sujet, quand l'âme religieuse, convaincue d'ailleurs de ce dont je viens de parler, embrasse d'un seul coup d'œil toutes ces excellences et tous ces témoignages, quand elle en remarque la consonnance et la parfaite harmonie elle sent sa foi redoubler de vigueur et de puissance, et s'évanouir tous les nuages qui pouvaient l'obscurcir ; elle se repose dans une paix et une satisfaction ineffables, et partant dans la joie la plus vive, en se voyant en possession de ce bien inestimable. La vérité de la foi étant la plus élevée et la plus excellente de toutes, ayant les conséquences les plus salutaires et les plus utiles, puisqu'en nous donnant la connaissance de Dieu, elle nous enseigne et nous découvre le chemin de la félicité et de la vie

éternelle, il en résulte que l'âme conçoit un bonheur indicible, dès qu'elle se sent enrichie d'un pareil trésor ; elle croit désormais sans peine et sans difficulté, car elle juge qu'il serait déraisonnable de récuser des témoignages aussi nombreux et aussi éclatants.

I.

De l'harmonie et de l'accord qui règnent entre les caractères de la religion chrétienne.

Celui qui désirera voir cette paix et ce bonheur grandir dans son âme, doit considérer avec une humilité attentive toutes les excellences dont j'ai parlé, et remarquer comment elles appuient la vérité de notre religion et s'accordent avec elle ; car la foi et la religion véritables doivent réunir toutes ces excellences et revêtir toutes ces conditions. L'âme puisera dans la méditation de ces merveilles une grande force, des consolations et des joies souveraines. A ce propos, observons que s'il y a une harmonie, une musique matérielle et sensible, il y a aussi des mélodies spirituelles d'autant plus suaves que les choses de l'esprit sont plus nobles que celles du corps. La musique et la mélodie sensibles résultent de la combinaison de plusieurs voix qui s'accordent et se correspondent. En cet ordre et en cette proportion se trouve le principe de la mélodie, laquelle procure à l'oreille un plaisir véritable, ou plutôt réjouit l'âme au moyen de ce sens. L'âme en sa qualité de créature raisonnable se plaisant naturellement à ce qui lui ressemble, c'est-à-dire aux choses bien proportionnées et conduites par la raison, elle puise dans une musique parfaite, dans une peinture achevée, dans des édifices remarquables ou de riches habits, dans tout ce qui est en un mot élevé en raison et en perfection, d'ineffables jouissances. De même donc qu'il y a une musique corporelle résultant de l'accord de plusieurs voix réduites à l'unité, il y en a une spirituelle qui a sa source dans la correspondance ou la convenance de diverses choses avec un mystère donné ; cette dernière l'emporte d'autant sur la première que les choses divines surpassent les choses humaines. Nous en avons un exemple remarquable dans saint Augustin, qui nous apprend qu'après avoir reçu le baptême et renoncé à tous les soins de la

vie passée, il ne cessait de penser avec une douceur merveilleuse aux desseins si élevés par lesquels la divine Sagesse avait résolu de sauver le genre humain. *D. Aug. Confess.* IX, 6. Cette douceur surprenante était produite en lui par la contemplation des convenances admirables renfermées dans ce mystère, en ce qui concerne la gloire de Dieu. La rédemption des hommes et nos misères guéries par les fruits de l'arbre de la croix, dont il sera question plus loin, voilà la musique spirituelle qui remplissait de joie l'âme de ce grand saint. Et en effet, toutes ces convenances, qu'étaient-elles autre chose que des voix qui résonnaient aux oreilles de son âme, douces, mélodieuses et suaves? Ainsi se confirmait en lui la foi en ce profond mystère; ainsi s'allumait de plus en plus dans son âme l'amour de son Rédempteur, et demeurait-il ravi d'admiration à la pensée de ce conseil divin.

Appliquant ceci à notre sujet, je dis que si l'on rencontre dans le mystère de la rédemption des convenances si parfaites, toutes les excellences dont nous avons parlé s'harmonisent d'une manière aussi frappante avec la vérité de notre religion. De même donc que ces convenances engendrent un concert et une mélodie, qui sont suivis d'une suavité merveilleuse et qui donnent à la foi un caractère plus marqué de vérité, ainsi de l'accord et de la correspondance de toutes ces excellences avec la vérité de notre foi, résulte une autre mélodie, une autre harmonie spirituelle accompagnée, elle aussi, d'une joie et d'une suavité inexprimables, dans lesquelles notre foi trouve une nouvelle confirmation. Par là s'expliquent ces paroles de l'Apôtre, que nous avons citées au commencement de ce traité, par lesquelles il demandait à Dieu « de nous donner cette paix et cette joie dans la croyance des mystères de la foi. » *Rom.* XV, 13.

Maintenant, laissant de côté toutes les excellences dant j'ai parlé jusqu'ici et qui sont chacune en particulier une grande confirmation de la vérité de la religion, je rapporterai à la fin de ce traité le plus grand et le plus évident des témoignages sur lesquels elle repose : je le réduis à quatre des principales prophéties de l'Ancien Testament. La première annonce la conversion du monde; et ces paroles que le Père éternel adresse à

son Fils unique en tant qu'homme par la bouche d'Isaïe le disent assez : « Il ne suffit pas que vous me serviez à ressusciter la tribu de Jacob et à purifier la lie d'Israël; je vous ai envoyé comme la lumière des nations afin que vous portiez mon salut jusqu'aux extrémités du monde. » *Isai.* XLIX, 6. On rencontre dans Isaïe une foule de prophéties de cette nature. Une seconde prophétie désigne le lieu d'où doivent sortir ceux que Dieu destine à devenir ses ministres pour cette régénération sublime : et c'est Jérusalem qui est toujours désignée. On voit la même chose expressément annoncée au chapitre second d'Isaïe, au chapitre quatrième de Michée et au Psaume cent-neuvième de David; ces trois prophètes déclarent tous d'une voix que les ministres suscités pour convertir le monde sortiront de Jérusalem. La troisième prophétie prédit d'une manière exacte l'époque de la passion du Sauveur, qui devait précéder celle de la conversion du monde, et la fixe à soixante-dix semaines d'années. *Dan.* IX. Enfin, une quatrième prophétie qu'on lit aussi dans Daniel annonce en termes précis et nets qu'après la mort de Jésus-Christ la ville de Jérusalem serait entièrement détruite avec son sanctuaire, c'est-à-dire, son temple.

Reste à savoir ce qu'il faut entendre par ces soixante-dix semaines et combien d'années elles comprennent. Les maîtres de la synagogue se voyant clairement confondus par un témoignage aussi éclatant, expliquent comme il leur semble bon ce terme si précis ; mais nous leur répondons qu'il n'est jamais parlé dans l'Ecriture que de deux sortes de semaines, d'une semaine de jours et d'une semaine d'années. En acceptant ce dernier sens on trouverait que les soixante-dix semaines comprennent quatre cent quatre-vingt-dix ans. En dehors de ces deux sens on n'a que des intérprétations en l'air, qui ne reposent sur aucun fondement sérieux. D'ailleurs, voici une preuve sans réplique, une raison évidente bien propre à convaincre tous les esprits : Dans la prophétie dont il s'agit ici, Daniel parle de deux événements principaux qui doivent s'accomplir après les soixante-dix semaines, de la mort du Christ et de la destruction de Jérusalem et de son temple. Or, nous avons vu que, les quatre cent quatre-

vingt-dix années écoulées, cette ville et son temple ont été réellement détruits ; ce qui nous confirme pleinement dans le sentiment qui consiste à voir dans ces semaines des semaines d'années. Ainsi, ce sont les événements prédits qui, en s'accomplissant, nous ont appris quel laps de temps était compris dans ces semaines ; et en effet, à la fin des années dont nous avons parlé, la prophétie s'est réalisée. Que répondre à cette raison?

Que si nous voulons réfléchir un peu sur ce que nous venons de dire, nous verrons que tous ces événements furent prédits longtemps avant leur réalisation, et qu'ils se sont passés tels qu'ils avaient été prédits. En premier lieu, la république des Juifs fut détruite peu de temps après la mort du Christ, elle est demeurée sans temple, sans prêtres, sans sacrifices, sans roi, sans ombre même d'existence et ceux qui la composaient ont été dispersés par toute la terre. En second lieu, nous voyons le monde converti, l'idolâtrie bannie de la terre, et s'y établir, à sa place, le règne et la connaissance du vrai Dieu. En troisième lieu, les disciples de Jésus-Christ sont sortis de Jérusalem ; ils ont combattu l'idolâtrie de toutes leurs forces, et telle a été leur constance qu'ils sont morts et ont versé tout leur sang pour demeurer fidèles à leur mission. Enfin, tous ces miracles se sont accomplis au temps marqué. Or, qui a pu, je le demande, annoncer si longtemps à l'avance des événements aussi merveilleux, et préciser même le temps et le lieu de leur accomplissement ; qui l'a pu, si ce n'est Dieu ? Il n'en faudrait pas davantage pour convaincre les plus incrédules et pour fermer la porte à tous les doutes qu'on pourrait avoir. Annoncer, en effet, des prodiges qu'il dépendait de Dieu seul d'accomplir ; bien plus, ajouter les circonstances qui devaient les entourer ; désigner le temps juste où ils devaient se produire et où ils se sont produits en réalité, prédire que les héros de ces grandes choses sortiraient de Jérusalem, et qu'ils convertiraient le monde malgré tous les rois de la terre, et dire pourtant la vérité, comme on peut s'en convaincre en consultant toutes les histoires sacrées et profanes, voilà bien une chose capable de frapper les esprits d'étonnement et de leur découvrir en ceci la grandeur de la puissance et de la sagesse qui ont prédit et exé-

cuté de semblables prodiges. Il est néanmoins un spectacle plus étonnant encore pour qui le considère, c'est l'incrédulité et l'aveuglement de ceux qui, sans égard pour des vérités aussi claires, aussi évidentes, persistent à ne pas reconnaître et proclamer la divinité de Jésus-Christ.

II.

Du fruit particulier qu'on peut tirer de ces considérations, lequel consiste dans une foi plus ferme et plus inébranlable.

La fermeté de foi qu'on retire de l'examen des prophéties et des autres miracles dont il a été jusqu'ici question, produit un fruit merveilleux, celui que nous nous proposons principalement d'obtenir par cette seconde partie. Rappelons d'abord que la charité et les autres vertus, grandissant dans notre âme par l'usage et l'exercice, unis au secours de la grâce divine, et devenant de plus en plus parfaites et jetant avec le temps en nos cœurs des racines plus profondes; il en est de même de la foi : sa lumière augmente en notre intelligence et prend de nouvelles forces et de nouvelles clartés à mesure qu'elle se pénètre mieux de l'excellence de la religion, et qu'elle reçoit les dons que lui destine le Saint-Esprit. Salomon a voulu nous faire entendre ces choses dans ces paroles : « La voie du juste est comme une lumière brillante qui croît et s'avance jusqu'au jour parfait. » *Prov.* IV, 18. Ce jour parfait n'est autre que celui de l'éternité, jour sans ombre, à la faveur duquel nous verrons, dans la lumière de la gloire, le Seigneur qui en est l'auteur et le dispensateur. Or cette foi devient si parfaite dans quelques âmes par les moyens que nous venons d'indiquer, qu'elles s'imaginent posséder, non la foi, mais une lumière qui lui est supérieure. Elles se trompent néanmoins; c'est toujours la même foi, seulement plus affermie, plus profonde, et de là vient toute leur illusion. Telle était la foi des martyrs, qui leur faisait braver avec tant de constance les plus affreux tourments; telle fut surtout la foi de ceux qui, sans être accusés, s'offraient d'eux-mêmes, sous l'inspiration du ciel, aux supplices et à la mort, uniquement pour attester la vérité de leur religion.

Ce fondement posé, il est bon de savoir que l'âme religieuse, en considérant avec humilité et dévotion ces excellences, qui proclament toutes avec une éclatante unanimité et la plus parfaite harmonie la vérité et la certitude de la foi, se sent fortifiée dans ses croyances et en éprouve une si grande joie que la parole est impuissante à l'exprimer. Il lui semble qu'elle vient de découvrir cet incomparable trésor. Semblable à une personne qui aurait revêtu un habit tout neuf, elle se réjouit en se voyant vêtue pour ainsi dire d'une nouvelle lumière et d'une nouvelle foi. Après cela, si l'âme considère en particulier les mystères qu'elle révère, elle les voit avec d'autres yeux, elle éprouve des affections et des sentiments différents de ceux qu'elle éprouvait quand elle les considérait sans réflexion. Elle envisage le dogme des sanctions éternelles, de la récompense des bons et du châtiment des méchants, et elle est saisie d'un effroi tout nouveau à la pensée de l'éternité des peines de l'enfer et des terreurs du dernier jugement qui les déterminera. De même, si elle jette les yeux sur le mystère de la rédemption, son étonnement s'accroît à la vue de cette incompréhensible majesté qui a daigné prendre notre chair, converser sur la terre avec les hommes, et, merveille plus étonnante, mourir sur une croix pour nous exciter par ce bienfait incomparable à aimer notre Dieu, et à fuir le péché qui a exigé une telle expiation. Son étonnement dépasse principalement toutes les bornes, lorsqu'elle considère la facilité avec laquelle la plupart des hommes commettent le péché mortel.

Que si, passant plus avant, l'âme jette ses regards sur le très-saint Sacrement de l'autel, cette contemplation la met pour ainsi dire hors d'elle-même : autrefois le Seigneur était presque inaccessible aux mortels; le grand prêtre avait seul le droit d'entrer dans le sanctuaire où reposait l'arche d'alliance, encore même ne pouvait-il le faire qu'une fois l'an. Quand on transportait l'arche, il était défendu aux prêtres d'en approcher à plus de deux mille pas de distance. La montagne sur laquelle Dieu donnait la loi était sacrée, ni les hommes, ni les bêtes ne devaient en approcher sous peine de mort. Aujourd'hui les choses sont bien différentes: le Sauveur, dont l'arche n'était que la figure, se communique

aux enfants des hommes avec une générosité telle qu'il consent à venir sur la terre auprès d'eux, à habiter dans leurs églises, bien plus, à transformer leurs âmes en des temples vivants où il se plaît à résider. Ah! nous pouvons bien nous écrier avec le prophète Salomon : « Est-il possible que Dieu veuille encore habiter sur la terre? Les cieux des cieux ne vous peuvent contenir, ô Seigneur; comment cette demeure que je vous ai construite pourra-t-elle vous recevoir? » III *Reg.* VIII, 27. Ces bienfaits sont tous admirables; aussi quand l'homme les voit à la lumière d'une foi rajeunie et raffermie, il ne peut se défendre d'une sorte d'admiration mêlée d'effroi.

C'est encore à la foi que l'âme a recours dans les tentations; elle s'en recouvre comme d'un bouclier, selon le conseil de saint Pierre I *Petr.* V; et, comme le souvenir de la mort que Dieu a soufferte pour détruire le péché, et de l'enfer qu'il a créé pour le punir, lui en découvre l'énormité, plus elle se pénètre de ces pensées, plus elle triomphe facilement de ses épreuves. Gémit-elle sous les coups de la maladie et des infirmités, du travail et des contradictions, c'est encore la foi qui la soutient, et elle répète ces paroles d'un grand saint qui se trouvait aussi dans l'affliction : « Le bonheur que j'espère est si grand que toutes les peines me semblent délices; » ou bien ce passage de l'Apôtre : « Les souffrances de ce monde ne sont rien comparées aux récompenses du ciel. » *Rom.* VIII. De la sorte, l'âme fidèle retire de sa foi les plus grands avantages, elle y puise comme dans une source abondante pour alimenter les autres vertus, dont la foi est la première racine. Un bon jardinier jaloux de la beauté de son jardin, consacre ses efforts à cultiver et à bien arroser les racines des arbres, parce que plus elles seront soignées, plus les arbres croîtront et plus ils seront chargés de fruits. Ainsi doit agir le chrétien; ainsi doit-il s'appliquer à développer en son âme la foi : la foi étant le principe des autres vertus, plus elle sera parfaite et affermie, plus seront nombreux les fruits qu'il en retirera et les progrès qu'il fera dans le bien. Toute cette seconde partie et tout ce que nous dirons dans la suite de cet ouvrage, n'a pas d'autre but.

Néanmoins les considérations dont je parle ne sauraient produire

toutes seules cette foi si excellente; elles doivent être accompagnées de la pureté de conscience et d'une vie sans reproche, ainsi que d'une prière humble et persévérante. Car la foi, et surtout la foi agissante dont il est ici question, est un don de Dieu. *Ephes.* II. C'est donc à lui qu'il le faut demander et c'est de ce Père de toute lumière qu'il faut l'attendre. Certes, si quelque chose est propre à fortifier en nous la foi, c'est la vue des miracles; cependant Pharaon fut témoin de miracles signalés, notamment du grand miracle de la mer Rouge, et il ne crut pas. Que de miracles opérés sous les yeux des pharisiens! Pour ne pas en citer d'autres, n'ont-ils pas vu Lazare sortir de son tombeau? Malgré ces démonstrations évidentes, les pharisiens persistèrent dans leur incrédulité; ne prirent-ils pas même occasion de ces prodiges pour condamner Jéus-Christ et pour le faire mourir? C'est que la vie de ces hommes ne méritait pas que Dieu inclinât efficacement leurs cœurs à croire au témoignage de ces miracles. Quelque puissants que soient les motifs dont nous venons de traiter pour nous affermir dans la foi, la principale confirmation, le plus ferme soutien de cette vertu doit venir d'en haut; on est plus sûr de l'obtenir par des prières humbles et continuelles que par les spéculations de la curiosité. Sans cette lumière divine, toute lumière humaine pâlit et s'efface, et toute langue humaine demeure muette, si elle n'est pas l'écho du langage que parle au dedans de nous Celui qui nous a révélé sa doctrine. Qu'on ne pense pas toutefois que nous ne traitons point des excellences de notre foi ailleurs qu'en cette seconde partie : dans toutes les autres, à mesure que les matières se présenteront, nous en découvrirons d'aussi admirables, qui seront pour le lecteur pieux un nouveau sujet de consolation et qui affermiront en lui ses croyances.

Je dois avertir maintenant que l'homme qui désire se confirmer davantage dans cette divine vertu et qui, dans ce but, médite les excellences de la religion chrétienne, ne doit pas se borner à les examiner séparément l'une après l'autre; mais il doit les considérer de préférence dans leur ensemble. De même, en effet, que plusieurs voix en parfait accord produisent un meilleur effet et sont plus douces à entendre qu'une voix isolée; de même toutes

les excellences dont j'ai parlé font avec la vérité une sorte de concert harmonieux, grâce auquel la connaissance en devient plus suave.

III.

Des quatre principaux témoignages en faveur de la religion chrétienne: de la conduite à tenir dans les tentations contre la foi.

Il est vrai que parmi ces convenances, qui sont des témoignages manifestes de l'excellence et de la vérité de notre religion, on en compte quatre principales, dont chacune suffit en particulier pour satisfaire et convaincre tout entendement raisonnable. Je vais les résumer de nouveau en peu de mots, renvoyant pour de plus longs détails aux explications déjà données. Je citerai en premier lieu le parfait accomplissement des prophéties surtout des quatre dont je quitte à peine l'explication, et que nous voyons de nos jours entièrement réalisées. Les miracles viennent ensuite, et il y en a parmi eux, qu'ils se rapportent au passé, ou qu'ils soient d'origine récente, de si notoires qu'un homme de sens ne saurait les révoquer en doute. Or, si un seul miracle suffit pour établir la vérité de notre foi, combien plus sera-t-elle solidement établie par un nombre infini des plus éclatants prodiges? Le troisième témoignage que je veux signaler n'est autre que le changement opéré dans le monde par la croix : dans toutes les nations de l'univers, chez les peuples mêmes où régnaient les plus grandes abominations, les plus honteux désordres qu'on puisse imaginer, on a vu surgir des légions innombrables de saints et de saintes de toute condition, qui menaient sur la terre la vie des anges, comme nous l'avons déjà fait observer ou comme nous le dirons plus loin avec plus d'étendue. Le quatrième témoignage résulte de la destruction et de la ruine de cette antique république et de ce royaume d'Israël, qui l'emportaient en durée sur l'empire romain. Au temps de David, les sujets de ce prince étaient si nombreux, que l'Ecriture les compare aux grains de sable de la mer; et Salomon son fils fut amené à diviser son royaume en douze parties qu'il confia chacune à un gouverneur particulier, et l'on comptait dans un seul gouvernement jusqu'à soixante grandes cités, entourées de fortes murailles et fermées par des portes de fer;

III *Reg.* III. Qu'on juge par ce fait de l'importance des autres. Après le partage des dix tribus, la tribu de Juda demeura unie à celle de Benjamin, et elle devint si puissante, elle se multiplia tellement que le roi Josaphat avait sous les ordres de ses capitaines un million cent soixante mille hommes, tous bons et braves guerriers, sans compter les garnisons réparties dans toutes les places fortes et sur les frontières du royaume. Or, de ce vaste et puissant royaume, de cette ville de Jérusalem, si belle et si bien fortifiée, de ce temple célèbre dans le monde entier, il n'en reste plus rien : partout la ruine, la désolation, la destruction ; les Juifs eux-mêmes ont été dispersés parmi tous les peuples de l'univers, et ils gémissent dans l'esclavage et le mépris. Voilà quinze cents ans que l'affliction de ce peuple a commencé, et Dieu, autrefois si généreux envers lui, ne le délivre pas, ne vient pas à son secours. Cependant on ne le voit plus offrir de l'encens aux idoles, crime dont Dieu tira vengeance en le livrant aux caprices des rois de Babylone. Quelle faute peut-il donc avoir commise pour mériter un si étrange châtiment ? Ah ! c'est que la mort du Fils de Dieu pèse sur lui, comme le Sauveur le lui avait prédit en versant sur la ville de Jérusalem des larmes abondantes. Y a-t-il après cela un entendement assez obstiné, assez aveugle pour demeurer incrédule devant ces rigueurs et cet épouvantable châtiment ?

En finissant je veux offrir une consolation et un remède à quelques fidèles qui éprouvent contre la foi des tentations dont ils ressentent une grande peine. Dans l'ignorance où ils vivent des fondements inébranlables de la foi, ils demeurent comme pieds et mains liés, ensevelis dans une affligeante obscurité. C'est pour eux que je veux construire ici un asile qui leur soit ouvert au temps de la tentation ; je voudrais élever un oratoire, reposant sur quatre vérités certaines, et évidentes pour tout esprit bien fait, comme sur quatre colonnes bien assises, au centre desquelles se dresserait la croix. Cet oratoire ainsi construit, je l'offrirais à tout homme comme un refuge dans la tentation. Voici ces quatre vérités fondamentales. La première c'est l'existence de Dieu ; vérité éclatante, proclamée par la beauté et l'ordre du monde, vérité universelle qu'on rencontre chez tous les peu-

ples, même chez les barbares qui, ne connaissant pas le véritable Dieu, ne doutent pas néanmoins de son existence. La perfection souveraine de Dieu est la seconde de ces vérités; Dieu est le plus noble, le plus parfait, le plus élevé de tous les êtres, il est au-dessus de tout ce que l'entendement humain peut concevoir : Dieu est l'auteur et le dispensateur des biens de la nature, et c'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie. La troisième n'est qu'une conséquence de celle-ci , à savoir, l'obligation où nous sommes de servir, d'aimer, d'honorer Dieu plus que nos pères, plus que nos rois, plus que nos bienfaiteurs. Ce culte est notre plus belle occupation en même temps que notre plus impérieux devoir; car Dieu est pour nous plus qu'un père, plus qu'un roi, plus que tous les hommes capables de nous témoigner de la bienveillance. La quatrième de ces vérités est la supériorité de la religion chrétienne en ce qui regarde le culte qui est dû au Seigneur. Non, parmi toutes les formes de religion que le monde a connues, il n'en est pas qui ait eu de Dieu de meilleurs sentiments et qui lui ait rendu de plus grands honneurs ; aucune n'a eu des lois si parfaites et de si utiles conseils ; aucune n'a été plus hostile au vice et plus favorable à la vertu; aucune n'a opéré tant de merveilles dans le monde, soit que l'on considère les individus, soit que l'on considère les sociétés; aucune n'a des livres d'une si parfaite sainteté; aucune ne peut invoquer le témoignage d'autant de saints, d'autant de docteurs, d'autant de martyrs , ni s'autoriser de miracles et de prophéties aussi magnifiques, comme le prouve tout ce qui précède. Tel est l'oratoire que je destine aux âmes tentées contre la foi; qu'elles s'y réfugient, qu'elles en embrassent les colonnes : elles peuvent braver après cela toute la puissance du démon; l'enfer ne saurait ébranler leur asile. Aussi Richard de Saint-Victor avait-il raison de prêter au chrétien ce langage : « Si nous nous trompons, ô mon Dieu, c'est vous qui nous faites tomber dans l'erreur, car vous avez entouré notre foi et notre religion de preuves si claires et si manifestes qu'il est impossible de se refuser à y croire. »

Une fois affermis dans la religion catholique, laissons le dé-

mon continuer son œuvre. S'il cherche à nous tenter au sujet de la foi, ne perdons pas le temps à disputer avec lui. C'est un sophiste adroit qui pourrait bien nous envelopper de ses filets ; mais dès que la tentation paraît, courons avec empressement à notre oratoire, jetons-nous aux pieds de Jésus crucifié et promettons-lui de vivre et de mourir dans sa religion sainte. Embrassons les quatrec olonnes sur lesquelles tout repose, et disons du fond du cœur : Je sais qu'il y a un Dieu, je sais qu'il est le père, le roi, le Seigneur et le conservateur de tout ce qui existe; je sais que rien n'est plus obligatoire, plus juste, plus nécessaire, plus impérieux que de le servir et de l'honorer; je sais aussi que la manière la plus parfaite de l'honorer m'est enseignée par la religion chrétienne. Je suis content, et cela me suffit; si je vis conformément aux prescriptions de cette sainte religion, je marche dans la voie la plus certaine, la plus sûre, la plus agréable à Dieu, et nul ne saurait m'en indiquer de meilleure. Ces vérités affermissent la foi dans l'âme du chrétien; appuyé contre ces colonnes inébranlables, il bravera à son aise la puissance du démon, qui ne prévaudra jamais contre lui. On trouvera dans la première partie de cet ouvrage la démonstration des trois premières vérités ; j'y ai parlé assez longuement de la création du monde et des perfections divines, qui nous font connaître la grandeur de Dieu, son admirable providence, le soin qu'il prend de toutes ses créatures, et l'obligation où elles sont toutes de l'honorer et de le servir en retour de ses bienfaits.

Les avantages de ce remède sont généraux, et tous les hommes les peuvent éprouver ; mais ceux-là surtout les recueilleront qui aiment Dieu d'un amour parfait, non pas à cause des récompenses qu'il doit nous donner, quoique ce soit un bon et saint motif, mais seulement en considération de ce qu'il est, c'est-à-dire de son infinie bonté. C'est de cet amour que saint Bernard a pu dire qu'il ne tire pas sa force de l'espérance et que la défiance ne l'affaiblit jamais ; ce qui revient à dire qu'il n'a pas pour principe l'espérance et qu'il serait aussi content et aussi vif quand même il n'attendrait rien de Dieu. Avec cet amour désintéressé, avec le soutien des quatre vérités dont j'ai parlé, nous pouvons

mépriser les traits de l'ennemi, certains qu'il n'y a pas de vie plus agréable à Dieu que celle qui est conduite par les loi et les maximes chrétiennes. Que les âmes ferventes et celles qui le sont moins, relisent souvent ce traité. Cette lecture les fortifiera dans la foi et leur communiquera plus de fermeté et plus de constance pour connaître, aimer et servir leur Créateur : à lui soient rendues éternellement toute louange et toute gloire. Ainsi soit-il.

IV.

Du trouble où jette quelques âmes le grand nombre des infidèles et des païens.

Il ne manque pas d'hommes qui, en jetant les yeux sur le monde et en voyant un si grand nombre d'infidèles répandus sur toute sa surface, ne laissent pas de se scandaliser et de ressentir à cette vue un trouble profond. Voici ce que j'ai à leur dire pour les prémunir contre le découragement dont je parle : Dans tout ce qui précède et dans tout ce que nous dirons dans la suite, nous avons établi et nous établissons d'une manière claire et incontestable la vérité de notre foi. Car s'il est vrai, comme nous l'avons dit, que les mystères du christianisme ne soient pas évidents par eux-mêmes puisqu'ils sont du domaine des choses invisibles, il est toutefois manifeste qu'il faut les croire à cause des miracles et des prophéties qui en attestent la vérité. Qu'importe après cela qu'une foule d'hommes aveuglés par leurs passions et leurs vices, refusent de les croire ? Je vois clairement que j'ai cinq doigts à la main; qui m'enlèvera cette conviction, et quand même le monde entier dirait le contraire, est-ce que je me laisserais séduire? Dieu révéla bien à Noé qu'il était de son temps le seul juste de la terre : ce saint patriarche cessa-t-il pour cela d'être juste, renonça-t-il à sa foi parce que tout le monde suivait un autre chemin ? Il y avait aussi peu de justes sur la terre du temps d'Abraham ; mais la foi de ce saint patriarche ne fut ni obscurcie ni amoindrie au contact de tant d'infidèles, et elle a pu être citée comme un modèle par le grand Apôtre. D'où il suit que la connaissance d'une vérité si certaine doit suffire à l'homme et le consoler : qu'il s'humilie en considérant la faiblesse de son en-

tendement ; qu'il se garde de vouloir pénétrer les secrets et les jugements de Dieu, que David appelle des abîmes sans fond et au sujet desquels l'Apôtre s'écrie : « O profondeur merveilleuse des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! que vos jugements sont incompréhensibles et que vos voies sont cachées ! » *Rom.* XI, 33.

Nous savons en outre que Notre-Seigneur est toujours prêt à recevoir et à aider ceux qui veulent revenir à lui, qu'il ne refuse sa grâce à personne, qu'il a imprimé en nous toute la loi naturelle, qui nous permet de discerner le bien et le mal et de pratiquer selon notre bon plaisir l'un ou l'autre. « Il a mis devant nous l'eau e tle feu, dit l'Ecclésiastique, et nous sommes libres de choisir comme il nous plaira. » *Eccli.* XV, 17. Aussi, quand nous péchons, notre péché n'a d'autre source que notre malice et notre volonté, et rien ne nous oblige à le commettre. Si les juges de la terre ont le pouvoir de châtier les malfaiteurs de leurs crimes, qui refusera ce droit au souverain Juge? Vous direz, il est vrai : Ses châtiments à lui ce sont des peines éternelles. Vous avez raison ; mais soyez sûrs que cette réprobation est juste, puisqu'elle procède de la source de toute justice et de toute équité. Dieu récompense les bons au delà de leurs mérites, il ne frappe pas les pécheurs selon la mesure de leurs fautes. Que si le châtiment des pécheurs doit ne pas avoir de fin, c'est que la Providence a ordonné les choses humaines de telle sorte que la vie présente fût le lieu du mérite et du démérite, et la vie future celui de la sanction suprême, du bonheur ou du malheur. Les méchants auront abusé du temps que Dieu leur laissait pour réformer leur vie, ils n'auront pas profité de sa patience; quoi de plus juste qu'ils expient dans l'autre vie leur négligence et leur mépris? Saint Grégoire ajoute que puisque les méchants, objets de la réprobation éternelle, ne cessent jamais de pécher, et qu'ils pécheraient toujours s'ils pouvaient ne jamais mourir, il est équitable que la justice divine leur inflige des châtiments éternels ; leurs péchés, s'il était possible, ne devant jamais avoir de fin. *Dial.* XLIV.

Mais que dire de ceux qui n'ont pas reçu le bienfait de la foi ? Pour eux, Dieu ne les punira pas, à cause de leur infidélité ; ils

ne sauraient en être responsables, la foi ne leur ayant point été annoncée; mais ils seront punis pour avoir violé la loi naturelle, que Dieu a gravée au fond de leurs cœurs et pour les œuvres dont la malice et la mauvaise volonté ont été en eux le principe. Après cela, ne nous scandalisons pas si les réprouvés sont plus nombreux que les élus. Saint Jean nous apprend que le nombre de ces derniers sera encore considérable, et ceux-là en feront partie qui auront vécu dans l'innocence, ou qui auront fait une pénitence suffisante de leurs fautes. La gloire des élus sera encore augmentée par le nombre des réprouvés; car ils comprendront combien ils ont été heureux de se sauver au milieu de tant de méchants. Ainsi, en même temps que la condamnation des méchants tournera à la gloire de la justice divine, qui ne laisse rien d'impuni, elle sera pour les âmes des justes un nouveau sujet de joie et d'allégresse, en leur montrant le malheur auquel elles ont échappé. Il n'en faut pas davantage à un cœur plein d'humilité pour recouvrer la paix et le repos; car il ne doit pas chercher à scruter les secrets des jugements de Dieu. Comme le dit Lactance, quelle différence y aurait-il entre Dieu et les hommes, si ceux-ci pouvaient par leurs propres forces comprendre les conseils et les devoirs de cette majesté incompréhensible? D'ailleurs, par son humilité, par son application à glorifier Dieu, par l'intelligence raisonnable de son infirmité, l'homme méritera que le Seigneur, en récompense de cet aveu si légitime de sa bassesse et de la faiblesse de son entendement, lui fasse goûter la paix, la tranquillité et le bonheur qu'il communique à ses amis dans la connaissance des mystères de la foi, lui qui vit et règne à tout jamais dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATORZIÈME VOLUME.

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

OU IL EST TRAITÉ DE LA CRÉATION DU MONDE COMME MOYEN D'ARRIVER A LA CONNAISSANCE DU CRÉATEUR ET DE SES DIVINES PERFECTIONS.

PREMIÈRE PARTIE. — DANS LAQUELLE ON TRAITE DE LA CRÉATION DU MONDE, POUR ARRIVER, PAR LES CRÉATURES, A LA CONNAISSANCE DU CRÉATEUR ET DE SES DIVINES PERFECTIONS.

DEUXIÈME PARTIE. — OU IL EST TRAITÉ DE L'EXCELLENCE DE LA FOI ET DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

